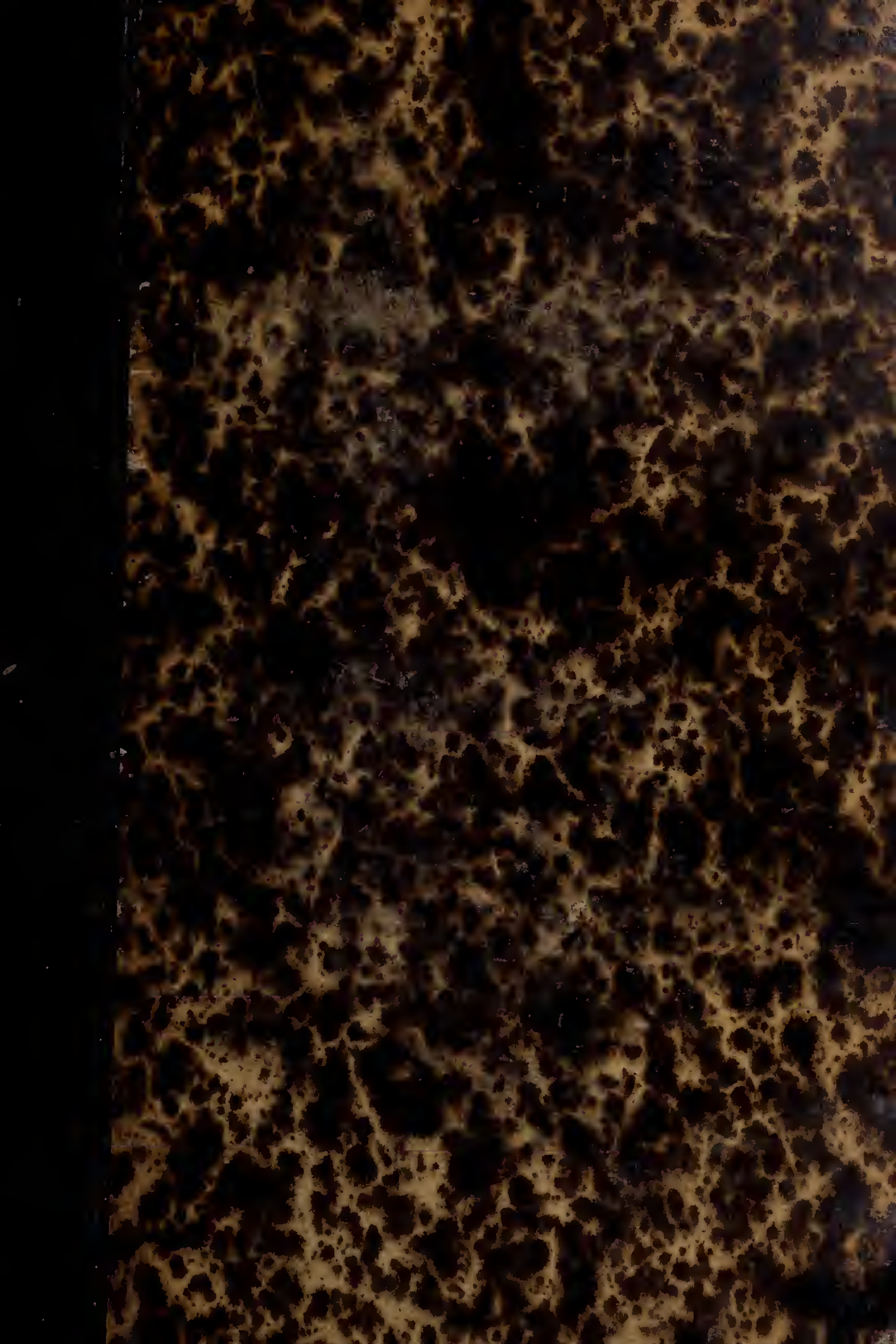
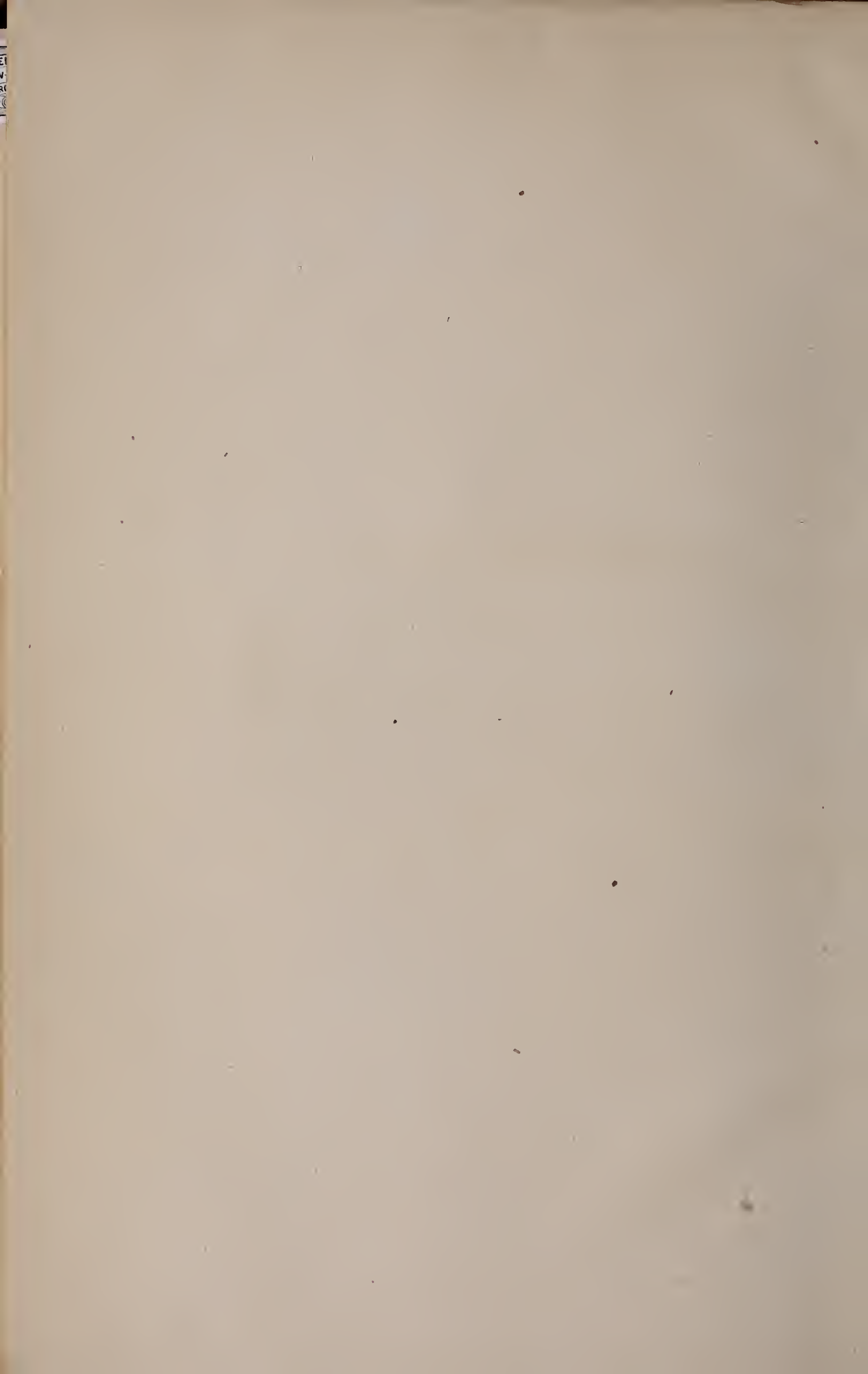



B. WESTERMANN & Co
NEW-YORK
524 BROADWAY



BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION D'UN COMITÉ SCIENTIFIQUE INTERNATIONAL

II

PARIS, IMPR. PAUL DUPONT, RUE JEAN-JACQUES-ROUSSEAU, 41.

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION D'UN COMITÉ SCIENTIFIQUE INTERNATIONAL

CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES

DE

L'INDE, DE LA PERSE, DE L'ÉGYPTE ET DE LA CHINE

TOME DEUXIÈME

HYMNES SANSCRITS, PERSANS, ÉGYPTIENS, ASSYRIENS ET CHINOIS

Shih ching

CHI-KING

OU

LIVRE DES VERS

Traduit pour la première fois en français

PAR G. PAUTHIER

PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

15, QUAI VOLTAIRE

1872

POÉSIE LYRIQUE

INDE

INTRODUCTION

INTRODUCTION

SECONDE PARTIE[1]

L'Arya-Hindou s'organise par la théocratie, tandis que d'autres peuples se constituent par la royauté. Vaste et puissante, la théocratie indienne a créé, sous le nom de *Manou*, prototype du genre humain, un Code de lois d'une portée supérieure à son temps, malgré l'institution des castes ; qui a imaginé une merveilleuse théologie, malgré ses abstractions panthéistes, et a laissé une libre éclosion à tous les systèmes philosophiques, malgré son absolutisme. Les brahmanes ont eu le talent de sceller de leur nom tout ce qui se faisait de beau et de grand dans une période aussi active que celle d'organisation. Ils ont commencé par le *Rig-Véda* : c'était le livre des traditions nationales, et il fallait se l'approprier. Ils lui ont emprunté ses vers pour composer leurs recueils de chants, le *Sâma*, le *Yadjour* et l'*Atharva*, auxquels ils ont donné le même nom de *Véda* et la même autorité, tout en y faisant passer leur propre doctrine. Lorsque la nécessité de classer le *Rig* s'est fait sentir, ce sont des œuvres de leur inspiration qu'ils ont glissé dans ce classement arbitraire, des hymnes sur les rites sacerdotaux, sur le sacre des rois, sur la libéralité envers les prêtres, sur l'urgence providentielle des castes, en affirmant ainsi leur existence dans le passé, et en s'identifiant, pour la vive imagination de la multitude, avec les plus beaux souvenirs de la nation. Deux grandes épopées paraissent, le *Râmâyana* et le *Mahâbhârata*, suivies d'une série de poëmes cycliques, les anciens *Pouranas* : le Brahmanisme s'en empare, en les déclarant le cinquième Véda, le *Véda du peuple*. Kapila fait une première tentative d'émancipation, au nom de la raison humaine, et le Brahmanisme, tout en écrivant l'orthodoxe *Védanta* de Vyàsa, accepte le rationalisme du *Sankya* comme un développement admissible de la science, et il l'annexe à sa philosophie.

Une fois les traditions primitives expurgées, coordonnées, augmentées, le travail des annotations, des explications dogmatiques se fait jour et il prend des proportions véritablement colossales. Les *Brahmanas*, les *Soutras*, les *Oupanichads* se succèdent, se multiplient, s'enchevêtrent les uns dans les autres. Tout brahmane peut en composer. Il les transmet à sa fa-

1. Voir le 1er vol.

mille, qui les conserve en y ajoutant ses propres interprétations ; et, peu à peu, ces commentaires se multipliant, ces interprétations variant sans cesse, d'après les différentes idées philosophiques, d'après le caractère individuel et l'inspiration locale de chaque écrivain, les symboles finissent par s'effacer sous les développements, et le dogme s'obscurcit sous des explications contradictoires et infinies. Les *Soutras* arrivent à un tel excès de détails qu'ils réglementent jusqu'aux intonations des chantres et au moindre geste des officiants ; les *Brahmanas* deviennent d'une mysticité si extravagante, qu'il y est question de trouver des rapports entre l'harmonie métrique des hymnes et celle du monde céleste et de la divinité qu'on invoque. La poésie lyrique n'est donc pas seulement soumise ici à la poésie héroïque, qui domine les périodes d'organisation, elle ne se compose plus désormais que de quelques hymnes appartenant à la naissance du Brahmanisme, intercalés dans le *Rig*, et de quelques rayons égarés qui brillent à travers les ténèbres dans le *Yadjour-Véda* et dans l'*Isa-Oupanichad*. C'est que la poésie lyrique est individuelle, et qu'il lui faut le souffle des âmes puissantes pour s'épanouir. Le Brahmanisme, malgré ses œuvres prodigieuses, en effaçant l'individu, en absorbant l'âme de tout un peuple, avait desséché la séve de toute inspiration lyrique.

Le Sâma n'a rien d'original, rien de neuf, rien qui lui appartienne en propre. Son but général est de perpétuer le rite; son but spécial d'en fixer le chant. C'est de la liturgie appliquée au Rig-Véda, auquel il emprunte tous ses vers, restitués presque entièrement par M. Benfey à leurs auteurs védiques. Le Yadjour-Véda, par contre, le Yadjour blanc surtout, contiennent, nous l'avons dit, des inspirations, quoique en petit nombre, qui rappellent les accents sublimes des beaux temps du Rig. L'opinion commune incline à placer le Sâma avant le Yadjour. En ne tenant compte que de la valeur poétique, nous aurions accordé volontiers la priorité au Yadjour, car la période brahmanique succédait à une période prodigieusement riche en poésie lyrique et il en est de la poésie comme du soleil, parvenu à son couchant, le reflet de sa lumière dure encore et argente les sommets. Mais il faut considérer le Sâma-Samhitâ comme une compilation à l'usage du culte, plutôt que comme une œuvre littéraire proprement dite. Il est facile de comprendre dès lors que le Sâma ait dû précéder le Yadjour, et que sa récension puisse être antérieure à celle du Rig lui-même ; les Brahmanes ayant intérêt à fixer leur liturgie avant tout, et pouvant, sans inconvénient, abandonner à la tradition orale les hymnes védiques, après les avoir adoptés. Quant à l'Atharva-Véda, qui a la plus grande importance historique et philologique, après le Rig, aucun doute n'est possible : il est le dernier Véda, parce qu'il contient, sauf quelques anciens hymnes, toutes les intempérances, toutes les exagérations, toutes les absurdités d'un pouvoir corrompu, après une longue domination, par sa toute-puissance elle-même.

Les *Brahmanas* se rattachent directement aux Védas, et sont, à la suite des *Mantras* (les prières), la partie la plus ancienne et la plus intéressante

de la littérature védique. C'est dans les *Brahmanas,* comme le dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, d'accord avec M. Weber, « qu'on trouve, après le « Véda, toutes les origines; et celle du « rituel et celle de l'exégèse sacrée, « appliquée soit aux mots mêmes du « texte saint, soit à sa signification « symbolique ; et celle des légendes et « celle de la spéculation religieuse et « philosophique. A ce titre les *Brahmanas* ne méritent pas moins d'attention que les *Mantras;* et nous « pouvons concevoir comment l'orthodoxie les a joints de très-bonne heure « aux livres divins qu'ils expliquaient, « et qui, sans eux, couraient le risque « de devenir inintelligibles [1]. »

Les *Oupanichads* font souvent partie des *Brahmanas*, souvent elles s'en détachent ; et dans ce dernier cas elles représentent presque exclusivement les spéculations philosophiques des différentes écoles de brahmanes. Pour les questions dogmatiques et philosophiques des *Brahmanas* et des *Oupanichads*, nous renvoyons nos lecteurs à la *série des codes sacrés* et à la *série philosophique* , n'ayant à nous occuper maintenant que de leur côté littéraire.

Autant qu'il est possible d'apprécier un grand ensemble, comme celui des *Brahmanas* et des *Oupanichads*, d'après les rares fragments qui nous en sont connus, nous sommes disposés à croire que leur valeur littéraire s'accorde, toutes proportions gardées, avec la valeur du *Véda*, auquel ils appartiennent. Si une connaissance plus générale et plus approfondie de ces ouvrages allait confirmer notre manière de voir, on pourrait peut-être établir, jusqu'à un certain point, l'âge relatif de chacun d'eux. Nous allons, en attendant, donner quelques extraits des plus importants.

L'Aitareya-Brahmana du Rig contient[1], dans la légende de *Sounahsépha*, légende très-intéressante parce qu'elle remonte à l'époque où les brahmanes, quoique déjà puissants, ne dominaient pas encore entièrement les kchattryas, le morceau suivant, qui certes ne manque pas d'une certaine beauté naïve et primordiale.

« Lorsqu'un père voit le visage « d'un fils né et vivant, grâce à lui, il « paye sa dette ; grâce à lui il devient « immortel. Le plaisir qu'un fils cause « à son père est plus grand que tous « les plaisirs que peuvent donner la « terre, le feu ou l'eau. C'est toujours, « au moyen d'un fils, qu'un père dissipe les ténèbres qui l'entourent ; « c'est lui qui renaît en lui ; l'un est « pour l'autre comme un vaisseau « chargé de provisions qui le transportera au loin. Qu'est-ce que la « chair, la peau, les cheveux, la chaleur? Brahmanes, essayez d'avoir « un fils, et pour vous, sans nul « doute, il représentera le monde entier. La nourriture nous soutient, le « vêtement nous couvre, l'or nous « pare, le bétail nous sert ; notre « femme est une amie, notre fille est « un objet de soucis ; mais notre fils « est la plus éclatante des lumières. « Un homme, en s'unissant à sa « femme, devient son enfant, et elle « devient sa mère ; renaissant en elle, « il vient au monde vers le dixième « mois [1]. Oui, l'homme renaît de la

1. Barthélemy Saint-Hilaire, *Des Védas*, dans le *Journal des Savants*, 1853.

1. Cette doctrine s'accorde exactement avec celle de l'émanation chez les Egyptiens.

« femme, et la femme enfante, parce « qu'un germe est caché en elle. La « divinité et l'antiquité l'ont environnée « d'un grand éclat; les dieux ont dit à « l'homme : En elle et par elle tu re- « vivras. L'existence n'est rien pour « quiconque est sans fils, les bêtes « elles-mêmes le savent bien. Qu'il « est glorieux, qu'il est heureux, le « sentier suivi par ceux qui ont des « fils et pas d'inquiétudes! Les ani- « maux, les oiseaux le savent bien, « car tous ont des petits [1]. »

Comme on le voit, nous sommes bien loin du Rig; l'inspiration n'est déjà plus lyrique, elle est didactique; mais c'est encore de la poésie.

Voici maintenant deux légendes extraites du *Catapatha* du *Yadjour-Véda blanc*. La première se rapporte au déluge universel; dans l'autre il est question d'un déluge de feu. Un fait étrange à remarquer dans la légende du déluge universel, c'est que, contrairement à celles de tous les autres peuples sur le même sujet, il n'y a aucune allusion à une intervention divine, et que ce récit tout naturel semble donner à ce grand bouleversement la signification d'un simple événement physique.

LÉGENDE DU DÉLUGE UNIVERSEL.

« Le matin, les serviteurs de Manou « lui apportèrent de l'eau pour l'ablu- « tion, comme on en apporte quand « on veut se laver les mains. Manou « s'étant lavé, un poisson lui vint « dans la main, et ce poisson lui « adressa ces mots : Protége-moi, « et je te sauverai. — Et de quoi « veux-tu me sauver? — Un déluge « détruira toutes les créatures vi- « vantes; moi, je puis te sauver « de ce déluge. — Quelle protec- « tion te faut-il? » — Le poisson ré- « pondit : « Tant que nous sommes « petits, un grand danger nous me- « nace, car le poisson ne se fait pas « faute de dévorer le poisson. D'abord, « tu me protégeras en me gardant dans « un vase. Quand je serai devenu trop « grand pour que ce vase me con- « tienne, tu me creuseras un bassin, « et tu me protégeras en m'y conser- « vant; quand je serai devenu trop « grand pour le bassin, alors tu me « jetteras dans la mer; car, de ce « moment, je serai assez fort pour me « défendre contre tous les dangers. » « — Le poisson devint bientôt énorme, « car il croissait très-rapidement; « puis il dit : « Quand viendra « l'année où aura lieu ce déluge, tu « peux, en te rappelant mes conseils, « préparer un navire; et quand le « déluge arrivera, tu monteras sur le « navire, que tu auras construit, « et alors je te sauverai. » Manou « ayant nourri et protégé le pois- « son, le rejeta ensuite dans la mer; « et, dans cette même année, que « lui avait indiquée le poisson, il « prépara son navire en pensant au « conseil qu'il avait reçu. Quand le « déluge fut venu, il monta sur le « vaisseau. Le poisson vint vers lui « en nageant, et Manou passa le câble « du navire à la corne du poisson, « pour qu'il le conduisît à la mon- « tagne du nord. Puis le poisson dit : « Je t'ai sauvé; maintenant attache « ton navire à un arbre, afin que l'eau « ne t'entraîne pas, bien que ton vais- « seau soit sur une montagne. Quand « l'eau se retirera, alors tu pourras

1. *Les Hymnographes des Védas*, par M. Ph. Soupé.

« sortir de ton vaisseau. » — Manou « n'en sortit en effet que quand l'eau « se fut retirée, et c'est de là que « vient le nom que porte encore « cette montagne, la descente de « Manou sortant de son navire. Le « déluge détruisit toutes les créatures « vivantes, et Manou fut le seul qui « survécut. Ensuite, il passait sa vie « à prier et à jeûner pour obtenir des « enfants. Il fit donc le sacrifice du « Pâka, et offrit aux eaux du beurre, « du lait, du fromage et du caillé. Il « continua ses offrandes, et, au bout « d'un an, il s'en forma une femme « qui en sortit, et le beurre coulait à « ses pieds. Mitra et Varouna s'étant « approchés d'elle, lui dirent : « Qui « es-tu? — La fille de Manou. — « Veux-tu être à nous? — Non, dit-« elle, j'appartiens à celui qui m'a fait « naître. » Ils la pressèrent encore, « mais elle éluda leurs instances, et « s'en vint à Manou. Manou lui de-« manda : « Qui es-tu? — Je suis ta « fille. — Comment, ma chère, es-tu « ma fille? — Ces offrandes que tu « as faites aux eaux, ce beurre, ce « lait, ce fromage, ce caillé, m'ont « donné la naissance. Je suis le vœu « que tu formas jadis. Aie rapport « avec moi durant le sacrifice, et, si « tu y consens, tu deviendras riche en « postérité et en troupeaux ; le souhait « que tu formeras avec moi s'accom-« plira tout entier. » Manou eut donc « rapport avec elle dans le milieu du « sacrifice; car le milieu du sacrifice « est ce que l'on fait entre les céré-« monies préliminaires et les céré-« monies finales. Il vivait avec elle, « priant et jeûnant, et faisant des « vœux pour obtenir de la postérité; « par elle, il procréa cette race qui « s'appelle encore aujourd'hui la race « de Manou ; et le vœu qu'il forma de « concert avec elle s'accomplit tout « entier[1]. »

La légende du déluge de feu, par contre, couvre probablement, sous une forme symbolique, une leçon sacerdotale au sujet des invocations et du rite.

LÉGENDE D'UN DÉLUGE DE FEU.

« Mâthava-Vidégha portait dans sa « bouche Agni-Veisvânara; Gotama « Râhougana, richi, était son pouro-« hita, son prêtre domestique. Le richi « adressait en vain ses questions à « Mâthava; Mâthava ne lui répondait « pas, pensant ainsi : « Je ne veux pas « qu'Agni-Veisvânara tombe de ma « bouche. » — Le richi commença cet « hymne :

« Nous t'allumons par nos chants, toi, le prêtre divin,
« O Agni, si brillant dans le sacrifice, ô Vidégha. »

« Mâthava ne répondait pas davan-« tage et semblait ne pas entendre.

« O Agni, voici tes rayons brillants qui s'élèvent ;
« Voici tes étincelles, voici tes flammes, ô Vidégha. »

« Mâthava semblait toujours ne pas « entendre le richi :

O Agni, toi qu'arrose le beurre clarifié...

« Le richi allait continuer ; mais, à « ce nom d'Agni qu'il prononçait, Agni-« Veisvânara flamboya de la bouche « de Mâthava, qui n'eut plus la force « de le retenir ; et Agni, en sortant de « sa bouche, tomba sur cette terre. « Mâthava Vidégha se plongea dans « les eaux de la Saraswati ; Agni se ré-« pandit sur la terre à l'est en la brû-« lant. Gotama Râhougana et Mâthava

1. M. Barthélemy Saint-Hilaire, *Des Védas.*

« Vidégha le suivaient par derrière les « flammes qu'il produisait. Agni des- « sécha et consuma toutes les rivières; « mais il ne dessécha point la Sadâ- « nîrâ, qui descend de la montagne du « nord et que les brahmanes n'ont « jamais franchie, en se disant : Elle « n'a point été desséchée par Agni « Veisvânara. Maintenant, un grand « nombre de brahmanes habitent à « l'est de cette contrée, qui d'abord « était inhabitable, et qui était toujours « inondée avant qu'Agni Veisvânara « ne l'eût visitée. Mais, aujourd'hui, « cette contrée est habitable, et les « brahmanes l'ont fécondée par leurs « pieux sacrifices. La Sadânîrâ, même « à la fin de l'été brûlant, coule tou- « jours à pleins bords, et elle garde « ses eaux fraîches, parce qu'elle n'a « pas été desséchée par Agni Veisvâ- « nara. Mais Mâthava Vidégha, s'a- « dressant à Agni, lui demanda : « Où « dois-je maintenant habiter? » — « Tu « dois habiter à l'est de cette rivière » « lui répondit Agni; et cette rivière est « encore aujourd'hui la limite du Ko- « sala et du Vidéha qu'occupent les « descendants de Mâthava. Alors le « richi Gotama Râhougana lui dit : « Pourquoi ne répondais-tu pas aux « questions que nous t'adressions? « Mâthava lui dit : « C'est qu'Agni « Veisvânara était dans ma bouche, et « je craignais qu'il n'en sortît; voilà « pourquoi je ne répondais point. — « Mais comment est-il sorti de ta bou- « che? — C'est au moment où tu as « dit : « Toi qu'arrose le beurre clari- « fié; à ce mot, Agni Veisvânara flam- « boya hors de ma bouche, et, comme « je ne pouvais plus le retenir, il tomba « de ma bouche sur la terre [1]. »

1. Barthélemy Saint-Hilaire, *Des Védas*.

Nous sommes bien loin des quelques éclairs sublimes du *Yadjour-Véda*, et surtout des parties qu'on en a détachées sous le titre d'*Isa-Oupanichad*, et de *Sarwaméda-Oupanichad*. Ce n'est plus ni de la poésie lyrique, ni de la poésie didactique; mais on reconnaît encore dans l'ensemble une certaine simplicité, une certaine naïveté, réminiscences poétiques des beaux temps du Védisme. On trouve enfin, dans la *Varounî-Oupanichad* du *Yadjour-Véda noir*, un dialogue sur la recherche de Brahma, l'intelligence suprême, qui nous semble fixer à la fois la fin de toute poésie védique et l'un des points de départ, quoique tout théologique encore, de la philosophie brahmanique.

Le voici :

« Bhrigou, le fils de Varouna, s'ap- « procha de son père et lui dit : « O « père vénérable, fais-moi connaître « Brahma. » Varouna nomma suc- « cessivement la nourriture ou le « corps, la vérité ou la vie, la vue, « l'ouïe, l'esprit ou la pensée et la « parole. Puis il dit : « Ce qui produit « tous les êtres, ce qui les fait vivre « quand ils sont nés, ce qui est leur « but commun et ce qui les absorbe, « voilà Brahma, que tu cherches. »

« Bhrigou médita profondément, et, « s'étant tenu dans une pieuse con- « templation, il reconnut que la nour- « ture ou le corps c'est Brahma; car « tous les êtres sont le produit de la « nourriture; quand ils sont nés, ils « ne vivent que par la nourriture. Ils « ont tous pour but commun de se « nourrir. Ils s'absorbent dans la nour- « riture. Bhrigou comprit tout cela; « mais, n'étant pas encore complète- « ment satisfait, il s'approcha de son

« père Varouna et lui dit encore : « O « père vénérable, fais-moi connaître « Brahma. » Varouna lui répondit : « Cherche la connaissance de Brahma « dans une pieuse méditation : Brahma « est une contemplation profonde. »

« Bhrigou, ayant profondément mé- « dité, reconnut que Brahma est le « souffle de la vie ; car toutes choses « sont le produit du souffle vital ; « quand elles sont nées, c'est le « souffle vital qui les fait vivre ; elles « ont pour but commun le souffle « vital, et c'est en lui qu'elles s'ab- « sorbent. Bhrigou comprit tout cela, « et s'approchant de nouveau de Va- « rouna, il lui dit : « O père vénérable, « fais-moi connaître Brahma. » Va- « rouna lui répondit : Cherche-le par « une méditation profonde ; c'est là « qu'est Brahma. »

« Bhrigou médita longtemps dans « une contemplation profonde, et dé- « couvrit que Brahma est l'intelligence ; « car tous les êtres sont aussi le produit « de l'intelligence ; quand ils sont nés, « c'est par l'intelligence qu'ils vivent ; « l'intelligence est leur but commun, « et c'est dans l'intelligence qu'ils « s'absorbent. Il comprit tout cela, et, « revenant encore à son père, il lui dit : « O père vénérable, fais-moi connaître « Brahma. » Varouna lui répondit de « nouveau : Cherche-le par une pieuse « contemplation ; « Brahma est une « méditation profonde. »

« Bhrigou réfléchit donc profondé- « ment, et, ayant médité dans une « pieuse contemplation, il reconnut « que le bonheur ou Ananda est « Brahma ; car tous les êtres sont « produits par le plaisir : quand ils « sont nés, ils ne vivent que par le « plaisir ; leur but commun est le « bonheur, et c'est dans la félicité « éternelle qu'ils s'absorbent.

« Telle est la science acquise par « Bhrigou, qu'instruisit Varouna, « science qui se fonde sur l'esprit su- « prême et éthéré. Celui qui la con- « naît s'appuie sur la même base que « lui ; il acquiert une nourriture abon- « dante, et il devient un feu brûlant « qui consume les aliments ; il a une « postérité nombreuse, de riches trou- « peaux, les perfections les plus « saintes ; et sa gloire se répand au « loin [1]. »

Le *Sâma-Véda*, nous l'avons dit, n'est qu'une compilation. Il a néanmoins ses *Brâhmanas* et ses *Oupanichads*. La plus poétique de ces dernières est la *Kéna Oupanichad;* la plus importante est la *Tchandôgya-Oupanichad*. M. Barthélémy Saint-Hilaire pense, avec raison, que cette Oupanichad pourrait faire partie d'un *Brahmana* qui ne nous serait parvenu qu'incomplet. Au cinquième chapitre de ce Brahmana, ou de cette Oupanichad, il y a un dialogue d'une haute portée. On le dirait, à première lecture, une amplification du fragment de *l'Yadjour-Véda noir* que nous venons de citer. Mais ici le but est mieux défini, les investigations sont plus profondes, les développements plus larges, le mouvement plus net et plus assuré ; c'est déjà de la philosophie. Nous avons vu la marche descendante de la poésie lyrique ; nous pourrions voir maintenant la marche ascendante des spéculations philosophiques, si ces dernières n'étaient pas réservées à la série à laquelle elles appartiennent. En attendant, nous allons donner ce dialogue en entier :

1. Barthélemy Saint-Hilaire, *Des Védas*.

« Prâtchîna-Sâla, fils d'Oupa-« manyou, Satyayadjnya, enfant de « Pouloucha, Indradyoumna, reje-« ton de Bhallavi, Djana, descendant « de Sarkarâkchya, et Voudila, fils « d'Açwatarâçwa, personnages tous « versés profondément dans la con-« naissance de l'écriture sainte et pos-« sédant de magnifiques habitations, « se réunirent entre eux pour se livrer « à l'étude de ces questions : Qu'est-« ce que notre âme? Qu'est-ce que « Brahma?

« Ces personnages respectables « réfléchirent et se dirent : « Ouddâ-« laca, le fils d'Arouna, connaît pro-« fondément l'âme universelle ; allons « immédiatement vers lui. » Ils allè-« rent le trouver ; mais Ouddâlaca ré-« fléchit et se dit : « Tous ces person-« nages aussi instruits qu'illustres « m'interrogeront, et je ne suis pas « en état de résoudre complétement la « question qu'ils me posent. Je leur « indiquerai donc un autre maître qui « puisse les instruire. » Il leur dit en « conséquence : « Açvapati, fils de « Kékaya, connaît profondément l'âme « universelle ; allons le trouver sur-« le-champ.

« Ils allèrent donc tous ensemble ; « et, à leur arrivée, le roi leur fit ren-« dre les honneurs qui leur étaient « dus ; et, le lendemain matin, il les « congédia avec respect. Mais, remar-« quant qu'ils s'étaient arrêtés chez lui « sans avoir accepté ses présents, il « leur parla ainsi : « dans mes royaumes « il n'y a point de voleur, pas d'avare, « pas d'ivrogne, pas un homme cou-« pable de négliger le feu consacré, « pas un ignorant. pas un adultère, « pas de femme adultère. Qui peut ici « vous avoir choqués ? » Comme ils « n'élevaient aucune plainte, il conti-« nua : « Je dois vous demander, « ô hommes vénérables, ce que vous « désirez. « Comme ils n'exprimaient « aucun désir, il ajouta : « Autant je « donne à chaque prêtre officiant, au-« tant je vous donnerai. Restez donc « ici, ô hommes très-vénérables. » Ils « répondirent : Il est convenable d'in-« former une personne de la visite « qu'on a l'intention de lui faire. Tu « connais profondément l'âme univer-« selle ; communique-nous la science « que tu possèdes. » Le roi leur ré-« pliqua : « Demain je vous l'expli-« querai. » Connaissant son dessein, « ils vinrent le lendemain matin auprès « de lui, portant, comme d'humbles « disciples, du bois pour le feu sacré. « Le roi, sans les saluer, leur dit :

« Qu'adores-tu comme l'Ame, ô fils « d'Oupamanyou? — Le Ciel, répon-« dit-il, ô roi vénérable. — Cette por-« tion de l'univers que tu honores « comme l'Ame est bien splendide ; de « là vient que, dans ta famille, on voit « extraire et préparer le jus de la « plante sacrée qui sert aux sacrifices. « Tu manges la nourriture comme un « feu brûlant, et tu vois autour de toi « des fils ou d'autres êtres qui te sont « chers. Celui qui adore le Ciel pour « l'Ame universelle jouit, comme toi, « d'une nourriture abondante, il con-« temple un objet qu'il aime, et il voit « sa famille occupée des soins les plus « pieux de la religion. Mais ce n'est « là que la tête de l'Ame. Tu as perdu « la tête, ajouta le roi, de n'être pas « venu à moi. »

« Il se tourna ensuite vers Sa-« tyayadjnya, fils de Pouloucha, et lui « dit : « Qu'adores-tu comme l'Ame, « ô descendant de Prakchînayoga?

« — Le Soleil, répondit-il, ô roi « vénérable. — Cette portion de l'uni- « vers que tu adores comme l'Ame « est bien changeante ; aussi voit-on « dans ta famille les formes les plus « diverses. Tu as un char attelé de « cavales, tu as un trésor ; et des « femmes esclaves t'entourent. Tu « consommes une nourriture abon- « dante et tu contemples un agréable « objet. Celui qui adore le Soleil pour « l'Ame universelle a les mêmes joies « et trouve dans sa famille l'accom- « plissement de tous les devoirs reli- « gieux. Mais ce n'est là que l'œil de « l'Ame. Tu as été aveugle, dit le « roi, de n'être pas venu à moi. »

« Puis il s'adressa à Indradyoumna, « le fils de Bhallavi, et lui dit : Qu'a- « dores-tu pour l'Ame, ô fils de Vya- « ghrapad? — L'Air, répondit celui- « ci, ô roi vénérable. — Cette portion « de l'univers que tu adores pour « l'Ame, dit le roi, est diffuse et « répandue partout ; aussi reçois-tu « de nombreux présents. Une longue « file de chars te suivent ; tu con- « sommes une abondante nourriture, « et tu vois près de toi un objet qui te « plaît. Celui qui adore l'Air pour l'Ame « universelle jouit d'une nourriture « abondante et contemple un objet qui « le charme ; il accomplit dans sa fa- « mille tous les devoirs religieux. « Mais ce n'est là que le souffle de « l'Ame. Tu as perdu le souffle, dit « le roi, de n'être pas venu à moi. »

« Il interrogea ensuite Djana, le fils « de Sarkarâkshya qu'adores-tu pour « l'âme du monde, ô fils de Sarka- « râkshya ? — L'Éther, répondit celui- « ci, ô roi vénérable. — Cet élément « éthéré que tu adores pour l'Ame uni- « verselle est abondant ; et c'est pour « cela que tu abondes toi-même en pos- « térité et en richesse. Tu consommes « la nourriture et tu vois un objet qui « te plaît. Celui qui adore l'Éther pour « l'Ame du monde consomme la nour- « riture et voit un objet aimé, et il a « tous ses devoirs religieux dans sa « famille. Mais ce n'est là que le « trône de l'Ame ; et le trône s'est « pourri pour toi, dit le roi, de n'être « pas venu à moi. »

« En cinquième lieu, le roi interro- « gea Voudila, fils d'Açvatarâçva : « Qu'adores-tu pour l'Ame du monde, « ô descendant de Vyaghrapad? — « L'Eau, répondit celui-ci, ô roi véné- « rable. — Cette portion de l'univers « que tu adores comme l'Ame est riche, « et c'est de là que tu es si opulent « et si fortuné. Tu consommes de la « nourriture et tu vois un agréable « objet. Celui qui adore l'Eau pour « l'Ame du monde jouit des mêmes « biens, contemple aussi un cher « objet, et a toutes ses occupations « religieuses dans sa famille. Mais « l'Eau n'est que le ventre de l'Ame. « Ta vessie s'est crevée, ajouta le roi, « de n'être pas venu à moi. »

« Enfin le roi interrogea Ouddâlaca, « le fils d'Arouna : Qu'adores-tu, lui- « dit-il, pour l'Ame du monde, ô des- « cendant de Gòtama? — La Terre, « répondit celui-ci, ô roi vénérable. — « Cette portion de l'univers que tu « adores est solide ; et voilà pourquoi « tu es toi-même si solidement heu- « reux, et de la famille qui t'entoure, « et des troupeaux que tu possèdes. « Tu consommes de la nourriture et tu « vois le plus aimable objet. Celui qui « adore la Terre pour l'Ame du monde « partage des joies pareilles : il voit « un objet aimé, et il a ses occupa-

« tions religieuses dans sa famille. Mais « ce n'est là que le pied de l'Ame; « et ton pied a été boiteux, ajouta « le roi, de n'être pas venu à moi. »

« Puis s'adressant à tous les cinq « ensemble :

« Vous regardez, leur dit-il, l'Ame « de l'univers comme un être particu- « lier et individuel; et vous avez des « plaisirs distincts et différents. Mais « celui qui adore, comme l'Ame de « l'univers, ce qui reste un, en se ma- « nifestant par ses parties diverses, et « ce qu'infère la conscience, celui-là « jouit de la nourriture et dans tous « les mondes dans tous les êtres, et « dans toutes les âmes. Sa tête est « splendide comme celle de cette « Ame universelle, son œil est éga- « lement changeant ; son souffle est « également répandu ; son trône n'est « pas moins abondant ; son ventre est « également rempli. Ses pieds sont « la terre; son sein est l'autel; sa « chevelure est le gazon sacré; son « cœur est le feu domestique; son « esprit est la flamme sainte; et sa « bouche est l'offrande.

« La nourriture qui le satisfait doit « être solennellement offerte; et la « première oblation qu'il fait, il doit « la présenter en disant ces mots : « Que cette oblation au souffle soit ef- « ficace! » Son souffle est ainsi satis- « fait; et, dans son souffle, l'œil est « rassasié; et, dans son œil, le soleil « est content; et, dans le soleil, l'air « se réjouit; et, dans l'air, le ciel et le « soleil, et tout ce qui en dépend, sont « satisfaits complétement ; et, par « suite, l'homme lui-même est heu- « reux, et par une nombreuse posté- « rité, et par de nombreux troupeaux, « grâce à la force qui vient de la nour- « riture, et à la splendeur qui vient « des cérémonies pieuses.

« Mais celui qui fait un sacrifice au « feu sans connaître ce qu'est l'Ame « universelle, agit comme un homme « qui réduit en cendres des charbons « ardents; tandis que celui qui offre « un sacrifice en possédant cette « science fait son oblation dans tous « les mondes, dans tous les êtres, « dans toutes les âmes. Comme le « brin de gazon sec qu'on jette dans « le feu y est sur-le-champ consumé, « de même sont consumés tous les « péchés de cet homme. Celui qui « connaît cela n'a présenté son of- « frande qu'à l'Ame universelle, quand « bien même il aurait sciemment « donné le reste du sacrifice à un « Tchandala; car, sur ce point, le « texte saint est formel : Comme, « dans ce monde, des enfants qui ont « faim se pressent autour de leur « mère, de même tous les êtres re- « cherchent l'oblation sainte; ils re- « cherchent tous l'oblation sainte [1]. »

Il ne sera pas sans intérêt mainte- nant de comparer ce dialogue de la *Tchandagouya-Oupanichad* du *Sâma* avec un autre dialogue extrait de la *Moundaka-Oupanichad* de l'*Atharva-Véda*.

« Brahma était le premier des dieux, « le créateur de l'univers, le gardien « du monde. Il enseigna la science « de Dieu, qui est le fondement de « toute science, à son fils aîné Athar- « van. Cette science sacrée, que « Brahma révéla à son fils Atharvan, « fut communiquée par celui-ci à An- « guir; Anguir la transmit à Satya- « vâh, descendant de Bharadvâdja; « et ce fils de Bharadvâdja transmit

1. Barthélemy Saint-Hilaire, *Des Védas*.

« cette science traditionnelle à Anguirasa.

« Le fils de Sounaca, puissant chef de maison, s'adressant à Anguirasa avec un profond respect, lui dit : Quelle est la chose, ô vénérable sage, dont la connaissance peut faire comprendre cet univers? »

« Le saint personnage lui répondit : Il faut distinguer deux espèces de sciences, ainsi que le déclarent ceux qui connaissent Dieu : la science suprême et la science inférieure. Cette science inférieure, c'est celle du *Rig-Véda*, du *Yadjour-Véda*, du *Sâma-Véda*, et de l'*Atharva-Véda*; elle comprend les règles de l'accentuation, les rites de la religion, la grammaire, la glose et l'explication des termes obscurs, la prosodie et l'astronomie; elle comprend encore les Itihasas, et les Pouranas, la logique avec le système d'interprétation, et enfin la doctrine des devoirs moraux.

« Mais la science suprême est invisible; elle ne peut pas être saisie; elle ne peut pas être expliquée; elle est sans couleur; elle n'a pas d'yeux, ni d'oreilles; elle n'a pas de mains, ni de pieds; elle est éternelle, toute-puissante; elle peut pénétrer partout, sous les formes les plus diverses; subtile, inaltérable, elle est contemplée par les sages qui trouvent en elle la source et la matrice des êtres.

« Comme l'araignée étend ou retire sa toile, comme les plantes surgissent sur la terre, comme les cheveux croissent sur la personne qui est vivante; ainsi cet univers est produit par l'impérissable nature. Par la contemplation et la piété, Brahma vient à germer, et ensuite sort la nourriture qui forme le corps; et de la nourriture viennent successivement le souffle, l'esprit, les éléments matériels, les mondes et l'immortalité qui naît des bonnes œuvres. C'est l'être qui sait tout; et la dévotion peut seule arriver à la connaissance même de celui qui sait tout; et c'est de lui que procède Brahma, qui se manifeste avec tous les noms qui le désignent, avec toutes les formes qu'il revêt, avec tous les aliments qui le font vivre.

« Telle est la vérité; et vous, observateurs fidèles de tous ces devoirs que les poëtes sacrés recommandent dans leurs hymnes, et que rappellent si souvent les trois *Védas,* remplissez-les sans cesse avec amour; c'est le chemin qui, dans ce monde, conduit au bien. Quand la flamme ondule et s'élève dans un feu qui brille, le prêtre doit aussitôt, dans sa piété, jeter au milieu du foyer ses offrandes, qui l'entretiennent avec le ghrita; mais celui qui oublie le service d'Agni, qui ne fait ni les sacrifices de la nouvelle et de la pleine lune, ni les sacrifices des quatre mois, qui n'observe point l'hospitalité, qui ne fait point les prières saintes et oublie tous les dieux, celui-là détruit pour lui les sept mondes.

« Kâli, Karâli, Manodjavâ, Soulohitâ, Soudhoumravarnâ, Sphoulinginî, et Viçvaroutchi Dévî, voilà les noms des sept langues de flammes qui se produisent dans le feu. Le mortel qui présente ses offrandes au temps prescrit, quand brillent ces langues de feu, est enlevé, par la puissance de ses offrandes ainsi faites, sur les rayons du soleil, dans

« le ciel où règne l'unique souverain « des dieux du ciel. « Viens, viens avec « nous, » c'est l'appel que les brillan- « tes offrandes adressent à ce pieux « mortel, quand elles le transportent « au ciel à travers les rayons du soleil ; « et, en lui adressant de douces paro- « les et en l'adorant avec respect, elles « lui disent : Voilà pour vous le monde « de Brahma, pur, acquis par vos « bonnes œuvres [1]. »

« Les dix-huit personnes qui figurent « dans le sacrifice sont faibles et chan- « geantes, et l'œuvre qu'elles accom- « plissent est impuissante comme « elles. Ceux qui croient y trouver le « bien suprême se voient de nouveau « soumis, les insensés, à toutes les « vicissitudes de la vieillesse et de la « mort. D'autres, non moins malheu- « reux, qui, malgré leur ignorance, se « croient les plus savants des hommes, « s'agitent et s'égarent comme des « aveugles qu'un aveugle conduit. « Restant plongés dans leur igno- « rance qui revêt tant de formes : « *nous accomplissons tous les rites*, « pensent-ils en eux-mêmes, ces gens « insensés ; mais ils ne savent pas « qu'en agissant ainsi, ce sentiment « même les conduit au monde de leur « perte. Ne regardant qu'au sacrifice « pieux qu'ils ont fait, et, dans leur « folie, ne voyant rien de mieux, ils « retombent, après avoir joui de ce ciel « qu'ils s'étaient forgé, dans un monde « encore plus redoutable et plus fâ- « cheux. Ceux qui, pour se livrer aux « austérités, se sont retirés dans la « forêt, ceux qui suivent la sagesse « et qui ne vivent que de l'aumône « qu'ils reçoivent, ceux-là, dans leur « continence, vont par la porte du « soleil dans ce monde où habite ce « Dieu, ce Pouroucha immortel qui ne « tire son éternité que de lui-même. « Dédaignant tous ces mondes, qui ne « sont que le fruit des œuvres, le brah- « mane y doit rester indifférent, et se « dire : Ce monde-là n'a point été fait, « comme il doit être fait : saintement ; « et, pour arriver à se bien persuader « cette vérité, qu'il aille, le bois du « sacrifice à la main, trouver un pré- « cepteur qui connaisse à fond l'écri- « ture et ne s'appuie que sur Brahma. « A ce disciple docile, qui a complé- « tement dompté ses sens et qui pos- « sède la quiétude de l'esprit, le sage « précepteur enseigne la vérité par « laquelle on connaît l'Être immuable, « il enseigne à fond la science de « Dieu. »

La Moundaka Oupanichad est *le rasoir des péchés de l'âme*. Les sacrifices et les rites ne suffisent déjà plus. S'il est toujours indispensable de se livrer à la sagesse pour connaître Dieu, il faut pour obtenir cette sagesse aller, le bois du sacrifice à la main, trouver un précepteur qui connaisse à fond l'écriture, et ne s'appuie que sur Brahma ; *il faut être docile, avoir dompté ses sens, avoir acquis la quiétude de l'esprit*. Ne dirait-on pas qu'on sent les approches de Çâkya-mouni? Voici un extrait du troisième *Moundaka*, plus explicite encore :

« Deux beaux oiseaux, unis en- « semble, amis l'un de l'autre, habi- « tent le même arbre, leur demeure « commune. L'un d'eux mange et « savoure les fruits de l'arbre dont il « fait sa nourriture et ses délices ;

1. Cette fin du dialogue manque dans beaucoup de manucrits; c'est sans doute une interpolation. Barthélemy Saint-Hilaire, *des Védas*.

« l'autre, sans rien manger, le regarde « et le contemple.

« Sur cet arbre commun, l'âme, « plongée dans l'ignorance, qui ne lui « laisse pas connaître son maître, se « désole et s'afflige de la folie où elle « reste. Mais quand elle sait qu'il est « un autre maître qu'elle doit adorer « et servir, et qu'elle se dit : « Voilà « sa grandeur infinie, » alors, elle est « délivrée de son chagrin. Oui, quand « le voyant sait voir ce Dieu resplen- « dissant comme l'or, ce maître sou- « verain de l'univers qu'il a créé, ce « Pourousha d'où est sorti Brahma « lui-même, alors, plein de sagesse, « frissonnant de joie dans sa pureté « et dans sa continence, il arrive à la « suprême union avec Dieu. »

L'allégorie des deux beaux oiseaux, lesquels, selon les commentateurs, seraient l'âme de l'homme et Dieu, semble appartenir, comme le dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, et nous nous servons de ses propres paroles, à un tout autre monde que le monde indien, et se trouve très-souvent employée dans la littérature slave. Ce monde autre que l'indien, ne serait-ce pas celui des Aryas primitifs? Et la singularité de cette reproduction répétée dans la langue slave ne pourrait-elle pas s'expliquer par le souvenir d'anciennes traditions? Quoiqu'il en soit, l'unité de Dieu est affirmée d'une manière positive dans les deux passages du Monudaka que nous avons cités, et dans plusieurs autres, et le langage n'y manque ni de vérité, ni de beauté. Quelle différence entre ces profondes méditations et les exorcismes en vers et les malédictions de l'Atharva-Véda! Nous allons en donner quelques exemples :

Pour guérir un malade :

« *Je te sauve et te fais vivre par ce breuvage, « te délivrant de la maladie inconnue qui te dé- « vore, de la phthisie qui te consume. Quand « l'accès de la fièvre viendra le saisir, qu'Indra « et Agni l'en préservent et l'en défendent.*

« *Si la vie du malade a disparu, si elle est « anéantie, ou bien si elle n'est que dans le voi- « sinage de la mort, je le retire du sein même « du néant, sans la moindre atteinte; et je lui « assure encore cent automnes* [1]. »

Pour détruire les ennemis :

« *Gazon sacré, détruis mes adversaires, ex- « termine mes ennemis; ô précieux trésor, anéan- « tis tous ceux qui me haïssent* [2]. »

Exorcisme pour délivrer le peuple d'une maladie qui le décime :

« *Que le bienfaisant Agni chasse loin d'ici « Takman (la fièvre), que Soma, la pierre du sa- « crifice; que Varouna, dont la puissance nous « purifie, le chassent loin de nous! Que cette « enceinte consacrée, que ce gazon, que ces bois « qui se consument, le chassent loin d'ici! Puis- « sent aussi nos ennemis s'éloigner comme lui!*

« *O Takman, toi qui peux faire en un instant « jaunir tous les humains, comme les traits du « feu qui flamboie, tu peux aussi perdre ta force « fatale en t'abaissant, en te détournant comme « lui!*

« *Le séjour de Takman, ce sont les Moûdja- « vats; son séjour, ce sont les Mahâvrishas; dès « que tu nais, ô Takman, tu vas aussitôt trouver « les Vahlikas.*

« *O Takman, va visiter les Moûdjavats; va « visiter les lointains Vahlikas; fais ta proie, si « tu le veux, du Soudra; tu peux tous les torturer « et les anéantir.*

« *Épargne notre peuple, va fondre sur les Ma- « hâvrichas et les Moûdjavats. Nous abandon- « nons ces régions au Takman et toutes les « autres régions qu'il voudra choisir* [3]! »...

Il y a néanmoins dans l'*Atharva-Véda* quelques hymnes d'une certaine valeur, que nous citerons à leur place; mais l'ensemble de ce Véda nous permet de les considérer comme plus anciens et annexés postérieurement aux derniers. La progression philoso-

1. M. Roth. Khanda III, hymne II.
2. Colebrooke, *Essays*.
3. M. Roth. Khanda V, hymne XXII.

phique continue donc en raison directe de la réaction poétique. Et maintenant, combien de temps s'est-il écoulé de la *Tchandagouya-Oupanichad* du *Sâma* à la *Moundaka-Oupanichad* de l'*Atharva-Véda*? S'il est vrai, comme nous le pensons, que le premier contienne les plus hautes spéculations brahmaniques, nous en déduisons que toute une évolution philosophique doit s'être accomplie entre les deux, que non-seulement *Kapîla* a déjà paru, mais que le souffle de *Patandjali* anime déjà le Moundaka. Dès lors, étant donné l'état de décadence du Brahmanisme révélé par le *Yadjour-Véda*, et la pensée s'émancipant jusqu'à sortir du cercle de l'autorité, jusqu'à affirmer librement et à chercher de nouvelles solutions aux plus hauts problèmes métaphysiques, de ce moment, concluons-nous, une révolution est imminente. Cette révolution fut une réforme religieuse. Le Brahmanisme, dans l'ordre politique, avait établi les castes et pris le pas sur la royauté; dans l'ordre moral, il s'était déclaré deux fois né, c'est-à-dire purifié par une vie antérieure; dans l'ordre religieux, il avait annoncé qu'il pouvait anéantir ses ennemis par une imprécation, créer d'autres mondes par sa volonté, révéler de nouveaux dieux par son omniscience. Le pouvoir l'avait enivré; la piété d'un seul homme devait suffire pour renverser cet immense empire de l'orgueil humain, et cet homme fut Çâkya-Mouni.

Rien de plus ingénieux, de plus charmant, de plus fin et de plus naïf, rien de mieux entendu que la légende du Bouddha. Il naît dans l'opulence, dans la joie, dans les fêtes, d'une mère aussi bonne que belle, et d'un père juste et généreux. C'est le fils d'un roi, à cette époque sans doute où, selon Hiouen-thsang, la péninsule était déjà divisée en une foule de petites principautés. Les commencements de sa vie sont pleins d'enchantements : il est beau, il est bon, on le choye, on l'aime; il épouse une ravissante jeune fille, tout est bonheur pour lui. Mais il assiste à des souffrances qu'il n'est pas assez savant pour guérir, à des misères qu'il n'est pas assez riche pour secourir, à des imperfections sociales, à des malheurs particuliers qui navrent son âme et empoisonnent sa félicité. Il médite, il étudie, il travaille; et tout à coup il abandonne sa position toute faite, son bonheur assuré, pour s'adonner à la recherche de ce qui pouvait alléger les maux humains. Il quitte son palais pour la solitude, ses richesses pour la pauvreté, son bien-être pour les privations; il vit en anachorète, jusqu'à ce qu'il prêche en envoyé du ciel. Ne régner que sur des hommes d'armes, ne s'occuper que d'ordre temporel, n'avoir d'action que sur les corps et non sur les esprits, ne pouvait convenir à une âme plus éprise de charité que de puissance, plus apte à la répartition des biens moraux qu'à l'emploi des richesses matérielles, plus tendre que forte, plus indépendante que soumise, trop absorbée par nos destinées futures pour accorder à la vie présente tous ses soins et toute son intelligence. Cœur généreux, Çâkya-Mouni avait souffert à l'aspect de l'esclavage d'une partie de son peuple; esprit perspicace, il ne devait pas adhérer à l'exil céleste de toute une classe. La compassion le saisit et l'inspira; et il voulut faire participer tous les hommes à ce bienfait de l'instruc-

tion religieuse, dont les brahmanes étaient si avares. Il fut persécuté par son propre oncle ; il persista, gagna des disciples et fonda la plus répandue des religions.

Pourquoi les bouddhistes ont-ils l'honneur d'avoir partagé le monde avec les chrétiens ? C'est qu'ils ont prêché l'amour plutôt que la haine, l'universalité plutôt que l'exception, l'admission de tous aux bienfaits divins. Qu'ils se trompent sur les moyens, leurs intentions n'en sont pas moins louables. Qu'ils imposent, pour parvenir à leur salut, des privations, des souffrances, d'éternelles méditations, une extase stupéfiante, ils n'en ont pas moins conçu une morale, imposé des devoirs, glorifié des vertus. Qu'ils se soient montrés peu hardis en acceptant la transmigration des âmes, pour la combattre, au lieu de s'en affranchir immédiatement ; qu'ils se soient montrés peu inventifs en adoptant un Dieu impersonnel et un paradis vide ; qu'ils se soient montrés peu logiques en ne limitant ni leurs croyances, ni leurs dogmes, ni leurs mythes ; qu'ils se soient montrés arriérés jusqu'à l'anthropomorphisme en acceptant comme dieux des hommes tour à tour divinisés ; il n'en est pas moins vrai qu'ils ont émancipé leurs semblables, rendu le sacerdoce accessible à tous, inspiré le dévouement, excité le sacrifice, honoré et consolé l'humanité !

Le Bouddhisme est avant tout une révolte de la conscience contre une idée désolante, celle de l'éternelle transmigration des âmes ; il est ensuite une protestation contre l'absolutisme brahmanique, et un appel à la justice, à l'égalité de tous devant Dieu. Il a combattu les castes, en appelant au sacerdoce tous les hommes qui, par leur instruction et leur moralité, pouvaient enseigner leurs semblables : donc, plus de privilége, plus d'inégalité, accès suprême à toutes les vertus, récompense supérieure à tous les mérites. Il a combattu la métempsychose, cet éternel voyage de l'âme de corps en corps, cette impossibilité d'atteindre au repos, d'arriver à Dieu, par le *Nirvâna*, c'est-à-dire l'anéantissement corporel, par la pureté de la vie, par la prière, par les méditations, et surtout par le dévouement charitable. Le *Nirvâna* qu'on a accusé d'athéisme, n'était pas, selon nous, le néant absolu, mais le néant relatif, le néant pour sortir de la loi fatale des brahmanes. Il n'était pas étranger aux préoccupations de la multitude et ne s'éloignait des spéculations philosophiques, qui ont précédé le Bouddhisme, que par une application plus logique. Le Bouddhisme admettant l'homme mauvais, esclave de ses passions, reconnaît les existences successives comme des punitions ou tout au moins comme des épreuves ; il tend, en conséquence, à le délivrer de cette destinée, sans cesse ballottée et misérable, par les seuls mérites d'une vie ascétique, dégagée du monde et fondue en Dieu. Du reste, les bouddhistes comme les brahmanistes ont voulu calculer l'éternité, et peupler l'infini. Ils imaginent monde sur monde, et font dégénérer les hommes, au lieu de les faire progresser. C'est de chute en chute que nous arrivons sur la terre, et sur la terre même notre âme peut encore déchoir par nos œuvres, par notre fait, passer, à titre de pénitence, du corps de l'homme dans celui de l'animal. De là la pitié des uns et des autres pour

les animaux, le respect qu'ils professent pour toute existence, de peur que le corps le plus rudimentaire ne contienne l'âme d'un de leurs aïeux. La matière est impure, le corps est soumis à la décomposition, et dégrade l'âme par ses passions, si on ne parvient pas à réprimer ces dernières. Dès lors morigéner ces passions, dompter ce corps coupable, le traiter en ennemi, l'affaiblir par le jeûne, l'épuiser par les privations, en dégager l'âme par la méditation, la prière, l'extase, c'est le seul salut, le seul rachat d'une suite de métempsychoses, le seul chemin vers Dieu. C'est la compression de toute activité humaine, la négation de tout progrès; mais il fallait échapper à la métempsychose, et l'on n'a trouvé rien de mieux que l'anéantissement du corps.

Dans la révolution produite par le Bouddhisme, ce ne sont pas des esprits qui s'insurgent, ce sont des âmes qui se dérobent. Aussi, a-t-il été longtemps indécis; il a commencé par être une philosophie, il est ensuite devenu une réforme religieuse, et il a abouti comme le Brahmanisme, à son tour, à une théologie incompatible avec les développements progressifs des sociétés humaines. Nous ne savons de Bouddha que ce que ses disciples nous en ont dit. Le sacerdoce bouddhique a dépassé, peut-être, les intentions du réformateur et compromis la réforme. Ce qu'il y a de certain, c'est que la période d'expension indienne qui commence avec Kapila, après avoir ébauché tous les systèmes philosophiques de notre Occident, finit tristement, sans avoir vaincu le Brahmanisme, tout en l'ayant blessé à mort. La poésie lyrique n'y a vécu que par le sentiment. On ne connaît que très-incomplétement en Europe la littérature du Bouddhisme de l'Inde, sans doute aussi colossale que celle du Brahmanisme, et nous ne pouvons donner, en fait de lyrisme, que des chants contenus dans une des principales biographies légendaires de Bouddha.

Rien de plus sincère, du reste, rien de plus généreux que cette partie lyrique de la doctrine des bouddhistes : c'est la bonté, c'est la mansuétude, c'est la clémence qui se développent à l'infini, sans s'épuiser, sans se décourager, sans se lasser. Les vertus les plus pures jaillissent du cœur comme d'une source, quoiqu'elles ne s'en échappent jamais comme un torrent. Tout effort serait un doute : la foi est indiscutable, la volonté est conquise, et l'âme est en paix. Leurs litanies à la gloire de Bouddha sont parfois diffuses, mais toujours abondantes; et, dans leur bercement monotone mais perpétuel, elles atteignent tout à coup à des expressions vraiment belles, comme : *le héros de la parole — le distributeur de l'immortalité.* C'est que Bouddha, selon sa poétique légende, a vaincu le monde, en domptant les passions, qu'il a terrassées comme des ennemis mortels; puis, il s'est donné à tous, sans choix et sans réserve, s'est offert au plus humble comme au plus superbe, a brisé toutes les barrières pour arriver jusqu'au délaissé, jusqu'au désespéré, jusqu'au maudit. Il a lutté sans relâche par la bonté contre le violent, par la science contre l'incrédule, par le raisonnement contre le négateur, par l'abstinence contre le débauché, par le dévouement contre l'égoïste. Il a dis-

cuté avec tous ses contradicteurs, et en a convaincu un grand nombre ; il a exposé sa vie, quand ses adversaires conservaient la leur. Il donne, d'ailleurs, il donne sans cesse et sans fin, d'abord ses richesses, son or, ses diamants, ses chevaux, ses éléphants, tous ses biens matériels ; ensuite sa puissance, son royaume, ses villes et ses villages, ses serviteurs et ses soldats, tous ses biens politiques ; puis encore les trésors de son cœur, son épouse et son fils ; puis enfin sa propre personne, *sa tête*, *ses yeux*, *ses mains*, *ses pieds*. Et quand il n'a plus rien, il donne encore ; il donne ce que lui offre la nature, une fleur des champs, un lotus des eaux, une feuille des bois, il donne ce dont l'a gratifié la bienfaisance, de la crème, du lait, du riz et jusqu'à une poignée de sel ; il donne surtout, il donne à tous la patience, cette vertu des persécutés.

Quoique extrême, l'imagination des bouddhistes est douce ; elle n'a aucune de ces rigueurs, de ces sauvageries qui se rencontrent parfois dans les *Védas*, et surtout dans les *Pouranas*. Elle ne loue que la générosité, la miséricorde, la longanimité, et réserve ses âpres tableaux pour les vices qu'elle dénonce, tout en leur pardonnant. Aussi quelle variété d'expressions pour peindre la bonté : *héros du don*, par exemple, c'est-à-dire celui qui pousse la bonté jusqu'à l'héroïsme. Bouddha n'acquiert que pour répandre, n'apprend que pour instruire, n'agit que pour aider, ne pénètre la vérité que pour la divulguer, et offre l'exemple des vertus pour en inspirer l'amour. Il est infatigable dans ses dévouements comme dans sa patience. Il supporte l'abandon, le dédain, les injures, les persécutions, les emprisonnements, les meurtres. Il se transforme pour être utile, en éléphant pour l'homme de peine, en cheval pour le montagnard. Qu'importe si son cornac le tue pour avoir ses dents, le chasseur pour avoir sa peau ! Tout jusqu'à l'hypothèse la plus extravagante, prouve la miséricorde, la mansuétude, la patience du Bouddha toujours généreux. Un Richi lui demande le nombre des feuilles de l'arbre qu'il habite, et le Bouddha les compte, c'est-à-dire, rien à son cœur n'est difficile pour rendre service, rien ne lui coûte pour obliger. Singulières et curieuses allégories, dont quelques-unes sont ingénieuses, d'autres outrées, d'autres impossibles ; mais où partout la bonté se manifeste sous des formes différentes, se multiplie avec une exubérance intarissable.

Si la verve des chantres bouddhistes ne s'éclipse jamais dans l'apologie de Çâkya-Mouni, elle brille aussi dans de vigoureuses attaques contre le *désir*, fils de la convoitise et père du regret, contre le désir que rien n'arrête, qui croît au fond de nous, dans nos ténèbres intérieures, qui devient passion, c'est-à-dire violence, qui devient envie c'est-à-dire crime. Quelle richesse de métaphores pour le peindre et le condamner ! Les bouddhistes répètent les images comme nous répétons les raisonnements, et parfois ils arrivent à les rencontrer probantes autant qu'ingénieuses. Puis, de temps à autre, de grandes idées comme la mort qui *va sans compagnon*, qui chemine toujours seule avec *le fruit de ses œuvres*, le cadavre qu'elle a fait ; des comparaisons charmantes, comme celle de la créature arrivant sur la

terre, avec l'abeille entrée dans un vase : elle bourdonne, s'agite, se frappe, se blesse et ne retrouve plus sa route ; comme celle de l'inanité du monde avec *le vide renfermé dans le creux de la main, et qui ne trompe qu'un enfant.* Une description toute attrayante de la jeunesse belle, gracieuse, vive, affable, le charme des yeux, l'espoir des cœurs, et une peinture toute désolante de la vieillesse laide, déformée, lourde, morose, de la vieillesse, *ce désert, ce marais*, *cette rivière sans eau*, *cet arbre sans feuilles*, *cette maison en ruine.* Ces derniers sentiments sont un peu barbares ; mais ils se rachètent par l'intention, celle de présenter la vie comme un songe, où tout est mirage, vanité, erreur et désappointement, où il n'est profitable et juste que d'imiter Çâkya-Mouni que de cultiver les deux seules vertus suprêmes, la patience et la bonté, vertus rares dans tous les siècles, et particulièrement aux époques de rigide organisation, d'inexorables prescriptions comme celles du Brahmanisme.

Tout homme, par ses vertus, par son abstinence, par la puissance de ses méditations et de ses austérités, peut à son tour devenir Bouddha comme Çâkya-Mouni : c'est une lutte de mérites suprêmes, c'est un concours de sainteté. L'exemple adorable du prince-moine est sans cesse offert au plus humble comme au plus superbe, pour que l'un abdique son orgueil et que l'autre se relève de sa bassesse. Toute la vie de Çâkya-Mouni est analysée avec ces détails et ces développements infinis qui lassent notre goût occidental, et qui plaisent tant à l'imagination des Orientaux. On accumule les tentations que le Bouddha dédaigne et repousse tour à tour, d'abord la beauté plastique et ses séductions, ensuite la richesse et ses prestiges, l'ambition et sa puissance, les grandeurs et leur vanité. Bouddha trouve tout vide, incolore, insipide, aride, et se replonge plus que jamais dans le rêve qui mène à l'oubli du monde, dans l'extase qui mène à l'absorption divine. Certes, la tentation par les femmes est hardie dans sa volupté, enivrante dans ses promesses, audacieuse dans son langage ; mais elle conserve un caractère matériel qui ne peut que la faire mépriser et rejeter par l'idéaliste Bouddha. Quel contraste n'offre-t-elle pas, d'ailleurs, et quelle infériorité avec les regrets si chastes et si sincères de l'épouse légitime ! Après la voix des femmes, l'appel plus grave des hommes qui promettent la domination, le triomphe, l'empire ; mais, Çâkya-Mouni s'en détournera sans effort, *accoté* qu'il est à *l'arbre de l'intelligence*, c'est-à-dire vivant dans une atmosphère de pureté si limpide et si intense que le monde physique n'est plus qu'une *tache* à ses yeux, et que les plaisirs sensuels ne lui apparaissent que comme un *bourbier* fétide. L'art se manifeste ici d'une façon si différente du nôtre que nous ne savons comment louer ce mémorable combat entre l'éphemère et l'éternel, le pur et le corrompu, la vie terrestre et la céleste existence. Ce sont vices dont nous n'avons pas l'idée, vertus dont nous n'avons pas la compréhension, images dont nous ne possédons par les modèles, nature luxuriante et inépuisable, intelligence insatiable et effrénée ; mais tout cela nous surprend, nous

étonne, nous attire et parfois nous émeut.

Ainsi l'Inde, cette terre de merveilles, dont l'antique civilisation s'était développée pendant dix siècles sous l'influence du Védisme et du Brahmanisme, au milieu des luttes et des conquêtes de deux puissantes dynasties, celles des rois d'Ayodhyâ et de Hastinapoura, et plus tard, au sein même d'un morcellement fécond en généreux efforts, allait peut-être atteindre une civilisation supérieure, quand des funestes préjugés, se réveillant de toutes parts, opposèrent à la réforme une résistance acharnée.

La période de décadence commence dans l'Inde au moment où l'expansion envahissante de la nouvelle religion arrive à mettre en danger l'existence de l'ancienne. Plus fort, c'est-à-dire ayant en lui-même un élément vraiment efficace de régénération, le Bouddhisme aurait triomphé du Brahmanisme, et fait de la période d'expansion indienne, non-seulement une ère philosophique, mais une époque de véritable renouvellement; plus faible, c'est-à-dire avec moins de charité, moins d'enthousiasme, il aurait été toléré ou vaincu immédiatement; à forces égales : car si le Bouddhisme avait pour lui les déshérités au nom de l'égalité devant la prière, le Brahmanisme avait pour lui la tradition, les ancêtres, et un pouvoir imposé pendant des siècles au nom de l'intelligence; à forces égales, disons-nous, ils devaient se rendre impuissants l'un l'autre. C'est ce qui est arrivé. Ils ont longuement combattu. D'abord la lutte n'a été que théologique, et, tandis que le Bouddhisme s'enfonçait toujours plus avant dans un mysticisme absolu, le Brahmanisme se noyait dans un panthéisme grossier. Dès lors plus de philosophie, sinon des élucubrations dogmatiques indéchiffrables ; plus de poésie, sinon des chants à Vichnou et à Siva en opposition aux croyances bouddhiques, intercalés dans le Mâhâbharata, et dans cette longue série de Pouranas consacrés aux divinités nouvelles. C'est alors aussi qu'on a dû sculpter dans les pagodes, au sein des grottes d'Eléphanta et d'Ellora, toutes ces statues monstrueuses représentant des symboles impossibles, souvenirs confus d'une religion dont l'inspiration avait fui. Alors Brahma descend de sa hauteur suprême ; il devient égal, et souvent inférieur à Vichnou et à Siva; et forme avec eux cette triade mystique, regardée à tort comme fondamentale, et qui marque au contraire la période de décadence. Dans la lutte politique, le Brahmanisme triomphe; mais aux dépens de la nation, qui perd toutes ses forces actives, aux dépens de la pensée qui s'éteint au milieu de ce grand cataclysme moral.

Ce ne sera désormais qu'à la renaissance indienne qu'on entendra de nouveau, avec Soudraka et Kalidasa, sinon répéter l'hymne des ancêtres, du moins se renouveler l'harmonie pure et la beauté idéale des premiers chants; mais, hélas! ce n'est plus une voix, c'est un écho!

Max Grazia. — Jules David.

POÉSIE LYRIQUE

INDE

SAMA-VÉDA, YADJOUR-VÉDA, ATHARVA-VÉDA

EXTRAITS TRADUITS PAR

MM. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE ET G. PAUTHIER

INDE

PÉRIODE D'ORGANISATION.

Le *Sâma*, le *Yadjour* et l'*Atharva-Véda* étant, plus ou moins, une répétition du *Rig*, nous ne pouvions en donner que quelques extraits. Leur importance est plutôt historique que littéraire. Ils représentent la première période brahmanique presque tout entière. La traduction de la *Kéna-Oupanichad* du Sâma-Véda est due à M. G. Pauthier; celle de l'*Isa-Oupanichad* du Yadjour-Véda et d'une partie des hymnes, à M. Barthélemy Saint-Hilaire qui nous a permis, avec une amabilité dont nous tenons à le remercier publiquement, de puiser dans sa belle étude sur les Védas les extraits que nous offrons au public.

SAMA-VÉDA

Le Sâma-Véda, livre de chants, se compose, dans ses deux parties, d'hymnes tirés du Rig-Véda, par distiques isolés appartenant à divers poëtes sous l'invocation du même dieu, et destinés à être chantés pendant la célébration des sacrifices. Traduit en anglais par M. Stevenson, en allemand par M. Benfey, dont les savantes recherches ont restitué chaque distique à son auteur, le Sâma-Véda s'offre à nous sous la forme d'un recueil liturgique, qui ne contiendrait rien de nouveau, s'il n'était accompagné de précieux commentaires, de Brahmanas et d'Oupanichads. Ces dernières surtout, d'une portée sublime, indiquent clairement le passage du naturalisme védique au monothéisme brahmanique, de la période primitive à la période d'organisation du culte indien.

Nous puiserons la plupart de nos citations de ce Véda et des deux suivants dans les excellentes versions françaises insérées par M. Barthélemy Saint-Hilaire dans le *Journal des savants* (1853-54).

HYMNE I.

A AGNI.

Par Bharadvâdja. — Agni, viens à ce festin que nous t'offrons; viens à cette libation que nous répandons pour toi, au milieu des hommages que nous t'adressons; viens t'asseoir à l'autel comme le héraut des dieux.

Par Bharadvâdja. — C'est toi, Agni, qui as été donné par les dieux au genre humain comme le ministre de tous les sacrifices.

Par Médhâtithi. — Nous adorons Agni, le ministre du sacrifice, le dieu qui procure tous les biens, le guide infaillible de l'oblation sainte que nous faisons aujourd'hui.

Par Bharadvâdja. — Puisse Agni dissiper la troupe de nos ennemis; Agni sensible à nos hommages, enflammé de tous ses feux, chargé de nos offrandes.

Par Ousana. — J'adore Agni, l'hôte vénérable que nous recevons; je le chante comme le plus cher de nos amis; je le célèbre comme un char rempli de richesses.

Par Pouroumilya. — O Agni, protége-nous de ta puissance contre tous les méchants; contre le mortel jaloux qui veut nous frapper.

Par Bharadvâdja. — Viens, ô Agni, je veux te célébrer par un nouveau chant; viens puiser des forces dans ces libations que nous t'offrons.

Par Vatsa. — Que Vatsa fasse descendre ton esprit de la région supérieure; Agni, je veux chanter tes louanges.

Par Bharadvâdja. — O Agni, Atharvan t'a produit par le frottement des deux pièces de l'arâni, au contact de la terre qui nourrit tout.

Par Vamadéva. — O Agni, daigne nous accorder ta protection puissante; car tu es un dieu que nos regards peuvent contempler [1].

HYMNE II.

A AGNI.

Par Dirghâtama. — O Agni, je te présente de nombreuses offrandes; je t'invoque, seigneur du sacrifice. Je suis à toi comme tout ce qu'il y a dans la maison d'un homme fort est à lui.

Par Viswâmitra. — Contentez le sage Agni, le héraut des dieux, celui qui tient la lumière destinée à détruire les ténèbres; chantez de nombreux cantiques à sa louange.

Par Gôtama. — O Agni, tu es le seigneur de la nourriture, des vaches fécondes, le rejeton de la force. O toi, père des richesses, accorde-nous des provisions en abondance.

Par Viswâmitra. — O Agni, présente aux dieux l'offrande en ce sacrifice solennel pour le bénéfice de ceux qui désirent les faveurs divines. On te loue comme celui qui présente les offrandes, qui invite aux rites sacrés, qui reçoit les louanges et qui détruit les démons meurtriers.

Par Trita. — Les sept mères implorent la sagesse des sacrificateurs pour la prospérité d'Agni, qui est inébranlable et qui connaît le lieu où sont les richesses.

1. Hymne 1er du Sama-Véda.

Par Trimati. — Puissions-nous rester chaque jour sous la bénédiction d'Agni, et puisse la sage Aditi venir nous protéger; puisse celle qui accorde le bonheur nous mettre en possession de la félicité et détruire les meurtriers de nos enfants.

Par Viswâmanas. — Louez le sacrifice partout répandu et offert à celui qui est le père de la richesse, à celui qui disperse la fumée errante par ses rayons irrésistibles.

Par Viswâmanas. — Les ennemis ne peuvent l'emporter sur la sagesse de l'homme qui donne à Agni, sur la sagesse de l'homme qui lui présente ses offrandes.

Par Rigiswana. — O Agni, seigneur des hommes saints, écarte loin de nous l'odieux ennemi, larron abominable, et rends-nous possesseurs du ciel.

Par Viswâmanas. — O héroïque Agni, seigneur des hommes, écoute nos nouveaux cantiques, et que ta chaleur ardente consume les perfides Rakchasas [1] !

HYMNE III.

A INDRA.

Par Pragatha. — Que ces plantes de la lune te remplissent de délices, ô Indra qui tiens la foudre; procure-nous la richesse, et extermine ceux qui haïssent les brahmanes.

Par Viswâmitra. — O Indra, toi qui reçois les louanges, sauve-nous; puisque tu prends part à nos libations de soma, et que toutes ces richesses sont un don de toi.

Par Vamadéva. — Notre Indra est l'agent qui opère sans cesse, qui est toujours secourable. C'est un dieu bienfaisant, digne de la reconnaissance de tous les êtres; constamment victorieux, il est le seigneur suprême.

Par Çroutakakcha. — O Indra, que le jus du soma coule en toi comme les rivières coulent à la mer, puisqu'il n'y a pas de dieux qui te surpassent.

Par Madhoutchanda. — Les chantres célèbrent Indra par leurs cantiques, les poëtes, par leurs hymnes religieux, les prêtres par leurs rituels sacrés.

Par Soukakcha. — Puisse Indra nous donner, avec la nourriture, le trésor d'une race illustre et douée de talents; puisse-t-il, le dieu rapide, nous accorder des chevaux.

1. xie du Sama-Véda.

Par Kritsamada. — Indra dissipe rapidement la frayeur dont je suis saisi; car il est immuable et il observe toutes les actions des hommes.

Par Sanyou. — O toi qui reçois les louanges, nos voix t'environnent toujours en tout sacrifice du soma comme les vaches laitières secondent leurs veaux.

Par Bharadvâja. — O Indra, pour obtenir ton amitié et pour satisfaire à nos vœux, nous te prions de venir avec Pouchan pour recevoir nos mets offerts en sacrifice.

Par Vamadéva. O Indra, il n'est pas de dieu qui te soit supérieur; il n'en est pas qui soit plus puissant que toi; il n'en est même pas, ô vainqueur de Vritra, qui puisse être mis sur le même rang que toi [1].

HYMNE IV.

A INDRA.

Par Vaçistha. — Ce jus bien pressé du soma mêlé au lait caillé est pour Indra. O toi qui tiens le tonnerre, viens à la demeure du sacrifice, avec tes deux chevaux, pour participer au banquet qui inspire la joie.

Par Vamadéva. — Ces plantes de la lune, accompagnées d'hymnes sacrés, sont préparées pour tes délices, ô Indra. Bois ce jus agréable, écoute nos chants, et accorde au chantre ce qu'il te demande, ô toi qui es l'objet de nos éloges.

Par Sôma. — J'invite Indra à se trouver avec nous aujourd'hui; car il est la vache qui produit l'eau de la vie; il se manifeste sous la forme de l'hymne du brahmane. Il est l'inépuisable vache laitière, la source des provisions du sacrifice; il répand d'amples ruisseaux de lait, et de riches ornements le décorent.

Par Nôdha. — Les puissantes et inaccessibles montagnes ne te retiennent pas, Indra, lorsque tu viens accorder la richesse à celui qui, comme moi, célèbre ta louange; rien ne peut détruire ce qui a été acquis grâce à ta bénédiction.

Par Médhâtithi. — Quel est celui qui, après moi, connaît Indra? Viens avec les eaux qui t'accompagnent, bois le jus du soma que j'ai préparé. Car quel autre que toi procure la nourriture et donne la vie? Indra, par sa puissance réduit en poussière les cités. Puisse-t-il être satisfait des mets que nous lui offrons, lui si renommé pour sa belle apparence.

1. xxie du Sama-Véda.

Par Tôrasravasa. — Tandis qu'Indra, le possesseur des richesses, punit ceux qui négligent les rites sacrés, en les chassant hors de l'enceinte de l'assemblée, qu'il conduise à une heureuse issue ce sacrifice, objet de nos désirs.

Par Twistha. — Que le divin artiste nous conserve le don divin du langage ; que Brahmanaspati nous donne la pluie, et qu'Aditi nous préserve, ainsi que nos fils et nos petits-fils, de la violence malicieuse et des outrages de nos ennemis.

Par Vamadéva. — O possesseur des richesses, tu es le seigneur suprême, et tu viens cependant régulièrement auprès du sacrificateur, et le don précieux qu'envoie ta majesté divine arrive sans faute à sa destination.

Par Médhâtithi. — O Indra, puissant destructeur de nos ennemis, possesseur des richesses, ô toi qui inspires la crainte, attelle tes chevaux couleur d'or, et viens rapidement vers nous pour boire le jus du soma.

Par Nrimédha. — O Indra, toi qui tiens le tonnerre, nos sacrificateurs, en temps utile, te célèbrent aujourd'hui. Indra, ceux qui t'offrent des louanges sont ici présents : écoute leurs chants et viens à notre demeure[1] !

KÉNA OUPANICHAD.

1. « Quel est celui (*demande l'Élève au Maître spirituel*) par qui l'intelligence s'exerce? Quel est celui par la puissance duquel le souffle vital et primitif agit (dans les êtres qu'il anime?) Quel est celui par la puissance duquel la parole humaine est articulée? Quel est le dieu par la puissance duquel la vision et l'ouïe exercent leurs fonctions? »

2. (*Le Maître spirituel répond* :) « (Celui qui est) l'audition de l'audition [2], l'intelligence de l'intelligence, la parole de la parole, le souffle vital du souffle vital, la vision de la vision [3]; les sages étant délivrés des liens terrestres (par la connaissance de cet Être suprême) après avoir quitté ce monde, deviennent immortels.

3. « C'est pourquoi l'œil ne peut en approcher, la parole ne peut l'atteindre, ni l'intelligence (le comprendre ;) nous ne savons ni ne connaissons comment il pourrait être distingué ou connu ; car il est au-dessus de ce qui peut être compris par la science, et également de ce qui ne peut être compris par elle; voilà ce que nous avons appris de nos ancêtres qui nous ont transmis cette doctrine.

4. « Celui qui surpasse les paroles (qu'aucune parole ne peut exprimer) et par la puissance duquel la parole est exprimée; sache, ô toi ! que celui-là est Brahma, et non ces choses périssables que l'homme adore.

5. « Celui qui ne peut être compris par l'intelligence, et celui seul, disent les sages, par la puissance duquel la nature de l'intelligence peut être comprise; sache, ô toi! que celui-là est Brahma, et non ces choses périssables que l'homme adore!

6. « Celui que l'on ne voit point par l'organe de la vision et par la puissance duquel l'organe de la vision aperçoit (les objets); sache, ô toi! que celui-là est Brahma, et non ces choses périssables que l'homme adore!

7. « Celui que l'on n'entend point par l'organe de l'ouïe, et par la puissance duquel l'organe de l'ouïe entend; sache ô toi! que celui-là est Brahma, et non ces choses périssables que l'homme adore!

8. « Celui que l'on ne peut distinguer par l'organe de l'odorat, et par la puissance duquel l'organe de l'odorat s'exerce; sache, ô toi! que celui-là est Brahma, et non ces choses périssables que l'homme adore !

9. « Si tu te dis : « Je connais parfaitement (l'Être suprême) ; » tu connais certainement peu la forme (*les attributs de Brahma*); soit que tu le considères dans les limites de tes sens, soit que tu le voies dans les dieux célestes; ainsi donc ne doit-il pas être l'objet de tes méditations (*mîmansyam*)?

10. « Je pense le connaître (*dit l'élève*). Non que je suppose le connaître parfaitement, ni ne pas le connaître du tout; je le connais toutefois *partiellement;* comme parmi nous, celui qui connaît (les doctrines précédentes?) connaît l'Être suprême (*Tad*), *de même* je le connais sans le connaître parfaitement, et sans toutefois l'ignorer entièrement. »

11. (*Le Maître spirituel* :) « Celui qui croit ne pas le connaître, c'est celui qui le connaît ; celui qui croit le connaître, c'est celui qui ne le connaît pas; il est regardé comme incompréhensible par ceux qui le connaissent le plus, et comme

1. XXXI[e] du Sama-Véda.
2. Littéralement : l'oreille de l'oreille.
3. Littéralement : l'œil de l'œil.

parfaitement connu par ceux qui l'ignorent entièrement.

12. « La notion de la nature des êtres corporels étant acquise (*pratibhôdha*), cette idée mène à la connaissance de la Divinité. (L'homme) trouve en lui-même la force, (l'énergie de connaître Dieu), et par (cette) connaissance il obtient l'immortalité.

13. « Quiconque a une fois connu (Dieu), est à la vérité (est heureux). Quiconque ne l'a pas connu, est livré à toutes les misères. Les sages (qui connaissent Dieu), ayant médité profondément sur la nature de tous les êtres, après avoir quitté ce monde, deviennent immortels. —

14. Brahma ayant défait les mauvais génies, les bons génies (*ou dieux secondaires*) restèrent vainqueurs par le secours de Brahma. Alors ils se dirent entre eux : « C'est nous qui avons vaincu, c'est de nous qu'est venue la victoire, c'est à nous qu'en revient l'honneur. »

15. L'Être suprême, ayant su toute leur vanité, leur apparut; ils ne connurent pas quelle était cette adorable apparition!

16. « O Agni! dieu du feu, dirent-ils, origine du (Rig)-Véda; peux-tu savoir quelle est cette adorable apparition? — Oui, dit-il. » Il se dirigea vers l'adorable apparition qui lui demanda : « Qui es-tu? — Je suis *Agni*, le dieu du feu, répondit-il, je suis l'origine du (Rig)-Véda; voilà!

17. Quelle puissance extraordinaire y a-t-il dans ta personne? — Je puis reduire en cendre tout ce qui est sur ce globe de terre, voilà! » Alors (l'Être suprême) ayant déposé un brin de paille devant lui : « Brûle cela! »

18. S'étant approché de cette paille (le dieu du feu) malgré tous ses efforts, ne put la brûler. Aussitôt il s'en retourna (vers les autres dieux); « Je n'ai pu connaître cette adorable apparition; voilà! »

19. Alors (les dieux) s'adressèrent à *Vâyou*, le dieu du vent : « Dieu du vent! peux-tu savoir quelle est cette adorable apparition; voilà! — Oui, dit-il. » Il se dirigea vers l'adorable apparition qui lui demanda : « Qui es-tu? — Je suis *Vâyou*, le dieu du vent, répondit-il, je suis celui qui pénètre l'espace illimité; voilà!

20. Quelle puissance extraordinaire y a-t-il dans ta personne? — Je puis enlever tout ce qui est sur cette terre; voilà! » Alors l'Être suprême ayant déposé un brin de paille devant lui. « Enlève cela! »

21. S'étant approché de cette paille, le dieu du vent ne put l'enlever; aussitôt il s'en retourna (vers les autres dieux). « Je n'ai pu connaître cette adorable apparition; voilà! »

22. Alors (les dieux) s'adressèrent à *Indra*, le dieu de l'espace : « Dieu de l'espace! peux-tu savoir qu'elle est cette adorable apparition? — Oui, dit-il. » Il se dirigea vers l'adorable apparition, qui disparut à ses regards.

23. Il rencontra dans ce même espace une femme sous la forme de la belle *Oumâ*, (femme de *Siva*), parée de robes d'or; il lui demanda quelle était cette adorable apparition. Elle répondit : « C'est Brahma! Brahma, à qui vous devez la victoire dont vous vous enorgueillissez! »

24. C'est ainsi qu'il connut Brahma : C'est pourquoi *Agni*, *Vâyou*, et *Indra* se dirent chacun : « Je surpasse les autres dieux! » parce qu'ils avaient approchée de l'adorable apparition, qu'ils avaient touché par leurs organes sensibles, et qu'ils avaient connu les premiers que l'objet de leur investigation était Brahma!

25. C'est pourquoi *Indra* se dit : « Je surpasse même les autres dieux (*Agnî et Vâyou*)! » parce qu'il avait approché de l'adorable apparition, qu'il l'avait touchée par ses organes sensibles, et qu'il avait connu le premier que l'objet de son investigation était Brahma.

26. Voilà une peinture figurée de l'Être suprême qui brille sur l'univers de l'éclat de la foudre, et qui disparaît aussitôt plus rapide qu'un clin d'œil; c'est ainsi qu'il est le dieu des dieux!

27. Ainsi encore la grande Intelligence (la grande Ame) peut être conçue par l'âme, ou l'intelligence qui approche d'elle, pour ainsi dire (*iva*.) Avec cette même intelligence, (cette même âme), la pensée se *la* développe fréquemment, et en fait comme sa demeure. Cet Être suprême est nommé l'adorable. Toutes les créatures révèrent, (chérissent) celui qui le connaît.

28. « Récite-moi l'*Oupanichad*, (ou la principale partie des Védas, dit de nouveau l'élève). — Je t'ai récité l'*Oupanichad* qui concerne *Brahma*, ou l'Être suprême, (répond le maître spirituel). Ainsi je t'ai récité l'*Oupanichad* qui renferme les préceptes de la dévotion austère, de la mortification, de la pratique des cérémonies religieuses? Les autres parties des *Védas*, qui forment des corps de sciences, sont la vérité éternelle.

29. Celui qui connaît ce qui a été ci dessus-

exposé, étant délivré de ses péchés, obtient une félicité éternelle dans le séjour des cieux [1].

LOUANGES DE BRAHMA [2].

Les têtes de Brahma sont innombrables, innombrables sont ses yeux, innombrables ses pieds; il remplit les cieux et la terre de sa présence; il est tout ce qui fut, tout ce qui sera, et ne se confond avec aucune autre existence. Dans cet état distinct de tout, il se manifeste lui-même sous une triple forme au-dessus des mondes [3]; la quatrième les pénètre tout entiers : aussi l'appelle-t-on le Grand-Être. Sa puissance est comme la pluie qui vivifie la nature; de lui procéda l'univers et il l'anima de sa pensée.

Bien qu'il soit la source du mouvement universel, il n'est point séparé de l'univers; il est la lumière de la lune, du soleil, du feu, de l'éclair, et de toute substance lumineuse. Les sciences sont le souffle de ses narines; les éléments primitifs son regard; son sourire est l'agitation des affaires humaines, et son sommeil le repos des mondes.

Sous cent différentes formes, il répand sur les créatures cent bénédictions différentes. Sous la forme du feu, c'est lui qui digère leurs aliments; lui qui conserve leur existence sous la forme de l'air, et comble leurs désirs sous la forme de la pluie; sous celle du soleil, il les assiste dans les difficultés de la vie, et sous celle de la lune leur envoie un sommeil rafraîchissant. Chacun de ses pas fait la marche du temps, et tous les dieux sont devant lui comme les étincelles qui jaillissent d'une immense foyer.

1. Le Kéna, que nous donnons ici d'après la version de M. G. Pauthier est compris dans l'*Oupnékhat*, traduit par Anquetil Duperron sur le texte persan du prince Dara-Shikok. Il en existe aussi une traduction anglaise faite par le savant Brahmane Rammohun-roy, propagateur consciencieux et zélé des antiques traditions monothéistes de l'Inde.

2. Ce fragment plein d'enthousiasme lyrique, est un véritable hymne à l'Etre suprême.

3. Cette triple forme, qui n'est nullement la Triade de la décadence, se rapporte au ciel, à l'air et à la terre; la quatrième est l'univers entier.

YADJOUR-VÉDA

Le Yadjour-Véda, livre d'adoration, est un vaste recueil de prières, d'invocations, de dissertations religieuses, que Colebrooke a le premier fait connaître en Europe. On distingue le Yadjour blanc, traduit en allemand par M. A. Weber; et le Yadjour noir, qu'on ne possède encore que par extraits. L'un et l'autre contiennent, outre le texte primitif, des Brahmanas et des Oupanichads qui en forment la partie la plus intéressante. Nous complétons ici par deux citations ce qui a été dit dans l'introduction sur ce recueil liturgique, qui, sauf la division des castes, contient en germe tout le Code de Manou.

YADJOUR BLANC.

SARVAMÉDHA OUPANICHAD [1].

Celui qui est la cause première, c'est le feu c'est le soleil, c'est l'air, c'est la lune, ce sont les eaux; c'est le pur Brahma, le seigneur des créatures. Tous les instants qui mesurent le temps sont sortis de sa personne éclatante, que nul être mortel ne peut embrasser ni percevoir, ni au-dessus, ni autour, ni au centre. Sa gloire est si grande qu'aucune image ne peut la représenter. C'est Lui, dit la sainte écriture, qui était dans l'œuf d'or, Lui avant qui rien n'était né; c'est Lui qui est le dieu de l'espace, Lui qui est le premier né, Lui qui réside dans le sein fécond, Lui qui sera produit éternellement.

C'est Lui qui demeure dans tous les êtres sous les formes infinies qu'il revêt. Lui avant qui rien n'est né, Lui qui seul est devenu toutes choses. Lui, le seigneur des créatures, qui se plaît à créer, produisit les trois lumières, le soleil, la lune et le feu : et son corps est composé des seize membres.

A quel dieu offririons-nous nos sacrifices, si ce n'est à Lui, qui a rendu l'air fluide et la terre solide, qui a fixé l'orbe solaire et l'espace céleste, qui a répandu les gouttes de la pluie dans l'atmosphère? A quel dieu offririons-nous nos sacrifices, si ce n'est à Lui que contemplent mentalement le ciel et la terre, pendant qu'ils sont fortifiés et embellis par les offrandes pieuses, qu'ils sont illuminés par le soleil qui roule au-dessus d'eux, et fécondés par les eaux qui les inondent [1]?

Le sage fixe ses regards sur cet Être mystérieux, dans lequel existe perpétuellement l'univers qui n'a pas d'autre base que Lui. En Lui ce monde est enfermé, c'est de Lui que ce monde est sorti. Il est entrelacé et tissu dans toutes les créatures sous les diverses formes de l'existence. Que le sage qui connaît tous les secrets de la révélation s'empresse donc de célébrer cet Être dont l'existence est aussi mystérieuse que variée. Celui qui connaît ses trois états, de création, de conservation, de destruction enveloppés dans le mystère, celui-là est allié au père. Ce Brahma en qui les génies obtiennent l'immortalité quand ils sont arrivés à la troisième région, est notre père véritable; c'est la providence qui gouverne tous les mondes et toutes les créatures.

Connaissant les éléments, connaissant les mondes, connaissant toutes les régions et tous les espaces, adorant la parole née la première, l'homme pieux embrasse l'esprit vivifiant du sacrifice solennel par la méditation de son âme. Comprenant que le ciel, la terre et l'air ne sont que Lui, connaissant que les mondes, découvrant que l'espace et l'orbe solaire ne sont que Lui, il voit cet Être suprême, il devient cet être, il s'identifie avec Lui, en achevant ce vaste et fécond tissu du solennel sacrifice.

Pour obtenir opulence et sagesse, j'adresse ma prière à ce maître admirable de l'être et du non-

1. Parmi les nombreux morceaux du Yadjour consacrés à Brahma, celui-ci et le suivant se distinguent par la richesse du style et l'élévation des pensées.

1. On trouve, dans ce passage la véritable explication des offrandes védiques, destinées non à fortifier Dieu lui-même, mais à seconder ses agents dans la nature. (Note de M. Eichhoff.)

être, ami d'Indra le feu que désirent toutes les créatures. Puisse cette offrande être efficace! O Agni, rends-moi sage aujourd'hui de cette sagesse qu'adorent les dieux et nos pères. Puisse cette offrande être efficace. Puisse Varouna m'accorder la sagesse! Puissent Agni et Pradjâpati m'accorder la sagesse! Puissent Indra et Vâyou m'accorder la sagesse! Puisse Brahma me donner la raison! Que le prêtre et le guerrier me défendent tous les deux! Que les dieux m'accordent la félicité suprême! O toi, qui es cette félicité éternelle, puisse cette offrande te plaire et t'agréer!

ISA OUPANICHAD.

Un maître souverain régit ce monde des mondes; nourris-toi de cette unique pensée en abandonnant toutes les autres, et ne convoite le bonheur d'aucune créature. L'homme qui accomplit ses devoirs religieux peut désirer vivre cent années; mais même alors il n'y a pas pour toi, il n'y a pas pour l'homme d'autres devoirs que ceux-là. Il est des lieux livrés aux malins esprits, couverts de ténèbres éternelles : c'est là que vont après leur mort les êtres corrompus qui ont tué leur âme.

Cet Être unique que rien ne peut atteindre est plus rapide que la pensée; et les dieux eux-mêmes ne peuvent comprendre ce moteur suprême qui les a tous devancés. Tout immobile qu'il est, il dépasse infiniment les autres, et le vent n'est pas plus léger que lui. Il meut ou ne meut pas, comme il lui plaît, le reste de l'univers; il est loin, il est près de toutes choses; il remplit cet univers entier, et le dépasse encore infiniment.

Quand l'homme sait voir tous les êtres dans ce suprême Esprit, et ce suprême Esprit dans tous les êtres, il ne peut plus dédaigner quoi que ce soit. Pour celui qui a compris que tous les êtres n'existent que dans cet Être unique, pour celui qui a senti cette identité profonde, quel trouble, quelle douleur peut desormais l'atteindre? L'homme alors arrive à Brahma lui-même : il est lumineux, sans corps, sans mal, sans matière pur, délivré de toute souillure; il sait, il prévoit, il domine tout; il ne voit que par lui seul, et les êtres lui apparaissent tels qu'ils furent de toute éternité, toujours semblables à eux-mêmes.

Ils sont tombés dans une nuit bien profonde, ceux qui ne croient pas à l'identité des êtres; ils sont tombés dans une nuit bien plus profonde encore, ceux qui ne croient qu'à leur identité. Il est une récompense pour ceux qui croient à l'identité des êtres; il en est une autre pour ceux qui croient à leur non-identité. Voilà ce que nous avons entendu des sages qui nous ont transmis cette tradition sainte. Celui qui connaît à la fois et l'identité éternelle des êtres et leur destruction successive, celui-là évite la mort en croyant à leur destruction; et il gagne d'être immortel en croyant à leur identité [1].

Ils sont tombés dans une nuit bien profonde ceux qui restent dans l'ignorance des devoirs religieux; ils sont tombés dans une nuit bien plus profonde encore, ceux qui se contentent de la science de ces devoirs. Il est une récompense pour la science; il en est une autre pour l'ignorance : voilà ce que nous avons entendu des sages qui nous ont transmis cette tradition sainte. Celui qui connaît à la fois et les effets de la science et les effets de l'ignorance; celui-là évite la mort parce qu'il connaît l'ignorance, et il obtient l'immortalité parce qu'il connaît la science.

Que le vent, que le souffle immortel emporte ce corps qui n'est que cendre; mais Brahma, rappelle-toi mes intentions, rappelle-toi mes actions. O Agni conduis-moi par des voies sûres à la béatitude éternelle; ô dieu qui connais tous les êtres, purifie-nous de tout péché, et nous pourrons te consacrer nos adorations les plus saintes. Ma bouche ne cherche que la vérité dans cette coupe d'or; cet homme qui t'adore sous la forme du soleil au disque brillant, cet homme c'est moi, Brahma; ô soleil éternel, entends ma prière!

(1) Le *Môkcha* des Brahmanas, le *Nirvâna* des Bouddhistes, sont également contenus dans cette belle définition. (Note de M. Eichhoff)

ATHARVA-VÉDA

L'Atharva-Véda, plus récent que les autres Védas, curieux mélange d'une foule de morceaux soit en prose soit en vers, qui ne sont jamais entrés dans le dogme positif, a surtout été répandu parmi les populations ignorantes; car il contient une foule d'incantations et d'exorcismes, dont faisaient usage les Brahmanes dégénérés, dans cette période de crise qui précéda et amena la réforme de Çâkya-Mouni. Toutefois il présente aussi des morceaux dignes des anciens temps, et il mérite qu'un savant laborieux en facilite à son tour la connaissance. Nous nous bornons à citer ici, d'après M. Barthélemy Saint-Hilaire, les deux hymnes suivants, qui se rattachent à de nobles souvenirs.

HYMNE.

A MITRA ET VAROUNA, PROTECTEURS DES POÈTES SACRÉS[1].

« Ma pensée vous adore, Mitra et Varouna, vous les guides des cérémonies saintes; vous les dieux intelligents qui repoussez au loin les profanes; vous qui jadis avez protégé Satyavân dans les batailles; délivrez-nous de tout mal!

O dieux intelligents qui repoussez au loin les profanes, vous qui jadis avez protégé Satyavân dans les batailles, vous qui conduisez les humains comme Indra conduit ses coursiers fauves au sacrifice préparé pour lui, délivrez-nous de tout mal!

Vous qui avez protégé Angiras, qui avez protégé Agastya, ô Mitra et Varounâ; vous qui avez protégé Djamadagni, Kaçyapa et Vaçistha, délivrez-nous de tout mal!

Vous qui avez protégé Çyavâçva et Vadryâçva, ô Mitra et Varouna; vous qui avez protégé Pouroumilya et Atri, qui avez protégé Vimada et Saptavadhri, délivrez-nous de tout mal!

Vous qui avez protégé Bharadvâja, Gavisthira, Viçwamitra, ô Mitra et Varouna; vous qui avez protégé Koutsa, Kakchivan, qui avez défendu Kanva, délivrez-nous de tout mal!

Vous qui avez protégé Médhâtithi et Triçoka, ô Mitra et Varouna; vous qui avez protégé Ouçana, le fils de Kâvi; vous qui avez protégé Gautama, qui avez défendu Mougdala, délivrez-nous de tout mal!

O dieux, dont le char, volant dans une voie sûre, les rênes toujours tendues, conduit au but le lutteur triomphant, je vous invoque, ô Mitra et Varouna; je me prosterne à vos pieds, délivrez nous de tout mal! »

1 Kanda IV.

HYMNE.

AUX VIÇWADÉVAS, AUXILIAIRES DE BRAHMA[1].

« Que dans les lieux où vont ceux qui connaissent et comprennent Brahma par la piété et la méditation, le feu veuille bien me conduire; que le feu m'accorde les sacrifices; adoration à Agni! Que l'air veuille bien m'y conduire; que l'air m'accorde le souffle de vie; adoration à Vâyou! Que le soleil veuille bien m'y conduire, que le soleil donne la lumière à mes yeux; adoration à Sourya! Que la lune veuille bien m'y conduire, que la lune m'accorde l'intelligence; adoration à Tchandra! Que le breuvage sacré veuille bien m'y conduire, qu'il m'accorde le lait qu'il produit; adoration à Soma! Que le chef céleste veuille bien m'y conduire, que le chef céleste m'accorde la force; adoration à Indra! Que l'eau veuille bien m'y conduire, qu'elle m'assure l'immortalité; adoration aux Apâs fécondes! Que dans les lieux où vont ceux qui connaissent et comprennent Brahma par la piété et la méditation, Brahma veuille bien me conduire; que Brahma m'accorde cette grâce et me conduise à lui; adoration à Brahma!

1. Kanda XXIX.

HYMNES BOUDDHIQUES

TRADUCTION

DE M. P. E. FOUCAUX

INDE

PÉRIODE D'EXPANSION.

La littérature bouddhique n'est pas encore assez connue pour qu'il soit permis d'en publier les premières poésies lyriques. Les hymnes, que nous avons extraits du *Lalita vistara,* suffisent, croyons-nous, pour donner une idée du nouveau sentiment poétique et moral que le retour des cœurs vers Dieu, par l'égalité devant la prière, avait réveillé dans l'âme des Indous.

C'est à l'obligeance de l'éminent orientaliste, M. P. E. Foucaux que nous devons la traduction de ces hymnes, comme nous lui devons les encouragements les plus sympathiques et les meilleurs conseils. Aussi sommes-nous heureux de pouvoir lui en exprimer ici toute notre reconnaissance.

AVANT-PROPOS

Les hymnes qui suivent sont extraits du *Lalita vistara* qui est un des neuf *dharmas* ou recueils de la loi par excellence que les Bouddhistes détachent de la grande collection de leurs livres sacrés. Comme tous les ouvrages primitifs du Bouddhisme, le *Lalita vistara*, qui contient la vie du Bouddha Çâkya-Mouni depuis sa descente du ciel Touchita pour devenir le fils du roi Çouddhôdana, jusqu'à sa prédication, passe pour avoir été rédigé par l'un des principaux disciples du Bouddha, immédiatement après la mort de ce dernier, et d'après le récit qu'il avait fait lui-même des événements de sa vie. Il est probable, en effet, que l'un des premiers besoins des nouveaux convertis au bouddhisme fut de connaître quelle avait été la vie du fondateur de leur religion, soit pour se prévaloir de la perfection du maître, soit pour imiter ses vertus. La première rédaction du *Lalita vistara* ne peut donc être éloignée de la mort de Çâkya-Mouni, d'autant mieux que ce livre parle en plusieurs endroits des *quatre vérités*, sujet qui revient le plus souvent dans les traités considérés comme les plus anciens. Les Bouddhistes proposent un grand nombre de dates pour la mort de Çâkya [1]. Mais celle qui semble la plus probable et qui est aujourd'hui généralement adoptée par les savants, ne remonte pas au delà de 543 ans avant J.-C. En admettant cette date qui semble la plus conforme à la vérité en ce que la tradition du Nord et celle du Sud s'accordent pour la fixer, on devra reporter la rédaction primitive du *Lalita vistara* à l'époque du premier concile qui eut lieu aussitôt après la mort du Bouddha, c'est-à-dire à une antiquité de 2,400 ans environ. J'ai dit la rédaction primitive, parce que le *Lalita vistara*, tel qu'il nous est parvenu, présente des traces évidentes d'un travail postérieur à sa composition première. Au lieu d'être un récit simple et d'un style uniforme, le livre que nous avons est un mélange de deux langues bien distinctes. A côté d'une prose sanscrite peu altérée et généralement assez facile, on trouve un dialecte versifié qu'un grand nombre de formes insolites rendent obscur.

Ce qui caractérise ces morceaux en vers, c'est que, à peu d'exceptions près, ils répètent ce qui vient d'être dit en prose, en le développant avec surabondance dans un langage qui s'éloigne notablement de la grammaire classique.

La rédaction sanskrite du *Lalita vistara*, telle que nous la possédons sous une forme évidemment développée, ne doit donc pas appartenir au premier des trois conciles qui eurent lieu, à diverses époques, après la mort de Çâkya, mais au second ou au troisième. Pour déterminer auquel de ces derniers elle doit être attribuée, je ne puis mieux faire que d'emprunter à Eugène Burnouf les considérations suivantes qui me paraissent concluantes; elles contiennent d'ailleurs des renseignements curieux qui trouvent naturellement leur place ici, et prouveront quel secours peut donner, pour résoudre des questions difficiles, l'emploi d'une critique savante et éclairée.

« A la fin de la section de *la discipline*, qui ouvre la grande collection des livres sacrés du

1. Voici les quatorze dates qui se trouvent dans les livres Thibétains : avant Jésus-Christ, 2422, 2148, 2139, 1310, 752, 653, 546, 880, 837, 576, 884, 1060, 882. (Csoma *Tibetan graminar*, p. 199-201.)

Les Chinois nous donnent les suivantes : 1130, *Tch'aochi* cité par *Ma-touan-lin*, Annales de Soui, liv. CCXXVI, fol. 1. — 767, *Ma-touan-lin*, ibid fol. 6. — 949, *Chin-i-tien*, liv. LXXVII, § 1, fol. 10.

Il y a d'autres dates; mais comme elles ne diffèrent de ces dernières que d'une année ou deux ou même de quelques mois, nous les omettons. (Note communiquée par M. Stanislas Julien.)

Thibet, on trouve des détails d'un grand intérêt sur le fait si important, dans la question qui nous occupe, de la rédaction des livres dépositaires de l'enseignement de Çâkya. Ces détails, manifestement conservés par la tradition, nous apprennent qu'il y eut, à trois époques diverses, trois rédactions successives des écritures bouddhiques, rédactions faites par des religieux rassemblés en concile, et investis, à ce qu'il semble, par l'assentiment public, de l'autorité nécessaire pour cette œuvre capitale. La première rédaction eut lieu immédiatement après la mort de Çakya-Mouni, non loin de (la ville de) Râdjagriha, par les soins de cinq cents religieux qui avaient pour chef Kâçyapa. La tâche de rassembler les paroles du maître fut départie entre trois de ses principaux disciples, dont on voit les noms figurer à tout instant dans les légendes.

« Ce fut Kâçyapa qui rédigea l'*Abhidharma* ou la métaphysique; Ananda compila les *Soûtras* (qui sont un mélange d'instructions, d'histoires et de légendes), et Oupali le *Vinaya*, ou la discipline. La seconde rédaction des livres sacrés eut lieu cent dix ans après la mort de Çâkya, au temps d'Açôka, qui régnait à Patalipouttra. La discorde s'était introduite entre les religieux de Vâiçali, et sept cents Arhats (religieux de l'ordre le plus élevé) sentirent la nécessité de se réunir pour rédiger de nouveau les écritures canoniques. Enfin, un peu plus de quatre cents ans après Çâkya, au temps de Kanichka, que l'on dit avoir été roi dans le nord de l'Inde, les bouddhistes s'étaient séparés en dix-huit sectes qui se groupaient sous quatre divisions principales, et dont Csoma nous a conservé les noms [1]. Ces discordes donnèrent lieu à une troisième compilation des écritures, qui fut la troisième et la dernière dont parlent les Thibétains [2].

« Quelque brefs que soient ces détails, quelques difficultés qu'ils fassent même naître, si on les compare à ceux que nous ont conservés les Singhalais sur des événements analogues, ils sont déjà, pris en eux-mêmes, féconds en conséquences précieuses pour l'histoire de la collection bouddhique du Nord. On en doit conclure d'abord que des trois rédactions dont la tradition nous a conservé le souvenir, nous ne possédons que la dernière; ou pour m'exprimer avec une réserve indispensable, vu le silence des écrivains bouddhiques, on peut dire que les livres que nous avons actuellement sous les yeux sont ou des ouvrages anciens appartenant aux rédactions antérieures, mais remaniés sous l'influence de la dernière, ou des ouvrages tout à fait nouveaux et sortis exclusivement du travail de la troisième assemblée... Je crois que la vérité se trouvera dans l'adoption simultanée de ces deux hypothèses, savoir, que nous possédons à la fois et d'anciens livres émanés soit de la première, soit de la seconde rédaction, mais modifiés par la révision des religieux de Kanichka, et des livres tout à fait nouveaux introduits par l'autorité souveraine de ce troisième concile.

« Deux considérations donnent à cette manière d'envisager la question un très-haut degré de vraisemblance; la première c'est que l'autorité du dernier concile, quelque grande qu'on la suppose, n'a pu aller jusqu'à détruire les livres antérieurs pour leur en substituer de tout à fait différents.

«.... Il ne s'agissait donc pas, pour les conciles qui se rassemblaient dans le dessein de faire cesser des divisions funestes, de rédiger des livres nouveaux, mais de faire prédominer l'interprétation des anciens livres.

«... La seconde considération m'est fournie par l'examen que j'ai fait plus haut de la collection du Nord, et elle vient entièrement à l'appui de la première.

«... J'ai pu avancer sans exagération, que sous le nom de *Bouddhadharma* « la loi de Bouddha » la collection du Népal nous avait conservé plusieurs Bouddhismes, trois Bouddhismes, si je puis m'exprimer ainsi : celui des *Soûtras* simples, où ne paraît que le Bouddha humain, Çâkya-Mouni; celui des *Soûtras* développés et *Mahâyânas*, où se rencontrent, à côté du Bouddha humain, d'autres Bouddhas et Bôdhisattvas fabuleux; celui des *Tantras* enfin, où au-dessus de ces deux éléments est venu se placer le culte des divinités femelles du çivaïsme.

« Si les *Soûtras* primitifs sont l'œuvre du premier concile, successivement remaniée par les deux conciles suivants, et si l'examen de leur contenu exclut l'idée qu'ils aient pu être rédigés en même temps que les *Mahâyânas*, il ne nous reste que le second et le troisième concile aux-

1. *Asiatic Researches*, t. XX, page 298.
2. Ibid. p. 92 et 297.

quels nous devions attribuer la compilation des *Soûtras* les plus développés. Il est peu probable qu'ils émanent du second ; la date de ce concile est trop rapprochée de celle de Çâkya pour que sa doctrine ait eu le temps de subir une transformation aussi considérable que celle dont témoignent les *Mahâyânas Soûtras*. C'est donc du troisième concile qu'ils émanent ; et en effet la haute estime dont ils jouissent encore dans le Nord, où ils passent, comme je l'ai dit ailleurs, pour renfermer la parole même du Bouddha, est, jusqu'à un certain point, un argument en faveur de ce sentiment. J'ajoute que c'est dans ces *Soûtras* que se trouvent ces morceaux poétiques étendus, dont le sanscrit est si fautif ; circonstance qui coïncide d'une manière tout à fait remarquable avec la tradition qui place dans le Kachemire et sous un roi d'origine étrangère, la récension et le travail du troisième concile. Ce sont là, on le voit, de simples rapprochements où le raisonnement a autant de part que les faits. J'ose dire toutefois que la suite de ces recherches doit pleinement les confirmer. » (*Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien*, t. I, p. 578, 585.)

D'après ce qui précède, et puisque le *Lalita vistara*, dont la traduction Thibétaine insérée dans la collection des livres sacrés du Thibet est la copie fidèle, présente tous les caractères qui distinguent les *Soûtras* développés, il s'ensuit qu'il faut attribuer la rédaction que nous avons entre les mains au troisième concile qui eut lieu quatre cents ans environ après la mort du Bouddha, ce qui assigne à ce livre la date de deux mille ans, et cela en choisissant, comme je l'ai fait, l'époque la plus rapprochée entre celles que nous fournit la chronologie bouddhique.

La date de la version Thibétaine, qui ne peut remonter au delà du VIe siècle de notre ère, n'est ici d'aucun secours pour prouver ce que j'ai cherché à établir; mais les renseignements que nous donnent les Chinois sur la première traduction du *Lalita vistara* dans leur langue, exécutée, suivant eux, vers l'an 76 de J.-C., viennent à l'appui de l'opinion que j'ai émise, en reportant le livre à une antiquité de mille huit cents ans au moins. L'existence de quatre traductions chinoises, dont parlent les historiens chinois, prouve l'empressement qu'on a mis dans tous les temps à répandre le livre. Nous n'avons pas malheureusement toutes ces traductions, qui présenteraient un grand intérêt, comme confrontation de textes, et de plus ne pourraient manquer d'être d'un grand secours pour l'interprétation des passages difficiles, si elles étaient accompagnées d'un commentaire, comme il arrive le plus souvent pour ces sortes de livres.

P. E. FOUCAUX.

HYMNES BOUDDHIQUES

I

Le Bouddha considéré comme la pureté et la science par excellence[1].

« Venez vous joindre à celui qui possède le rayon de la science et produit le rayon vainqueur des ténèbres, qui a de beaux rayons, une splendeur suprême pure et sans tache, un corps très-calme, un cœur pur et apaisé, au Mouni Çâkya Sinha[2]. Rendez hommage à l'océan de la science, pur, à la grande force, au seigneur de la Loi, connaissant tout, maître des Mounis, dieu au-dessus des dieux, digne d'être adoré par les hommes et les dieux, existant par lui-même dans la Loi et exerçant l'empire; qui s'est rendu maître de l'esprit difficile à dompter, qui a le cœur complétement délivré des piéges du démon, pour la vue et l'ouïe duquel rien n'est perdu ici-bas; qui est près du repos de la délivrance complète; qui s'est manifesté dans la Loi sans égale, qui dissipe les ténèbres, qui enseigne la bonne règle, qui fait les actions calmes d'un Bouddha, à la science incommensurable. Venez auprès de lui avec la foi la plus grande. Il est le roi de la médecine qui dispense le remède de l'Âmrita[3]; il est le héros de la parole, le destructeur des troupes des méchants. Parent de la Loi, il en connaît le meilleur sens, il est le guide qui montre la meilleure route! »

1. *Lalita vistara* (Vie du Bouddha Çâkya-Mouni), édition sanskrite de la *Bibliotheca indica* chapitre I, page 3.
2. « Le solitaire lion des Çâkyas » l'un des noms du dernier Bouddha.
3. « *L'amrita* est la nourriture des dieux. Ce mot signifie aussi *immortalité*.

II

On rappelle au Bouddha ses promesses de protection envers ses serviteurs[1].

« Autrefois tu as fait ce vœu, après avoir vu les êtres assaillis par cent misères : « Je serai le protecteur des créatures, leur refuge, leur guide, leur meilleur secours! » Héros excellent, rappelle-toi ta conduite d'autrefois et ton vœu en faveur des créatures. Voici pour toi le temps, l'heure, le moment. O le meilleur des Richis, montre-toi au dehors. « Je serai un Bouddha, le premier dans le monde, disciplinant les hommes et les dieux, doué de cent qualités. » C'est pour cela que tu as autrefois donné ta tète, tes mains, tes pieds et le meilleur de tes richesses. Tu as, avec une bonne conduite, pratiqué la vertu et les austérités; par ta patience, tu viens en aide aux créatures. Par ta fermeté,tu as acquis de belles qualités; par la méditation et la sagesse, nul ne t'égale dans les trois mondes. Ceux, en grand nombre, que tourmente la colère, et qui sont entachés de malice, ceux-là, ô Sougata, enveloppe-les de ta mansuétude. Ta miséricorde se multiplie pour les ignorans plongés dans l'erreur privée des qualités de la vertu, ô toi, dont la personne est, par la science, remplie de belles qualités, qui es en possession de la science de la contem-

1. *Lalita vistara*, édition de la *Bibliotheca indica*, chapitre XII, p. 185, l. 3.

plation et parvenu à être sans passion, par la bonne conduite et les austérités. Tu brilles au milieu de ces dix horizons, comme la lune sans nuage et sans tache. Ceux-ci et d'autres, par de nombreux concerts, par le son des instruments, par le chant des Djinas, exhortent celui qui est digne des sacrifices des dieux et des hommes, en disant : montre-toi au dehors; le temps est venu pour toi! »

III

Invocation au Bouddha pour qu'il rende ses fidèles supérieurs, comme lui, à toute douleur et à toute passion [1].

« Après avoir vu cet univers toujours privé de chef, tu as dit : « Devenu Bouddha, revêtu de la dignité suprême, sans passion et sans douleur, je le délivrerai de la naissance, de la vieillesse et des autres misères. »

Héros, voilà le vœu que tu as prononcé autrefois. C'est pourquoi, ô excellent, sors promptement de cette ville pure; en marchant sur les traces des Richis d'autrefois, sur ce point de la terre désolée; après avoir acquis la science sans égale des Djinas, et être devenu Bouddha, toi qui autrefois as donné toutes tes richesses, tes mains, tes pieds, ton précieux corps, grand Richi, c'est pour toi le temps aujourd'hui, distribue aux créatures le ruisseau sans fin de la Loi. Tes mains n'ont pas cessé d'être pures, ta vertu (d'être) sans tache. Toujours orné, dans le passé, de ce qui est bon par excellence, ô grand Richi que nul n'égale en vertu, délivre les créatures de leurs nombreuses misères; tu as exercé la patience envers des centaines de créatures; supporté avec patience de nombreuses paroles mauvaises de la part des créatures, toi qui supportes avec patience, devenu, en te domptant, maître de toi-même. Seigneur de ceux qui ont deux pieds, songe à te rendre au milieu du monde. Ton héroïsme constant, ferme et inébranlable, ô Sougata, a été immense du commencement à la fin. Après avoir vaincu le démon artificieux et son armée, dessèche les trois voies mauvaises [2]. A ce temps mauvais et brûlé par les misères de la corruption, en vue duquel, après avoir médité, tu t'es livré aux bonnes œuvres et aux austérités, verse la pluie de l'Amrita [1], et désaltère ceux qui depuis longtemps sont sans chef et altérés!

Sors promptement de la meilleure des villes en te rappelant cette parole excellente d'autrefois : « Parvenu à la condition d'un Bouddha immortel et exempt de douleur, je satisferai, avec le goût de l'Amrita, ceux que tourmente la soif (des désirs). » O toi qui es heureux de pratiquer la sagesse excellente, toi dont la science est grande, illimitée et sans tache, fais briller, pour les ignorants qui se tiennent dans la voie du doute, le pur éclat de la science. Tu as exercé la mansuétude dans des centaines d'existences; la miséricorde, qui est la plus grande des joies, et la longanimité, que tu as pratiquées dans la perfection, distribue-les aux créatures! »

IV

Exaltations des vertus généreuses du Bouddha, ses transformations diverses pour être utile à tous [2].

Toi qui, doué de qualités nombreuses, viens en aide aux créatures; qui, au temps où tu changeais d'existence, as possédé naturellement les qualités des Djinas, souviens-toi, souviens-toi des pratiques religieuses et des austérités que tu as accomplies autrefois. Va promptement auprès du meilleur des arbres [3]. Acquiers une immortelle dignité. Aux dieux et aux hommes altérés, privés des qualités des Djinas, ô toi qui possèdes la grande force de l'entendement, donne la saveur de l'Amrita. Toi qui as les qualités des dix forces, honoré de sacrifices par les savants, seigneur des hommes, distribue promptement de tous côtés cet Amrita. Doué des qualités des Djinas, ô toi qui te réjouis de venir en aide aux créatures, tu as, dans une existence d'autrefois, donné les biens, les diamants, l'or, ton épouse, ton fils chéri, la terre avec ses villes et ses villages, ta tête, tes yeux, tes mains et tes pieds.

1. *Lalita vistara*, chapitre XIII, édition de la *Bibliotheca indica*, p. 187, l. 4, en remontant.
2. Ce sont les trois conditions des damnés, des démons et des animaux.

1. Le breuvage des immortels.
2. *Lalita vistara*, édition de la *Bibliotheca indica*, chapitre XIII, p. 189, l. 12.
3. A l'ombre du quel le Bouddha parvint à l'intelligence suprême.

Lorsque autrefois, ô le plus excellent des hommes, tu étais un roi vertueux, un homme étant venu en ta présence t'adressa ces paroles : « Ces villes, ces villages et cette terre, donne-les-moi. » Tu fus tout réjoui et nullement agité. Au temps où tu étais le Brahmane vertueux d'un roi et quand le peuple t'honorait comme un Gourou [1], tu ne méprisais pas les autres, et tu affermissais dans la vertu les Brahmanes purs et les populations nombreuses. Puis tu sortis de l'existence terrestre pour renaître au séjour des dieux. Lorsque autrefois, ô fils de roi, tu étais devenu un Richi vertueux, un roi méchant s'étant mis en colère te fit couper les membres; et toi, sans avoir l'âme troublée, tu accomplis l'heure de la mort, et alors il coula du lait de tes mains et de tes pieds. Au temps où tu étais le Richi appelé Syâma, habitant la meilleure des montagnes, te plaisant aux œuvres pieuses et dans la société des Gourous, un prince des hommes t'ayant percé avec des flèches empoisonnées, sans que ton cœur fût troublé, tu pardonnas à ce roi. Autrefois, quand tu étais le roi des antilopes, doué de qualités, et que tu retiras un homme des grandes eaux du torrent de la montagne, tu le déposas secourablement dans la plaine, sans avoir l'esprit troublé, tandis que tu transportais ton ennemi. O le plus excellent des hommes, lorsque autrefois tu étais le fils d'un Brahmane, quand ton trésor tomba dans les profondeurs du grand Océan, tu fis écouler le grand Océan, et tu recouvras ton trésor, ô chef des hommes à la force puissante. O le plus excellent des hommes, lorsque tu étais autrefois un Richi pur, un Brahmane vint près de toi en disant : Sois mon refuge, ô le plus pur des Brahmanes, sauve-moi d'un ennemi ! tu donnas ton propre corps, et ce Brahmane ne donna pas le sien. Autrefois, étant allé auprès du Richi Syâma, qui avait un arbre pour demeure, après qu'il t'eut dit : « Je désire que tu comptes les feuilles de cet arbre, » après avoir bien compté et bien reconnu ce qu'il y avait de feuilles, tu lui en donnas, selon son désir, le compte sans aucune erreur. Autrefois, quand tu étais un perroquet doué de qualités, et demeurant sur un arbre, quoiqu'il vînt à mourir, tu ne l'abandonnas pas en mémoire d'anciens services rendus. Le Seigneur des dieux, réjoui au souvenir de tes qualités, et parce que cet arbre excellent t'avait été agréable, l'a rendu vénérable. Tes œuvres pieuses et ta pratique des austérités sont sans égales. Toi qui es doué de qualités, en parcourant la voie des qualités, tu as eu des qualités nombreuses. Aujourd'hui ton temps est venu. Abandonne la terre avec ses villes. Établis promptement les créatures dans la pratique des vertus des Djinas! »

1. Précepteur spirituel, le lama des Thibétains.

V

Le Bouddha redouble les bienfaits, et donne par ses méditations l'exemple à ceux qui recherchent la meilleure loi [1].

« Pour les mondes qui sont la proie de la vieillesse et de la mort, je serai un refuge. » Lampe du monde, ce vœu a été fait par toi, il y a de cela un grand nombre de Kalpas [2]. Lion des hommes, rappelle-toi ce vœu que tu as fait autrefois; maître de ceux qui ont deux pieds, c'est aujourd'hui le temps de paraître dans le monde. Ici, dans des millions d'existences, tu as fait des dons multipliés : biens, trésors, pierres précieuses, or, beaux vêtements, tes mains, tes pieds, tes yeux, ton fils chéri, ton royaume prospère, tu as tout donné; et tu n'as eu, en donnant, ni dépit, ni envie contre ceux qui demandaient. Maintenant, Çacikêtou (étendard de la lune), prince aux belles dents, tu es devenu calme, ton esprit est devenu miséricordieux et compatissant; tu brilles comme la lune ou un diamant au sommet de la tête. O roi, héros inébranlable aux beaux yeux, tu as fait toutes ces choses et bien d'autres. O roi qui te plais à faire des millions de présents, tu as accompli toutes ces transformations toi-même. Sougata, durant de nombreux Kalpas tu as pratiqué la vertu; et ta vertu est devenue comme un diamant précieux, sans tache et parfaitement pur. Comme le Tchamara [3] conserve le parfum, de même tu as conservé ta vertu. En te plaisant dans la vertu, tu as rendu ici de nombreux services aux créatures. Quand tu étais le meilleur des éléphants, et qu'un chasseur ennemi te perça d'une flèche, pris de pitié pour cet ennemi cruel, tu l'aidas; plein de bonté, tu abandonnas tes belles dents, mais non la vertu!

Ces transformations de vertu et bien d'autres, tu

1. *Lalita vistara*, édition de la *Bibliotheca indica*, p. 191, l. 2.
2. Période de plusieurs âges du monde.
3. Chasse-mouche fait avec la queue du Yak.

les as toutes accomplies. En te plaisant dans la patience, tu as supporté (de la part) des êtres le manque de secours, mille persécutions, les injures, les meurtres et les emprisonnements multipliés. Toi qui, autrefois, entourais tous les hommes de bien-être et d'égards, quoique ensuite ils soient devenus tes bourreaux, tu leur as pardonné. O maître, au temps où tu étais un ours, demeurant sur le meilleur des monts, un homme fut rempli d'épouvante par les torrents de l'eau des neiges; tu le pris, et lui donnant des racines et des fruits en abondance, tu l'entouras de toutes sortes de soins. Mais bientôt il revint amenant des gens pour te tuer, et tu lui pardonnas. Afin de rechercher l'Intelligence suprême, dans ta connaissance des diverses qualités du dévouement et des austérités, tu es toujours resté ferme dans ton héroïsme, solide, inébranlable. Soumis lui-même, le démon est, par toi, devenu sans force à cause de la force de ton héroïsme. Lion des hommes, le moment est venu pour toi de te montrer ici dans le monde. Lorsque autrefois, ici, tu étais le meilleur des chevaux de la couleur de la neige, la pitié s'étant emparée de toi, tu allas rapidement à travers les cieux dans le pays des Rakchas, puis prenant ces hommes misérables, tu les établis dans le bien-être. Ces transformations héroïques, et bien d'autres, tu les as accomplies. Après avoir dompté l'esprit frivole, prompt à changer et se plaisant dans le pays des chimères, surmonte les misères humaines, ô maître, par la contemplation, la discipline, la pureté, et le calme (des passions). Ici, en te plaisant dans la contemplation, tu as, par tes qualités, rendu service aux créatures. Aujourd'hui, ô le plus excellent des êtres, c'est pour toi l'instant d'opérer plusieurs transformations surnaturelles par la méditation profonde. Toi qui fus autrefois un Richi se plaisant dans la méditation profonde, et y demeurant, c'est toi que les hommes désignent pour t'investir solennellement de la royauté. Établis les créatures dans les voies de Brahma et des dix vertus [1]; et au temps où elles (les créatures) disparaîtront d'entre les hommes, qu'elles aillent toutes dans le séjour de Brahma [2]. Dans la connaissance des points de l'espace et de leurs intermédiaires, des nombreuses espèces de voies et des rites, tu es le plus habile. Tu connais la conduite des autres, le langage des créatures et leurs organes. Tu as dépassé la bonne conduite, la discipline, l'intelligence et les pratiques variées et nombreuses. Fils de roi, voici pour toi le temps de te montrer dans le monde. Autrefois, ayant vu les hommes imbus de faux principes et enveloppés par la vieillesse, la mort, les misères et les douleurs de toute sorte, tu leur as toi-même fait comprendre quelle était la droite voie de ce monde de destruction; et, vainqueur des ténèbres, tu as rendu le plus grand service aux mondes! »

1. Qui consistent : 1° à ne pas tuer ; 2° à ne pas voler; 3° à ne pas commettre d'adultère ; 4° à ne pas mentir ; 5° à ne pas dire d'injure, etc.

2. Ce Brahma n'est pas le dieu suprême, car il demeure au 3e étage des cieux superposés qui sont au nombre de huit, suivant les Bouddhistes, et sont le séjour de dieux de 34 espèces.

Le séjour de Brahma est, pour les bouddhistes, au premier dégré de la contemplation.

VI

Le Bouddha comble de dons ceux qui ont proclamé sa loi, et qui imitent ses vertus [1].

Le temps, en vue duquel, afin de secourir les créatures, tu as, durant de nombreux kalpas, abandonné ce qui était difficile à abandonner, pratiqué la vertu, la patience et l'héroïsme, (en vue duquel) tu t'es livré aux pensées de la méditation profonde et de la sagesse, il est venu maintenant. O guide, songe promptement à ton dessein de paraître dans le monde, ne tarde pas. Autrefois de précieux trésors, de l'or, de l'argent, des ornements ont été abandonnés (par toi). A des créatures de toutes sortes tu as fait un grand nombre d'offrandes de tout genre. Tu as donné ta femme, ton fils, ta fille, ton corps, ton royaume et ta vie. En vue de l'Intelligence suprême, des choses difficiles à abandonner ont été abandonnées sans nombre par toi. O roi sans faiblesse, tu t'es rendu glorieux par l'éclat de belles actions. (Toi qu'on nomme) Nimindhara, Nimi, Krichna, Bandhou, Brahmadatta, Kêçari, Sahasradjna, Dharmatchinti, Artchimat, Dritadhana, après avoir bien médité sur le but, tu as abandonné aux êtres abattus des choses difficiles à abandonner.

O Soutasôma, brûlant d'héroïsme, brillant de l'éclat des bonnes œuvres, qui as (fait) tant de grands abandons, tu as été reconnaissant. Richi

1 *Lalita vistara*, édition de la *Bibliotheca indica*, p. 199, l. 1.

des rois, au corps (pareil à celui) de Tchandra [1], héros qui fais prospérer la vérité, roi qui recherches les belles paroles, devenu attentif, bon et chaste, qui brilles de l'éclat de Tchandra, et te distingues dans ta marche; qui es devenu maître de la poussière et des horizons; héros du don, roi de Kaçi (Bénares) au précieux diadème, proclamant le calme, que tu aies été, parmi ceux-ci ou d'autres, seigneur des hommes, tu as abandonné des choses difficiles à abandonner. De même que tu as versé une pluie de dons, verse la pluie de la loi. Tu as vu, il y a longtemps, que l'essence des êtres était semblable aux sables de la Gangâ (le Gange). Afin de délivrer les êtres, et en recherchant l'Intelligence suprême, (ô le) premier des (êtres) purs, tu as fait aux Bouddhas des offrandes innombrables et que la pensée ne peut embrasser. Héros, le temps est venu aujourd'hui de sortir de cette ville excellente. Tu as, d'abord, fait une offrande de fleurs de Sâla à Amôghadarçi; tu as regardé quelques instants Vairôtchana avec une pensée bienveillante. Tu as présenté une graine d'Aroura à Doundoubhisvara.

En voyant Tchandana, tu as pris un flambeau d'herbe, et tu l'as porté dans sa demeure. En voyant Rênou entrer dans la ville, tu lui as jeté une poignée de poudre (d'or). Tu as donné un encouragement à Dharmêçvara pendant qu'il enseignait la loi, en lui disant : Bien! En voyant Samantadarci, tu t'es écrié : Adoration! adoration! Tu as jeté avec joie une guirlande d'or à Mahartchiskandi. Pendant que tu offrais des franges à Dharmadhvadja, tu donnais à Nirôdha de la laine et des fèves. Tu as offert des fleurs d'Açoka à Djnânakêtou, à Sarathi un breuvage, à Ratnacikhin des lampes, à Padmagarbha des tentures, à Sinha des tentes pour la pluie; tu as offert de la crème à Sâlêndrarâdja, à Pouchpita du lait. Tu as offert à Yaçôdatta des fleurs de Kourounda, à Satyadarci des mets préparés. Tu as abandonné ton corps à Djnânamêrou; tu as donné des vêtements de religieux à Nâgadatta; tu as donné à Abhyoutchagâmi, à Tchandanâgra et à Bhôna une poignée de sel pour chacun. Tu as offert à Mahâvyoûha des lotus; des perles à Raçmirâdja. Tu as offert à Çâkya-Mouni une poignée d'or, et tu as adressé des louanges à Indrakêtou. Tu as offert à Souryânana des pendants d'oreille de fleurs, à Soumati un diadème d'or. Tu as offert à Nâgâbhibhoû une pierre précieuse, à Pouchpa, une tente de toile blanche. Tu as offert à Bhaichadyarâdja un précieux parasol, à Sinhakêtou un tapis pour s'asseoir, à Gounâgradhâra un précieux réseau, à Kâcyapa toutes sortes de concerts.

En offrant des fleurs à Artchikêtou, tu as toujours offert les fleurs aux plus suaves parfums. Tu as offert à Akchôbyarâdja une maison à étages, à Lôkapoudjita une guirlande. Tu as offert ton royaume à Tagaracikin, à Dourdjaya toutes sortes de parfums, tu t'es offert toi-même à Mahâpradîpa. Tu as offert des parures à Padmôttara, à Dharmakêtou des fleurs variées, à Dîpakâri des lotus bleus.

En faisant toutes sortes d'offrandes des espèces les plus différentes les unes des autres, tu as fait des offrandes à d'autres encore qu'à ces premiers des êtres. Rappelle-toi les Bouddhas du passé, leurs enseignements et tes sacrifices. Ne dédaigne pas les êtres sans guide et pleins de misères; sort de cette ville excellente. Aussitôt que tu as vu Dîpankâra, tu as atteint la plus grande patience, et, successivement, les cinq sciences transcendantes [1] et inaltérables. Puis, après avoir pris plaisir, durant d'innombrables kalpas et dans toutes les parties du monde, à faire à chacun des (précédents) Bouddhas des sacrifices que la pensée est incapable d'embrasser, ces kalpas innombrables se sont écoulés, ces Bouddhas sont allés dans le Nirvâna [2]; et tous ces corps qui furent à toi, ces noms mêmes, où sont-ils? Toute substance est de nature périssable; il n'y a rien de durable dans ce qui est composé. Désir, empire, richesses ne sont pas durables; sors de cette ville excellente. Au temps où s'achève un kalpa, comme un feu qui brille de splendeurs terribles et effrayantes, s'approchent la vieillesse, la maladie et la mort, accompagnées d'une frayeur qu'on ne peut supporter. Toute substance est de nature périssable; il n'y a rien de durable dans ce qui est composé. Regarde les êtres tombés dans une extrême misère; toi qui es doué de qualités, fais ton apparition dans le monde! »

1. Dieu de la lune, Lunus.

1. 1° La science qui réfléchit tout, comme un miroir
2° — — qui reconnaît comme égale toute substance;
3° — — de l'observation;
4° — — qui sait achever et conclure;
5° — — des régions ou divisions de la loi.

2. Délivrance finale des bouddhistes.

VII

Inanité des choses de ce monde; danger des désirs, sources de nos désenchantements comme de nos fautes; désespoir de la vieillesse, qui dessèche à la fois le corps et l'âme [1].

Lorsque les troupes de femmes, avec les flûtes, les tambours et les instruments divers, éveillaient le fils du roi reposant doucement sur son lit, le son qui sortait des tambours était celui-ci :

« Cette réunion des trois mondes [2], privée de guide, est brûlée par les souffrances de la vieillesse et de la maladie; dévorée par le feu de la mort. Incapable d'en sortir, la créature, toujours affolée, erre comme l'abeille entrée dans un vase.

« La réunion des trois mondes est instable comme le nuage d'automne; pareilles au spectacle de la danse sont la naissance, la mort et la transmigration. Pareille au torrent de la montagne, la vie est courte et rapide comme l'éclair dans le ciel.

« Sur la terre et dans le séjour des dieux [3], les créatures, sont dans les trois voies mauvaises, au pouvoir de l'existence, du désir et de l'ignorance. Les ignorants roulent dans les cinq voies (des sens), comme la roue d'un potier.

« Par les formes les plus belles et les plus gracieuses, les odeurs les plus suaves, les goûts les plus agréables, les objets les plus doux au toucher, ce monde est enchaîné dans les liens du temps comme un jeune singe dans les liens du chasseur.

« Les qualités du désir sont toujours accompagnées de craintes, de querelles, de souffrances et de misères nombreuses. Pareilles au tranchant de l'épée, semblables à une feuille vénéneuse, elles sont abandonnées par les gens respectables, comme un vase impur.

« Produisant le chagrin du souvenir, amenant l'aveuglement; produisant des sujets de crainte, racines éternelles de douleur, faisant grandir la liane de la soif de l'existence, les qualités du désir ont toujours avec elles la crainte et les querelles.

« Comme des fosses où le feu brûle en inspirant la crainte, voilà comment les désirs sont regardés par les gens respectables. Comme de grands marais, comme le tranchant d'une épée enduit de miel.

« Comme la tête d'un serpent, commme un vase impur, voilà comment les désirs sont considérés par les sages. Pareils à des lances, et, comme des os décharnés pour les chiens, ils sont des causes de querelles.

« Les qualités du désir sont pareilles à l'image de la lune dans l'eau. Comme l'écho de la montagne, comme un mirage, comme la vue de la danse, comme un songe, voilà comment elles sont considérées par les gens respectables.

« Les qualités du désir ne durent qu'un moment; comme la magie et le mirage, pleines de fausseté, vides comme l'écume et la bulle d'eau. Tel est le jugement des sages.

« Au printemps de la vie, et doué de sa plus belle forme, celui qui est rempli de grâces juvéniles est aimé et recherché. Quand la vieillesse, la maladie et les chagrins l'ont frappé, on l'abandonne, comme les gazelles abandonnent une rivière desséchée.

« Au temps où, plein de force, il avait en abondance les trésors et les biens les plus précieux, il était aimé, recherché, approuvé, car il avait les grâces de la jeunesse. La fortune l'abandonne-t-elle pour faire place à la pauvreté, on l'abandonne comme un désert [1] !

« Comme l'arbre qui porte des fleurs et l'arbre qui donne des fruits, celui qui aime à donner est sûr de plaire; s'il n'a plus de fortune, si, accablé de vieillesse, il mendie, il est alors désagréable comme un vautour.

« Appesanti par la vieillesse, il est comme un arbre frappé par la foudre ; on le redoute comme une maison en ruine. O Çâkya-Mouni, dis-nous promptement le refuge contre la vieillesse !

« La vieillesse qui dessèche la foule des hommes et des femmes comme les replis d'une liane dessèchent un bois épais de palmiers. La vieillesse qui ravit le courage, l'énergie, la vigueur, comme si l'homme était plongé dans un marais !

1. *Lalita vistara* édition de la *Bibliotheca indica* page 204.
2. Le ciel, la terre et les enfers.
3. Les dieux étant, ainsi que les hommes, sous l'empire des désirs, sont aussi dans une mauvaise voie, car ce sont les désirs et l'ignorance qui empêchent d'arriver à la délivrance finale, qui fait sortir de l'existence où l'on est condamné à des transmigrations indéfinies.

1. Inutile de rappeler ici le *Donec eris felix*, etc. d'Ovide.

« La vieillesse change la plus grande beauté en laideur; la vieillesse ravit l'éclat, ravit la force et la puissance; elle ravit toujours le bien-être; la vieillesse ravit le lustre du visage, la vieillesse amène le dédain, elle amène la mort!

« Les êtres sont tourmentés par des centaines de maladies, de souffrances et de misères, comme les gazelles par un feu qui les entoure. Après avoir vu ce monde vaincu par la vieillesse et la maladie, montre promptement le refuge contre ces misères!

« Comme pendant l'hiver un grand vent glacé ravit leur lustre aux gazons, aux arbustes, aux forêts et aux plantes, de même, la vieillesse, fertile en maladies, ravit leur lustre aux créatures, fait décliner les sens, le corps et les forces.

« La vieillesse amène la fin des richesses et des biens; elle amène toujours la souffrance en compagnie des maladies; elle blesse et menace ce qui est agréable, elle brûle comme le soleil dans le ciel!

« Elle amène le temps de la mort et de la transmigration, et toujours sépare des créatures et des biens qu'on aimait. Ceux-ci ne reviennent plus vous retrouver, pareils aux feuilles et aux fruits des arbres, au courant du fleuve!

« La mort rend impuissant le puissant; la mort emporte comme un fleuve emporte un pin; l'homme, sans second, sans compagnon, s'en va, suivi seulement du fruit de ses œuvres et sans force!

« La mort saisit les êtres par centaines, comme le monstre des mers saisit une foule d'êtres, comme un vautour saisit un serpent, comme un lion saisit un éléphant, comme le feu saisit une foule d'êtres, d'herbes et de plantes.

« Puissé-je délivrer les êtres de ces centaines d'imperfections! » Rappelle-toi cette prière que tu as faite autrefois. Le temps est venu pour toi de faire ton apparition dans le monde!

VIII

Instabilité de tout corps composé, mirage de la nature, impuissance des sens; la contemplation seule est productive, l'immortalité délectable[1].

« Tout ce qui est composé est bientôt détruit, et, comme l'éclair dans le ciel, ne dure pas longtemps. Voici le temps venu pour toi, ô Souvrata! Le moment est arrivé de paraître dans le monde. Ce qui est composé n'est jamais durable, comme un vase de terre est fragile par lui-même, comme l'argent emprunté à un autre, comme une ville de sable qui ne se soutient pas longtemps; ce qui est composé n'est pas durable, comme la graisse qui fond pendant l'été, comme le bord sablonneux des fleuves. Dépendant d'une cause, et d'une nature faible et défectueuse, ce qui est composé est pareil à la flamme d'une lampe; surgissant promptement, c'est une substance destructible qui, comme le vent, ne demeure pas longtemps; qui, comme un flocon d'écume, est faible et sans essence. Les composés sont sans énergie, vides et semblables, quand on les considère, à la tige de la plante Kadalî; pareils à la magie qui trouble l'esprit, pareils au vide renfermé dans (le creux de) la main, et qui trompe un enfant. Tout ce qui est composé, sort certainement de causes premières et secondes; une cause est produite par une autre, et naît en s'y appuyant. Les hommes ignorants ne comprennent pas cela. C'est ainsi, par exemple, que (l'herbe) Valvadja, ayant pour appui (l'herbe) Moundja, est changée en corde par l'effet de l'art; que la machine qui retient le seau jointe à la roue tourne, quoique ni l'une ni l'autre séparément n'obtiennent le mouvement. C'est ainsi que tous les membres de l'univers sont produits, en s'appuyant les uns sur les groupes des autres, et que chacun, de son côté, est préparé au mouvement. La limite de ce qui précède et suit n'est pas sensible; comme dans la semence est le germe, quoique la semence ne soit pas le germe lui-même : D'où (il suit que) celle-là n'étant pas, celle-ci n'est pas non plus. C'est ainsi que, sans être durable, la substance elle-même n'a pas d'interruption. L'ignorance est une cause d'agrégation, mais l'agrégation en elle-même n'est vraiment pas. Cette ignorance et cette agrégation ayant pour nature le vide, sont impuissantes. C'est par le (moyen du) sceau que l'empreinte est visible; le sceau effacé, il ne paraît plus rien. Nul n'existe donc qu'il ne vienne d'un autre; et c'est ainsi que ce qui est composé, sans être durable n'est pas interrompu. Si l'œil s'appuie sur la forme, la vision parfaite est alors produite. Si l'œil ne s'appuie pas sur la forme, il n'y a pas passage de la forme à l'œil. Les substances hétérogènes sont jugées désagréables, tandis que les homogènes sont reconnues agréables. Ce qui est renversé est reconnu n'être pas bon, et pour-

1. *Lalita vistara*, édition de la *Bibliotheca indica*, chapitre XIII, p. 208.

tant c'est de là que la vision parfaite provient. La vue claire naissant de l'opposition, le sage voit clairement la naissance et la destruction. Le Yôgui voit le vide, qui ne va nulle part, et n'est venu de nulle part, semblable à une magie. Ainsi, par exemple, le bois qu'on frotte, celui avec lequel on frotte, et l'effort fait avec les mains, voilà trois choses réunies, sur lesquelles, en s'appuyant, naît le feu, et après être né, il ne tarde pas a être entravé. De là quelque sage se dit, après avoir réfléchi : D'où est-il venu? où est-il allé? Et regardant les points cardinaux et leurs intermédiaires, de tous côtés, il ne s'aperçoit ni de son arrivée, ni de son départ. La cause des agrégations et des siéges des sens, c'est l'ignorance, le désir et les œuvres. Quoique de ces choses rassemblées on dise : « C'est l'être, » leur vrai but n'est pas apparent. En s'appuyant sur les lèvres, le gosier et le palais, le son des lettres naît par le mouvement de la langue; et si, en s'appuyant sur le gosier, il n'existe pas, il n'existe pas (non plus) par le palais (seul), et la lettre n'est apparente pour personne. En s'appuyant sur cette union (des lèvres, du gosier et du palais), naît la parole, par le pouvoir du jugement de l'esprit. L'esprit et le discours étant invisibles et sans corps, invisibles au dedans et au dehors, les sages ont reconnu très-bien la naissance et la destruction de la parole, de la voix, du son et des accords; ils ont vu alors que tout discours était comme un écho, et qu'à lui seul le langage était sans essence. Ainsi, par exemple, en s'appuyant sur le bois et les cordes, et en se servant de la main, voilà trois choses par le concours desquelles le luth, la flûte et le reste rendront un son. Et là, quelque sage se dira, après avoir réfléchi : D'où est-il venu? oú est-il allé? Et après avoir examiné les points cardinaux et leurs intermédiaires, de tous côtés, il ne s'aperçoit ni de la venue, ni du départ du son. Ainsi de causes et d'effets naissent toutes les agrégations, et le Yôgui, en les voyant, s'aperçoit que les agrégations sont vides et impuissantes. Les agrégations et les siéges des sens, au dedans sont vides, au dehors sont vides; tous par eux-mêmes séparément, n'ont pas de fixité, laquelle est la marque de la loi, la propriété de l'éther. Cette marque de la loi, telle quelle est, (ô Çâkya-Mouni,) quand tu as vu Dîpangkara, tu l'as comprise; de la même manière elle a été ensuite comprise par nous. Fais-la comprendre également aux dieux et aux hommes réunis. Blessant, quoique n'existant pas (réellement) pour qui les examine, telles sont les passions et les jalousies par lesquelles le monde est tourmenté. Fais tomber du nuage de la miséricorde l'eau rafraîchissante du calme, ô guide, ainsi que le ruisseau de l'Amrita. « Après avoir atteint l'intelligence suprême, je rassemblerai les êtres vivants avec le trésor des gens respectables. » Voilà ce que tu as dit. O Pandit, la cause pour laquelle tu as fait des dons pendant des milliers de Kalpas, rappelle-toi-la, ainsi que ta conduite d'autrefois. Ne néglige pas, ô cocher des créatures, les êtres misérables, souffrants, privés du trésor des gens respectables, et rassemble-les à l'aide de ce trésor. Voilà ce que tu as dit, toi qui as toujours bien pratiqué la vertu, en disant : « En vue des êtres tourmentés et tombés dans la mauvaise voie, je montrerai la meilleure des portes, celle de l'immortalité du Svarga (paradis). » Au souvenir de ta conduite d'autrefois, ferme la porte des êtres terrestres entrés dans les trois mauvaises voies; ouvre la porte de l'immortalité du Svarga, et fais que la pensée d'un être vertueux s'accomplisse! « Apaisant la colère et la violence des êtres qui ont un corps, et leur faisant traverser l'océan de la création, je les établirai dans le calme, le bien-être exempt de fièvre. » Voilà ce que tu as dit, toi qui as toujours bien pratiqué la patience; rappelle-toi ta conduite d'autrefois. Ne néglige pas ceux qui se livrent aux inimitiés, troublés qu'ils sont par l'envie de se nuire; établis ce monde dans le séjour de la patience! « Après avoir bien préparé le vaisseau de la loi, je ferai traverser aux êtres l'océan de la création et je les établirai dans le bien-être exempt de fièvre ». Rappelle-toi ta conduite d'autrefois, et dans quel but tu as pratiqué l'héroïsme; ce monde est entraîné par quatre courants; toi qui te distingues par la force de l'héroïsme, retires-en promptement les êtres privés de guide!

La recherche de la contemplation a été faite par toi, ô héros, en disant : « Les êtres aux sens troublés, aux sens grossiers, aux pensées de singe, je les établirai dans la bonne route. » Rappelle-toi ta conduite d'autrefois. Ce monde est enveloppé par les réseaux de la misère. Ne néglige pas les créatures tourmentées par la corruption; établis-les dans la meilleure des contemplations. Par toi, autrefois, la science a été bien comprise. « Dans le monde enveloppé par la corruption et les ténèbres de l'ignorance profonde, en faisant voir plusieurs centaines de lois, je donnerai l'œil

qui voit clairement. » Voilà ce que tu as dit. Te rappelant cette conduite d'autrefois, ô toi qui as la meilleure science et brilles d'un bel éclat, donne au monde enveloppé par la corruption et les ténèbres de l'ignorance profonde, l'œil de la Loi, sans tache et sans corruption. »

IX

Louanges au Bouddha, seul clairvoyant, seul intelligent, seul pur [1].

« Gloire à toi qui possèdes la plus élevée des intelligences, ô Guide, qui donnes la sécurité au monde!

L'esprit du plus grand des hommes n'est pas envahi par la passion comme le ciel l'est par les ténèbres, la poussière, le brouillard et les météores. L'être sans tache n'est pas souillé au milieu des objets des sens, comme dans l'eau le lotus s'élève au-dessus!

X

Plaintes du Dieu de la ville de Kapila au moment où le Bouddha s'éloigne [2].

« Privée de toi, la ville tout entière est enveloppée de ténèbres et ne brille plus. Aujourd'hui que tu as quitté ce séjour, il n'y reste rien qui me réjouisse et me charme. Désormais le chant des troupes d'oiseaux, les bruits qui t'éveillaient, les accords harmonieux de l'appartement des femmes, les douces voix et les paroles de bénédiction, tu ne les entendras plus. Vainqueur de la corruption, si tu t'en vas, je ne verrai plus les dieux et les Siddhas t'honorer jour et nuit de sacrifices. Je ne respirerai plus de parfums divins. Comme la guirlande qu'on y avait attachée, quand le jour a été passé, tu as, le soir, abandonné le palais; toi parti, il n'a plus ni gloire ni splendeur. C'est pour moi comme la vue de la danse. Tu enlèves à la ville entière la splendeur et la force; pareille à un désert, elle ne brille plus. La prédiction des Ermites est aujourd'hui devenue fausse, qui annonçait que tu serais sur la terre un Tchakrabala [1]. Grand arbre de vertu, si tu t'en vas, la force des Çâkyas n'est plus une force sur la terre; dans la famille du roi, la filiation est interrompue et l'espérance de la foule des Çâkyas complétement détruite! Être pur et exempt de toute tache, je veux aller avec toi dans la route où tu vas. Une fois encore, cédant à un sentiment de pitié, laisse tomber un regard sur cette demeure! »

XI

Désespoir de l'épouse du Bouddha, lorsqu'il l'abandonne pour la solitude [2].

« La séparation d'avec tous ceux qu'il aimait a été prompte. Hélas! il me l'avait bien dit autrefois, le meilleur des guides. Beau, très-beau, embelli par les proportions sans défaut de tes membres, brillant, parfaitement pur, gagnant le cœur des créatures, loué par les gens vertueux, digne des offrandes des dieux et des hommes, après m'avoir abandonnée sur ma couche où es-tu allé?

Tant que je ne verrai pas le Bôdhisattva (qui est) rempli de qualités, je ne veux pas de breuvage, je ne prendrai pas de nourriture. Je coucherai sur la terre, je porterai mes cheveux nattés (comme les veuves). J'abandonnerai l'usage du bain, et me livrerai à la pénitence et aux austérités. Tous les jardins n'ont plus ni feuilles, ni fleurs, ni fruits. Les rangées de perles les plus pures paraissent sombres, fanées, poudreuses.

Cette demeure ne brille plus, et la ville est pareille à un désert depuis qu'elle a été abandonnée par le plus grand des hommes vertueux.

Chants mélodieux des voix les plus douces, suite de femmes parées de robes flottantes, jour voilé par des treillis d'or, privée de celui qui a toutes les qualités, je ne vous regarderai plus!

1. *Lalita vistara*, édition de la *Bibliotheca indica*, chapitre xv, p. 265, l. 7.
2. *Lalita vistara*, édition de la *Bibliotheca indica*, chapitre xv, p. 272.

1. Épithète d'un roi qui règne sur une grande étendue de pays.
2. *Lalita vistara*, édition de la *Biblotheca indica* chapitre xv, p. 284, l. 2.

XII

L'épouse du Bouddha se rappelle, dans son affection, toutes les vertus de son bien-aimé. Elle le supplie de revenir, quand il se sera sanctifié [1].

O toi qui faisais ma joie!... O (mon époux, le) premier des hommes, au visage pareil à la lune sans tache! O mon (époux) doué de la plus grande beauté, aux signes les plus beaux, à l'éclat sans tache! O mon (époux) doué des plus grandes qualités, honoré des dieux et des hommes et le plus compatissant de tous! O mon (époux) puissant et fort comme Nârâyana, vainqueur des troupes d'ennemis! O mon (époux) à la voix douce comme le chant du Kalabingka, aux accents harmonieux comme ceux de Brahma! O mon (époux) à la gloire immense, riche de cent œuvres méritoires et de qualités sans tache! O mon (époux) qu'on louerait sans fin, embelli par une foule innombrable de qualités, joie des troupes de Richis! O mon (époux) heureusement né dans le plus beau des jardins, celui de Loumbinî, où résonne le bourdonnement des abeilles! O mon (époux) grand arbre de science, honoré de sacrifices par les dieux et les hommes! O mon (époux) des saveurs la plus pure, aux lèvres rouges comme le (fruit du) Bimba, aux yeux de lotus, (à la peau) couleur d'or! O mon (époux) aux dents parfaitements pures, et pareilles, (pour la blancheur) au lait et à la gelée matinale! O mon (époux) au beau nez, aux beaux sourcils au milieu desquels est le signe Ournâ [2] sans tache! O mon (époux) à l'épaule bien arrondie, au ventre en arc, aux jambes de gazelle, à la taille arrondie! O mon (époux) aux cuisses pareilles à la trompe de l'éléphant, aux mains et aux pieds très-purs, aux beaux ongles! Et voilà ses oruements, produits par une action pure, et qui donnaient la joie au roi! O mon (époux) à la voix pure et mélodieuse! O ma plus belle saison, embaumée des plus belles fleurs! O toi, le parfum de mes fleurs, qui donnais tout leur charme aux concerts de l'appartement des femmes! O Kantaka (coursier) de noble race, toi qui étais le compagnon de mon époux, où l'as-tu conduit? O Tch'andaka sans pitié, au moment où le plus éminent des hommes partait, tu n'as réveillé personne! Aujourd'hui, quand s'éloignait de cette ville excellente le compatissant et secourable guide des hommes, pourquoi, en ce moment, n'as-tu pas dit ces paroles : Celui qui est notre secours s'en va? Comment celui qui donne le secours est-il parti? Par qui a-t-il été conduit hors de ce palais? De quelque côté qu'il se soit dirigé, une déesse des bois sera sa compagne fortunée. O Tch'andaka, toi qui es pareil à celui qui après avoir montré un trésor, arrache l'œil, à moi que l'affliction accable, rends cet œil! un père et une mère doivent toujours être loués et honorés par tous les Djinas, ô Tch'andaka; s'il est parti en les abandonnant, à plus forte raison (a-t-il négligé) le plaisir d'être avec une femme. Ah maudite soit la séparation de ceux qui s'aiment! C'est comme la vue de la danse dont la nature est l'instabilité. Les ignorants pris par leurs pensées, abusés par la vue, demeureront soumis à la naissance et à la vie émigrante. Il l'a enseigné autrefois : pour les agrégations soumises à la vieillesse et à la mort, il n'y a plus d'amis. (O mon époux), quand tu auras accompli ton projet et obtenu la plus pure Intelligence auprès du premier des arbres, quand tu seras devenu un Bouddha parfait et exempt de trouble, daigne revenir ici dans la meilleure des villes! — »

1. *Lalita vistara*, édition de la *Bibliotheca indica*, chapitre XV, p. 289, l. 2.

2. Cercle de poils entre les sourcils, regardé comme un signe de grandeur.

XIII

Réponse du Bouddha au roi de Magadha qui lui offrait la moitié de son royaume [1].

« O roi, que la bénédiction t'accompagne toujours! Je ne veux plus des qualités du désir. Le désir est pareil au poison et accompagné de fautes innombrables. Les êtres tombés dans l'enfer, ceux qui renaissent parmi les vampires ou les bêtes sont blâmés par les sages. Les désirs sont indignes des gens respectables. J'ai rejeté les désirs comme une humeur impure. Les désirs s'abattent sur nous comme les fruits des arbres; ils se précipitent comme les nuages pluvieux dans le ciel. Inconstants comme le vent, ils trompent et détruisent toute vertu. De même que ceux qui n'ont

1. *Lalita vistara*, édition de la *Bibliotheca indica*, chapitre XVI, p. 302, l. 3.

pas satisfait leurs désirs sont tourmentés, de même aussi ceux qui les ont satisfaits ne sont pas rassasiés davantage. Quand on n'a pu se rendre maître des désirs, c'est alors qu'ils produisent des malheurs terribles. Les désirs, ô roi, divins ou humains, quels qu'ils soient, un seul homme parvînt-il à les satisfaire tous, il n'en serait pas plus rassasié. Mais ceux, ô roi, qui sont calmes, retenus, possédant la science pleine de la Loi qui n'a rien qui découle du péché, ceux-là, avancés dans la sagesse, sont satisfaits, bien satisfaits, et ce n'est plus dans les qualités du désir qu'ils trouvent aucune satisfaction. Pour ceux qui obéissent au désir, il n'y a pas de fin pour ce qui est composé [1] depuis longtemps. Comme pour les hommes qui ont bu de l'eau salée, si on se laisse aller au désir la soif s'augmente encore. O roi, regarde le corps, faible, sans essence, machine de douleur, dégouttant sans cesse par neuf ouvertures. O roi, je n'ai plus les élans du désir. J'ai abandonné bien des désirs et des milliers de femmes qui charmaient les yeux. Dégoûté de l'existence émigrante, je me suis éloigné dans le désir d'obtenir l'Intelligence suprême qui est la plus grande des félicités ! »

XIV

Eloge de Çâkya-Mouni par le roi des Nâgas (demi-dieux à figure humaine et à queue de serpent, habitant sous terre ou dans les eaux) [2].

« O guide, le plus élevé du monde, au visage pareil à la pleine lune, il est doux de te voir. Je vois en toi un signe pareil à celui que j'ai vu aux Richis d'autrefois. Aujourd'hui après avoir vaincu complétement les armées du démon, tu obtiendras le rang désiré en vue duquel autrefois, empressé à te priver et à donner, tu as abandonné toutes les richesses; en vue duquel tu as médité sur la discipline, les bonnes œuvres, la mansuétude, la miséricorde et la patience; en vue duquel tu as été ferme dans l'héroïsme, réjoui par la méditation, éclairé par la sagesse. Toutes tes prières ayant été entièrement accomplies, tu seras vainqueur aujourd'hui. Puisque les arbres avec leurs feuilles, leurs fleurs et leurs fruits s'inclinent devant l'arbre de l'Intelligence, puisque mille urnes pleines d'eau sont rangées en cercle autour de toi, puisque des troupes d'Apsaras joyeuses font entendre leurs chants mélodieux, puisque des troupes de cygnes et de cigognes s'en vont par les cieux en se jouant et en (t') environnant avec joie, (toi) le Richi (par excellence), aujourd'hui tu deviendras Arhat [1]. Puisque tu marches au milieu de cent champs resplendissants de la couleur de l'or, puisque tu as apaisé tous les maux, les créatures sont délivrées de leurs souffrances. Puisque les demeures du soleil et de la lune ont été arrosées par une pluie accompagnée d'un vent frais, aujourd'hui dans les trois mondes, ô guide, tu seras celui qui délivre de la naissance et de la vieillesse. Puisque les dieux, abandonnant les satisfactions du désir, viennent t'offrir un sacrifice, puisque Brahmâ [2] et ses prêtres officiants, ainsi que les dieux, renonçant aux douceurs de la contemplation, tous tant qu'ils sont, dans la ville et dans les trois mondes, sont accourus ici, tu seras aujourd'hui dans les trois mondes le roi des médecins qui met un terme à la naissance et à la vieillesse. Puisque la route où tu marches a été purifiée par les dieux, (cette route) où marchèrent Bhagavat Krakoutchanda, Kanakâhvaya et Kâçyapa [3], puisque des lotus beaux et sans tache, perçant le sol de la terre, sont apparus; ici, doué d'une grande force, après avoir fait quelques pas, tu deviendras aujourd'hui un Arhat. Aussi nombreux que les centaines de millions de sables de la Gangâ, les démons ne pourront ni t'ébranler, ni t'éloigner de l'arbre de l'Intelligence. Des millions de sacrifices de toutes sortes, aussi nombreux que les sables de la Gangâ, ont été faits par toi pour venir en aide aux créatures; aussi tu resplendis en ces lieux. Les planètes avec la lune, les étoiles avec le soleil, viendraient à tomber du ciel sur la terre; le roi des monts, soulevé de sa place, viendrait à tomber dans l'Océan desséché; tout ce qu'il y a d'hommes savants pourraient enseigner, de chacun des quatre horizons, que toi, arrivé auprès du roi des arbres (tu) ne te lèverais pas avant d'avoir obtenu l'Intelligence suprême. Tu as vu, ô guide, combien

1. Les Bouddhistes appellent *composés*, les corps organisés susceptibles de se perpétuer.
2. *Lalita vistara*, édition de la *Bibliotheca indica*, chapitre XIX, p. 352.

1. Saint qui a atteint le quatrième degré de la sainteté, d'où l'on passe à l'état de Bouddha.
2. Dans le Bouddhisme, Brahmâ n'est plus qu'un dieu soumis comme les autres au Bouddha.
3. Bouddhas qui ont précédé Çakya-Mouni.

de sacrifices ont été accomplis, combien de qualités proclamées, combien, dans le désir de l'Intelligence, de biens et de trésors ont été amassés. Moi et mes fils, ainsi que les femmes des Nâgas, tous, délivrés de ce séjour où nous sommes retenus par la naissance, nous irons avec toi qui t'avances avec la démarche fière d'un éléphant!

XV

Tentation du Bouddha par la beauté terrestre [1].

« La plus belle des saisons, le printemps étant venu, réjouissons-nous au milieu des fleurs. O toi, dont le corps est un corps charmant et gracieux, embelli de signes heureux, nous sommes en ton pouvoir. Nous sommes nées, bien nées et bien préparées pour donner du plaisir aux dieux et aux hommes. L'Intelligence suprême est difficile à atteindre, mets-en de côté la pensée.

Lève-toi promptement, jouis de la belle jeunesse. Ces femmes des dieux, bien parées, bien ornées, qui sont venues à cause de toi, regarde-les. Qui donc, en voyant leur beauté, son corps fût-il desséché comme le bois vermoulu, ne ressentirait le désir et ne le satisferait pas? Leur chevelure est imprégnée des plus suaves parfums; elles ont des diadèmes, des pendants d'oreilles, et des visages épanouis comme les fleurs. Elles ont le front poli, le visage bien fardé; leurs yeux sont grands et beaux comme le lotus épanoui, leurs figures arrondies comme la pleine lune, leurs lèvres rouges comme le fruit du Bimba. Elles ont de belles dents, blanches comme les coquilles, le jasmin et la neige. Vois, elles sont agréables et passionnées. Regarde leur sein ferme, élevé et arrondi, (regarde) ces trois plis charmants à leur taille, et leurs hanches larges et gracieusement arrondies. Regarde-les, seigneur, ces jeunes filles remplies de grâce; leurs cuisses sont pareilles à la trompe de l'éléphant, leur bras est partagé par le bracelet qu'il remplit, leur taille est ornée d'une belle ceinture d'or. Elles sont tes esclaves, seigneur, regarde-les. Elles ont la démarche du cygne, et marchent doucement; elles parlent avec grâce le langage doux et flatteur de l'amour; elles ont toutes sortes de belles parures; elles sont très-savantes dans les voluptés divines, et très-habiles à conduire les chœurs de chants et de danses. Elles sont nées avec de beaux corps dans le but du plaisir. Si tu n'éprouves pas de désir pour ces belles amoureuses, tu t'abuses étrangement dans ce monde, semblable à l'homme insensé qui méconnaît le bonheur de la richesse et s'éloigne, après avoir vu un trésor. Toi aussi, qui, méconnaissant l'amour, dédaignes ces jeunes filles, venues ici d'elles-mêmes, tu es semblable à lui! »

1. *Lalita vistara*, édition de *Calcutta*, chapitre XIII p. 406.

XVI

Tentation du Bouddha par l'ambition humaine [1].

« Les plus séduisantes d'entre les femmes qui se plaisent aux joies du désir, toutes ensemble, envoyées par le démon, se sont hâtées de venir en se jouant. Comme les tiges flexibles de jeunes arbres agités par le vent avec leurs feuilles, elles dansent et cherchent à séduire le fils du roi assis auprès de l'arbre (de l'Intelligence.) C'est maintenant la plus belle, la plus charmante des saisons, la saison du printemps. Hommes et femmes se livrent au plaisir, chassant la tristesse et les soucis. Les Kôkilas [2], les cygnes et les paons font entendre leurs chants; tout est rempli de troupes d'oiseaux. Le temps est venu de se laisser aller à goûter les joies de l'amour.

Pendant mille kalpas, tu t'es plu à la pratique des vertus et des austérités, inébranlable comme le roi des monts, toi dont le corps est pareil au soleil levant. Avec la belle voix du nuage orageux, avec une voix pareille à celle du roi des animaux, toi qui viens en aide aux créatures, tu as prononcé des paroles pleines de sens. Effroi des désirs, des querelles, des inimitiés, des combats et de la corruption, entretenus par les ignorants, toujours évités par les savants, tu es arrivé où les Sougatas [3] obtiennent l'Amrita.

Aujourd'hui tu as été vainqueur du démon et tu seras un Arhat doué des dix forces [4]. Après que la magie des femmes a été déployée, daigne

1. *Lalita vistara*, édition de la *Bibliotheca indica* chapitre XXI, p. 412.

2. Le coucou indien.

3. « Qui est allé dans la bonne voie. » Épithète des Bouddhas.

4. Il s'agit ici des forces de l'intelligence, dont les Bouddhistes comptent dix espèce

écouter (nos) paroles, toi qui as un visage pareil au lotus. Tu seras roi, le premier seigneur des rois, le maître puissant de la terre. Quand une foule des plus belles femmes fait résonner des milliers d'instruments, que fais-tu de l'accoutrement d'un Mouni? laisse-le, et t'abandonne au plaisir! »

XVII

Louanges adressées au Bouddha par les fils des dieux Çouddhâsvâssakâyikas [1].

« Celui qui illumine les mondes est apparu, le protecteur du monde, qui produit la lumière, qui donne au monde devenu aveugle l'œil pour éviter la corruption. — Tu as été victorieux dans le combat, toi dont le dessein est accompli par l'effet de tes bonnes œuvres. Être accompli, avec tes doctrines pures, tu rassasieras les créatures. Exempt de vices, sorti du bourbier, Gautama est debout sur la terre ferme. Il délivrera avec la science les autres êtres entraînés par le grand courant. Tu es éminent, ô grand sage, et sans égal dans les mondes. Tu n'es pas corrompu par les doctrines du monde comme le lotus reste pur au milieu des eaux (bourbeuses). Ce monde, depuis longtemps endormi et offusqué par l'épaisseur des ténèbres, toi seul es capable de le réveiller avec la lampe de la sagesse. Dans le monde des créatures depuis longtemps tourmenté par les maux de la corruption, celui qui délivre de toutes les maladies, le roi des médecins est apparu en toi. Protecteur du monde, par ton apparition, les inquiétudes s'évanouiront, les dieux et les hommes seront remplis de bien-être. Chef éminent des hommes, ceux à la vue desquels tu apparaîtras n'iront certainement jamais dans la mauvaise voie, pendant des milliers de kalpas. Tous ceux qui auront entendu ta loi seront sages et sans maladies, et ayant épuisé tous les composés [2], ils seront exempts de crainte. Après avoir coupé les liens de la corruption, tous, affranchis des causes matérielles, ils seront promptement délivrés complétement et obtiendront le fruit suprême de la vertu. Comme ils seront dignes des offrandes du monde et les accepteront à ce titre, les offrandes ne seront pas vaines, mais toutes seront des causes du Nirvâna [1].

XVIII

Louanges adressées à Bouddha par les fils des dieux Abhsvaras [2].

« Mouni à l'esprit profond, à la parole très-douce, prince des Mounis, aux accents pleins de charmes comme la voix de Brahmâ, tu as atteint l'Intelligence suprême et vraiment pure. Salut à toi qui prends tous les accents, qui es arrivé au terme! Tu es le refuge, tu es la terre ferme, tu es le secours, tu es le protecteur du monde, rempli d'une tendre sollicitude. Le meilleur des médecins, tu enlèves la souffrance. Tu es le premier de ceux qui guérissent et viennent en aide. Aussitôt que tu as vu Dîpangkara, tu as préparé le réseau de la bienveillance et de la mansuétude. O guide, répands la pluie du ruisseau de l'Amrita, et apaise la souffrance des dieux et des hommes. Tu es dégagé du contact des trois mondes, comme un lotus (de l'eau où il s'élève). Tu es ferme et inébranlable comme le mont Mérou. Ta pensée est solide comme le diamant. Tu es doué de toutes les qualités suprêmes, (toi qui es) pareil à la lune! »

« Toi qui as une vertu sans tache et la majesté de la pure sagesse, qui es doué des trente-deux signes excellents, qui possèdes la mémoire, le jugement et la science, qui ne ressens point de fatigue, nous te saluons avec la tête. Pur des trois taches, sans tache, exempt de tache, célébré dans les trois mondes, ayant obtenu la triple science (trividyâ), qui donnes l'œil des trois moyens purs de délivrance, et qui as le triple coup d'œil sans tache, salut! Tu écartes les troubles des temps

1. *Lalita vistara*, édition de la *Bibliotheca indica*, chapitre XXIII, p. 458.
2. C'est-à-dire les corps qui tiennent l'âme emprisonnée.

1. Délivrance finale des Bouddhistes, qu'en l'absence d'une définition qu'on ne trouve nulle part, plusieurs critiques modernes regardent comme le néant pur. On peut cependant leur opposer le raisonnement qui suit : Le Bouddha, dit souvent que *les âmes existent depuis un temps sans commencement*, et, d'un autre côté, que *tout composé est périssable*. Les âmes ne font donc pas partie des composés, et doivent, par cela même, être impérissables.
2. *Lalita vistara*, édition de la *Bibliotheca indica*, chapitre XXIII, p. 459.

mauvais avec ton esprit parfaitement apaisé. Éminent par ta bonté et ta sollicitude, tu fais les affaires des créatures. Mouni éminent par ta sérénité, au cœur parfaitement calme, qui délivres des doutes et te plais dans la quiétude, éminent par les austérités et les œuvres pieuses, qui fais les affaires des créatures, parfaitement pur dans ta conduite, tu es arrivé à l'autre rive par l'effet de la bonne conduite. Toi qui enseignes les quatre vérités, qui te plais dans la délivrance entière, délivré, tu délivres les autres créatures. Doué de force et d'énergie, le démon est venu ici; (mais) par l'énergie de la sagesse, ainsi que par ta bienveillance, tu as triomphé (de lui), et tu as atteint la dignité par excellence et immortelle. Vainqueur des armées du trompeur, salut! »

XIX

Victoire du Bouddha sur les démons; espoir de ses fidèles dans son omniscience [1].

« En notre présence, les forces immenses et redoutables du démon, et cette terrible armée du démon, ont été en un moment vaincues par toi, sans te lever, sans remuer ton corps, sans qu'une parole soit prononcée. Nous te saluons, ô Sarvârthasiddha, Mouni honoré de tous les mondes! Plusieurs millions de démons aussi nombreux que les sables de la Gangâ ont été incapables de te troubler et de t'éloigner de l'arbre excellent de l'Intelligence. Des millions de sacrifices nombreux comme les sables de la Gangâ ont été offerts par toi voué à la recherche de l'Intelligence; c'est pour cela que tu resplendis aujourd'hui. Épouse bien-aimée, fils chéri, hommes et femmes esclaves, jardins, villes, royaumes, provinces et villages ainsi que l'appartement des femmes; tes mains, tes pieds, ta tête, tes yeux, ta langue, ont été abandonnés par toi occupé de la recherche de l'Intelligence; c'est pour cela que tu resplendis aujourd'hui. Ce discours prononcé bien des fois par toi : « Je serai Bouddha et je ferai traverser aux centaines de millions d'êtres l'océan de misères qui les entraîne, avec le vaisseau de la bonne loi et armé des pensées de la contemplation au-dessus des sens; » cette prière que tu faisais s'est accomplie; tu délivreras les êtres animés. Parce que nous avons loué le prince vertueux des orateurs, qui rend la vue au monde, nous sommes tous remplis de la plus grande allégresse, et nous implorons ton omniscience. Après avoir obtenu l'Intelligence parfaite et sans égale si fort louée par tous les Bouddhas, puisque tu as complétement vaincu le démon et sa suite, acquiers l'omniscience d'un Bouddha! »

1. *Lalita vistara*, édition de la *Bibliotheca indica*, chapitre XXIII, p. 462.

XX

Le Bouddha est le guide des hommes et la joie du monde [1].

« O toi dont la parole est sans défaut, sans erreur, sans aucun trouble, qui es exempt d'obscurité et de passion, et entré dans la voie de l'immortalité, tu es digne qu'on te rende des honneurs infinis dans le ciel et sur la terre. Toi qui es doué de splendeur et de mémoire, je te salue avec la tête. Tu causes la joie, et, délivré de la corruption, tu guéris la passion et l'impureté. Par ta parole qui comble de joie, tu réjouis les dieux et les hommes. Par la possession d'un corps excellent répandant la lumière, parfaitement pur de toute souillure, comme le maître des dieux et des hommes, tu es le vainqueur de cet univers Tu as dompté la foule des ennemis, habile à connaître la conduite des autres. Joie du royaume des dieux et des hommes, qui corriges la pensée des autres, très-savant, doué de pénétration, tu scrutes la conduite des autres. Parcours ici-bas en tous sens la voie de celui qui est doué des dix forces. Devenu maître de l'univers, maître de la douleur et de l'erreur, rejette-les au loin, en les guérissant, conduis l'esprit des dieux et des hommes d'après la discipline. Comme la lune, tu parcours en tous sens les quatre points du ciel. Dans cet univers formé des trois mondes, sois l'œil qui vient en aide. Joie du monde des dieux et des hommes, que rien ne trouble ton empire. Délivré des désirs de la volupté, tu te plais dans la joie de la vertu. Prédicateur de l'assemblée, il n'y a pas, dans les trois mondes, de pareil à toi.

1. *Lalita vistara*, édition de la *Bibliotheca indica*, chapitre XXIII, p. 464.

Tu es, ici-bas, le guide des créatures, leur refuge, leur secours! »

XXI

Le Bouddha, médecin de l'âme plus savant, plus puissant et plus secourable qu'Indra et que Brahmâ [1].

« Lumière de la Loi, qui as effacé les trois espèces d'impuretés, vainqueur du trouble, des vues fausses et de l'ignorance, grand par la modestie et la majesté, établis dans l'immortalité ces créatures qui se plaisent dans la voie de l'erreur, toi qui es honoré par des sanctuaires dans le ciel et sur la terre, après être apparu ici-bas dans le monde. Tu connais le remède qui guérit, car tu donnes le bonheur de l'immortalité. Les vues mauvaises, l'accumulation de l'ignorance, la souillure d'autrefois, toutes les maladies des êtres qui ont un corps, tu les enlèves, toi qui es dans la voie des anciens Djinas (Bouddhas). C'est pourquoi tu es le meilleur des médecins, ô guide. Quand tu parcours la terre de tous côtés, l'éclat du soleil et de la lune, le feu des étoiles, la lumière de la pierre précieuse (mani), les splendeurs d'Indra et de Brahma s'effacent à ton aspect et ne brillent plus. O toi qui produis la lumière de la sagesse, enveloppé de splendeur et de majesté, venus en ta présence, nous te saluons avec la tête, toi qui as une science merveilleuse. Guide excellent, à la parole douce entre toutes, qui montres ce qui est le vrai et ce qui n'est pas le vrai, à l'esprit dompté et serein, aux sens vaincus, à l'âme apaisée, ô maître, tu instruis l'assemblée des dieux et des hommes. Je te salue, ô Çâkya-Mouni, le premier des hommes, honoré des hommes et des dieux; possédant la science et apportant la meilleure exposition de la science, tu enseignes dans les trois mondes. Doué de la triple science, enseignant la délivrance, écartant la souillure des trois impuretés, connaissant parfaitement, ô Mouni, ce qui est bon et ce qui n'est pas bon, je te salue, merveille des trois mondes, honoré dans le ciel et sur la terre! »

1. *Lalita vistara*, édition de la *Bibliotheca indica*, p. 466.

XXII

La loi du Bouddha, est la loi de délivrance générale et du bonheur sans fin [1].

« Quand tu étais dans le séjour de Touchita, tu as expliqué la Loi excellente; et cette Loi enseignée par toi, les fils des dieux n'ont pas cessé de la suivre jusqu'à ce jour. Nous ne nous rassasions pas de te voir, nous ne nous rassasions pas d'entendre la Loi. Océan de qualités, flambeau du monde, je te salue de la tête et du cœur. Quand tu as émigré du séjour du Touchita, toutes les inquiétudes (y) avaient été calmées par toi. Au moment où tu t'es assis auprès de l'arbre de l'Intelligence, les misères de toutes les créatures ont été soulagées. Puisque tu as atteint l'Intelligence excellente que tu désirais et vaincu le démon, puisque tes vœux, ô ascète, sont accomplis entièrement, tourne promptement la roue excellente (de la Loi). De tous côtés des milliers d'êtres animés charmés par la loi disent : puissé-je entendre la Loi! Promptement tourne la roue excellente; que des milliers de créatures animées soient délivrées! »

« Celui qui t'égale par ses mœurs, sa méditation et sa sagesse, n'existe pas; où (trouver) qui te surpasse? Tathâgata compatissant et habile à délivrer complétement, nous te saluons avec la tête. Nous avons vu la pompe que les dieux ont déployée à Bôdhimanda [2]; nul autre que toi n'est digne de pareils sacrifices de la part des dieux et des hommes. Il ne reste pas sans résultat, ton avénement, en vue duquel tu as pratiqué de nombreuses austérités, puisque, après avoir triomphé du trompeur et de son armée, tu as obtenu l'Intelligence suprême, tu as illuminé les dix points de l'espace. Avec le flambeau de la sagesse tu as éclairé les trois mondes. Tu chasseras les ténèbres, et donneras aux créatures l'œil que rien ne surpasse. Pour toi ne suffiraient pas des louanges chantées pendant plusieurs kalpas, quand même elles égaleraient le nombre de tes pores. Océan de qualités, célébré par le monde, nous te saluons avec la tête, ô Tathâgata! »

1. *Lalita vistara*, édition de la *Bibliotheca indica*. chap. XXIII, p. 468.
2. Lieu où le Bôdhisattava devint Bouddha. C'est aujourd'hui Gaya, dans le Béhar méridional.

XXIII

Le Bouddha sur la terre a sacrifié aux précédents Bouddhas avant de les égaler par la force de la méditation et la puissance de l'intelligence [1].

« Mouni sans trouble et sans reproche, toujours inébranlable comme le mont Mérou, célébré aux dix points de l'espace, ayant l'éclat de la science, doué de la majesté des vertus, tu as, ô Mouni, fait autrefois aux Bouddhas des sacrifices innombrables et purs; dans les domaines de celui-ci (le démon), auprès de l'arbre de l'Intelligence, tu as, à cause de cela, triomphé de l'armée du démon. Mine de vertu, de tradition, de méditation et de sagesse, étendard de science, vainqueur de la vieillesse et de la mort, tu es le meilleur des médecins, tu donnes la vue aux mondes. O Mouni, purifié des trois impuretés et du vice, tes sens sont apaisés, ton cœur apaisé. Chef des Çâkyas, roi de la Loi dans le monde, nous nous réfugions vers toi. Toi qui, par la force de ton héroïsme, es parvenu à l'exercice illimité de la vénérable Intelligence, tu as la force de la sagesse, la force des moyens et de la douceur, la force des actions pures. Ces forces, ô Bhagavat, du moment que tu es établi dans l'Intelligence, étant illimitées, aujourd'hui que doué de ces forces tu siéges à Bôdhimanda, tu es arrivé à la possession des dix forces. A la vue des troupes innombrables (de démons), tous les dieux remplis d'effroi disaient : le roi des Çramanas assis à Bôdhimanda ne sera-t-il pas abattu? Mais tu n'as pas été effrayé par les démons, et ton corps n'a pas même tressailli. Tu as triomphé de l'armée du démon ébranlée de tous côtés, frappée de ta main lourde à supporter. Et comme ceux qui, autrefois, ont obtenu l'Intelligence pure sur le siége du lion, de même tu es, après eux, devenu Bouddha, leur égal, leur pareil, sans aucune différence; égal par le cœur, égal par la pensée, tu as obtenu de toi-même l'omniscience. C'est pourquoi tu es le plus pur du monde, existant par toi-même, le champ des bonnes œuvres, dans le monde! »

1. *Lalita vistara*, édition de la *Bibliotheca indica*, chapitre XXIII, p. 471.

XXIV

Éloge de la voix du Bouddha sonore, harmonieuse et délectable, de sa démarche qui fait resplendir tout grain de poussière [1].

« Toi dont la parole est très-douce, agréable, allant au cœur, comme la lune qui amène le calme, ton esprit est pur, tu as le visage riant, la langue grande. Prince des Mounis, qui donnes la plus grande joie, nous te saluons. Toutes les voix du monde, quelles qu'elles soient, qui font la joie des dieux et des hommes, aussitôt que résonne ta parole pleine de charme, toutes les voix du monde sont éclipsées. Elle (la parole) apaise les passions, l'envie, le trouble, la misère, et produit dans les (êtres qui ne sont) pas des hommes la joie la plus pure. Ceux qui ont écouté la Loi avec un cœur, non troublé, obtiendront tous la vénérable et complète délivrance. Tu ne dédaignes pas ceux qui ne sont pas instruits, et tu n'es jamais orgueilleux de l'orgueil de la science. Tu n'as ni fierté, ni abattement, comme la première des montagnes s'élevant du milieu de l'Océan. Puisque tu es apparu dans le monde à de pareils êtres, le profit des hommes a été un grand profit. Comme la déesse de la fortune donne les richesses, fais au monde entier le don de la Loi.

Il a dit : « Dans les trois mille (mondes), restant indestructible comme le diamant, assis à Bôdhimanda sur un siége de diamant, quand même ici ma peau, ma chair, mes os et mes pieds se dessécheraient, je ne me lèverais pas sans avoir atteint l'Intelligence. » Si, ô lion des hommes, tous les trois mille (mondes) n'avaient pas été bénis par toi, les millions de champs qu'avec la plante de leurs pieds ont foulés dans la grandeur de leur élan les Bôdhisattvas quand ils sont venus, auraient été détruits sans exception. A tous les points de la terre où le plus pur des êtres a marché, le profit des dieux de la terre a été un immense profit. Tout ce qu'il y a de (grains de) poussière dans le monde ont été illuminés par toi. Les trois mille (mondes) sont devenus un Tchâitya (sanctuaire), et à plus forte raison ton corps. Les cent mille masses d'eau souterraine, tous les êtres vivants qui se meuvent sur la surface de la terre, les trois mille terres

1. *Lalita vistara*, édition de la *Bibliotheca indica*, chapitre XXIII, p. 473.

tout entières, nous les avons pris pour te les offrir tous; uses-en selon ton plaisir. Partout où tu te reposeras, te promèneras ou dormiras, que les Çrâvakas fils (spirituels) de Gautama Sougata prononcent les discours de la Loi. Que ceux, quels qu'ils soient, qui l'écouteront, fassent reverdir toutes les racines de la vertu en vue de l'Intelligence suprême. »

XXV

Prière au Bouddha pour qu'il éclaire les ténèbres, détruise l'ignorance et l'impiété, les douleurs et la mort [1].

« Après avoir obtenu le grand cercle excellent de la science et avoir répandu des rayons aux dix horizons, lotus des hommes, ouvre ta bouche d'où rayonne la science. Soleil des orateurs, pourquoi aujourd'hui restes-tu dans l'indifférence? Après avoir convié les êtres à (partager) une vénérable richesse, après avoir consolé plusieurs millions de créatures vivantes, pourquoi restes-tu silencieux et indifférent pour l'univers? Parent du monde, cela ne te convient pas. Daigne battre le grand tambour de la Loi, et fais promptement résonner la conque de la bonne Loi, fais préparer le grand pilier du sacrifice de la Loi, fais allumer le grand flambeau de la Loi, fais tomber la pluie excellente de la Loi, délivre ceux qui demeurent dans l'Océan de l'existence, affranchis ceux-ci des maladies et des douleurs, soulage ceux que brûle le feu de la douleur, montre la route sûre du calme, du bien-être et du bonheur sans vieillesse et sans douleur. Pour celui qui, privé de guide, ne va pas dans la voie du Nirvâna et demeure dans une fausse voie, ô guide, sois miséricordieux. Ouvre largement les portes de la délivrance complète, enseigne la conduite religieuse que rien ne trouble. Pour les hommes qui sont devenus aveugles, ô guide, purifie l'œil de la loi. Lune des hommes et leur guide, excepté toi, il n'y a personne qui guérisse de la naissance et de la vieillesse (qui sont le partage) des mondes, ni dans le monde de Brahmâ, ni dans le monde des dieux, ni dans le monde des Yakchas, des Gandharbas et des hommes. Après que tous les dieux ont fait respectueusement leur requête, moi aussi, ô roi de la Loi, je viens t'implorer. A cause de cette bonne œuvre, puissé-je faire tourner promptement la roue de la meilleure Loi! »

1. *Lalita vistara*, édition de la *Bibliotheca indica*, p. 512, l. 7.

XXVI

Supplications au Bouddha pour qu'il sorte de son indifférence, instruise les hommes et leur fasse partager son immortalité [1].

Autrefois il y a eu au (pays de) Magadha une loi impure, des paroles nées d'une pensée entachée de souillures; à cause de cela, ô Mouni, daigne ouvrir la porte de l'immortalité. Il en est qui écoutent la Loi du Bouddha sans tache. Toi-même tu as fait ce qu'il fallait que tu fisses, tu es arrivé à la puissance; purifié des taches accumulées de la misère, tes vertus se sont augmentées sans qu'aucune diminue. Tu es parvenu ici au plus haut point de la Loi. Mouni, il n'en est pas de pareil à toi dans ce monde. Grand Richi, ton supérieur où est-il? Resplendissant au milieu de ces trois mondes, ta personne est comme une montagne dans le séjour des Asouras. Daigne prendre en grande pitié ces créatures misérables; il ne convient jamais à un (être) tel que toi de rester dans l'indifférence. Toi qui possèdes la force du courage, tu es bien capable de délivrer les créatures. Que les Asouras, les Çramanas, les Brahmanes, avec toutes ces créatures qui sont depuis longtemps dans la souffrance, soient délivrés des maladies et de la fièvre; c'est là leur refuge, il n'y en a pas d'autre ici-bas. Cette Loi ayant été approfondie par le Victorieux (Djina), il l'enseignera sans qu'il y manque rien telle qu'elle est. Par l'effet d'une pensée vertueuse, atteignant le but (qui est) l'immortalité, les dieux et les hommes depuis longtemps enchaînés seront bientôt délivrés à cause de toi. C'est pour cela qu'on t'implore (toi qui es) habile et fort. Corrige les êtres, depuis longtemps (égarés) hors de leur route dans leurs pensées mauvaises; ils désirent entendre des sujets complétement inconnus; ils sont bien affaiblis, comme ceux qui désirent ardemment, ô grand Mouni. De même qu'un nuage (arrose) la terre desséchée, ô guide, désaltère-les

1. *Lalita vistara*, édition de la *Bibliotheca indica*, chapitre xxv, p. 517, l. 3.

avec la pluie de la Loi. A ces hommes depuis longtemps languissants dans le monde, obscurcis par des vues mauvaises, errants dans les épines, après qu'ils auront obtenu l'immortalité à laquelle ils aspirent, daigne enseigner la voie droite et sans épines. Ces aveugles tombés dans le précipice et qui sont sans guide, nul autre ici-bas ne peut les en retirer. Chef du troupeau, rempli de sagesse, daigne, dans ta sollicitude, entretenir ceux qui sont tombés dans le grand précipice. Mouni, depuis longtemps tu es toujours absent; comme la fleur de l'Oudoumbara, très-rarement les guides victorieux apparaissent sur la terre. Maître, puisque tu en as le loisir, daigne délivrer les êtres. « Après avoir passé moi-même, je ferai passer (les autres) », as-tu dit. Telle est la pensée qui t'est venue dans une existence antérieure. Aujourd'hui que tu es vraiment arrivé à l'autre bord, toi qui as la force de la vérité, rends ce vœu une vérité. Mouni, avec le flambeau de la Loi, éloigne l'obscurité. Déploie l'étendard du Tathâgata; le temps de celui qui donne d'excellents préceptes est venu. Daigne faire retentir le son du tambour, pareil à la voix du roi des animaux.

XXVII

Description des effets de la splendeur du Bouddha qui illumine les mondes, réveille les générations et porte partout une joie qui éclate en chants d'allégresse [1].

En ce moment, ô Religieux, le Tathâgata fit jaillir de son corps une lumière telle, qu'elle enveloppa d'une grande splendeur les régions des trois mille grands milliers de mondes. Par cette splendeur même, les régions du monde enveloppées de toutes sortes de vices, obscurcies par les ténèbres, où le soleil et la lune, avec leur grande expansion, avec leur grande puissance, ne peuvent tous les deux faire pénétrer la couleur avec la couleur, la lumière avec la lumière, la splendeur avec la splendeur, n'échauffent pas et ne rayonnent pas; là où tous les êtres qui y sont nés, ne voient pas même leurs propres bras étendus, ces régions furent en ce moment illuminées d'une grande splendeur. Tous les êtres qui y étaient nés ne furent pas plutôt éclairés par cette lumière, que se voyant les uns les autres ils dirent : Ah ! d'autres êtres sont nés ici ; certainement d'autres êtres sont nés ici. Et cette réunion des trois mille grands milliers de mondes ressentit diversement six tremblements sous la forme de dix-huit grands signes surnaturels . Elle fut remuée, remuée fortement, remuée fortement de tous côtés ; ébranlée, ébranlée fortement, ébranlée fortement de tous côtés ; secouée, secouée fortement, secouée fortement de tous côtés ; troublée, troublée fortement, troublée fortement de tous côtés ; résonna, résonna fortement, résonna fortement de tous côtés ; retentit, retentit fortement, retentit fortement de tous côtés ; s'abaissa à son extrémité, au milieu s'éleva; s'abaissa au milieu, à l'extrémité s'éleva ; du côté de l'orient s'abaissa, du côté du couchant s'éleva ; du côté du couchant s'abaissa, du côté de l'orient s'éleva; du côté du nord s'abaissa, du côté du midi s'éleva ; du côté du midi s'abaissa, du côté du nord s'éleva. En ce moment furent entendus des sons joyeux, ravissants, délicieux, produisant le contentement, harmonieux, dignes d'être loués, qu'on ne peut assez louer, dont on ne peut se rassasier, et n'inspirant point de crainte. En ce moment aucun être ne fut blessé, inquiété, effrayé ou épouvanté; en ce moment la splendeur même du soleil et de la lune, d'Indra, de Brahma et des gardiens du monde fut éclipsée; les êtres infernaux, les êtres réduits à la condition de bête et ceux qui sont nés dans le monde de Yama [1], tous en ce moment, furent exempts de douleur et remplis de bien-être. Dans tous les êtres la passion, le dégoût, le trouble, l'envie, la jalousie, la vanité, l'hypocrisie, l'orgueil, la colère, la malveillance et la méchanceté furent détruits. En ce moment tous les êtres eurent les uns pour les autres une pensée de bienveillance, une pensée de charité, et les sentiments d'un père et d'une mère.

Et du milieu de ce jet de lumière se firent entendre ces Gâthâs (stances) :

« Celui qui, après être descendu de la demeure du Touchita [2], est entré dans le sein d'une mère et est né dans le jardin de Loumbinî [3], a été

1. *Lalita vistara*, édition de la *Bibliotheca indica*, chapitre xxvi, p. 532, l. 9.

1. Dieu des enfers.
2. Nom d'un étage du ciel d'où descendent parmi les hommes les êtres qui n'ont plus qu'une existence à passer sur la terre avant leur délivrance finale que leur assure la condition de Bouddha.
3. Jardin de plaisance où naquit le Bouddha.

reçu par l'époux de la déesse Çatchî [1]. C'est lui qui, avec l'énergie et la démarche du lion, après avoir fait sept pas [2], sans être troublé, a dit avec une voix pareille à celle de Brahmâ : « Je suis le plus grand dans le monde. » Afin de venir en aide à tous les êtres, il a abandonné les quatre continents [3], et, après avoir pratiqué des austérités difficiles, il s'est avancé vers Mahimanda [4]. Après avoir vaincu le démon et son armée, il a obtenu l'Intelligence suprême pour venir en aide au monde. Il est venu à Vârânasî (Bénarès) pour faire tourner la roue de la Loi. C'est là que Brahmâ ainsi que les dieux l'exhortent en disant : Tourne cette roue. Et pris d'un sentiment de pitié pour le monde, le Mouni a consenti. Fidèle à sa promesse, il est venu à Vârânasî dans le Mrigadâva (bois des gazelles) où, glorieux, il tournera l'excellente et merveilleuse roue. Que celui qui désire entendre la Loi que le Victorieux a obtenue en passant par des millions de kalpas (âges du monde) vienne vite en se hâtant afin d'entendre cette Loi. L'avénement comme homme et Bouddha est difficile à obtenir ainsi que la foi ; ce qu'il y a de meilleur, c'est l'audition de la Loi, et l'affranchissement des huit conditions sans repos [5] est difficile à obtenir. Tout a été obtenu par toi aujourd'hui : avénement à l'état de Bouddha, quiétude et foi, et l'oreille excellente de la Loi, après avoir abandonné tout enivrement. Puisque depuis des millions de kalpas la Loi n'est pas entendue, aujourd'hui que tu as obtenu d'être délivré de tout enivrement, ô guide, viens vite faire tourner la roue de l'immortalité.

1. Épouse d'Indra, le dieu de l'atmosphère, le Jupiter tonnant des Indiens.
2. C'est au moment même de sa naissance, et en présence d'Indra qui l'avait soutenu, que le Bouddha fit sept pas et parla comme il est dit ici.
3. C'est-à-dire qu'il a abandonné l'empire du monde composé de 4 continents.
4. Synonyme de Bôdhimanda. — C'est le lieu où Çâkya-Mouni obtint l'Intelligence suprême.
5. Ce sont celles des êtres infernaux, des animaux, des prêtâs (espèces de Tantales), des dieux dont la vie est longue avant la délivrance finale, des barbares, des infirmes, des gens à vue fausse, et enfin de ceux qui ne sont pas contemporains d'un Bouddha.

XXVIII

Adoration du Bouddha comme le pur des purs par les esprits, par les Dieux, par les hommes, afin qu'il fasse tourner à jamais la roue de la Loi [1].

« Tu seras le lion entre les lions des hommes, ô Bouddha. Quand tu as été prédit par Dipangkara [2], ô être pur, tu as, au même instant, fait la prière que voici : après avoir obtenu l'Intelligence parfaite, je prêcherai la loi en l'expliquant.

Des dix horizons, tout ce qu'il y a d'êtres purs sont venus, ici ils ne peuvent tous entrer en si grand nombre. Penchés, les mains jointes et s'inclinant devant tes pieds, pour que tu fasses tourner la roue de la Loi, ils t'exhortent, ô joie de la race de Çâkya. Tous les préparatifs faits, à Bôdhimanda, par les dieux, les préparatifs faits par tous les fils des Victorieux, toutes ces richesses déployées ici, l'ont été pour faire tourner la roue de la Loi, afin que, le kalpa étant complétement achevé, ce qui a été dit ne soit pas sans accomplissement. Le ciel des trois mille mondes est rempli des troupes des dieux, le sol de la terre est couvert d'Asouras, de Kinnaras et d'hommes. En ce moment nul bruit importun ne se fait entendre. Tous, l'esprit très-attentif, considèrent le Victorieux. »

1. *Lalita vistara*, édition de la *Bibliotheca indica*, chapitre XXVI, p. 539.
2. L'un des six Bouddhas qui ont précédé Çâkya-Mouni.

HYMNES A LA TRIADE INDIENNE

ET AUTRES POÉSIES

INDE

PÉRIODE DE DÉCADENCE

Pour déterminer cette période nous avons fait des choix divers et nombreux qui permettront à chacun, en jugeant de la dégradation de l'idée, sinon de la forme, de remplacer une chronologie absente, et d'étudier dans son ensemble un grand mouvement social dont aucun historien local n'a reconnu et développé les causes. Quant aux poésies tirées du *Harivansa*, nous ne les avons reléguées à cette place suprême que par le fait de notre incertitude sur le temps de leur apparition, car leur conception à la fois naïve et grandiose, leur forme ample et majestueuse, leur grâce et leur vigueur ne peuvent que bien difficilement appartenir à une époque d'infériorité et de décadence.

Voici la liste de nos choix et le nom des traducteurs :

1° Des hymnes à Vichnou extraits du *Vichnou-Pourana*, traduits d'après la version anglaise de Wilson, revus sur le texte sanscrit par le savant indianiste M. Foucaux ;

2° Un hymne à Siva extrait du *Mahâbhârata*, traduit par le même savant ;

3° Des hymnes et poésies diverses extraites du *Harivansa*, traduites par Langlois ;

4° Un hymne à Brahmâ extrait du *Koumara-Sambhava* de Kalidasa traduit par Fauche.

AVANT-PROPOS

Après le *Rig-véda*, qui marque la période primitive des croyances indiennes ; après les autres Védas et leurs Oupanichads, qui annoncent la période d'organisation brahmanique représentée par le Code de Manou ; après le *Lalita vistara*, qui caractérise la transformation bouddhique, nous citerons ici quelques hymnes extraits des *Pourânas*, du *Mahâbhârata* et du *Harivansa*, qui indiquent suffisamment la période de décadence. Le Dieu suprême a perdu son unité ; et les adorateurs de la Triade indienne l'assimilent, selon leurs tendances spéciales, soit à Brahmâ, soit à Vichnou, soit à Siva. Chacun de ces dieux reçoit séparément des hommages qui font de lui le centre d'un culte, opposé par les brahmanes dégénérés à la doctrine spiritualiste du Bouddhisme, qu'on finit par bannir de l'Inde, où s'élevèrent de toutes part des idoles. Dès lors Brahmâ fut presque oublié ; et Vichnou, adoré dans ses avatares ou incarnations progressives, eut pour rival Siva, dieu redoutable, réprésentant la nature brute. On voulut réunir ces diverses puissances sous le symbole *Aum*, syllabe mystique dont on avait perdu le vrai sens, et qui représentait, en principe, la création, la conservation et la destruction de l'univers [1]. Mais elle fut successivement appliquée à chacun des trois types distincts, dont les Pourânas compliquèrent de plus en plus les images gigantesques, de sorte que l'unité divine s'absorba dans le panthéisme.

Toutefois, si les statues de ces dieux,sculptées dans les grottes ou les pagodes, dénotent une absence complète de goût dans les arts plastiques, il n'en est pas de même des compositions poétiques et idéales sous lesquelles les ont représentés les chantres des dernières épopées.

Ils nous peignent Vichnou [2], dieu conservateur, honoré surtout par les peuplades agricoles et pastorales, Vichnou qui pénètre l'univers de sa bienfaisante influence, et qu'on appelle aussi Nârayana et Bhagavan [3], entouré d'attributs prospères et suivi d'un cortége secourable. C'est le lotus, le saphir, la conque marine, le cercle étoilé ; c'est l'homme aigle, son messager, adversaire du serpent vénimeux ; ce sont les Gôpis, nymphes bergères, et surtout son épouse Lakchmî ou Çris [4], grâce et beauté parfaite, près de laquelle se tient Kâma, l'amour, incorporel, imperceptible, lançant des flèches armées de fleurs. A chaque révolution terrestre, provoquée par l'effort des Daityas [5] ou par la haine secrète de Siva, Vichnou est apparu pour défendre la cause des Dévas et celle des hommes ; et chacune de ses apparitions marque une époque cosmogonique. D'abord poisson, tortue, au milieu des eaux du déluge ; puis sanglier, lion, sur la terre sans culture ; puis Brahmane nain, Brahmane armé, au sein de la société naissante, il devient, dans les siècles guerriers, Râma et Krichna, types

1. Le mot *Aum* vient du pronom *avam*, *aom*, qu'on trouve en zend, avec le sens de *celui-là*, *l'inconnu*.
2. *Vichnou* ou plutôt *Vishnus* correspond exactement, selon nous, au grec οἴγνυς, pénétrant, participe du verbe οἴγνυμι, ouvrir.
3. *Nârayana*, qui marche sur les eaux ; *Bhagavan*, le fortuné.
4. *Çris* est évidemment le grec χαρις, grâce ; surnom de Vénus dans Homère
5. Les *Daityas* sont les titans et les *Dévas* les dieux.

d'héroïsme. Plus tard il sera Bouddha, le logicien, opposé par les prêtres au sage Çakya-Mouni, en attendant que Kalkis, le terrible, il vienne pulvériser sous les pieds de son coursier blanc la terre appelée à une existence nouvelle.

Siva [1], le dieu de la nature dans sa formation et sa dissolution, adoré surtout par les rudes peuplades des bois et des montagnes, assuma au contraire des attributs toujours imposants ou redoutables; soit que, sous le nom d'Içvara, génie suprême de fécondité, il ait pour épouse Bhavanî, la productrice [2], pour cortége le taureau et la chèvre sauvage; soit que sous le nom de Roudra, représentant le temps et ses fléaux, il s'allie à Kâlis [3], la déesse implacable, et qu'armé de son disque et ceint d'un collier de crânes, il prenne pour satellites le tigre et le serpent, et pour ministres les larves et les tempêtes. Ses fils sont Skanda, le guerrier farouche, et Ganesa, l'habile conseiller, dont le paon et l'éléphant sont les emblèmes; et chacune de ses apparitions amène une catastrophe pour le monde ou pour l'humanité.

Brahmâ [4], déchu de sa grandeur, et considéré comme la cause, désormais impassible, de l'univers, fut représenté, sortant de l'œuf d'or, avec quatre visages tournés vers les quatre points cardinaux. On lui donna pour épouse Mâyâ [5], l'illusion, manifestation du monde visible, pour fils les dix patriarches, pour ministre l'architecte divin, pour messager le cygne aux blanches ailes qui vole le plus haut vers le ciel.

Comme on le voit, ces images ne manquent pas d'une certaine poésie; mais la pensée réelle de la divinité, la conscience morale du devoir y sont complétement voilées. Ce n'est plus qu'un panthéisme brillant mais incapable de produire aucun bien; et il était temps que le mahométisme, suivi de la lumière plus pure du christianisme, vinssent réveiller ces esprits engourdis, et les ramener aux conceptions élevées dont quelques sages, parmi les Indiens, ont conservé l'antique souvenir.

1. Siva ou plutôt *Çiva*, paraît se rapporter à la racine κυεω, produire.
2. *Içvara*, grec ἰσχυρος; *Bhavanî*, φυουσα.
3. *Roudra*, grec ροιζων, rugissant; *Kâlis*, grec κηρ.
4. *Brahmâ* peut s'expliquer par la racine βριαω, prévaloir.
5. *Mâyâ*, en grec μαγεια.

F. G. EICHHOFF.

HYMNES A LA TRIADE INDIENNE

ET AUTRES POÉSIES

HYMNE A VICHNOU [1].

Gloire à Vichnou, l'immuable, le saint, l'éternel, le suprême seigneur de la nature entière, et dont la puissance surpasse tout; gloire à celui qui est Hiranyagarbha, Hari et Sankara [2], le créateur, le conservateur et le destructeur du monde; gloire à Vasudéva, libérateur de ceux qui l'adorent; à celui dont l'essence est à la fois une et multiple; qui est à la fois subtil et corporel; visible et invisible; à Vichnou, la cause de l'émancipation finale. Gloire au suprême Vichnou, cause de la création, de l'existence et de la fin de ce monde; qui est la racine du monde, et qui se compose du monde [3]!

LOUANGES DE VICHNOU [4].

Salut à toi, qui es toutes les créatures, à toi qui tiens la massue et la conque. Élève-moi aujourd'hui comme tu m'as élevée dans les anciens jours. C'est de toi qûe j'ai toujours procédé, c'est en toi que je consiste, ainsi que les cieux et toutes les autres choses qui existent.

Salut à toi, à toi, esprit de l'esprit suprême, âme des âmes, à toi le visible et l'invisible, qui ne fais qu'un avec les éléments et avec le temps.

1. Vichnou est considéré ici comme dieu suprême.
2. Les trois personnes de la Triade, plus correctement du Trimourti indien : Hiranyagarbha « celui qui a eu pour matrice l'œuf d'or », est un des noms de Brahmâ; Hari, c'est Vichnou, et Sankara, Siva.
3. *Vichnou-Pourana*, liv. I, chap. II.
4. C'est Prithivì, déesse de la terre, qui adresse ces louanges à Vichnou au moment où il se montre sous la forme d'un sanglier. *Vichnou-Pourana*, liv. I, chap. IV.

Tu es le créateur de toutes choses, leur conservateur et leur destructeur sous les formes de Brahmâ, de Vichnou et de Roudra, aux époques de la création, de la durée et de la dissolution. Quand tu as dévoré toutes choses, tu te reposes sur l'Océan qui s'étend sur le monde. Personne ne connaît ta vraie nature et les dieux t'adorent seulement sous la forme qu'il t'a plu de prendre. Ceux qui désirent la libération finale t'adorent comme le Brahmâ suprême; et quel est celui qui n'adorant pas Vasoudéva, [1] obtiendra l'émancipation? Tout ce que l'intelligence peut comprendre, tout ce que l'esprit peut percevoir, n'est qu'une de tes formes.

Tu es mon créateur, et c'est vers toi que je cours me réfugier; de là vient que dans cet univers, on m'appelle Mâdhavì [2]. Victoire à l'essence de toute sagesse, à l'immuable et à l'impérissable; victoire à l'éternel, à l'essence des êtres, visible et invisible, à celui qui est en même temps la cause et l'effet, qui est l'univers, le Seigneur sans péché du sacrifice! Tu es le sacrifice, tu es l'offrande, tu es l'Aumkara mystique [3], tu es les feux du sacrifice; tu es les Védas et les sciences qui en dépendent; tu es Hari, l'objet de toute adoration; le soleil, les étoiles, les planètes, le monde entier, tout ce qui est sans forme ou doué de forme, tout ce qui est visible ou invisible, tu es toutes ces choses. Tout

1. Vasoudéva, le dieu des créatures, nom sous lequel on indique le créateur suprême.
2. La fiancée de Mâdhava ou Vichnou.
3. On sait que la syllabe *Aum* appliquée d'abord à l'essence divine (*avam* ou *tad*, cela, l'inconnu) est devenue plus tard le symbole du Trimourti.

ce que j'ai dit, ô le plus grand des êtres, ou ce que je n'ai pas dit, tu es tout cela. Salut à toi, encore et encore! Salut! salut!

LOUANGES DE VICHNOU [1]

Gloire à toi, seigneur suprême des seigneurs; Kesava, suverain de la terre, toi qui tiens la massue, la conque, le disque et l'épée, cause de la destruction et de l'existence. Tu es, ô Dieu! il n'y a pas d'autre condition suprême que toi. Tu es la personne du sacrifice, car tes pieds sont les Védas; tes défenses sont le poteau auquel ta victime est liée; dans tes dents sont les offrandes; ta bouche est l'autel, ta langue est le feu, et les poils de ton corps sont l'herbe du sacrifice. Tes yeux, ô tout-puissant, sont le jour et la nuit; ta tête est le siége de toutes choses; ta crinière est l'hymne des Védas; tes narines sont toutes les offraudes. O toi qui es éternel et qui es de la hauteur d'une montagne, sois-nous propice! Nous te reconnaissons, ô toi qui as traversé le monde et qui es la forme universelle, pour être le commencement, la contiuation et la fin de toutes choses. Tu es le Dieu suprême; aie pitié de nous, ô soùverain de tous les êtres.

LOUANGES DE VICHNOU [2].

Salutations répétées à toi qui es indéfinissable; tu es Brahmâ, tu es celui qui porte l'arc Pinâka (Siva); tu es Indra; tu es le feu, l'air, le dieu des eaux, le soleil, le roi de la mort, les Vasous, les Marouts, les Sàdhyas, et les Viswadévas [3]. Tu es cette assemblée de divinités qui est maintenant venue devant toi, car tu es partout, ô créateur du monde. Tu es le sacrifice, la prière qui accompague l'offrande, la syllabe mystique Aum, le souverain de toutes les créatures, tu es tout ce qu'il y a à connaître ou à ignorer. O âme universelle, le monde entier se compose de toi. Vaincus par les Daityas, nous nous sommes réfugiés auprès de toi. O Vichnou, âme universelle, aie compassion de nous; défends-nous par ta grande puissance. Il y aura pour nous affliction, désirs, troubles et chagrins, jusqu'à ce que ta protection nous soit accordée, mais tu es celui qui efface tous les péchés. O toi, qui es pur d'esprit, montre-toi favorable à nous qui nous sommes réfugiés auprès de toi; seigneur de toutes les énergies, par l'effet de ton pouvoir, fais nous de grâce prospérer!

PRIÈRE A ÇRIS [1].

Je m'incline devant Çris, la mère de tous les êtres, assise sur son trône de lotus aux yeux pareils à des lotus épanouis; et s'appuyant sur la poitrine de Vichnou. Tu es Siddhi (la puissance surhumaine); tu es Swadhâ et Swahâ; tu es l'ambroisie qui purifie l'univers; tu es le soir, la nuit et l'aurore; tu es la puissance, l'intelligence la foi, tu es la déesse de l'éloquence. O belle déesse, tu es la science de la dévotion, la grande science, la science mystique et la science spirituelle qui assure la libération éternelle. Tu es la science du raisonnement, les trois Védas, les lettres et les arts; tu es la science de la politique et de la morale. Le monde est, par toi, peuplé d'images agréables ou désagréables. Quelle autre que toi, ô déesse, est assise sur la personne du dieu des dieux armé de la massue; qui est produit par le sacrifice, et que contemplent les saints solitaires? Abandonnés par toi, les trois mondes étaient au bord de leur ruine, mais ils ont été ranimés par toi. Par ton regard propice, ô puissante déesse, les hommes obtiennent des femmes, des enfants, des amis, des récoltes, des richesses. La santé et la force, la puissance, la victoire, le bonheur s'obtiennent facilement par ceux à qui tu daignes sourire. Tu es la mère de tous les êtres, comme le dieu des dieux, Hari, est leur père, et ce monde animé ou inanimé est pénétré de toi et de Vichnou.

O toi qui purifies toutes choses, n'oublie pas nos trésors, nos greniers, nos demeures, nos serviteurs, n'abandonne pas nos personnes, nos femmes, nos enfants, nos amis, nos descendants, nos joyaux, ô toi qui reposes sur la poitrine du dieu des dieux. Ceux que tu délaisses sont abandonnés par la vérité, par la pureté et par la bonté, par toute qualité aimable et excellente, tandis que l'être vil et indigne que tu regardes favorablement se trouve aussitôt doué de toutes les

1. Comme dans l'hymne précédent, ces louanges sont adressées à Vichnou au moment où il se montre sous la forme d'un sanglier. *Vichnou-Pourana*, liv. I, chap. IV.

2. Ce sont les dieux, opprimés par les Danavas qui adressent cette prière à Vichnou. *Vichnou-Pourana*, liv. I, chap. IX.

3. Le chantre énumère ici toutes les divinités védiques, qu'il résume en Vichnou, comme elles l'étaient jadis en Brahmâ.

1. Çris ou Lakchmî, la gracieuse, la brillante épouse de Vichnou, est la Vénus Uranie, célébrée par Lucrèce dans le poëme de *la Nature*. — *Vichnou-Pourana*, liv. I, chap. IX.

qualités excellentes; il acquiert une famille et du pouvoir. Celui vers lequel ton visage est tourné est honorable, aimable, prospère, sage, et d'une naissance élevée; c'est un héros dont la bravoure est irrésistible. Mais ses mérites et ses avantages sont changés en indignité, si tu détournes la figure de lui, ô mère du monde, chérie de Vichnou. Les langues de Brahmâ sont impuissantes à célébrer ton excellence. Sois-moi propice, ô déesse aux yeux de lotus et ne m'abandonne plus jamais !

PRIÈRE A VICHNOU [1].

Nous nous inclinons devant celui dont la gloire est le sujet perpétuel de tout discours, celui qui est le premier et le dernier, le seigneur suprême du monde sans limites, qui est la lumière primitive et qui est sans pareil, indivisible et infini, l'origine de toutes les choses qui existent, mobiles ou immobiles. Adoration à cet être suprême qui est un avec le temps, dont les premières formes, quoiqu'il soit sans forme, sont le jour, le soir et la nuit. Gloire à lui, la vie de tous les êtres vivants, qui est le même que la lune, le réservoir de l'ambroisie que boivent chaque jour les dieux et les ancêtres; gloire à celui qui est un avec le soleil, la cause de la chaleur, du froid et de la pluie; qui dissipe les ténèbres et qui illumine le ciel par sa splendeur; gloire à celui qui est un avec la terre, et qui pénètre tout; l'asile de l'odorat et des autres sens, supportant le monde entier par sa solidité. Nous adorons cette forme de la divinité de Hari; qui est l'eau et la matrice du monde et la semence de tous les êtres vivants. Gloire à Vichnou, qui est identique au feu, qui est un avec l'air, l'origine de l'éther, existant comme les cinq airs vitaux dans le corps, produisant constamment l'action vitale; gloire à lui qui est identique avec l'atmosphère pure, illimitée sans formes, séparant toutes les créatures.

Gloire à Krichna qui est Brahmâ dans la forme des objets sensibles, et qui est toujours la direction des facultés des sens. Nous offrons ces salutations à ce suprême Hari qui est un avec les sens, qui est à la fois subtil et substantiel, qui est le réceptacle de toutes impressions, et la racine de toute science; à l'âme universelle qui agissant comme l'intelligence intérieure, transmet à l'âme les impressions reçues par les sens. Gloire à celui qui a les prospérités de Prakriti (la nature) et en qui toutes choses reposent sans fin, duquel toutes choses procèdent et en qui toutes choses se résolvent. Nous adorons ce Pourouchôttama, le dieu qui est un pur esprit et qui, dépourvu de qualités, est regardé par les ignorants comme doué de qualités.

Nous adorons ce suprême Brahmâ, la dernière condition de Vichnou pur qui ne produit pas, qui n'a pas eu de naissance, dépourvu de qualités et libre d'accidents; qui n'est ni haut, ni bas, ni volumineux ni menu; qui n'a ni forme, ni couleur, ni ombre, ni substance, ni affection, ni corps; qui n'est ni éthéré, ni susceptible de contact, d'odeur ou de goût; qui n'a ni yeux, ni oreilles, ni mouvement, ni parole, ni respiration, ni esprit, ni nom, ni race, ni jouissance, ni splendeur; qui est sans cause, sans crainte, sans erreur, sans faute, sans déclin, immortel; qui est exempt de passions, qui ne rend point de son; qui ne peut être perçu, inactif, indépendant de l'espace et du temps, détaché de toutes les propriétés qui enveloppent; qui exerce une puissance irrésistible et qui est identifié avec tous les êtres, ne dépendant d'aucun. Gloire à cette nature de Vichnou que la langue ne peut dire et que nul œil n'a vu !

HYMNE A VICHNOU [1].

Gloire à toi, dieu aux yeux de lotus! gloire à toi, le plus parfait des êtres spirituels, gloire à toi, âme de touts les mondes; gloire à toi qui portes le disque tranchant; gloire au meilleur des Brahmanes, à l'ami des Brahmanes et des vaches, gloire à Krichna qui conserve le monde; gloire à Gôvinda ! Louange à celui qui, comme Brahmâ, crée l'univers et qui le conserve tant qu'il existe. Adoration à toi qui, à la fin d'un Kalpa, prends la forme de Roudra, à toi qui as une triple forme. O Atchyouta, tu es les dieux, les Yakchas, les démons, les saints, les serpents, les chanteurs et les danseurs du ciel, les lutins, les esprits malins, les hommes, les animaux, les oiseaux, les insectes, les reptiles, les plantes et les pierres, la terre, l'eau, le feu, le ciel, le vent, le son, le toucher et le goût, la forme, l'odeur, l'esprit, l'intelligence, l'âme, le temps et les qua-

1. Cette prière est adressée à Vichnou par les Prachetasas ou patriarches. Suivant la légende, les dix Prachetasas, instruits par leur père, se plongèrent dans les profondeurs de l'Océan, où, pendant dix mille ans, ils s'adonnèrent à des austérités religieuses. *Vichnou-Pourana*, liv. I, chap. XIV.

1. Ces louanges sont adressées à Vichnou Nârayana par Prahlada jeté au fond de la mer. C'est la dernière expression du panthéisme le plus exagéré. *Vichnou-Pourana*, l. I, chap. X.

lités (de la nature). Tu es toutes ces choses et le principal objet d'elles toutes, ô impérissable! Tu es la science et l'ignorance, la vérité et la fausseté, le poison et l'ambroisie. Tu es l'accomplissement et la cessation des actes, tu es les actes que les Védas prescrivent, tu es celui qui jouit du fruit de tous les actes et le moyen par lequel ils s'accomplissent. O Vichnou, toi qui es l'âme de toutes choses, tu es le fruit de tous les actes de piété. Ta diffusion universelle indiquant la puissance et la bonté, est en moi, dans les autres, dans toutes les créatures, dans tous les mondes. Des ascètes méditent sur toi, des prêtres t'offrent des sacrifices. Toi seul, identique aux dieux et aux pères de la race humaine, tu reçois les offrandes brûlées et les oblations. L'univers est ta forme intellectuelle, d'où procède ce monde qui est ta forme subtile ; c'est pourquoi tu es tous les éléments subtils et les êtres élémentaires et le principe subtil qui est en eux et qui est appelé âme. C'est pourquoi, l'âme suprême de tous les objets divisés en subtils ou grossiers, qui ne peut être ni aperçue ni comprise, est encore l'une de tes formes. Gloire à toi, Pourouchôttama, et gloire à cette forme impérissable qui, âme de toutes choses, est une autre manifestation de ta puissance, l'asile de toutes les qualités existant dans toutes les créatures ! Je la salue, cette divinité suprême qui est au delà des sens, que l'esprit et la langue ne peuvent définir et qui peut être distinguée seulement par l'esprit du véritable sage.

Aum ! salut à Vâsoudéva, à celui qui est le seigneur éternel, à celui dont rien n'est distinct et qui est distinct de toutes choses. Gloire encore et encore au grand esprit; à celui qui est sans nom et sans forme, qui ne peut être connu que par l'adoration, et que les habitants du ciel adorent dans les formes manifestées en ses descentes sur la terre, car ils ne contemplent pas sa nature suprême. Je glorifie la divinité suprême, Vichnou, le témoin universel, celui qui, assis dans le for intérieur, voit en tous le bien et le mal. Gloire à ce Vichnou dont le monde n'est pas distinct! Puisse-t-il, lui sur lequel il faut méditer, comme étant le commencement de l'univers, avoir pitié de moi ! puisse-t-il, lui qui supporte toutes choses et en qui toutes choses sont tramées et tissées, lui qui est impérissable et qui ne peut déchoir, puisse-t-il avoir pitié de moi ! Gloire, encore et encore, à l'être auquel tout retourne et dont tout procède, qui est tout et en qui sont toutes choses ; à celui dans lequel je suis moi-même! car il est partout et, à travers lui, toutes choses viennent de moi. Je suis toutes choses. Toutes choses sont en moi qui suis éternel. Je ne puis périr ; je subsiste toujours, je suis l'asile de l'esprit suprême. Brahmâ est mon nom; l'âme suprême qui est avant toutes choses et qui est après la fin de toutes choses !

LOUANGES DE DÉVAKI [1]

Tu es cette Prakriti, infinie et subtile, qui autrefois porta Brahmâ dans son sein ; tu fus ensuite la déesse de la parole, l'énergie du créateur de l'univers qui produisit les Védas. Etre éternel, qui comprends en ta substance l'essence de toutes les choses créées, tu étais identique avec la création, tu étais le père du sacrifice aux trois formes devenant le germe de toutes choses, tu es le sacrifice d'où procède tout fruit ; tu es le bois dont le frottement engendre le feu. Comme Aditi, tu es la mère des Dévas ; comme Diti, tu es celle des Daityas, leurs ennemis. Tu es la lumière d'où naît le jour, tu es l'humilité, mère de la véritable sagesse ; tu es la politique des rois, mère de l'ordre ; tu es la modestie qui produit l'affection ; tu es le désir d'où naît l'amour ; tu es le contentement d'où dérive la résignation ; tu es l'intelligence, mère de la science ; tu es la patience, mère du courage ; tu es les cieux, et les étoiles sont tes enfants ; c'est de toi que procède tout ce qui existe. Telles sont, ô déesse, avec des milliers d'autres, tes facultés puissantes ; innombrables aujourd'hui sont les produits de ton sein, ô mère de l'univers. La terre entière ornée par les mers, les rivières, les continents, les cités, les villages, les hameaux et les villes; tous les feux, les eaux et les vents, les étoiles, les constellations et les planètes; le ciel rempli des divers chars des dieux, et l'éther qui fournit l'espace à toute substance, les différentes sphères de la terre, du firmament et du ciel, des saints, des sages, des ascètes et de Brahmâ, l'œuf entier de Brahmâ, avec toutes ses populations de dieux, de démons et d'esprits, de dieux serpents, de lutins, de fantômes, d'hommes et d'animaux ; toutes les créatures qui vivent et sont comprises en celui qui est leur seigneur éternel, et

1. Dévaki, la divine épouse de Vasoudéva, étant enceinte de Krichna, les dieux lui adressent ces louanges. *Vichnou-Pourana*, liv. V, sect. II, chap. II.

l'objet de la compréhension de tous; dont la forme réelle, la nature, le nom et les dimensions ne sont pas à la portée de l'intelligence humaine, tous ces êtres enfin sont maintenant en toi avec Vichnou. Tu es Swâhâ; tu es Swadhâ; tu es la la sagesse, l'ambroisie, la lumière et le ciel. Tu es descendue sur la terre pour conserver le monde. Aie compassion de nous, ô déesse, et fais le bonheur de l'univers. Sois fière de porter cette divinité par laquelle l'univers est soutenu!

LOUANGES DE VICHNOU [1].

En toi nous voyons un grand corps formé des éléments et uni à la pensée : tu es l'être simple revêtu de sens, l'être actif soumis à la naissance et toujours éternel. Quand la création périt, tu ne meurs pas; quand elle renaît, atome impérissable, tu te couvres de mille formes diverses. Tu donnes dans les trois mondes l'éveil à la nature, inspirant aux êtres le désir de se reproduire. Orné de formes agréables et variées, tu parcours ces mondes sans rien perdre de ta liberté. Tu animes le corps humain, et le soutiens dans ses opérations. Esprit de l'yoga sacré et du serpent mystérieux, maître des dieux, c'est toi qui portes la terre; tu es Iswara en qui réside cet univers issu de Brahmâ, ce grand tout composé de ton souffle et de l'immortel atome.

Par toi les Brahmanes sont prêtres, les Kchatriyas guerriers, les Vêsyas marchands, les Soudras serviteurs; par toi les vaches donnent un lait pur, les chevaux servent de victimes dans les sacrifices, les Pitris reçoivent l'offrande de nourritures brûlantes et les dieux l'oblation du beurre. Par le moyen des sept ordres de Pitris éternels et bien distincts, tu conserves les trois mondes. Ame éternelle du soleil et de la lune, image du grand *Tad*, esprit animant la matière (*niyata*) et se manifestant par son énergie dans tout ce qui est visible ou invisible, par toi, trois ordres de Pitris entretiennent l'astre du jour, les quatre autres augmentent le disque de la lune; par toi, tous ces ordres de Pitris, et les Siddhas, qui forment un ordre de plus qu'on ajoute aux quatre derniers, sont admis à l'offrande des *pindas* [2]; en toi sont les devoirs des uns et des autres, ô seigneur éternel, divin, source immortelle d'où provient à jamais Brahmâ. De toi l'air et le feu tirent leur force. Tu prenais une part active à l'œuvre du Créateur, quand, à la fin des âges, arrivé au comble de la perfection, il reproduisait ce monde, tout resplendissant du feu de ses rayons.

Ame vivifiante et cachée, aux jours appelés *Parwasandhi* [1] et *Amâvasî* [2], tu parcours le monde humain avec les Richis, dont l'éclat ressemble à celui du soleil, de la lune et des Vasous. Tu empêches que le sacrifice soit stérile et sans effet. Cause première, tu veilles au maintien de l'ordre établi. Tu existes aussi dans les arbres et dans les plantes. La terre te porte dans ses flancs, et t'enfante comme son nourrisson, toi le souverain des êtres, toi l'essence de tout ce qui existe. Tout ce qui frappe nos yeux, tout ce qui flatte nos sens ici-bas, c'est toi. Tu es l'œuvre éternelle et toujours variée du Créateur, l'holocauste perpétuel des dieux, la parole de la prière, le sacrifice de l'esprit habitant au milieu des hommes, la double voie tracée dans le ciel, la lune et le soleil, Tchandramas, char des Pitris [3], Soûrya, char des dieux. Diversifiant tes formes, tu remplis l'univers de ta divine magie. Créateur universel, tu es la source de l'existence pour la vie future. Être unique, principe fécond, antique Virâdj [4], indestructible, incommensurable, indépendant, absolu. Veux-tu naître et prendre une forme? sous l'enveloppe lumineuse de l'air, tu voles et traverses le ciel. Enfin, que tu formes les éléments des êtres, ou que tu les fasses disparaître au sein du *nirvâna* [5], soit que tu retires à toi la création ou que tu la détruises, que tu supportes l'univers, que tu siéges dans l'œil du ciel, ou que tu circules par toute la nature, dans ces sept états divers, c'est toi qui subsistes constamment; c'est toi qui de ton inépuisable énergie remplis ce monde que tu contiens.

LOUANGES DE VICHNOU [6].

Tu es la substance indestructible, immaté-

1. Extrait du *Harivansa*, lecture CXI.
2. Un *pinda* est une boule formée de riz, de lait caillé, de fleurs, etc., et que présentent aux mânes des ancêtres les membres d'une même famille.

1. Le moment où la pleine lune subit son premier changement, la transition du quinzième jour d'un demi-mois au premier du demi-mois suivant.
2. Jour de la nouvelle lune.
3. La lune est le séjour d'une certaine classe de Pitris.
4. Androgyne, père du premier homme.
5. État de l'être dégagé de la matière.
6. Extrait du *Harivansa*, lecture CCXXXIII.

rielle, mystérieuse, supérieure, éternelle, inaltérable, universelle, increéée; la pensée ne peut te concevoir. Tu es la science enseignée par le Sankhya et l'Yoga; ton esprit, ce sont les Védas eux-mêmes. Dieu fécondant, immortel, immuable, par toi existe tout ce monde, animé et inanimé. Nous-mêmes, nous ne sommes qu'en toi; tu es notre souffle, notre seigneur. Maître et instituteur de tous les mondes, tu aimes les quatre formes; souverain des quatre mille yôgas, par toi meurt la mort de tous les êtres; tu es les quatre Védas, les quatre sacrifices, l'âme des combinaisons quaternaires. En toi réside l'éternité, l'infini, la force, la vertu, la qualité supérieure dans tous les êtres : tu es la voix suprême de Kapila et des autres Richis. Tu n'as ni commencement, ni milieu, ni fin; tu animes tout, être spirituel. Unique essence du monde, tu le crées et tu le détruis. Tu es Brahmâ, Roudra, Indra, Varouna, Yama; tu fais et défais l'univers, qui sans cesse renaît par toi. Pouroucha antique et supérieur, tu es ce qu'il y a de plus grand dans la perfection, l'essence divine, les mantras, la pénitence, le devoir et la gloire; dans la vérité, l'holocauste, le gazon sacré, la voie sainte, le sacrifice et l'offrande; parmi les corps, les demeures, les unions; dans la voix, le rire et le chemin du salut; dans la sagesse, le plaisir, le savoir, l'expérience, la science divine et la haute intelligence; tu es au-dessus de ce qu'il y a de plus grand dans les mondes, dans les mystères, dans l'universalité des choses, dans les jours et dans les *saktis* [1]; parmi les dieux et les souverains, dans les secrets de la nature et les éléments. Enfin c'est ta substance supérieure et sainte qui, unie à tout ce qui existe, le conserve et le vivifie.

PRIÈRE A VICHNOU [2].

Adoration au seigneur immortel, impérissable, généreux, au dieu qui dort sur les eaux, à Vichnou sur l'ombilic duquel s'élève le lotus!

Tel que le soleil qui amortit ses feux, ô dieu, tu prends la forme d'un enfant pour conquérir les trois mondes. Use envers moi de la même bonté.

Le soleil et la lune avaient disparu du ciel; les sacrifices, la pénitence, les cérémonies étaient mis en oubli. Dans ta pensée tu formas les mondes. Use envers moi de la même bonté.

Alors apparurent Brahmâ, Roudra, Indra, Vâyou, Agni, les fleuves, les serpents, les montagnes et le roi des Brahmanes [1]. Use envers moi de la même bonté.

Jadis à la fin d'un Calpa, Mârcanda [2] entra dans ton ventre, et y vit tous les êtres animés et inanimés. Use envers moi de la même bonté.

Seul et n'ayant d'autre compagnon que la science, par la sainte vertu de l'yoga, tu as produit ensuite les trois mondes. Use envers moi de la même bonté.

Lorsque tu es étendu sur les ondes, plongé dans un mystérieux yoga, tu formes encore alors les mondes dans ta pensée. Use envers moi de la même bonté.

Tu as revêtu la forme de sanglier célébrée dans les Védas et mentionnée dans les sacrifices, et sur une de tes défenses tu as relevé la terre. Use envers moi de la même bonté.

O Hari, en élevant les sacrifices sur ta défense de sanglier, tu as établi les trois *pindas* [3] en l'honneur des Pitris. Use envers moi de la même bonté.

Tous les Souras tremblants de peur fuyaient devant Hiranyâkcha : ô dieu, tu les as sauvés Use envers moi de la même bonté.

Ton bras, armé du *tchacra* arrondi, a dans le combat tranché la tête d'Hiranyâkcha. Use envers moi de la même bonté.

Jadis par le moyen de *Houmara* [4] tu as ôté la vie à Hiranyacasipou, dont les os, la cervelle ont été brisés. Use envers moi de la même bonté.

Autrefois, sous les yeux mêmes de Brahmâ, les Védas avaient été enlevés par deux Dânavas; c'est toi, ô dieu, qui les as recouvrés. Use envers moi de la même bonté.

Prenant la forme d'un cheval, tu as tué Madhou et Kêtabha, et rendu les Védas à Brahmâ. Use envers moi de la même bonté.

Les dieux, les Dânavas, les Gandharvas, les Yakchas, les Siddhas, les grands serpents ne connaissent pas ta fin. Use envers moi de la même bonté.

Tu es sous le nom d'*Apantaratamas* devenu le fils de Véda, et par toi les Védas ont été jadis

1. On appelle *Sakti* l'énergie active d'un dieu, personnifiée comme étant sa femme. Lakchmî est la *Sakti* de Vichnou.
2. Extrait du *Harivansa*, lecture CCLVII.

1. Ce roi des Brahmanes, c'est Soma génie de la lune.
2. Célèbre Mouni.
3. Offrandes religieuses.
4. Compagnon de Vichnou.

enseignés. Use envers moi de la même bonté.

Les Védas, les sacrifices, les holocaustes, les offrandes en mémoire des Pitris, voilà, ô dieu, ton grand mystère. Use envers moi de la même bonté.

Le Richi Dîrghatapas, par suite de la malédiction d'un gourou, était né (aveugle) : par ta faveur il a vu le jour. Use envers moi de la même bonté.

Un éléphant, voué à ton service, avait été dévoré par un alligator, et se trouvait déjà au pouvoir de la mort : tu l'as sauvé. Use envers moi de la même bonté.

Éternel, infini, sage et savant, tu chéris ceux qui t'honorent, tu confonds les orgueilleux. Use envers moi de la même bonté.

Je m'incline avec respect, et j'honore ta conque, ton tchacra, ta massue, ton carquois, ton arc et Garouda lui-même : délivre-moi des liens dont tu m'as enchaîné.

HYMNE A SIVA [1]

Le dieu Siva, (nommé aussi) Ougra (formidable), Sthânou (inébranlable), Roudra (mugissant), Sarva (destructeur), régulateur, et seigneur qui repose sur le mont (Kâilaça) et accorde des faveurs qui sont la cause de ce qui existe, le dieu suprême à la gorge noire, qui n'a pas eu de naissance; qui a arrêté le ravisseur du sacrifice de Dakcha, qui a des formes diverses et multiples, et les yeux déformés; l'époux d'Oumâ, habitant les cimetières; fier, chef des grandes troupes (célestes) pénétrant tout, portant la massue surmontée d'une tête de mort, Roudra aux cheveux nattés, voué à la continence; c'est moi qui, avec un esprit entièrement pur dont l'intelligence est petite, vais faire au destructeur de Tripoura un sacrifice difficile à accomplir; (à ce dieu) loué (dans le passé), loué (dans l'avenir), loué (dans le présent), qui ne fait rien d'inutile et a une peau pour vêtement; ce dieu (à la couleur) rouge, à la gorge noire, irrésistible, et qu'on ne peut arrêter; Sakra, créateur du Véda, qui est lui-même le Véda, voué à la continence, et aux œuvres pieuses; sans fin, seule voie des ascètes; aux formes multiples, chef des troupes célestes, dieu aux trois yeux, aimé des assemblées, maître des richesses, Kchitimoukha (porte de la destruction), l'ami de cœur de la déesse Gâurî, (Oumâ), père de Koumâra, (dieu de la guerre) (Siva à la couleur) jaune, qui a pour monture le meilleur des taureaux; au vêtement léger, extrêmement redoutable, attentif à veiller aux parures de la déesse Oumâ; plus éminent que les plus éminents, de sorte qu'il n'y en a pas de plus éminent que lui; qui porte les flèches et les armes les meilleures; limite de l'espace et gardien des horisons. Vers ce dieu revêtu d'une cuirasse d'or, dont le front a la lune pour ornement, je cours en refuge, livré à une méditation profonde. Si je traverse cette circonstance terrible et si difficile, avec une offrande pure comprenant tous les êtres, j'offrirai un sacrifice à ce dieu pur!

1. Extrait du *Mahâbhârata*, édition de Calcutta, t. III, p. 315. (Traduction de M. Foucaux.)

HYMNE A ISWARA [1].

O dieu, toi qui t'appelles *Roudra*, parce que tu causes les pleurs des hommes, et *Adhadiva*, parce que tu es l'auteur des formes matérielles, toi qui es le plus honoré et le plus chéri des êtres, tu sais unir en toi, ô seigneur, la magnificence et la gloire.

Tu es le maître des animaux, des bourgs et des bois, et pour cette raison nommé *Pasoupati;* tu es le créateur suprême, ô dieu des dieux, le vainqueur de tous les ennemis des Souras, et dans le monde il n'est personne au-dessus de toi.

Tu es le souverain des puissants et des maîtres, l'être vénérable qui donne le bonheur et la vie, et c'est pour ce motif que les hommes sages et instruits dans les mystères de nos livres saints t'ont nommé *Isa* et *Iswara* [2].

A toi, dont la sagesse est infinie, à toi, essence impérissable, invisible, immatérielle, est due la naissance de ce monde, et voilà pourquoi on t'appelle *Bhava* [3], l'être le plus élevé parmi tout ce qui est grand, tout ce qui est souverain.

O grand dieu, tous les génies vaincus par toi, les Dévas et les Asouras, t'ont reconnu pour leur roi, et c'est ce qui t'a fait donner le nom de *Mahéswara* [4].

Adorable, et toujours adoré par les dieux avides du bonheur éternel, bienveillant, infiniment fort, on t'appelle le dieu des dieux, le fortuné, le désiré des hommes vertueux, et tu es à jamais l'âme de tous les êtres.

1. Extrait du *Harivansa*, lecture CXXXI.
2. Ces deux mots signifient *maître, seigneur*.
3. Mot dérivé du verbe *bhoû* (être).
4. C'est-à-dire *grand maître*.

Maître des dieux, tu es l'essence des trois mondes, la source infiniment glorieuse de toute supériorité; et de là est venu ton premier nom de *Tryambaca* [1].

Par ta puissance infinie tu commandes à tes ennemis; tu fais également entendre à tous, ô maître des maîtres, la voix de l'autorité; pour le bonheur commun tu es répandu partout; aussi l'on t'appelle le seigneur suprême, bienfaisant, vivifiant comme le soleil.

Tu maintiens la paix entre les hommes qui vivent ensemble, tu conserves la concorde entre les cousins; et voilà pourquoi les sages t'ont surnommé *Sancara* [2], ô dieu d'une justice infinie.

Jadis la foudre du roi des Souras te fit une blessure à la gorge, et te l'a marquée d'une teinte noire, ô seigneur rempli de force et de sagesse : de là t'est venu ton nom de *Nîlacantha* [3].

Tu portes dans le monde le signe du *linga* et du *bhaga;* tu es tout, Soma [4], le monde animé et inanimé : aussi les savants Brahmanes te reconnaissent pour l'incompréhensible Ambicâ [5], qui porte et contient le monde.

De toi sont nés les Védas, les Védângas, les offrandes, les cérémonies et les libéralités du sacrifice; ô dieu des dieux, il n'est, il n'a été, il ne sera jamais d'être semblable à toi.

Moi et Brahmâ, Kapila, Ananta, et tous les sages, enfants de Brahmâ, ô dieu des dieux, nous sommes nés de toi; tu es le maître de tout, l'âme du grand œuvre, l'être à jamais adorable.

LOUANGES DE SIVA ET DE VICHNOU [6].

Je chanterai la gloire de Hari [7] et de Hara unis à Brahmâ. Hari et Hara sont les premiers des dieux, et leur puissance infinie brille dans le monde qui est leur ouvrage. Vichnou est l'essence de Roudra; Roudra est l'essence de Vichnou; ce n'est qu'un seul être qui s'est doublé, et existe sans cesse et partout dans la nature. Vichnou n'est pas sans Siva, et Siva sans Vichnou : dès le commencement ces deux divinités n'en font qu'une.

Aum! adoration à Crichna et à Roudra ensemble confondus!

Adoration à celui qui a trois yeux! adoration à celui qui en a deux!

Adoration à celui qui a les yeux rouges! adoration à celui dont les yeux ressemblent au lotus!

Adoration au maître de Coumâra [1]! adoration au maître de Pradyoumna!

Adoration à celui qui porte le Gange [2]! adoration à celui qui porte la terre!

Adoration à celui qui effraye le paon! adoration à celui qui porte un bracelet sur le haut du bras!

Adoration à celui qui est orné d'une guirlande de crânes! adoration à celui qui se pare d'une guirlande de fleurs sauvages!

Adoration à celui dont la main est armée du trident! adoration à celui qui lance le tchacra!

Adoration à celui qui porte le sceptre d'or! adoration à celui qui a le sceptre de la mortification!

Adoration à celui qui est vêtu d'une peau [3]! adoration à celui dont le vêtement est jaune!

Adoration à l'époux d'Oumâ! adoration à l'époux de Lakchmî!

Adoration à celui qui tient le Khatwânga [4]! adoration à celui qui tient la massue!

Adoration à celui dont les membres sont couverts de cendre [5]! Adoration à celui dont les membres sont noirs!

Adoration à celui qui habite les cimetières! adoration à celui qui habite les ermitages!

Adoration à celui qui est porté sur un taureau! adoration à celui qui est porté sur Garouda!

1. Ce mot signifie trioculus. Les trois yeux de Siva ne représenteraient-ils pas les trois mondes?
2. C'est-à-dire auteur du bonheur.
3. Une autre légende donne de ce nom une explication différente. L'océan, baratté par les dieux, produisit un poison mortel, que Siva avala pour sauver le genre humain : ce poison lui resta dans le gosier, et depuis ce temps le dieu a été surnommé *Nilacantha,* c'est-à-dire *gosier noir* ou *bleu.*
4. Ce mot, qui est un des noms de la lune, est aussi une épithète de Siva.
5. Ambicâ ou Ambâ est un nom de la déesse Pârvatî : ce mot signifie mère.
6. Extrait du *Harivansa*, lecture CLXXXI.
7. *Hari*, surnom de Vichnou; *Hara*, surnom de Siva paraissent correspondre tous les deux au verbe grec ραω, saisir, embrasser.

1. Surnom de Cârtikéya, fils de Siva.
2. On dit que le Gange, descendant du ciel, tombe sur la tête de Siva, et coule quelque temps au milieu de la chevelure.
3. Siva a pour vêtement une peau d'éléphant, ou plutôt celle d'un Asoura tué sous cette forme et qui se nommait *Gadjâsoura.* D'autres fois il porte une peau de tigre.
4. Bâton surmonté d'un crâne, que portent les pénitents, et que l'on regarde comme une arme de Siva.
5. Le dieu Siva, et ceux qui l'honorent, se couvrent d'une poudre grisâtre qui provient de la bouse de vache, et que l'on appelle *vibhoûti.*

Adoration à celui qui a plus d'une forme! adoration à celui qui a de nombreuses formes!

Adoration à celui qui cause la fin des choses! adoration à celui qui fait la création!

Adoration à celui qui a l'extérieur terrible! adoration à celui qui a une apparence aimable!

Adoration au dieu qui a un œil difforme! adoration à celui qui a un œil charmant!

Adoration à celui qui a troublé le sacrifice de Dakcha! adoration à celui qui a enchaîné Bali!

Adoration à celui qui habite la montagne! adoration à celui qui habite la mer!

Adoration au destructeur de Tripoura! adoration à l'ennemi victorieux des Asouras!

Adoration à celui qui a consumé le corps de Kâma [1]! Adoration à celui qui a tué Naraca!

Adoration à celui qui a donné la mort à Andhaca! adoration à celui qui a ôté la vie à Kétabha!

Adoration à celui dont les bras sont innombrables! adoration à celui qui a mille mains!

Adoration à celui dont les têtes sont innombrables! adoration à celui qui a mille têtes!

Adoration à celui qui a une ceinture de *moundja!* adoration à celui qu'on appelle *Damodara* [2]*!*

Adoration à toi, Siva! adoration à toi Vichnou!

Adoration à toi, objet de l'adoration des dieux! adoration à toi, dieu excellent!

Adoration à toi, que célèbrent les chants du Yadjour! adoration à toi, que célèbrent les chants du Sâma!

Adoration à toi, qu'honorent les Souras! adoration à toi, qui a tué les ennemis des Souras!

Adoration à toi, être infiniment puissant! adoration à toi, œuvre des œuvres!

PRIÈRE A SIVA [3].

Je t'adore, ô dieu, qui étends au loin ton empire, qui as créé l'univers et formé ce monde visible, qui te distingues par ta justice et ta bonté, maître universel, dont le corps est ferme et solide.

Je t'honore, roi des dieux, qui détruis les péchés, qui remplis de ta grandeur le monde entier, qui, maître et protecteur de ce grand tout, as d'abord été contenu au sein des eaux [4].

Je m'humilie devant toi, souverain gardien du monde, qui, sous la forme d'un pénitent, as donné la mort aux chacals destructeurs envoyés par Indra, matrice de l'univers, dieu que l'on peint tantôt avec des yeux horribles, tantôt avec un regard agréable.

Puissé-je obtenir une vigueur éternelle par toi, seigneur unique du monde, toi dont ce grand tout est le corps, toi dont il est impossible de détruire la solidité, toi qui es le plus grand de ceux qui boivent le *soma* et sont nourris de lumière!

Je t'adore, dieu protecteur, maître souverain, que l'on appelle *Atharwana*, toi que l'on célèbre pour ta belle tête, source de tous les êtres, toi qui es aussi sage que vaillant, terreur des Dânavas, toi qui es la matière du sacrifice, objet d'admiration pour ta beauté, objet de terreur pour ta laideur [1].

Sois-moi toujours favorable, souverain seigneur, âme suprême dans laquelle se meut et s'étend la décevante magie du monde, dieu d'amour pour les êtres qui entrent dans l'existence, planant dans un char merveilleux audessus de ton œuvre que tu animes.

Je t'adore, grand dieu, père de cet univers que tu parcours par des routes invisibles, auteur de toute beauté, de toute justice, fort et vénérable, arbre mystique distingué par tes brillants rameaux, déité terrible aux mille yeux, aux cent armures.

Je te vénère, toi qui es la pureté, la dévotion, la tranquillité, toi qui effaces le péché, être universel, appelé *Sambhou* et *Sancara* [2], roi des mauvais génies, taureau puissant, qui portes le poids du monde, toi dont le front est orné du croissant de la lune [3], toi qui sers de voie aux organes des sens.

Je t'implore, toi qui es comme la pierre qui aiguise l'activité des êtres, taureau mugissant avec force, être aux aspects divers, tantôt parfait et juste, tantôt faux et inerte, brillant de richesses, escorté d'animaux sauvages, puissant, ferme en ta dévotion, et armé du trident.

Je m'incline devant toi, dout la force est infi-

1. Kâma, dieu de l'amour réduit en cendres par Siva.
2. Surnom de Crichna.
3. Extrait du *Harivansa*, lecture CXXIX.
4. Siva est considéré dans cet hymne comme étant à la fois principe spirituel et principe matériel.

1. Siva comme représentant la nature, renferme en lui les contrastes les plus étonnants.
2. Epithètes du dieu Siva, qui ont rapport à la félicité qu'il procure à ses adorateurs.
3 Soma, qui est la lune, avait été banni du ciel : pour l'y faire rentrer, Oumâ eut l'idée de le placer sur la tête de son mari, qui, ainsi, parut dans l'assemblée des dieux.

nie et la fermeté inébranlable, premier des êtres, maître et victime du sacrifice, toi qui es l'offrande de la piété, le bras des mondes, le compagnon du destin, le Dwidja désiré des hommes de bien.

Je t'adore, ô rejeton de Prisni [1] orné de mille qualités supérieures, paré de ta seule beauté, couronné de gloire, ami de l'ordre, agréable par tes formes, esprit de pureté, actif et vivifiant, source de justice pour les bons, source d'égarement pour les méchants.

Je t'invoque, dieu consolateur, maître des quadrupèdes, toi qui es l'*aum* mystérieux du dévot, toi dont la tête brille de tant d'éclat, dont la main tend l'arc avec tant d'habileté et manie les armes avec tant de force.

Protége-moi, dieu unique, toi qui es aussi la volupté, et le passé et l'avenir, toi qui es l'hôte de tous les êtres, qui triomphes de la mort, qui terrasses tes ennemis, et, souverain dispensateur des biens, répands au loin ta splendeur.

Pour l'encouragement des hommes vertueux exauce-moi, toi qui seul jouis en maître de l'empire des mondes, qui seul donnes aux vents leur haleine impétueuse, qui peux dans ta bonté nous accorder une éternité embellie par les chants du Sâma.

Conserve-moi, ô toi qui envoies la mort à tes ennemis, toi dont les membres apparaissent sous tant de formes, toi qui, en qualité de Brahmâ as pris plaisir à créer les mondes les plus élevés, et en qualité de sage Brahmane, as formé l'essence originelle des six devoirs, laquelle consiste dans la récitation des mystérieuses *vyâhritis* [2].

Sois mon défenseur, ô Sambhou, ô Sancara, ô toi qui es la véritable parure et l'éternelle sagesse, toi qui es tout sentiment, qui donnes la vie, qui portes sur tes épaules la peau d'un tigre, qui es la moelle du monde et le maître de toute pureté.

J'implore ton secours, ô Roudra, dieu des dieux, toi que l'on surnomme *Tryambaca*, auteur de toute richesse, toi qui enseignes aux Brahmanes leur devoir, qui combles les vœux des sacrificateurs, toi le premier des biens, seigneur victorieux dans les combats.

Sois mon soutien, ô Roudra, toi qui es la bouche des dieux [1], la mort de l'impie, le *soma* du sacrifice, l'être parfait, le témoin de nos actions, la voie de tous les êtres, le maître des mauvais génies, le divin instituteur savant dans la science de la morale.

Défends-moi, ô Roudra, toi qui es l'incomparable, le grand sacrificateur, la fin, le milieu et le commencement du monde, formé de mille membres et de mille têtes, toi que les dieux invoquent de tant de manières dans leurs actes de dévotion, seigneur composant les trois mondes.

Je t'adore, ô maître divin, toi qui as pour siége une peau de gazelle, saint pénitent orné d'une ceinture, toi qui dispenses le bonheur et fais redouter ta colère, toi, exempt de péché, âme de tous les êtres revêtue d'attributs matériels, toi qui portes la *djata*, toi qui es le premier des liens.

J'ai recours à toi, ô Roudra, dieu des dieux, toi qui es la pureté de tout ce qui est pur, l'acte de l'homme vertueux, la fin du grand *Mahat*, toi qui as cent âmes, toi qui es célébré comme le maître du taureau.

Je me prosterne devant toi, être spirituel et caché, brillant de ta propre lumière, toi dont le nom est un mystère, cause incessamment renaissante d'un monde éternel, dieu resplendissant de clarté et paré d'organes matériels.

Préserve-moi de tout mal, ô toi qui es à la fois la fécondité et la stérilité, atome imperceptible des éléments décomposés, substance unique des corps organisés, ne devant ta naissance qu'à toi-même, essence universelle, être doué de la pensée et du bonheur, brillant comme la pierre précieuse.

Conserve-moi, ô Seigneur, toi qui es placé près et loin de nous, toi qui dans les cérémonies du Srâddha diriges les dévots plein de foi, toi maître des divers ordres de dieux, des gens puissants, des hommes vertueux, toi qui perfectionnes les six espèces d'œuvres du Brahmane.

Efface mes péchés, ô dieu des dieux, toi qui es l'ennemi de toute faute commise en secret ou

1. Pour se rendre compte de ce mot, il faut se rappeler que Siva peut-être confondu avec Crichna dans quelques-uns de ses attributs philosophiques. Or, la légende rapporte que Dévaki, mère de Crichna, avait été dans une premiere naissance l'épouse de l'ancien roi Loutapas, nommée *Prisni*. Au reste, ce mot *prisni* signifie *rayon* et *terre*.

2. Le *Vyâhritis* sont trois mots qui probablement doivent s'entendre des trois mondes, c'est-à-dire la terre, l'atmosphère et le ciel : ces mots sont *bhour*, *bhouvah* et *swar*.

1. Le feu est ordinairement appelé ainsi, parce que les offrandes présentées aux dieux sont jetées dans le foyer qui les dévore. Au reste, les dieux ont deux bouches, celle des Brahmanes et celle du feu.

par la pensée, toi qui par une action libre crées ou changes les choses, qui as été et qui seras, qui agites tes armes menaçantes, et qui es tout l'éclat de l'homme vertueux.

Protége-moi, maître des dieux, toi qui renfermes l'océan de tous les êtres, toi qui de tes flèches terribles as brûlé les orgueilleux pécheurs qui dans le Tripoura [1] employaient la magie pour soutenir leurs perfides projets.

Sauve-moi, seigneur dieu, toi qui te plais à abattre le bonheur des heureux, qui interrompis jadis le sacrifice de Dakcha [2] et confondis les projets des dieux assemblés, toi qui es le seul sage, le commencement et la fin de tout sacrifice.

Sois-moi toujours favorable dans les sacrifices, toi qui es l'immortelle pensée, toi heureux, parfait et grand, qui, après avoir créé le monde, en diriges les ressorts secrets, toi qui es le premier de ceux qui doivent posséder les six qualités [3].

Accorde-moi le bonheur, ô dieu qui connais les trois temps, toi qui es la source naturelle de toute bonté, pasteur des pasteurs, avare de tes dons envers les méchants, premier être de cet univers, terrible pour les ennemis, protecteur de la vertu, toi qui autrefois as produit de ton corps le grand Hari, toute la création, Brahmâ et ses fils, les Brahmanes, et Soma, roi d'un monde qui est ton ouvrage.

O Roudra, toi qui as donné l'existence à tous les êtres, toi qui es la fin et le milieu, la force et la puissance, toi de qui vient la science sacrée, âme vivifiante et secrète, maître généreux et sans cesse accompagné d'animaux sauvages, substance universelle, seigneur surnommé *Tryambaca*, toi qui portes le signe du *linga* et celui du *bhaga*, dieu qui es en même temps Oumâ, Oûmâ dont le sein contient tout ; ô Mahâdéva, après toi et elle, il n'est pas un troisième être. Tu es tout, tu es l'Iswara de tout.

1. Le tripoura porte aujourd'hui le nom de *Tipperah*. Il renfermait trois villes fortes, appartenant à un Asoura qui fut brûlé par Siva.

2. Dakcha avait donné sa fille Satî en mariage à Siva. Le gendre refusa un jour dans l'assemblée des dieux de saluer son beau-père, qui, pour se venger de cette offense, négligea de l'inviter à un sacrifice où étaient réunis les dieux et les mounis. Satî, de douleur, se jeta dans le feu du sacrifice. Siva envoya les génies de sa suite afin de troubler la cérémonie. Tout fut renversé, les dieux frappés et mutilés, et Dakcha lui-même décapité par son gendre. Les dieux, touchés du sort de ce Richi, lui donnèrent une autre tête : c'était celle d'un bélier. N'est-ce pas là encore un conte astronomique ?

3. Savoir : l'enseignement des Védas, l'étude de la Sainte écriture, le droit d'offrir des sacrifices, le privilége d'en faire pour les autres, la faculté de faire des présents, et celle d'en accepter.

LOUANGES DE DOURGA [1].

Je chanterai la gloire de la déesse surnommée *Aryâ*, ou la vénérable, comme l'ont fait autrefois les Richis. Salut à Nârâyanî, souveraine des trois mondes !

Tu es la perfection, la fermeté, la gloire, la prospérité, la science, la modestie, la sagesse, le crépuscule, la nuit, la lumière, le sommeil et Câlarâtri.

C'est toi qu'on appelle *Aryâ*, *Catyayanî*[2], *Côsikî*. Soumise aux règles de la loi divine, attachée aux pratiques d'une austère pénitence, tu enfantas le chef de l'armée des saints [3].

Tu es la victoire, le triomphe, le plaisir, la félicité, la constance, la compassion.

Sœur aînée d'Yama [4], tu te couvres d'un vêtement de soie noire. Tu te présentes sous toutes les formes, les unes agréables, les autres hideuses : tantôt ton regard est affreux, tantôt ton œil est large et attrayant.

Protectrice puissante de tes serviteurs, ô déesse, tu demeures sur les sommets terribles des montagnes, sur le bord des rivières, dans les cavernes, les bois et les forêts. Tu reçois les hommages des Savaras [5], des Barbaras [6] et des Poulindas [7].

Ton étendard se compose de plumes de paon ; tu règnes sur les mondes. Entourée de coqs, de boucs, de béliers, de lions et de tigres, tu fais entendre au loin le son de tes clochettes [8]. Tu as

1. Extrait du *Harivansa*, lecture LVIII.

2. Sous ce nom on désigne Dourgâ comme étant la fille d'un saint nommé *Câtyâyana* ou *Câtya*. Le nom de Dourgâ signifie *inaccessible*. Elle porte encore les noms de Câlî, de Oumâ, de Bhavanî, dans ses fonctions diverses.

3. C'est Cârtikéya, dieu de la guerre, fils de Siva et de Dourgâ.

4. *Yamounâ* est sans doute ici considérée comme une forme de Dourgâ.

5. Les *Savaras*, nom d'un peuple grossier qui habite les montagnes de l'Inde, et porte pour ornement des plumes de paon.

6. Ce nom de *Barbaras* se donnait à des hommes d'une caste dégradé.

7. Les *Poulindas* sont des montagnards sauvages, qui parlent un dialecte barbare et inintelligible.

8. Les femmes indiennes portent aux pieds ou aux bras, et même autour des reins, des ornements en grelots ou en petites sonnettes.

choisi le Vindhya [1] pour ton séjour favori.

Tes mains portent le trident et la lance : le soleil et la lune forment ton drapeau.

Tu es le neuvième jour du Pakcha noir, et le onzième du Pakcha blanc ; tu es la nuit, sœur de Baladéva [2]. Tu mets ton bonheur dans les combats. Tu es le centre, la fin, la première voie de tous les êtres.

Tu naquis du pasteur Nanda, apportant la victoire aux Dévas : on te voit couverte tantôt de tristes haillons, tantôt de vêtements magnifiques. Tu es à la fois la nuit et le crépuscule.

Tu vas, les cheveux épars; tu es la mort, et tu aimes à dévorer la chair sanglante. Tu es pour quelques-uns *Lakchmî* ou le bonheur, et en même temps *Alakchmî* ou le malheur pour les Dânavas.

C'est toi qui es Sâvitrî [3], mère des dieux et des génies ; tu es l'emplacement du sacrifice, le présent fait aux prêtres, la pompe sacrée des processions, le flux et le reflux de la mer.

Parmi les Yakchas, tu es la première Yakchî [4] et Sourasâ [5] parmi les serpents : tu es la piété dans les jeunes filles, le bonheur dans les épouses. Instruite dans la science sacrée, tu es le sacrifice et la lumière suprême.

Tu es la splendeur des étoiles, et Rohinî [6] parmi les constellations. Dans les palais des princes, sur les lacs consacrés, au confluent des rivières, on célèbre ta grandeur. Tu es la pleine lune dans l'astre des nuits ; c'est toi que, sous le nom de *Crittivasas*, on adore comme vêtue d'une peau de tigre.

Tu es Saraswatî [7] dans Vâlmiki [8], Smriti [9] dans

1. De là vient qu'on l'appelle *Vindhyavâsinî*.
2. Elle est sœur de Baladéva, en ce sens qu'elle a passé un instant pour fille de Vasoudéva.
3. C'est sans doute la Sâvitrî personnifiée, c'est-à-dire la prière indiquée par les Védas, considérée ailleurs comme la fille de Brahmâ et la mère mystique des castes indiennes.
4. *Yakchî* est aussi le nom de la femme de Couvéra, dieu des richesses.
5. *Sourasâ*, une des femmes de Casyapa, mère des serpents.
6. Nom du quatrième astérisme lunaire qui contient cinq étoiles α, β, γ, δ, ε, du Taureau.
7. Déesse des beaux-arts et de l'éloquence.
8. Auteur du Râmâyana.
9. Je crois que par ce mot on personnifie la tradition. On entend par *smriti* ce corps d'ouvrages de religion et de jurisprudence que les anciens sages ont transmis oralement à leurs élèves, et que ceux-ci ont recueillis de mémoire et confiés à l'écriture.

Dwêpâyana [1], Sitâ [2] pour les laboureurs, la Terre [3] pour les êtres animés, la science du devoir pour les Richis, Aditi pour les Dévas, Sourâdévî [4] pour les êtres dont tu réjouis les yeux et obtiens les louanges .

C'est toi qui formes le beau regard d'Indra, toi qu'on appelle la déesse aux mille yeux. Tu es le feu des pénitents et des holocaustes, l'objet de la faim de tous les êtres, et le plaisir des dieux.

Tu es Swâhâ,[5] la félicité, la fermeté, la réflexion ; Vasoûmatî parmi les Vasous, l'espérance pour les mortels, et le bonheur de ceux dont le succès couronne le travail.

C'est en toi que l'on voit les points principaux et les points intermédiaires de l'horizon. Tu es la lumière qui brille à la pointe de la flamme.

Tu es encore l'oiseau Poutanâ [6], la terrible Révatî [7] le sommeil de tous les êtres ; tu es Mohinî [8] pour troubler leur raison, et pour les frapper tu es Kchatriyâ.

Parmi les sciences, tu es la science de Brahmâ ; tu es les saintes exclamations *Aum et Vachat* [9]. Les antiques Richis savaient que parmi les femmes tu es Pârwatî, et Aroundhatî [10] parmi les fidèles épouses, suivant l'oracle des Pradjâpatis.

Tu es pour les plaideurs l'objet en litige : on te connaît sous le nom d'*Indranî* [11], et c'est toi

1. Nom de Vyâsa, qui arrangea les Védas et recueillit les Pourânas. Ce saint passe aussi pour être l'auteur du Mahâbhârate. Au reste, on compte, dit-on, plus de vingt personnages du nom de Vyâsa, qui signifie *collecteur*.
2. Le mot *sitâ* signifie *sillon ;* c'est aussi le nom de l'épouse de Râma, que l'on suppose avoir été trouvée dans un sillon.
3. *Dharani*, c'est-à-dire qui porte les êtres.
4 *Sourâdévi* est une nymphe qui sortit de la mer barattée par les dieux : elle préside aux liqueurs fermentées, qui sont personnifiées en elle.
5. *Swâhâ* est une exclamation employée dans les sacrifices. On l'a personnifiée, et on la regarde comme la femme du dieu Agni et la déesse des holocaustes.
6. C'est un monstre ailé plutôt qu'un oiseau.
7. *Révati* est le nom d'une des Mâtris, et en même temps celui de la femme de Balarâma et d'une constellation lunaire.
8. Ainsi se nomma Vichnou, quand il se changea en femme pour troubler la raison des Asouras et leur enlever le breuvage d'immortalité qu'ils avaient en leur possession.
9. Exclamation usitée dans les holocaustes.
10. *Aroundhatî*, femme de Vasichtha, passe pour le modèle de la fidélité conjugale. Agni devint amoureux des femmes des sept Richis, et toutes, dit-on, excepté Aroundhatî, se montrèrent sensibles à sa tendresse. Elles furent chassées hors du cercle arctique, et accueillies depuis dans le zodiaque, où elles forment la constellation des Pléiades, qui, selon les Indiens, ne sont qu'au nombre de six.
11. Femme d'Indra.

qui remplis le monde entier, soutenant tous les êtres, animés ou inanimés.

Dans tous les combats, dans les incendies, sur le bord des fleuves, dans les cavernes des voleurs, au milieu des bois, dans les voyages, dans les prisons, sous les coups même des ennemis, enfin, dans tous les dangers de la vie, tu es la protectrice assurée des mortels.

O déesse, en toi est mon cœur, ma pensée, mon âme : délivre-moi de tout péché, et accorde-moi ta faveur.

PRIÈRE A DÉVI [1].

Le front baissé devant toi, pur d'esprit et de corps, je t'invoquerai, je t'appellerai à mon secours, ô toi qui es la sœur d'Indra et de Vichnou. Tu es Gôtamî; tu as été la terreur de Cansa et le bonheur d'Yasodâ; tu es née au milieu des vaches, et tu as été la fille du berger Nanda [2].

Pure, sage, habile, heureuse, sainte, tu es le fléau des enfants de Diti : tu habites dans tous les corps, et le monde entier te révère. Antique, clairvoyante, tu es Mâyâ; tu as la face et l'éclat de la lune. Tu es la tranquillité, la fermeté, la mère; tu es celle qui séduit les yeux et charme les esprits.

Les dieux et les Richis t'adressent leurs hommages; tous les êtres t'adorent. Tu es Câlî [3], Capâlinî [4], Câtyâyanî, Dévî; tu inspires et tu chasses la crainte. On te décerne le nom de vierge et le titre de belle; tu es Câlaratrî, sortant du terrible Câla. Trois yeux ornent ton front [5]. Tu suis avec fidélité les règles saintes.

Tu es l'éclair, tu es aussi le son qui retentit au sein du nuage. Tu es le squelette [6], comme tu es aussi la déesse au large visage. Douée des plus nobles qualités, tu es la première dans toutes les espèces d'êtres; tu es Sacounî [7] et Révatî [8]. Parmi les *tithis* [9] tu es Pantchamî [10], Chachtî [1], Pôrnamâsî [2] et Tchatourdasî [3]. En toi sont les vingt-sept constellations, toutes les rivières, les dix régions du ciel.

Tu habites les villes, les bois, les jardins, les portes, les pavillons qui couronnent les palais. Tu es Gângî et Gândhârî; livrée aux saints exercices de l'*yoga*, tu dispenses les grâces de la dévotion. Tu es la pudeur, la fortune, la gloire, l'espérance, la joie du ciel, Saraswatî [4], et, la mère des Védas, Sâvitrî, entièrement dévouée à ses adorateurs.

Pieuse pénitente, tu procures la paix du cœur. Tu es Ècânansâ. Tu apparais avec six faces [5]. Une aigrette magnifique orne ta tête. Tu es Madirâ [6], Tchandî, Ilâ, Couchmândî. Si tu soutiens les êtres, tu es aussi l'amie des combats. Tu répands la crainte, et tu brises l'audace de tes ennemis. Tu aimes le séjour du Malaya, du Mandara, du Vindhya, du Kêlâsa.

Brillante de beauté, tu es portée sur un char que traînent des lions. Tu revêts mille formes : ton étendard est orné de l'image d'un lion. C'est en vain qu'on voudrait te prendre, te vaincre, t'approcher : ta vue seule a épouvanté Nicoumbha. Amie des liqueurs, tu es Sourâdévî [7]. Tu es la jeune sœur du dieu qui lance le tonnerre, et l'épouse de Siva. Tu es aussi Kirâtî [8], couverte de haillons et adorée par les troupes de brigands.

Tu aimes à te nourrir du beurre consacré, et à boire le *soma*. Tu es Sômyâ, habitante de toutes les montagnes. Tu as frappé à mort Soumbha et Nisoumbha. Ta large poitrine est semblable au front d'un éléphant. Mère de l'armée des Siddhas, tu es adorée par les Siddhas et les Tchâranas. Noble déesse, tu es la mère de Coumâra, tu es Pârwatî, fille d'Himâlaya.

Tu es le père et la mère de tous les êtres; tu es le monde tout entier, le ciel, les dieux et les Apsarâs : c'est par toi que sont devenues fé-

1. Extrait du *Harivansa*, lecture CXLXV.
2. Père putatif de Crichna.
3. Siva étant confondu avec le temps, *Câla*, sa femme Dévi, la déesse, s'appelle *Câli*.
4. On représente Siva avec un collier de crânes : de son surnom de *Capâlin*, dont le féminin est *Capâlinî*.
5. Siva est représenté avec trois yeux.
6. Littéralement, tu es *Vétâlî*. Un *vétala* est un mauvais esprit qui hante les cimetières et anime des corps morts.
7. Ce mot est le nom d'un oiseau qui est le milan ou l'aigle.
8. Nom de la deuxième constellation.
9. C'est-à-dire les jours lunaires.
10. Le cinquième jour.

1. Le sixième jour.
2. Le jour de pleine lune.
3. Le quatorzième jour.
4. *Saraswatî*, déesse de l'éloquence, est ordinairement fille ou femme de Brahmâ.
5. C'est ainsi que l'on représente le dieu Câtikéya, fils de Dévî. De ces six faces, quatre représentent les points cardinaux, et les deux autres le zénith et le nadir.
6. Déesse des liqueurs fermentées.
7. Autre nom de la déesse des liqueurs.
8. Les *Kirâtas*, nommés *Kirrhadæ* dans Arrien, sont des peuples sauvages qui habitent les montagnes. Dans le *Kirâtârdjounîya*, Siva se déguise en Kirâta pour faire la guerre à Ardjouna.

condes les cinquante filles de Dakcha, les épouses des dieux, celles qui ont uni leurs destinées aux mille enfants de Cadrou, à leurs fils et à leurs petits-fils, celles qui se sont mariées aux Richis, aux Yakchas, aux Gandharvas, aux Vidyâdharas et aux mortels.

Tu es adorée dans les trois mondes qui retentissent des chants harmonieux des Kinnaras. Incompréhensible, infinie, tu es tout ce qui existe. Salut à toi ! Je t'adore sous ces noms et sous d'autres encore, ô Gôtamî ! Que ta faveur daigne me délivrer promptement de ces liens. Jette sur moi un regard de bonté, déesse aux yeux de lotus; je me prosterne devant toi et j'implore ta protection. Daigne aussi me délivrer de toute autre espèce de chaînes.

Brahmâ, Vichnou, Roudra, la lune, le soleil, le feu, les vents, les Aswins, les Vasous, les Viswas, les Sâdhyas, Mahendra, Nabhas, Dhâtri [1], la terre, les dix régions célestes, les vaches, les constellations, les planètes, les rivières, les lacs, les torrents, les mers, les Vidhyâdharas, les oiseaux, les serpents, les Souparnas [2], les Gandharvas, les Apsarâs, enfin le monde entier aime à chanter les louanges de Dévî.

Celui qui lit avec dévotion cette prière sacrée en l'honneur de Dévi reçoit d'elle une grande faveur le septième mois. O déesse aux seize bras ornée de parures diverses, brillante de perles sur tous tes membres, élevant un front ceint d'un diadème superbe, ô Câtyâyanî, on vante ta bienfaisance. Salut à toi, Mahâdévî ! sois touchée de ma prière, et protége-moi. Accorde-moi une vie heureuse, de l'honneur, de la constance, de la fermeté. Que mes fers soient brisés. Daigne exaucer mes vœux !

LOUANGES D'INDRA [3].

Indra est le souverain des dieux et des nuages ; il est l'heureux vainqueur de ses ennemis ; et dans cette fête que nous célébrons chaque année, nous honorons le maître du monde. C'est lui qui envoie les nuées et qui les arme de ses traits : soumises à ses ordres, elles viennent par leurs ondes nouvelles féconder les moissons. C'est lui qui donne à la terre le lait du nuage, lui qui s'honore des surnoms de *Pourouhoûta* et *Pourandara* [1], lui qui, heureux de nos hommages, donne en revanche le bonheur à la terre. C'est par lui que prospèrent toutes les productions, c'est lui qui est le nourricier des hommes, c'est à lui que nous devons les moyens d'honorer les dieux. Il envoie la pluie, et les moissons s'empressent d'éclore ; partout sur la terre enchantée semble naître l'ambroisie. Par lui les génisses et les taureaux reprennent leur embonpoint au milieu des gazons verdoyants : les vaches sont heureusement fécondes, et fournisssent un lait plus pur. La terre se couvre de fruits et d'herbages, la faim ne menace plus les hommes, dès que les nuées apparaissent au ciel et amènent la pluie. Ce sont là les vaches divines que le grand Sacra s'empresse de traire, et dont le sein renferme un lait pur et nouveau. Au milieu de ces nuages, poussés par le vent et volant en tourbillons, le dieu fait retentir sa grande voix. Entendez-vous, se disent les mortels, ce murmure sourd et lointain ? C'est lui qui parle. Oui, c'est Indra, qui porté sur les nues et les vents, prélude par ces sons à la tempête, et annonce la foudre qui brise les montagnes. Sa voix éclate dans l'air, et l'eau tombe de ces nombreux nuages déchirés par le tonnerre, et qui environnent leur maître comme autant de serviteurs obéissants. Les forme variées que prennent tour à tour ces masses immenses forment une espèce de décoration dont la main du dieu embellit le ciel : tantôt ce voile se déchire çà et là ; quelquefois l'air est obscurci comme d'une noire fumée, ou bien il est traversé d'une pluie fine et légère. L'eau du ciel est le lait que nous donnent ces vaches du soleil [2], et le nuage cède son onde à la terre pour le bonheur de tous les êtres. O Crichna, comme c'est Indra qui nous ramène les pluies, les princes et les autres mortels s'accordent à honorer, dans cette saison, le roi des dieux par des sacrifices où règne la joie.

LOUANGES D'AGNI [3].

Reprends courage, ô dieu fort, toi dont la semence est dorée, l'aigrette éclatante, la

1. Surnom habituel de Brahmâ ou de Vichnou.
2. Oiseaux semblables à Garouda.
3. Extrait du *Harivansa*, lecture LXXI.

1. *Pourouhoûta* signifie *adoré par la foule*; *Pourandara* veut dire *qui brise les villes*.
2. Les nuages sont appelés ici *vaches du soleil*, parce que c'est lui qui pompe les eaux qui les forment. Ces vaches semblent paître dans les plaines célestes, dont il est le roi.
3. Extrait du *Harivansa*, lecture CCXLVII.

flamme indestructible, la bouche garnie de sept langues [1]; toi qui dévores tout et laisses partout ton empreinte ineffaçable. Ton souffle, c'est le vent; ton corps, ce sont les plantes, ton berceau, ce sont les eaux [2]. En haut, en bas, de tout côté vont et s'étendent tes rayons : ta prééminence est incontestable. O Agni, tu es tout; en toi est ce monde; tu contiens les êtres et tu portes la terre. C'est toi qui reçois le *havya*, c'est toi qui es l'holocauste (*havis*) lui-même, et par qui se fait le sacrifice perpétuel. Tu es la nourriture des êtres, et le monde te sert de nourriture et de breuvage. De toi dépend la victoire, en toi existe toute la nature. Tu te contentes longtemps du *havya*, mais quand les temps sont venus, tu fais ta pâture des trois mondes. De toi sont nés les Védas : les vaches savent que de toi seul vient la chaleur. En toi on reconnaît Vrichâcapi [3] et le maître de la mer; tu es dans les sacrifices le solitaire saintement détaché de tout. Tu as l'énergie merveilleuse, et la force productrice de l'univers, la qualité dominante de chaque être. Tes rayons forment les eaux, les plantes et leurs saveurs diverses. C'est toi qui, à la fin des temps, renfermes le monde, et toi qui le crées de nouveau, quand le jour de la création est venu. O Agni, les dieux te célèbrent comme étant la source de tous les êtres ; pour leur salut tu avais dans le combat donné la mort aux Dânavas. O Dieu dont tant de sacrifices attestent la gloire, l'eau sans doute est ton berceau; mais pourquoi te renfermer aujourd'hui dans ce berceau funeste pour nous? Défends les dieux contre les Dêtyas, ô toi qui consommes l'holocauste, toi dont l'œil est jaune, le cou rouge, et les empreintes noires !

PRIÈRE DE L'ÉPOUSE [4].

Puissé-je conserver mes attraits, mes bonnes qualités, mon attachement à mes devoirs ! Puissé-je vivre toujours distinguée par mon époux ! Puissé-je éviter de l'offenser en action, en pensée ou en parole, et lui prouver constamment ma soumission !

Que je sois toujours au-dessus de mes compagnes ! Que j'aie des enfants ! Que je sois heureuse et belle ! Que mes mains soient pures ! Que ma bouche ne dise rien contre un être quelconque ! Que je ne connaisse pas la pauvreté !

Que mon mari soit toujours beau, toujours rempli d'affection pour moi ! Constamment honorée par lui, que j'occupe sa pensée et son cœur ! Qu'il soit toutes mes amours ! Et si je ressemble au tendre *tchacravâka* [1], que,pour notre bonheur commun, il réponde à mes sentiments !

Que j'arrive un jour aux demeures de ces femmes pieuses dont la vertu conserve l'ordre du monde, qui soutiennent glorieusement les deux familles de leur père et de leur mari, riches de leur amour pour leur époux !

Que la terre, l'air, l'eau, l'éther, le feu, l'âme intérieure, la nature, le Mahân, conscience universelle, soient tous mes témoins; qu'ils se rappellent et attestent ma pénitence !

Que les auteurs de cet ordre divin qui unit les âmes aux corps, et qui mêlent à la vie l'influence du Satwa, du Radjas et du Tamas [2], soient autour de moi des témoins partout présents à mes œuvres de dévotion pour les certifier un jour !

Que Tchandra et Aditya, juges de tout ce qui est pur, qu'Yama, les dix régions du ciel, le souffle même que je respire, soient tous aujourd'hui les témoins de ma pénitence, et répondent un jour pour moi !

PLAINTE DE L'AMANTE [3].

O mon ami, je ne sais quel feu me brûle. Ma bouche est desséchée. Mon cœur est inquiet. Quel est donc ce mal auquel je ne connais pas de remède ? La vue de cet astre accroît mon

1. Les Indiens donnent au feu sept rayons, qu'ils appellent ses sept langues.
2. Cette idée est sans doute une allusion aux diverses cosmogonies que nous connaissons, et qui représentent le monde comme détruit par le feu, submergé ensuite par les eaux, puis séché encore par le feu qui renaît. Ce morceau et les suivants prouvent que la poésie individuelle de cette époque resta bien supérieure aux formules religieuses.
3. Un des surnoms de Vichnou.
4. Extrait du *Harivansa*, lecture CXXXVII.

1. Oiseau aquatique qui doit être l'*anas casarca*, et qui est renommé chez les poëtes comme modèle d'affection conjugale. On reconnaît d'ailleurs dans cette épouse si pure la Sîtâ du Râmâyana.
2. Ce sont là les trois *gounas* ou qualités dont les effets sont décrits dans le Bhagavad-gîtâ.
3. Extrait du *Harivansa*, lecture CL. Prabhâvatî, fiancée de Pradyoumna, fils de Crichna, soupire après lui.

secret tourment. Il n'est pas encore levé pour moi, cet autre astre dont les aimables rayons doivent rafraîchir mon cœur, cet astre que je n'ai pas encore vu et que je ne connais que par tes discours. Hélas! je sens que je succombe. Malheureuses femmes que nous sommes! je tremble, car il ne vient pas, comme tu me l'as annoncé, celui que mon cœur désire. Je m'étais dit : Je vais parcourir une route semée de lotus! infortunée que je suis! j'y ai trouvé le serpent d'amour et sa morsure cruelle. Seraient-ce donc les rayons de la lune, si froids de leur nature, si doux pour les mortels, qui allumeraient en moi ce feu qui me dévore? La brise du soir, fraîche et chargée du parfum des fleurs, est aujourd'hui telle qu'une flamme qui me brûle. C'est lui, lui seul qui occupe ma pensée ; il est comme le maître de ma volonté. Toute remplie de son image, mon âme est sans force, sans énergie. Interdite, éperdue, je frémis, ma vue se trouble, je sens que je me meurs [1]!

CHANT D'AUTOMNE [2].

O ma charmante amie, la lune, dont le disque est si brillant, et dont ton visage me représente tout l'éclat, est maintenant voilée par les nuages, et ne se montre que par intervalles, comme ta face quand elle est ombragée par les tresses de tes cheveux. L'éclair se dessine en arc dans le ciel, et ressemble à l'or éblouissant de ta parure. L'eau jaillit de la nuée retentissante en filets aussi délicats que tes membres. Sur le sombre fond du nuage apparaît une ligne de grues, pareille pour sa blancheur à la rangée de tes dents. Les feuilles sont tombées sur les étangs, dont elles couvrent l'onde autrefois brillante et limpide, et maintenant troublée par les torrents. Ces nuages poussés par le vent, et sur lesquels les troupes de grues forment une espèce de dentelure, se heurtent dans l'air, comme les éléphants, avec leurs défenses éblouissantes de blancheur, s'attaquent dans les forêts. Vois cet arc aux trois couleurs qui ressemble au signe [3] sacré qui décore ton front. Les nuages sont l'ornement du ciel et la joie du monde.

Cependant, à la vue de ce ciel orageux, les paons font éclater leur joie; ils poussent des cris, ils se rassemblent, relèvent leur queue pesante, et déformée, et, près de leurs compagnes, par leurs trépignements imitent les mouvements du danseur. Les uns, à l'abri sur les terrasses du palais dorées par la lune, se promènent fièrement et déploient avec orgueil les couleurs variées de leur brillant plumage; les autres, surpris par l'orage sur les sommets des arbres, ramassent les trésors de leur queue riche en pierreries, et, l'aile toute mouillée, leur beau corps tout frissonnant, s'abattent sur la terre couverte d'un gazon nouveau. La pluie cesse un instant, et laisse régner un air doux et frais, embaumé de l'odeur du sandal, et chargé des parfums ravis aux fleurs du *cadamba* [1] du *sardja* [2], de l'*ardjouna* [3] ; air délicieux, chéri de l'amour, qui sèche sur nos membres la sueur de la volupté, et présage une pluie nouvelle. Privé de ce souffle bienfaisant, que serait l'automne? Non, rien n'est au-dessus de ce vent parfumé, qui vient doubler le charme de nos entrevues, et, après les douces fatigues de l'amour, rafraîchit mollement nos membres brûlants.

A la vue de ces grandes rivières qui se débordent et inondent au loin la campagne, les cygnes abandonnent le lac Mânasa, et arrivent avec les grues et les hérons. Les fleuves et les torrents ont perdu leur brillante limpidité, et se trouvent couverts de ces troupes de cygnes et de grues qui s'y abattent en forme de tourbillons.

En ce moment, le maître du monde, le grand Oupendra, dort étendu sur le serpent qui lui sert de couche [4] ; à ses côtés est la belle Lakchmî. Le Sommeil s'approche avec respect, et berce mollement les deux époux. Cependant la lune, obscurcie par les nuages, ressemble à la fleur du lotus noir, ou plutôt à la face de Crichna [5]. Les Saisons, placées autour du dieu et briguant ses fa-

1. Cette ode admirable rappelle celle de Sapho, et la surpasse peut-être en grâce naïve.

2. Extrait du *Harivansa*, lecture CLII. Ce chant et le suivant rappellent le poëme des Saisons de Kâlidasa.

3. Trois lignes courbes tracées sur le front avec du limon du Gange ou de la poussière de sandal, ou des cendres de bouse de vache, sont le signe des sectateurs de Siva. Prabhâvatî était donc dévouée à ce dieu. Les sectateurs de Vichnou n'en ont que deux. Ceux de Brahmâ portent une espèce de trident.

1. *Nauclea cadamba.*

2. *Shorea robusta.*

3. *Pentaptera arjuna.*

4. Pendant la saison des pluies Vichnou est supposé dormir, et il a pour couche le grand serpent appelé *Sécha* ou *Ananta,* dont les mille têtes se relèvent au-dessus du dieu pour lui servir de pavillon.

5. Le teint de Crichna est noir.

veurs, lui présentent des guirlandes de fleurs et des branches de *cadamba*, de *nîpa*[1], d'*ardjouna*, de *kétaca*[2]. Le serpent se traîne auprès de lui, et sa bouche, qui distille le poison, touche les fleurs que pressent les pieds de Crichna : il se plaît avec l'abeille à s'enivrer de leur doux nectar. Tous les êtres animés partagent les respect dont l'homme est pénétré pour le maître de la nature.

Vois, ô ma charmante amie, ce ciel chargé de nuages, pareil à un lac profond suspendu sur nos têtes, et dont les eaux menaceraient à chaque instant de rompre leurs digues. Vois ces nuages entourés d'une belle ceinture de grues voyageuses, et destinés à féconder la terre. Tel qu'un prince, armé de son *tchacra*, pousse ses éléphants privés contre les éléphants sauvages et orgueilleux de leur force, tel le vent furieux, chassant devant lui ces masses humides, pousse, et heurte les nuages avec d'autres nuages. De leur sein déchiré jaillit une onde céleste et pure, que saluent de leurs cris joyeux les Tchâtacas[3], les paons et les autres oiseaux. La grenouille, dont les flancs sont comme sillonnés par les seize côtes, placée au milieu de ses compagnes, fait retentir le marais de ses coassements, comme le sage et vertueux Brahmane, entouré de ses disciples, murmure les paroles du Rig-Véda.

Oh ! que j'aime cette saison, lorsque, amenant à sa suite l'orage et le tonnerre,elle réveille deux époux endormis, et les force à chercher dans les bras l'un de l'autre un asile contre la terreur, en doublant les transports de leur amour ! Mais, ô mon amie, ô toi qui es pour mon âme ce que le nuage est pour la terre altérée, cette saison a un défaut ; c'est que d'un voile humide et sombre elle cache à nos regards cette lune brillante comme ton beau visage. Quand cet astre, doux flambeau du monde, apparaît entre deux nuages, l'homme enchanté semble voir un ami revenu de la terre étrangère. La lune est le témoin des gémissements de l'amante séparée de son ami ; elle est sa consolatrice quand elle se couvre de nuages, et que la bien-aimée peut se dire : Il revient. Si la lune est le charme du rendez-vous pour celle qui jouit de la présence de son ami, elle est comme un feu dévorant pour celle qui vit loin de l'objet de sa tendresse, réunissant ainsi en elle les deux extrêmes, la peine et le plaisir.

1. On regarde le *cadamba* comme une espèce d'*ixora* ou d'*asoca*, si célèbre dans les èpopées.
2. *Pandanus odoratissimus*.
3. *Cuculus melano-leucus*.

CHANT D'AUTOMNE [1].

Voici l'aimable automne avec ses gazons doux et vigoureux, avec l'eau féconde de ses nuages. La forêt est, ici, blanche sous les fleurs du *priyaca* [2] ; là, noire sous les feuilles de l'arbre dont on fait les arcs ; partout hérissée des pointes du gazon. L'écho résonne des cris des paons. Les nuages blancs, épuisés d'eau, sans force, sans éclair, se balancent dans le ciel et ressemblent à des éléphants privés de leurs défenses. Au bruit sourd de la nue qui se charge d'une onde nouvelle, les arbres semblent respirer, et leurs feuilles s'empressent de naître. Le ciel est comme un roi qu'on vient de sacrer, et qui paraît entouré des attributs de sa dignité : le nuage blanc est son diadème : les ailes des cygnes lui servent de *tchamara* [3] ; la lune pleine et brillante, de parasol. Les nuages dans cette saison semblent prendre un corps : les cygnes sont leur sourire, les grues sont leur voix. Les rivières s'en vont vers l'Océan leur époux : leurs rives bordées de canards sauvages, voilà leurs seins ; leurs îles, voilà leurs reins arrondis avec grâce. L'onde remplie de lotus épanouis, et le ciel brillant d'étoiles, paraissent pendant la nuit se sourire l'un à l'autre, étonnés de leurs ressemblance mutuelle. L'œil aime à parcourir ces plaines rafraîchies par la pluie, couvertes de hérons ivres de plaisir, et jaunies des moissons de riz qui mûrissent. Les lacs, les étangs, les pièces d'eau remplies de fleurs écloses, les champs, les fleuves et les torrents, tout dans la nature étale sa brillante richesse. Les lotus rouges, blancs et bleus se distinguent parmi les plantes aquatiques. Les paons témoignent leur joie, la violence des vents s'apaise : l'air est sans nuage, et la mer est tranquille. Quand ces paons, réveillés de l'engourdissement où les a jetés la chaleur, élèvent en dansant leurs plumes éblouissantes, il semble que la terre se couvre d'yeux étincelants. L'Yamounâ étale avec orgueil ses rives largement

1. Extrait du *Harivansa*, lecture LXXII.
2. On désigne par ce mot le *nauclea cadamba* . Le *priyaca* est aussi une plante médicinale et odorante, appelée communément *priyangou* : c'est encore un arbre nommé *pentaptera tomentota*.
3. Autrement le *chowri*, ou émouchoir, formé avec la queue du *tchamara* (*bos grunniens*).

humectées, brillantes de gazons, de fleurs et de rameaux verdoyants, couvertes de cygnes et de grues. Dans les champs coupés de rizières, dans les bois, les oiseaux poussent des cris de joie à la vue de la pâture que leur présentent la terre et l'eau. Les moissons qui, jeunes encore à l'arrivée des pluies, ont été arrosées de l'onde céleste, ont pris plus de force et de consistance. Quittant son vêtement de nuage, et parée des beautés de automne, la lune apparaît au ciel pure et brillante. Les vaches fournissent deux fois plus de lait, les taureaux sont deux fois plus ardents, les forêts deux fois plus belles; la terre se charge de fruits. Les étoiles brillent de tout leur éclat, les eaux sont remplies de lotus, et le cœur des mortels est ouvert à la joie.

PRIÈRE AU GRAND ÊTRE [1].

Adoration à toi, dieu des dieux, unique et sans pareil, sanglier, noble habitant de la mer, Vrichâcapi [2], prince des Souras, créateur des Souras, incréé, heureux, Capila Viswaksèna [3], ferme dans le devoir, roi de la justice, Vècountha, soumis à cent révolutions, n'ayant ni commencement, ni milieu, ni fin; possesseur de richesses, montrant une oreille brillante, né d'Agni [4] né de Vrichni, non engendré, invincible, dormant sur l'Amrita [5] éternel contenu dans tout, commensal de trois demeures [6], orné d'une triple pointe [7], retentissant, possédant un grand ombilic, portant le monde sur ton ombilic, produisant le lotus de ton ombilic, maître du monde, auteur des êtres, très-vaste, couvert de formes innombrables, exempt de formes, forme universelle, créateur de toutes les formes, indestructible, immuable malgré tes pertes, inaltérable malgré tes actes, inépuisable en vérité, inépuipuisable en beauté, mangeant le *havya*, armé d'une hache tranchante, blanc, ornant tes cheveux de *moundja*, Hansa [8], grand Hansa, principe intellectuel, impérissable, Hrichîkésa [9], atome, atome primitif, plein de vitesse et de force, prenant toutes les formes, aîné des Souras, noir, ne connaissant ni les ténèbres, ni la passion, étant lui-même ténèbres et passion, trésor de pénitence et de vertu, composant le monde entier, premier du monde, illuminé, pénitent, premier des pénitents, éminent, premier par l'âge, foyer de justice, centre rayonnant, roue de justice, trésor de vérité, couronné de rayons, libre d'entraves, ayant la lune pour char.

Tu es l'habitant de l'océan, l'esprit vivifiant et supérieur, le dieu aux grandes têtes, dont le visage est tourné en bas; l'être aux milles têtes, aux mille yeux, aux mille sourires, aux mille regards, aux mille pieds, aux mille bras, aux milles formes, aux milles bouches, aux mille mains, aux mille rayons; car les Védas ne comptent tes qualités que par milliers.

Tu es Viswédéva, la source de l'univers, la voie de tous les dieux dès le commencement; riche en qualités merveilleuses, tu donnes au monde on accroissement, tu es cet univers lui-même.

Tu ris au milieu des fleurs, être suprême et unique, tu es libéral de tes dons, tu es Vôchat [1]. Aum, Vachat, Swadhâ. Tu prends la meilleure part du sacrifice,

Tu coules sur la terre par cent, par mille torrents. De toi viennent Bhour, Bhouvah et Swar [2]. Tu as pris l'existence, et tu es devenu le monde. Ton lit est Brahmâ, tu es Brahmâ lui-même, plus que Brahmâ. Tu es le ciel, la terre, l'air, la chaleur.

Tu es le lecteur (*hotri*), le purificateur (*potri*), le victimaire (*hantri*), le directeur (*nétri*), le conseiller (*mantri*), l'éclat du sacrifice, l'holocauste, l'onde sacrée, l'autel bien orienté, la cuiller, les instruments, l'objet des hymnes saints, l'offrande, le sacrifice, le sacrificateur, l'aliment du feu, le rite préparatoire, le présent, le poteau sacré.

Ta voix retentit partout : tu contiens l'univers comme tu es contenu par lui. Tu es la voie de ceux qui en suivent une, tu es mystérieux, parfait, prospère, supérieur; tu es le soleil et la lune, tu es le grand tout.

Large, solide, rapide, tu es Nârâyana tout brillant d'or; ton ombilic, ton sein, tes cheveux sont d'or. Tu renfermes en toi Nârâyana, tu es la voie des hommes; ta couleur, ton éclat est celui du

1. Extrait du *Harivansa* : lecture CCLIII.
2. Nom de Vichnou.
3. Ce mot signifie *possédant une armée de tous côtés.*
4. Le feu, comme l'eau, sert à régénérer le monde.
5. *Amrita* est le nom d'une partie de la mer de lait.
6. *Tridhâman* : allusion aux trois mondes.
7. Ou plutôt *portant trois bosses, tricacoud :* je crois que Vichnou est ici comparé au bœuf indien, et les mondes qu'il soutient, assimilés à trois bosses que ce taureau mystérieux est censé porter.
8. Par ce mot on désigne l'âme suprême, supérieure à tout en pureté.
9. Ce mot signifie *maître des organes des sens.*

1. Exclamation prononcée au moment du sacrifice.
2. Ce sont les trois mots sacrés prononcés dans les prières. Ils signifient : *terre, atmosphère, ciel.*

soleil. Parmi les dieux tu occupes le premier rang; de ton ombilic est sorti le lotus, tu dors sur le lotus, tu te couches dans son sein; tes yeux, ton sourire rappellent sa forme ou sa douceur.

Ta face est tournée de tout côté, tu es tout œil, tu as donné naissance à tout, cet univers est ton aliment. Tu poursuis dans les trois mondes ta marche féconde, graduelle, efficace.

Maître puissant, auteur de la lumière, Sambhou, Bhava, Swayambhou, chef des êtres, premier des éléments, être universel, tu as tout créé, tu conserves tout, l'univers n'est que ta forme.

Tu es le *pavitra* [1], l'oblation, la vérité, la splendeur, le monde entier. Tu sais répandre le *havis* [2], et consumer dans le feu cette sainte ambroisie. Précepteur des Souras et des Asouras, être incorporel, supérieur à tous les dieux, prince souverain, barde divin, tu produis le fil dont s'ourdit la trame de la vie; immortel, feu sacré, trésor de science, tu éblouis comme la flamme, tu touches tout, tu gouvernes tout. Le ciel est ton domaine. C'est par toi que brille le beurre consacré, toi, précieux aliment de la flamme du sacrifice, père éternel de la nature, base inébranlable de l'univers. Né de toute éternité, tu as cependant daigné naître parmi nous. O toi qui soutiens tout, nous implorons ton secours, sauve-nous!

HYMNE A BRAHMA [3].

Adoration à toi, dieu aux trois formes, âme qui seule existais avant la création, et qui, après elle, voulus te diviser pour former les portions distinctes des trois qualités.

Parce que tu as semé au sein des eaux une féconde semence d'où sont nés, ô toi qui n'es pas né, tous les êtres mobiles et immobiles, on te célèbre comme l'auteur de l'univers.

Manifestant par trois conditions ta grandeur, tu as l'honneur d'être la seule cause de la naissance, de la durée et de la mort.

Ineffable androgyne, tu as divisé ta forme par le désir de créer : la cause fécondante et la cause fécondée, tes deux portions. C'est ce qu'on appelle le père et la mère de l'univers, qui prend part lui-même à sa propre génération.

Tu as divisé le jour et la nuit d'après la mesure de ton temps; car ta veille et ton sommeil sont la naissance et la mort des créatures.

Tu es la cause du monde, et tu n'as pas de cause; tu es la fin du monde, et tu n'as pas de fin; tu es le premier du monde, et rien ne fut avant toi; tu es le maître du monde et tu n'as pas de maître.

C'est par toi-même que tu te connais; c'est par toi-même que tu te crées, et quand ton œuvre, le monde, est arrivée à sa fin, tu te résous en toi-même.

Tu es liquide, tu es solide par l'adhésion des parties; tu es épais, tu es mince, tu es lourd, tu es léger, tu es visible, tu es invisible; rien n'empêche ta volonté dans l'exercice de tes facultés surhumaines.

Tu es l'origine des paroles qui ont la syllabe *aum* pour commencement, les trois accents pour inflexion, le sacrifice pour œuvre, et le swarga pour récompense.

On t'honore comme la nature, qui opère, grâce à l'âme universelle; on dit que tu l'es toi-même, cette âme universelle, impassible, impassionnée, qui voit tout.

Tu es le père des pères, tu es le dieu des dieux; tu étais avant ce qui fut le premier, tu es le créateur des créateurs!

1. Ce mot signifie *purifiant*.
2. Offrande de beurre.
3. Cet hymne, supérieur aux précédents, est tiré du *Coumara-Sambhava*, poëme de Kâlidasa, traduit par M. Fauche, où l'on voit tous les dieux, Vichnou et Siva en tête, venir rendre hommage au Créateur suprême; retour au moins partiel vers le monothéisme.

POÉSIE LYRIQUE

PERSE

INTRODUCTION

L'*Avesta* ou *Zend-Avesta*, parole vivante, est le Code sacré des anciens Perses et de leurs aïeux les Iraniens. Composé primitivement en zend, langue antique de la Bactriane, et contenu, dit-on, dans 21 Naskas, il n'est parvenu jusqu'à nous qu'en fragments de diverses époques reproduits dans plusieurs dialectes. Mais toutes ses parties se rattachent au nom et à la doctrine de Zoroastre, en perse Zarathoustra, astre d'or, sage vénéré, ou plutôt nom collectif de plusieurs sages, dont le dernier a dû vivre au sixième siècle avant notre ère, tandis que le premier est cité par Justin comme contemporain de Ninus.

Cette indication s'accorderait d'ailleurs avec un fait rapporté par Bérose, qui, après l'établissement des Chaldéens de la race de Cham en Mésopotamie, mentionne dans ce pays une invasion médique ou aryenne, laquelle a pu être caractérisée par le nom de l'antique Zoroastre, dont la doctrine, née en Bactriane, aurait dès lors pénétré jusqu'aux bords de l'Euphrate. Là, s'altérant plus tard au contact du culte astral, elle aura nécessité la réforme persane, probablement accomplie sous Darius Ier, par un disciple assimilé au grand législateur. Du reste la vie de Zoroastre est devenue complétement légendaire.

Longtemps ses écrits mêmes sont restés ignorés en Europe, ou connus seulement par de vagues aperçus, jusqu'au moment où ils furent mis au jour, grâce au zèle exemplaire d'Anquetil Duperron. Pauvre et sans appui, soutenu par le seul amour de la science, il se rendit dans l'Inde, où, après une foule de traverses et de privations de tout genre, il parvint à se procurer des manuscrits originaux de l'*Avesta* qu'il traduisit dans trois volumes, déposés en 1771 à la Bibliothèque royale. La science s'est exercée depuis sur ces textes obscurs, souvent interpolés, dans lesquels on remarque différentes phases du zend, cette langue antique, congénère au sanscrit, et rapprochée des idiomes slavons et germaniques comme celui-ci l'est du grec et du latin ; puis, des parties écrites en pehlvi ou en parsi, du temps des Sassanides ou même des Musulmans. L'ensemble de ces écrits, complétés par des découvertes successives, constitue maintenant quatre parties, savoir : le *Yaçna*, hymnes, élévations de l'âme ; le *Vispered*, prières aux chefs des êtres ; le *Vendidad*, code de purifications légales ; et enfin, à une date plus récente, le *Khorda*, formules de prières individuelles.

Plusieurs parties, écrites en pehlvi, ont d'abord été interprétées par l'illustre Silvestre de Sacy, le père de l'érudition arabe.

Eugène Burnouf, reportant sur le zend cet esprit d'investigation lumineuse qu'il avait appliqué au sanscrit, fit lithographier, en 1829-32, le texte du *Vendidad-sadé*, dont il se proposait de donner une traduction complète ; mais dont il n'a paru qu'un extrait. Quelques années plus tard, il publia son beau travail sur le Yaçna, dans lequel la langue zende, dégagée de ses obscurités, soumise à une

judicieuse critique, apparut enfin sous sa forme véritable.

Plusieurs savants distingués, MM. Brockhaus, Westergaard, Haug, et surtout Spiegel, ont publié en zend et traduit en allemand des parties importantes de ces divers livres, et ouvert ainsi à la science une nouvelle source de connaissances précieuses.

Il résulte de tous ces documents que la doctrine de Zoroastre, résumée sous le nom de Mazdéyisme, a subi dans la suite des siècles de nombreuses modifications. Il est probable qu'elle reposa d'abord sur ce naturalisme spiritualiste, cette intuition d'un Être suprême sous les formes diaphanes des éléments qui fut aussi la base du Védisme. Mais, à mesure que l'ardente imagination des Indiens inventait des types pour chacun des phénomènes de la nature, les Iraniens, plus austères, s'éloignèrent d'eux de plus en plus, en s'attachant aux abstractions intellectuelles. L'antagonisme religieux sépara violemment ces deux peuples, dont l'origine commune se révèle pourtant au milieu même de leurs oppositions ; car les mêmes noms, détournés de leur sens, désignent leurs divinités diverses.

Toutefois le Mazdéyisme, qui probablement en Bactriane apparut dans sa pureté première, dut nécessairement s'altérer en s'étendant de l'est vers l'ouest de l'Asie, avec la marche victorieuse des Aryas, entrés en contact avec les Chaldéens de Babylone. Ces pasteurs des premiers âges, qui, faisant paître leurs troupeaux dans le calme des nuits étoilées, avaient observé la marche des astres et peuplé de formes fantastiques la voûte resplendissante du ciel, furent les premiers inventeurs du Sabéisme, dont l'influence agit puissamment sur les Iraniens de Médie ; et c'est ainsi que leurs mages purent être confondus avec les prêtres chaldéens.

L'histoire ne nous a rien transmis de positif sur l'antique royaume de Bactriane ni sur les premières conquêtes des Iraniens. Toutefois leur établissement en Médie, au milieu de populations touraniennes, est attesté par le rôle qu'Arbace, Déjoce, Cyaxare, ont joué dans les révolutions de l'Assyrie, jusqu'au moment où le grand Cyrus fonda le royaume des Perses, et où son second successeur accomplit, en proscrivant les mages, une épuration dans le culte, un retour aux anciennes doctrines consacrées par le nom de Zoroastre.

Cette réforme complète, qu'on pourrait attribuer à un sage désigné par le même surnom, eut donc lieu au sixième siècle, sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe ; coïncidence curieuse, mais non pas concluante, avec le nom du roi Gustasp, cité sans cesse dans le Yaçna. L'épuration de la doctrine se manifeste dans ces simples et nobles paroles par lesquelles commencent toutes les inscriptions d'Ecbatane et de Persépolis : « Le grand dieu Auromazd a créé cette terre, a créé le ciel, a créé les mortels, a fixé le sort des mortels ! » Paroles conformes à celles des hymnes les plus anciens, et solennellement consacrées par Darius, Xerxès, les Artaxerces. Sur les sculptures, le roi est représenté offrant l'hommage du feu au Dieu suprême, lequel apparaît devant lui sous les traits d'un vieillard vénérable, le corps ailé terminé par des plumes, et ceint d'un cercle lumineux, tenant une main levée pour bénir, l'autre armée pour punir les coupables. Du reste aucune idole, aucune personnification secondaire, telles qu'elles s'étaient multipliées en Chaldée, où cette image est entourée d'une foule d'autres, et telles qu'elles apparurent plus tard dans la décadence des divers cultes.

La religion de Zoroastre, soit primitive soit ramenée à ses vrais principes, reconnaissait une essence éternelle, invisible, infinie, Zarvan Akarana, le temps sans limite. Sa manifestation dans le monde est Ahoura-mazda, l'esprit sage [1] (en sanscrit *asura-maidhas*), source de lumière et de vertu, dont la parole a produit toutes choses pures. Mais, de même que le jour alterne avec la nuit, que la vertu ressort du contraste du vice, est né, en présence du

1. On remarquera dans plusieurs de noms cités dans nos extraits quelques déviations à l'orthographe régulière de la langue zende; telles *ou* pour *u;* *s* pour *ç*; *ch* pour *sh*. Mais nous avons cru devoir nous conformer à l'orthographe admise dans la traduction des Védas.

bien, le principe opposé, Agra-mainyus (en sanscrit *ugra-manyus*) l'esprit malin. Aveuglé par l'envie qui a causé sa chute, Ahriman, appelé aussi Darug, le mensonge, ne cesse de lutter, dans ce monde périssable, contre Auromazd ou Honover, la vérité, dont il trouble les œuvres et pervertit les bienfaits; mais auquel il reste inférieur en puissance.

Chacun de ces deux grands principes est secondé par six intelligences douées d'un pouvoir incessant pour produire le bien ou le mal. La vertu d'Auromazd se reflète dans les six Amchaspants ou Bagas (s. *bhagas*), dont le premier est Bahman, génie de la vie et de l'abondance; puis viennent les gardiens des airs, des métaux, des terres, des plantes, des animaux, images de la création successive. Mechia et Mechiane (s. *manusha*, *manushî*) l'homme et la femme, sortis purs du sein de la terre, ont succombé aux embûches d'Ahriman le serpent, et à ceux des six Devs ou Daévas (s. *daivas*), démons funestes, dont le plus terrible est Echam, le démon de la haine et de la nuit.

On voit que tous les noms se sont intervertis entre les Indiens et les Perses, ces deux peuples de même origine, d'abord frères, puis ennemis jurés. Le mot Asoura, qui d'abord chez les Indiens signifiait génie élémentaire, mais qui plus tard signifia démon, est resté chez les Perses appliqué au dieu suprême; tandis que le mot Daiva, génie lumineux chez les Indiens, résume chez les Perses les esprits de ténèbres. De plus, parmi les deux patriarches, fils du Soleil chez les anciens Aryas, l'un Manou, devenu Minos chez les Grecs, est resté le prototype de l'Inde, pendant que Yama, sous le nom de Yima, figure le monarque divin des Perses.

Auromazd créa aussi vingt-huit Izeds ou Yazatas (s. *yajitas*), génies vénérés, dont le premier Mithra (s. *mitra*), ne relevant que du dieu de lumière, représente l'énergie et l'harmonie terrestres. Après lui viennent les génies des planètes, et diverses abstractions des phénomènes physiques ou moraux. Aux Izeds, dont le nombre rappelle les jours du mois, comme celui des Bagas rappelle ceux de la semaine, correspondent vingt-huit Darujes ou Devs inférieurs, créés par Ahriman pour les combattre et leur disputer l'univers.

Une lutte continuelle, générale, règne ainsi sur la surface du globe dans toutes les manifestations de la nature, où la lumière résiste aux ténèbres, les astres aux éclipses, la mer aux tempêtes, la terre aux volcans; où les animaux réputés purs, tels que le lion, le cheval, l'aigle, sont opposés aux bêtes destructives, la licorne, l'hydre, le griffon. En effet, sur tous les monuments de la Perse, le lion symbolise l'Iran, le pays du soleil et du signe du lion en été, tandis que la licorne (antilope oryx?) figure le Touran, le pays des frimas et du signe du capricorne en hiver.

Ainsi l'homme, déchu par sa faute, est soumis à une foule d'épreuves qui doivent activer son courage. Dans cette lutte, le Perse fidèle, soutenu par une force supérieure, tient les yeux fixés sur Auromazd, symbolisé par le feu qu'alimente le haoma (s. *soma*), arbre sacré. A ses côtés, sur toute la terre d'Iran, opposée au Touran ténébreux, plane la foule immense des Fervers (s. *paravaras*), âmes glorifiées, dont chacune apparaît au fidèle comme sa propre image épurée, comme un guide dans la lutte difficile dont la palme l'attend dans le ciel. Et c'est ici surtout que se montre le haut spiritualisme de cette doctrine, que nous n'avons envisagée jusqu'ici qu'au point de vue cosmogonique et matériel. Chacun de ces nombreux symboles, les plus vulgaires comme les plus nobles, offre à la fois une allusion physique se rapportant aux phénomènes terrestres, et une pensée morale adaptée à l'intelligence. Et c'est ainsi que Plutarque nous apprend que des six Bagas, créés par Auromazd, type suprême de toute perfection, l'un représente la bienveillance, un autre la vérité, un autre la droiture, les autres la sagesse, la fortune et la joie qui sont les fruits de la vertu. Il en était de même des Izeds et de leur influence

morale, opposée aux vices représentés par Ahriman et ses légions.

L'homme est soumis à la mort; mais elle est un triomphe pour le juste, dont l'âme, selon la même doctrine, traversant le pont redoutable suspendu entre les deux mondes, était béatifiée par les Izeds, pendant que les ombres perverses tombaient de là au pouvoir des Devs, dont ils partageaient les souffrances. Enfin le temps doit arriver où cessera cet antagonisme, où les bons et les méchants ressusciteront pour assister au dernier jugement. Ahriman et ses légions seront précipités au fond du gouffre où bouillonnent les métaux; et, dans cette purification terrible, disparaîtront enfin leurs souillures. Alors s'élèvera une création nouvelle où la lumière sera sans tache, où la gloire d'Auromazd, resplendissant dans l'univers, se reflétera jusque sur Ahriman rendu à sa vertu native; où toutes les intelligences, dans une félicité infinie, adoreront l'Être éternel manifesté à leurs regards.

Cette grande et majestueuse doctrine, successivement développée par les disciples de Zoroastre, apparaît sous sa forme la plus simple, la plus positive dans les hymnes primitifs du *Yaçna*, connus sous le nom de Gâthâs, et composés dans l'idiome zend le plus antique. Aussi nous sommes-nous empressés de les placer en tête de cette collection, en cherchant à reproduire, pour la première fois, en français, la traduction consciencieusement élaborée de M. Haug. On y retrouve indubitablement beaucoup de maximes textuelles de Zoroastre; et, de cette première aurore, se détache Ahoura-mazda, le génie lumineux, esprit de vie et de sagesse, de vérité et d'activité, opposé aux esprits de mensonge, compris sous le nom vague de Devs, personnifications des forces brutes, auxquelles sacrifiaient les Indiens. L'emblème d'Ahoura-mazda est la flamme pure, immatérielle, qu'honorent encore les Parsis actuels; sa loi, le travail, la culture de la terre, la possession permanente, maintenue par les Iraniens contre les incursions nomades de leurs voisins du midi et du nord. Quelques génies secondaires, cités d'abord comme symboles, tels que Vohoumano, le bon esprit, Acha, la vérité, Kchatra, la possession, Armaiti, la piété, prennent plus d'importance dans les prières en prose du *Yaçna* et du *Vispered*, litanies destinées au culte public, lorsque la doctrine s'élabora et se constitua parmi les prêtres. Le *Vendidad*, code légal et religieux, offre à son début un précieux fragment d'histoire primitive, se rapportant aux deux branches des Aryas; il accentue aussi plus fortement l'antagonisme d'Ahoura-mazda contre Agra-mainyus et ses légions; lutte que reproduisent tous les hymnes du *Khorda*. Aussi avons-nous amplement profité, pour ces trois livres, de l'excellente traduction et des notes savantes de M. Spiegel.

Le Mazdéyisme soit primitif, soit régénéré, sous Darius Ier, maintint son influence jusqu'à la chute de l'empire des Perses. Exempt des abus du Brahmanisme, qui luttait alors contre la réforme généreuse de Bouddha, il n'eut point à subir des déchirements intérieurs; mais il s'altéra sous l'indifférence des Grecs Séleucides et des Parthes, et se répandit, ainsi altéré, dans l'empire romain. La dynastie nationale des Sassanides, rétablie en 226 par Ardechir, fit tous ses efforts pour le relever, et crut ajouter à sa splendeur en l'enrichissant de toutes les fables contenues dans le *Boundehech*; et c'est ainsi que son expansion amena à cette époque une transformation radicale.

Si les Gâthâs représentent, sous de sobres couleurs, la période primitive du Mazdéyisme; si les prières du *Yaçna* et du *Vispered*, et les prescriptions du *Vendidad*, marquent l'organisation du culte sous des formes de plus en plus complexes, on reconnaît dans ces formes mêmes des traces d'expansion systématique qui firent de cette religion, si simple à son début, un dualisme, spiritualiste sans doute, mais très-décevant pour les esprits. Ainsi les bons et les mauvais génies, Amchaspants et Devs supérieurs, que dirigent Auromazd et Ahriman, reçoivent non-seulement sous des noms altérés, des attributions cir-

conscrites, individuelles, mais leur lutte réelle s'effectue dans un parallélisme complet. Ainsi Bahman, génie de la bonté, répand l'abondance par le moyen des pluies, la fécondité par le moyen du soleil; il est en outre le protecteur des troupeaux sur la terre et l'introducteur des justes dans les cieux; son adversaire Echain ou Akouman, c'est le démon de la perversité, de la sécheresse et de la destruction, c'est lui qui précipite les méchants dans l'enfer. Ardibehest est la vérité ; il donne au monde la santé et la prospérité. Ander, son rival, c'est le mensonge, il apporte avec lui la maladie et le dénûment. Chahriver, le roi de grandeur et de bienfaisance, c'est la justice, l'équitable dispensation des biens; c'est lui qui préside aux sept métaux, source de richesse; Savel le combat par la ruine, le pillage et la trahison. Sapandomad, divinité féminine comme les deux dernières, c'est la piété, la soumission, la douceur; elle est la sainte intermédiaire entre l'homme et le génie suprême, veille spécialement sur notre globe et exauce les vœux des laboureurs. Elle a pour ennemi Tarmad, démon féminin, inspiratrice du blasphème, qui, par les grêles, et les tempête, s'efforce de nuire aux habitants des champs. Kordad, c'est la richesse publique; elle préside au bon emploi des jours et des années, elle favorise le travail et fait couler des eaux pures sur toute la terre ; sa rivale, Tarick est le démon de la misère, de la paresse et de l'abrutissement; c'est elle qui répand les miasmes et la contagion. Amerdad est préposée à la reproduction générale ; elle multiplie les grains comme les troupeaux, protége les arbres et les fruits et assure aux hommes l'immortalité. En opposition, Zaret, c'est la stérilité, la famine et le néant. Comme on voit, ce système complique, sous des emblèmes multipliés, la lutte du bien contre le mal. Sans doute la moralité subsiste ; mais le Dieu suprême est voilé.

Les Izeds, ces anges de lumière, opposés aux Darujes, anges de ténèbres, et subordonnés aux Amchaspants, comme ceux-ci le sont aux Devs, étaient d'abord limités quant au nombre; mais, à la période d'expansion sous les Sassanides, ils se multiplièrent à l'infini. A leur tête parut Mithra, rarement cité dans les hymnes antiques, mais dont l'influence active devint alors prépondérante. Formé par Auromazd, dont il est le ministre et le messager infatigable, empruntant au soleil son éclat et à la lune sa beauté, il traverse les espaces plus rapide que le rayon, plus fort que la foudre, plus indomptable que l'ouragan; monté sur un coursier colossal et armé d'une massue flamboyante; il menace et disperse sans cesse les mauvais génies. Puis il descend sur la terre, dont il possède tous les domaines ; il l'ouvre avec son poignard d'or pour la rendre fertile. C'est le roi des vivants et des morts; il juge les âmes, il pèse leurs actions sur le pont Tchinvat qui sépare le ciel de l'enfer.

Sans être aussi glorieux que lui, d'autres génies partagent son influence. C'est Çraochâ, le révélateur de la parole, qui préside à la justice et à la conciliation; c'est Bâhram ou Veretraghna, le guerrier redoutable ; c'est Gosh, promoteur de la fécondité; c'est Sérosh, le vigilant, qui surveille la terre du sommet de l'Alborg ; c'est Haoma, le roi des forêts, gardien du breuvage d'immortalité. Puis le soleil, la lune, les astres personnifiés, et parmi eux surtout, sous le nom de Tachter, l'étoile Sirius, non moins célèbre qu'en Égypte, où ses conjonctions marquaient les grandes périodes. Ici Tachter est supposé guider le cortége des planètes.

Autour de la foule des Izeds, les Fervers, prototypes des âmes, se multiplièrent à l'infini. Représentant d'abord chaque âme humaine, avant la naissance et après la mort des corps, ils prouvaient sa préexistence et constataient sa durée ; puissant encouragement à la vertu, salutaire préservatif contre le vice! Mais plus tard la superstition donna des Fervers à chaque objet visible; ils devinrent le principe de toutes choses, la séve des arbres, le suc des fruits, l'arome des fleurs, la densité des métaux, l'éclat des pierres précieuses, l'adhérence des eaux, l'élasticité de l'air, aussi

bien que l'instinct des animaux et la fécondité des plantes. C'était tomber en plein panthéisme ; toutefois avec cette restriction que ces lucioles qui remplissent tout l'espace sont toujours émanées d'Auromazd, qui en est le créateur suprême, et qu'Ahriman, le démon du mal, ne saurait produire de Fervers, mais cherche seulement, comme négation de l'existence, à les détourner de leur destinée.

Le pouvoir attribué aux nombres grandit aussi à cette époque, au point de produire les abus des superstitions astrologiques. Toutefois on ne saurait contester le rôle primitif qu'ils jouèrent dans la religion de Zoroastre, où un sens mystique fut de tout temps attaché aux nombres 1, 2, 3, et particulièrement à 7, représentant une phase de la lune, et le nombre des planètes alors connues ; et devenant ainsi la mesure de l'activité humaine, chez les Chaldéens, les Perses, les Hébreux. Ses multiples, s'étendant au loin, inspirèrent peut-être à Pythagore, qui le premier porta le spiritualisme en Grèce, sa théorie ingénieuse de l'harmonie des mondes.

Le Mazdéyisme populaire se compliquant ainsi dans les derniers temps des Sassanides, continua à s'altérer, jusqu'au moment où l'invasion musulmane lui adjoignit de nouveaux mélanges. Persécutés quant à leur culte, sans être dépouillés de leurs traditions, les Parsis virent enfin toutes leurs légendes reproduites au hasard par l'ordre d'un sultan, dans le *Chah-nameh* de Firdousî, ce grand poëme où les souvenirs les plus anciens viennent se mêler aux plus récents, où les héros fictifs et réels se confondent dans un éblouissant mirage ; poëme inapplicable à l'histoire, mais qui n'en est pas moins d'une haute valeur comme chef-d'œuvre de littérature [1].

La décadence officielle du culte mazdéyen fut cependant loin d'être définitive. Poursuivi de contrée en contrée, mais toujours vivace dans son principe essentiellement spiritualiste, il n'a cessé de faire jaillir, comme la flamme son noble symbole, de chaque foyer éteint sur un foyer nouveau, un reflet de sa splendeur première. C'est ainsi, qu'après tant de siècles, les Parsis entourés de croyances hostiles, mais se conciliant partout une estime méritée, récitent encore maintenant à Surate, à Bombay, les prières contenues dans leurs hymnes primitifs, et qu'en Europe comme à travers l'Asie on prononce toujours avec respect le nom glorieux de Zoroastre.

1. Publié avec texte et traduction française par M. Mohl, de l'Institut.

F. G. Eichhoff.

POÉSIE LYRIQUE

PERSE

ZEND-AVESTA

EXTRAITS TRADUITS PAR M. EICHHOFF

D'APRÈS LES VERSIONS ALLEMANDES DE MM. SPIEGEL ET HAUG

POÉSIE LYRIQUE

PERSE

Les documents littéraires de l'ancien peuple iranien, parvenus jusqu'à nous, sont trop peu nombreux pour qu'il soit possible de les classer d'après leur mouvement périodique. Nous réunissons donc en un groupe d'ensemble :

1° Hymnes du *Yaçna*;

2° Choix de prières du *Vispered*;

3° Légendes du *Vendidad*;

4° Choix de prières du *Khorda*.

Traduits en français d'après les versions allemandes de M. Spiegel et de M. Haug.

YAÇNA

Le *Yaçna*, livre d'adoration, se compose de prières usuelles provenant de différentes sources, et d'un recueil curieux d'hymnes traditionnels, désignés sous le nom de Gâthâs. Ces hymnes, qui constituent la partie la plus ancienne et la plus authentique de l'*Avesta*, sont rédigés dans un dialecte zende primitif et probablement contemporain de Zoroastre, auquel plusieurs de ces chants peuvent être personnellement attribués. Ils sont répartis en cinq sections, désignées par les mots sous lesquels elles débutent. On y voit retracée avec force la doctrine monothéiste du législateur, du prophète zélé d'Auromazd, et les luttes qu'il eut à soutenir contre les sectateurs du culte de la nature, personnifié dans les Védas. Ils peignent en même temps la résistance des agriculteurs, des colons de la Bactriane, et plus tard de la Perse, contre les invasions des pasteurs nomades qui les menaçaient au midi ou au nord. Le sentiment qui règne dans ces chants, heureusement interprétés par M. Haug dont M. Eichhoff a cherché à reproduire en français la consciencieuse version allemande, en fait, malgré leurs obscurités et leurs répétitions trop fréquentes, un des documents les plus remarquables de l'antique civilisation orientale.

GATHA AHOUNAVAITI

HYMNE I [1].

1. Manifestation de la pensée, manifestation de la parole, manifestation des actes du véridique Zarathoustra. Les Amecha-spentas, saints immortels, ont inspiré ces hymnes.

Gloire aux hymnes véridiques [2].

2. J'élève mes mains avec dévotion, et j'honore d'abord tous les actes de vérité d'Ahoura-mazda, sage et saint, et de son bon esprit, afin d'obtenir le bonheur. C'est à eux et à l'âme de la terre que j'adresse ma prière.

3. Avec piété je m'approche de vous, Sage toujours vivant, pour vous prier de m'accorder la vie terrestre et la vie spirituelle. C'est par la vérité qu'on peut obtenir les biens que la source de lumière accorde à ceux qui y aspirent.

4. Je veux vous honorer Acha (vérité) Vohoumana (bon esprit) Mazda-ahoura (sagesse vivante) Kchatra (possession stable), Armaiti (piété active), secourables à mon salut.

5. Mon cœur loue Geus urvâ (l'âme de la terre), et la bonté et la réalité des œuvres du Sage toujours vivant. Tant que j'aurai la force de vous honorer, j'aspirerai à la vérité.

6. O vérité, comment pourrais-je t'atteindre, ainsi que la bonté, ainsi que toi Sraocha (la révélation), qui ouvres la voie au puissant Ahoura-mazda? Puisse cette parole, sortie de notre bouche, éloigner de nous les carnivores!

7. Viens avec bonté, accorde-nous pour longtemps les biens véritables par tes paroles puissantes, ô Sage suprême. Accorde ton secours à Zarathoustra, ainsi qu'à nous, pour que nous triomphions de la haine de nos ennemis.

8. Accorde-nous, ô Véritable, les vrais biens qui naissent du bon esprit; accorde, ô source de

1. XXVIIIe du *Yaçna*.
2. Ce premier chant contient des invocations à tous les esprits qui symbolisent les perfections du génie suprême Ahoura-mazda, et qui constituent les saints immortels, les Amecha-spentas de la théologie persane.

piété, la fortune à Vistâspa et à moi-même [1]. O Sage suprême, fais-nous comprendre tes maximes salutaires

9. C'est toi, type de vertu, uni à la vérité, toi, toujours vivant, que je veux honorer. J'implore ton secours pour Frachaostra et pour moi-même, et pour tous ceux qui en tout temps se pénétreront du bon esprit.

10. Pour obtenir la fortune, nous vous célébrons par nos prières : Ahoura-mazda uni à la vérité et à la bonté, ainsi que vos adorateurs de toute classe. A ceux ui vous invoquent, vous accordez les aliments et la possession des richesses.

11. Sage toujours vivant, tu connais les lois de la vérité et de la bonté; je voudrais accomplir mon désir d'y atteindre ; car vos maximes qui assurent les aliments et les richesses me sont encore inconnues.

12. O toi, qui par tes lois maintiens éternellement la vérité et la bonté, Ahoura-mazda apprends-moi à proclamer par ton esprit en quelles paroles, en quoi consiste le principe de la première vie !

HYMNE II [2].

1. L'âme de la terre vous a crié : Pourquoi m'avez-vous produite ? qui m'a formée ? Contre moi se déchaînent l'attaque et la violence des audacieux et des puissants. Vous seuls pouvez les repousser, et assurer le salut de l'agriculteur [3].

2. Alors le producteur de la terre demanda à l'esprit de vérité : Quelle loi as-tu donnée à la terre, quand vos forces l'ont produite, avec ses pâturages pour les troupeaux ? Quel être vivant avez-vous créé pour repousser l'attaque des pervers ?

3. L'esprit de vérité, qui ne connaît aucune haine, répondit : J'ignore les choses qui appartiennent au maître suprême du feu; car il est le plus puissant des êtres, et moi-même je vais l'invoquer.

4. Ahoura-mazda est la parole vivante ; il sait le mieux ce qu'il a préparé pour celui qui agit et pour celui qui veut agir encore contre les daévas et les hommes pervers. C'est lui, toujours vivant, qui discerne tout. Qu'il fasse à votre égard ce qu'il voudra.

5. J'élève donc les mains pour demander en faveur des deux existences, au nom de mon âme et de l'âme perpétuelle de la terre, que ceux dont la double existence est dévouée à la sagesse, ceux qui aiment le bien et qui possèdent, soient affranchis de la société des pervers :

6. Ainsi parla alors Ahoura-mazda qui possède la trame de toutes choses : « Aucun maître d'une seule existence, aucun maître de la vérité n'était là. C'est pourquoi le créateur t'a institué (Acha) pour celui qui possède et cultive [1]. »

7. Ce saint oracle a été promulgué pour la terre par le Sage suprême uni à l'esprit de vérité ; il doit être sacré dans les six régions. Mais quel est l'homme bien inspiré qui le fera connaître aux hommes ?

8. « Nous en avons un seul qui ait entendu nos paroles ; c'est le vertueux Zarathoustra, c'est lui qui veut proclamer les maximes de la sagesse et les actes de la vérité. Aussi lui donnerai-je l'inspiration et l'éloquence. »

9. Alors l'âme de la terre pleura : « Je n'ai pu exaucer la prière de l'homme faible en faveur des biens qu'il demande et dont je lui souhaite la possession. Quand paraîtra celui qui lui donnera un appui efficace ?

10. O source de sagesse, source de vérité, vous donnez aux hommes de bonne volonté l'habitation, la possession qui assurent le plaisir et la prospérité. C'est pourquoi, ô Ahoura-mazda, je vous reconnaîtrai pour premier possesseur.

11. Où pourrais-je maintenant glorifier la vérité, la bonté, la puissance ? Vous, ô Sage toujours vivant, vous nous avez promis votre protection pour pouvoir reconnaître ce grand bienfait.

HYMNE III [2].

1. Je veux proclamer, ô assistants, les sages paroles d'Ahoura-mazda, la louange de l'esprit de vie et de bonté ; les hautes vérités qui se manifestent avec la flamme [3].

1. Vistâspa et Frachaostra furent les premiers auxiliaires de Zoroastre. Cet hymne paraît avoir été composé par un de leurs disciples.
2. xxix[e] du *Yaçna*.
3. Cet hymne obscur, mais remarquable, se rapporte certainement à la lutte des cultivateurs iraniens contre les nomades qui ravageaient leurs terres.

1. La possession des terres est ainsi placée sous la sauvegarde de la vraie foi, annoncée aux hommes par Zoroastre.
2. xxx[e] du *Yaçna*.
3. Dans cet hymne, le plus explicite de la collection.

2. Écoutez donc l'âme de la terre, contemplez les rayons de feu avec une dévotion profonde. Car chacun, homme ou femme, doit être marqué par sa croyance. Vous, les soutiens des anciens jours, réveillez-vous et joignez-vous à nous!

3. Dès l'origine existent deux Génies doués d'une activité distincte, le bon et le mauvais esprit, en pensée, en parole, en action. Choisissez entre ces deux; soyez bons, et non pas méchants!

4. Ces deux Génies opposés produisent, dans l'être et le non-être, le premier élément (corporel) ainsi que le dernier élément (spirituel). Les sectateurs du mensonge auront le plus mauvais destin; les sectateurs de la vérité, le meilleur.

5. Choisissez l'un de ces deux Génies, ou celui du mensonge qui fait le mal, ou celui de la vérité et de la sainteté. Quiconque adopte le premier, se prépare le sort le plus triste; quiconque adopte le second, honore Ahoura-mazda fidèlement et réellement par ses œuvres.

6. Vous ne pouvez pas les servir tous deux, car tel daéva, que nous voulons combattre, surprend celui qui hésite et lui dit : choisis le mal! Et alors les daévas se réunissent en foule pour attaquer les deux existences révélées par les prophètes.

7. A cette vie terrestre Armaiti (la piété) vint jadis en aide avec sa force terrestre, pour maintenir la vérité et la vertu. Immortelle, elle produisit le monde corporel; mais l'âme réside en toi, ô Sage suprême; c'est la première des créations[1].

8. Quand l'âme tombe dans quelque malheur, tu lui donnes, ô Sage, un bien terrestre, et un bon esprit; mais tu punis ceux qui tournent la vérité en mensonge.

9. Travaillons donc au maintien de cette vie, dont les défenseurs les plus zélés, les plus réels, sont les hommes sages dans leur activité. Car le sage subsiste par l'intelligence.

10. C'est elle qui est la vraie défense contre le mal, qui est la ruine du destructeur. La perfection n'habite que dans le pur séjour du bon esprit, de la sagesse et de la vérité, qui trouvent leur gloire dans la vertu.

11. Pratiquez les préceptes que Mazda a proclamés lui-même de sa voix; qu'il a imposés aux hommes pour la perte des menteurs, pour le salut des justes. Car en eux seuls se trouve le bonheur.

HYMNE IV [1].

1. En proclamant ces maximes, nous prononçons des paroles inconnues à ceux qui dépendent du pervers destructeur des campagnes. Mais tous les biens affluent à ceux qui sont dévoués de cœur et d'âme à Ahoura-mazda [2].

2. Si elles ne suffisent pas pour faire prévaloir ici celui qui proclame les deux existences, je m'adresserai à tous; car Ahoura-mazda connaît la loi et les deux principes par lesquels nous vivons.

3. Qui a obtenu d'abord de toi, par le frottement des rameaux, une flamme permanente, ô Sage? Cette parole que possèdent ceux qui connaissent la révélation divine, accorde-nous-la de ta propre bouche, qui protége toutes les créatures!

4. Quand la vérité et la sagesse vivante apparaîtront à ton appel, puisse Armaiti me donner par le bon esprit de puissantes ressources, qui m'aident à détruire le mensonge!

5. Accorde-moi de connaître quel trésor je possède dans les vérités que m'inspire le bon esprit, et de distinguer ce qui est réel, de ce qui n'a pas été et ne sera jamais.

6. Celui-là possède le bien suprême, qui m'a appris le rhythme de la prospérité, de la vérité, de l'immortalité. Ahoura-mazda a le pouvoir de l'annoncer par son bon esprit.

7. Lui qui, dans sa propre lumière, a puisé la multitude des lumières célestes, produit aussi par son intelligence la vérité, source du bon esprit. Tu la fais prospérer, ô Sage, immuable dans tous les temps [3]!

8. C'est toi que j'ai reconnu pour principe pri-

Zoroastre proclame lui-même devant une nombreuse assemblé sa doctrine du bon Génie vivant et sage opposé au mauvais Génie, que servent les daévas, dieux élémentaires de l'Inde, et qui n'est désigné ici que sous le nom de Drugva, le menteur.

1. Ici est affirmée, comme dans le Code de Manou, la doctrine essentielle des âmes créées avant les corps.

1. XXXI[e] du *Yaçna*.

2. Cet hymne, composé de différents fragments, assure en général les bienfaits d'Ahoura-mazda à quiconque cultive les terres avec piété et activité.

3. Ici le poëte assimile avec bonheur le feu du sacrifice à la lumière de l'intelligence suprême, dont il fait un magnifique éloge.

mordial, ô Sage; pour souverain de la nature et de l'intelligence, pour père du bon esprit; car mes yeux t'ont contemplé comme la source de la vérité, le créateur de l'existence, comme vivant sans cesse dans tes œuvres.

9. C'est en toi que reposait la sainte Armaiti, en toi l'intelligent producteur de la terre. D'après la voie que tu as tracée, elle s'approche du cultivateur et s'éloigne de celui qui ne l'est pas.

10. Parmi eux elle choisit l'homme fortuné, actif, véridique, qui possède les ressources du bon esprit. Quiconque dédaigne la culture des champs et honore les idoles, est exclu de ton heureux appel, o Ahoura!

11. Tu as d'abord créé les plaines terrestres, et conçu dans ton esprit les maximes de sagesse. C'est ainsi que tu as produit le monde actuel, les œuvres et les paroles saintes.

12. Partout où l'homme a un libre choix, on l'entend énoncer le mensonge ou la vérité, la science ou l'ignorance, selon la tendance de son cœur. Mais alors Armaiti demande aux deux esprits quelle est leur origine.

13. Les choses qui restent encore à révéler, les vérités dont on voudrait s'instruire, les moyens d'arriver par une faible privation à une grande jouissance, tout cela, Ahoura-mazda, tu l'embrasses de tes yeux vigilants.

14. Je voudrais te demander, ô Sage, le temps présent et à venir, comment ont été composées les prières des vrais croyants et celle des menteurs[1]?

15. Je voudrais te demander, ô Sage, dans quelle pensée la fortune est donnée au menteur, à l'artisan du mal? Et dans quelle pensée la fortune du cultivateur, qui hait le mensonge, lui est garantie en troupeaux et en hommes?

16. Je voudrais te demander comment le riche possesseur d'une maison, d'un district, d'une province, s'est efforcé de répandre la vérité, et quels ont été les actes de son dévouement.

17. Est-ce l'homme véridique, est-ce le menteur qui révèle les plus grandes choses? Que celui qui le sait le dise à celui qui ne le sait pas; afin que ce dernier ne cache rien. O Sage toujours vivant, confirme en nous le bon esprit!

18. Que personne de nous n'écoute les chants et les principes du menteur; car maison, village, district, province, souffrent et périssent par lui. Tuez donc ces pervers par le glaive!

19. Mais pour l'homme instruit, qui médite sur la vérité et la double existence, dont la langue s'énonce purement, exauce, ô Sage, les bonnes paroles proclamées par la flamme sacrée qui réside dans les rameaux du sacrifice!

20. Celui qui transforme la vérité en mensonge sera longtemps réduit à une servitude étrangère; il entendra cette dure parole « : Descends dans les ténèbres! » La foi détruira ceux qui troublent votre vie par leurs œuvres.

21. Veuille Ahoura-mazda, protecteur de la fortune, accorder, de l'abondance de ses richesses, la prospérité et l'immortalité en large mesure, en durée éternelle, et la jouissance du bon esprit, à celui qui par ses sentiments et ses actes se montre son ami!

22. Ceci est connu de celui qui fait le bien, qui veut le bien. Il honore, ô roi, la vérité en paroles et en actions. O Sage toujours vivant c'est là le meilleur auxiliaire.

HYMNE V [1].

1. A l'apparition d'Ahoura-mazda, son allié, son serviteur, son auxiliaire, prie conformément à ma pensée, ô daévas. Nous voulons être tes messagers, ô Sage; réprime tous ceux qui te haïssent [2].

2. Le Sage toujours vivant qui protége par le bon esprit, répondit : « Pour assurer toute possession nous choisissons, d'accord avec la vérité, notre belle et brillante compagne, votre sainte Armaiti, (la piété) qui est à vous. »

3. Vous tous, ô daévas, vous n'êtes que des productions diverses du mauvais esprit, ainsi que le prince qui glorifierait vos mensonges et l'enivrant breuvage de vos ruses et de vos sortiléges, par lesquels vous vous faites connaître sur toute la terre.

4. C'est ainsi que vous avez produit tout ce que les hommes font et disent de mal; choses agréables aux daévas, mais vides de tout bon sens, et que détruit la vraie intelligence du sage.

5. C'est ainsi que vous enlevez à l'homme son bonheur et son immortalité par votre raison

1. Ici l'auteur manifeste les scrupules que lui inspire la prospérité des méchants, contre lesquels il invoque l'assistance divine.

1. xxxii[e] du *Yaçna*.

2. Cet hymne qui consacre le culte du feu, de la lumière céleste, comme un secours efficace contre les fauteurs de ténèbres, semble remonter à Zoroastre lui-même.

perverse, celle des daévas, celle du mauvais esprit; par de mauvaises actions et de mauvaises paroles, qui sont la force du menteur.

6. Vous avez cherché à produire bien des maux. Si l'on veut les détourner, ce sera par ces prières. Je prononcerai les paroles véridiques qu'enseigne le bon esprit. Je célébrerai, ô Ahoura-mazda, ta puissance et ta vérité.

7. Contre aucun de ces maux l'homme même instruit ne saurait s'assurer un secours, dans le conflit de deux forces qu'il a lui-même éprouvées. C'est toi seul, ô Ahoura-Mazda, qui connais ce secours!

8. On rapporte que Yima lui-même, le fils de Vivanghat, n'a pas été exempt de ces maux, lui qui a enrichi les hommes de ses dons et rempli ces contrées de sa lumière [1]. Et moi je les éprouve aussi, d'après ta volonté, ô Sage.

9. Quiconque prononce de méchantes paroles, trouble l'entendement, en insultant la sagesse de ce qui existe. Mais ils ne nous raviront pas le bien précieux, réel, du bon esprit. Les paroles sorties de mon cœur, je les proclame devant vous ô Mazda, Acha, sage et vrai!

10. Il ne doit pas troubler l'entendement, celui qui prononce dans sa méchanceté contre la terre et le soleil tout ce qu'il y a de plus pervers; qui donne des lois mensongères, qui dévaste les campagnes et nuit à l'homme vertueux.

11. Il veut ravir aux vivants le trésor des deux existences. Mais ceux qui apparaissent comme les champions du menteur, qui cherchent à nuire aux bonnes, aux vraies pensées, ceux-là, ô Sage, ne sauraient troubler l'existence.

12. Que les prophètes nous accordent ces paroles en faveur des bonnes œuvres. Car Mazda a prononcé des mots sévères contre ceux qui troublent par leurs sortiléges l'existence de la terre, ceux dont s'entoure Grehma, le prêtre des idoles, le roi des menteurs, dans sa lutte contre la vérité [2].

13. Ces domaines, Grehma en a fait le séjour de la raison perverse, meurtrière de l'existence. A sa guise il insulte la mission de ton prophète qui veut réprimer leurs attaques.

14. Que Grehma subisse ses liens! que tous les prêtres d'idoles soient bannis! L'intelligence dissipe tous les sortiléges des anciens temps qui sont les appuis du menteur. La terre a remporté la victoire parce qu'elle a allumé la flamme qui repousse le mal.

15. Par ces paroles je détruirai au milieu de vous le culte des idoles et leurs oracles. Ceux mêmes que leur secours ne rendrait point libres possesseurs de l'existence, seront transportés par elles dans le séjour du bon esprit.

16. Tout ceci sera à la gloire de l'homme vertueux, qui présente en possesseur l'offrande resplendissante. O Sage toujours vivant, c'est dans ce but que tu m'as envoyé, c'est pourquoi je consommerai dès maintenant la perte des menteurs!

1. Yima, dans l'Inde Yama, fils de Vivasvat, était regardé comme le premier législateur des Perses.

2. Grehma, en sanscrit *grishma*, la sécheresse, est ici le pontife traditionnel des idolâtres.

HYMNE VI [1].

1. Qu'arrive-t-il à celui qui accomplit les lois de la première existence et les actes de la justice? Qu'arrive-t-il au menteur qui ne cherche qu'à tromper, ou à l'homme véridique et sincère [2]?

2. Celui qui s'oppose au menteur en paroles, en pensées, en actions, et qui, à l'aide du bien, dévoile le mal, est accepté comme appui contre le mal par Ahoura-mazda.

3. De deux parents, de deux serviteurs, de deux clients, celui qu'on regardera comme le meilleur, et qui, comprenant la vie, cultivera la terre, sera dans le domaine de la vérité et du bon esprit.

4. O Sage, j'éloignerai de toi, par ma prière, la désobéissance et la raison perverse, et l'impiété d'un parent, et le mensonge d'un serviteur ou d'un client qui m'entoure, et les intentions funestes au sol de la terre.

5. J'invoquerai le grand Sraocha [3] comme défenseur contre celui qui attaque la longue existence dans le domaine du bon esprit et de la vérité, où réside le Sage toujours vivant.

6. Quiconque invoque sincèrement la vérité, possède l'essence du bon esprit, qui lui inspire le désir de bien cultiver les campagnes. A lui je rendrai tout honneur, ô Ahoura-mazda, d'après ta manifestation et ta révélation.

1. XXXII[e] du *Yaçna*.

2. Dans cet hymne le prophète cherche à amener à la vérité et au bonheur ceux de ses parents ou amis qui étaient encore plongés dans l'erreur.

3. Sraocha personnifie la révélation de la loi, comme Armaiti en personnifie la pratique.

7. Venez à moi, ô sublimes vérités, que proclame, ô Sage, ton bon esprit; et qui me font connaître un grand défenseur [1]. Par nous deux seront manifestés les divers modes d'adoration.

8. Venez à moi, hautes pensées qu'il possède par ton bon esprit, par ton culte, ô Sage, et les vraies paroles de vie. Accordez-nous l'immortalité et une félicité constante!

9. Ces deux forces qui maintiennent la vérité, qui agissent pendant chaque année, par leur propre flamme, par leur origine, leur séjour, leur essence; qui attirent les âmes, c'est toi qui en disposes, ô Mazda!

10. Toutes les prospérités de la vie, passées, présentes et futures, accorde-nous-les par ta grâce, ô Sage; augmente par le bon esprit les possessions et les lumières; fortifie les corps par la santé!

11. Ahoura-Mazda, Armaiti, Acha, Mano, Kchatra (sagesse, piété, vérité, raison, puissance), qui maintenez les domaines, exaucez-moi et favorisez mes œuvres!

12. Élève-moi à la piété active, fortifie-moi, sagesse vivante; et quand j'offre de bonnes prières, accorde-moi, ô vérité, la force agissante, sur les droits de la fortune.

13. Tu veilles sur mon salut, quand je recherche au loin la vérité qui nous anime, cette vérité vivante qui assure le bon esprit et la possession stable. Donne du pouvoir aux saintes paroles, ô sainte et véridique piété!

14. Parmi tes adorateurs, Zarathoustra a posé pour bases à la conservation de chaque chose, la rectitude de raison, la sincérité d'action, la transmission de la parole et la paisible possession.

HYMNE VII [2].

1. Toutes les œuvres, les paroles, les adorations, par lesquelles tu accordes l'immortalité, la vérité, le bonheur, tu les possèdes, ô Ahoura-mazda, ô Sage, au degré le plus excellent.

2. Tout cela t'est consacré par le bon esprit et les œuvres de l'homme religieux, dont l'âme est pénétrée de vérité. Dans ton séjour, ô Ahoura-mazda, retentissent partout les chants de louanges [1].

3. A toi, ô vivant, ô véridique, nous offrons le sacrifice et l'adoration dans toutes les demeures établies par le bon esprit. Soyez présents, auteurs de tout bien; car c'est en vous qu'est le salut.

4. C'est à toi, ô vivant, ô véridique, que nous consacrons cette vive flamme, cette flamme pure et puissante, soutien du monde, abondante en secours, ô toi qui, par les traits partis de tes mains, détruis celui qui fait le mal.

5. Quel est votre empire? quels biens peuvent être acquis, ô Sage, par mes œuvres pieuses, lorsque, dans un bon esprit, j'annonce les vérités qui constituent votre triple influence [2]? Depuis longtemps nous nous élevons pour vous contre les malins esprits, les carnivores, les hommes pervers.

6. Puisque donc, ô Sagesse, ô Vérité, vous êtes vraiment douées du bon esprit, affermissez en moi cette existence, puisque je veux vous louer, vous exalter ensemble.

7. Où sont, ô Ahoura-mazda, ceux qui attestent les biens du bon esprit, usurpés par les adversaires? Toute œuvre de ténèbres, toute oppression, mets-la en pleine évidence. Je ne connais que vous, ô puissantes véridiques, sauvez-nous!

8. Par nos accents nous effrayerons ceux qui préparent la perte d'un grand nombre. L'adversaire qui est près de nous, inquiète-le, ô Sage, par cette sentence : « Ceux qui s'opposent à la vérité, auront leur demeure loin des splendeurs du ciel! »

9. A celui qui, tout en connaissant la sainte piété, favorise cependant les mauvaises actions en dédaignant le bon esprit, le grand dieu enlève la vérité, puisque ses actes produisent les carnivores errants.

10. Les œuvres du bon esprit portent fruit, comme l'a dit l'homme intelligent; il a déclaré que la sainte piété, riche en œuvres, est l'essence même de la vérité. Et c'est dans ton empire qu'est leur action, ô Sage.

11. La prospérité et l'immortalité constituent

1. Allusion probable à Vistâspa, le puissant auxiliaire de Zoroastre.
2. xxxive du *Yaçna*.

1. Invocation à Ahoura-mazda source de vie et de vérité, contre les fauteurs du mensonge.
2. Influence sur les pensées, les paroles et les actions des hommes.

ta splendeur. L'influence des bonnes pensées fait naître la vérité et la piété ; ces deux forces qui durent à jamais en ceux qui par toi les possèdent.

12. Quel est ton mystère, quel est ton désir ? Qu'exiges-tu de l'adorateur et de son culte ? Proclame, ô Sage, afin que nous l'entendions, ce que doivent faire les gardiens de ta vérité. Enseigne-nous, ô source de vérité, les lois du bon esprit tracées par toi-même !

13. Les lois du bon esprit que tu m'as indiquées sont les paroles pieuses, véridiques, des prêtres du feu. Une récompense attend tous ceux qui font le bien, ô Sage ; et c'est toi qui en es le dispensateur.

14. Pour appui à ce monde terrestre tu as donné les œuvres du bon esprit. A ceux qui se livrent à la culture de cette terre permanente, tu as donné l'intelligence ; tu as favorisé en eux la vraie culture de l'intelligence.

15. Ahoura-mazda enseigne-moi des paroles et des œuvres excellentes, enseigne-moi en vérité la prière de l'adorateur. Car c'est par ta puissance que tu as créé, ô Sage, la continuité de la vie !

GATHÂ OUSTAVAITI.

HYMNE VIII [1].

1. Le salut est pour chacun ; le soleil est pour tous ceux à qui le souverain Ahoura-Mazda donne les deux forces vitales. Je te les demande pour le maintien de la vérité. Accorde-moi, Armaiti, la fortune, la durée, la possession du bon esprit [2].

2. Je t'adore, bonté suprême, lumière primordiale de ce monde, ô Mazda, esprit saint ! Puisse chacun te choisir pour guide ; car tu nous accordes dès à présent la vérité par ton bon esprit et nous promets ainsi une longue existence.

3. Celui-là nous conduira au bonheur ; il peut nous enseigner les deux voies de la vie terrestre et spirituelle, qui s'élèvent aux créations véritables, où il réside vivant, et fidèle, comme ta noble image, Ahoura-mazda !

4. Je pensai à toi, ô Sage suprême, comme au puissant et au saint ; car de ta main secourable tu donnes, à l'homme sincère comme au menteur, les forces qui assurent leur durée par la chaleur de ta flamme, soutien de la réalité. C'est ainsi que j'ai acquis la force du bon esprit.

5. Je pensai à toi, comme au saint, Ahoura-mazda ! Car je t'ai reconnu pour la source de la vie, quand, dans ta munificence, tu as établi les rites et proclamé les paroles salutaires. Au méchant tu donnes le mal, au vertueux la prospérité. Je t'invoquerai, ô Seigneur, jusqu'à la fin de ma vie.

6. A quelque moment que je te contemple, ô Sage, tu apparais avec la possession et le bon esprit, qui garantit les biens des cultivateurs. A ceux-ci Armaiti enseigne les lois de ton intelligence que personne ne saurait tromper.

7. C'est ainsi que je pensais à toi, ô Mazda-ahoura ! C'est pourquoi il vint à moi et me dit : « Qui es-tu ? De qui es-tu fils ? Quels moyens recherches-tu pour la prospérité des campagnes et de leurs habitants ? »

8. Je répondis : — Je suis Zarathoustra. Je veux jurer haine aux menteurs, constant appui aux hommes sincères. Tant que je pourrai te louer et te bénir, ô Mazda, j'éclairerai et j'encouragerai tous ceux qui désirent posséder.

9. C'est ainsi que je pensai à toi, Mazda-ahoura C'est pourquoi il vint à moi avec bienveillance. — A qui, (dis-je), ordonnes-tu que je communique le bonheur de la vie terrestre ? Ainsi, au milieu de ceux qui honorent ta flamme, je me tiendrai, tant que je pourrai, dans la voie de la vérité.

10. Accorde-moi donc la vérité ! Accompagné de la piété je m'appellerai pieux, et je te demanderai pour nous deux ce qu'on ne peut demander qu'à toi seul. Et qu'ainsi le roi te consacre une immense pyramide de flammes, comme les puissants seuls peuvent le faire [1].

11. C'est ainsi que je pensai à toi, Mazda-ahoura ! C'est pourquoi il vint à moi avec bienveillance. — Puisque moi, votre pieux serviteur parmi les hommes, je veux détruire les ennemis par vos paroles, enseignez-moi ce que je puis faire de mieux.

1. XLIIIe du *Yaçna*.
2. Après une première invocation, Zoroastre rapporte dans cet hymne remarquable les diverses apparitions dont l'a favorisé Ahoura-mazda, qui enfin l'initie, par l'entremise de Sraocha, à sa manifestation dans le culte du feu.

1. Il s'agit encore ici du roi Vistâspa.

12. Et, m'annonçant la vérité, tu vins m'instruire. Tu m'ordonnas de ne point paraître avec une révélation positive, avant que Sraocha, annonçant la splendide réalité qui révèle ton essence, par le frottement des rameaux, ne fût venu à moi.

13. C'est ainsi que je pensai à toi, Mazda-ahoura. C'est pourquoi il vint à moi avec bienveillance. — Accordez-moi ce que je désire; accordez-moi le don d'une longue existence, dont personne ne me prive, afin de faire prospérer le monde qui vous est soumis.

14. Alors le possesseur des biens me donna, comme à un ami, la certitude de son secours; parce qu'en joignant aux vrais biens accordés par toi, ô Mazda, les ressources de la parole, j'ai eu le désir de me produire avec tous ceux qui récitent tes prières.

15. C'est ainsi que j'ai pensé à toi, Mazda-ahoura! C'est pourquoi il vint à moi avec bienveillance. — Que de la flamme brillante jaillisse le suprême bonheur! Qu'ils diminuent, les adorateurs du mensonge! Que tous vénèrent les prêtres du feu véritable!

16. Ainsi prie Zarathoustra, avec tous ceux qui ont choisi pour guide ta sainte inspiration, ô Mazda lahoura. Que la réalité et la vérité dominent dans le monde! Que, dans chaque créature qui contemple la lumière du soleil, réside la piété dont les actes donnent la prospérité par le bon esprit!

HYMNE IX [1].

1. Je te demanderai, daigne me le dire, Ahouramazda! Un ami qui te ressemble voudra-t-il faire connaître tes louanges à un ami qui me ressemble? Viendra-t-il à nous avec bienveillance pour accomplir les œuvres d'un même culte [2]?

2. Je te demanderai, daigne me le dire! Quelle a été l'origine de la vie réelle? Comment peut-on servir ce qui existe maintenant? Car lui-même, le Saint, est le gardien des créatures desquelles il détourne tout mal et dont il favorise la vie.

3. Je te demanderai, daigne me le dire! Qui a été le père, le créateur de la vérité? qui a tracé leur voie au soleil et aux étoiles? qui fait croître et diminuer la lune, si ce n'est toi, ô Mazda? Tout cela je voudrais le savoir, outre ce que je sais déjà.

4. Je te demanderai, daigne me le dire! Qui soutient la terre et les nuages au-dessus d'elle? qui a formé les eaux et les arbres des champs? qui fait voler si vite les vents et les tempêtes? qui est, ô Mazda, le souverain des êtres purs?

5. Je te demande, daigne me le dire! Qui a créé pour le bien la lumière et les ténèbres? qui a créé pour le bien le sommeil et l'activité? qui a créé le matin, le midi et le soir, annonçant ses devoirs à quiconque connaît les lois divines?

6. Je te demanderai, daigne me le dire! Quels chants dois-je proclamer après les suivants : la piété par ses actes augmente la vérité; le bon esprit produit la possession. Pour qui as-tu créé Ranjoskeriti, la vache impérissable [1]?

7. Je te demanderai, daigne me le dire! Qui a formé la noble terre avec ses biens? qui fait naître d'un père, comme d'un tissu, le meilleur fils? Je viens à toi pour connaître ces choses, à toi esprit saint, ô Mazda, créateur de l'univers!

8. Je te demanderai, daigne me le dire! Quelle pensée m'inspirera le bien, me rappellera tes lois, les exigences de la vertu, la réalité, la vie, afin que je les possède? Puisse cette pensée venir à moi!

9. Je te demanderai, daigne me le dire! Comment sanctifierai-je cette doctrine, que ton ami doit annoncer devant le puissant souverain, le maître des trésors; cette doctrine qui dans la société sauvegarde tout par le bon esprit?

10. Je te demanderai, daigne me le dire! Apprends-moi bien cette doctrine excellente qui doit protéger nos campagnes, et accomplir les œuvres vraiment bonnes, d'après le vœu d'Armaiti! Je désire, ô Mazda, t'honorer en toute connaissance.

11. Je te demanderai, daigne me le dire! Comment Armaiti accueille-t-elle ceux à qui toi-même as communiqué la doctrine? Parmi eux je suis reconnu le premier. Je hais tous ceux qui ont d'autres pensées.

12. Je te demanderai, daigne me le dire! Qui est l'homme sincère, qui est le menteur, afin que je les connaisse? chez qui réside le noir génie,

1. XLIV[e] du *Yaçna*

2. Cet hymne débute par une série de questions élevées qu'on peut attribuer à Zoroastre, sollicitant une révélation; mais, la suite a un caractère plus belliqueux qui paraît résulter d'oppositions ardentes.

1. La vache, le bœuf, sont les symboles de la fécondité de la terre, chez les Indiens, les Égyptiens, les Assyriens, comme chez les Perses.

chez qui le génie lumineux? Pourquoi le menteur qui m'attaque ainsi que toi, n'est-il pas reconnu dans sa noirceur [1]?

13. Je te demanderai, daigne me le dire! Comment chasser le mensonge loin de cette contrée, pour le reléguer chez ceux dont la désobéissance repousse la pratique de la vérité, et qui ne se préoccupent pas du succès de la vertu?

14. Je te demanderai, daigne me le dire! Comment livrer le mensonge aux mains de la vérité, afin qu'elle l'anéantisse par tes louanges. O Mazda, si tu m'enseignais une parole mystérieuse, efficace, je mettrais bientôt fin à toute misère, à tout malheur!

15. Je te demanderai, daigne me le dire! Quand deux armées, sans mot d'ordre, s'élanceront au combat, quel lieu, quel maître recevra de moi la richesse, grâce aux paroles, ô Mazda, que tu veux confirmer!

16. Je te demanderai, daigne me le dire! Qui détruira les daévas hostiles et multiformes, afin que je puisse reconnaître les lois des deux existences? Puisse Sraocha soutenir par le bon esprit tous ceux à qui tu es favorable!

17. Je te demanderai, daigne me le dire! Comment pourrai-je dans votre demeure parvenir jusqu'à vos chants? Car je désire vivement obtenir la perfection et l'immortalité par ces chants qui sont un trésor de vérité.

18. Je te demanderai, daigne me le dire! A qui dois-je offrir en don ces dix cavales pleines et plus encore, afin d'obtenir les deux forces de la perfection et de l'immortalité que tu peux accorder ensemble.

19. Je te demanderai, daigne me le dire! Celui qui ne récompense pas ces offrandes, ne donnant rien à qui parle en vérité, quelle a été sa première pensée? car je connais la dernière.

20. Quels sont donc, ô bienfaisant Mazda! les daévas? Quels sont ceux qui combattent la bonne existence, qui ont aidé le prêtre et prophète des idoles à ravager la terre, et à s'arroger un titre divin? O dieu de vérité, ne lui accorde la possession d'aucune terre!

HYMNE X [2].

1. Prêtez-moi une oreille attentive, vous qui venez de près ou de loin. Je ferai connaître tout ce que les sages savent des deux Génies; afin que celui qui dit le mal ne détruise pas la seconde vie, non plus que celui qui professe un culte mensonger [1].

2. Je ferai connaître les deux premiers Génies; le bon disant au mauvais: N'est-ce pas vers moi que se dirigent les pensées, les paroles, les sentiments, les principes, les maximes, les actions, les réflexions des âmes?

3. Je ferai connaître la première pensée de la vie, telle que me l'a révélée Ahoura-mazda. Que ceux d'entre vous qui ne se conforment maintenant pas à ma pensée, à ma parole, puissent trouver l'instruction dans la suite de leur existence!

4. Je ferai connaître le bien suprême de la vie, la Sage de qui émane la vérité, le père de la vertu agissante. Sa fille est la Piété qui produit tout le bien. Rien ne saurait tromper le créateur de toutes choses.

5. Je ferai connaître la parole que m'a dite le Très-Saint; parole excellente pour tous les hommes qui m'entendent, pour tous ceux qui sont venus ici. Ahoura-mazda possède seul la perfection, l'immortalité par les bonnes œuvres.

6. Je ferai connaître le Très-Puissant, qui approuve la vérité, qui fait le bien, avec qui sont les esprits purs. Qu'il m'exauce, le Sage dont l'esprit produit les bonnes œuvres; qu'il m'éclaire par son intelligence suprême!

7. Par son pouvoir, par son action, ont existé les générations passées, existeront les générations futures. L'âme du juste aspire à l'immortalité bienheureuse qui anéantit les méchants; et c'est Ahoura-mazda, le maître des créatures, qui la possède.

8. Celui que je veux célébrer et honorer par nos chants, mes yeux viennent de le voir, lui qui connaît la vérité, qui est la source de tout bien en pensée, en action, en parole. Déposons donc nos offrandes dans la demeure de ses adorateurs!

9. Je veux l'invoquer par le bon esprit, lui qui nous protége et le jour et la nuit; lui, le Sage toujours vivant, dont les soins produisent tout ce que nous possédons. Qu'il maintienne la vérité par de nobles pensées!

10. Je veux le louer par mes pieuses prières, lui qui est seul le Sage renfermant en lui-même

1. Ici commence la série des moyens de défense guerrière que demande le législateur.
2. XLV[e] du *Yaçna*

1. Ce bel hymne est une prédication que Zoroastre adresse à une grande assemblée devant laquelle il proclame la gloire d'Ahoura-mazda.

l'intelligence et la vertu. Il tient sous son empire la perfection et l'immortalité ; et ces deux forces éternelles, il les accorde à ce monde.

11. Quiconque reconnaît pour pervers les daévas et les hommes qui pensent le mal, et qui en distingue ceux qui pensent le bien, selon le précepte du maître de l'offrande ignée, celui-là aura pour ami, pour frère et pour père, Ahoura-mazda lui-même !

HYMNE XI [1].

1. Vers quelle contrée dois-je me diriger, où dois-je fuir ? Quel pays offrira un abri au maître et à son disciple ! Je ne suis respecté d'aucun des serviteurs, d'aucun des souverains impies ! Comment pourrais-je t'adorer, Mazda-ahoura [2].

2. Je vois que je suis sans secours ! Regarde-moi le fidèle entre tous les fidèles; regarde comme je viens vers toi en gémissant, toi qui accordes le bonheur comme un ami l'accorde à son ami. Car, ô source de vérité, tu possèdes en propre le don de la bonne pensée.

3. Quand, ô Mazda, apparaîtront les messagers des jours de la vie véritable ? Les chants des prêtres du feu renferment la haute intelligence. Lesquels seront secourus par le bon esprit ? Car je m'offre moi-même pour ton adorateur.

4. Le menteur possède les domaines de l'homme sincère qui garantit la terre dans les districts, et dans les provinces. Mais, comme sectateur du mal, il ne voit pas prospérer ses œuvres. Quiconque la bannira de son domaine, de sa possession, celui-là avancera dans la voie de la sagesse.

5. Lorsqu'à l'avenir un chef surprendra un homme qui viole son serment, ou lorsqu'un noble surprendra un homme qui trangresse les lois, ou lorsqu'un fidèle surprendra un menteur : il devra, dès qu'il le reconnaîtra, le dénoncer au souverain, afin qu'on abandonnne ce malheureux aux privations et à la misère.

6. Mais celui qui, le pouvant, ne s'adresse pas au souverain, n'a qu'à suivre les lois du mensonge qui domine. Car c'est être menteur que de se complaire avec les menteurs, ô Mazda-ahoura !

7. Qui, ô Sage, a été établi comme défenseur de mon bien contre le pervers qui veut me nuire, si ce n'est ta flamme, ton esprit, par lesquels tu as créé ce qui est réel ? Revêts-moi de cette force par ma foi !

8. Que celui qui ravagera mes champs, celui qui par ses actes ne m'accueillera pas comme adorateur du feu, en soit puni dans sa personne. Qu'il soit privé de la bonne possession, et non de la mauvaise !

9. Qui m'a fait connaître le premier par son secours que tu dois être honoré comme la source de toute vie, de toute réalité ? Ces vérités que le producteur de la terre a proclamées m'ont été communiquées par ton bon esprit.

10. Quiconque, homme ou femme, ô Mazda, accomplira dans cette vie les bonnes œuvres que tu reconnais, en soutenant la vérité et la possession par le bon esprit ; quiconque viendra à ma suite proclamer tes louanges ; tous ceux-là trouveront avec moi le pont de la réunion [1].

11. Le pouvoir est entre les mains des prêtres et des prophètes des idoles qui cherchent par leurs actes à tuer la vie humaine ; ceux-là sont poussés par leur esprit et leur pensée à passer à côté du pont de la réunion, et à rester éternellement dans le séjour du mensonge.

12. Lorsque après la défaite de Frïana le Touranien les bonnes coutumes s'établirent parmi les tribus et leurs alliés, tu entouras de clôtures les champs d'Armaiti ; ainsi Mazda-ahoura dans sa sagesse les circonscrivit pour les possesseurs [2].

13. Celui qui parmi les hommes honore avec zèle le saint Zarathoustra est capable de proclamer ouvertement sa doctrine. Car c'est à celui-ci que Mazda-ahoura a confié la vie, c'est pour lui que son bon esprit a circonscrit les terres ; celui-ci nous le regardons comme l'ami de la vérité.

14. Zarathoustra, quel est ton ami fidèle dans cette grande œuvre ? Qui voudra la proclamer ouvertement ? Ce sera Kava-Viçtâspa ! Ceux que tu as élus dans ton conseil, ô Mazda, je les honorerai par les paroles du bon esprit [3].

15. Haêcat-aspâs, je vous proclame saints ; car

1. XLVI[e] du *Yaçna*.
2. C'est ici un chant de guerre dans lequel le prophète persécuté invoque Ahoura-mazda contre les ennemis de son culte ; puis, après une première victoire des Iraniens sur les Touraniens hostiles, il glorifie ses puissants auxiliaires.

1. C'est-à-dire le pont qui mène au paradis.
2. Le texte porte le mot *tûra*, première mention de ces ennemis d'Iran, si souvent cités dans la suite.
3. Énumération des premiers disciples et défenseurs du législateur, savoir Vistâspa, les Haêcataspâs, Frachaostra, les Dêjamaspâs, qui l'ont aidé à établir sa foi.

vous distinguez la justice de l'injustice ; par vos actes vous consolidez la vérité contenue dans les antiques maximes d'Ahoura.

16. Vénérable Frachaostra, va, avec les auxiliaires que nous nous sommes choisis pour le bonheur du monde, là où le piété est unie à la vérité, où s'acquièrent les richesses du bon esprit, où s'élève le domaine de Mazda-ahoura !

17. Ce sont des bénédictions et non des malédictions qu'on entend prononcer pour vous, ô vénérables Déjamaspâs; car vous, vous possédez toujours les biens de celui qui ordonne et accomplit les saintes coutumes, qui distingue le juste et l'injuste, de Mazda-ahoura à la haute intelligence.

18. A celui qui m'est fidèle, je prodigue volontiers le meilleur de mes biens; mais je donne la misère à quiconque nous jette dans la misère. O sagesse véridique, j'implore ton secours ; car c'est le vœu de mon intelligence et de ma raison.

19. Quiconque fera prospérer pour moi, Zarathoustra, cette vie actuelle par la vérité, obtiendra pour récompense la première existence et la vie de l'esprit, avec tous les biens qu'offre la stabilité de la terre. Car tu en possèdes la plénitude, ô Ahoura-mazda, qui es avec moi !

GATHA SPENTAMAINYOU

HYMNE XII [1].

1. Mazda-ahoura accorde à ce monde par son saint génie, par la bonne pensée, par l'œuvre pure et la parole de vérité, les deux forces de la perfection et de l'immortalité dans le domaine de la terre [2].

2. C'est de ce saint génie qu'émane tout le bien qui se manifeste dans les bonnes paroles sorties des lèvres. Par les mains d'Armaiti, Mazda-ahoura, père de la vérité, produit toute œuvre sage.

3. C'est par ce saint génie que tu as créé dans ce monde Ranjoskereti, la vache terrestre. Dans ta bonne pensée, ô Mazda, tu as orné cette terre de ses riantes campagnes.

4. Ce n'est que par Drugva, l'esprit de mensonge, que les méchants cherchent à nuire; ils ne le pourraient jamais par Acha, l'esprit de vérité. Pourquoi donc la vérité a-t-elle si peu d'adhérents, tandis que les puissants, dans leur impiété, suivent en foule le mensonge?

5. Et cependant, ô Mazda, les meilleurs biens appartiennent aux fidèles. Le menteur dissipe tes bienfaits et persévère par ses œuvres dans le mauvais esprit.

6. Saint Ahoura-mazda, tu as placé le don du feu sacré dans le double rameau de la piété et de la vérité, par lesquelles sont sauvés tous ceux qui en approchent.

1. XLVII[e] du *Yaçna*.
2. Cet hymne, concis mais positif, retrace en quelques mots le contraste de la sainte vérité, que prêche le prophète, et du mensonge de ses adversaires.

HYMNE XIII [1].

1. Celui qui, véridique, détruit le mensonge, et empêche ainsi la transmission des paroles prononcées par les daévas ou les hommes contre l'immortalité, qu'il puisse, par ton secours, ô Ahoura, prononcer la prière du salut [2] !

2. Accorde-moi ta science, ô Ahoura, avant que je ne commence la lutte de l'esprit. Le fidèle pourra-t-il détruire le menteur ? Ce serait un grand acte de la vie.

3. A celui qui, connaissant les lois, proclame ce qui produit la vie et la sainteté; à celui qui te ressemble, ô Mazda, par l'intelligence des bonnes paroles, et à tous ceux qui peuvent expliquer tes mystères, est assuré le meilleur sort.

4. Celui qui a compris le bon et le mauvais esprit, en pensées, en paroles, en actions, voit la bénédiction accompagner ses préceptes. N'est-ce pas en toi, ô Mazda, que se trouve la source de ces deux connaissances?

5. Que les bons dominateurs nous dominent et non les mauvais ! C'est par les œuvres de la bonne doctrine que tu accordes le bonheur aux hommes, Armaiti ; que tu fais prospérer la culture pour notre entretien !

6. C'est elle, la terre habitable, qui nous donne ces deux forces permanentes du bon esprit. C'est par elle que Mazda-ahoura fait croître en réalité les arbres pour notre première vie.

7. Résistons à l'attaque; combattons la dévastation ! Ensemble elles seront vaincues par

1. XLVIII[e] du *Yaçna*.
2. C'est un hymne d'encouragement pour persister dans la bonne voie contre les instigations des adversaires qui veulent séduire les croyants par une liqueur enivrante, opposée sans doute au haoma sacré.

le bon esprit. Je maintiens la vérité, selon le devoir de l'homme juste, et je te confie ses adhérents, ô Ahoura!

8. Comment, ô Mazda, parviendrai-je à ton empire, comment parviendrai-je à la vérité? Quelles vertus résident en toi qui puissent être communiquées aux défenseurs fidèles, comme sauvegarde des œuvres du bon esprit?

9. Quand saurai-je, ô Sage véridique, si tu m'as envoyé pour défendre ton empire? L'adorateur du feu doit connaître exactement la série des paroles consacrées, afin qu'il soit dans le vrai.

10. Quand paraîtront les hommes de courage et de vigueur? Quand troubleront-ils ce breuvage enivrant, dont le funeste sortilége exalte les prêtres des idoles, ainsi que le mauvais esprit qui règne dans les provinces.

11. Quand, ô Sage véridique, viendra Armaiti pour établir son règne et assurer l'heureuse possession des campagnes? Qui pourra obtenir le bonheur en dépit des menteurs cruels? Qui parviendra à la connaissance du bon esprit.

12. Ceux-là sont dans les provinces les vrais directeurs du feu qui confirment ton culte par les bonnes œuvres, ô Mazda. Car tes lois suffisent pour repousser les attaques des ennemis.

HYMNE XIV [1].

1. Qu'il cesse ses ravages, le puissant Bandava, qui s'est allié aux adhérents des méchantes sorcières. Acha-mazda, viens à moi avec ton secours et par ton bon esprit éloigne ce désastre [2].

2. Je comprends que la foi mensongère de ce Bandava nuise doublement à la vérité, puisque, loin de conserver Armaiti au monde, il en éloigne encore le bon esprit.

3. Le principe de ta doctrine, ô Mazda, est d'être utile; celui de la foi mensongère est de nuire. Je dois honorer l'œuvre du bon esprit, et je parlerai contre tous les adhérents du mensonge.

4. Ceux dont les méchantes langues sèment le mensonge et la dévastation, ne possédant rien au milieu des possesseurs, faisant le mal au lieu du bien; ceux-là par leurs mensonges engendrent les démons.

5. L'homme sage est celui qui maintient la vraie foi par ses hommages et ses prières, celui qui noblement s'attache à la piété active; ceux-là appartiennent tous à ton empire, Ahoura!

6. Je proclamerai ce qui m'a été ordonné par toi; ce que veut ta sagesse pour bien distinguer la doctrine que nous devons prêcher.

7. Écoute-moi avec bienveillance, Mazda; écoute-moi, Acha, et prête-moi l'oreille! Quel adhérent, quel parent connaît assez la loi pour enseigner la vraie foi à un serviteur?

8. Tu as donné à Frachaostra la source excellente de vérité; à moi aussi, ô Mazda-ahoura, donne celle qui est en ta puissance! Constamment nous serons tes messagers.

9. Que l'homme riche, créé pour être utile, entende tes ordres; celui qui proclame la vérité ne doit pas abandonner le monde au mensonge. Car les antiques maximes assurent la plus grande récompense aux Déjamâspâs unis dans la foi.

10. O Mazda, je me repose en toi pour la protection du bon esprit et des âmes fidèles, pour le culte fondé sur la piété et la prière, au nom de ta puissance, de ta domination, de ton empire qui nous protégent perpétuellement.

11. Les âmes luttent contre les menteurs insensés qui vivent mal, agissent mal, parlent, pensent et croient mal. Oui, c'est dans le séjour du mensonge que seront un jour plongés leurs corps.

12. Quel secours a obtenu Zarathoustra en invoquant la vérité? qu'a-t-il reçu du bon esprit? Je te célébrerai, ô Mazda-Ahoura, en te demandant ce que lui-même t'a jadis demandé de meilleur [1].

HYMNE XV [2].

1. Que fera mon âme? Quel secours trouvera-t-elle? Qui protégera mes troupeaux et moi-même, si ce n'est vous, Ahoura-mazda, vivant et vrai, vous que bénit tout bon esprit [3].

2. Comment le Sage a-t-il créé Ranyoskereti, la vache terrestre, pour en faire l'habitation de cette

1. XLIXe du *Yaçna*

2. Ce chant semble faire allusion à un des rois de l'Inde, de la famille des Pandavas, hostile à la doctrine des Iraniens.

1. Cette demande est évidemment faite par un disciple de Zoroastre.

2. Le du *Yaçna*.

3. Cet hymne est une invocation du cultivateur disciple de Zoroastre, à Ahoura-mazda, source de vie et de vérité.

race? Permets-moi d'instruire, ô source de vérité, les êtres qui contemplent la lumière du soleil. Fais régner ici la justice!

3. Qu'elle soit donnée au monde, cette justice qui n'est comprise que par l'homme de bon esprit d'énergique vérité, qui a su clôturer les champs que dévaste le menteur injuste.

4. Je veux donc vous adorer, ô Sage, vivant et vrai, source du bon esprit et de la juste autorité. Ceux qui aspirent à ces biens, entrent dans la voie qui mène à celui qu'entourent les louanges des hommes pieux.

5. Venez donc, ô Sage vivant et vrai, soutenir votre pontife par un secours manifeste, irrésistible, lancé de votre main. Qu'il nous soit accordé par l'élément du feu [1]!

6. C'est lui Zarathoustra, ô Sage, qui te consacre des hymnes d'adoration. Les œuvres de l'intelligence, les paroles de la langue, les mystères divins, il les enseigne au genre humain.

7. Je veux donc vous invoquer ensemble, vous qui répandez les biens, et ceux qui ont atteint les remparts de votre félicité, ô Sage vivant et vrai, ces forts remparts qui vous appartiennent. Venez tous à mon secours!

8. Je vous invoquerai par les hymnes consacrés à l'adoration, les mains levées vers vous. Je vous honorerai par de pieuses louanges et de vertueuses pensées.

9. Par ces louanges et ces prières, je m'avancerai vers vous, ô Sage. Arbitre de ma destinée, doué de tous les biens, je suis votre adorateur zélé!

10. Car tous les corps lumineux, avec leurs révolutions et tout ce qui brille d'un œil pur, les étoiles et le soleil, héraut du jour, se meuvent en votre honneur, ô Sage vivant et vrai!

11. O Sage, je veux être appelé votre adorateur, et le rester en vérité tant que je pourrai, tant que je vivrai; proclamant par mon bon esprit les lois qui tendent au perfectionnement de la vie, afin que le monde avance toujours.

GATHA VOHOUKCHATRA

HYMNE XVI [2].

1. La bonne possession, assurée par les actes de sécurité et de bonheur, tel est le but de l'adoration. C'est celui, ô Mazda, que je veux accomplir pour notre bien [1].

2. Je vous implore, toi d'abord Mazda-ahoura, et toi, Armaiti, accordez-moi la possession du bien par la méditation pour mon salut.

3. Ils se rapprochent de vous sur la terre, ceux qui vous soutiennent par leurs actes, par les paroles de leur bouche exprimant le bon esprit que tu inspires, ô Mazda.

4. Où donc est le maître des trésors? où sont les récompenses? où sont ceux qui honorent la vérité? où est la sainte piété? où est le bon esprit? Où peut-on, ô Mazda, obtenir de toi la fortune?

5. Voilà ce que demande le cultivateur qui, fort de ses actes pour la possession de la terre, a la sagesse de célébrer celui qui est reconnu comme le juste législateur des créatures, comme le possesseur de la vérité.

6. Le puissant Ahoura-mazda accorde les meilleurs dons à celui qui travaille pour la défense du bien, et les plus mauvais à celui qui n'aura rien faitpour la fin de la vie.

7. Accorde-moi, esprit de sainteté, qui as créé la terre, les eaux et les arbres, l'immortalité et la béatitude, ces deux forces éternelles; ma pensée te célèbre!

8. Je chanterai la louange, ô Mazda; car on peut dire à qui le voudra que je souhaite le mal au menteur, le salut à celui qui respecte la vérité; car c'est perpétuer tes préceptes que d'en instruire les autres.

9. Ce don de la flamme étincelante, tu l'as placé, ô Mazda, dans les deux rameaux, afin de fortifier les deux existences, afin de nuire au menteur et de servir le fidèle.

10. Quiconque cherche à me repousser de ces lieux est l'artisan d'un monde mensonger qui fait le mal. J'invoquerai pour moi le monde de la vérité qui t'appartient.

11. Qui est ami du saint Zarathoustra? qui entretient la vérité? où est la sainte piété? qui a le bon esprit capable d'une grande œuvre?

12. Aucun descendant du partisan des prêtres des idoles, du destructeur de la terre ne révère le saint Zarathoustra comme celui qui a fait prospérer le monde, qui a fait affluer les richesses

1. L'offrande du feu s'élevant vers le ciel semblait assurer la fertilité de la terre.

2. LI[e] du *Yaçna*.

1. Ce chant d'une date postérieure, est comme un résumé des précédents dont il retrace en vers fragmentaires les prières, les maximes et les souvenirs.

vers ceux qui existent et vers ceux qui doivent naître.

13. Cette foi mensongère gâte la nature de l'homme sincère dont l'âme aspire réellement à parvenir au pont de la réunion (céleste) et qui cherche par ses œuvres à atteindre la voie de la vérité.

14. Il n'y a point de formules consacrées aux produits du domaine des idoles; mais la terre a des actes et des paroles pour celui qui abandonne les paroles pernicieuses au séjour du mensonge.

15. Zarathoustra a depuis longtemps assigné leur récompense aux Magavas [1]. Ahoura-mazda est entré le premier au séjour de la béatitude. Les deux forces, vous les posséderez par le bon esprit et la vérité.

16. Kava-Vistâspa a obtenu cette science avec la possession du trésor mystérieux des vers émanés du bon esprit, et que le saint Ahoura-mazda a conçus par la vérité. Que ce soit notre salut!

17. Le noble Frachaostra a voulu visiter mes hauteurs pour y répandre la bonne doctrine. Que le puissant Ahoura-mazda l'y conduise. Priez ouvertement que la foi se propage.

18. C'est aussi la foi qu'ont choisie les sages Jamâspâs, qui, dans leur brillante fortune ont adopté le bon esprit. Accorde-le également à moi, ô Sage vivant; car je te suis fidèle.

19. C'est par la foi qu'on possède, ainsi que le disent les saints Maidio-maonha, que l'on répand partout la vie. Mazda a proclamé les lois de l'existence qui produisent sans cesse les meilleures œuvres.

20. Vous tous réunis, accordez-nous pour appui cette vérité en pensées et en paroles qui constitue la piété. Soyez loués et bénis; que Mazda accorde le bonheur?

21. N'est-ce pas par les sages maximes de la piété, par ses actes et sa doctrine que le saint Ahoura-mazda a produit la vérité lumineuse, la possession du bon esprit? Cette pure vérité, je l'honore.

22. Mon meilleur hommage, tu le sais, ô Mazda, s'adresse aux fidèles qui furent et qui sont encore. Je les invoquerai par leurs noms, et je proclamerai leurs louanges.

1. Ce nom des Mages, pris en bonne part, est cité ici pour la première fois.

GATHA VAHISTOISTI

HYMNE XVII [1].

1. Le bien suprême, on le sait, a été accordé par Ahoura-mazda, avec tout ce qu'on peut désirer pour toujours, tout ce qui constitue la vie heureuse, à Zarathoustra, et à ceux qui propagent plus ou moins la vraie foi, et en accomplissent les actes [2].

2. Qu'ainsi Kava-Vistâçpa, son disciple, et le saint Frachaostra, frayent la voie à la bonne doctrine, prescrite par Ahoura-mazda aux prêtres du feu, présentant leurs prières et leurs adorations dans son esprit, avec ses paroles et ses actes.

3. Cette doctrine a été formulée par la Pourouchista, la Hetchataspide sainte, la plus noble des filles de Zarathoustra, miroir de bon esprit, de vérité et de sagesse. Étudie cette pure intelligence dans les domaines bénis de la terre.

4. Je suivrai avec zèle cette doctrine que le bienheureux a prescrite au chef pour les cultivateurs, et au maître fidèle pour les fidèles, répandant ainsi l'éclat et la beauté du bon esprit, qu'Ahoura-mazda accorde en tout temps à la vraie foi.

5. Je prononce des bénédictions sur les jeunes mariées. Faites attention, attention! Par ces maximes vous posséderez la vie du bon esprit. Que l'on s'accueille mutuellement avec sincérité; car c'est ainsi que vous habiterez en paix!

6. Hommes et femmes, cherchez un appui contre le mensonge. Car Yima possède tous les dons; lui, que j'honore, a brisé la puissance du mal. Vâyou élève la lumière pure et la dirige contre les fauteurs de ténèbres, et sa sagesse triomphe des menteurs qui attaquent la vie spirituelle, afin de la détruire [3].

7. Ce trésor magique sera notre récompense tant que Ajus restera dévoué de cœur à la communauté. Proclamant les anciens, les nouveaux préceptes par lesquels l'esprit saint réprimait

1. LIII[e] du *Yaçna*.

2. Ce dernier hymne, le plus récent, composé après une lutte intérieure, confirme la foi des croyants par l'exemple des antiques défenseurs de la vérité, de Zoroastre et de sa fille, de Vistâspa et de Frachaostra.

3. Le poëte encourage ici les fidèles à compter sur l'appui de Yima, le premier patriarche, de Vâyou, l'air pur qui dissipe les ténèbres, d'Ajus, la parole qui combat le mensonge. Ce sont tous des souvenirs de l'Inde.

jadis les menteurs ; vous produirez ainsi ce trésor magique dont Vâyou est la dernière expression.

8. C'est par lui que succomberont les malfaiteurs, quelques cris qu'ils jettent à son apparition. Qu'il accorde les domaines, les habitations, les villages à Djenara et à la riante Khrunéra ! Qu'alors le plus terrible destructeur s'en approche dans sa rage mortelle ! Il n'a qu'à venir !

9. Vécha répand des maximes pernicieuses au milieu des préceptes salutaires aux humains ; mais par sa sagesse le dominateur des corps triomphera de ses adversaires. Où donc est le bon esprit qui devra les chasser de leurs demeures, et leur enlever la liberté ? O Mazda, c'est à toi qu'appartient la puissance par laquelle tu sanctifies les trois forces de l'homme !

VISPERED

A la suite des Gâthâs nous reproduirons ici un certain nombre de prières, puisées, soit dans le *Yaçna* (livre d'adoration), soit dans le *Vispered* (invocation aux chefs des êtres). Ces deux parties de l'*Avesta*, quoique différemment classées, se confondent souvent dans leurs formules liturgiques. Ces formules, souvent monotones, consacrent un culte établi, dans lequel non-seulement les génies supérieurs, mais les fêtes de l'année et toutes les circonstances de la vie figurent dans des prières publiques, sous des noms progressivement altérés. Nous nous sommes donc contentés d'en recueillir quelques exemples, tirés surtout du Vispered, soit d'après Anquetil, soit d'après l'excellente version allemande de M. Spiegel, à qui l'on doit également la traduction complète du *Vendidad* et du *Khorda*.

I. PRIÈRE AUX BONS GÉNIES [1].

1. J'appelle et j'invoque Ahoura-mazda, le créateur resplendissant, majestueux, le plus grand, le plus excellent, le plus beau [2] ;

2. Le plus fort, le plus intelligent, doué du corps le plus parfait, exalté en sainteté ;

3. Lui, le plus sage, qui répand le bonheur ;

4. Lui, qui nous a créés, qui nous a formés, qui nous a conservés, le plus saint des êtres célestes.

5. J'appelle et j'invoque Vohou-mano et Acha-vahista, et Kchatra-vairya, et Spenta-armaiti, et Haurvat et Ameretat [3].

6. Et le corps de la vache et l'âme de la vache, et le feu (fils) d'Ahoura-mazda, le plus secourable des Amecha-spentas [4].

7. J'appelle et j'invoque les phases du jour qui maintiennent la pureté, et Havani type de pureté [5].

1. Première prière du Yaçna.
2. Ahoura-mazda, dans le culte constitué, est resté le dieu suprême, le premier des Amechas-spentas, immortels saints, que le prêtre invoque successivement.
3. Vohou-mano ou Bahman, génie de la concorde et gardien de la vie ; Acha-vahista, génie de la vérité et du bonheur ; Kchatra-vairya, génie des métaux, protecteur des domaines ; Spenta-armaiti, génie de la terre, protectrice de l'activité ; Haurvat et Ameretat, génies des eaux et des plantes, dispensatrices des aliments.
4. Allusion à la vache primitive, type de fécondité.
5. Les quatre phases du jour, dont la première était Havani, la prière du matin.

8. J'appelle et j'invoque Çavaghi et Viçya, qui maintiennent la pureté [1].

9. J'appelle et j'invoque Mithra [2], qui domine d'immenses paturages, qui a mille oreilles, dix mille yeux, dont le nom est glorieux et vénérable [3].....

I. PRIÈRE AUX CHEFS DES ÊTRES [4].

1. J'invoque et célèbre le maître des cieux, le maître de la terre; le maître des espèces aquatiques, le maître des êtres sous le ciel, le maître des espèces ailées; le maître des animaux rapides; le maître des animaux armés; tous saints, purs et grands [5].

2. J'invoque et je célèbre les Gâhanbars (fêtes

1. Çavaghi, génie des troupeaux ; Viçya, génie des cultivateurs.
2. Mithra, l'œil du soleil, contemple toutes les actions des hommes qu'il protége et qu'il bénit comme le faisaient les planètes chez les Chaldéens.
3. Nous bornons ici cette énumération, qui s'étend, pendant soixante strophes, à une foule de génies secondaires, adoptés dans la suite des temps.
4. Première prière du Vispered.
5. La liturgie persane préposa à chaque partie de la création un Vispa-rata, un chef, un être dominant, comme Ahoura-mazda pour le ciel, Zoroastre pour la terre; et des types fantastiques pour chaque classe d'animaux.

sacrées). Mediozerem qui donne le lait céleste; saint, pur et grand[1].

3. J'invoque et je célèbre Mediochem, qui donne les printemps; saint, pur et grand.

4. J'invoque et je célèbre Paitechem, qui donne les moissons; saint, pur et grand.

5. J'invoque et je célèbre Ayathrem, qui donne la séve, la force virile; saint, pur et grand.

6. J'invoque et je célèbre Médiarch, qui donne toutes sortes de biens; saint, pur et grand.

7. J'invoque et je célèbre Hamespet-médem, qui inspire les bonnes œuvres; saint, pur et grand.

8. J'invoque et je célèbre le monde qui existera saint, pur et grand, et qui continuera la vie des êtres.

9. J'invoque et je célèbre ceux qui font leur yast (prière) récitant le rituel bien composé bien ordonné; et qui sont saints, purs et grands[2]....

PRIÈRE IV. AUX BONS GÉNIES.

1. Soyez purs dans vos pensées, soyez purs dans vos paroles, soyez purs dans vos actions!

2. J'invoque les Amchaspants, rois bienveillants, purs, toujours vivants, qui sont sous la garde de Bahman.

3. J'invoque ceux qui rendent ces lieux étendus et tranquilles, ces lieux habités par les troupeaux, et par les hommes qui naissent et qui engendrent.

4. J'invoque les saints et purs Fravachis, forts et bien armés, qui secourent les justes[3].

5. J'invoque le grand Ahoura-mazda, brillant, éclatant de lumière, qui est le céleste des célestes.

6. Aux Amchaspants, je fais néach (supplication) pour me les rendre favorables; je leur adresse mes vœux et leur fais yast (invocation).

PRIÈRE V. A AHOURA-MAZDA.

1. Maintenant j'invoque Ahoura-mazda, qui a créé les troupeaux, qui a créé les eaux, et les arbres, qui a créé la lumière, la terre et les biens de toute espèce.

2. J'invoque le roi excellent qui protége toujours bien; toi, Ahoura-mazda, digne de tant de prières!

3. J'invoque celui qui a créé tous les animaux; toi, Ahoura-mazda, qui es appelé roi!

4. Je t'invoque, ô toi, dont le corps est pur.

5. Je vous invoque, purs Fravachis des hommes et des femmes.

6. J'invoque celui qui est saint et digne du yast.

7. J'invoque ce qui est juste, excellent, immortel; ce qui est lumière, ce qui est tout bien, ce qui est sainteté de cœur.

8. J'invoque le roi pur, la pure loi, le chef de tout, ainsi que Sapandomad qui préside à la terre[1]!

PRIÈRE XXV. A AHOURA-MAZDA.

1. Je présente maintenant (ces offrandes) à celui qui est au-dessus de tout, au pur, au grand Ahoura-mazda, qui frappe le darvand Agra-mainyous[2], qui frappe Echam dont la cruauté fait la joie, qui frappe tous les daévas du Mazendran, tous les daévas ennemis.

2. Ahoura-mazda donne l'abondance; il resplendit de gloire et de lumière. Il a créé avec grandeur les Amchaspants, il a créé avec grandeur Tachter[3], astre radieux, il a créé avec grandeur l'homme juste; il a créé avec grandeur tout le peuple saint de l'Être excellent par lui-même.

PRIÈRE XXXI. A AHOURA-MAZDA ET AUX BONS GÉNIES.

1. Je prononce publiquement et avec intelligence l'Avesta, la parole de louange.

2. Les darujes qui désolent publiquement le monde pur, accablez-les de maux, excellent Ahoura-mazda!

3. Pour que les daévas ne trompent pas les âmes,

1. Ce nom et tous les suivants se rapportent aux Gâhanbars, génies des six grandes fêtes que l'on célébrait chaque année pour rappeler les phases de la création terrestre.

2. Nous bornons ici cette énumération qui comprend encore une trentaine de strophes.

3. Les Fravachis ou Fervers sont les mânes, les âmes glorifiées, qui, avec les Amcha-spants ou Bagas, génies supérieurs, veillent sur le sort de chaque mortel.

1. Sapandomad est la même que Spenta-armaiti.

2. Cette prière courte mais instructive fait apparaître pour la première fois le nom du mauvais génie Agra-mainyous, que les Gâthâs ne désignent que par les appellations de Darvand ou Daruj, le menteur. Les daévas ou démons habitent, avec leur chef Aecham ou Echam, le Mazendran, contrée déserte au nord de la Perse, assimilée plus tard au Touran.

3. L'étoile Tachter, protectrice des hommes, désigne, comme Sothis chez les Égyptiens, l'étoile Sirius, le plus brillant des astres nocturnes.

montrez-vous d'en haut, vous qui êtes tout, Ahoura-mazda, souverain de la sagesse! Je suis votre serviteur, car je vis dans les bonnes œuvres.

4. Accordez-moi la prospérité, ô feu céleste et pur; à moi qui veux vous plaire, qui suis votre serviteur.

5. Accordez-moi les biens dans ce monde, vous qui savez tout! Dites de votre propre bouche que toutes les âmes vivent.

6. Que je vive saintement, ô Ahoura-mazda. Puissent Ardibehecht, Sapandomad, Bahman et Chahriven [1] me donner la supériorité, afin que j'enlève, que j'anéantisse les darujes; moi que vous avez appelé germe pur, qui ai été créé saint, intelligent, pur de cœur, accordez-moi d'être toujours juste, ô Ahoura-mazda; que je sois dans ce monde ou que je n'y sois pas.

7. Moi qui récite avec intelligence l'excellente parole permanente, puissent Khourdad, Amourdad, Chahriven et Bahman me protéger!

8. Existant dans la lumière première, l'éclat, le bonheur, l'intelligence même, maître absolu des bonnes, des saintes, des pures créatures, céleste Ahoura-mazda, rendez-moi plus parfait!

9. Et vous, noble Bahman, qui êtes le premier du monde d'Ahoura-mazda, le père de la pureté du cœur, vous qui veillez à tout, et qui avez été fait roi du peuple pur de ce monde; et vous noble Sapandomad, et vous, tous les êtres animés, la sublime intelligence céleste prend soin de vous, produisant les pâturages dans les lieux où il n'y en avait point!

10. Lorsque Ahoura-mazda fait marcher (sur la terre) le laboureur, source de biens, chef pur, Bahman donne tout en abondance; mais lorsqu'il ne fait pas marcher le laboureur, les daévas sans nombre se multiplient.

11. Je suis le premier, ô Ahoura-mazda, qui dans le monde m'applique à loi. Vous, intelligence pure, donnez-moi une sainteté inébranlable, dans mes actions comme dans mes paroles; accordez-moi d'exécuter publiquement ce que je désire.

12. Je porte publiquement la parole aux grands qui parlent bien, à ceux qui disent vrai, à ceux qui sont instruits, comme à ceux qui ne le sont pas, et à ceux même qui font le mal; je désire que Bahman et Sapandomad maintiennent avec force les réponses célestes.

13. Que mon désir s'accomplisse! Ce que je demande, ô Ahoura-mazda, c'est que les envieux deviennent Méhistans (sans péché); que soudain dans le lieu où était le péché, on ne voie que des œuvres pures.

14. Maintenant je vous demande, ô Sage céleste, que le roi pur vive longtemps, que celui qui fait le mal vive peu et soit sans gloire; que l'envieux ne détruise pas le laboureur ni les troupeaux vivants.

15. Je demande que vous donniez au roi pur du peuple saint des villes des provinces abondantes, des places publiques étendues, ô vous Ahoura-mazda, qui êtes pur et agissant!

16 Comment sera-t-on pur? comment vivra-t-on longtemps; deviendra-t-on grand, sage, intelligent? Dites-le-moi : cela ne viendra-t-il pas de la connaissance de la loi, ô pur Ahoura-mazda!

17. Si personne ne s'instruisait et n'écoutait votre parole, ô vous qui êtes vivants, le lieu, la rue, la ville, la province, tout passerait au sein de l'injustice et de la mort, frappé par le daéva Sadjoum.

18. Le roi qui s'instruit, qui dit vrai dans les mondes purs, ô sage Ahoura-mazda, ayez égard à ce que dit sa langue; et vous, flamme rouge et céleste, donnez-lui des plaisirs purs!

19. Cet injuste, cet impur, qui n'est que daéva dans ses pensées, ce roi ténébreux du Darvand qui ne comprend que le mal, — à la résurrection, il lira l'Avesta, et, adoptant la loi pure, il l'établira dans les demeures mêmes des darvands [1].

20. Ahoura-mazda a chargé Khourdad et Amourdad de conduire dans le chemin de la pureté et des bonnes œuvres le roi, le chef pur qui agit avec sainteté, aimant ceux qui mènent une vie céleste.

21. Lorsque l'homme, germe pur, est intelligent et saint de cœur; lorsque le roi lui-même est saint de parole et d'action, ô Ahoura-mazda, donnez aux sept régions du monde, le feu céleste Vadjechté!

1. Les noms des génies supérieurs Ardibehecht, Sapandomad, Bahman, Chahriven, ainsi que Khourdad, Amourdad, altérés par la prononciation succcessive, correspondent aux noms d'Achavahista, Spentârmaîti, Vohoumano, Kchatravairya, Hourvat, Ameretat, que nous avons cités plus haut.

1. Ici le prêtre, par une charité exemplaire, appelle la bénédiction sur la tête même du mauvais génie qui, à la consommation des siècles, finira par être régénéré.

VENDIDAD

Le *Vendidad-Sadé* était dans l'origine un code de lois, consacré aux prescriptions religieuses et aux purifications légales. Mais, altéré dans la suite des temps et interpolé de beaucoup de manières il a fini par être réuni en un recueil de 22 Fargards ou chapitres de nature différente, qui, s'ils ne présentent plus un ensemble régulier, échappent au moins à la monotonie. En effet les Fargards I et II, débris de traditions cosmogoniques, sont d'un haut intérêt pour la connaissance des origines, des migrations, des croyances des tribus de l'ancienne Asie, chez qui domina le culte d'Auromazd. Le Fargard III concerne surtout l'agriculture, et le Fargard IV diverses pénalités. Ce n'est qu'aux Fargards V à XI que se trouve réellement traitée la question des purifications, si importantes aux yeux de Mazdéyens qui avaient pour les corps morts une horreur superstitieuse que les Indiens, les Égyptiens, les Hébreux, n'ont jamais ressentie. Ils croyaient voir sur eux le stigmate du mauvais génie, dont il fallait s'affranchir à tout prix; et leur croyance très-ferme dans l'immortalité de l'âme ne suffisait pas pour les préserver, à cet égard, d'erreurs déplorables. Les Fargards XIII et XIV sont relatifs au traitement des animaux; les Fargards XV à XVII, à plusieurs péchés ou impuretés; le Fargard XVIII répond à diverses questions théologiques. Enfin l'attention se fixe et se concentre sur le Fargard XIX, lequel, tout différent des autres, décrit la lutte d'Ahriman contre Zoroastre, qu'il veut d'abord tuer, puis séduire, et par lequel il est victorieusement repoussé. Le prophète attaque alors le mauvais génie avec les armes et les révélations d'Auromazd, dont la plus importante, celle du jugement des âmes et de la rétribution des œuvres après la mort, force les daévas consternés à se réfugier dans les enfers. Nous citerons ce curieux chapitre, ainsi que les Fargards XX et XXI, l'un consacré à la mémoire du premier médecin légendaire, l'autre à l'invocation aux astres qui répandent l'abondance. Quant au Fargard XXII, c'est une œuvre de décadence, qui n'a aucune valeur.

Nous puiserons toutes nos citations dans la traduction allemande de M. Spiegel, ainsi que dans ses savantes remarques, auxquelles nous n'ajouterons que quelques réflexions.

FARGARD I.

Ce premier chapitre du *Vendidad*, débris précieux d'une ancienne cosmogonie, rapporte les traditions légendaires concernant le séjour primitif et les émigrations successives des Iraniens, dont les stations diverses, établies sous la protection d'Auromazd, mais continuellement envahies par Ahriman, le génie du mal, s'étendirent progressivement d'Orient en Occident et les conduisirent de la Bactriane dans la Perse. Beaucoup de ces stations sont devenues incertaines, mais elles n'en offrent pas moins un très-vif intérêt aux investigations de la science, comme le plus antique document qui constate l'origine des Aryas.

1. Ahoura-mazda dit au saint Zarathoustra :

2. J'ai créé, ô saint Zarathoustra, un lieu, une création de délices, dont rien ne pouvait approcher.

3. Car si je n'avais pas créé ce lieu, cette création de délices, dont rien ne pouvait approcher,

4. Le monde entier, doué de corps, serait allé dans l'Airyana-vaéja.

5. J'ai créé le premier et le meilleur des lieux et des séjours, moi qui suis Ahoura-mazda;

6. L' Airyana-vaéja de la bonne création [1].

7. Mais Agra-mainyous, qui est plein de mort créa un antagoniste :

8. Un grand serpent et l'hiver que les daévas ont produit.

1. L'Airyana-vaêja, berceau des Aryas Iraniens et Indiens, devait être situé sur le Bolor, ou Caucase indien, entre les sources du Gihon ou Oxus, et du Phison ou Sind, qui, d'après l'opinion de M. Obry marquaient avec le Tarim et le Helmend, les limites traditionnelles du Paradis terrestre. On voit qu'ici, comme dans la Bible, le serpent est l'emblème du génie du mal. (Note de M. Eichhoff.

9. Les mois d'hiver y sont au nombre de dix, et les mois d'été de deux.

10. Et ceux-ci sont froids sur l'eau, froids sur la terre, froids sur les arbres.

11. Ensuite, c'est au milieu de la terre, c'est au cœur de la terre,

12. Que pénètre l'hiver; c'est alors que survient le comble du mal;

13. J'ai créé le second et le meilleur des lieux, et des séjours, moi Ahoura-mazda;

14. Gâu, la demeure de Sougdha [1].

15. Alors Agra-mainyous, qui est plein de mort, lui créa un antagouiste :

16. Une guêpe qui est mortelle pour les troupeaux et pour les champs.

17. Je créai le troisième et le meilleur des lieux et des séjours, moi Ahoura-mazda ;

18. Mourou, le saint, le sacré [2].

19. Alors Agra-mainyous qui est plein de mort, lui créa un antagoniste :

20. Des discours pernicieux.

21. Je créai le quatrième et le meilleur des lieux et des séjours, moi Ahoura-mazda;

22. Bakdhi, la belle avec ses hauts drapeaux [3].

23. Alors Agra-mainyous, qui est plein de mort, lui créa un antagoniste :

24. Des animaux carnassiers.

25. Je créai le cinquième et le meilleur des lieux et des séjours, moi Ahoura-mazda ;

26. Nisa, qui est entre Mourou et Bakdhi [4].

27. Alors Agra-mainyous, qui est plein de mort lui créa un antagoniste :

28. Le doute, l'incrédulité.

29. Je créai le sixième et le meilleur des lieux et des séjours, moi Ahoura-mazda;

30. Haroyou, qui est riche en maisons [5].

31. Alors Agra-mainyous, qui est plein de mort, lui créa un antagoniste :

32. La paresse et la pauvreté.

33. Je créai le septième et le meilleur des lieux et des séjours, moi Ahoura-mazda;

34. Vaékereta, la demeure de Doujak [6].

35. Mais Agra-mainyous, qui est plein de mort, lui créa un antagoniste :

36. Une Pairika appelé Khnanthaiti, qui s'attacha à Kereçaspa.

37. Je créai le huitième et le meilleur des lieux et des séjours, moi Ahoura-mazda ;

38. Urva qui est rempli de pâturages [1].

39. Mais Agra-mainyous, qui est plein de mort, lui créa un antagoniste :

40. La souillure fatale.

41. Je créai le neuvième et le meilleur des lieux et des séjours, moi Ahoura-mazda;

42. Khnenta, la demeure de Vehrkana [2].

43. Mais Agra-mainyous, qui est plein de mort, lui créa un antagoniste ;

44. Des vices infâmes et contre nature.

45. Je créai le dixième et le meilleur des lieux et des séjours, moi Ahoura-mazda;

46. La belle Haraquaiti [3].

47. Mais Agra-mainyous, qui est plein de mort, lui créa un antagoniste :

48. Des pratiques coupables et impures, l'ensevelissement des cadavres.

49. Je créai le onzième et le meilleur des lieux et des séjours, moi Ahoura-mazda ;

50. Haétumat, le brillant, l'éclatant [4].

51. Mais Agra-mainyous, qui est plein de mort, lui créa un antagoniste :

52. Le péché des Yâtous.

53. C'est le signe auquel on le reconnaît;

54. C'est leur indice certain ;

55. Partout où ils viennent, les Yâtous donnent la mort.

56. On se livre facilement aux Yâtous.

57. Mais alors ils se manifestent pour donner la mort

58. Et pour frapper le cœur.

59. Je créai le douzième et le meilleur des lieux et des séjours, moi Ahoura-mazda;

60. Raga, qui contient trois châteaux.

1. Gâu Soughda, la terre de Sogdiane.
2. Mourou, le pays de Merwan.
3. Bakdhi, Balkh, capitale de la Bactriane, une des plus anciennes villes du monde.
4. Nisa, ville dont on ignore le site exact, quoiqu'il en ait existé plusieurs du même nom, et entre autres dans la Margiane.
5. Haroyou, identique au Hérat actuel.
6. Vaékereta ou Doujak, localité incertaine, peut-être dans le Caboul.

1. Urva, la vaste, localité incertaine.
2. Khnenta, dans Vehrkana, semble représenter le Gurgan des Arabes.
3. Haraquaiti, correspond à l'Arachosie, nommée en vieux persan Harauwati.
4. Haétumat représente le fleuve Helmend, qui coule vers la Perse. Les Yâtous, mauvais génies, portent le même nom en sanscrit, et leurs pratiques semblent correspondre à celles des Thugs actuels.
5. Ragha, ville de Médie, près du mont Caspius maintenant Rei.

61. Mais Agra-mainyous, qui est plein de mort, lui créa un antagoniste :

62. Le doute coupable et plein d'orgueil.

63. Je créai le treizième et le meilleur des lieux et des séjours, moi Ahoura-mazda ;

64. Chakhra, la forte [1].

65. Mais Agra-mainyous, qui est plein de mort, lui créa un antagoniste :

66. Des pratiques coupables et impures, le brûlement des morts.

67. Je créai le quatorzième et le meilleur des lieux et séjours, moi Ahoura-mazda ;

68. Varéna aux quatre coins [2].

69. C'est dans elle que naquit Thraetaono qui étrangla le serpent Dahaka.

70. Mais Agra-mainyous, qui est plein de mort lui créa un antagoniste :

71. Des signes funestes et des maux fâcheux.

72. Je créai le quinzième et le meilleur des lieux et des séjours, moi Ahoura-mazda;

73. Hapta-hendou [3].

74. Mais Agra-mainyous, qui est plein de mort, lui créa un antagoniste :

75. Des signes funestes et une chaleur mauvaise.

76. Je créai le seizième et le meilleur des lieux et des séjours, moi Ahoura-mazda,

77. A l'occident de Ragha [4],

78. Où le peuple se gouverne sans rois.

79. Mais Agra-mainyous, qui est plein de mort, lui suscita un antagoniste :

80. L'hiver qui fut produit par les daévas, et la gelée qui souilla le pays.

81. Il existe encore d'autres lieux, d'autres séjours, des plaines et des pays (divers) [5]

1. Chakhra, localité incertaine.

2. Varéna, la carrée, qu'on place généralement dans le Tabaristan, passait pour la patrie de Threta, le génie légendaire de la médecine.

3. Hapta-hendou, en sanscrit Sapta-sindhou, le pays de l'Indus et de ses affluents.

4. A l'occident de Ragha, ville différente de la précédente, et que l'on interprète par Rûm.

5. C'est ainsi que se termine ce document si digne d'intérêt; dans lequel on voit apparaître, comme à travers un prisme, les stations primitives des Iraniens dans leur émigration d'Orient en Occident

FARGARD II.

Ce second chapitre se rattache au premier par sa tradition légendaire sur l'Airyana-vaéja, l'Asie primitive, le paradis des Iraniens, dont Auromazd assure la possession à Yima fils de Vivaghao, lequel, dans l'histoire des Perses devint Djem-chid, leur premier roi. Ce domaine, qui d'abord s'étendait à l'infini, est menacé des rigueurs de l'hiver, suscitées par le génie du mal ; et Yima, d'après l'ordre d'Auromazd, restreint alors dans des limites précises le séjour futur des élus, dont le législateur sera Zoroastre.

1. Zarathoustra demanda à Ahoura-mazda : « O toi, saint et céleste créateur de tous les êtres corporels, toi très-pur :

2. Quel est le premier des hommes avec lesquels tu t'es entretenu, ô Ahoura-mazda ?

3. Si ce n'est avec moi; à qui as-tu enseigné la loi qui vient d'Ahoura et qui est celle de Zarathoustra ? »

4. Alors Ahoura-mazda répondit : C'est avec le bel Yima, celui qui était à la tête d'un peuple digne d'éloges [1].

5. C'est avec lui que je me suis entretenu la première fois parmi les hommes, moi Ahoura-mazda.

6. Avant toi, en m'entretenant avec lui, je lui ai enseigné la loi qui provient d'Ahoura, celle de Zarathoustra.

7. Et je lui dis, moi Ahoura-mazda :

8. Écoute-moi, ô Yima, brillant fils de Vivaghao ; c'est toi qui dois méditer et porter ma loi.

9. Alors le brillant Yima me répondit :

10. Je ne puis être celui qui conçoit, celui qui enseigne, celui qui médite, celui qui porte la loi.

11. Alors je lui parlai, moi Ahoura-mazda :

12. Si tu ne veux pas m'obéir, Yima, en devenant celui qui enseigne et qui porte la loi ;

13. Alors veille sur les mondes qui sont à moi; rends mes mondes fertiles. Obéis-moi en qualité de protecteur des mondes ; nourris-les et veille sur eux.

14. Alors le brillant Yima me répondit :

15. Je veillerai sur les mondes qui t'appartiennent, je rendrai tes mondes fertiles ; je t'obéirai comme protecteur des mondes, chargé de les nourrir et de veiller sur eux.

1. Yima, fils de Vivaghao, correspond exactement à Yama, fils de Vivasvat, le soleil ; type de la justice chez les Indiens, comme son frère Manou est le type de l'intelligence. (Note de M. Eichhoff.)

16. Mais que, pendant ma domination, il n'y ait ni vent froid, ni chaleur ardente, ni consomption, ni mort.

17. Alors je lui apportai les armes de la victoire, moi Ahoura-mazda.

18. Une lance d'or, et un dard formé d'or.

19. Yima est là pour maintenir la souveraineté.

20. Trois cents districts furent donnés à Yima pour domaine.

21. Cette terre, pleine de bestiaux, d'animaux et d'hommes, de chiens, d'oiseaux et de feux rouges et brûlants, fut à lui.

22. Mais les bestiaux, les animaux et les hommes ne trouvèrent pas de place pour eux.

23. Alors six cents districts furent cédés à Yima, pour qu'il y régnât.

24. Cette terre pleine de bestiaux, d'animaux et d'hommes, de chiens, d'oiseaux et de feux rouges et brûlants fut à lui.

25. Les bestiaux, les animaux et les hommes ne trouvèrent pas de place pour eux.

26. C'est pourquoi neuf cents districts furent donnés à Yima pour qu'il y régnât.

27. Cette terre, pleine de bestiaux, d'animaux et d'hommes, de chiens, d'oiseaux et de feux rouges et brûlants fut à lui. Les bestiaux les animaux et les hommes ne trouvèrent pas de place pour eux.

28. Alors je parlai à Yima, et je dis : Yima, fils brillant de Vivaghao :

29. Cette terre est pleine de bestiaux, d'animaux et d'hommes, de chiens, d'oiseaux et de feux rouges et brûlants.

30. Les bestiaux, les animaux et les hommes ne trouvent pas de place pour eux.

31. Alors Yima s'éleva jusqu'aux étoiles, vers le midi, sur la route que suit le soleil.

32. Il frappa cette terre avec sa lance d'or ;

33. Il la fendit avec son dard.

34. Et il parla ainsi : O, Spenta Armaiti, écoute-moi avec bienveillance.

35. Avance, et partage-toi selon ma prière ;

36. Toi qui produis les bestiaux, les animaux et les hommes !

37. Yima marcha sur cette terre qui s'était partagée, et qui était devenue d'un tiers plus vaste qu'auparavant.

38. Yima marcha sur cette terre qui s'était partagée, et qui était devenue de deux tiers plus vaste qu'auparavant.

39. Yima marcha sur cette terre qui s'était partagée et qui était devenue de trois tiers plus vaste qu'auparavant.

40. Dans cette région s'étendirent les bestiaux, les animaux et les hommes,

41. A leur guise, à leur volonté, et selon leur désir.

42. Alors Ahoura-mazda, le créateur, convoqua l'assemblée des Yazatas célestes, lui glorieux dans l'Airyana-vaéja créé pur [1].

43. Le brillant Yima convoqua la noble assemblée des hommes les plus vertueux, lui glorieux dans l'Airyana-véja créé pur.

44. A cette réunion vint Ahoura-mazda, le créateur, avec les Yazatas célestes, lui glorieux dans l'Airyana-vaéja.

45. A cette réunion vint aussi le brillant Yima, avec le noble cortége des hommes vertueux, lui glorieux dans l'Airyana-vaéja.

46. Alors Ahoura-mazda parla à Yima : Yima fils de Vivaghao :

47. Les maux de l'hiver peuvent frapper les créatures revêtues d'un corps.

48. Un hiver rude et pernicieux peut survenir.

49. Les maux de l'hiver peuvent frapper les créatures revêtues d'un corps.

50. La neige pourrait tomber en grande abondance,

51. Sur les cimes des montagnes, sur les penchants des hauteurs.

52. O Yima, écarte les bestiaux de trois endroits :

53. Lorsqu'ils se trouvent dans des lieux où le danger est imminent,

54. Lorsqu'ils sont sur le sommet des montagnes,

55. Lorsqu'ils sont dans les profondeurs des vallées ;

56. Conduis-les dans des demeures plus sûres.

57. Avant cet hiver le pays a porté des herbages ;

58. Devant coulent les eaux ; derrière est la fonte de la neige.

1. Après le règne de l'âge d'or qu'on a vu s'étendre sur la terre, l'accroissement immense de la population fait prévoir à Ahoura-mazda des influences funestes qui doivent être conjurées. De là cette réunion imposante où le dieu suprême accompagné des Yazatas ou Izeds, bons génies, ordonne à Yima, qu'accompagnent ses âmes vertueuses, de restreindre le séjour des justes dans des limites déterminées, qui, pourvues de toutes choses excellentes, constitueront désormais le Paradis.

59. Des nuages pourraient couvrir le lieu habité par des êtres doués de corps,

60. Où l'on ne verrait que les pieds du grand et du petit bétail.

61. Trace donc, ô Yima, une enceinte ayant, sur chacun de ses quatre côtés, la longueur de la course d'un cheval.

62. Apportes-y les germes des bestiaux, des animaux de trait et des hommes, des chiens, des oiseaux, et du feu rouge et ardent;

63. Trace une enceinte semblable à quatre côtés pour servir de demeure aux hommes;

64. Trace une enceinte semblable à quatre côtés pour servir de demeure aux vaches qui donnent du lait;

65. Rassembles-y les eaux sur une étendue d'un hathra;

66. Fais-y habiter les oiseaux.

67. Dans ce lieu couleur d'or, où la nourriture ne manque jamais;

68. Fixes-y toi-même ta demeure;

69. Places-y des étages, des colonnes, des cours, et des clôtures.

70. Apportes-y les germes de tous les hommes et de toutes les femmes;

71. Ceux qui sont, sur cette terre, les plus grands, les meilleurs, les plus beaux.

72. Portes-y les germes des animaux de toute espèce,

73. De ceux qui, sur cette terre, sont les plus grands, les meilleurs, les plus beaux.

74. Portes-y les germes de toutes sortes d'arbres,

75. De ceux qui sont, sur cette terre, les plus élevés et les plus savoureux.

76. Places-y les germes de tous les aliments,

77. De ceux qui sont, sur cette terre, les plus doux et les plus odorants.

78. Place-les tous par couples et qu'ils soient inépuisables,

79. Ainsi que les humains réunis dans cette enceinte.

80. Qu'il n'y ait là ni discorde ni contestation,

81. Ni antipathie, ni inimitié,

82. Ni misère, ni fausseté,

83. Ni pauvreté, ni maladie,

84. Ni dents aigues dépassant la mesure,

85. Ni difformité corporelle,

86. Ni aucun autre des signes d'Agramainyous, dont il a frappé les hommes.

87. Construis neuf ponts dans les hautes localités,

88. Six dans les moyennes, trois dans les basses.

89. Sur les ponts supérieurs, apporte les germes de mille hommes et femmes;

90. Sur ceux du milieu les germes de six cents; sur ceux d'en bas, les germes de trois cents.

91. Conduis-y avec la lance d'or ceux qui sont dans l'enceinte.

92. Élève une haute tour, et fais-y une une fenêtre qui éclaire toujours d'elle-même.

93. Yima pensa alors : « Comment puis-je tracer un cercle conformément aux recommandations d'Ahoura-mazda ?

94. Ahoura-mazda lui dit alors : Yima, fils brillant, de Vivaghao,

95. Foule cette terre avec tes talons, frappe-la avec tes mains.

96. De même que les hommes le font sur la terre habitée »

97. Yima traça alors une enceinte ayant, sur chacun de ses quatre côtés, l'étendue d'une course de cheval.

98. Il y apporta les germes des bestiaux, des animaux de trait, et des hommes, des chiens, des oiseaux, et du feu rouge et ardent.

99. Yima fit ensuite une autre enceinte semblable, à quatre côtés, pour la demeure des hommes.

100. Il en fit une autre semblable, à quatre côtés, pour la demeure des vaches qui fournissent du lait.

101. Il y réunit les eaux sur une étendue d'un hathra.

102. Il fit habiter les oiseaux en cet endroit.

103. Dans le lieu constamment de couleur d'or,

104. Il éleva une habitation,

105. Des étages, des colonnes, des cours et des clôtures.

106. Il y apporta des germes de tous les hommes et de toutes les femmes.

107. De ceux qui, sur la terre, sont les plus grands, les meilleurs, les plus beaux.

108. Il y apporta des germes de toutes espèces d'animaux,

109. De ceux qui, sur la terre, sont les plus grands, les meilleurs, les plus beaux.

110. Il y apporta des germes de tous les arbres,

111. De ceux qui sur la terre, sont les plus élevés et les plus odorants.

112. Il y apporta des germes de tous les aliments,

113. De ceux qui, sur la terre, sont les plus doux et les plus savoureux.

114. Il les y apporta tous par couples, de manière à ce qu'ils ne pussent point périr.

115. Parmi les hommes qui étaient dans cette enceinte,

116. Il n'y avait ni querelle ni dissension,

117. Ni antipathie ni inimitié,

118. Ni misère ni fourberie,

119. Ni pauvreté ni maladie,

120. Ni dents dépassant la mesure,

121. Ni difformité corporelle.

122. Ni aucun des signes qui sont d'Agramainyous, et qu'il a marqués sur les hommes.

123. Il fit neuf ponts dans les hautes localités.

124. Six dans les moyennes, trois dans les basses.

125. Il apporta sur les ponts supérieurs les germes de mille hommes et femmes.

126. Sur les ponts du milieu les germes de six cents, et sur ceux d'en bas les germes de trois ents.

127. Il y conduisit avec la lance d'or ceux qui étaient dans l'enceinte.

128. Il fit autour de cette enceinte une muraille élevée, une tour et une fenêtre qui donnait de la lumière à l'intérieur.

129. « Créateur des êtres pourvus de corps, et purificateur!

130. De quelle espèce sont les lumières, ô saint Ahoura-mazda, qui éclairent l'enceinte que Yima a tracée? »

131. Ahouramazda répondit : Ce sont des lumières spontanées, et des lumières créées, dans un ordre régulier.

132. On voit les étoiles, la lune, le soleil suivre ensemble le même cours.

133. Ils comptent pour un jour ce qui est une année.

134. Tous les quarante ans, il naît de ce couple humain, un couple de créatures, un enfant mâle et un enfant femelle.

135. Il en est de même des espèces des animaux.

136. Ces humains mènent la vie la plus belle dans l'enceinte que Yima a faite. »

137 « Créateur des êtres doués de corps, purificateur !

138. Qui a développé la loi mazdéyenne dans cette enceinte que Yima a faite? »

139. Ahoura-mazda répondit : O saint Zarathoustra, c'est l'oiseau Karchipta [1].

140. « Créateur des êtres doués de corps, purificateur,

141. Quel en est le seigneur et le législateur ? »

142. Ahoura-mazda répondit :

143. C'est Urvatat Naro, et toi, ô Zarathoustra [2]!

FARGARD III.

Ce Fargard qui commence la série des lois réglementaires concernant les purifications, s'applique surtout à la terre qu'il faut rendre propre à la culture. Nous en citerons ici le début, afin de montrer la forme, moins poétique que minutieuse et sentencieuse, sous laquelle sont rédigés tous les autres chapitres, depuis celui-ci jusqu'au dix-huitième.

1. « Créateur des êtres doués de corps, purificateur!

2. Quelle est la chose la plus agréable à la terre? »

3. Ahoura-mazda répondit : C'est lorsqu'un homme saint marche sur elle, ô saint Zarathoustra;

4. Le bois du sacrifice dans la main, le faisceau de branches dans la main, la tasse dans la main, le mortier dans la main;

5. Prononçant ces mots en conformité avec la loi : J'invoque Mithra aux vastes domaines, ainsi que Râma-Quastra.

6. « Créateur des êtres doués de corps, purificateur!

7. Qu'y a-t-il en second lieu de plus agréable à cette terre? «

8. Ahoura-mazda répondit : C'est lorsqu'un homme saint se construit une demeure;

9. Pourvue de feu, pourvue de bétail, où il y a une femme, des enfants et de bons troupeaux.

10. Qu'il y ait dans cette maison abondance de bestiaux, abondance de droiture, abondance de fourrages, de chiens, de femmes, de jeunes gens, de feu, de tout ce qui appartient à une vie heureuse.

11. « Créateur des êtres doués de corps, purificateur!

12. Qu'y a-t-il, en troisième lieu, de plus agréable à cette terre? »

1. On ignore quel est cet oiseau fabuleux, qui semble rappeler le Garoudha des Indiens, de même que ce jardin enchanté rappelle la région de Kourous.

2. Urvatat Naro, fils de Zoroastre, donna, dit-on, des lois aux laboureurs.

13. Ahoura-mazda répondit : C'est l'endroit où la culture a fait venir, ô saint Zarathoustra, le plus de grains, de fourrages et d'arbres fruitiers ;

14. Où l'homme arrose la terre aride, ou bien ôte l'eau des terres trop humides.

15. « Créateur des êtres doués de corps, purificateur !

16. Qu'y a-t-il, en quatrième lieu, de plus agréable à cette terre? »

17. Ahoura-mazda répondit : C'est l'endroit où il naît le plus de bestiaux et d'animaux de trait.

18. Créateur des êtres doués de corps, purificateur !

19. Qu'y a-t-il, en cinquième lieu, de plus agréable à cette terre ?

20. Ahoura-mazda répondit : C'est l'endroit où il y a le plus de bestiaux et d'animaux de trait, qui y laissent leur fumier.

21. « Créateur des êtres doués de corps, purificateur !

22. Quelle est la première chose qui soit désagréable à cette terre. »

23. Ahoura-mazda répondit : C'est lorsqu'elle devient le séjour de la violence, ô saint Zarathoustra.

24. Lorsque les daévas sortent des cavernes avec les drujas.

25. « Créateur des êtres doués de corps, purificateur !

26. Quelle est la seconde chose qui est la plus désagréable à cette terre ?

27.. Ahoura-maza répondit : C'est l'endroit où il y a le plus de chiens morts et d'hommes morts ensevelis.

28. « Créateur des êtres doués de corps, purificateur !

29. Quel est le troisième objet sur la terre qui est le plus désagréable ? »

30. Ahoura-mazda répondit : C'est l'endroit où il se construit le plus de dakmas, où l'on expose les corps des morts.

31. « Créateur des êtres doués de corps, purificateur !

32. Quelle est la quatrième chose qui est la plus désagréable à la terre ? »

33. Ahoura-mazda répondit : C'est l'endroit où il y a le plus de cavernes pour les bêtes qu'Agra-mainyous a produites.

34. « Créateur des êtres doués de corps, purificateur !

35. Quelle est la cinquième chose qui est la plus désagréable à la terre ? »

36. Ahoura-mazda répondit : C'est, ô saint Zarathoustra, lorsque la femme ou le fils d'un homme saint s'éloigne du droit chemin ;

37. Et qu'ils vont et viennent, se couvrant la tête de poussière, pleurant et se lamentant [1]......

FARGARD XIX

Ce chapitre, qui n'a qu'une connexité légère avec le but principal du *Vendidad*, en constitue cependant une des parties les plus importantes et les plus caractéristiques. Il commence par le récit d'une tentative de meurtre d'Ahriman, le mauvais Génie, sur Zoroastre dont il connaît la haute mission. Mais ses émissaires s'enfuient devant la prière sacramentale prononcée par le législateur. Celui-ci se résout alors à attaquer Ahriman lui-même avec les armes qu'il a reçues d'Auromazd. Le démon effrayé cherche alors à le séduire, en lui proposant tous les biens, s'il abandonne le bon Génie. Mais Zoroastre indigné s'apprête à détruire l'influence du mal dans toute la création. Il s'instruit à cet effet auprès d'Auromazd des diverses lois de purification, et du jugement des âmes après la mort. Les daévas, n'espérant plus pouvoir résister au prophète, s'enfuient consternés dans les enfers.

1. De la contrée du nord, des contrées du nord, Agra-mainyous arriva brusquement ; lui qui est plein de mort, le daéva des daévas.

2. Ainsi parla celui qui a la science du mal, Agra-mainyous, qui est plein de mort.

3. « Droukhs! va, cours, et tue le pur Zarathoustra ! »

4. La Droukhs courut autour de lui, avec le daéva Buiti, le périssable, le trompeur des mortels [2].

5. Zarathoustra récita la prière : *Yatha-ahou-vairyo*. Qu'on loue les bonnes eaux de la bonne création, et qu'on respecte la loi mazdéyenne.

6. La Droukhs attristée s'éloigna de lui en courant, ainsi que le daéva Buiti, le périssable, le trompeur des mortels.

7. La Droukhs répondit : « Agra-mainyous, destructeur !

8. Je ne vois point la mort dans le saint Zarathoustra ;

9. Il est plein de splendeur, le pur Zarathoustra. »

1. Nous bornerons ici cette énumération monotone, qui s'étend à un grand nombre de strophes, évidemment postérieures, comme celles des Fargards suivants, aux préceptes de l'ancien Zoroastre.

2. La droukhs Naçous, destruction, (du sanscrit *druh* haïr, *naç* détruire) est citée dans d'autres chapitres, où ne se trouve pas le daéva Buiti (du sanscrit *Bhitis* épouvante).

10. Zarathoustra aperçut en esprit les méchants daévas, qui ont la science du mal, se consultant sur sa mort.

11. Zarathoustra se leva, Zarathoustra s'avança ;

12. Sans être blessé par les questions très-perfides d'Aka-manas (du mauvais esprit.)

13. Tenant à la main des pierres de la grosseur d'un kata.

14. Qu'il avait reçues, le pur Zarathoustra, du créateur Ahoura-mazda ;

15. Pour les tenir sur cette terre, vaste, ronde, difficile à parcourir, reçues avec grande force dans la demeure de Pourouchaspa [1].

16. Zarathoustra vint interpeller Agra-mainyous « O toi Agra-mainyous qui as la science du mal !

17. Je veux vaincre la création, qui a été produite par les daévas ; je veux vaincre les naçous que les daévas ont produits.

18. Je frapperai la Pairi que l'on adore jusqu'à ce que naisse Saôchyans, le victorieux qui vient du fleuve Kauçaôya [2] ;

19. De la contrée orientale, des contrées orientales. »

20. Agra-mainyous, qui a créé de mauvaises créatures, lui répondit :

21. « Ne tue pas mes créatures, ô pur Zarathoustra !

22. Tu es le fils de Pourouchaspa, et tu as reçu la vie d'une mère (mortelle).

23. Maudis la bonne loi mazdéyenne, assure-toi le bonheur, comme se l'est assuré Vadhaghna, le dominateur des contrées [3]. »

24. Le saint Zarathoustra lui répondit :

25. « Je ne maudirai point la bonne loi des Mazda-yaçnas.

26. Je ne le ferai point, quand même mes membres, mon âme, ma force vitale se sépareraient les uns des autres [4] ! »

27. Agra-mainyous, qui a créé de mauvaises créatures, lui répondit :

28. « Par la parole de qui veux-tu vaincre, par la parole de qui veux-tu anéantir, par quelles armes veux-tu frapper mes créatures bien créées, les créatures d'Agra-mainyous ? »

29. Le saint Zarathoustra lui répondit :

30. « Mortier, coupe, haoma, et les paroles prononcées par Ahoura-mazda ;

31. Voilà mes meilleures armes.

32. Par cette parole je vaincrai, par cette parole je frapperai, par ces armes j'anéantirai tes créatures, ô mauvais Agra-mainyous !

33. Par cette parole que créa Spento-mainyous (l'esprit saint) ; qu'il créa dans le temps infini.

34. Que créèrent les Amecha-spentas, les bons dominateurs, les sages. »

35. Et Zarathoustra récita l'Ahouna-vairyo.

36. Le pur Zarathoustra dit ensuite : « Je te demande ceci, dis-moi la vérité, ô Mazda! ô Seigneur!

37-39. Comment protégerai-je (les humains) contre ces droukhs, contre le mauvais Agra-mainyous ?

40. Comment éloignerai-je l'impureté de moi-même ; comment éloignerai-je l'impureté des autres ; comment chasserai-je les naçous de cette demeure mazdéyenne ?

41. Comment purifierai-je l'homme pur, comment apporterai-je la purification à la femme pure ? »

42. Alors Ahoura-mazda répondit : « Loue, ô Zarathoustra, la bonne loi des Mazda-yaçnas.

43. Loue, ô Zarathoustra, les Amecha-spentas de la terre composée de sept Kechvars [1].

44. Loue, ô Zarathoustra, le firmament créé par lui-même, le temps infini, l'air, qui règne dans les hauteurs [2].

45. Loue, ô Zarathoustra, le vent, le vent rapide, créé par Ahoura-mazda ; et Spenta-Armaiti, la noble fille d'Ahoura.

46. Loue, ô Zarathoustra, mon Fravachi, celui d'Ahoura ;

47. Le plus grand, le plus beau, le plus fort, le plus sage, le plus haut de stature, le plus élevé en sainteté,

48. Dont l'âme est la parole sacrée [3].

49. Par toi-même loue, ô Zarathoustra, cette création d'Ahoura-mazda. »

1. Pourouchaspa était le père de Zoroastre ; mais la légende des pierres est inconnue.

2. Allusion obscure : la Pairi, mauvais génie : Saôchyans, prophète légendaire qui doit apparaître à la fin des temps.

3. Vadhaghna a été assimilé plus tard à Dahak, le prince des infidèles.

4. Cette noble résistance de Zoroastre a quelque rapport avec la tentation du Christ ; mais bientôt on retombe ici dans les pratiques superstitieuses.

1. Les Kechvars, régions de la terre, placées sous la protection des bons génies, correspondent aux Dvipas des Indiens.

2. Ici apparaît la doctrine du Zervan-Akarana, le temps infini, qui a précédé toute création.

3. Le Ferver d'Ahoura-mazda est l'image visible du Dieu suprême.

50. Zarathoustra répondit :

51. « Je loue Ahoura-mazda, le créateur de la pure création.

52. Je loue Mithra, le vainqueur qui a un vaste domaine, des vainqueurs le plus brillant, le vainqueur des vainqueurs.

53. Je loue Sraocha, le saint, qui est d'une belle stature, et qui tient dans ses mains, une arme tournée vers la tête des daévas [1].

54. Je loue la parole sainte, la très-brillante parole.

55. Je loue le ciel, le ciel créé par lui-même, le temps infini, l'air qui règne dans les hauteurs.

56. Je loue le vent, le vent rapide, qui a été créé par Ahoura-mazda; et Spenta-armaiti la noble fille d'Ahoura.

57. Je loue la bonne loi mazdéyenne, la loi qui a été faite contre les daévas pour Zarathoustra. »

58. Zarathoustra demanda à Ahoura-mazda : « Créateur des êtres purs, Ahoura!

59. Par quelle invocation dois-je louer, par quelle invocation dois-je exalter cette création d'Ahoura? »

60. Alors Ahoura-mazda répondit : « Va vers les arbres qui croissent, ô saint Zarathoustra.

61. Vers ceux qui sont beaux, élevés, vigoureux, et prononce ces paroles :

62. Honneur (à toi) arbre, bon et pur, créé par Ahoura-mazda.

63. Il te donnera le beresma qui es aussi long que large [2].

64. Tu n'entailleras pas le beresma circulairement; les saints hommes le porteront dans la main gauche,

65. En louant Ahoura-mazda, en louant les Amecha-spentas.

66. En te louant, ô Haoma, qui es beau comme l'or, qui es grand; et les belles offrandes des Vohou-mano (des humains pieux) qui ont été créés par Ahoura pour la sainteté, pour le bien [3]. »

67. Zarathoustra demanda à Ahoura-Mazda : « O toi, Seigneur, qui sais tout;

1. Ces deux génies, Mithra, l'œil du soleil, le protecteur des campagnes, Sraocha, le révélateur de la parole sainte, jouèrent plus tard un grand rôle dans le développement du Mazdéyisme. Dans les Gâthâs, le second est cité beaucoup plus souvent que le premier.

2. Le beresma était un faisceau de branches destinées à alimenter le feu sacré.

3. Le haoma, liqueur vivifiante, le soma des Indiens, devait être versé dans le feu par les hommes pieux, dont le type était Vohou-mano ou Bahman, le génie de la vertu.

68. Tu es sans sommeil, tu es sans ivresse, toi qui es Ahoura-mazda!

69. Vohou-manou (l'homme) se souille, directement, Vohou-mano, se souille indirectement; dans ce corps que frappent les daévas, il se souille par les daévas; comment Vohou-mano redevient-il pur? »

70. Alors Ahoura-mazda dit : Cherche de l'urine d'un bœuf, ô Zarathoustra, d'un jeune bœuf, qui a été exactement châtré [1].

71. Porte-les, purifiés, vers la terre, qui a été donnée par Ahoura.

72. Qu'il trace un sillon, cet homme qui se purifie.

73. Qu'il dise cent prières : *achem vôhou.*

74. Qu'il récite deux cent fois l'Ahoura-vairya : *yatha-ahou-vairyo.*

75. Qu'il se lave quatre fois avec l'urine d'une vache, propre à cet usage, deux fois avec de l'eau, avec celle qui a été donnée par Ahoura-mazda.

76. Alors Vohou-mano sera pur, alors l'être humain sera pur.

77. Que Vohou-mano élève (sa robe) avec le bras gauche et à droite, avec le bras droit et à gauche.

78. Qu'ensuite Vohou-mano invoque les sublimes lumières créées, afin qu'il soit éclairé par les étoiles que créèrent les Baghas.

79. Jusqu'à ce que neuf nuits soient passées.

80. Alors, après neuf nuits, qu'il apporte du zaothra (aliment) pour le feu, qu'il apporte du bois dur, qu'il apporte divers parfums pour le feu.

81. Que Vohou-mano en parfume sa robe.

82. Vohou-mano sera purifié, l'être humain sera purifié.

83. Que Vohou-mano élève (sa robe) avec le bras gauche et à droite, avec le bras droit et à gauche.

84. Que Vohou-mano dise : Louanges à Ahoura-mazda, louanges aux Amecha-spentas, louanges à tous les êtres qui sont purs!

85. Zarathoustra demanda à Ahoura-mazda : « O toi, Seigneur, qui sais tout!

86. Faut-il que j'invite l'homme saint, faut-il que j'invite la femme sainte, faut-il que j'invite celui qui est pécheur parmi les mauvais, les hommes qui vénèrent les daévas!

1. Ces pratiques superstitieuses nous ramènent aux purifications légales qui remplissent les autres chapitres du *Vendidad.*

87. Faut-il qu'ils répandent sur la terre des eaux courantes, des moissons en croissance; doivent-ils répandre sur elle d'autres richesses? »

88. Alors Ahoura-mazda répondit : Invite les tous, ô pur Zarathoustra.

89. « Créateur! où sont ces tribunaux, où sont ces jugements, où s'assemblent ces tribunaux, où se prononcent ces jugements que l'homme, après ce monde matériel, doit subir pour son âme[1]? »

90. Alors Ahoura-mazda répliqua : Après que l'homme est mort, après que l'homme est passé de ce monde dans l'autre, après son départ, les mauvais daévas qui ont la science du mal, agissent.

91. A la troisième nuit, après l'apparition de l'aube lumineuse,

92. Et quand, environné d'un pur éclat, le victorieux Mithra s'élève sur les montagnes,

93. Et quand le soleil commence à resplendir.

94. Alors le daéva, dont le nom est Vizarecho, ô saint Zarathoustra, conduit l'âme enchaînée, l'âme des mauvais qui vivent dans le péché, des hommes qui honorent les daévas,

95. Vers les chemins qui sont créés par le temps. Venez, ô vous qui êtes impies et vous qui êtes saints!

96. (Ils arrivent) au pont Tchinvat qui a été créé par Ahoura-mazda, où l'on interroge la conscience intime et l'âme sur la vie passée,

97. Passée dans le monde matériel.

98. Elle vient, cette jeune fille, belle, bien née, agile, bien faite.

99. Avec la sainteté, avec l'énergie, avec les troupeaux (la richesse), avec la force, avec la vertu [2].

100. Elle transporte les âmes de ceux qui sont purs au-dessus du Hara-berezaiti (Alborj) [3].

101. Elle transporte par-dessus le pont Tchinvat la foule des Yazatas célestes.

102. Vohou-mano se lève de son trône d'or [4]

103. Vohou-mano dit ces paroles : Comment es-tu venu ici, ô homme pur?

1. Ici nous arrivons à une doctrine plus élevée, dans laquelle l'immortalité et la rétribution des œuvres apparaissent dans tout leur éclat.

2. Cette jeune fille, image gracieuse, personnifie aux yeux des justes leurs bonnes actions. Une image opposée apparait aux méchants.

3. L'Alborj, sur le sommet duquel est le lac Vourou kacha est, pour les Perses la montagne sainte, comme le Mérou pour les Indiens.

4. Ici Bahman, le génie de la vertu, préside au jugement des hommes purs.

104. Du monde périssable dans le monde impérissable?

105. Tranquilles, les âmes pures,

106. Vont auprès du trône d'Ahoura-mazda, et des Amecha-spentas, de ce trône qui est d'or.

107. Dans le Garô-nemâna, la demeure d'Ahoura-mazda, la demeure des Amecha-spentas, la demeure de tous ceux qui sont purs [1].

108. Pour le juste qui s'est purifié — après sa mort les mauvais daévas, qui ont la science du mal, craignent autant son odeur,

109. Qu'une brebis entourée de loups a peur des loups.

110. Les hommes purs sont ensemble avec lui;

111. Nairyoçangha est aussi avec lui,

112. Nairyoçangha le messager d'Ahoura-mazda.

113. Loue de toi-même, ô Zarathoustra, cette création d'Ahoura-mazda.

114. Zarathoustra répondit :

115. « Je loue Ahoura-mazda, qui a créé la pure création [2].

116. Je loue la terre qu'Ahoura a créée, l'eau créée par lui et les arbres purs.

117. Je loue le lac Vourou-kacha.

118. Je loue le ciel resplendissant.

119. Je loue les lumières qui n'ont pas eu de commencement, créés par elles-mêmes.

120. Je loue le séjour excellent des purs, le lieu lumineux, qui est pourvu de toute splendeur.

121. Je loue le Garô-nemâna, demeure d'Ahoura-mazda, des Amecha-spentas, et de ceux qui son purs.

122. Je loue le monde central, créé par lui-même, et le pont Tchinvat, créé par Ahoura-mazda.

123. Je loue la bonne Saoka, laquelle a un grand nombre d'yeux [3].

124. Je loue les forts Fravachis des purs, secou rables à toutes les créatures.

125. Je loue Vérethraghna, qui a été créé par Ahoura, le porteur de la splendeur qui a été formé par Ahoura-mazda.

126. Je loue l'étoile Tistar, lumineuse et bril-

1. Ce mot désigne le ciel même, différent de l'Airyana-véja, qui n'était que le paradis terrestre.

2. La révélation d'Auromazd est suivie d'un chant de louange adressé par Zoroastre à la nature entière, soit matérielle, soit intellectuelle.

3. Saoka est l'emblème de l'utilité; Verethraghna ou Behram; (vainqueur de Vritra), est celui de la victoire; l'étoile Tistar ou Tachter, celui de la lumière céleste qui resplendit dans Sirius.

lante, qui a le corps d'un taureau et des ongles d'or.

127. Je loue les Gâthâs, les saints les purs, qui dominent les temps.

128. Je loue la gâthâ Ahounavaiti, je loue la gâthâ Oustavaiti, je loue la gâthâ Spenta-mainyous, je loue le gâthâ Vohou-kchathrem, je loue la gâthâ Vahistoiste.

129. Je loue le Karchvarê Arêzahê Gavahê ; je loue le Karchvarê Fradadhafchou Vidadhafchou, je loue le Karchvarê Vourou-jarsti, je loue le Karchvarê Zanirathabâmi [1].

130. Je loue Haêtumat, le rayonnant, le brillant.

131. Je loue Achi-vaguhi, je loue l'intègre sagesse.

132. Je loue la splendeur des contrées aryennes, je loue Yima-kchaeta, qui est riche en bons troupeaux [2].

133. Le saint Sraocha, quand il est loué, est satisfait, et accepté avec amour. De belle stature et victorieux est le saint Sraocha.

134. Apporte du zaothra pour le feu, apporte du bois dur pour le feu, apporte divers parfums pour le feu.

135. Loue le feu Vâzista, qui frappe le daeva Spenjaghra.

136. Apporte des mets bouillis, parfaits, bien chauds.

137. Loue le saint Sraocha.

138. Que Sraocha remporte la victoire sur le daéva Kunda, et Banga, et Vibanga [3].

139. Lui, qui attaque la vie pécheresse des hommes impies qui honorent les drujas, de ceux qui sont partisans des daévas. »

140. Le mauvais Agra-mainyous, qui est plein de mort, parla ainsi : Qu'est-ce que les mauvais daévas, qui ont la science du mal, apporteront ensemble à la cime de l'Arêzûra [4] ?

141. Ils coururent, ils se consultèrent, les mauvais daévas qui ont la science du mal.

142. « Le mauvais œil, » dirent les mauvais daévas qui ont la science du mal, voilà ce que nous réunirons à la cime de l'Arêzûra.

143. Il est né, hélas! le pur Zarathoustra, dans la demeure de Pourouchaspa.

144. Comment parviendrons-nous à le faire mourir? Il est l'arme avec laquelle on triomphe des daévas; il est leur constante opposition. »

145. Cet homme ôte à la Droukhs, sa puissance, les mauvais adeptes des daévas s'enfuient.

146. Ainsi que la Naçous que les daévas ont créée, ainsi que le mensonge, qui est plein de fausseté!

147. Les mauvais daévas, qui ont la science du mal, se consultèrent ; puis ils se précipitèrent au fond de l'enfer, sombre et affreux.

FARGARD XX.

Ce chapitre est consacré à Thrita le médecin légendaire des Perses, connu également des Indiens, et se termine par diverses prescriptions en formules magiques.

1. Zarathoustra demanda à Ahoura-mazda : « Céleste, très-divin créateur des mondes corporels, ô toi qui es pur ! Quel est le premier des hommes qui ait connu l'art de guérir?

2. Parmi les sages actifs,

3. Les sages intelligents,

4. Les riches,

5. Les éminents,

6. Les puissants,

7. Les législateurs,

8. Qui renvoya la maladie vers la maladie, la mort vers la mort;

9. Qui repoussa le Vazêmnô-asti ;

10. Qui préserva de la chaleur du feu le corps des hommes ? »

11. Alors Ahoura-mazda répondit : « Thrita fut le premier des hommes, ô saint Zarathoustra, qui furent experts dans l'art de guérir; le premier parmi les sages actifs, intelligents, riches, éminents, puissants, législateurs, qui renvoya la maladie vers la maladie, la mort vers la mort, qui repoussa le Vâzemnô-asti, la chaleur brûlante du feu, loin du corps des hommes.

12. Il désirait que Kchathra-vairya lui accordât la faveur d'un remède,

13. Pour résister à la maladie, pour résister à la mort, pour résister à la douleur, pour résister au feu de la fièvre ;

14. Pour résister à la pourriture et à la mal-

1. Après les Gâthâs, hymnes sacrés, le poëte exalte les régions de la terre, ainsi que le fleuve Haétumat, Helmend.

2. Yima-kchaeta, d'où l'on a fait Djim-chid, signifie Yima roi.

3. Au milieu de plusieurs noms obscurs, on reconnaît ici plusieurs légendes indiennes.

4. L'Arêzûra était probablement la montagne légendaire des mauvais génies, qui de là se précipitent dans l'enfer.

propreté, qu'Agra-mainyous a apportées au corps des hommes.

15. Alors, moi qui suis Ahoura-mazda, j'ai fait naître les arbres salutaires.

16. Par centaines, par milliers, par centaines de mille.

17. A l'entour du Gaôkerêna, (haoma blanc [1]). »

18. « Nous rendons hommage à toutes ces choses, nous louons toutes ces choses, nous supplions que toutes ces choses soient accordées à ce corps des hommes.

19. Maladie, je te maudis, mort, je te maudis ; je te maudis, ô douleur, fièvre, je te maudis ;

20. Méchanceté, sois maudite !

21. Par l'accroissement de quel être frapperons-nous les drujes ? Nous frappons les drujes par la croissance.

22. De qui le règne est-il puissant pour les nôtres, ô Ahoura ?

23. Je combats la maladie, je combats la mort, je combats les maux, je combats la fièvre ;

24. Je combats la pourriture, la malpropreté, qu'Agra-mainyous a créées sur ce corps de l'homme.

25. Je combats toute maladie et toute mort, tous les Yâtous et Pairikas, tous les méchants (daévas) qui se plaisent à frapper.

26. Qu'il arrive, Airyama le désiré, pour la joie des hommes et des femmes de Zarathoustra [2].

27. Pour la joie du Vohou-mano, (l'homme pieux) qui voudra donner la rétribution consentie par la loi.

28. Je désire la bonne pureté de celui qui est pur. Qu'il soit grand, Ahoura-mazda !

29. Qu'Airyama, le désirable, soit vainqueur de toute maladie, de toute mort, de tous les Yâtous et Pairikas, de tous les méchants (daévas) qui se plaisent à frapper ! »

FARGARD XXI.

Ce chapitre contient surtout des invocations aux nuages et à la pluie, secourables aux malades; et des prières aux astres qui sont supposés contenir les germes des productions utiles qui, du ciel se répandent sur la terre pour la prospérité des campagnes. Il ressemble sous maints rapports aux hymnes des Védas.

1. Louange à toi, taureau sacré; louange à toi, vache excellente; louange à toi qui multiplies, louange à toi qui fais grandir. Sois loué, don du créateur destiné au meilleur des purs, au pur qui n'est pas encore né !

2. A celui que tue Jahi, le pernicieux, l'impur l'homme mauvais et impie [1].

3. Que le nuage marche, qu'il s'étende dans les airs.

4. Que l'eau s'élève, que l'eau retombe ;

5. Que le nuage se précipite transformé en eau, en pluie abondante et serrée, par dix milliers, par cent milliers de gouttes. Parle, ô pur Zarathoustra.

6. Afin de guérir la maladie et de chasser la mort.

7. Pour guérir la maladie qui frappe, pour repousser la mort qui tue.

8. Pour la guérison de la maladie qui consume.

9. Lorsqu'elle frappe le soir, que le nuage guérisse au grand jour ;

10. Lorsqu'elle frappe pendant le jour, qu'il guérisse durant la nuit ;

11. Lorsqu'elle frappe dans la nuit, qu'il guérisse à l'aube du matin.

12. Qu'il nous soit apporté,

13. Avec la pluie,

14. De nouvelles eaux, une terre nouvelle, de nouveaux arbres, des remèdes nouveaux, avec de nouveaux moyens de les préparer.

15. De même que le lac Vourou-kacha est le point de jonction des eaux [2],

16. Élève-toi (nuage), étends-toi de l'air vers la terre,

17. Et de la terre retourne vers l'air.

18. Monte, lève-toi.

19. O toi pour la naissance et l'accroissement duquel Ahoura-mazda a créé l'air,

20. Viens, ô brillant soleil, avec tes chevaux rapides au-dessus du Hara-berezaiti, et éclaire les créatures ;

21. Élève-toi donc, toi qui es digne d'hommages,

22. Sur la route qu'Ahoura-mazda a créée dans les airs formés par les Baghas ; sur cette voie, où l'eau est en abondance [3].

1. Arbre légendaire de l'immortalité.

2. Airyama, génie de la santé, est dans les Védas Aryaman, une des phases du soleil.

1. La légende du taureau, de la vache primitive, emblème de fécondité, est commune, on le sait, à l'Inde et à l'Égypte comme à la Perse, où Jahi, devenu Djin chez les Arabes, est le démon de la sécheresse.

2. Le lac Vourou-kacha, grand réservoir des eaux, couronnait la cime du Hara Berezaiti ou Alborj, montagne sainte.

3. Ce manthra, prière au soleil, suivi d'autres à la lune et aux astres, et le nom indien, de Baghas (sanscrit *bhagas*) nous reportent naturellement vers les hymnes védiques; si ce n'est qu'ici les astres répondent verbalement aux prières.

23. Alors (la parole sainte retentit) devant ce Manthra-spenta :

24 «. Je veux purifier ici ta naissance et ton accroissement,

25. Je veux purifier ton corps et ta force,

26. Je veux te rendre riche en enfants et riche en lait;

27. En activité, en lait, en embonpoint, en moelle, en postérité.

28. Je veux, à cause de toi, purifier ici par milliers de fois,

29. La richesse en bétail, qui erre librement et qui procure la nourriture aux enfants. »

30. Comme le lac Vourou-kacha est la réunion des eaux, élève-toi, va de l'air à la terre, et de la terre vers l'air. Élève-toi, ô toi pour la naissance et l'accroissement duquel Ahoura-mazda a créé la terre;

31. Viens, ô lune, toi qui contiens la semence du bétail;

32. Lève-toi au-dessus du Hara-bérézaiti, et luis sur les créatures. Élève-toi donc, toi qui es digne d'hommages, sur la voie qui a été créée par Ahoura-mazda, dans les airs formés par les Baghas, sur cette voie qui est riche en eau! — Alors il fut dit devant ce Manthra-spenta : « Je veux purifier ta naissance et ton développement, je veux purifier ton corps et ta vigueur; je veux te rendre riche en enfants et en lait, en activité, en lait, en embonpoint, en moelle et en postérité. Pour toi, je veux ici purifier abondamment, et je t'accorderai de nombreux bestiaux, qui errent librement et procurent la nourriture aux enfants. » —Ainsi que le lac Vourou-kacha est la réunion des eaux, élève-toi, va de l'air à la terre, et de la terre vers l'air. Élève-toi, monte dans les cieux, ô toi pour la naissance et la croissance de qui Ahoura-mazda a créé la croissance!

33. Venez, étoiles qui êtes cachées, vous qui contenez la semence de l'eau,

34. Élevez-vous au-dessus de Hara-berezaiti et brillez sur les créatures. Levez-vous donc, vous qui êtes dignes d'hommages, sur la voie qu'Ahoura-mazda a créée, dans les airs formés par les Baghas, sur cette voie, où l'eau est en abondance. — Alors il fut dit devant ce Manthra-spenta: « Je veux purifier votre naissance et votre accroissement, je veux purifier votre corps et votre force, je veux vous rendre riches en enfants et en lait, en activité, en lait, en embonpoint, en moelle et en postérité. A cause de vous, je veux purifier ici mille fois la richesse en bétail, qui erre librement, et donner la nourriture aux enfants. » — Comme le lac Vourou-kacha est la jonction des eaux, de même élevez-vous, allez de l'air vers la terre et de la terre vers les airs. Elevez-vous, montez dans l'espace, vous pour la naissance et l'accroissement de qui Ahoura-mazda a créé le lever!

35. Levez-vous, pour le tourment de Kaquji, pour le tourment d'Ayêhyê, pour le tourment de Jahi, qu'entourent les Yâtous [1].

1. Cet hymne est évidemment un souvenir védique. Car Jahi entouré des Yâtous, mauvais génies, n'est autre que Ahi, le serpent, le nuage stérile, immolé par Indra chef des Bhagas ou dieux.

KHORDA

Le *Khorda-Avesta*, d'origine plus récente que les recueils précédents, contient cependant un certain nombre de prières en langue ancienne mêleés à d'autres en pehlvi ou en parsi. Son caractère général est d'être destiné aux yast ou dévotions individuelles, qui naturellement s'accordent avec les cérémonies publiques, mais qui, à travers les nombreuses vicissitudes du Mazdéyisme se sont enrichies ou plutôt surchargées de croyances à des génies secondaires inconnus dans l'antiquité. C'est donc un précieux commentaire pour la mythologie persane, telle qu'elle a été développée dans le poëme de Firdousi, et telle qu'elle vit encore dans l'imagination des Parsis fidèles aux traditions nationales. Nous ne choisirons, dans ce volumineux recueil, traduite par M. Spiegel, que quelques hymnes simples et solennels ,qui s'élèvent au-dessus des autres.

CONFESSION DES PÉCHÉS [1].

Au nom de Dieu, je te bénis et te célèbre Ahoura-mazda, créateur, plein d'éclat, de majesté et de sagesse, consommateur des œuvres, seigneur des seigneurs, prince des princes, protecteur et maître de tout ce qui est créé, toi qui dispenses chaque jour la nourriture; Dieu puissant bienveillant, primordial, plein d'indulgence et de pardon, généreux, invincible et sage, conservateur des êtres; que ta domination subsiste à jamais!... Roi Ahoura-mazda qui donnes la force, puisse ta majesté grandir toujours! Et que le soleil immortel, étincelant vienne à nous sur ses coursiers rapides!

Je me repens ici de tous mes péchés, de toutes les mauvaises pensées, paroles ou actions que j'ai conçues, prononcées ou accomplies dans le monde, et qui tiennent à ma nature, pensées, paroles et actions coupables, soit corporelles, soit spirituelles, soit terrestres, soit célestes, je t'en demande pardon, ô seigneur, et m'en repens par ces trois paroles : *Yatha ahou vairyo!*

OFFRANDES AUX FERVERS [2].

Nous offrons le sacrifice aux bons, aux forts, aux saints Fravachis des justes, ceux qui descendent de leur demeure vers le temps de Hamaspath-maéda. Alors ils se répondent ici-bas pendant dix nuits, exprimant leur désir par les questions suivantes : « Qui nous louera? Qui nous offrira le sacrifice ? Qui répandra l'offrande ? Qui nous plaira ? Qui nous invitera, portant à la main (le lait de) la vache et le vêtement, avec la prière qui fait obtenir la pureté? Quel est celui d'entre nous dont l'âme sera l'objet d'un culte? Quel est celui d'entre nous auquel sera donnée l'offrande pour qu'il ait à manger une nourriture qui ne manque ni jamais ni toujours ? »

Alors l'homme qui leur offre un sacrifice en portant à la main (le lait de) la vache et un vêtement, avec la prière qui fait obtenir la pureté, ils le bénissent, satisfaits, favorables, bienveillants, les forts Fravachis des justes, en disant : « Qu'il y ait dans cette maison un troupeau formé d'une vache et de ses veaux ! Qu'il y ait un cheval rapide et un taureau vigoureux ! Qu'il soit un homme respecté, un homme sage, celui qui nous offre sans cesse le sacrifice, en portent à la main (le lait de) la vache et un vêtement, avec la prière qui fait obtenir la pureté ! »

HYMNE A AUROMAZDA [1].

1. Au nom du Dieu qui est munificence, indul-

1. Cette invocation et cette confession des péchés précédait chez les Mazdéyens toute autre prière.

2. Cette prière aux Fervers consacre une cérémonie touchante, l'hommage aux ancêtres, pratiqué chez tous les anciens. C'est ainsi que les Indiens invoquaient les Pitris, les Romains les Mânes, et que les Chinois ont conservé, de temps immémorial, le culte de leurs aïeux.

1. XIV[e] du *Khorda*

gence et bonté ! Gloire au nom d'Ahoura-mazda, du Dieu, qui fut, qui est, et qui sera ; à Spenta-mainyou, le céleste des célestes, à qui seul appartient la puissance ! Ahoura-mazda est le grand souverain, le puissant, le sage, qui crée, qui conserve, qui protége, qui défend, qui fait le bien et le surveille dans sa pureté, sa bonté, sa justice.

2. De tout cœur je glorifie l'Être suprême, qui peut produire et détruire ; qui, par sa durée, sa force, sa sagesse, domine les six Amcha-spentas ; la foule des Yazatas, le Garothman, lumineux paradis, la voûte des cieux, le soleil étincelant, la lune brillante, les étoiles innombrables, le vent, l'atmosphère l'eau, le feu, la terre, les arbres, les troupeaux, les métaux, les hommes.

3. Louange et sacrifice au Seigneur qui accomplit les bonnes œuvres, qui a fait l'homme plus grand que toutes les créatures terrestres, qui lui a donné le langage pour gouverner et diriger les êtres, et pour combattre les daévas.

4. Gloire à la toute science du Seigneur qui, par le saint Zarathoustra, a accordé le pur Frohar, la paix aux créatures, la connaissance de la loi lumineuse, d'intelligence céleste, accessible à l'oreille ; la règle de sagesse pour tous les êtres qui sont, qui furent et qui seront, la science des sciences, le Manthra-spenta, qui assure à l'âme, devant le pont Tchinvat, la délivrance de l'enfer, et la conduite vers le paradis rayonnant, au parfum de pureté.

5. Je reçois par tes commandements, Seigneur, tout ce qui est bien ; je le pense, je l'exprime, je le fais, je crois à la loi pure, et par chaque bonne action j'aspire au pardon de mes péchés. Je maintiens pures en moi l'action du bien et l'abstention (du mal). Je maintiens pures les six forces de la pensée, de la parole, de l'action, de la mémoire, de l'esprit et de la raison. Par ta volonté je pourrai accomplir, ô Dieu du bien, ton service par de bonnes pensées, de bonnes paroles, de bonnes actions.

6. Je poursuis la voie lumineuse. Ah, puisse la terreur de l'enfer ne pas m'assaillir, puissé-je franchir le pont Tchinvat, puissé-je parvenir au paradis, rempli de parfums, de jouissances et d'éclat !

7. Gloire au Seigneur qui veille sur tous ; il récompense ceux qui d'eux-mêmes accomplissent les bonnes œuvres ; il purifie ceux qui lui obéissent ; et tire enfin de l'enfer les méchants purifiés. Gloire à Ahoura-mazda, le créateur tout sachant, tout-puissant ; aux sept Amcha-spentas, à Behram vainqueur, destructeur des ennemis [1] !

INVOCATION A KURCHID, LE SOLEIL [2].

1. Nous célébrons le Soleil immortel, étincelant, aux coursiers infatigables. Quand le soleil brille dans le ciel, les Yazatas célestes, accourent par centaines, par milliers, recueillent la lumière, la distribuent, la répandent sur la terre créée par Ahoura, pour la prospérité des mondes purs, pour celle des corps purs, pour celle du soleil immortel, étincelant, aux coursiers infatigables.

2. A mesure que le soleil grandit, la terre créée par Ahoura s'épure, ainsi que les eaux courantes, les eaux fécondes, les eaux des lacs, des étangs. Il épure tous les êtres qui appartiennent à Spenta-mainyous.

3. Mais quand le soleil ne paraît pas, les daévas tuent tout ce qui habite les sept régions, et aucun Yazata céleste ne pourrait, dans ce monde corporel, les écarter ni leur résister.

4. Quiconque sacrifie au soleil, immortel, étincelant, aux coursiers rapides, afin de résister aux ténèbres, de résister aux daévas ténébreux, de résister aux voleurs et aux brigands, de résister aux Yâtous et aux Pairikas, de résister au périssable, au destructeur (Agra-mainyous), celui-là sacrifie à Ahoura-mazda lui-même, aux Amcha-spentas, à sa propre âme. Il satisfait tous les Yazatas célestes et terrestres, celui qui sacrifie au soleil immortel, étincelant, aux chevaux rapides.

5. Je veux célébrer Mithra aux vastes pâturages, aux mille oreilles, aux dix mille yeux ; je veux célébrer la massue brandie sur la tête des daévas, par Mithra, aux vastes pâturages. Je veux célébrer l'amitié, l'amitié excellente de la lune et du soleil.

6. Pour son éclat, pour sa majesté, je lui sacrifierai à haute voix. J'invoque avec le haoma le soleil immortel, étincelant, aux coursiers rapides. — Ashem-vohou, la pureté est le bien suprême !

1. On regrette de voir cet hymne magnifique, où la souveraineté d'Auromazd et ses vertus célestes sont énumérées avec tant d'éclat, se terminer par une invocation aux sept Amchaspants, et à Behram ou Veretraghna (Vritraghna des Indiens). Cette fin a été probablement intercalée.

2. XXIIe du *Khorda*.

INVOCATION A MAH, LA LUNE [1].

1. Gloire à Ahoura-mazda, aux Amcha-spentas, à la Lune qui contient les semences du taureau. Gloire à ce qu'on voit, et pour ce qu'on voit!

2. Quand la lune croît-elle, quand décroît-elle? Pendant quinze jours elle croît, pendant quinze jours elle décroît. Sa naissance égale sa décroissance. Quel autre que toi (Ahoura) les produit?

3. Nous célébrons la lune pure qui contient les semences du taureau. Au moment où je vois la lune, où je m'incline devant cette lune brillante que je contemple. Les Amcha-spentas sont là pour protéger sa majesté, pour distribuer sa lumière sur la terre créée par Ahoura.

4. Quand la lune brille dans le ciel, elle répand des arbres verdoyants qui jaillissent de la terre au printemps, pendant la nouvelle lune, la pleine lune, et le temps intermédiaire. Nous célébrons donc la nouvelle lune, la pleine lune, le temps intermédiaire, types de pureté.

5. Je veux célébrer la lune, qui contient les semences du taureau, la lune généreuse, majestueuse, riche en eau, riche en chaleur, la lune rayonnante, secourable, pacifique, puissante, bienfaisante; génie salutaire qui produit la verdure et les biens.

6. Pour son éclat, pour sa majesté, je les célébrerai à haute voix, par mes offrandes; la lune, type de pureté, je la célébrerai avec la haoma. — Achem-vohou !

LOUANGES DE MITHRA [2].

1. Ahoura-mazda dit au saint Zoroastre : « Quand je créai Mithra, aux riches pâturages, je le formai aussi digne de respect et d'adoration que moi-même [3].

2. Celui qui trompe Mithra dévaste tout un pays; il détruit autant de fidèles que le feraient cent malfaiteurs : O toi, ne trompe pas Mithra, préposé au pervers aussi bien qu'à l'homme qui suit la bonne doctrine; car Mithra veille également sur l'infidèle et le fidèle.

3. Il accorde de prompts coursiers, Mithra aux riches pâturages, à quiconque ne le trompe point; la flamme indique le droit chemin à celui qui ne trompe pas Mithra; les bons et forts Fravachis des hommes purs, accordent une vertueuse lignée à quiconque ne trompe pas Mithra. »

4. L'éclat, la majesté de Mithra aux riches pâturages, je les célébrerai à haute voix dans mes offrandes. Nous célébrons Mithra aux riches pâturages, qui accorde d'excellentes demeures dans les contrées aryennes.

5. Qu'il daigne venir à nous avec sa protection, sa joie, sa consolation, sa bienveillance, son secours, sa victoire, son inspiration, sa sanctification, Mithra le puissant, l'impétueux; lui si digne de louanges et d'adoration, lui qu'on ne saurait tromper; puisse-t-il visiter tout le monde terrestre, Mithra aux riches pâturages !

6. C'est lui le puissant, le vénérable, le fort, le plus secourable des êtres que je veux honorer par mes offrandes; c'est de lui que je veux m'approcher comme célébré par mes prières, par mes louanges à haute voix. A Mithra aux riches pâturages, je veux sacrifier par le haoma.

7. Nous célébrons Mithra aux riches pâturages, lui le véridique, le conciliateur gracieux, qui a mille oreilles, dix mille yeux, lui qui est grand, puissant, vigilant, exempt de sommeil.

8. C'est lui que célèbrent dès le matin les chefs du pays quand ils s'avancent contre les ennemis cruels, contre les armées réunies pour le combat, sur la possession des campagnes [1].

9. Quand on lui offre le premier sacrifice pour le bien de l'âme, avec une foi sincère, Mithra aux riches pâturages accourt sur les ailes victorieuses des vents, attentif au serment du sage.

10. Nous célébrons Mithra aux riches pâturages.

11. Lui que les guerriers invoquent montés sur leurs chevaux, demandant la force pour leur monture, la santé pour leur corps, la victoire sur les oppresseurs, la défaite des ennemis, la destruction des adversaires, hostiles et cruels.

12. Nous célébrons Mithra aux riches pâturages.

13. Lui qui, le premier des Yazatas célestes,

1. XXIIIe du *Khorda*.
2. XXVIe du *Khorda*.
3. Mithra, symbole de lumière céleste, personnifiait la sainteté inviolable du serment. Dans cette invocation, qui se prolonge pendant plus de cents trophes, et qui s'élève quelquefois à une haute poésie, il est représenté comme le possesseur et le dispensateur de tous les biens de la terre.

1. Mithra, à peine mentionné dans les anciens chants, devient ici et plus tard le gardien vigilant, l'ardent défenseur des domaines terrestres, et c'est ainsi que son culte s'étendit dans tout l'empire romain.

apparaît sur le Hara, avant même l'immortel soleil aux coursiers rapides, lui qui le premier inonde de son or les cimes gracieuses des montagnes, et qui embrasse ensuite et bénit toute la région aryenne.

14. Cette région où des chefs loyaux gouvernent les terres, où s'élèvent de grandes montagnes herbeuses, fécondes en sources, où de larges rivières roulent leurs flots vers Iksata et Pourouta, vers Mouru et Haraeva, vers Gau, Sughda et Quairizao.

15. Vers Arzahî, Savahî, Fravadhafchu, Vidadhafchu, Warou-barsti, Warou-jarsti, jusqu'au Ganiratha, près du haut Karechvar, le séjour des troupeaux, le séjour fortuné, protégé par Mithra.

16. Lui, le Yazata céleste, qui parcourt tous les Karechvars, en les illuminant; le Yazata céleste qui assure le pouvoir, donne la victoire à ceux qui, étant pieux, instruits et purs, lui consacrent leurs offrandes!....

LOUANGES DE SRAOCHA [1].

1. Nous célébrons Sraocha le saint, le puissant, le victorieux, le pur protecteur du monde, le seigneur des êtres purs. Que l'hommage, le meilleur hommage lui soit offert, ô Zarathoustra, au nom des mondes [2]!

2. Cette prière retient l'ami des méchants au milieu des méchants; elle enchaîne chez les méchants, hommes ou femmes, esprit, yeux, oreilles, mains, pieds et bouche; cette bonne prière, sans erreur, sans contrainte, est une défense pour le fidèle, un bouclier, une arme contre les drujes pervers.

3. Sraocha, le saint, est le nourricier des pauvres; victorieux, il immole les pervers. De même l'homme fidèle qui prononce le plus de paroles bénies est le plus victorieux de tous, car c'est le saint Manthra qui chasse le mieux les drujes invisibles. La prière Ahuna-vairya est la plus efficace de toutes. La parole bien dite est victorieuse dans les assemblées. La loi mazdéyenne est dans toutes les discussions en présence des hommes vertueux, bien nés, la plus évidemment légitime, telle que l'a établie Zarathoustra.

1. XXVII[e] du *Khorda*.
2. Sraocha, souvent mentionné dans les Gâthâs, personnifiait la manifestation, la profession des dogmes dont la récitation passait chez les fidèles pour une garantie contre les attaques des méchants.

4. Quiconque, homme ou femme, prononce, ô Zarathoustra, cette parole, pur en pensées, en paroles, en actions, qu'il soit au milieu des grosses eaux, d'une grande frayeur, d'une nuit sombre et orageuse, sur un pont, dans un carrefour, dans une assemblée de fidèles, dans un rassemblement d'adorateurs d'idoles,

5. Dans tout événement fâcheux, chaque fois qu'on peut craindre une attaque ennemie, qu'il soit sûr que ni ce jour ni cette nuit, aucun perfide, aucun oppresseur, aucun persécuteur, ne le verra de ses yeux, aucun mal ne lui adviendra de la part des nombreux brigands.

6. Cette parole tu dois la répéter, Zarathoustra, quand approcheront les oppresseurs, les voleurs, les trompeurs, les vagabonds, ou bien les magiciens affiliés aux daévas, les Pairikas affiliés aux magiciens, les méchants affiliés aux Pairikas; et alors ils trembleront et s'enfuiront; tu verras disparaître les daévas, et les adorateurs des daévas; ils tiendront closes leurs bouches qui n'aspiraient qu'à mordre.

7. Tels que sont les gardiens protecteurs des troupeaux, tel est pour nous le saint, le pur, le victorieux Sraocha. Ainsi nous sacrifions à Sraocha, purs en pensées, en paroles, en actions [1]!...

BÉNÉDICTION NUPTIALE [2].

1. Formule d'invocation.

2. Noms des époux et date du mariage.

3. Concluez-vous avec l'assentiment de votre parenté, dans une intention loyale en prononçant les trois paroles de la foi, ce mariage pour la vie?

4. Acceptez-vous tous les deux cette alliance pour la vie, qui doit assurer votre bonheur mutuel?

5. Au nom et par la protection d'Auromazd, soyez toujours prospères; grandissez, multipliez, triomphez. Soyez purs et dignes d'une bonne renommée. Que votre esprit conçoive de bonnes pensées, que votre bouche prononce de bonnes paroles, que vos actions produisent le bien. Que toute mauvaise pensée soit bannie, toute mau-

1. Il est à remarquer que, dans la suite des temps, le rôle purement métaphysique de Sraocha s'effaça devant le rôle plus actif, plus humain de Mithra.
2. Cette bénédiction de mariage, insérée dans le *Khorda*, porte la date de l'an 1000 de l'ère chrétienne; mais elle consacre une tradition plus ancienne qui prouve suffisamment la persistance de la bonne et saine morale chez les Parsis.

vaise parole réprimée, toute mauvaise action anéantie. Estimez la pureté et repoussez les sortiléges.

6. Étant Mazdéyens, agissez d'après votre foi. N'acquérez la richesse que par la loyauté. Devant les grands dites la vérité, et pratiquez l'obéissance; devant les amis, soyez modestes, prudents et bienveillants. Évitez la cruauté, la colère et ne péchez point par fausse honte. Ne soyez pas avides, ne tourmentez personne, ne soyez pas orgueilleux; ne traitez personne avec mépris.

7. Évitez la convoitise, ne dérobez la fortune de personne; respectez les femmes des autres. Pratiquez activement les bonnes œuvres. Faites part de vos biens aux Yazatas et aux fidèles. Évitez toute querelle avec un homme vindicatif, et ne vous alliez pas à l'homme avide. Ne marchez pas avec l'homme cruel, ne vous rapprochez pas de l'homme mal famé; ne vous associez pas à l'homme sans intelligence. Contre vos adversaires luttez par la justice. Conduisez-vous amicalement envers vos amis. Ne disputez pas avec l'homme égaré. Devant une assemblée ne dites que des paroles justes; devant les rois parlez avec mesure. Méritez de la bonne renommée de vos ancêtres. N'offensez jamais votre mère. Conservez votre corps dans la pureté.

8. Puissiez-vous ainsi être immortels comme Khai-kosrou, intelligents comme Kâus[1], brillants comme le soleil; purs comme la lune; célèbres comme Zertucht; forts comme Rustam; féconds comme Armaiti. Maintenez l'amitié envers vos amis, vos frères, votre femme, vos enfants; comme le corps tient à l'âme, persistez dans la vraie et la bonne renommée. Reconnaissez Auromazd comme votre dieu, Zertucht comme votre maître. Combattez Ahriman et les devs.

9. Et qu'ainsi Auromazd vous envoie ses dons, que Bahman vous donne la bonne pensée, Aridibihest la bonne parole, Chahrivar la bonne action, Spendârmat la sagesse, Khordat l'abondance des biens, Amerdat la fécondité[1]!...

1. Ce sont les noms des héros légendaires qui revivent dans le poëme du *Cha-Nameh*.

PRIÈRE A AUROMAZD[2].

Au nom de Dieu.

Je vous invoque et je célèbre votre grandeur, Auromazd, juste juge, éclatant de gloire et de lumière, qui savez tout et qui agissez sans cesse, seigneur des seigneurs, roi élevé sur tous les rois, créateur qui donnez aux créatures leur nourriture quotidienne nécessaire, roi grand et fort qui existez dès le commencement; miséricordieux, libéral, bon, puissant, sage, ô pur conservateur des êtres! Monarque juste, que votre règne subsiste sans révolution. Auromazd, roi excellent, puissent s'augmenter la grandeur et l'éclat du soleil qui ne meurt pas, et qui s'avance, brillant comme un coursier vigoureux!

Je me repens devant vous de tous mes péchés et j'y renonce. Je renonce à tout ce que j'ai pensé ou dit ou fait, ou cherché à faire de mal. Ces péchés de pensée, de parole et d'action, j'y renonce, je m'en repens. O Dieu, ayez pitié de mon corps et de mon âme dans ce monde et dans l'autre!

1. Noms modernisés des bons génies, distributeurs des bienfaits d'Auromazd.

2. Cette simple et belle prière, qui remonte sans doute aux temps primitifs, est encore prononcée chaque matin par les Parsis de Bombay.

POÉSIE LYRIQUE

ÉGYPTE

INTRODUCTION

L'Égypte, ou terre de Misraïm, ainsi nommée d'après un fils de Cham, a eu d'abord ses patriarches, à la fois pontifes et chefs, comme Abraham ; pontifes parce que la majesté de la vieillesse leur permet à eux seuls d'être les interprètes de tous auprès de la divinité, chefs parce qu'ils sont les plus expérimentés, les plus instruits, les plus sages. Mais tout en s'adressant à Dieu, ils ne bornent pas aux sacrifices religieux le cercle de leur activité. En eux réside la force réelle de la tribu ; ils la conseillent dans ses entreprises, ils la précèdent à la recherche des pâturages, et plus tard ils lui enseignent l'agriculture et ses secrets. Tels furent ces premiers chefs, tels furent les membres de ce gouvernement sacerdotal des Égyptiens, qui passa des patriarches nomades et isolés à des conseils d'anciens, lorsque les tribus se réunirent, et enfin se simplifia par l'élection d'un de ces anciens, qui devint le centre du pouvoir, comme ils étaient eux-mêmes le centre de la pensée. Puis la science naît, c'est-à-dire le groupe des traditions transmises par la mémoire et perfectionnées par l'expérience ; de là une classe spéciale, ceux qui éclairent leur esprit au lieu de fortifier leur corps, ceux qui dirigent le travail général au lieu de l'effectuer, et qui ont, à la fois dans leurs attributions, le commandement des hommes et les prières au ciel. Mais n'est-ce là qu'un gouvernement sacerdotal, et ne voit-on pas que ces hommes relativement les plus instruits, les plus capables, ne sont prêtres que par occasion, et parce qu'ils apprennent en même temps à honorer la Divinité et à travailler avec fruit. Enfin il est bon de remarquer que lorsqu'une civilisation déjà avancée eut élevé ces monuments prodigieux qui nous frappent d'étonnement, et eut inventé une écriture sculpturale où tout tableau possède son texte explicatif, la réunion, dans la personne du roi, du caractère religieux et guerrier, prouve que la domination sacerdotale n'eut jamais en Égypte l'influence qu'on lui prête généralement. Cette domination fut directrice d'abord, protectrice ensuite, conseillère toujours ; mais dans l'intérêt seul de l'État.

Dans le principe, la vallée du Nil, enclose entre une mer et un désert, encaissée entre deux chaînes de montagne, fut à l'abri des invasions ; et ses habitants eurent longtemps tout le loisir nécessaire pour tirer parti des fécondations annuelles de leur fleuve nourricier. Mais, à mesure que leur industrie, par le desséchement des marais, par la direction des eaux, conquit du terrain au sud, ils arrivèrent fatalement à une contrée plus ouverte, communiquant avec cette Afrique immense, pays des déshérités, refuge de cette race noire, que, de tous les côtés du monde, la race blanche avait poussée devant elle comme un obstacle ou un danger. Dès lors, les paisibles laboureurs durent se faire guerriers ; ne leur fallait-il pas repousser sans cesse des incursions de plus en plus menaçantes ? De ce funeste état de choses naquit une nouvelle classe, celle des combattants, toujours armés,

toujours prêts à s'élancer contre l'ennemi. Ces derniers eurent sans doute mille occasions de rendre à la communauté de signalés services, et bientôt ils balancèrent la puissance et l'estime, acquises tout d'abord à la classe sacerdotale. La science, en effet, suffisante pour vaincre la nature, ne l'était pas pour arrêter les déprédations des envieux ; la prière, suffisante pour toucher Dieu, ne l'était pas pour attendrir l'homme. Ainsi se modifièrent les sentiments de la multitude ; ainsi s'amoindrit l'antique prestige des premiers organisateurs. Puis des tiraillements se produisirent dans l'exercice de l'autorité : la foule aime mieux celui qui la défend que celui qui l'instruit ; et le soldat l'emporte peu à peu sur le prêtre. Enfin les esprits s'aigrirent, des luttes éclatèrent, l'antagonisme se déclara ; et, comme la force intellectuelle ne vaut jamais, chez les peuples primitifs, la force matérielle, la classe sacerdotale dut céder à la classe guerrière le privilége de fournir le chef suprême, le souverain de tous, le roi.

Ménès fut le premier roi choisi par les guerriers, c'est à lui que commencent nos premières notions traditionnelles ; et pourtant, la nation est déjà créée, elle a sa religion, ses lois, son sol, seulement c'est désormais autour du trône et non autour du temple que se groupent les populations ; c'est la ville substituée aux *nomes* (districts), c'est Memphis, c'est Thèbes agrandies et fortifiées ; c'est une nation compacte remplaçant des tribus dispersées. Plus de trois cents princes se succédèrent avec des destinées diverses, sur cette terre si bien préparée. Si des palais splendides marquèrent les règnes des Phiops, des Sésortasen ; si l'on accorde à Amenemha III l'honneur d'avoir assuré les bienfaits du Nil, en creusant un canal de réserve ou de décharge selon les crues ; d'autres souverains, moins heureux, laissèrent envahir la basse Égypte, y furent vaincus, détrônés, remplacés par des conquérants arabes, qu'on appelle les rois pasteurs, *Hyksos*, tandis que la haute Égypte, moins exposée, conservait son indépendance. De cette indépendance vigoureusement maintenue, défiant sans cesse l'avidité des usurpateurs, naquit un esprit de solidarité, un sentiment patriotique, et bientôt une ardeur de vengeance, qui devait rehausser l'éclat de la nation égyptienne, changer son immobilité séculaire en une activité fébrile, et la rendre conquérante à son tour avec les Amosis, les Toutmès, les Aménophis, et celui que nous nommons Sésostris, qui fut assurément Ramsès II, et dont la gloire balança, dans les antiques légendes, celle de Ninus et de Sémiramis. Transformation miraculeuse, dont on peut reconnaître la grandeur dans ses monuments, après avoir apprécié d'abord le peuple de sages avant le peuple de vainqueurs ; après avoir préalablement étudié l'Égypte comme source et foyer de lumières, et son collége de prêtres, austères penseurs, justiciers rigides, et cette constitution théocratique dont les préceptes étaient si purs, au milieu de prescriptions absolues, et cette persévérance dans le travail qui de l'industrie passa bientôt à l'art, de la simplicité à la richesse, de la médiocrité au luxe.

Ce qui prouve à quel point le principe des institutions est tout pour la prospérité d'un État, c'est que l'Égypte comme l'Inde était divisée en quatre classes, mais non castes, il est vrai. Nous mettons entre castes et classes la différence qu'il y a entre une infranchissable barrière et une limite raisonnable. Entre les classes il peut y avoir union, sympathie, échange de services ; entre les castes il n'existe que désaccord, éloignement, égoïsme. De plus, dans l'Inde *les Soudras* étaient méprisés, relégués dans une position infime, tandis qu'en Égypte, l'agriculteur était honoré à l égal du prêtre, du soldat, du commerçant. Chacune des quatre classes, en effet, envoyait des représentants à ces grandes assemblées générales qui décidaient de la paix ou de la guerre, des impôts à établir, des lois à promulguer, des travaux à entreprendre, et qui se réunissaient dans le *Labyrinthe*, ce monument colossal aux douze enceintes, aux trois mille chambres, véritable ville de palais

agglomérés, cité patriotique de la nationalité égyptienne. Ces réunions des délégués de tout un peuple servaient à la fois les intérêts religieux, sociaux, agricoles et industriels, et mêlant les expériences et les esprits divers, rapprochant les classes habituellement séparées, se renseignant sur les besoins différents, consolidaient, en le rectifiant, l'ordre établi, tempéraient le pouvoir des rois, modéraient les tendances sacerdotales, et coopéraient de la sorte au bonheur de tous. Ainsi s'expliquent ce gouvernement sans révolte, cette religion sans dissidents, cette société si pénétrée de sa dignité que le coupable s'y exécutait lui-même, lorsque sa sentence de mort lui était signifiée. Ainsi se comprennent ces travaux gigantesques pour arrêter, répandre ou distribuer les eaux de ce fleuve bienfaisant, qui, semblable à une armée victorieuse, apportait tous les ans à l'Égypte un butin nouveau, ses alluvions étant les véritables dépouilles opimes de l'Éthiopie et de l'Abyssinie. Ainsi se dévoile cette puissance architecturale qui a amoncelé tant d'œuvres gigantesques : des pyramides hautes comme des montagnes, des avenues de sphinx, des statues immenses qui peuplent encore les déserts, et sur les colonnes de ces temples comme sur les faces de ces obélisques, depuis la base jusqu'au sommet, une écriture mystérieuse, profondément sculptée, et qui déroule l'histoire d'un grand peuple, les faits et gestes de plusieurs centaines de rois.

Dignité de l'âme, sobriété du corps, tels sont d'abord les deux caractères de l'Égyptien. Que ces vertus primitives se soient affaiblies à la longue, dans le combat perpétuel de l'intelligence contre les passions, cela ne fait pas un doute. L'intelligence en effet, à mesure qu'elle améliore le sort des hommes, leur offre à la fois plus de bien-être et plus de tentations, une vie plus facile, mais aussi plus dangereuse. La jouissance des biens et leur abus se touchent : le travail allégé engendre fatalement la paresse, le vin découvert l'ivrognerie, la beauté parée l'amour infidèle, les armes perfectionnées la vengeance, l'or et l'argent monnayés le luxe des uns et la convoitise des autres. Si le frein politique ou religieux ne l'arrête, l'homme déborde toujours du cadre de l'ordre et sort du cercle des vertus. Mais qu'importent les accidents successifs, les exceptions funestes ! N'est-ce pas une gloire pour un peuple de se maintenir si longtemps dans la voie droite et honnête ! Et à qui revient cette gloire en Égypte ? Évidemment à la classe sacerdotale. Dès le principe elle a le sens moral ; les lois qu'elle édicte le prouvent. Elle fonde la société sur la religion, la famille sur la monogamie, les lois sur l'humanité. En soumettant l'homme à Dieu, elle lui impose à la fois un souverain et un juge suprême ; en unifiant la famille, elle accorde à l'épouse légitime les mêmes droits qu'au mari ; en considérant celui qui ne défend pas son semblable comme aussi coupable que celui qui l'attaque, elle fait un devoir à chacun de se secourir. Elle va plus loin, elle exige que celui qui n'a pu être que le témoin d'un crime, d'une avanie, d'une exaction, les dénonce et les poursuive ; et si ce dernier ment, s'il calomnie, il encourt la peine qu'aurait mérité l'auteur de l'acte dénoncé ; elle punit de mort l'homicide, fût-ce sur un esclave ; elle coupe la main du faux monnayeur, la langue du traître, le nez de la femme adultère. Certes s'il existe une rigueur excessive dans certaines de ses pénalités, comme, par exemple, le parjure frappé de mort aussi bien que l'assassin, le viol puni par la mutilation, l'oisiveté traitée comme un crime, il faut avouer pourtant que l'ensemble de ces lois implique, à la fois, le respect de la famille, le sentiment de la charité, la défense bien entendue de la société et de la morale.

Or, qu'est-ce qui appliquait ces lois, qu'est-ce qui les interprétait ? la classe sacerdotale. Elle avait donc, toute seule, créé cette sage et correcte société ; et lorsque des événements successifs lui en firent perdre la direction unique, le prêtre détrôné par le guerrier, n'en resta pas moins puissant sur les esprits ; il fut l'arbitre de l'Égypte, comme il en avait été l'éducateur. Trente des membres de cette

classe formèrent une cour suprême de justice ; et ces trente hommes supérieurs sortaient tous des colléges sacerdotaux de Thèbes, de Memphis et d'Héliopolis. Leur gravité ne leur permettait d'entendre ni les vains discours, ni les déclamations intéressées : on ne parlait pas devant eux, on n'exposait que par écrit sa demande ou sa plainte ; et leurs arrêts, longuement réfléchis, appuyés sur le code de Thoth-Trimégiste, étaient toujours acceptés avec respect. Vêtus de robes blanches comme les officiants, ils demeuraient silencieux et calmes, tandis que leur président, c'est-à-dire leur doyen, qui portait au cou, pendue à une chaîne d'or, l'image de la déesse Sati (la Vérité), se contentait, pour toute intervention, de la tourner vers celui des réclamants qu'on avait jugé avoir dit vrai : tribunal plus religieux que civil, dans ses formes comme dans son personnel.

Mais, outre la justice que seuls ils rendaient, les prêtres d'Égypte étaient encore les maîtres de la science. C'est à leurs méditations, à leurs observations surtout que leur pays est redevable de l'exploitation de son fleuve sacré. Pour diriger les eaux divines, ils trouvèrent l'hydraulique ; pour assurer la propriété personnelle après les inondations, ils inventèrent la géométrie ; pour vaincre les exhalaisons pestilentielles de la sécheresse, ils étudièrent la chimie, en l'appliquant tout d'abord à leurs salutaires embaumements ; enfin, pour prévoir l'époque des crues, ils perfectionnèrent l'astronomie, cette première préoccupation humaine, cette clef des temps, et ils divisèrent l'année en mois et en jours. Puis l'arithmétique, ils l'appliquèrent à l'équilibre des redevances ; il n'est pas jusqu'à la médecine qu'ils spécialisèrent, en chargeant tel homme de telle étude, en s'appliquant individuellement à approfondir chacun un remède, en se bornant chacun à suivre une maladie unique. C'est en devenant ainsi le centre de toutes études et de toutes recherches, que les colléges sacerdotaux fournirent en même temps des prêtres et des docteurs, des savants et des artistes, des juges et des administrateurs. Confiants dans leur capacité, on leur demandait à la fois d'élever les âmes vers le ciel, de guérir les corps de la maladie, d'instruire les esprits, de bâtir les cités, d'arbitrer les différends, d'asseoir les impôts et de gouverner les provinces. Telle fut même leur puissante universalité qu'elle ne se borna pas à dominer leur époque et à éclairer leur patrie ; en effet elle étendit au loin ses reflets bienfaiteurs, et elle amena tour à tour à son foyer les grands propagateurs de civilisation et de science, les Moïse, les Solon, les Pythagore, les Platon.

Mais quelle fut la synthèse de ces prodigieuses analyses, quelle fut la religion qui unissait tous ces efforts, qui inspirait tous ces travaux ? Le principe de la religion égyptienne est dans le naturalisme pour le peuple, dans le monothéisme pour les prêtres. Ce qui a servi à ces derniers à se figurer la divinité et ce qui explique leur prétendu polythéisme, c'est le repos, la puissance immobile. Contrairement au Dieu combattant de la Perse, au Dieu des Indes, intervenant sans cesse dans la création par ses Avatars, Ammon demeure, dans sa plénitude et dans son omnipotence, sans avoir besoin d'agir ; il ne fait que penser, et sa pensée se traduit instantanément en volonté et en ordre. Or, pour exécuter ces ordres divers, il a besoin d'une foule d'agents, qui sont les serviteurs de sa volonté, ses yeux, ses bras ; de là ces dieux secondaires, ou plutôt ces forces variées, qui interviennent dans le monde en place du Dieu suprême ; de là ces divinités innombrables qui ne sont pour l'intelligence sacerdotale que des attributs, et qu'elle n'invoque que comme des intermédiaires, que comme les officiers de la couronne céleste. Les prêtres égyptiens, en effet, conçoivent un Dieu unique, majestueuse et supérieure idée, qu'ils symbolisèrent en une triade, dérivation fâcheuse, mais qui est plutôt une cosmogonie qu'une religion. Ammon ou Ptah, le grand et tout-puissant Génie crée le monde ; mais, pour expliquer cette œuvre sublime, pour l'identifier au naturalisme populaire, les prêtres la calquèrent sur la géné-

ration humaine : dès lors un dieu mâle, un dieu femelle, un dieu enfant, la famille éternelle ; c'est-à-dire une puissance infinie, une essence intelligente, une force agissante : Ammon, Mouth, Kons. De là des triades innombrables, pour détailler les attributs du créateur, pour expliquer les divers phénomènes célestes, et enfin la triade sublunaire, celle qui était principalement préposée à la conservation du globe, à l'ordre sur la terre : Osiris, Isis et Horus. Comme on le voit, si l'esprit méditatif de l'élite égyptienne conçoit et comprend l'unité divine, la naïveté instinctive de la foule sent et perçoit des puissances innombrables ; si les uns imaginent des symboles, les autres inventent des dieux : ils craignent le désert, et y voient Typhon ; ils éprouvent les bienfaits du Nil, ils l'invoquent ; le lion les terrifie, ils le supplient ; le serpent et le crocodile les épouvantent, ils les intercèdent ; l'ibis et le chat les aident à détruire les reptiles, ils leur élèvent des temples ; le bœuf les nourrit, ils le divinisent ; enfin ils cherchent partout le Dieu que les prêtres ont trouvé ; ils le cherchent dans les animaux et jusque dans les végétaux. Et voilà comment ce peuple offre à la fois ses masses à la critique historique, et son élite à l'approbation générale ; et voilà comment il prête en même temps aux sarcasmes et aux louanges, aux ironies de Voltaire et aux éloges de Bossuet.

Il en est de même de la philosophie égyptienne que de la religion : les prêtres reconnaissent l'immortalité de l'âme ; le peuple dérive jusqu'à la métempsycose. Les prêtres attendent, à la fin de la vie, des récompenses et des peines ; le peuple se voit changé en chat, en chacal, en scarabée, et souffrant de transformations diverses avant de retourner à sa première nature. Les prêtres honorent l'intelligence et la science dans les deux Thoth ou Hermès ; le peuple les ajoute à sa liste inépuisable de divinités. Les prêtres instituent, pour conserver leur autorité spirituelle, le jugement des rois à l'instant de leur mort ; le peuple vulgarise cette grande idée en l'appliquant à toutes les âmes. Est-ce donc que les prêtres n'obtinrent pas sur les hommes toute la puissance qu'ils gardèrent sur les lois ? On serait tenté de le croire, faute de pénétrer dans leurs arcanes. Et voilà pourquoi les contradictions abondent dans l'interprétation antique et moderne de tant de mystères ; et voilà pourquoi l'Égypte est un sphinx, qui nous propose sans cesse l'énigme de ses destinées. Quoiqu'il en soit, les Égyptiens ont tout conquis par la force de la volonté et par la persévérance du génie : leur domination sur des masses inférieures à leur race, les Africains, leur sol sur les eaux inertes d'un fleuve se traînant dans un pays plat, leur théogonie ingénieuse sur le naturalisme ignorant d'une plèbe sans idée, leurs mœurs sur des passions surexcitées par un climat presque tropical, leur ordre politique sur une confusion primordiale. Les Égyptiens ou plutôt leurs prêtres ont fait d'une tourbe un peuple, d'un marais un jardin, de superstitions grossières un culte grandiose, d'une anarchie un gouvernement. Qu'ils n'aient donc été primitivement que trois colonies errantes, ils n'en ont que plus de mérite d'avoir grandi, multiplié, prospéré trente siècles durant.

Inspirés par ces prêtres supérieurs, sortes de conseillers auliques permanents, leurs Pharaons pacifient la patrie commune, élèvent de colossaux monuments, édifient des temples magnifiques, varient leur horizon monotone avec ces montagnes factices, revêtues de marbre et de granit, que nous appelons des pyramides, et l'un d'eux, le Sésostris de la tradition, le Toutmès III ou le Ramsès II de l'histoire, ou plutôt tous deux successivement impriment à ces foules compactes, accumulées, autour de leur trône, un élan sublime, une propulsion victorieuse qui les répandent au loin dans l'Asie, portant leur puissance aux confins du monde et leur gloire aux confins des âges. Que quelques historiens sceptiques se rencontrent pour nier ce noble mouvement d'un peuple à son apogée, ce débordement majestueux qui ne sort un instant de ses limites naturelles que pour couronner sa grandeur par une entreprise

gigantesque, rien là qui ne soit ordinaire à toute illustration sociale ou individuelle. Mais que les découvertes nouvelles, que les progrès dans l'étude des hiéroglyphes s'étendent de plus en plus, et l'on reconnaîtra que si les faits secondaires rapportés par la tradition peuvent facilement se rectifier, il ne doit pas en être de même d'un de ces événements capitaux, d'une de ces invasions souveraines, qui éblouissent les contemporains, laissent des traces ineffaçables sur des monolithes encore debout, et se répercutent de mémoire en mémoire jusqu'aux extrémités des temps. Laissons donc à Sésostris, quel qu'il soit, ce qui appartient à Sésostris, et n'allons pas chicaner un grand homme sur l'étendue de ses conquêtes et sur la portée de son génie. Toujours est-il que, pendant quinze siècles, l'Égypte est grande en agissant sur elle-même, en perfectionnant son œuvre, en la limitant sagement; et que, si elle apparaît à son tour en Assyrie, c'est pour prendre rang dans les sociétés expansives, et réclamer sa place parmi ces nations actives qui ont superposé tant de civilisations au centre de la plus riche des terres et du climat le plus inspirateur.

Que si, d'ailleurs, nous voulons pénétrer plus avant dans le mouvement historique de ce grand peuple, que si nous voulons demander à l'archéologie moderne, si consciencieuse et si approfondie, ce que la science de nos égyptologues a conquis, à force de travaux, sur des annales qui n'étaient jusqu'à nos jours que des énigmes, des rêves ou des présomptions, personne mieux que M. de Rougé, cet éminent successeur de Champollion, ne peut nous offrir un résumé plus succinct, plus véridique et mieux présenté, de tout ce qu'il nous est permis d'affirmer jusqu'à présent sur les destinées primordiales d'une des plus antiques nations du monde :

« Les annales égyptiennes, dit M. de Rougé, « commençaient, comme celles des autres « peuples, par des légendes se rapportant à « des dieux, des demi-dieux et des héros fabu- « leux. Ménès était indiqué comme le premier « des rois humains qui eût réuni sous un « même sceptre toute la monarchie égytienne. « Les monuments confirment cette tradition. « On trouve le cartouche de Ménès à la tête « de ceux des rois historiques, et nous con- « naissons quelques traces d'un culte commé- « moratif qui lui fut rendu à Memphis. L'his- « toire lui attribuait la construction de la « grande digue qui détourna le cours du Nil « pour obtenir l'emplacement de cette capitale « de la basse Égypte. Nous ne voyons pas de « raisons sérieuses pour douter de la réalité « de ce fait, quoique nous ne connaissions au- « cun monument contemporain de ce roi. Ma- « néthon, l'historien national, a divisé la série « des rois succes eurs de Ménès en dynasties, « et nous nous servirons de ce terme pour « classer les faits dans la suite des âges ; le « vague même que laisse dans l'esprit l'ex- « pression de dynastie convient à vermeille à « l'incertitude absolue dans laquelle nous lais- « sent les divers systèmes, quant à la chro- « nologie de ces premières époques. Nous ne « savons rien de précis sur les deux premières « dynasties; le premier monument auquel nous « puissions assigner un rang certain se place « vers la fin de la troisième : c'est un bas-re- « lief sculpté à Ouadi-Magara ; il représente « le roi *Snévrou* faisant la conquête de la pres- « qu'île du Sinaï. Ce roi, souvent cité depuis, « fonda, le premier, un établissement égyptien « pour exploiter les mines de cuivre de cette « localité.

« Ses successeurs furent célèbres dans le « monde antique; Hérodote a conservé leur « mémoire : ce sont les auteurs des pyra- « mides de Gizeh. C'est au groupe de la qua- « trième dynastie qu'appartiennent les rois « *Choufou* (Chéops) *Schafra* (Chephren) et « *Menkérès* (Mycérin). Ainsi, dès la qua- « trième dynastie, les rois d'Égypte avaient la « puissance et la richesse nécessaires pour « se livrer à ces colossales entreprises dont « la grandeur n'a jamais été surpassée. Ces « rois possédaient probablement la Thébaïde « en même temps que la basse Égypte. Ce « qui est certain, c'est qu'ils sont cités sur les « monuments de Thèbes parmi les ancêtres

« royaux des souverains thébains. Les bas-« reliefs sculptés à Ouadi-Magara sont les seuls « de cette époque qui nous rappellent des « expéditions militaires ; mais les temples et « palais sont écroulés ; les tombeaux seuls ont « survécu, ainsi que quelques statues.

« Ces mêmes tombeaux nous conduisent, à « travers une période où l'empire paraît avoir « été divisé, jusqu'à une famille qui a laissé « plus de traces dans les monuments. Le per-« sonnage le plus remarquable des succes-« seurs de Menkérès semble avoir été le roi « *Pépi-méri-ra*. Il régnait sur la haute Égypte « et sur l'Égypte moyenne : il était également « maître des établissements égyptiens du « Sinaï. Peut-être même réunissait-il tout « l'empire sous son sceptre ; les monuments de « son règne sont assez nombreux, et l'on con-« jecture avec vraisemblance qu'il est le même « que le roi Phiops, placé par Manéthon dans « la sixième dynastie, avec un règne de près « de cent ans.

« La première dynastie thébaine est la « onzième dans l'ordre de Manéthon ; il paraît « certain qu'elle se composa de souverains « partiels : le nom dominant dans cette fa-« mille se lit *Antew*. On a trouvé à Thèbes le « tombeau de ces princes, et notre musée « possède deux cercueils qui en provien-« nent.

« La seconde époque de grandeur pour la « monarchie égyptienne, réunie alors sous un « seul sceptre, commença avec la douzième « dynastie. Manéthon nomme le premier roi « Aménémès. (*Amenemha*, des monuments.) « Ici les inscriptions plus nombreuses per-« mettent déjà d'apprécier plus complétement « l'état de l'Égypte sous cette puissante fa-« mille. Au nord, ses rois possédaient la « presqu'île de Sinaï, et ils se vantent de « leurs continuelles victoires sur les peuples « voisins. Au midi, la douzième dynastie éten-« dit au loin sa domination. *Sésortasen* Ier « avait reculé ses frontières jusqu'à Ibsam-« boul ; ses successeurs les portèrent jusqu'à « Semnéh et assurèrent à l'Égypte la pos-« session de toute la Nubie. La vallée du Nil « se couvrit de temples ; la province du « Fayoum vit alors s'élever le Labyrinthe, « autre merveille du monde antique, et de nou-« velles pyramides continuèrent la rangée ma-« jestueuse des tombes royales sur la limite du « désert. Les peintures des tombeaux con-« servées à Beni-Hassan font voir que les « Égyptiens connaissaient dès lors les di-« verses variétés de la race humaine, et que « le commerce ou la guerre les avait déjà « mis en rapport avec les nations asiatiques.

« La fin de cette dynastie, où nous trou-« vons une reine occupant le trône, sem-« ble avoir produit des divisions. Quelques « savants pensent que, dès le commen-« cement de la treizième dynastie, arrivèrent « les invasions des peuples nomades de l'Asie, « que l'histoire nous désigne sous le nom de « pasteurs. Il faut néanmoins remarquer que « les rois nommés *Sevekhotep* et *Nowrehotep*, « qui appartiennent à cette dynastie, étaient « encore de puissants princes. Nous avons « une grande statue de granit rose représen-« tant Sevekhotep III, qui fut trouvée, dit-on, « dans la basse Égypte. Un de ses succes-« seurs faisait élever d'immenses colosses « dans l'île d'Argo, au fond de l'Éthiopie. « Tous ces travaux semblent indiquer encore « une souveraineté paisible. On possède une « très-longue liste des rois qui suivirent les « Sevekhotep ; ils constituent les quatorzième, « quinzième, seizième, et dix-septième dynas-« ties, sous lesquelles Manéthon place l'inva-« sion des pasteurs asiatiques.

« Ce grand désastre et la longue oppression « qui en fut la suite sont attestés par tous les « souvenirs historiques. L'interruption vio-« lente de la série monumentale en est aussi « la preuve la plus directe. On peut croire que « tous les temples furent renversés ; car il y « eut une guerre religieuse, indépendamment « de la soif du pillage qui préside à toutes les « incursions des peuples nomades. L'empla-« cement des temples antiques se reconnaît « par les arasements et les anciennes fonda-« tions, sur lesquels on reconstruisit les nou-« veaux sanctuaires, après la restauration de

« l'empire égyptien par la dix-huitième « dynastie.

« Rien n'est concordant dans les récits « divers que les auteurs nous ont transmis de « cette époque de servitude, et naturellement « les monuments y font défaut. Nous ne pou- « vons donc pas savoir au juste s'il faut placer « l'invasion, comme semble l'indiquer Mané- « thon, à la quinzième dynastie ; mais il est « certain qu'elle finit avec la dix-septième. « Un récit égyptien, conservé dans un pa- « pyrus, nous montre quel était l'état du « pays vers la fin de cette période. Un roi « ennemi, nommé Apapi, régnait dans Ava- « ris, place forte du Delta. Il exigeait le tri- « but de toute l'Égypte ; il était ennemi de « la religion du pays. Ses exactions ayant « amené une guerre qui fut longue et san- « glante, le prince de la Thébaïde nommé « *Taaken*, finit par réunir les autres princes « d'Égypte et obtint des succès contre les « pasteurs ; mais la gloire d'expulser ces « étrangers fut réservée à l'un de ses succes- « seurs, *Ahmès* (Amosis).

« Ici les textes égyptiens viennent encore « au secours des historiens, peu d'accord « entre eux sur l'époque du fait. Une inscrip- « tion contemporaine montre qu'Amosis, après « plusieurs batailles, s'empara d'Avaris et se « débarrassa définitivement des pasteurs vers « la sixième année de son règne. Il put aus- « sitôt tourner ses armes contre les Nubiens « révoltés. A la fin de son règne, nous le « voyons occupé à rouvrir paisiblement les « carrières de Tourah pour en extraire les « blocs destinés à relever partout les temples « des dieux.

« A partir de ce moment décisif pour la « puissance de l'Égypte, commence la série « des triomphes qui rendirent ce pays l'arbitre « du monde pendant plusieurs siècles. Amé- « nophis Ier affermit les conquêtes faites sur « les frontières au nord et au midi. Toutmès Ier « conduit ses armées en Asie et porte le pre- « mier le cimeterre royal jusqu'en Mésopo- « tamie. Sa fille, pendant une longue régence, « semble s'être spécialement préoccupée d'em- « bellir les temples ; Toutmès II, son frère, fit « des campagnes heureuses en Éthiopie et en « Palestine. La régente paraît avoir ressaisi « l'autorité après sa mort ; mais à peine Tout- « mès III, son second frère, fut-il en posses- « sion du pouvoir souverain, qu'il entreprit « une série d'expéditions dont le récit couvre « les murailles de Karnak. Il fit passer sous « son joug les peuples de l'Asie centrale, et « nous voyons figurer parmi ses vassaux « Babel, Ninive et Sennaar, au milieu de peu- « ples plus importants alors, mais dont les « noms se sont obscurcis dans la suite des « temps.

« L'Égypte soutient toute sa grandeur jus- « qu'au règne d'Aménophis III, qui fut aussi « un prince guerrier ; c'est celui que les Grecs « nommèrent Memnon, et dont le colosse « brisé résonnait, dans la plaine de Thèbes, « au lever du soleil ; mais la fin de la dix- « huitième dynastie fut troublée par des usur- « pations et par une révolution religieuse. « Aménophis IV ne voulut pas souffrir d'autre « culte que celui du soleil, représenté sous la « forme d'un disque rayonnant. Des mains, « sortant de chaque rayon, apportaient aux dé- « vots mortels le signe de la vie. Ce roi fit ef- « facer le nom du dieu Ammon sur les monu- « ments, et nous devons à son fanatisme une « quantité de mutilations les plus regrettables.

« Ces révolutions intérieures avaient porté « leurs fruits ordinaires. L'empire de l'Asie « paraît avoir échappé à des mains débiles et « à un peuple divisé, lorsque la dix-neuvième « dynastie amena sur le trône deux grands « hommes qui restaurèrent le pouvoir et éten- « dirent encore les conquêtes de l'Égypte. « Séti Ier (que Manéthon nomme Séthos) trouva « la révolte arrivée jusqu'aux portes de « l'Égypte ; il soumit de nouveau l'Asie cen- « trale, qu'avait dominée les Toutmès et les « Aménophis. Les grands travaux qu'il fit « exécuter à Thèbes prouvent que ses expédi- « tions lui avaient assuré pour quelque temps « une domination tranquille.

« Le fils et successeur de Séti Ier est le plus « grand conquérant des temps antiques, celui

« que les prêtres nommaient *Ramsès*, au témoignage de Tacite, lorsqu'ils montraient « ses exploits sculptés sur les murs de Thèbes. « Hérodote le nomme *Sésostris* et Diodore « *Sésoosis*, d'après un nom populaire. Son « nom propre, sur les monuments se lit *Ramsès-Mériamoun;* c'est exactement la forme « conservée par Josèphe. Quelque exagération « que l'on puisse supposer dans les récits « officiels de ses exploits, Ramsès-Mériamoun, « qui parvint à la couronne dès son enfance, « paraît avoir été réellement un grand homme « de guerre. Sa première campagne le conduisit en Éthiopie ; dans les inscriptions qui « la mentionnent, on donne déjà les éloges « les plus outrés à la bravoure du jeune monarque. Les peuples de l'Asie centrale « s'étant révoltés, Ramsès courut, dans la « cinquième année de son règne, au-devant « de la confédération des rebelles. Le prince « des Chétas, qui en avait le commandement, « ayant trompé par de faux rapports les généraux de Ramsès, le roi se trouva un instant séparé de son armée, et ne dut son « salut qu'à des prodiges de valeur. Cet « exploit fut le sujet d'un poëme qui devait « jouir d'une grande vogue, puisqu'il eut « l'honneur d'être gravé en entier sur une des « murailles du temple de Karnak ; un des papyrus de la collection Sallier nous a conservé une partie de ce poëme : la composition en est souvent remarquable, comme « pensée et comme expression poétique. Ramsès triompha de la révolte, et d'autres expéditions étendirent encore ses conquêtes. « On manque malheureusement de points de « comparaison pour identifier d'une manière « précise la plupart des places conquises par « les Égyptiens dans ces temps si reculés. « Déconcertés par leurs défaites successives, « les chefs des Chétas vinrent enfin demander « la paix. Dans la vingt et unième année de « son règne, Ramsès leur accorda des conditions honorables dont l'exécution fut mise « sous la garantie des divinités des deux nations. L'acte en fut gravé sur une muraille « de Thèbes qui nous en a conservé des fragments importants. Il est à croire qu'une « tranquillité durable suivit ces longues guerres, car Ramsès-Mériamoun put, pendant « un règne de soixante-huit ans, couvrir « l'Égypte de ses monuments.

« Les calculs les plus probables concourent à démontrer que ce roi fut contemporain de Moïse, et que c'est sous son fils « que les Hébreux sortirent de l'Égypte.

« La puissance des Égyptiens et leur domination en Asie se soutint, malgré une succession de révoltes pendant toute la dix-neuvième dynastie et pendant une partie de la « vingtième, qui se compose exclusivement « de rois nommés Ramsès comme leur aïeul. « Ramsès III paraît aussi avoir fait de grandes « conquêtes en Asie, et ses monuments présentent la circonstance remarquable d'une « bataille navale contre les riverains de la « Méditerranée. Les expéditions pacifiques ou « belliqueuses, qui s'étaient multipliées, « avaient amené des rapports intimes entre « les Égyptiens et les nations asiatiques. Les « uns faisaient des voyages en Mésopotamie ; « c'étaient des officiers envoyés par le prince « pour gouverner les provinces, surveiller les « stations établies et commander les garnisons mises dans les places fortes. Les autres venaient jusqu'en Égypte, soit pour « faire le commerce, soit pour consulter les « médecins égyptiens, dont le savoir était « déjà renommé. Un monument trouvé à Thèbes nous montre un prince de la Mésopotamie qui envoie solennellement chercher un « dieu thébain pour venir au secours de sa fille « possédée d'un esprit malin. Le roi d'Égypte « avait épousé la sœur de cette princesse. « Ramsès-Mériamoun, le grand conquérant, « avait lui-même épousé la fille du prince des « Chétas, son plus vaillant ennemi.

« A la suite de ces alliances, quelques divinités asiatiques avaient été admises dans le « Panthéon, et la Vénus des bords de l'Euphrate eut, à Thèbes, un temple et des prêtres qui l'invoquaient sous les noms d'*Atesch* « et d'*Anata*. Baal et Astarté avaient aussi « des autels officiels dans la ville de Ramsès.

« Cette domination de plus de cinq siècles « que l'Égypte exerça sur l'Asie centrale est « un fait historique des plus importants ; c'est « de là que dérivent une foule de rapports « entre les populations de l'Égypte, de l'As- « syrie et de la Phénicie.

« Vers la fin de la vingtième dynastie, les « grands prêtres d'Ammon s'emparèrent petit « à petit de l'autorité, et finirent par succéder « à la famille des Ramsès. Moins belliqueux « peut-être, ils ne surent pas conserver la su- « prématie de leur nation. Les grands em- « pires d'Asie prenaient plus de force et de « développement ; l'Egypte fut réduite à ses li- « mites naturelles. La vingt-deuxième dynas- « tie amena pourtant sur le trône un conqué- « rant ; le roi *Scheschonk* (le Schischak de « la Bible) recouvra une partie de la Syrie. « Les trésors rassemblés par David et Salo- « mon lui apprirent le chemin de Jérusalem, « et l'on voit figurer parmi ses captifs le mal- « heureux Roboam, les mains liées derrière « le dos, avec cette inscription : *Juda, roi.* « Néanmoins, l'empire des Assyriens devint « alors trop puissant pour que les Égyptiens « pussent désormais régner d'une manière « durable en Asie, et leurs expéditions les « plus heureuses se terminèrent par de sté- « riles victoires ou par l'asservissement de « quelques parties de la Palestine et de la Syrie.

« La vingt-quatrième dynastie ne compte « qu'un seul roi, Bockoris, célèbre par sa sa- « gesse. Son nom égytien, ignoré jusqu'ici, « vient enfin de sortir du sanctuaire d'Apis, « il se lit : *Bok-en-ranw*. Le farouche con- « quérant éthiopien Schévek (Sabaco), le prit « et le brûla vivant, s'il en faut croire les his- « toriens grecs.

« Pour la seconde fois, l'Égypte devint la « proie des étrangers ; mais son antique civi- « lisation eut bientôt subjugué le vainqueur, « Schévek lui-même sacrifia aux dieux « d'Égypte ; il fit embellir et augmenter les « temples de Thèbes. Cette dynastie éthio- « pienne (la vingt-cinquième) fournit un roi « guerrier, Tahraka, qui défit les Hébreux et « les Assyriens. Il paraît avoir été complète- « ment gagné à la religion égyptienne, et sa « domination fut respectée, car quoiqu'il se « fût retiré au mont Barkal, en Éthiopie, « vers la fin de son règne le gouvernement « s'exerçait encore en son nom à Memphis, « et les dates officielles portent son cartouche « jusqu'au commencement de la vingt-sixième « dynastie. Il semble qu'il y ait eu à Thèbes « une plus forte réaction contre la domination « des rois éthiopiens, car on a martelé leurs « noms sur les monuments qu'ils avaient élevés.

« Psammétik Ier inaugura la vingt-sixième « dynastie par un règne long et glorieux, « dignement continué par son fils Nécao. A « partir de cette époque, les Grecs commen- « cent à nous tenir au courant de l'histoire « égyptienne. Les relations établies par les « soldats auxiliaires, que les rois saïtes pri- « rent à leur service ne s'interrompirent plus, « et les événements de la vallée du Nil sont « désormais enregistrés dans l'histoire an- « cienne avec les récits des autres nations. »

En résumé, quatre périodes principales forment l'ensemble de cette antique civilisation, qui réclame sinon l'empire, du moins la priorité sur toute autre : la première, théocratique et légendaire, contient le règne de ces prêtres sages, dont nous nous sommes efforcés d'esquisser la grandeur ; la seconde part de Ménès, et compte quatorze dynasties ; la troisième consacre le succès d'une usurpation, qui dura quatre siècles selon les uns, huit ou neuf selon les autres, celle des Hyksos, ces rois pasteurs, fournis sans aucun doute par une irruption sémitique ; la quatrième enfin, celle de l'épanouissement de l'Égypte dévoile sa puissance sous la 18me, 19me et 20me dynasties ; puis ce grand empire s'affaiblit, chancelle et tombe, pour se transformer sous les Ptolémées. Les deux premières périodes sont antérieures à toute autre civilisation ; la troisième coïncide avec l'arrivée de Joseph à Memphis ; la quatrième remonte à plus de 1,600 ans avant Jésus-Christ.

Or que penser de la civilisation égyptienne, si nous l'apprécions au point de vue chro-

nologique? Elle est florissante, elle constitue un empire admirablement réglé, elle possède des arts, des industries qui nous étonnent, trois mille ans avant notre ère. Rien alors, ni en Grèce, ni en Italie, ni en Palestine, ni même en Assyrie; rien de digne de mémoire, à l'époque où Chéops élève la première pyramide, en employant cent mille ouvriers pendant trente ans, où Céphren son frère, et Mycérin, son fils, construisent la seconde et la troisième. Et, sans parler des ruines imposantes de Memphis, Thèbes, avec ses cent portes chantées par Homère, Thèbes, avec ses deux millions d'habitants, ses temples immenses, ses palais resplendissants, ne suffit-elle pas pour attester devant la postérité un état social aussi avancé qu'illustre, aussi riche que puissant? Et Thinis, et Héliopolis, et Eléphantine, et Bubaste, et Hermopolis, et toutes ces villes si prospères, et ces vingt mille villages, dans une contrée dix fois plus petite que la France; et ces avenues de sphinx et d'obélisques, et ces montagnes si profondément et si artistement creusées, et ces statues colossales de tant de rois! L'imagination des poëtes est surpassée, la pensée des historiens est confondue devant ces ruines qui ont ébloui avant nous les Grecs et les Romains. Et que sera-ce encore quand la science hiéroglyphique aura ajouté de nouveaux chefs-d'œuvre aux rituels qu'elle nous a fait entrevoir, au poëme de *Pentaour*, cet antique dithyrambe sur Ramsès II, et surtout à cette ode, sublime d'orgueil et de confiance, en l'honneur de Toutmès III, que son savant interprète nous a permis d'insérer dans ce volume? Il y a là des traces d'un monde plutôt que d'une nation, d'un cycle tout entier plutôt que d'une civilisation; on ne sait comment louer de tels miracles humains, et les Arabes seuls nous semblent avoir dignement caractérisé l'Égypte, en l'appelant : *Rareté des siècles*.

A ce génie austère et religieux, à ces destinées plus solides encore que brillantes, à cette profusion de grandeurs architecturales, à ces Pharaons qui ne se mouvaient que pour vaincre, pour écraser l'homme ou l'animal nuisibles, le Kheta pillard ou le lion voraces, il fallait une littérature monolithe, une poésie de marbre et d'or. Ce qui nous en reste a, en effet, ce caractère, et emprunte son éclat plutôt à une religion inébranlable qu'à des mœurs successives et mobiles. Si les Aryas représentent leurs dieux sur des chars, les Égyptiens les représentent sur des barques. On voit bien là la différence des deux peuples, le premier dans des montagnes et sur leurs versants, le second sur un grand fleuve ou sur ses canaux. L'un court, l'autre navigue. Il y a, dans cette antithèse, plus qu'une divergence d'action, il y a une explication de caractère. L'Arya est impatient et actif, l'Égyptien est calme et reposé. Il suit le courant des eaux dans leur lenteur égale, mais incessante. Rien n'est agité dans l'esprit des Égyptiens pas plus que dans leurs actes : ils sont méthodiques, graves, mais ils ne s'arrêtent jamais; et leur poésie procède avec la même solennité, la même certitude. S'ils mettent trente ans à élever un monument, c'est une pyramide; s'ils ne nous laissent que des rituels funéraires, des apologies de princes, et des hymnes au soleil, ce sont des chefs-d'œuvre. L'ampleur, l'élévation, la majesté distinguent ces œuvres diverses, dont l'accent semble se prolonger longtemps et au loin, dont toutes les idées sont sévères, dont tous les mots sont significatifs, dont les épithètes grandissent tout ce qu'elles caractérisent, dont les images ennoblissent tout ce qu'elles peignent. S'il s'agit d'un serpent, il est monstrueux; d'un oiseau, c'est le phénix; de la durée, c'est la longueur des temps; de la lumière, c'est une irradiation; de la joie, c'est un ravissement; du bonheur, c'est une ivresse; de la prière, c'est une extase.

Tout a les proportions colossales de leurs temples, et la pensée du poëte est si haute qu'elle atteint les faîtes les plus élevés. Aussi leur poésie est-elle lapidaire, leur style sculptural, et leurs strophes sont-elles enlevées au ciseau, et creusées dans le granit.

Dans leurs inspirations hiératiques, jamais

de ténèbres, le monde inférieur lui-même a son soleil, le *Ker-neter* a ses lueurs ; ce ne sont que des voiles de lumière qui dérobent les dieux aux mortels ; c'est l'infini où l'œil n'atteint plus, c'est l'éclat qui rayonne en nous éblouissant. La rêverie mystique est chez eux lumineuse, comme la nuit de leur climat qui est plus claire que nos jours nébuleux. Jamais de nuages, ni dans leurs pensées, ni dans leur atmosphère. Tout est limpide, resplendissant, *tout émet des rayons d'illumination.* Aussi quel faste divin dans leurs descriptions célestes, quels traits laconiques, mais hardis dans le portrait de leurs dieux ! Lisez l'hymne au Soleil, et voyez comme ils le font fort et nerveux, puissant par sa grandeur comme par son éclat. Et quelle allégresse dans sa navigation céleste ! Quelle joie à bord de la *Bari* immortelle, quand elle vogue dans la paix et dans la lumière ! Quelle certitude de victoire, lorsqu'elle s'élance contre ses adversaires, et que le serpent Mehen aussi bien que l'aspic Hara se chargent de sa défense. Enfin les ennemis du dieu souverain sont vaincus, *tombent dans le feu de la désolation ;* et dès lors commence un chant de triomphe, dont les antithèses magistrales élèvent le dieu vainqueur et abaissent ses ennemis, l'honorent et les méprisent, l'alimentent et les affament, l'abreuvent et les altèrent, l'immortalisent et les anéantissent, le comblent de bénédictions et leur jettent l'anathème !

Voyez encore cet hymne à Osiris, comme on y accumule avec une science exacte et une précision mathématique les attributs du dieu, comme on y détaille avec amour ses bienfaits répétés, comme on y rappelle ses vertus, ses exploits, ses luttes contre les génies du mal, ses défaillances momentanées pour une glorification éternelle, sa déroute d'un instant pour sa résurrection et sa vengeance, enfin son incontestable royauté, dont *le diadème prédomine au haut des cieux, et s'associe aux étoiles!* Et quelle grâce majestueuse dans le rappel du deuil de sa sœur, la noble Isis, et des vertus vaillantes de son fils, l'intrépide Horus. Mais quelle que soit l'audace des idées, quelles que soient la fierté et l'inspiration de l'auteur de l'hymne à Osiris, l'auteur de l'hymne à Ammon-Ra le dépasse de toute la distance qu'il y a entre le dieu suprême, le créateur, et les *archanges royaux*, ainsi que les dénomme le rituel funéraire. Pour Ammon-Ra, Osiris n'est qu'un de ses enfants, celui qu'il a chargé de purifier la terre, d'y mourir, et de ne régner après que dans le monde inférieur ; c'est lui seul, Ammon-Ra, l'auteur mystérieux des mondes, c'est lui seul qui a enfanté à la fois les dieux et les hommes ; seulement ces derniers l'ignorent, il est pour eux caché et énigmatique, invisible aux yeux quoique sensible à l'intelligence, impossible à caractériser, *quoiqu'il soit l'adoration de tout ce qui existe.*

Telle est la grande manière dont l'Égyptien parle de ses dieux ; quant à ses rois, c'est avec la même conviction qu'il les chante, qu'il les exalte, qu'il les vénère. Les Pharaons, comme les sultans, ne se contentent pas d'être *l'ombre de Dieu sur terre*, ils en sont le soleil. Leur existence est éternelle, leur majesté est éblouissante, leur valeur personnelle vaut une armée, et Ammon-Ra lui-même *précipite les peuples sous leurs sandales.* Aussi le poëte Pentaour, l'une des lumières de l'institut littéraire attaché à la cour de Ramsès-Mériamoun, ne crut-il pas faire un acte d'adulation en chantant la vaillance surnaturelle, la force invincible, et les exploits prodigieux du monarque son contemporain, (Ramsès II, environ quatorze siècles avant notre ère).

Aussi bien, s'agit-il du fils du soleil, doué d'une vie éternelle dès son séjour sur cette terre, et qui par conséquent ne peut être loué que comme un dieu. Et cependant il faut que le poëte avoue dès l'abord qu'on avait trompé le dieu humain, qu'on l'avait attiré dans une embûche, et que ses troupes effrayées s'étaient dispersées dans l'épouvante. Est-ce, du reste, la vérité que le poëte raconte, ou n'est-ce qu'une exagération conçue en faveur de son héros et pour l'effet de son récit?

Toujours est-il que Ramsès, entouré de milliers d'ennemis et de deux mille cinq cents chars de bataille, reste seul au milieu de cette foule, revêt sa cuirasse, saisit ses armes, monte dans son char attelé de chevaux divins, et commence un massacre horrible où chaque coup qu'il frappe renverse un de ses ennemis, qu'achèvent ces chevaux bondissants. Mais avant cette lutte colossale, avant de se précipiter à travers les masses compactes qui l'entourent, Ramsès s'adresse à son père, et cette invocation, aussi noble que majestueuse, explique le courage surhumain du héros, restitue au dieu, son père, une partie de ses exploits et de sa gloire, et justifie celui qui l'a chanté.

Quelle que soit pourtant l'hyperbole grandiose du chant de Pentaour, combien n'est-elle pas dépassée par l'ode en dix strophes qui énumère les conquêtes de Toutmès III. A en croire l'audacieux glorificateur, ce Pharaon aurait subjugué tous les peuples connus, entouré la terre de sa domination, porté jusqu'aux Océans, ces bornes du monde antique, la terreur de son nom et la puissance de ses armes. Le prologue de ce panégyrique, sorte d'obélisque littéraire, qui semble avoir l'unité solide et la grâce sévère d'un monolithe, débute par un prologue hardi où Ammon lui-même prend la parole. Il loue dans son fils le reflet de ses grandeurs, l'image de ses vertus, l'aspect terrestre de ses beautés divines. Il lui promet sa protection suprême, et lui parle en termes farouches, mais sublimes, de tout ce qu'il a fait pour lui, des ennemis dont *il a privé les narines du souffle de la vie, des nations qu'il a serrées dans le faisceau de sa domination*, des centaines de milliers de captifs qu'il a poussés derrière son char triomphal, enfin du monde entier qu'il lui a soumis *dans sa longueur et dans sa largeur*. Puis, prenant le ton de l'énumération lyrique la plus exaltée, il compare le roi qu'il a soutenu de sa main puissante, d'abord à un dominateur lumineux, éclairant la face de ses adversaires, à un guerrier debout sur son char invincible, à un astre resplendissant ; ensuite, passant du ciel à la terre, à un taureau, aux cornes aiguës, à un crocodile, *ce seigneur terrible des eaux*, à un vengeur *qui se dresse sur le dos de sa victime*, à un lion furieux, qui *massacre à travers les vallées*, à un épervier *dont le regard saisit tout ce qu'il veut*, à un chacal, *le plus habile des explorateurs*, enfin aux *deux frères divins*, Set et Horus, l'un roi symbolique du nord, l'autre du midi. Et ces comparaisons violentes s'appliquent aux faits glorieux et divers du Pharaon, qui a vaincu tour à tour les Tahi ou Syriens, les Aamou, de race jaune, les Fahennou, de race noire, les peuples de Chypre et de Crète, les Libyens, les Nubiens, les Arabes, les Arméniens, ceux du nord, du sud, de l'est et de l'ouest. Ce qu'il y a d'orgueil, de dédain, de puissance, de gloire immense, de triomphe miraculeux dans ces victoires successives, tout est contenu, tout est admirablement résumé dans ces mots qui précèdent chaque strophe : *Je suis venu, je t'ai accordé de frapper;* rien de plus fier, de plus franc, de plus divin.

Comme on le voit, si les conceptions poétiques des Égyptiens sont orgueilleuses et grandioses, par contre leur métaphysique est aussi simple qu'ingénieuse. L'immortalité de la vie est le fondement de leur croyance, et ils se la figurent d'après le grand spectacle de la nature céleste, le lever et le coucher du soleil. Ils s'imaginent donc un monde supérieur, et un monde inférieur. Le monde supérieur, c'est le ciel visible, c'est la terre ; le monde inférieur, c'est le ciel invisible, le séjour des mânes. Mais ce séjour n'est pas ténébreux, il a son soleil, Osiris ; de même que le séjour terrestre est éclairé par Horus, fils d'Osiris. De là leur rituel funéraire si net et si précis, et qui accompagne par ses prières l'âme à la poursuite de la béatitude, tout en conservant le corps dans des bandelettes sacrées, *le lin de la justice*, afin que cette âme puisse reprendre son individualité, si ses juges suprêmes l'en croient digne. La punition de l'âme coupable, c'est l'anéantissement ; la récompense de l'âme vertueuse, c'est la prolonga-

tion de l'existence dans la barque magnifique, étincelante, éternelle d'Osiris : les élus appartiennent tous et à jamais à l'équipage divin. De là aussi leurs symboles religieux : les deux anneaux, c'est-à-dire l'éternité des deux mondes, la croix ansée, c'est-à-dire la vie qui se rattache à l'une et à l'autre éternité, l'épervier à tête humaine, c'est-à-dire l'âme qui a des ailes pour voler vers le bonheur suprême, la fleur de lotus qui s'épanouit sur les eaux comme le disque du soleil sur l'horizon, image de la vie terrestre, éphémère, mais renaissante.

Et quelle sanction n'avaient-ils pas donnée à la vie prolongée dans cet empire annexe, le Ker-neter, l'empire de l'éternité, du couronnement de l'œuvre, de la félicité rémunératrice. Osiris lui-même, qui en était le souverain, n'avait-il pas été vaincu tout d'abord dans sa lutte contre l'esprit du mal, contre Set, le Typhon du désert, contre Apah, le crocodile monstrueux, premier habitant des marais du Nil? L'époux glorieux d'Isis n'était-il pas mort à la peine, et n'était-ce pas l'intrépidité de son fils qui l'avait vengé, les larmes de sa sœur qui l'avaient ressuscité ? Aussi le rituel répète-t-il, comme un refrain plein d'espérance, cette formule consolatrice : « O Thoth, qui as justifié Osiris contre ses « ennemis, justifie un tel (le mort pour qui « l'on prie) contre ses ennemis. » Quel encouragement pour l'âme méritante que ce secours invoqué du juge suprême, Thoth, trois fois grand, l'Hermès Trimégiste ! Quel honneur que d'imposer au décédé les mêmes épreuves qu'à Osiris ! Quelle glorification que de lui promettre le même sort, que de lui assurer un emploi céleste sur la barque divine, qui navigue éternellement dans la béatitude et dans la gloire ! Et comme on l'excite, comme on le réconforte en rappelant à grands traits les luttes colossales d'Osiris !

Est-il rien de plus poétique, de plus élevé, de plus noble ? Aussi les prières des Égyptiens sont-elles des odes, et leurs cérémonies des poëmes. Ce peuple est essentiellement religieux, parce qu'il ne regarde la vie que comme le prélude de l'immortalité, parce qu'il devra continuer, dans l'empire souterrain, les luttes, les épreuves, les combats de son existence terrestre. Ce peuple est évidemment poétique, parce qu'il conforme sa pensée à cette conception supérieure et en exprime la grandeur en un style solennel, grave et parfois sublime. Que nos égyptologues redoublent donc de zèle et d'enthousiasme, qu'ils nous traduisent définitivement *le Rituel funéraire*, ainsi que toute œuvre nouvelle qu'ils découvriront; et nos successeurs comprendront de mieux en mieux le génie puissant de ce peuple, quoiqu'il se voile souvent sous des formes bizarres, et qu'il ne nous apparaisse encore qu'à travers un rêve éblouissant.

JULES DAVID.

POÉSIE LYRIQUE

ÉGYPTE

CHANTS, HYMNES

ET INVOCATIONS

ÉGYPTE

Quoique la moisson littéraire soit abondante en Égypte, elle est loin d'être terminée, et nous ne pouvons pas encore indiquer les phases diverses du mouvement lyrique. Nous grouperons donc la poésie des Égyptiens comme celle des Iraniens.

Qu'il nous soit permis de dire ici que les égyptologues français les plus éminents sont venus en aide à la *Bibliothèque Internationale* avec une bienveillance et un empressement dont nous ne pouvons assez les remercier. Aussi nous sommes-nous empressés de profiter de leur science, d'insérer leurs traductions, et n'avons-nous pas craint, en leur demandant des avant-propos, de revenir quelquefois sur des faits déjà établis. Toutes ces répétitions, d'ailleurs, ne peuvent être qu'au profit du lecteur.

Nous devons la traduction du *Chant de triomphe de Toutmès III* (inédit), du *Chant de triomphe de Ramsès II* (complété), et d'un *Hymne à Osiris et à Ra* (inédit), à l'extrême obligeance de M. le vicomte de Rougé.

M. Chabas a bien voulu nous communiquer une série d'hymnes antiques d'une haute importance. C'est à M. Lefébure que nous sommes redevables de la traduction des *Hymnes au Soleil*, et à M. Horrack, des *Plaintes d'Isis et de Nepthys*.

CHANTS DE TRIOMPHE

ET HYMNE A OSIRIS ET A RA

TRADUCTION

DE M. LE VICOMTE DE ROUGÉ

CHANT TRIOMPHAL DE TOUTMÈS III

AVANT-PROPOS

Après que le Pharaon Amosis eut réussi à expulser les peuples pasteurs qui avaient envahi et dominé longtemps l'Égypte, ses successeurs élevèrent rapidement cet empire au plus haut degré de gloire et de puissance.

Aménophis Ier, son successeur, reconquit la Nubie et prépara le règne de Toutmès Ier qui pénétra, le premier dans les provinces syriennes et porta ses armes jusqu'à l'Euphrate : mais il était réservé à Toutmès III, son second fils, d'établir solidement les bases de la domination égyptienne en Asie.

Parmi les nombreux monuments qui rappellent les conquêtes de ce guerrier, on distingue d'abord l'inscription des annales qui couvrait presque toute l'enceinte intérieure du sanctuaire de Karnak. Une liste complète des peuples soumis à l'Égypte occupe également une des chambres du même monument et nous montre que le domaine de Toutmès III comprenait, au midi, toute la partie de l'Afrique connue des Egyptiens, et, au nord, une portion très-considérable de l'Asie occidentale.

Un troisième monument, trouvé également à Karnak, complète l'idée que nous pouvons nous faire de la puissance de Toutmès III, après ses grandes campagnes. Laissant de côté les listes partielles des peuples vaincus, cette nouvelle inscription s'attache à nous donner une vue d'ensemble sur l'immense domaine soumis au Pharaon. La forme littéraire de ce document mérite une attention spéciale. L'auteur met dans la bouche d'Ammon, le dieu suprême de Thèbes, une sorte de description des conquêtes de Toutmès. Au milieu de son discours, écrit dans le style pompeux dont les inscriptions officielles nous ont apporté beaucoup d'exemples, on rencontre dix vers ou versets exactement appareillés quant à la coupe des mots et à la disposition des idées. On reconnaît facilement, dans les morceaux de cette espèce, le type primitif du parallélisme des idées et des oppositions qui forment l'essence du style poétique des Hébreux. La poésie primitive préludait, par ces recherches de langage, aux formes plus savantes et plus harmonieuses qu'elle a revêtues chez des nations arrivées plus tard à leurs âges littéraires.

Dans un tableau sculpté au sommet du monument, Toutmès III offre l'encens et la libation au dieu Ammon, qui est censé lui adresser l'allocution qui va suivre.

Vte E. de Rougé.

CHANT TRIOMPHAL DE TOUTMÈS III

PAROLES D'AMMON-RA, SEIGNEUR DES TRONES DU MONDE

« Viens à moi ; tressaille de joie, en voyant « mes faveurs, oh ! mon fils, mon vengeur, « Ra-men-Khéper [1] (Toutmès), doué d'une vie « éternelle ! Je resplendis par ton amour, mon « cœur se dilate à ton heureuse arrivée dans « mon temple. Mes mains ont rempli ton corps « des forces de la vie, tes beautés ont les grâces « de ma personne divine. Tu m'as établi dans « ma demeure, je t'apporte et je te donne la vic- « toire et la puissance dans toutes les nations. « J'ai conduit tes esprits et ta crainte dans toutes « les contrées, et ta terreur s'étend jusqu'aux « limites des quatre supports du ciel. J'ai agrandi « l'épouvante que tu jettes dans leurs flancs ; j'ai « fait retentir tes rugissements parmi les neuf « peuples, les princes de toutes les nations sont « réunis en ta puissance. J'ai moi-même étendu « mes mains, j'ai lié pour toi, j'ai serré en un « faisceau les peuples de Nubie en myriades et « en milliers, les nations du nord en centaines de « mille (captifs). J'ai précipité tes ennemis sous « tes sandales et tu as écrasé les chefs au cœur « pervers. Ainsi que je l'ai ordonné, le monde « dans sa longueur et dans sa largeur, l'Occident « et l'Orient servent de demeure à ta personne. « Tu as pénétré chez tous les peuples, le cœur « tranquille ; aucun n'a pu échapper à ta pré- « sence, c'est moi-même qui t'ai conduit quand « tu les approchais. Tu as traversé les eaux de la « grande enceinte, et la Mésopotamie [1] dans la « force et la puissance. Je t'ai ordonné de leur « faire entendre tes rugissements jusque dans « les cavernes et j'ai privé leurs narines des « souffles de la vie. J'ai fait pénétrer tes victoires « dans leurs cœurs ; mon esprit divin qui réside « sur ton front les a bouleversés ; il a ramené « captifs les nomades liés par leurs chevelures ; « il a dévoré dans ses flammes ceux qui rési- « dent dans les (archipels [2] ?) il a tranché la « tête des *Aamou* [3] sans qu'ils pussent résister, « détruisant jusqu'à la race des vaincus. J'ai « fait parcourir à tes conquêtes le tour du monde « entier. Mon diadème répand sa lumière sur tes « sujets, aucun rebelle ne s'élèvera contre toi « sous la zone du ciel. Ils viennent tous, le dos « chargé de leurs tributs, se courber devant ta « majesté, comme je l'ai ordonné. J'ai énervé les « ennemis qui marchent contre toi ; leurs cœurs « se brûlent et leurs membres sont tremblants.

Verset 1. — « Je suis venu, je t'ai accordé de « frapper les princes de *Tahi* [4] ; je les ai jetés « sous tes pieds à travers leurs contrées. Je leur « ai fait voir ta majesté telle que le seigneur de « la lumière, éclairant leurs faces, comme mon « image.

2. — « Je suis venu, je t'ai accordé de frapper « les habitants de l'Asie, tu as réduit en capti-

1. Ces mots composent le nom divin que chaque roi prenait à son intronisation et qui précédait son nom propre. Toutmès III vivait plus de 15 siècles avant J.-C.

1. Le pays de *Naharaïn*.
2. Mot d'un sens encore douteux.
3. *Aamou*, la race jaune d'Asie.
4. *Tahi*, peuple de la Syrie orientale.

« vité les princes des *Aamou*, des *Rotennou* [1]. Je « leur ai fait voir ta majesté revêtue de ses orne- « ments, tenant tes armes et debout sur ton « char.

3. — « Je suis venu, je t'ai accordé de frapper « les peuples de l'Orient, tu as marché dans les « provinces de la terre sacrée [2]. Je leur ai montré « ta majesté semblable à l'astre [3] qui sème l'ar- « deur de ses rayons et répand sa rosée.

4. — « Je suis venu, je t'ai accordé de frapper « les peuples d'Occident ; *Kefa* et *Asi* [4] sont sous « ta terreur. Je leur ai fait voir ta majesté telle « qu'un jeune taureau, au cœur ferme, aux cor- « nes aiguës, qu'on ne peut arrêter.

5. — « Je suis venu, je t'ai accordé de frapper « les habitants (des archipels ?) ; les contrées de « *Maten* tremblent de crainte devant toi. Je leur « ai fait voir ta majesté semblable au crocodile, « seigneur terrible dans les eaux et qu'on ne « peut approcher.

6. — « Je suis venu, je t'ai accordé de frapper « les habitants des îles ; ceux qui résident au « milieu de la mer sont atteints par tes rugisse- « ments. Je leur ai montré ta majesté semblable à « un vengeur qui se dresse sur le dos de sa victime.

7. — « Je suis venu, je t'ai accordé de frapper « les Lybiens [5]. Les îles des *Tana* [6] sont en ton « pouvoir ; je leur ai montré ta majesté sem- « blable à un lion furieux, les massacrant à tra- « vers leurs vallées.

8. — « Je suis venu, je t'ai accordé de frapper « les extrémités de la mer, le tour de la grande « zone des eaux est serré dans ta main. Je leur « ai montré ta majesté semblable à l'épervier qui « plane et dont le regard saisit tout ce qu'il veut.

9. — « Je suis venu, je t'ai accordé de frapper « ceux qui résident sur leurs (rivages ?) [1] ; tu « as réduit en captivité les maîtres des déserts. « Je leur ai fait voir ta majesté semblable au « chacal du midi, explorateur habile qui tra- « verse les deux régions.

10. — « Je suis venu, je t'ai accordé de frap- « per les peuples de Nubie ; ta puissance s'étend « jusqu'à... [2] Je leur ai fait voir ta majesté sem- « blable à tes deux frères divins [3] ; j'ai réuni « leurs bras sur toi pour te donner la puissance.

« Tes deux sœurs [4], je les ai placées derrière « toi pour te secourir. Mes bras sont levés pour « repousser de toi tous les maux. C'est moi qui « te protége, ô mon fils chéri ! Horus, taureau « valeureux qui règnes dans la Thébaïde, toi que « j'ai engendré (en vérité) [5], Toutmès, doué d'une « vie éternelle ! (Tu as) [6] rempli tous mes désirs; « tu as élevé mon temple en constructions éter- « nelles, tu l'as rendu plus vaste qu'il n'en avait « jamais existé. La porte principale pour célébrer « les panégyries d'Ammon-Ra... plus magnifique « qu'aucun des souverains tes prédécesseurs, je « t'ai ordonné de la faire et j'en suis satisfait. — » « Je suis établi sur le trône d'*Horus* pour des « milliers d'années, étant ton image vivante... « pour l'éternité. »

Les derniers mots paraissent être la réponse du roi, car *Horus*, suivant les traditions mytholo-giques, avait régné en Égypte, après sa victoire sur le Typhon.

En examinant avec soin les indications renfermées dans ces dix versets, on s'aperçoit que l'auteur de l'allocution parcourt successivement les quatre points cardinaux, et qu'il a choisi les peuples les plus importants dans chaque direction. C'est bien le monde entier, autant du moins qu'il leur était connu, que les flatteurs de Toutmès prétendaient renfermer dans le cercle de son empire. Nous avons cependant de la peine à croire, même sur la parole d'Ammon, que les forces navales de l'Égypte eussent dès lors pénétré jusqu'à l'Océan ; mais il faut reconnaître que des peuples tributaires assez nombreux étaient placés du côté du couchant, et ce fait est de nature à donner de la valeur aux récits mythologiques des Hellènes touchant les anciennes colonies venues d'Égypte sur divers points des côtes de la Méditerranée.

V[te] E. DE R.

1. *Rotennou*, peuple de l'Assyrie.
2. *Tanouter*, située au nord de l'Arabie.
3. *Seschet*, mot encore peu connu.
4. Les îles de *Chypre*, et de *Crète*.
5. *Fahennou*, peuple à l'ouest de l'Égypte.
6. *Danaï*, les îles de la Grèce dont les peuples étaient souvent joints au Lybiens, dans les traditions égyptiennes.

1. Mot douteux.
2. Les Arméniens ou un autre peuple inconnu.
3. *Set* et *Horus*, les deux dieux guerriers, rois symboliques du nord et du midi.
4. Les déesses *Isis* et *Nephtys*, sœurs d'*Horus et de Set*.
5. Petite lacune du texte.
6. Nouvelle lacune.

II

CHANT TRIOMPHAL DE RAMSÈS II

POÈME DE PENTAOUR

AVANT-PROPOS

Ramsès-Mériamoun, fils de *Séti Ier*, est un des Pharaons dont l'existence fut la plus longue et la plus glorieuse. Il régna soixante-sept ans et nous connaissons la plupart des immenses monuments qui ont immortalisé son nom. Moïse fut son contemporain et dut passer sa jeunesse dans le palais même de ce souverain. C'est là qu'il fut initié aux sciences égyptiennes et qu'il se familiarisa nécessairement avec les œuvres des hiérogrammates de son temps : il arrivait en effet à une époque qui se signalait par un grand développement littéraire. Un collége de savants écrivains était attaché à la cour de Ramsès, et *Pentaour*, dont le nom est expressément mentionné dans la dernière ligne du manuscrit Sallier, faisait partie de cette compagnie.

La gloire de Ramsès n'était pas oubliée en Égypte, au temps où Tacite écrivit son histoire; les prêtres le nommaient, en expliquant au voyageur les tableaux de batailles qui couvraient les murailles de Thèbes. Une partie de ces représentations s'est conservée jusqu'à nos jours avec les légendes qui les expliquent, et l'on y reconnaît facilement que ce roi doit avoir la plus grande part dans les diverses expéditions que les historiens grecs ont réunies en une seule légende, sous le nom de *Sésostris*. La campagne de sa cinquième année donna lieu au fait d'armes chanté par *Pentaour :* Ramsès, à son avénement au trône, possédait des domaines étendus en Palestine, et la suprématie sur l'Asie occidentale tout entière lui avait été assurée par les dernières campagnes de son père, *Séti Ier*. Associé, dès son enfance aux honneurs suprêmes par une habile politique, Ramsès avait lui-même pris part aux guerres du dernier règne, et il arrivait au pouvoir avec l'auréole d'un guerrier. Au moment où la révolte éclata en Syrie, les textes nous apprennent que divers corps de ses armées, dispersés dans les riches contrées qui entourent le Liban, gardaient les possessions égyptiennes. Mais le chef de la grande nation nommée *Khéti* sur les monuments égyptiens, et qui paraît identique avec les *Khitti* que la Bible nous fait connaître, sut organiser une ligue formidable et réunir contre l'Égypte toutes les nations de la Syrie et de l'Asie-Mineure, depuis le Tigre jusqu'à la Méditerrannée. *Ramsès*, mal servi par les gouverneurs de ses provinces, paraît avoir manqué de renseignements, d'abord sur l'imminence de l'attaque et ensuite sur la véritable position de l'ennemi : c'est ce qui résulte des reproches qu'il adresse à ses généraux. Nous avons en effet un récit succinct de la même affaire, gravé comme légende explicative, auprès des tableaux historiques de Thèbes et d'Ibsamboul. On y apprend que le roi fut encore trompé au dernier moment, lorsqu'après avoir traversé les défilés du Liban, il débouchait dans la vallée de l'Oronte. De faux rapports lui avaient fait croire que l'armée confédérée était en pleine retraite vers *Halep*, tandis que son chef habile, ayant dérobé ses mouvements aux Égyptiens, était tout près de Ramsès avec une partie de ses forces qu'il tenait embusquées derrière les remparts de *Kadesch*.

Cette place forte, située sur l'Oronte, et dans la partie supérieure de son cours, paraît avoir été la clef des plaines fertiles de la Syrie occidentale.

Ramsès apprit trop tard qu'on l'avait trompé : son armée, en pleine marche, dut subir une at-

taque de flanc qui la rompit et, ainsi que l'explique le début du poëme, le roi, qui marchait avec l'avant-garde, fut coupé du gros de ses légions. Quelle que soit la part qu'on doive faire à la flatterie, soit dans l'œuvre qui nous occupe, soit dans le bulletin même du combat, il est certain que Ramsès courut un grand danger. Il lui fallut d'abord combattre de sa personne n'ayant d'autre secours que son escorte et les officiers de sa maison; il dut ensuite soutenir le combat avec une seule légion, jusqu'à ce qu'il fût rallié par le reste de l'armée; ce qui, d'après le poëte, n'aurait eu lieu que vers le soir.

La valeur de Ramsès, l'ayant tiré de ce mauvais pas, devint naturellement l'occasion des louanges les plus excessives. Le poëme composé par *Pentaour* nous est parvenu presque entier par diverses sources. D'une part, le Papyrus N° 3 de la Collection Sallier, en contient une bonne édition; malheureusement ce papyrus est mutilé au commencement et le texte a été souvent abrégé et altéré par un mauvais copiste. D'autre part, le poëme, qui jouissait évidemment d'une grande vogue, fut gravé en entier et à diverses reprises sur les murailles des temples. Nous avons reconnu les débris de trois exemplaires à Louqsor et à Karnak seulement.

Nous avons donné en 1856, pour une des séances publiques de l'Institut, une première traduction du Papyrus Sallier, dont l'importance avait d'ailleurs été signalée par Champollion, au premier coup d'œil qu'il put jeter sur ce livre. Mais nous avons dernièrement retrouvé une nouvelle page du même manuscrit dans la collection de M. Jules Raifet; elle comble une lacune considérable. En joignant à ce document nouveau tous les fragments que nous avons pu recueillir sur les murailles mutilées de Louqsor et de Karnak, nous pouvons maintenant faire connaître l'œuvre de Pentaour dans son ensemble, et les lacunes partielles que nous sommes obligés d'y laisser n'en troubleront pas sensiblement l'ordonnance. Pentaour a sacrifié à l'unité de son plan des détails qui eussent été bien curieux pour nous: son exposition est réduite aux seuls faits nécessaires pour expliquer comment le roi s'est trouvé engagé dans ce combat périlleux; la bataille générale qui termine la guerre, la soumission du prince ennemi et le retour triomphal du Pharaon sont traités très-sobrement et seulement comme des appendices nécessaires. Le littérateur égyptien a conservé tous ses développements pour la description des exploits personnels de son héros et pour les discours éloquents qu'il lui prête pendant et après l'action. En résumé, aucune autre composition ne peut mieux faire connaître le ton de la littérature héroïque de cette époque. D'autres papyrus montrent qu'elle produisit aussi beaucoup d'œuvres intéressantes dans des genres plus intimes; mais l'honneur que reçut *Pentaour*, en voyant son poëme gravé sur les pylônes de Louqsor et sur la muraille d'enceinte du temple de Karnak, doit assurer à ce morceau une place hors ligne dans les études archéologiques.

V[te]. E. DE ROUGÉ.

CHANT TRIOMPHAL DE RAMSÈS II

PAR PENTAOUR

Commencement des victoires du roi de la haute et de la basse Égypte, *Soleil*, *Seigneur* de *justice*, *choisi par le dieu Ra*, fils du Soleil, *Ramsès Mériamoun*, doué d'une vie éternelle, remportées sur le peuple de *Khet*, le *Naharaïn*, (*Ilioun*) *Pidasa*, le *Dardani*, le peuple de *Masa*, le *Karkischa*, (*Kat'sou atan*), *Karkemisch*, *Kati*, *Anaukas*, les peuples d'*Akerit* et de *Mouschenet* [1].

Le jeune roi qui a étendu sa main n'a pas son égal; ses bras sont puissants, son cœur est valeureux; son courage est celui de *Month* dans (les combats; il a conduit) ses soldats jusqu'aux régions inconnues. Quand il a commencé l'action (c'est) le rempart de...; (c'est) leur bouclier au jour de la bataille. Quand il tient l'arc, il n'a pas de rival; plus puissant que les centaines de mille réunis ensemble, il marche en avant. . . . . Son cœur, à l'heure du choc, ... est ferme comme un taureau qui va charger [2] (des oies. Il a repoussé) le monde réuni tout entier. Personne ne sait quelles multitudes étaient devant lui, les centaines de mille ont défailli à sa vue. Seigneur des terreurs, aux grands rugissements, son cœur est le plus grand du monde entier . . . . comme un lion furieux dans la vallée des troupeaux; il commande . . . . , pas une parole ne contredit. Excellent dans ses conseils, parfait dans ses décrets, quand il porte le (diadème) *Atef* [3] et qu'il prononce ses arrêts. Le sauveur de ses soldats . . . . Son cœur est comme une roche de fer! le roi de la haute et de la basse Égypte, Soleil, Seigneur de justice, choisi par le dieu *Ra*, le fils du Soleil, *Ramsès Mériamoun* doué d'une vie éternelle.

Voici que Sa Majesté avait préparé ses archers et ses chars, (ainsi que) les Sardoniens qui avaient été ses prisonniers . . . . . . Les ordres pour la guerre leur avaient été donnés. Sa Majesté partit, descendant le fleuve; les archers et les chars commencèrent une marche heureuse.

L'an V, le deuxième mois des moissons, au neuvième jour, Sa Majesté franchit la clôture de *Tsar* . . . . . Pareil à *Month* dans son apparition, la terre entière trembla, ... tous les révoltés vinrent, saisis de crainte, se courber devant les esprits du roi. Son armée passa les frontières et se mit en marche sur les routes du nord.

Quelques jours [1] après ces (choses) le roi était à *Ramsès Mériamoun*, ville [2] . . . . il poursuivit sa route vers le nord. En arrivant à la région de *Kadesch*, le roi marcha en avant comme son père *Month;* seigneur de la Thébaïde, il traversa la vallée de l'*Arounta* [3] (avec) la première légion d'*Ammon* [4] qui donne la victoire à *Ramsès Mériamoun*. » Lorsque Sa Majesté approcha de la ville, le chef vil et pervers de *Khet* avait (déjà) rassemblé auprès de lui toutes les nations depuis les extrémités de la mer. Le peuple *Khet* était venu tout entier ainsi que le

1. Cette énumération est ici coupée de lacunes; on la retrouve au complet un peu plus loin.

2. Cette restitution est à peu près certaine. Tout ce début manque au Papyrus, et il est interrompu par quelques lacunes dans les deux textes réunis de Louqsor et de Karnak.

3. Ce diadème que porte Osiris paraît celui du juge souverain.

1. Ici commence la page nouvellement découverte du manuscrit.

2. On voit que cette ville, à laquelle le roi avait donné son nom était une des places fortes des Égyptiens, en Palestine.

3. L'Oronte, qui descend en Syrie des vallées au nord du Liban. Kadesch était nécessairement située dans la partie supérieure de son cours.

4. Nom spécial de ce corps d'armée.

Naharaïn, l'*Aratu*, (le *Dardani*), le *Masu*, le *Pidasa*, l'*Iliouna*, le *Karkischa*, le *Leka*; *Katsouatan*, *Karkemisch*, *Akarit*, *Kati*; l'*Anaukas* tout entier, *Mouschanat* et *Kadesch* [1]. Il n'avait pas laissé une seule nation sur son passage, sans l'entraîner; leurs princes le suivaient, chacun d'eux amenant ses chars. Leur nombre était immense, jamais rien de semblable n'avait existé; ils couvraient les montagnes et les vallées, comme des sauterelles, dans leur multitude. Il n'avait laissé ni or ni argent dans le pays, il l'avait dépouillé de tous ses biens, pour les donner aux peuples qui l'accompagnaient à la guerre.

Or le vil et pervers chef de Khet, avec ses nombreux alliés, se tenait caché derrière la ville de *Kadesch*. Sa Majesté était seule de sa personne, avec ses serviteurs [2]. La légion d'Ammon marchait à sa suite; la légion de *Phra*, traversant la vallée au midi de la ville de *Schabatoun*, continuait sa marche. . . . . . La légion de *Ptah* était au centre, près de la ville d'*Arnam*; la légion de *Soutekh* suivait la route. Le roi avait fait mander tous les chefs de ses armées qui étaient dans les vallées du pays d'*Amaour*. Or le vil et pervers prince de *Khet* [3] se tenait au milieu de ses soldats; il n'osa se présenter au combat, craignant Sa Majesté; mais il fit avancer des archers et des cavaliers plus nombreux que les sables. Trois hommes étaient sur chaque char et ils s'étaient réunis aux guerriers des pays de *Khet*, exercés à toutes les armes du combat; il les tenait embusqués derrière la ville de *Kadesch*. Voici qu'ils sortirent de *Kadesch* du côté du midi, ils chargèrent la légion de *Phra* vers le centre, pendant qu'elle était en marche et que n'ayant rien appris, elle n'était pas préparée au combat. Les archers et les chars du roi cédèrent devant eux. Or Sa Majesté s'était arrêtée au nord de la ville de *Kadesch*, sur la rive occidentale de l'*Arounta*. On vint lui rendre compte. Voici que Sa Majesté se leva comme son père *Month* : il saisit ses armes et revêtit sa cuirasse, semblable à *Baar*, dans son heure. Les grands chevaux qui portaient Sa Majesté « Victoire à Thèbes [1] » était leur nom, (sortaient), des écuries du *Soleil Seigneur de justice*, *choisi de Ra*, *aimé* d'*Ammon*. Le roi s'étant élancé, pénétra au milieu des rangs de ces *Khet* pervers. Il était seul de sa personne, aucun autre avec lui. S'étant ainsi avancé à la vue de ceux qui étaient derrière lui, il se trouva enveloppé par deux mille cinq cents chars, (coupé) dans sa retraite par tous les guerriers du pervers *Khet* et par les peuples nombreux qui les accompagnaient; par les gens d'*Aratou*, de *Masa* et de *Pidasa* [2]. Chacun de leurs chars portait trois hommes, et ils s'étaient tous réunis.

« Aucun prince n'était avec moi! Aucun général, aucun officier des archers ou des chars. « Mes soldats m'ont abandonné, mes cavaliers « ont fui devant eux et pas un n'est resté pour « combattre auprès de moi. » Alors Sa Majesté dit : « Où es-tu donc, ô mon père Ammon? Est-ce « qu'un père oublie son fils? ai-je donc fait « quelque chose sans toi? n'ai-je pas marché et « ne me suis-je pas arrêté sur ta parole? je n'ai « point violé tes ordres. Il est bien grand, le Seigneur de l'Égypte, qui..... [3] les barbares sur » sa route! que sont donc auprès de toi ces « *Aamous* [4]? Ammon énerve les impies. Ne t'ai-je « pas consacré des offrandes innombrables? j'ai « rempli ta demeure sacrée de mes prisonniers; « je t'ai bâti un temple pour des millions d'années, je t'ai donné tous mes biens pour ses « magasins. Je t'ai offert le monde entier pour « enrichir tes domaines, j'ai fait sacrifier devant « toi trente mille bœufs, avec tous les bois aux « parfums délicieux..... [5]; je t'ai construit des « pylônes de pierre jusqu'à leur achèvement, et « j'ai moi-même dressé leurs mâts. J'ai fait venir

1. Pour ces nations, voyez l'étude sommaire que nous avons faite de ces noms dans notre *Mémoire sur les attaques des peuples de la Méditerranée*, etc. (*Revue archéologique*, 1867.) On y retrouve les rois de *Khet* de la Bible, la Mésopotamie, l'Aradus, les Dardaniens, la Mysie (la Pisidie?), les Girgasélie de la Bible, les Syriens et Karkemisch sur l'Euphrate; nous pensons encore que dans les *Kati* on doit reconnaître les *Kitti* et le nom d'*Ilion* dans celui qui est écrit *Iriuna*. La confédération comprenait toute l'Asie occidentale.

2. Ces derniers mots sont supprimés dans le Papyrus, la première rédaction était plus véridique.

3. C'est le premier mot du Papyrus Sallier; il est immédiatement suivi d'une grave lacune.

1. On verra plus loin qu'il manque ici un des deux noms de ces chevaux; le second se nommait *Maut* ou *Noura satisfaite*. Lorsqu'il est question de cavalerie, dans les armées de ce temps, il faut toujours l'entendre des chars; les cavaliers n'apparaissent que comme messagers plus rapides.

2. Le Papyrus met ici une plus longue énumération, mais le texte monumental montre qu'il ne faut pas confondre cette première attaque avec la seconde, où figurent d'autres peuples, au nombre de trois mille chars.

3. Cette phrase est rendue douteuse par les lacunes du texte gravé.

4. Nom égytien des Asiatiques à couleur jaune.

5. Passage douteux, et où nous soupçonnons l'exactitude du manuscrit.

« des obélisques d'Éléphantine et c'est moi qui ai « fait amener des pierres éternelles! Des vais« seaux naviguent pour toi sur la mer, ils t'ap« portent les tributs des nations. O certes! un « sort misérable (est réservé) à qui s'oppose à « tes desseins; bonheur à qui te connaît! car « tes actes sont produits par un cœur plein « d'amour. Je t'invoque, ô mon père Ammon! « me voici au milieu de peuples nombreux et « inconnus de moi; toutes les nations se sont « réunies contre moi, Mes nombreux soldats « m'ont abandonné, aucun de mes cavaliers n'a « regardé vers moi, et quand je les appelais, pas « un d'entre eux n'a écouté ma voix. Mais je « pense qu'Ammon vaut mieux pour moi qu'un « million de soldats, que cent mille cavaliers et « qu'une myriade de frères ou de jeunes fils, « fussent-ils tous réunis ensemble! L'œuvre des « hommes nombreux n'est rien, Ammon l'em« portera sur eux. J'ai accompli ces choses par « le conseil de ta bouche, ô Ammon! et je n'ai « pas transgressé tes conseils; voici que je « t'ai rendu gloire jusqu'aux extrémités de la « terre! »

« La voix a retenti jusqu'à Hermonthès, Am« mon vient à mon invocation [1], il me donne sa « main, je pousse un cri de joie, il parle derrière « moi : j'accours à toi, à toi, *Ramsès Mériamoun!* « je suis avec toi. C'est moi, ton père, ma main « est avec toi et je vaux mieux pour toi que les « centaines de mille. Je suis le Seigneur de la « force, aimant la vaillance, j'ai trouvé un cœur « courageux et je suis satisfait. Ma volonté s'ac« complira [2]. Pareil à *Month*, de la droite je « lance mes flèches; de la gauche je les boule« verse. Je suis comme *Baar* dans son heure, « devant eux. Les deux mille cinq cents chars « qui m'environnent, sont brisés en morceaux « devant mes cavales. Pas un d'entre eux ne « trouve sa main pour combattre; le cœur « manque dans leur poitrine et la peur énerve « leurs membres. Ils ne savent plus jeter leurs « traits et ne trouvent plus de force pour tenir « leur lance. Je les précipite dans les eaux, « comme y tombe le crocodile; ils sont couchés « sur leur face, l'un sur l'autre, et je tue au mi« lieu d'eux. Je ne veux pas qu'un seul regarde « derrière lui, ni qu'un autre se retourne; celui « qui tombe ne se relèvera plus. »

Or le vil et pervers chef de *Khet* se tenait au milieu de ses soldats et de ses chars, regardant le combat que le roi (soutenait) seul et n'ayant ni soldats ni chars avec lui, et il recula plein de terreur. Il fit alors avancer des chefs nombreux, suivis de leurs chars et de leurs guerriers exercés à toutes les armes; le prince d'*Aratu*, celui de *Masa*, le prince d'*Iliouna*, celui du *Leka;* celui de *Dardani*, le prince de *Karkemisch*, le prince de *Kirkasch*, celui de *Khirbou* [1]. Ces alliés de *Khet* réunis ensemble formaient trois mille chars. Il marcha droit vers eux, plus rapide que la flamme.

« Je me précipitai sur eux, pareil à *Month;* ma « main les a dévorés dans l'espace d'un instant, « je tuais et massacrais au milieu d'eux. Ils se « disaient l'un à l'autre : ce n'est pas un homme « qui est au milieu de nous, c'est *Soutekh*, le grand « guerrier, c'est *Baar* en personne [2]. Ce ne sont « pas les actions d'un homme, ce qu'il fait (contre « nous); seul, tout seul, il repousse des cen« taines de mille sans chefs et sans soldats. Hâ« tons-nous, fuyons devant lui, cherchons notre « vie et respirons (encore) les souffles! » Quiconque venait pour combattre sentait sa main affaiblie, ils ne pouvaient plus tenir ni l'arc ni la lance. Voyant qu'il était arrivé à la jonction des routes, sa Majesté les poursuivit comme le griffon.

« Je tuais parmi eux sans qu'ils me résistas« sent. J'élevai ma voix vers mes soldats [3] et je « leur dis : Soyez fermes, affermissez vos cœurs, « ô mes soldats! vous voyez ma victoire et j'étais « seul ; c'est Ammon qui m'a donné la force, sa « main est avec moi. »

« Lorsque *Menna*, mon écuyer, vit que j'étais « environné par une multitude de chars, il faiblit « et le cœur lui manqua; une grande terreur en-

1. Tous les textes s'accordent pour mettre cette partie du récit dans la bouche du roi lui-même.

2. A partir de cet endroit, il me semble qu'il y ait identification du dieu et du roi dans le discours et le récit même de l'action, ainsi qu'on le voit par les phrases qui suivent immédiatement ses paroles.

1. *Khirbou* est le *Khelbôn* biblique, la ville d'*Halep*. On voit qu'à cette seconde phase de l'affaire, le chef de *Khet* avait eu le temps de concentrer d'autres corps : aussi le poëte y compte-t-il trois mille chars.

2. *Soutekh* et *Baar* sont deux formes de Typhon comme adversaire et vainqueur d'Osiris. *Soutekh* ou *Set* était un des noms du dieu principal de *Khet* et aussi des rois pasteurs, au moins pendant leur domination en Égypte. C'était le même que *Baar*, le Baal des Cananéens.

3. Il paraît évident, quoique le poëte ne le dise pas, que Ramsès, dégagé, avait alors rejoint la légion d'*Ammon :* car l'attaque imprévue avait d'abord coupé la légion de *Phra*, qui n'était que la seconde dans l'ordre indiqué au commencement du récit.

« vahit ses membres et il dit à Sa Majesté : Mon « bon seigneur, ô roi généreux, grand protecteur « de l'Égypte au jour du combat! nous restons « seuls au milieu des ennemis, car les archers « et les chars nous ont quittés. Arrête-toi pour « conserver les souffles à nos bouches. Ah! « Sauve-nous, ô seigneur *Ramsès Mériamoun!* »

Voici que Sa Majesté répondit à son écuyer : « Courage, affermis ton cœur, ô mon écuyer! Je « vais entrer au milieu d'eux, comme se préci- « pite l'épervier : tuant et massacrant, je vais « les jeter sur la poussière. Que sont donc à tes « yeux ces infâmes? Ammon..... [1] »

S'avançant rapidement, Sa Majesté entra parmi les ennemis : six fois il pénétra au milieu d'eux. « Je les poursuivais, pareil à *Baar* dans l'heure « de sa puissance; je tuais au milieu d'eux sans « qu'un seul pût m'échapper. »

Appelant alors ses soldats et ses cavaliers qui n'avaient pas pris part au combat, Sa Majesté leur dit : « Le cœur vous a manqué, ô mes cava- « liers! et je suis mécontent de vous tous. Est-il « un seul d'entre vous à qui je puisse faire hon- « neur dans mon pays? Si je ne m'étais pas levé « en maître, vous étiez vaincus. Chaque jour je « fais parmi vous des princes et je transmets au « fils les honneurs de son père. S'il survient « quelque malheur en Égypte, je vous décharge « de vos redevances..... [2]..... à quiconque m'a- « dresse ses requêtes, je fais moi-même justice, « chaque jour. Il n'y a pas de seigneur qui ait « fait pour ses guerriers ce que j'ai fait pour « vous. Je vous ai ordonné de rester dans vos « cités, et ni les officiers, ni les cavaliers n'ont « rien surveillé. Je les avais envoyés dans divers « cantons, de telle sorte que je pusse les trouver « au jour et à l'heure où il faudrait marcher au « combat! Et voyez! vous avez tenu une con- « duite honteuse, tous ensemble, pas un d'entre « vous n'était debout pour me prêter sa main, « pendant que je combattais. Je représente la per- « sonne de mon père Ammon, je commande à « l'Egypte comme les rois, mes pères [3], que les « *Kharus* (Syriens) n'ont jamais vu... [4]... dans le « combat... Pas un d'entre eux n'a observé leurs « discours pour en donner avis à l'Égypte. O quel « beau fait (d'armes!) pour présenter de riches « offrandes à Thèbes, la ville d'Ammon, que la « faute honteuse de mes soldats et de mes cava- « liers! Plus grande qu'on ne peut le dire, car « j'ai déployé ma valeur, et ni soldats ni cavaliers « n'étaient auprès de moi. Le monde entier a vu « la route de mes bras victorieux et j'étais seul, « aucun autre avec moi. Nul prince derrière moi, « nul général, nul officier des archers et des « chars. Les peuples m'ont vu et répéteront mon « nom jusqu'aux régions éloignées et inconnues. « Les restes de ma main se sont retournés en « suppliant, à la vue de mes exploits. Des mil- « lions d'hommes étaient venus et leurs pieds ne « pouvaient pas s'arrêter dans leur fuite. Quicon- « que me lançait ses traits, les voyait dispersés « devant moi. »

« Lorsque [1] mes soldats reconnurent que je « parlais comme le dieu *Month*, que mon cimeterre « était vainqueur, qu'Ammon, mon père, était « avec moi et que, par sa faveur, tous les peuples « devenaient comme les pailles devant mes cava- « les, ils arrivèrent l'un après l'autre au camp, vers « le soir. Ils trouvèrent toute la région où j'avais « passé parmi eux, couverte de cadavres couchés « dans leur sang : tous les braves guerriers de « *Khet*, les fils et les frères de leur prince; quand « le jour éclaira le camp de *Kadesch*, on ne pou- « vait trouver une place pour marcher, tant ils « étaient nombreux. »

« Mes soldats vinrent glorifier mes noms et « voir mes exploits. Mes grands s'approchèrent « pour vanter mon courage et pour exalter mon « glaive. »

« C'est ainsi, ô bon combattant, que tu sauves « ton armée! Fils d'*Atoum*, œuvre de ses mains, « tu as détruit le peuple de *Khet* par ton cimeterre « victorieux. Tu es le guerrier parfait, il n'y a « point de roi tel que toi qui combatte pour ses « soldats au jour de la bataille. Tu es le grand « cœur, le premier dans la mêlée et tu ne fais pas « attention au monde réuni tout entier. Tu es le « plus grand des héros devant ton armée et à la face « de toute la terre! Personne ne peut le nier. « C'est toi qui protéges l'Égypte et châties les « nations : tu as brisé les reins de *Khet*, pour « l'éternité. »

Sa Majesté répondit à ses soldats, à ses chefs et à ses cavaliers : « Ah! vous avez (commis

1. Passage douteux, le Papyrus paraît avoir une leçon différente de celle des autres textes.
2. Passage douteux et altéré dans le Papyrus.
3. Lacune du Papyrus Sallier.
4. Petite lacune dans tous les textes.

1. Cette partie du récit est mise dans la bouche du roi par tous les exemplaires.

« une grande faute), ô mes généraux, mes soldats « et mes cavaliers, en ne venant pas au combat. « Est-ce [1] qu'un homme n'est pas glorifié dans « son pays, lorsqu'il a montré son courage au- « près de son seigneur et qu'il a le renom d'un « guerrier? En vérité, en vérité! l'homme est « acclamé pour sa vaillance...[2]... N'ai-je donc « fait de bien à aucun d'entre vous pour que vous « m'ayez laissé seul au milieu des ennemis? « Celui que vous révérez est vivant [3], vous res- « pirez (encore) les souffles de l'air et j'étais seul. « Ne pouviez-vous donc pas vous dire en vos « cœurs que je suis votre rempart de fer?.....

« .... Lorsqu'il [4] apprendra que vous m'avez « laissé seul et sans un second; que pas un « prince, pas un officier des chars ou des archers « n'a joint sa main à la mienne. J'ai combattu, « j'ai repoussé des millions de peuples à moi « seul. *Victoire à Thèbes* et *Noura satisfaite* [5] « étaient mes grands chevaux, c'est eux que j'ai « trouvés sous ma main, quand j'étais seul au « milieu des ennemis frémissants. Je leur ferai « prendre moi-même leur nourriture devant « moi, chaque jour, quand je serai dans mon « palais; car je les ai trouvés quand j'étais au « milieu des ennemis, avec le chef [6] *Menna*, « mon écuyer, et avec les officiers de ma maison « qui m'accompagnaient et sont mes témoins « pour le combat : voilà ceux que j'ai trouvés! « Je suis revenu après une lutte victorieuse et « j'ai frappé de mon glaive les multitudes rassem- « blées. »

Le lendemain matin [7], il disposa l'attaque et s'élança au combat comme le taureau bien armé. Il leur apparut tel que *Month*, préparé à la bataille, et il entra dans la mêlée comme l'épervier qui s'abat sur des (rats), [8].......

« J'étais comme le soleil lorsqu'il apparaît à « l'orient, ma flamme brûlait les membres des « impies. Chacun disait à son compagnon : pre- « nez garde! ne tombez pas! car la grande « déesse *Sekhet* [1] qui est avec lui l'accompagne « sur son char, elle lui prête son bras et quicon- « que vient à tomber, une flamme ardente dévore « ses membres. »

Ils s'arrêtaient [2] sur sa route et se prosternaient devant Sa Majesté qui s'en emparait et les tuait sans qu'ils pussent échapper; ils étaient renversés devant ses cavales et formaient un monceau de cadavres couchés dans leur sang.

Le prince vil et pervers de *Khet* envoya pour supplier les grands noms de Sa Majesté, comme le Soleil, en disant : « Tu es (le dieu) *Soutekh*, *Baar* en personne, la terreur règne dans le pays de *Khet*, tu as brisé les reins de *Khet* pour toujours. » Un messager vint de sa part tenant dans sa main un écrit adressé aux grands noms du roi [3] :

« Pour satisfaire le cœur de Sa Majesté, de « l'élu de la protection divine, du Seigneur [4], « taureau valeureux, aimant la vérité, du roi « suprême qui protége ses soldats, dont le glaive « est vaillant, rempart de ses soldats au jour du « combat, du roi de la haute et basse Égypte, « Soleil Seigneur de justice, choisi par le dieu « Ra, fils du soleil, *Ramsès Mériamoun*. »

« Le serviteur parle pour te faire savoir « qu'étant le fils d'Ammon, sorti de sa substance, « puisqu'il t'a donné toutes les contrées réunies « ensemble, le pays de l'Égypte et le pays de « *Khet* s'unissent pour mettre leurs services à tes « pieds. *Ra*, ton père auguste, t'a donné [5].....

« Veuille ne pas t'emparer de nous, ô toi dont « les esprits sont grands! Ta vaillance s'est appe- « santie sur la nation de *Khet*. Serait-il bon pour « toi de tuer tes serviteurs? Tu es leur maître, « ton visage [6] est en fureur et tu ne t'apaises « pas. Tu es venu hier et tu as tué des centaines « de mille; tu reviens aujourd'hui, il ne restera

1. Nouvelle lacune considérable du Papyrus; le texte de Karnak la comble presque tout entière.

2. Ce qui manque ici reste encore enfoui à Louqsor.

3. Lacune du Papyrus, passage douteux.

4. Lacune du Papyrus; on ne peut malheureusement pas la combler tout entière. La partie correspondante est enfouie à Louqsor.

5. Ces deux noms existent en effet dans le tableau, auprès des chevaux du roi.

6. *Menna* est ici qualifié *Katsin*, général de cavalerie, titre très-élevé et porté même par des princes, fils de *Ramsès*. On voit par l'Iliade que le conducteur du char était un guerrier d'un rang distingué.

7. Cette partie du récit est à la première personne sur les deux monuments de Karnak et de Louqsor.

8. Le Papyrus a ici quelques mots de plus qui paraissent le résultat d'une erreur de copie. Le nom du petit quadrupède n'est pas écrit, c'était un rat ou un lièvre.

1. Allusion au lion qui combattait auprès du roi et qui apparaît dans le tableau du camp; *Sekhet* est la déesse à la tête de lionne

2. Nous suivons ici encore l'édition du Papyrus, les textes de Karnak et de Louqsor continuent à faire parler Ramsès.

3. Ce qui suit est la teneur du message écrit.

4 La formule est encore plus développée dans le Papyrus, c'est le protocole officiel de Pharaon.

5. Passage altéré.

6. Lacune du Papyrus qui rend la phrase douteuse

« plus ([1] d'hommes pour devenir) tes sujets. « N'achève pas d'accomplir tes desseins, ô roi « victorieux, génie qui se plaît aux combats ! « Accorde-nous les souffles de la vie. »

Sa Majesté [2] revint à une vie sereine comme son père *Month* dans son heure, lorsqu'il a repoussé [3]..... Sa Majesté fit convoquer tous les commandants des archers et des cavaliers, on les réunit tous ensemble pour entendre la teneur du message [4]..... les paroles envoyées par le prince de *Khet*..... (Ayant délibéré sur) la réponse, ils dirent à Sa Majesté : « Cela est excellent, apaise-toi, roi suprême, notre maître ! Si on ne le recevait pas à merci, à qui l'accorderait-on ? Il t'adore, calme ta colère [1]. » Le roi ordonna d'écouter ses paroles, puis il revint en paix vers le midi. Sa Majesté poursuivit sa route paisiblement vers l'Égypte, avec ses princes, ses soldats et ses chars. Ammon vint le saluer, en disant : « Viens, notre fils chéri, ô *Ramsès Mériamoun !* » Les dieux lui ont donné les périodes infinies de l'éternité, sur le double trône de son père *Atoum*, et tous les peuples sont renversés sous ses sandales.

Ce (livre) a été écrit en l'an 7, le..... jour du second mois des moissons, du roi *Ramsès Mériamoun*, vivant pour les siècles et l'éternité, comme son père le Soleil. Il est venu à bonne fin (offert) au chef de la garde des livres [2]..... du Pharaon..... de la demeure de lumière du Pharaon.

Fait par le grammate *Pentaour*.

1. Lacune que je propose de combler à peu près ainsi : Louqsor pourra nous rendre le texte véritable.
2. Ceci est encore à la première personne à Karnak.
3. Ici plusieurs mots qui manquent au Papyrus ; ils doivent encore exister à Louqsor dans la partie enfouie.
4. Ici diverses petites lacunes que le texte de Louqsor pourra remplir probablement.

1. Ce passage important est très-défiguré dans le Papyrus.
2. Cette lacune contenait la fin de la formule ordinaire de l'offrande des écrits au chef du Collége des hiérogrammates, qui était probablement alors *Ameneman*.

III

HYMNE A OSIRIS ET A RA

LE SOLEIL DE NUIT ET DE JOUR

Le monument que nous allons décrire provient d'une stèle funéraire trouvée sur le site antique de Memphis [1]. Son style le fait classer sans hésitation à l'époque de la XIXe dynastie. — Les figures qui décorent le sommet nous montrent un basilico-grammate, scribe royal, chargé des magasins du roi et nommé *Apamès*, en adoration devant les dieux *Ra* (soleil) et *Osiris*. — Deux hymnes adressés à ces deux personnages divins, ou plutôt à deux formes d'une même divinité, sont gravés symétriquement à droite et à gauche de la stèle. A gauche du spectateur est gravé l'hymne à Osiris; à droite, l'hymne à Ra, plus complétement conservé, se développe avec des formes tout analogues. Une sorte de titre les précède; le scribe Apamès s'adresse ainsi aux lecteurs :

« O scribes, ô prêtres, ô odistes ! vous tous qui connaissez les écritures de Thoth, et qui venez vers ce tombeau, célébrez les dieux de votre pays, en disant :

I

Glorification au dieu de l'Amenti, *Ounnofre* [2], seigneur des siècles ! Hommage à toi, sauveur, qui se rajeunit lui-même, tu as pris les insignes du soleil.

Hommage à toi qui apparais en roi ! tu as ceint ton diadème.

Hommage à toi, réveille-toi; ton fils Horus est vivant pour te venger !...

Hommage à toi, seule substance éternelle, *Tatanen*, qui as engendré les dieux !

. . . .

. . . .

. . . .

1. Collection Passalacqua n° 1353, appartenant au Musée de Berlin.

2. *Ounnofre*, *Tatanen*, surnom d'Osiris, seigneur de l'Amenti, monde souterrain.

II

Glorification à *Ra*, *Toum*, *Kheper*, *Harmakhou* [3] ! Hommage à toi, *Schou*, enfant divin qui chaque jour se donne lui-même la naissance !

Hommage à toi qui luis au ciel chaque jour pour donner la vie à ceux qu'il a créés; qui a fait le ciel et les mystères de ses horizons.

Hommage à toi, Ra ! lorsqu'il s'éveille, il irradie la vie aux humains.

Hommage à toi, qui as créé les êtres dans leur totalité ! lorsqu'il se couche, sa forme est inconnue.

Hommage à toi, quand tu fais le tour du ciel, les dieux qui t'approchent tressaillent de joie...

3. *Ra*, le soleil, s'appelle *Toum*, sous sa forme primordiale, invisible, qui existait, suivant la doctrine égyptienne, avant l'apparition de la lumière. *Kheper* signifie créateur : *Harmakhou* est l'astre à son lever, et *Schou* dans sa renaissance continuelle.

Le parallélisme des versets qui composent ces deux hymnes, ainsi que la parfaite corrélation des idées montrent bien le sens général que l'hiérogrammate avait en vue en gravant ces hymnes sur son tombeau. Osiris, par sa mort et sa résurrection, est le type favori des défunts qui devaient s'identifier à lui. L'homme devait se réveiller en véritable Osiris pour recommencer une vie glorieuse assimilée à la course du soleil, lorsque l'âme aurait rejoint son germe humain, précieusement conservé par les dieux funéraires, ainsi que le corps d'Osiris reconstitué par les charmes d'Isis, et définitivement affranchi de la mort par la victoire de Horus sur Set le mauvais génie. L'expression Schou, représentée par une momie, désigne précisément cet état d'attente de l'homme après la mort que les Égyptiens considéraient comme l'incubation mystérieuse qui devait précéder une vie divine, état définitif de la nature humaine parvenue à la plénitude de sa destination.

V[te]. E. DE ROUGÉ

HYMNES ET INVOCATIONS

TRADUCTION

DE M. F. CHABAS

Dans la collection importante que nous devons à M. Chabas figurent deux morceaux qui datent des premiers temps de la civilisation égyptienne. En tête des inscriptions antérieures à cette époque, rappelons ici les paroles simples et touchantes inscrites sur le sarcophage du roi Menkeura, constructeur de la troisième pyramide :

« Roi Osiris Menkeura, toujours vivànt, issu du ciel, fils de Netpé, la mère des dieux, chéri de Seb! que ta mère Netpé s'étende sur toi, elle qui embrasse la voûte céleste; qu'elle te présente au dieu destructeur de tes ennemis impurs, ô roi Menkeura qui vivras à jamais! »

AVANT-PROPOS

Avant l'aurore des temps historiques se dresse, imposante dans son isolement, la grande figure, de l'Égypte antique. Dès le quatrième millénaire avant notre ère, cette nation construisait de vastes cités pour les vivants et de riches temples pour les dieux; elle avait profondément fouillé le sol et creusé le rocher pour y cacher les villes des morts, et déjà, sur les murs de ses monuments, se développaient les légendes de la science sacrée, exprimées au moyen des signes si longtemps mystérieux de sa merveilleuse écriture.

Il est toutefois difficile d'admettre que l'Égypte ait pu atteindre un aussi haut degré de culture intellectuelle sans que d'autres peuples se fussent également développés en civilisation dans le reste du monde; mais, qu'elle ait eu ou non des rivales, l'Égypte seule nous a conservé, sous un ciel privilégié, des pages de pierre qu'ont respectées une longue série de siècles, et des livres vieux de quatre mille ans, ayant moins souffert des injures du temps que de la main de ceux qui les ont retrouvés.

Malheureusement la science égyptologique est encore trop récente; il ne lui a pas été possible de mener à fin la tâche qui lui incombe d'expliquer et de vulgariser le riche trésor d'informations qu'a recouvert si longtemps l'épais manteau des sables du désert; il reste encore d'ailleurs bien des difficultés à lever, bien des mystères à éclaircir pour la complète intelligence des monuments épigraphiques. Dans l'état actuel des choses, aucune étude générale sur l'ancienne littérature égyptienne ne peut être tentée avec succès. On doit s'en tenir à signaler les points saillants et caractéristiques qu'une étude sagement critique a permis de recueillir; mais si, de ces notions éparses, on tentait de former un corps méthodique, on serait forcément entraîné à suppléer trop de membres, et la figure ne serait plus exacte : l'imagination est un auxiliaire dont on ne se défie jamais suffisamment.

Cette réserve faite, il ne faut pas cependant se refuser à reconnaître l'importance de la moisson déjà recueillie sur ce champ si fécond. Déjà l'on a retrouvé dans les écritures de l'Égypte les titres les plus anciens de la plupart des sciences; tel est le cas bien constaté pour l'histoire et la chronologie, pour l'astronomie, la médecine et la géométrie, pour l'architecture, la sculpture et la peinture. Il existait, pour ces sciences diverses, des traités méthodiques qui servaient à l'enseignement dans les établissements d'instruction publique, où la jeunesse se préparait aux emplois civils et militaires. La base de cet enseignement était l'étude approfondie de l'écriture et des formes du langage, c'est-à-dire de la science des scribes. A raison du mécanisme savant de l'écriture, cette étude exigeait un travail long et assidu; on ne pouvait guère réussir à acquérir une connaissance un peu complète du système graphique, sans toucher à presque toutes les branches de la science générale, à peu près, mais à un bien moindre degré, comme cela se passe pour l'étude du chinois. Les langues à système purement alphabétique ou même syllabique ne sauraient donner une idée de la complication de l'écriture hiéroglyphique.

C'est là que gît toute la difficulté, car la langue égyptienne, simple et régulière dans ses allures ne présente dans sa syntaxe aucune complication plus grande que les langues sémitiques les plus simples; mais elle employait une écriture complexe dans laquelle une partie seulement des signes devait se lire. Les mots pouvaient notamment s'écrire de quatre manières différentes, savoir :

1° Au moyen de signes alphabétiques simples ;
2° Au moyen de signes syllabiques ;
3° Au moyen de signes figuratifs ou symboliques ;
4° Enfin au moyen de diverses combinaisons de ces trois espèces de signes.

Il n'est aucun texte de quelque étendue qui ne présente des exemples de ces quatre systèmes, mais aucun d'eux n'est jamais employé seul, à l'exclusion des autres, si ce n'est dans de courtes phrases. L'arrangement de l'inscription du temple de Saïs, tel qu'il est rapporté par Plutarque, est à

la rigueur possible [1]; cependant on ne connaît pas de texte de ce genre aussi complétement dépourvu de signes phonétiques et d'accessoires grammaticaux.

En fait, l'écriture hiéroglyphique peut représenter indifféremment soit les mots, soit les choses, soit à la fois les mots et les choses. C'est grâce à l'abondance des textes présentant l'emploi de ce dernier système, qu'il a été possible d'apprécier la valeur de certaines inscriptions, même à une époque où on ne savait pas encore les traduire ; la figuration des objets et leur classement sous des déterminatifs génériques ont d'ailleurs puissamment aidé à la reconstitution du vocabulaire perdu de la langue des Pharaons.

Cette écriture complexe ajoute considérablement d'énergie et de vie à l'expression phonétique des mots : elle parle à la fois à l'âme et aux yeux. Dans leur forme orthographique complète un grand nombre de termes simples sont poétiquement imagés : le *jour* luit ; les *rayons solaires* s'élancent dans l'espace comme des flèches lumineuses ; la *nuit* brille d'étoiles suspendues à la voûte céleste ; l'*année* renouvelle les pousses des plantes ; la *gloire* brille comme un astre ; la *dignité* s'élève sur un pavois ; le *courage* se dresse comme la tête de la lionne vigilante ; la *force* tient l'arme qui frappe ; le *crime*, l'*impiété*, *la perfidie*, liés au poteau, attendent le coup qui doit les immoler ; la *mort* s'affaisse sous la hache fatale ; le *feu* flambe, le *vent* enfle la voile ; l'*eau* coule, le *sang* s'échappe de la plaie béante, l'*orage* ébranle le ciel et l'arrache de ses supports ; etc., etc.

Une écriture aussi richement imagée n'a pu appartenir qu'à une langue poétique ; en effet, sous ce rapport, l'égyptien ne le cède en rien ni à l'hébreu, ni à l'arabe, ni aux langues de l'Inde. Dès les temps les plus reculés, les Égyptiens cultivaient le chant et la musique ; ils égayaient leurs repas par des chansons joyeuses qu'accompagnait la lyre ou la guitare ; le chant leur servait aussi à animer les travailleurs et même les animaux employés à l'agriculture ; on l'associait aux instruments dans les cérémonies funéraires, à la récitation des hymnes en l'honneur des dieux.

Aussi loin qu'il nous soit donné de remonter dans le passé, nous trouvons l'Égypte régie, au point de vue religieux, par les doctrines qui ont subsisté chez elle jusqu'aux plus basses époques ; le mythe d'Osiris, à la fois divin et humain, était en pleine vigueur sous l'Ancien-Empire. Conséquemment c'est aux cantiques religieux qu'il faut demander les premiers échantillons de la poésie lyrique égyptienne ; non-seulement ces sortes de compositions poétiques sont les plus anciennes ; elles sont aussi de beaucoup les plus nombreuses à toutes les époques ; les chants en l'honneur des Pharaons, considérés comme émanés des dieux et participant à la divinité, sont conçus sur un patron fort analogue, et comportent la même pompe d'expressions. La gloire, le courage, l'amour, la haine, inspirèrent aussi les poëtes de la vallée du Nil, et l'on voit, par certains passages des hymnes sacrés, qu'ils ont été vivement impressionnés par les beautés et par les grands phénomènes de la nature.

La poésie lyrique égyptienne affectionne les antithèses et les périodes à parallélismes ; elle est riche d'images : les conquérants s'élancent à la poursuite de l'ennemi comme de jeunes lions ; ils les attaquent comme des lions furieux ; ils fondent sur eux comme le céleste épervier sur de faibles oiseaux, comme de jeunes taureaux se ruant sur des chèvres timides, comme une flamme qui se développe et que rien n'arrête ; ils sont des remparts pour leur armée au jour de la bataille ; leur force est un rocher de diamant, leur volonté une montagne de métal ; leurs ennemis sont des jeunes poulains surpris par un lion furieux, une litière pour les pieds de leurs cavales. Dans sa splendeur, le roi est lui-même une montagne d'or.

Le domaine de la littérature égyptienne était aussi étendu que celui des littératures modernes ; déjà nous avons retrouvé des spécimens de presque tous les genres de composition : histoire, mythologie, philosophie, morale, politique, poésie, etc.

Dans le but de faire apprécier par le public en général le ton de cette littérature encore peu connue, j'ai traduit pour la *Bibliothèque Internationale Universelle* quelques pièces inédites et revu la traduction d'un certain nombre d'autres. Voici le détail de ces documents :

1° *Un Éloge de la docilité et du respect filial.* C'est un extrait du traité de morale et de politesse inscrit sur le magnifique papyrus hiératique donné par M. Prisse d'Avenne à la Bibliothèque Impériale de Paris. J'ai fait connaître le contenu de ce précieux manuscrit dans une notice insérée en 1857 dans la *Revue archéologique*, sous le titre de : *Le plus ancien livre du monde*. L'auteur du traité, le scribe Ptah-hotep, vivait sous les premières dynasties (environ trente-cinq

1. Au dire de l'historien grec, cette inscription comprenait cinq hiéroglyphes ; un enfant, un vieillard, un épervier, un poisson et un hippopotame ; cela signifiait : *O jeunes, ô vieux, dieu hait l'impudence*. Cette traduction est juste, sauf pour la nuance exacte du mot rendu par *impudence* ; c'est plutôt la *violence*.

siècles avant notre ère), et il parle, en plusieurs endroits de son livre, des traditions du passé, des préceptes transmis par les ancêtres ;

2° *Le Récit d'un combat singulier.* Je l'ai emprunté à la biographie, racontée par lui-même, d'un fonctionnaire qui, violant les ordres du roi, s'était enfui de l'Égypte et retiré dans la contrée à laquelle fut attribué beaucoup plus tard le nom de Palestine; il y fut accueilli par le roi du pays de Tennou, qui lui donna sa fille en mariage et l'attacha à son service. Un indigène, réputé pour sa grande force, jalousa les succès de l'Égyptien. La querelle fut vidée en public dans le combat singulier dont je vais reproduire le récit, et qui est bien certainement le duel le plus ancien dont il ait jamais été fait mention.

Ces événements se passaient sous le règne d'Amenemha II (environ vingt-quatre siècles avant notre ère). Ils sont consignés dans l'un des papyrus hiératiques de Berlin, publiés par M. le docteur Lepsius. La première traduction complète de la biographie de Sineha (c'est le nom du fuyard égyptien) a été publiée en Angleterre par l'éminent égyptologue, M. Ch. Wycliffe Goodwin.

3° *Un fragment d'un hymne à Ptah.*

4° *Un hymne à Ra-Harmachou*, provenant des papyrus hiératiques de Berlin. Ce document n'avait pas encore été traduit ;

5° *Un hymne à Osiris.* C'est la traduction par moi publiée en 1860, dans la *Revue archéologique*, d'une inscription hiéroglyphique qui couvre une magnifique stèle appartenant à la Bibliothèque Impériale.

6° *Une prière à Thoth.* Les pièces indiquées sous les nos 3, 4, 5, 6, 7, 8 appartiennent à la grande époque pharaonique dite des Ramessides (de dix à treize siècles avant notre ère).

7° *Une suite d'hymnes à divers dieux et d'invocations mystiques.* Cette collection provient d'un beau papyrus appartenant à M. Harris, d'Alexandrie, et publié par moi en 1860, sous le titre de *papyrus magique*. Il contient, en effet, une foule de formules destinées à préserver l'homme de toutes les atteintes des animaux nuisibles et à assurer sa sécurité à la campagne, sur l'eau, etc.

8° *Deux adjurations magiques à Set.* Elles proviennent de deux rouleaux de papyrus appartenant au musée Égyptien du Louvre, qui ont servi de talismans contre les animaux dangereux. D'après leur type graphique on ne peut les faire remonter au delà de l'époque des Lagides ; ils ne sont conséquemment pas antérieurs au troisième siècle avant notre ère.

9° *Formules magiques* qui ont été employées à la préservation des morts dans leur vie d'outre-tombe. Elles font partie du texte d'une stèle appartenant au musée Britannique et publiée dans la collection Sharpe. Ce monument date de la Basse-Époque.

Ces spécimens de la poésie sacrée, quoiqu'ils ne soient pas les plus importants du genre, donneront cependant une juste idée de cette branche de la poésie lyrique égyptienne.

On s'étonnera peut-être d'y rencontrer des images vulgaires et mesquines associées aux plus hautes et aux plus poétiques conceptions. Cette singularité nous oblige à dire quelques mots de la mythologie égyptienne.

L'édifice si vaste et si compliqué de la doctrine sacrée a pour base fondamentale l'idée simple et grandiose de l'unité de Dieu, d'une puissance unique, incréée, éternelle, ne relevant que d'elle-même. Mais bien qu'éternelle, cette puissance n'a pas été éternellement agissante; elle était primordialement à l'état de *membres divins*, les éléments de la personnalité divine se trouvaient répandus dans l'infini qu'ils remplissaient, et avec lequel ils se confondaient. Alors, disent les textes, le ciel n'existait pas, la terre n'était pas, l'eau ne coulait pas.

A l'heure fixée par elle-même, la puissance divine donna une organisation à ses membres, forma son corps et occupa une place; elle devint alors un dieu créateur n'ayant pas eu de père, engendré qu'il était de son acte propre; n'ayant pas eu de mère, car il s'était enfanté de sa propre conjonction avec lui-même.

L'organisation de la personne divine correspondit à l'organisation de l'univers. Dieu retira la terre de l'abîme des eaux célestes, *à la pointe de ses bras*, et l'étendit sous le ciel, qu'il souleva, en divisant l'abîme des eaux, que la voûte céleste retint dans les régions élevées [1]. A ce dieu est attribuée la création de tout ce qui existe.

Dans cette doctrine panthéistique le dieu reçoit habituellement le nom de Ptah [2] : c'est le dieu présent et patent dans la nature; c'est l'univers dans toutes ses évolutions; et sous l'une de ses formes divisées, c'est la terre elle-même, To-nen, le monde des humains.

1. Dans la Genèse de Moïse, Jehovah sépare les eaux supérieures des eaux inférieures en créant le firmament.
2. Ce nom signifie *ouvert*. Le mot Ammon signifie *caché*.

Les Égyptiens, comme beaucoup d'autres nations, éprouvèrent de bonne heure le besoin de rapprocher de l'humanité ce principe éternel et immuable, trop inaccessible dans sa majesté, trop loin de l'homme dans sa fonction cosmogonique; ils divinisèrent tous les attributs divins et subdivisèrent à l'infini ces attributs eux-mêmes; Ptah, créateur de la lumière, devint Ra, le dieu soleil; à côté de Ra, Tum personnifia le soleil à son coucher; Osiris, le soleil perdu dans les ombres de l'occident: Shou, la lumière solaire; Khper, la lumière considérée comme puissance créatrice; Horus, fils d'Osiris, remplaça son père et guida à son tour l'astre solaire, et ainsi de suite. Chacun de ces personnages divins fut associé à une déesse, dont les attributions étaient à peu près les mêmes.

Ce morcellement de la divinité n'eut pour ainsi dire pas de limites. Ainsi se forma une immense chaîne de types divins solidement rivée à la personnalité du dieu unique, et se perdant dans un abîme sans fond, rempli de personnages mythologiques que les Égyptiens nommaient encore des dieux; mais qui représenteraient plus exactement des anges et des génies.

Le mal, la souffrance et la mort, fatalement liés à l'existence de l'homme sur la terre, furent naturellement considérés comme des actes de la puissance divine, aussi bien que le maintien des conditions de l'existence. Pour concilier l'idée de la bonté de Dieu avec ces nécessités fatales, les Égyptiens représentèrent la puissance divine sous ses attributs funestes, et introduisirent dans leur mythologie la notion d'une lutte originelle entre les types divins du bien et du mal. Il existe, sur ce point, une double tradition, celle de la guerre du serpent Apophis contre Ra et celle de la révolte de Set contre Osiris.

Nous savons peu de chose sur la lutte d'Apophis contre le soleil; mais un grand nombre des incidents de la guerre de Set contre Osiris nous sont déjà connus; tous les dieux prirent part à cette guerre, qui eut des alternatives nombreuses de succès et d'échecs pour le principe du bien. Ayant perdu de vue la majesté et l'omnipotence du Dieu incréé, les fondateurs de la mythologie égyptienne se laissèrent entraîner jusqu'à humaniser à peu près complétement leurs dieux; il y eut des batailles gagnées et perdues, des fuites, des transformations des dieux en animaux; Set, Osiris et leurs adhérents souffrirent la faim et la soif et la mort.

Osiris avait péri, victime de la trahison de Set, mais son ennemi dut à son tour céder devant les efforts d'Horus. Ressuscité par Isis, Osiris revint à la vie et fut réintégré dans son empire.

Ces mythes symbolisaient pour les Égyptiens le combat de la vie, que la mort doit fatalement terminer; mais ce triomphe est passager, comme l'a été celui de Set; la mort sera vaincue, et le défunt, nouvel Osiris, reviendra à la lumière du jour, et jouira de la vie divine, qui n'est autre chose qu'une participation au maintien de l'ordre de l'univers dans ses périodes continuelles de destruction et de rénovation. Chaque jour Apophis s'efforce de saisir le soleil dans sa *bari;* mais chaque jour les dieux entourent et protégent le dieu, et les élus du ciel égyptien combattent à leurs côtés. Chaque année Osiris succombe sous les coups de Set victorieux, mais aussi chaque année Set expie sa victoire éphémère, et le dieu des bienfaits renaît avec la vie nouvelle des plantes. Les élus prennent part à cette guerre incessante; ils triomphent avec le dieu ressuscité, et font subir aux complices de Set et aux damnés, qui leur sont assimilés, des supplices éternels.

Une analyse plus complète de la doctrine égyptienne n'entre pas dans le cadre de cette notice; ce que j'en ai dit suffit à faire comprendre la vaste étendue de l'espace dans laquelle l'imagination des hiérogrammates pouvait se jouer pour la composition des hymnes sacrés. Ils oscillaient continuellement entre les hautes et nobles idées de l'unité, de la toute-puissance et de l'éternité de Dieu, et les faits mythologiques, qui descendaient, comme nous l'avons expliqué, jusqu'aux détails les plus infimes; ils sont ainsi amenés à prêter aux dieux les sentiments de la crainte, de la joie et de la douleur, les cris et les larmes, la colère et la vengeance.

La lecture des hymnes qui vont suivre donnera une idée des grandes beautés et des faiblesses qui caractérisent la poésie lyrique égyptienne.

F. Chabas.

HYMNES ET INVOCATIONS

I.

ÉLOGE DE LA DOCILITÉ ET DE LA PIÉTÉ FILIALE [1].

Si tu écoutes ce que je t'ai dit, tous tes actes seront conformes au principe divin [2]. Pour ceux à qui il arrive de les garder véritablement, ces préceptes sont leurs trésors, et leur réputation se répand dans la bouche des hommes, à cause de l'excellence de ce qu'ils embrassent.

A qui a reçu toutes ces paroles, il n'arrive aucun mal en ce monde à jamais; celui qui les accomplit thésaurise pour le bonheur. C'est la parole des Sars [3] pour instruire l'homme, en lui disant que lorsqu'il a écouté cela, il devient un homme habile; c'est un homme docile et bon, dit-on de lui, lorsqu'il a écouté cela. Et, dans une circonstance heureuse, on le choisit pour être un supérieur [4], et sa vertu demeure pour les siècles, et sa complète satisfaction pour l'éternit.

A propos du sage [5], on dit qu'il assure son bonheur en lui-même sur la terre; le sage est rassasié de sa sagesse. A propos de celui qui est devenu Sar par une circonstance heureuse, on dit qu'il a la langue gracieuse, les lèvres équitables, que ses yeux voient, que ses oreilles entendent [6]. Son fils met son bonheur à agir selon la vérité, sans mensonge.

C'est un bienfait que l'obéissance d'un fils. L'obéissant parvient par l'obéissance; l'obéissant devient un Sotema [1]. Il est bon d'écouter, il est bon de parler, mais toute obéissance est un bien, et c'est un bien d'écouter celui qui écoute : la docilité est la plus excellente de toutes les choses aimables; c'est le bien des biens.

Le fils qui reçoit la parole de son père deviendra vieux à cause de cela : Aimer Dieu, c'est obéir; ne pas obéir, c'est haïr Dieu.

C'est par le cœur que l'homme est maîtrisé dans l'obéissance et dans la désobéissance; le cœur est le maître absolu de l'homme.

De l'obéissant, il est dit qu'il écoute la parole. Or, aimer à écouter, c'est accomplir les bons préceptes.

Un fils obéissant à son père, c'est la joie; le fils dont on dit cela est agréable en tout.

L'homme docile, qui écoute celui qui parle ainsi, a la vertu dans les entrailles; il est cher à son père, et son renom est dans la bouche des hommes qui vivent sur la terre.

Si un fils devenu homme reçoit la parole de son père, aucune de ses actions ne sera déréglée. Élève en ton fils un homme docile; ses qualités feront la joie des Sars : il règlera sa bouche pour parler; le mérite d'un fils se découvre dans l'obéissance. Ceux qui l'accompagnent, qui sont-ils? Le déréglé passe, le docile demeure au lendemain; le sage l'affermit et l'indiscipliné l'opprime.

L'indiscipliné est celui qui n'obéit pas; il ne fait absolument rien; il voit la science dans l'ignorance; son bonheur c'est le mal. Il commet toute espèce d'iniquités et s'en sert chaque jour comme un moyen de s'élever. En cela, il vit dans la mort; son aliment, c'est la fraude, il s'en fait gloire. Ce que les Sars savent être la mort, c'est sa vie de chaque jour.

1. Extrait du *Traité de morale* du scribe Ptah-hotep qui vivait plus de trois mille ans avant notre ère.
2. Il est consolant de voir cette morale primitive gravée par Dieu lui-même dans la conscience des hommes.
3. Les seigneurs, les anciens, les scheyks.
4. Pour remplir une fonction élevée. Deux mille ans plus tard, les emplois sont surtout promis à la science. A l'époque des pyramides, c'était à la vertu.
5. Le mot égyptien signifie littéralement, *sapiens*.
6. La science et la sagesse assurent la plénitude de l'existence et régularisent l'usage de toutes les facultés.

1. Sans doute un fonctionnaire de rang élevé; le texte joue ici sur l'homophonie du mot égyptien signifiant *obéir*, avec le nom de cette fonction.

A cause de sa conduite, il est écarté de la société, qui s'éloigne de lui chaque jour.

Un fils docile à servir Dieu, son bonheur est la conséquence de sa docilité; sa vieillesse atteindra la vénération, et c'est ainsi qu'il exhortera ses enfants, en renouvelant les instructions de son père. Tout homme prêche par la manière dont il accomplit les préceptes qui lui ont été donnés dans l'enfance. Ah! puissent ses enfants le dire à leur tour!

. . . .

Fais tout ce que te dit ton maître; c'est excellent; c'est pour l'homme l'instruction de son père, de celui de qui il est sorti, dans les membres duquel il était; déjà il lui parlait lorsqu'il était encore dans le sein (maternel). C'est pour lui un grand avantage d'agir selon ce qui lui a été dit; car un bon fils est un don de Dieu; il ajoute même à ce qui lui a été prescrit par son maître; il agit selon la vérité.

C'est ainsi que tu acquerras santé du corps et approbation du roi en toute circonstance, et que tu prolongeras ta vie jusqu'à cent dix ans sans mensonge [1].

II

UN COMBAT SINGULIER

RACONTÉ PAR SINÉHA

(24 siècles avant notre ère.)

Un fort du pays de Tennou vint pour me braver dans ma demeure; c'était un homme éminent, n'ayant pas de pairs : il les avait tous exterminés.

Il disait : « Qu'il se batte contre moi! » et il espérait me faire peur. Il voulait s'emparer de mon bétail pour en faire le butin de sa tribu.

Le roi en conféra avec moi; je lui dis alors : Je ne le connais pas; donc je n'ai pas été son hôte; je me suis écarté de sa demeure; il n'est point arrivé que j'aie ouvert sa porte, ni franchi ses clôtures. Il lui grève le cœur de me voir remplir ses fonctions. Il m'enlève chats et chiens au milieu de mes vaches; il épouvante taureaux, chèvres et boucs pour s'en saisir. Est-ce qu'il y a lieu pour moi de lui rendre affection pour ce qu'il a entrepris contre moi? Ce n'est pas un Petti [1] qu'il rencontrera en moi.

Si c'est une vache qu'il demande, les armes à la main, qu'on fasse sortir la vache qui lui plaira; qu'on réitère ensuite, et qu'on lui en donne plus qu'il n'en faut pour le contenter.

Mais si son désir est de combattre, qu'il dise ce qu'il a dans le cœur! Est-ce que Dieu méconnaîtra (le droit), lui qui est le principe de la science! C'est un homme mort!

Je bandai mon arc; je sortis mes flèches; j'aiguisai mon poignard; je me vêtis, et je sortis à la pointe du jour.

Le pays de Tennou vint, toutes ses tribus étant réunies, ainsi que les nations ses voisines; on désirait voir ce combat.

Tous les cœurs étaient ardents pour moi; femmes et hommes poussaient des cris; tous les cœurs étaient dans l'anxiété à cause de moi. Ils disaient : « Est-il un autre champion assez fort pour combattre contre lui? »

Alors il se revêtit de sa cuirasse; il prit ses armes.

Lorsque je parus, il se redressa. Je détournai ses traits sur le sol, de telle sorte que pas un ne se trouva près d'un autre. Il me courba sous lui; je le frappai; ma dague resta fixée dans son cou. Il poussa un cri et tomba sur la face [2]. Je lui fis tomber son glaive, et je lançai mon cri de triomphe sur son dos.

Tous les Ammous [3] furent ravis. J'adressai des actions de grâces au dieu Month [4].

Ce roi Ammou-Anschou [5] fut satisfait; il me donna tout ce que possédait le vaincu. Alors je m'emparai de ses biens; je me saisis de son bétail; ce qu'il voulait me faire à moi, c'est ce que je lui ai fait à lui-même. Je pris ce qu'il y avait dans sa demeure; je dépouillai son habitation; j'augmentai mes richesses; j'amassai de nombreux troupeaux.

1. Cent dix ans formaient il y a cinquante siècles la limite extrême de l'existence de l'homme sur la terre. Le patriarche Joseph, qui vécut et mourut en Égypte, obtint ce privilége promis aux bons fils par les moralistes égyptiens : sa vie fut précisément de cent dix ans.

1. Les habitants de Tennou appartenaient à une race nommée Sati; c'étaient des Asiatiques; les Petti étaient leurs ennemis.

2. Littéral. *Sur le nez.*

3. Les Asiatiques.

4. Month, le génie de la guerre.

5. C'est le nom du roi du pays de Tennou.

III

FRAGMENT D'UN HYMNE A PTAH.

C'est lui dont la force a soulevé les eaux au-dessus du ciel; le ciel est sur sa tête, l'enfer sous ses pieds. Le rugissement de sa bouche est dans la tempête; il souffle sur les montagnes; et l'eau couvre les plantes. Tout ce qui existe est l'œuvre de ses mains; de ses narines sort l'air; l'eau vient de sa bouche; à sa suite croissent les plantes.

C'est lui qui a recueilli le Noun [1] du ciel, et qui a fait jaillir les eaux du sommet des montagnes, pour donner la vie aux êtres intelligents.

Il se couche, et les ténèbres sont; à la clarté de ses yeux se fait la lumière.

Enfant, enfanté chaque jour!
Vieillard à l'extrémité des siècles!
Qui est si bas qu'on voit toutes ses faces.
Qui est si haut qu'on ne peut l'atteindre.
Le caché dont on ignore le nom!
Il est parmi les hommes;
Il est auprès des dieux;
Lorsqu'ils vivent;
Lorsqu'ils meurent.
Sans cesse il donne la main à leur existence:
Ils sont en lui éternellement.

IV

HYMNE A RA-HARMAKHOU

LE SOLEIL DANS SON COURS.

Adoration à Ra-Har-em-Akhou (Soleil-Harmachis) à la pointe du jour. On dit :

Que ton lever est beau, ô Ammon-Ra-Har-em-Akhou!

Tu t'éveilles triomphant, ô Ammon-Ra, seigneur du double horizon [2]!

O toi qui es le bon, le resplendissant, l'éclatant!

Ils voguent, ces tiens nochers qui sont les Akhimou-Oertou!

1. Le Noun est l'*abyssus*, l'océan céleste.
2. Le nom de *Har-em-akhou* signifie l'*Horus aux deux horizons*. C'est le soleil dans toute l'étendue de sa course diurne. Les Grecs ont fait de ce nom le dieu Ἀρμαχις. Ce dieu s'assimile d'ailleurs à toutes les autres formes solaires, il est ici, identifié avec Ammon-Ra.

Ils naviguent, ces tiens nochers qui sont les Akhimou-Sekou [1]!

Tu parais, tu t'élèves, tu culmines dans ta beauté!

Elle avance ta barque, (celle) dans laquelle tu navigues!

Toi, le justifié de ta mère la déesse Nou [2], chaque jour

Tu atteins le sommet du ciel, et tes adversaires sont abattus!

Tu tournes ta face vers l'occident, et tes os sont éprouvés,

Tes membres organisés; vivantes sont tes chairs,
Solides sont tes veines, forte est ton âme.
Ton auguste puissance divine est adorée;

Ta majesté est accompagnée sur les voies des ténèbres;

Tu entends l'appel des dieux de ton cortége, derrière ton arche;

En allégresse sont les nautoniers de ta barque.

Leur cœur est inondé de douceur; (car) le seigneur du ciel est comblé de joie!

Les divins seigneurs du ciel inférieur sont en exaltation; les dieux et les humains en acclamations, en tressaillement, car Ra est sur son pavois de la justification de sa mère, la déesse Nou!

Leurs cœurs sont inondés de douceur, (car) Ra a abattu ses ennemis!

Le ciel est dans l'allégresse, la terre dans la joie; les dieux et les déesses en fête, afin de rendre gloire à Ra-Har-em-Akhou, lorsqu'ils le voient monter dans sa bari et renverser ses adversaires, à son heure.

Asile assuré, le serpent Mehen est à sa place [3]; l'aspic Aara frappe les adversaires [4].

Oh! rejoins ta mère, la déesse Nou, toi, seigneur du ciel, toi, qu'on vénère avec crainte.

La satisfaction dans les entrailles, Isis [5], ainsi que Nephthys, sont relevées lorsque tu sors du sein [6] de ta mère, la déesse Nou.

Oh! brille, Ra-Har-em-Akhou; brille, toi, le

1. Les Akhimou-Oertou et les Akhimou-Sekou sont des personnages qu'on voit, dans certaines scènes mythologiques tirer à la cordelle la barque du soleil.
2. La déesse Nou représente la voûte céleste.
3. Le serpent Mehen enveloppe de ses plis le soleil dans sa barque et lui sert ainsi de défense.
4. Le serpent Aara, l'aspic, placé devant les coiffures des dieux ou des pharaons est considéré comme un emblème de la force divine dont ils sont supposés doués pour exterminer les coupables ou les ennemis.
5. Le texte écrit ici Osiris; c'est une erreur facile à commettre en hiératique.
6. L'expression égyptienne désigne plus spécialement l'organe.

brillant, le resplendissant! Sois justifié contre tes ennemis!

Fais ouvrir l'arche de ta bari! détourne de toi le serpent, à son heure; qu'il ne te rejoigne pas un seul instant. Anéantis le courage des adversaires!

L'ennemi de Ra est tombé dans le feu de la désolation, lorsqu'il revenait à ses heures [1]; les enfants de la révolte ne l'emportent pas; Ra maîtrise ses ennemis; les égarés de cœur [2] tombent frappés du glaive. Fais vomir au serpent Sou ce qu'il a mangé [3]!

Sois relevé, ô Ra, au milieu de ton sanctuaire!

Que fort soit Ra! Que débiles soient les impies!

Qu'élevé soit Ra! Que litière soient les impies!

Que vivant soit Ra! Que morts soient les impies!

Que grand soit Ra! Que petits soient les impies!

Que rassasié soit Ra! Qu'affamés soient les impies!

Qu'abreuvé soit Ra! Qu'altérés soient les impies!

Que brillant soit Ra! Que ternes soient les impies!

Que bon soit Ra! Que mauvais soient les impies.

Que dominant soit Ra! Que misérables soient les impies [1]

Que Ra soit frappant du glaive, le serpent Apap (Apophis) [4]!

O Ra! accorde la plénitude de la vie au Pharaon!

Accorde la nourriture à ses entrailles, l'eau à sa gorge, le divin parfum à sa chevelure [5]!

O l'excellent, Ra-Har-em-Akhou, navigue avec lui en triomphe [1]. Ceux qui sont dans ta divine bari sont dans une paisible allégresse; troublés sont les impies.

Un bruit de réjouissance est dans le lieu grand; l'arche de la barque est en allégresse; exaltation dans la bari [2] des millions d'années!

Les nochers de Ra, leur cœur est inondé de douceur; ils aperçoivent Ra, qui, lui, se réjouit au haut du ciel.

Les grands ordres divins, comblés de joie, sont à rendre gloire à la grande bari divine, à adorer dans le mystérieux sanctuaire.

Oh! brille, Ammon-Ra-Har-em-Akhou, qui s'est formé lui-même, double dieu Shen, debout à l'orient! Accorde qu'on soit accueilli, qu'on soit porté dans ta bari, cette bonne bari de tous les délices! O Ra, qui procrées le bonheur! Viens, ô toi, Ra qui s'est formé lui-même; fais que le Pharaon reçoive les offrandes dans Habenben [3], sur les autels du dieu dont le nom est caché! Honneur à toi, vieillard qui sort à son heure; qui possèdes des faces nombreuses. Uræus à l'action divine, rayonnement qui détruit les ténèbres! Toutes les voies sont remplies de tes rayons. C'est à toi que les singes sacrés présentent ce qui est dans leurs mains; ils te célèbrent par leurs chants et par leur danses; ils te consacrent les bénédictions de leurs formules; ils s'y apppliquent au ciel et sur la terre; ils sont conduits à tes gracieux levers. Ils t'ouvrent les portes de l'horizon occidental du ciel; ils réunissent Ra, en paix et en allégresse, à ta mère, la déesse Nou [4]. Ton âme divine porte son examen sur ceux qui sont dans le ciel inférieur, et les âmes divines sont dans le ravissement dans l'un et l'autre temps [5].

Tu as donné le fléau qui tue, et tu as adouci la souffrance d'Osiris; tu as donné le souffle à ceux qui étaient dans la vallée (funéraire) [6]; tu as illuminé

1. Cette expression : *à son moment, à son heure*, est d'occurrence fréquente dans le style égyptien. Il s'agit ici de la lutte perpétuelle, renouvelée chaque jour, entre le Soleil, principe du bien, et le Serpent, principe du mal. Le soleil triomphe chaque jour, mais la lutte est éternelle.

2. C'est une dénomination ordinaire des impies et des ennemis.

3. Le serpent Sou est Set, l'adversaire d'Osiris.

4. Ce texte forme une litanie à contrastes fort importants pour la lexicologie égyptienne.

5. Dans le *Conte des deux frères*, traduit par M. de Rougé, il est question d'un parfum dont était imprégnée la chevelure d'une jeune fille formée par les dieux. Ce parfum était un indice de divinité; c est sans doute celui qui s'échappait du corps d'Isis, au dire de Plutarque, et qui fut communiqué aux jeunes filles coiffées par la déesse. L'odeur *aber*, dont il est ici question est mentionnée par les textes hiéroglyphiques comme employée pour parfumer les vêtements des déesses. Le même aromate servait aussi de remède pour les maux d'oreilles.

1. L'hymne demande que le roi soit admis à faire partie de l'équipage de la barque du soleil.

2. C'est le nom de la barque solaire.

3. Suivant M. Brugsch, *Habenben* serait le temple du phénix à Hélipolis. Le déterminatif employé dans notre texte montre bien qu'il s'agit de l'oiseau *Bennou*.

4. On s'attendait à lire : *sa mère* et non *la mère*. Cependant cette tournure est correcte; c'était même une élégance de style dont les exemples abondent.

5. Cette expression désigne le jour et la nuit.

6. Il s'agit ici des *morts*. Le texte dit seulement dans la *vallée*. Mais on voit par une foule d'exemples recueillis dans les excellentes publication de M. Dümichen, que

la terre, alors qu'elle était dans les ténèbres; tu as adouci la souffrance d'Osiris, et ceux qui n'existaient pas ont goûté le souffle respiratoire [1]; ils te célèbrent par leurs acclamations et par leurs danses, sous cette forme qui est la tienne de seigneur des formes; ils adressent leurs adorations à ta puissance, sous ton apparence, cette apparence magnifique du matin [2].

Les dieux tendent leurs bras vers toi, eux qu'a enfantés ta mère, la déesse Nou.

Viens au Pharaon! accorde-lui sa félicité au ciel, et ses richesses sur la terre!

O Ra! en toi se réjouit le ciel!

O Ra! devant toi la terre est dans la crainte!

O toi l'excellent, Ra-Har-em-Akhou!

Tu as soulevé le ciel en élevant ton âme divine!

Tu as caché le ciel inférieur sous tes mystiques emblèmes!

Tu as élevé le ciel à la longueur de tes bras!

Tu as élargi la terre par ton embrassement [3]!

Le ciel se réjouit en toi, à cause de la grandeur de ton âme!

La terre est saisie de crainte devant toi à cause de la sainteté de ton image divine! Épervier auguste, à l'aile de tahen [4]; divin oiseau symbolique aux couleurs multipliées!

Grand lion divin, se protégeant lui-même; toi qui rends accessibles les voies de l'arche divine!

Ton rugissement frappe tes ennemis et fait avancer la grande bari divine. Par toi, les hommes se livrent à l'allégresse; les dieux te redoutent.

Par toi tombent les impies sur leurs faces.

Coureur du ciel, qu'on ne saurait atteindre, qui illumines la terre à ta naissance, qui es plus élevé que les dieux et les hommes, brille pour nous qui ne connaissons pas ton corps [5]!

O toi l'excellent, Ra-Har-em-Akhou!

Tu t'approches, toi, le mâle pour les femmes, l'épervier d'or, taureau la nuit, seigneur le jour; beau disque de Mofek [1]; roi du ciel; chef suprême de la terre, divin symbole à l'horizon céleste.

C'est Ra, qui a créé les êtres; Totnen, qui donne la vie aux intelligences.

V

HYMNE A OSIRIS.

Adoration d'Osiris par l'intendant des troupeaux Amen-em-ha, fils de la dame Nefer-t-ari; il dit :

Salut à toi, Osiris, seigneur de la longueur des temps, roi des dieux, aux noms multipliés, aux saintes transformations, aux formes mystérieuses dans les temples; être auguste résidant dans Tattou, grand providentiel dans Sokhem, maître des invocations dans le nome d'Ati, jouissant de la félicité dans On; à qui il appartient de commander dans le lieu de la Double Justice; âme mystérieuse; Seigneur de Ker-ti; le saint du Mur-Blanc [2]; l'âme du soleil, son corps lui-même, reposant dans Souten-Khen-nen; l'auteur des invocations dans la région de Nar [3]; dont l'âme est faite pour s'élever; le seigneur de la grande demeure dans Sesennou; le plus grand des êtres dans Shas-hotep; le seigneur de la longueur des temps dans Abydos. Le chemin de sa demeure est dans le To-Sar; il est stable de nom dans la bouche des humains; le créateur du monde, Atoum, qui parmi les dieux comble les êtres de félicité; esprit bienfaisant dans le lieu des esprits.

De lui l'abîme céleste tire ses eaux; de lui provient le vent, et l'air respirable est dans ses narines, pour sa satisfaction et pour les goûts de son cœur: il fait que le sol de la terre enfante ses produits délicieux; le ciel et ses astres lui obéissent.

le mot *an*, *vallée*, *gorge de montagne*, remplace souvent les expressions *occident*, *ciel inférieur*, etc., pour désigner le tombeau.

1. Ce texte est très-remarquable : Ammon y remplit le rôle du dieu unique; les soins qu'il donne à Osiris sont l'emblème de la création et de la conservation des êtres.

2. Le chapitre XVII du Rituel explique, en effet, que Ra, est le *matin*, c'est-à-dire, la vie qui commence, Osiris est le passé, la vie, qui s'est achevée et qui recommence par l'action de Ra.

3. Le ciel soulevé, la terre étendue au-dessous, tel est le premier tableau de la Genèse égyptienne.

4. Le *tahen* est un minéral précieux, peut-être le cristal de roche.

5. Le poëte égyptien constate ici que la véritable image du dieu reste inconnue; toutes les figures sous lesquelles on le représente ne sont que des symboles.

1. Le *Mofek* est un métal ou un minéral. On a d'abord pensé que c'était le cuivre natif. M. Brugsch a trouvé au Sinaï des mines de turquoise en exploitation, dans le même lieu où s'exploitait, jadis, le *Mofek*, et il propose de traduire *mofek* par *turquoise*. Cette solution s'accorderait peu avec la comparaison qu'emploie notre texte.

2. Un des quartiers de Memphis.

3. Cette région est souvent citée en rapport avec Osiris. Osiris est invoqué sous le titre d'âme sainte, résidant dans la région de l'arbre Nar. C'est peut-être Byblos, où l'arche d'Osiris fut recélée dans un tamarisque, ἐρείκη.

Il ouvre les grandes portes; c'est le maître des invocations dans le ciel méridional et des adorations dans le ciel du nord; les Akhimou Sekou sont sous le lieu de sa face; ce sont ses demeures, ainsi que les Akhimou Œrtou. A lui est présentée l'offrande par l'ordre de Seb; les dieux l'adorent; ceux qui sont dans le ciel inférieur se prosternent; les divins capitaines s'inclinent; tous sont en supplications. Ceux qui sont parmi les vénérables (*les défunts*, *les élus*) l'aperçoivent dans sa majesté imposante, et la terre entière lui rend gloire lorsque sa sainteté combat. Sahou illustre parmi les Sahous, grand de dignités, permanent d'empire; c'est le maître excellent des dieux, beau de visage, aimé de qui le voit. Il impose le respect à toutes les contrées, afin que son nom soit exalté au premier rang. Il pourvoit à tout. Il est maître de commander au ciel et sur la terre. Des acclamations multipliées lui sont adressées dans la fête d'Ouak, les acclamations des deux mondes unanimes.

Il est l'aîné, le premier de ses frères, le chef des dieux; c'est lui qui maintient la justice dans les deux mondes, et qui place le fils sur le siége de son père; il est la louange de son père Seb, l'amour de sa mère Nou; très-vaillant, il renverse l'impur; invincible, il massacre son ennemi; il impose sa crainte à celui qui le hait; il emporte les boulevards du méchant; intrépide, ses pieds se lèvent; c'est le fils de Seb, régissant les deux mondes. Il (Seb) a vu ses bienfaits et lui a commandé de conduire le monde par la main dans ses vicissitudes nombreuses. Il a fait ce monde de sa main, ses eaux, son atmosphère, sa végétation, tous ses troupeaux, tous ses volatiles, tous ses insectes, tous ses reptiles et ses quadrupèdes. La terre rend justice au fils de Nou et le monde se délecte lorsqu'il monte sur le siége de son père. Semblable au soleil brillant à l'horizon, il donne la clarté à la face des ténèbres; il irradie la lumière par sa double plume; il inonde le monde comme le soleil au commencement du matin. Son diadème prédomine au haut des cieux et s'associe aux étoiles; c'est le guide de tous les dieux.

Il est bon de volonté et de parole; il est la louange des grands dieux et l'amour des petits dieux.

Sa sœur a pris soin de lui, en dissipant ses ennemis les faisant reculer par trois fois; elle émet la voix dans la vertu de sa bouche; parfaite de langue, sa parole ne faillit pas. Elle est bonne de volonté et de parole; c'est Isis, l'illustre, la vengeresse de son frère; elle l'a cherché sans se reposer; elle a fait le tour de ce monde en se lamentant; elle ne s'est point arrêtée sans l'avoir trouvé; elle a fait de la lumière avec ses plumes; elle a fait du vent avec ses ailes, faisant les invocations de l'enterrement de son frère; elle a relevé les débris du dieu au cœur tranquille elle a extrait son essence, elle a formé un enfant; elle a allaité le nourrisson en secret. On ne sait pas où cela se passa.

Son bras (de l'enfant) est devenu fort dans la grande demeure de Seb [1]. Les dieux sont dans la joie lorsqu'arrive Osiris, fils d'Horus, intrépide, justifié, fils d'Isis, fils d'Osiris. Les divins chefs s'unissent à lui; les dieux reconnaissent le seigneur universel lui-même. Les seigneurs de la justice, qui y sont réunis pour disposer de l'iniquité, sont installés dans la grande demeure de Seb pour donner son titre à son seigneur [2]. Le règne de sa justice lui appartient. Horus a trouvé sa justification [3]; le titre de son père lui est donné, il s'avance couronné du bandeau royal par l'ordre de Seb. Il a pris la royauté des deux mondes. la couronne de la région supérieure est fixée sur sa tête. Par lui est jugé le monde dans ce qu'il contient; le ciel et la terre sont sous le lieu de sa face. Il commande aux humains, aux intelligents, à la race des habitants de l'Égypte et aux nations étrangères. Le circuit du soleil est à sa disposition, ainsi que le vent, le fleuve, les fluides, les plantes vivantes et tous les végétaux et les semences; il donne toute sa végétation et les délices du sol; il réalise l'abondance et la donne à toute la terre. L'universalité des hommes est dans le ravissement, les entrailles dans les délices, les cœurs dans la joie, tous les hommes en acclamations. Chacun adore ses bontés; doux est son amour en nous, ses grâces environnent les cœurs; grand est son amour dans toutes les entrailles.

On a rendu justice au fils d'Isis : son ennemi tombe sous sa fureur, et l'auteur d'iniquité au son de sa voix; le violent est à son heure suprême; le fils d'Isis, vengeur de son père, s'approche de lui.

Saints et bienfaisants sont ses noms; la crainte

1. Cette expression désigne la *terre*.
2. C'est-à-dire, à Osiris lui-même, le juge suprême des mortels.
3. Litt. : *sa parole de justice*.

se fixe auprès de lui, la vénération est immuable sous ses lois; la voie est ouverte, ouverts sont les sentiers; les deux mondes goûtent le repos, le mal se dissipe, et la terre se féconde paisiblement sous son seigneur. La vérité est affirmée par son seigneur, l'iniquité est poursuivie.

Doux est ton cœur, ô Ounnofer, fils d'Isis. Il a pris la couronne blanche de la région supérieure. Le titre de son père lui est reconnu dans la grande demeure de Seb. C'est Ra quand il parle, Thoth dans ses écrits. Les divins capitaines sont tranquillisés.

Ce que ton père Seb a ordonné pour toi, que cela soit fait selon sa parole.

VI

PRIÈRE A THOTH.

Viens, ô Thoth! ô Ibis sacré! ô dieu qui aimes Hermopolis la grande! O scribe des livres des grands ordres divins, qui résides dans la ville d'Oun! Viens! agis pour moi!

Accorde-moi l'habileté dans tes travaux; plus excellents sont tes travaux que tous les autres travaux. Celui qui les cultive et qui y est reconnu habile deviendra magistrat. Ceux qui ont produit beaucoup et chez lesquels tu as agi, ils seront au nombre des trente [1]. Ils deviendront puissants et riches, grâce à toi; car c'est toi qui agis en eux; c'est toi qui agis chez tout être provenant de l'union de l'homme et de la femme.

Viens donc et agis en moi! je suis un esclave de ta maison. Accorde que je sois pénétré des inspirations de ton courage. La terre entière, oui, l'universalité des hommes diront : sa grandeur, c'est ce qu'a fait Thoth. Oui! ils viendront, amenant leurs enfants pour les enflammer.

Tes travaux sont les travaux les plus excellents de tous. Puissance et joie à qui s'y adonne!

1. Corporation très-élevée et composé de trente membres.

PAPYRUS MAGIQUE [1]

PREMIER HYMNE A SCHOU.

Salut à toi, enfant de Phra,
Fils aîné, sorti de ses membres:
Choisi par lui dès sa naissance:
Le valeureux, qui est le seigneur des transformations;
Renversant les impies chaque jour.
Aux souffles de ton cœur, la barque est heureuse, la nef en joie,
Lorsqu'elles aperçoivent Schou fils de Phra, dans sa justification;
Il frappe de sa pique l'impur.
Soleil, il navigue au haut du ciel, au commencement du matin.
Tafné repose sur sa tête:
Elle lance sa flamme contre les ennemis et les réduit au néant.
Formé par Phra; investi de la grande vertu:
Dès l'enfance sur les trônes de son père,
Sa personnalité se confond dans la personnalité de Phra.
Abondante nourriture de qui est près de lui.
. . . .

DEUXIÈME HYMNE A SCHOU.

Salut à toi, fils de Phra, engendré de Tum lui-même:

1. Nous avons supprimé de cet important recueil quelques adjurations magiques ayant peu ou point de valeur littéraire.

Créé de lui-même, n'ayant pas de mère!
Véritable seigneur de la double justice!
Chef qui commande aux dieux!
Toi, qui conduis l'œil de ton père [1], Phra!
A qui est offerte la vérité sur ses propres mains.
Par toi est calmée la grande déesse dans ses fureurs;
Sublime, il puise sa force en lui-même, et tous les dieux redoutent sa face.
Il est le roi de la haute et de la basse Égypte,
Schou-si-Ra, Vie-Santé-Force;
Le dieu des premiers temps
Tu remplaces le matin son Œil sacré dans Hermonthis,
Pour abattre les ennemis de son père.
Tu fais voguer la barque paisiblement.
Ses nautoniers se livrent à la joie;
Tous les dieux t'invoquent et t'acclament,
Lorsqu'ils entendent ton nom.
Tu es plus mystérieux, tu es plus grand que les dieux,
En ton nom de Schou fils de Phra [2].

Adjuration du crocodile :

Arrête, crocodile Mako [3], fils de Set!
Je suis An-hur, le grand maître du glaive.

III

LITANIES DE SCHOU.

1 Tu es plus grand, tu es plus immense que les dieux,
en ton nom de Très-grande déesse.
2 Tu es plus élevé que le ciel par ta double plume,
en ton nom de Dieu qui élève la double plume.
3 Tu te tiens sur ton pavois,
en ton nom de Dieu qui est sur son pavois.
4 De ton siége, tu conduis le ciel supérieur,
en ton nom d'An-hur.
5 Tu détruis l'orage, tu illumines la tempête,
en ton nom de Dieu qui détruit l'orage.
6 Tu repousses le crocodile, sorti de l'abîme,
7 Tu es muni de ta pique pour percer la tête de l'impie,
en ton nom de Dieu muni des deux cornes.
8 Tu frappes ce qui s'approche,
en ton nom de Dieu qui repousse les crocodiles,
en ton nom de Dieu frappant des deux cornes,
9 Tes formes sont plus étendues que celles des dieux,
en ton nom de Dieu résidant dans la ville de Téni.
10 Le soleil a commencé de ton commencement,
en ton nom de Schou, fils de Phra.
11 Tu saisis ta pique et abats l'impie,
en ton nom d'Horus-Tem.
12 Tu détruis l'iniquité du monde sur la terre,
en ton nom de double siége du soleil
13 Tu massacres les Asiatiques et les Sati,
en ton nom de jeune aîné.
14 Ton nom est plus puissant que les dieux,
en ton nom de dieu qui est au centre de la barque.
15 La force juvénile empruntée à tes narines se répand dans toute la Thébaïde,
en ton nom de jeune aîné.
16 Tu frappes les têtes des impies,
en ton nom de seigneur des immolations.
17 Tu animes la barque d'un souffle favorable,
en ton nom de déesse Ma.
18 O être qui a formé son propre corps!
19 O seigneur unique sorti du Noun!
20 O substance unique créée d'elle-même!
21 O dieu qui a fait la substance qui est en lui!
22 O dieu qui a formé son père et fécondé sa mère!

IV

ADJURATION AUX DIEUX D'HERMOPOLIS

Salut à vous, ô cinq grands dieux,
Venus d'Hermopolis!
Vous qui n'êtes pas au ciel, qui n'êtes pas sur la terre,
Et qui ne brillez d'aucune clarté!
Venez à moi; essayez pour moi le fleuve;
Scellez ce qui y réside;
Ce qui baigne, ne le laissez pas passer.
Fermez les bouches (*bis*), clôturez les bouches (*bis*).
Comme est scellé le collier sacré pour les siècles,

1. C'est-à-dire qui guides le soleil dans sa course.
2. Par la récitation de cet hymne on combattait l'influence funeste de Set, et, en particulier, on se préservait de l'atteinte des crocodiles.
3. *Mako*, crocodile mythologique, fils de Set.

Lorsque s'éclaire la terre à l'orient ;
Comme est scellé le fil du glaive d'Anata et d'Astarté,
Grandes déesses,
Qui conçoivent et n'enfantent pas ;
Elles sont scellées par les dieux ;
Elles ont été créées par Set.
Par ceux qui sont dans le ciel, qu'opère le salut qui est en vous !

V

ADORATION D'AMMON-RA-HARMACHIS

Adoration d'Ammon-Ra-Harmachis, qui s'est créé lui-même,
Qui possède la terre depuis son commencement,
Composée par les divins cynocéphales du divin Put-Api,
Pour adorer la majesté de ce dieu auguste, Ammon-Put-To.
Lorsqu'il brille sur le Noun, qui est la déesse Nou.

Ces paroles se disent sur l'eau et sur la terre :

Salut à toi, l'unique, qui s'est formé...,
Long et large sans limites !
Chef divin qui jouit de la faculté de s'enfanter lui-même,
Grandes Uræus flamboyantes !
Vertu suprême, aux formes mystérieuses !
Ame mystérieuse, auteur de sa redoutable puissance !
Roi de la haute et de la basse Égypte, Ammon-Ra, Vie-Santé-Force,
Créé de lui-même !
Double horizon, épervier de l'Orient.
Brillant, illuminant, éclatant !
Khou, le plus bienfaisant des dieux !
Tu es caché dans le grand Ammon ;
Dans tes transformations tu te roules dans le disque solaire ;
Dieu Totnen, plus immense que les dieux !
Vieillard rajeuni, conducteur des siècles !
Ammon permanent en toute chose !
Toi, le dieu dont les actes ont commencé le monde.

VI

HYMNE A AMMON-RA

Dit par les divins cynocéphales du dieu Put-Api-To, grands adorateurs du dieu qui est au milieu d'eux, et dont les os sont d'argent, les chairs d'or et le dessus de la tête en véritable lapis.
Les divins cynocéphales disent :

O Ammon, qui se cache dans sa pupille !
Ame qui brille dans son œil sacré ;
Être merveilleux !
Aux transformations saintes, celui qu'on ne connaît pas !
Brillantes sont ses formes ; son éclat le voile de lumière.
Mystère des mystères ! mystère inconnu !
Salut à toi au sein de Nou !
Toi qui véritablement as enfanté les dieux.
Les souffles de la vérité sont dans ton sanctuaire mystérieux ;
Faisant le bonheur de ta mère Méron.
Tu émets des rayons d'illumination :
Tu entoures la terre de ta clarté ;
Jusqu'à ce que tu te retires dans cette montagne qui est dans la contrée d'Aker.
Dieu à la face adorable, les animaux eux-même t'adorent ;
Les entrailles de l'animal sauvage sont émues,
Lorsque ta bari passe à la montagne cachée.
Les esprits de l'Orient te félicitent,
Ils révèrent la lumière de ton disque.
Les esprits du Khen t'acclament,
Lorsque tes lueurs brillent à leurs faces.
Tu voyages au-dessus d'un autre ciel,
Sur lequel ton ennemi n'a pas accès.
Le feu de ta chaleur agit contre le monstre Ha-her [1].
Les poissons Teshtu gardent l'eau de ta barque.
Tu disposes de la demeure du monstre Oun-ti,
Noub-ti décharge ses traits sur lui.
C'est le dieu qui a saisi le ciel et la terre dans sa tempête.
Sa force surnaturelle est puissante pour détruire son ennemi ;

1. *Ha-her*, litt. *visage à l'envers*. C'est le nom d'un monstre mythologique qu'Ammon a vaincu et consumé par la flamme.

Sa pique est l'instrument de mort pour le monstre Oubn-ro;
Le saisissant soudain, il le contient;
Il s'en rend maître et le force à rentrer dans son séjour;
Puis il lui dévore les yeux et c'est là son triomphe.
Une flamme très-ardente le dévore ensuite,
Depuis la tête jusqu'aux pieds;
Elle grille tous ses membres par son ardeur;
Tu fais avancer tous tes serviteurs par un vent favorable;
Sous toi sont pacifiées les ondes;
Ta barque est dans la joie, tes voies s'élargissent,
Parce que tu t'es emparé des voies de l'auteur du mal.
Voguez, astres navigateurs! voguez, astres lampes!
Vous qui naviguez avec le vent!
Car tu es la couche du ciel;
Ta mère t'embrasse lorsque tu arrives à l'horizon de l'Occident;
La terre tend ses deux bras pour te recevoir,
Toi qui es l'adoration de tout ce qui existe!

Adjuration contre les lions, les crocodiles et la bouche des reptiles.

Viens à moi, ô seigneur des dieux!
Repousse de moi les lions venant de la terre,
Les crocodiles sortant du fleuve,
La bouche de tous les reptiles mordants sortis de leurs trous!
Arrête, crocodile Mako, fils de Set!
Ne vogue pas avec ta queue!
N'agis pas de tes deux bras!
N'ouvre pas ta gueule!
Que l'eau devienne un feu ardent devant toi!
La pique des soixante-dix-sept dieux est sur tes yeux.
L'arme des soixante-dix-sept dieux est à ton œil,
Toi qui fus lié par des liens de métal devant la barque de Phra.
Arrête, crocodile Mako, fils de Set!
Car je suis Ammon fécondateur de sa mère.

VII

FORMULES POUR CHARMER LES EAUX.

Moi, je suis l'élu des millions d'années:
Sorti du ciel inférieur;
Celui dont le nom n'est pas connu.
Si l'on prononçait son nom sur la rive du fleuve;
Oui! il consumerait.
Si l'on prononçait son nom sur la terre;
Oui! il ferait jaillir des étincelles.
Je suis Schou, sous la figure de Phra,
Assis au milieu de l'Œil de son père.
Si ce qui est dans l'eau ouvre la bouche, ou saisit de ses bras,
Je ferai tomber la terre dans le bassin de l'eau,
Mettant le sud à la place du nord,
Dans le monde entier.

VIII

Viens à moi, viens à moi! ô toi qui est permanent pour les millions de millions d'années;
O Chnum! fils unique,
Conçu hier, enfanté aujourd'hui;
Celui qui connaît ton nom,
Est celui à qui sont soixante-dix-sept yeux et soixante-dix-sept oreilles.
Viens à moi! fais que ma voix soit entendue,
Comme fut entendue la voix de la grande oie Nakak [1], pendant la nuit.
Je suis Bah [2], le grand.

IX

Descends! descends! gauche du ciel, gauche de la terre!
Ammon s'élève en roi Vie-Santé-Force
Il a pris la couronne du monde entier
Ne ferme pas l'oreille!
O serpents à la marche oblique!
Qu'ils ferment leurs bouches!
Et que tout reptile reste uni à la poussière,
Par la terreur de ta vaillance, ô Ammon

X

Salut à toi, singe de sept coudées!
Dont l'œil est de Katama, dont la lèvre est de feu;

1. L'oie de Seb qui a pondu l'œuf de la terre.
2. *Bah* ou *Bahu* dieu égyptien assimilé à Hapi, le dieu Nil.

Dont toutes les paroles brûlent !
Que s'apaise ce qui est dans l'eau !
Que se manifeste ton salut !

XI

Ne sois pas contre moi ! Je suis Ammon.
Je suis Anhur, le bon gardien,
Je suis le grand maître du glaive.
Ne te dresse pas ! Je suis Month !
N'essaye pas de surprendre ! Je suis Set !
Ne porte pas tes deux bras contre moi ! Je suis Sothis.
Ne m'atteins pas ! Je suis Séthu.

Alors ceux qui sont dans l'eau ne sortent pas ;
Ceux qui sont sortis ne rentrent pas à l'eau.
Et ceux qui restent à flotter sur les eaux
Sont comme des cadavres sur l'onde ;
Et leurs bouches se ferment,
Comme sont fermés les sept grands arcanes,
D'une clôture éternelle.

XII

O Nemma [1] du ciel (*bis*) !
O Nemma à la grosse tête, à la haute échine, aux jambes difformes !
O grande colonne qui commence au ciel et à enfer !
O seigneur du grand corps qui repose dans Héiopolis !
O grand maître de la vie qui repose dans Tattou !
A toi appartient *un tel, fils d'une telle.*
Garde-le pendant le jour ; veille-le pendant la nuit ;
Soigne-le comme tu as soigné Osiris.
Le jour de l'inhumation dans On.
Je suis le lion divin de... apparu en Bennou.
O toi qui t'es transformé en singe Kafi, puis en vieillard caduc,
Éprouve les eaux par lesquelles tu m'envoies !
O toi qui t'es établi dans Memphis ;
Qui as dit : qu'il me soit fait une châsse de huit coudées.
Et qui es un Nekhta de sept coudées, je t'ai dit : Tu ne pourras pas entrer dans la châsse de huit coudées ;
Et comme tu es un Nekhta de sept coudées, tu y es entré et tu t'y es couché.
La châsse s'ouvre (*bis*) !

1. C'est l'une des transformations d'Osiris.

Celui qui est en elle a la face d'un singe Kafi.
Discours (*bis*) ! feu (*bis*) !
L'enfant d'une auguste guenon.

Ces paroles se disent sur des eaux contenant des crocodiles.

XIII

POUR RESTER A LA CAMPAGNE.

O toi que ramène la voix du gardien !
Horus a prononcé faiblement l'invocation : Campagne !
Cela dit, ses animaux ont rétrogradé [1].
Qu'Isis, ma bonne mère, prononce pour moi l'invocation !
Ainsi que Nephtys, ma sœur ;
Qu'elles demeurent dans l'acte de salut.
A mon sud,
A mon nord,
A mon occident,
A mon orient !
Pour que soit scellée la gueule des lions et des hyènes,
La tête de tous les animaux à longue queue,
Qui se repaissent de chair et boivent le sang !
Pour les fasciner !
Pour leur enlever l'ouïe !
Pour me mettre dans l'obscurité !
Pour ne pas me mettre en lumière !
Pour ne pas me rendre visible !
A tout instant de la nuit.

Pour une garde pendant la nuit.

Debout ! chien méchant !
Viens ! que je te prescrive ce que tu dois faire aujourd'hui.
Tu étais attaché, n'es-tu pas délié ?
C'est par Horus qu'il t'est prescrit de faire ceci :
Que ta face soit le ciel ouvert !
Que ta mâchoire soit impitoyable !
Que ta force immole comme le dieu Her-Shafi !
Massacre comme la déesse Anata !

1. Il s'agit d'animaux qui avaient fait courir des dangers à Horus, et que ce dieu dompta par ses incantations.

Que ta crinière présente des verges de fer !
Remplis en cela le rôle d'Horus, et celui de Set pour cela.
Va au sud, au nord, à l'ouest, à l'est;
La campagne t'est livrée tout entière;
Rien ne t'y arrêtera,
Ne place pas ta face contre moi !
Place ta face contre les animaux sauvages !
Ne place pas ta face sur mon chemin !
Place ta face sur celui de l'étranger!
Je t'investis d'une vertu fascinatrice; enlève l'ouïe !
Car tu es le gardien courageux, redoutable.
Salut ! — Parole de salut !

ADJURATIONS MAGIQUES A SET

I

« Toi qui es semblable à Set [1], l'aspic, le reptile méchant, dont le venin est brûlant; qui « viens pour t'emparer de la lumière du dieu « dont le nom est caché et qui demeures dans « Thèbes, cède, reste à ta place! Je suis Isis, « la veuve, la brisée de douleur. Où es-tu Osiris? « (on dit aussi l'Esprit triple); il est couché au « centre de la terre (on dit aussi : au milieu des « étangs). Les poissons mangent, les canards « se rassasient, les vallées sont saisies d'allé- « gresse tandis qu'Osiris (on dit aussi l'Esprit « triple) gît couché dans la souffrance.

« Tum, seigneur d'Héliopolis, ton cœur est sa- « tisfait et triomphant. Tu renverses les ennemis.

« Ceux qui sont dans le tombeau sont en accla- « mations; ceux qui sont dans le cercueil se « livrent à l'allégresse, lorsqu'ils voient le fils « d'Osiris, renversant les ennemis de son père, « et recevant la couronne blanche de son père « Osiris. L'ennemi approche! Viens! relève-toi, « Osiris-Sap, car les ennemis sont abattus. » — « (*Quatre fois.*)

II

« Toi qui es semblable à Set, le funeste, l'aspic « mortel, le reptile méchant, dont le venin est « brûlant, toi qui viens avec un visage terrible « et les yeux cerclés de fraude, pour renouveler « la grande violence que tu as commise *traîtreu-* « *sement* contre Osiris autrefois, lorsque tu l'as « noyé dans les eaux... Arrière, Set, aspic mortel, « reptile méchant, dont le venin est brûlant! « n'approche pas des membres divins car à toi « sera fait ce que disent les quatre briques de « Tahen qui sont dans Héliopolis, deux desquelles « étant brisées en ce jour, elles frapperont ta « tête, elles briseront ton échine, elles anéanti- « ront ton âme partout où tu seras; elles te « mureront; elles scelleront ta bouche, elles t'im- « moleront, et tu mourras dans ton antre! Tu « ne verras plus le dieu grand!

« Relève-toi, Osiris qui es dans l'occident, car « les ennemis sont abattus. — (*Quatre fois.*)

« Ne sois pas un instant contre moi, ô le long, « le long!

« Ne sois pas un instant contre moi, ô souf- « france instantanée !

« Ne sois pas un instant contre moi, ô frayeur!

« Ne sois pas un instant contre moi !

« Que cet instant soit contre Set, l'aspic mortel, « dont le venin est brûlant, ainsi que contre ses « adhérents. Oui, ils ont repoussé d'eux le dieu « Soleil.

« Viens! sois relevé Osiris-Sap, car les ennemis « sont abattus. » — (*Quatre fois.*)

1 Set personifie tout ce que la nature renferme de nuisible et d'hostile à l'homme.

FORMULES MAGIQUES FUNÉRAIRES

I

« O brebis, fils de brebis! agneau, fils de « brebis, qui tettes le lait de ta mère la brebis, « ne permets pas que le défunt soit mordu « par aucun serpent mâle ou femelle, par aucun « scorpion, par aucun reptile; ne permets pas « que le venin maîtrise ses membres! Qu'il ne « soit pénétré par aucun mort, par aucune morte! « Que l'ombre d'aucun esprit ne le hante! Que la « bouche du serpent Am-Kahou-ef n'ait pas de « pouvoir sur lui! Lui, il est la brebis.

« O toi qui entres, n'entre dans aucun des « membres du défunt! O toi qui étends, ne « l'étends pas avec toi! O toi qui enlaces, ne t'en- « lace pas à lui!

« Ne permets pas que le hantent les influences « d'aucun serpent mâle ou femelle, d'aucun scor- « pion, d'aucun reptile, d'aucun mort, d'aucune « morte. O toi qui entres, n'entre pas en lui! « O toi qui respires, ne lui souffle pas ce qu'il y « a dans les ténèbres. Que ton ombre ne le hante « pas lorsque le soleil se couche et n'est pas « encore levé.

J'ai prononcé les paroles sur les herbes sacrées placées à tous les coins de la maison; puis j'ai aspergé la maison tout entière avec les herbes sacrées et la liqueur haq, au soir et au lever du soleil. Celui qui étend restera étendu à sa place.

II

« Aujourd'hui est détruit le venin de l'ennemi; « la bouche d'un dieu est à la place de ta bouche; « ses paroles abattront ton venin; la dent d'un « dieu est à la place de sa dent; ses paroles « abattront ton venin en son lieu. Disparaissez, « tout serpent mâle ou femelle, tout scorpion, « tout reptile! n'entrez pas dans cette demeure « qui est celle du défunt! »

HYMNES ET INVOCATIONS

TRADUCTIONS

DE MM. E. LEFÉBURE ET J. DE HORRACH

AVANT-PROPOS

Les hymnes qui suivent sont extraits du LIVRE SACRÉ de l'antique Egypte, appelé *Rituel funéraire* par Champollion, et *Todtenbuch*, c'est-à-dire Livre des Morts, par M. Lepsius. Les Égyptiens le nommaient *Chapitres pour sortir le jour*, ou du moins je pense qu'ils le nommaient ainsi, car son titre n'a pas encore été traduit de cette manière.

Ce livre est un recueil de formules et de prières que le défunt, pour devenir un élu, devait savoir par cœur sur la terre, ou posséder par écrit dans l'hypogée. Grâce à l'efficacité de ces chapitres, il repoussait les serpents, les crocodiles et les monstres de l'autre monde, il pouvait revenir sur la terre et prendre les formes qui lui plaisaient, il devenait immortel, il recouvrait son cœur et sa bouche, son âme et son corps étaient réunis, il montait avec les Dieux dans la barque du Soleil, il recevait une demeure, des champs et beaucoup de nourriture dans les plaines arrosées de l'Aaur, l'Élysée égyptien, il franchissait les portes de ce paradis, gardées par les Dieux armés dont il lui fallait connaître les noms, enfin il faisait tout ce qu'il voulait. Mais, pour obtenir ces avantages, il fallait encore que le défunt fût déclaré juste par Thoth, après avoir été pesé dans la balance de la Justice devant Osiris. Sinon, il subissait différents supplices, qu'on appelait la seconde mort.

Le chapitre XV, le plus poétique de tous, contient les hymnes au Soleil que nous publions. Il rend, d'une façon assez complète et assez claire l'idée que les Égyptiens se faisaient du plus grand de leurs Dieux, et l'explication peut s'en résumer ainsi :

Le Dieu Soleil, Ra, nommé Horus des deux horizons, Haremkhu, à son lever, et Tum ou Atum à son coucher, est le Dieu suprême, Khepra, chef des Dieux et père des Dieux qui a formé lui-même ses membres, qui s'est créé et qui a créé les Paut-Neteru, c'est-à-dire la société des Dieux qui l'accompagnent. Il s'engendre lui-même au sein de sa mère Nu le Ciel, que les Égyptiens regardaient comme un abîme d'eaux, le Nun. (Le chapitre XVII, fait du Nun le Soleil lui-même, créant ses membres pour être les Dieux qui le suivent.) Sur cette mer d'en haut, le Soleil vogue dans sa barque, dirigée par les Akhimu Seku et les Akhimu Urtu, astres dont le nom est d'un sens très-incertain. Dans son cours, le Soleil triomphe de ses adversaires et anéantit le serpent Apap une des personnifications du mal.

Arrivé à la montagne occidentale, sa mère, le Ciel, le reçoit dans ses bras; son père Tanen, que je crois être la Terre, le soutient, et il se couche dans la demeure de Sakar, c'est-à-dire d'Osiris infernal, qui est une des formes solaires; la contrée mystique du couchant est Manum, Aker, Ta-ser, le Kher-neter, le pays de la Vie, et l'Amenti, c'est-à-dire l'Occident, lieu où résident Osiris et les âmes des morts, lesquelles, après leur justification, s'identifient avec ce Dieu et prennent son nom. C'est pour ce motif que le Rituel, en parlant du défunt, dit toujours : l'Osiris un tel justifié.

Les lecteurs qui voudront bien parcourir le chapitre que j'ai traduit, jugeront eux-mêmes de sa beauté, relative ou réelle. Je ferai remarquer seulement, au sujet de la forme de ces hymnes, que les Égyptiens songeaient peu à composer leurs poëmes : au lieu d'en grouper les détails de manière à produire un effet voulu, ils ne faisaient guère que les réunir, sans beaucoup d'ordre, suivant les hasards de la verve ou de la mémoire. Ils ne connaissaient pas non plus, à proprement parler, la versification, mais ils usaient de certains artifices qui la rappellent, et dont le plus important est le

parallélisme, c'est-à-dire le rapprochement d'idées semblables rendues par des mots différents et des tournures analogues. L'hymne qui commence à la ligne 18, par exemple, se compose, surtout vers la fin, de parallélismes serrés, espèces de distiques rimant, non par le son, mais par le sens

Toi le grand dominateur dans la barque, — le très-terrible dans l'arche,
Rends heureux l'Osiris justifié dans le Kher-neter, — fais qu'il soit dans l'Amenti,
Qu'il maîtrise le mal, — qu'il surveille l'iniquité,
Place-le parmi tes saints Zélateurs, — réunis-le aux âmes qui sont dans le Kher-neter,
Qu'il parcoure la campagne de l'Aaur, — et qu'ensuite il voyage en triomphe!

On peut voir là aussi, comme dans les versets hébraïques, l'ébauche d'un vers blanc très-libre, coupé d'une césure à peu près régulière et animé par des oppositions qui, dégénérant parfois en répétitions, rappellent alors les vers inutiles ou faibles qu'amène la rime dans nos poésies modernes. Ces phrases cadencées, qui rendent le style plus saisissant et plus nombreux, ne sont jamais obligatoires et ne se présentent que dans les endroits où l'auteur était échauffé par son sujet, à peu près comme les chants ou les vers dans les pièces théâtrales de l'Inde ou de la Chine, et les alexandrins moins brisés dans nos drames de 1830. Outre le verset, les Égyptiens employaient encore les assonances, rimes immédiates dont le chapitre XV offre quelques exemples, et les refrains, surtout en tête des phrases, comme dans les invocations au Soleil couchant de ce même chapitre, et dans la poésie connue sous le nom de Stèle de Toutmès III, où, pendant une dizaine de lignes, deux refrains différents commencent tour à tour les versets. Les *bis* sont fréquents aussi dans les textes. Ce sont bien là, mais épars, sans lien ni règle, tous les éléments du système rythmique. Le rythme a pour but d'exprimer *le retour d'une impression agréable*, et la véritable versification, c'est-à-dire le raffinement du rythme, n'apparaît guère dans l'extrême antiquité que chez les peuples à imagination délicate, comme les Indous et les Chinois.

E. Lefébure.

HYMNES AU SOLEIL

ADORATION DE RA HAREMHKU LORSQU'IL SE LÈVE A L'HORIZON ORIENTAL DU CIEL.

L'Osiris Aufankh justifié dit : O Ra, seigneur du rayonnement, brille sur la face de l'Osiris Aufankh justifié ! Qu'il soit adoré au matinet qu'il se couche le soir, que son âme sorte avec toi vers le ciel, qu'il vogue dans la barque, qu'il aborde dans l'arche, qu'il s'élève comme les Akhimu Urtu dans le ciel.

L'Osiris Aufankh justifié dit, en invoquant le Seigneur de l'éternité : Salut à toi, Ra Haremhku Khepra, qui existes par toi-même ! Splendide est ton lever à l'horizon, les deux mondes s'illuminent de tes rayons. Tous les Dieux se réjouissent en voyant le roi du ciel. La déesse Neb-Un est établie sur ta tête, le diadème du Midi et le diadème du Nord sont établis sur ton front, elle se place devant toi; voilà qu'elle est attentive, à l'avant de la barque, à châtier pour toi tous tes adversaires. Ceux qui sont dans le ciel inférieur viennent au-devant de ta sainteté pour voir ce bel emblème qui est le tien. Je viens à toi, je suis avec toi pour voir ton disque chaque jour. Je ne suis pas enfermé, je ne suis pas repoussé. Mes membres se renouvellent à l'éclat de tes beautés, comme tous tes fidèles, car je suis un de ceux qui sont tes favoris sur la terre. J'arrive à la terre des siècles, je rejoins la terre de l'éternité; toi, voilà que tu as voulu pour moi, ô Ra, que je sois ainsi, comme chaque Dieu.

L'Osiris Aufankh justifié dit : Salut à toi, qui brilles à l'horizon le jour, et qui parcours le ciel uni à la déesse Ma [1] ! Tous les humains se réjouissent de te voir marchant dans ton mystère vers eux. Toi qui leur es donné au matin de chaque jour, ils prospèrent, ils progressent avec ta sainteté, ceux qui sont éclairés de tes rayons. Or inconnu ! Incomparable est ton éclat ! C'est le pays des Dieux ! On y voit toutes les couleurs de l'Arabie. Dieu apprécié par ceux qui ont les mystères devant eux, tu étais seul formé lorsque tu prenais naissance sur le Nun. Puissé-je marcher comme tu marches, et ne pas m'arrêter, pareil à ta sainteté, ô Soleil, qui n'as pas de maître ! Grand voyageur par les millions et les centaines de mille d'aturs, en un petit instant tu les parcours; tu te couches, et tu subsistes. Les heures ou les jours comme les nuits, tu les multiplies; tu subsistes suivant la règle que tu t'imposes, te faisant toi-même le matin Ra qui te lèves à l'horizon.

L'Osiris Aufaukh justifié dit, en t'adorant le matin quand tu brilles, il te dit quand tu resplendis : Dieu adoré lorsque ta forme s'élève, Dieu dominant ou grand par cette beauté qui est la tienne, toi qui as formé et fondu tes membres, qui t'enfantes et n'es pas enfanté à l'horizon, toi qui brilles du haut des cieux, fais que je parvienne au-dessus des siècles, dans la demeure de tes favoris, que je sois réuni aux Esprits augustes et parfaits du Kher-neter, que je sorte avec eux pour voir tes beautés à ton lever et le soir, lorsque tu te réunis à ta mère Nu et que tu places ta face vers l'occident. Mes bras sont en adoration à ton coucher dans le pays de

1. Déesse de la justice et de la vérité.

la Vie. Toi, en effet, auteur des siècles, qui es adoré à ton coucher dans le Nun, celui qui te place dans son cœur sans se relâcher, tu le divinises plus que tous les Dieux.

L'Osiris Aufankh justifié, fils de Sa-t-Khem justifiée dit : Gloire à toi, qui brilles dans le Nun, qui as illuminé les deux mondes le jour où tu es né, enfanté par ta mère de sa propre main ! Tu les illumines, tu les divinises, grand illuminateur qui brilles dans le Nun ! Toi qui organises tes familles par l'irrigation, toi qui mets en fête les nomes, toutes les villes et tous les temples, bienfaisant par tes bontés ! Toi qui prépares les aliments et la nourriture délicieuse, toi, le très-redoutable, le maître des maîtres, qui détruis tout refuge pour l'iniquité, toi, le grand dominateur dans la barque, le très-terrible dans l'arche ! Rends heureux l'Osiris Aufankh justifié, fils de Sa-t-Khem justifiée, dans le Kher-neter, fais qu'il soit dans l'Amenti, qu'il maîtrise le mal, qu'il surveille l'iniquité, place-le parmi tes saints zélateurs, qu'il se joigne aux Esprits qui sont dans le Kher-neter, qu'il parcoure la campagne de l'Aaur, et qu'ensuite il voyage en triomphe.

L'Osiris Aufankh justifié, fils de Sa-t-Khem justifiée, dit : J'apparais au ciel, je traverse le firmament, je m'agenouille auprès des astres ; il m'est fait appel de la barque, je suis demandé du navire ; je contemple Ra dans son sanctuaire, je fais coucher son disque chaque jour ; j'aperçois l'An [1], en sa forme, sur le courant d'eau sortant semblable au métal Mafek, j'aperçois l'Abet à son instant. Le malfaiteur est abattu lorsqu'il se dispose à me frapper de coups sur la nuque. Je t'ouvre, ô Ra, avec un vent favorable, la barque, et elle vogue, elle arrive au port. Les nochers de Ra se réjouissent en le voyant, la maîtresse de la vie a le cœur dans les délices, elle abat les ennemis de son maître. Je vois Horus au gouvernail et Thoth avec ses bras. Tous les dieux se réjouissent de voir ce Dieu venant en paix et béatifiant les cœurs des mânes. L'Osiris Aufankh justifié, fils de Sa-t-Khem justifiée, est avec eux dans l'Amenti, son cœur est dans les délices.

II

ADORATION DE RA QUAND IL SE COUCHE DANS LE PAYS DE LA VIE.

L'Osiris Aufankh justifié, fils de Sa-t-Khem justifiée, dit :

Salut à toi, qui es venu en Tum, et as été le créateur des Dieux !

Salut à toi, qui es venu en âme des âmes saintes dans l'Amenti

Salut à toi, supérieur des Dieux, qui illumines le ciel inférieur par tes beautés !

Salut à toi qui viens dans les splendeurs, et qui voyages dans ton disque !

Salut à toi, plus grand que tous les Dieux, dominant au ciel d'en haut, gouvernant au ciel d'en bas !

Donne les souffles délicieux de l'air à l'Osiris Aufankh.

Salut à toi, qui pénètres au ciel inférieur et disposes de toutes les portes !

Salut à toi parmi les Dieux, appréciateur des paroles dans le Kher-neter !

Salut à toi, qui es dans ton nid, créateur du ciel inférieur par ta vertu !

Salut à toi, Dieu grandi, magnifié ! Tes ennemis tombent au lieu de leur supplice.

Salut à toi, tu as massacré les coupables, tu as anéanti Apap !

Donne les souffles délicieux de l'air à l'Osiris Aufankh justifié.

Il ouvre l'Amenti, Haroëris [1], le grand Dieu qui ouvre la terre, le grand Dieu qui se couche dans la montagne de l'Occident, qui illumine le ciel d'en bas par ses splendeurs et les âmes, dans leurs demeures secrètes, en éclairant leurs sépulcres. Lançant le mal contre le coupable, tu anéantis l'ennemi.

L'Osiris Aufankh justifié, fils de Sa-t-Khem justifiée, dit en adorant Ra-Haremkhu, quand il se couche dans le pays de la Vie : Gloire à toi, Ra, gloire à toi, Tum, quand tu viens redevenu beau, couronné, puissant ! Tu traverses le ciel, tu passes sur la terre, tu arrives au haut du ciel dans la clarté. Les deux régions s'abaissent devant toi et te glorifient ; les Dieux de l'Amenti se réjouissent de tes beautés. Tu es adoré par les demeures mystérieuses, et les grands te font des offrandes, eux qui ont été créés par toi, le salut du monde. Tu es conduit par ceux qui habitent l'horizon, tu es mené par ceux qui sont dans l'arche divine, et ils disent : Gloire au retour de Ta Majesté ! Viens, viens, arrive en paix ! Honneur à toi, acclamation à toi, seigneur du ciel, roi d'Aker ! Ta mère Nu te serre dans ses bras, voyant son fils, en toi, en seigneur de la crainte, très-terrible, se

1. L'An et l'Abet étaient probablement des poissons de l'océan céleste.

1. Horas l'aîné, le soleil.

couchant la nuit dans le pays de la Vie. Ton père Taneu te porte, il étend ses bras derrière toi, qui es devenu divin sur la terre. Tu es confié par lui aux zélateurs de l'Osiris Aufankh justifié, fils de Sa-t-Khem justifiée, en paix, en paix : c'est Ra lui-même ! On dit ces paroles lorsque Ra se couche dans le pays de la Vie en abaissant les bras.

III.

ADORATION DE TUM QUAND IL SE COUCHE DANS LE PAYS DE LA VIE.

L'Osiris Aufankh justifié, fils de Sa-t-Khem justifiée, dit en adorant Tum quand il se couche dans le pays de la Vie et envoie ses clartés au ciel inférieur : Salut à toi, qui te couches dans le pays de la Vie, père des Dieux, qui rejoins ta mère dans Manun et es reçu dans ses bras chaque jour, quand ta sainteté renaît dans la demeure de Sakar, joyeux d'amour. Tu ouvres les portes à l'horizon, tu te couches dans la montagne de l'Occident, et tes lueurs sillonnent la terre pour illuminer les mânes : ceux qui sont au ciel inférieur poussent des acclamations et prennent confiance en te voyant chaque jour. Tu donnes le repos aux Dieux sur la terre : ils sont tes serviteurs et ta suite, âme sainte, toi qui as engendré les Dieux et qui es investi de tes facultés, grand aîné inconnu dans son mystère ! Que ta face soit favorable à l'Osiris Aufankh justifié, fils de Sa-t-Khem justifiée, Khepra, père des Dieux ! — On ne souffre jamais, grâce à ce livre qui me donne la stabilité. Celui qui écrit cela dit : Que mon cœur ait le repos en récompense, qu'il me soit donné de disposer des pains et des breuvages, et que je sois réuni, après la durée de ma vie, à ce livre écrit pour la grande paix du cœur.

LES

LAMENTATIONS D'ISIS ET DE NEPHTHYS

Les Égytiens, pénétrés de l'idée de la résurrection des âmes et des corps, assimilaient tous ceux dont ils pleuraient la perte à Osiris, tour à tour caché et renaissant à la vue, à Osiris que combat Set ou Typhon, génie des ténèbres et de la mort, d'abord victorieux puis vaincu grâce aux prières d'Isis et de Nephthys, emblèmes de charité, secondées par Horus, génie de la lumière.

Dans les chants de deuil qui suivent on implore, avec une simplicité touchante, en faveur d'une défunte qu'on désire voir appelée à la vie éternelle, le secours des deux sœurs dont les prières ont ressuscité l'âme d'Osiris.

Ce morceau remarquable a été traduit par l'égyptologue distingué M. J. de Horrack, d'après un manuscrit hiératique du Musée royal de Berlin, provenant des ruines de Thèbes, où il fut découvert par feu M. Passalaqua, dans l'intérieur d'une statue représentant Osiris.

PRÉAMBULE [1].

Invocations précieuses faites par les deux sœurs divines, dans la maison d'Osiris Khentament[2], dieu grand, seigneur d'Abydos, au mois de Choiak, le vingt-cinquième jour. On fait de même dans toutes les demeures d'Osiris, et dans toutes ses fêtes, et cela est avantageux à son âme, affermit son corps, répand la joie dans son être, donne le souffle aux narines, à l'avidité du gosier; cela satisfait le cœur d'Isis ainsi que (celui de) Nephthys; cela place Horus sur le trône de son père; cela donne la vie, la stabilité, la tranquillité à Osiris-Tentrut, fille de Takha-aa, qu'on surnomme Persaïs, justifiée. Il est profitable de faire ceci conformément aux divines paroles.

1. Ce paragraphe, qui forme e titre général du manuscrit, indique clairement que les invocations qui suivront ont été adressées par Isis et Nephthys à leur frère Osiris; qu'elles ont été la cause de sa résurrection, et que pour ce motif elles seront avantageuses et efficaces pour la défunte, la dame Tentrut, qu'elles animeront d'une vie nouvelle en lui rendant le souffle vital.

2. Litt : Qui demeure dans l'occident.

I.

ÉVOCATION D'ISIS.

Elle dit :

Viens à ta demeure! viens à ta demeure, ô dieu An [1] ! viens à ta demeure ! Tes ennemis ne sont plus. O excellent souverain, viens à ta demeure! Regarde-moi. Je suis ta sœur qui t'aime. Ne t'arrête pas loin de moi, ô bel adolescent. Viens à ta demeure, vite, vite. Ne m'aperçois-tu pas ? mon cœur est dans l'amertume à cause de toi ; mes yeux te cherchent. Je te cherche pour te voir. Tarderai-je à te voir; tarderai-je à te voir, ô excellent souverain; tarderai-je à te voir? Te voir, c'est le bonheur; te voir, c'est le bonheur! O dieu An [1], te voir, c'est le bonheur! viens à celle qui t'aime. Viens à celle qui t'aime. Viens à celle qui t'aime. O Ounnefer, justifié. Viens à

1. Le titre de dieu An, sous lequel Osiris est invoqué, se rencontre au chapitre LXXXIX du *Rituel funéraire* où le défunt adresse à An la prière de réunir son âme à son corps dans la région des ombres.

ta sœur. Viens à ta femme! Viens à ta femme, ô Ourthet! Viens à ton épouse. Je suis ta sœur par ta mère. Ne te sépare pas de moi. Les dieux et les hommes (tournent) leurs faces vers toi pour te pleurer, tous, à la fois, depuis qu'ils me voient poussant des plaintes jusqu'au haut du ciel; et tu n'entends pas ma voix. Je suis ta sœur qui t'aime sur la terre; personne autre ne t'a aimé plus que moi (ta) sœur, (ta) sœur [1].

II.

EVOCATI ON DE NEPHTHYS.

Elle dit :

O excellent souverain, viens à ta demeure. Réjouis-toi, tous tes ennemis sont anéantis. Tes deux sœurs sont auprès de toi, en sauvegarde de ton lit funèbre, à t'appeler en pleurant, toi qui es renversé sur ton lit funèbre. Tu vois (nos) tendres sollicitudes, parle-nous, ô chef suprême, notre seigneur. Détruis toutes les angoisses qui sont dans notre cœur. Tes compagnons, qui sont les dieux et les hommes, lorsqu'ils te voient (s'écrient) : A nous ta face, ô chef suprême, notre seigneur; la vie pour nous, c'est de voir ta face; que ta face ne se détourne-pas de nous; la joie de notre cœur est de te comtempler, ô souverain; notre cœur est heureux de te voir.

Je suis Nephthys, ta sœur, qui t'aime. Ton ennemi a succombé; il n'existe plus. Je suis avec toi en sauvegarde de tes membres à perpétuité et éternellement.

III.

INVOCATION D'ISIS.

Elle dit :

O dieu An, tu brilles pour nous, au ciel, chaque jour.

Nous ne cessons plus de voir tes rayons. Thoth est pour toi en sauvegarde; il élève ton âme dans la barque Ma-at, en ce nom qui est le tien, de dieu Lune. Je suis venue pour te contempler; tes beautés sont au milieu de l'œil sacré [1], en ce nom qui est le tien, de seigneur de la panégyrie du sixième jour. Tes compagnons sont auprès de toi; ils ne se séparent plus de toi. Tu t'es emparé du ciel par la grandeur des terreurs que tu inspires, en ce nom qui est le tien, de seigneur de la panégyrie du quinzième jour. Tu nous illumines comme Ra [2], chaque jour; tu brilles sur nous comme Atoun [3]. Les dieux et les hommes vivent parce qu'ils te voient. Tu rayonnes sur nous, tu éclaires les deux mondes. Le double horizon sans cesse te livre passage. Les dieux et les hommes (tournent) leur face vers toi; rien n'est nuisible pour eux quand tu brilles. Tu navigues en haut du ciel et ton ennemi n'existe plus.

Je suis ta sauvegarde chaque jour. Toi qui viens à nous en fils aîné de l'éternité, nous ne cessons plus de te contempler. Ton émanation rehausse l'éclat des étoiles de Sahou au ciel, en brillant et en disparaissant chaque jour.

Je suis la divine Sothis derrière lui; je ne me sépare pas de lui!

L'émanation sainte qui sort de toi fait vivre les dieux et les hommes, les reptiles et les quadrupèdes. Ils vivent par elle.

Tu viens à nous de ta retraite, à ton temps, pour répandre l'eau de ton âme, pour prodiguer les pains de ton être, afin de faire vivre les dieux et les hommes aussi. O divin seigneur! Il n'est pas de dieu semblable à toi. Le ciel a ton âme, la terre a tes dépouilles, le ciel inférieur est en possession de tes mystères. Ton épouse te sert de sauvegarde, ton fils Horus est le roi des mondes [4].

1. Ce paragraphe rappelle la scène bien connue de la momie étendue sur son lit funèbre, auprès duquel se tiennent, dans l'attitude du deuil, Isis et Nephthys veillant sur le défunt et se lamentant, « *comme elles l'ont fait,* » disent les légendes, pour leur frère Osiris.

1. *L'œil sacré* désigne ici le disque de la lune.
2. Le soleil levant.
3. Le soleil couchant.
4. Tout ce paragraphe se rapporte à la manifestation lunaire d'Osiris. Le dieu navigue dans l'arche sainte sous la forme de la *lune;* il parcourt l'espace, accompagné de son escorte céleste, en dominant au ciel en maître absolu; sa splendeur jette de l'éclat sur le divin Sahou, nom que les Égyptiens ont donné à la constellation d'Orion, dans laquelle était placée l'âme d'Osiris. Il paraît au ciel chaque jour, suivi de la divine Sothis, l'étoile de Sirius, où l'âme d'Isis était censée résider. Son émanation, son influence humide donnent la vie aux êtres animés et même aux dieux. Puis Osiris semble être assimilé au Nil, ainsi qu'au bœuf Apis. Son âme, c'est l'eau qui abreuve son être tout entier, c'est la nourriture de l'univers.

IV.

INVOCATION DE NEPHTHYS.

Elle dit :

O excellent souverain ! viens à ta demeure! Ounnefer justifié, viens à Tattou. O taureau fécondateur, viens à Anap. Bien-aimé de l'Adytum, viens à Kha ; viens à Tattou, lieu que préfère ton âme. Les esprits de tes pères te secondent ; ton fils, l'adolescent Horus, fils de tes deux sœurs, est devant toi. Au lever de la lumière, je suis ta sauvegarde chaque jour. Je ne me sépare jamais de toi!

O dieu An, viens à Saïs ! Saïs est ton nom. Viens à Aper, tu verras ta mère Neith. Bel enfant, ne t'arrête pas loin d'elle. Viens à ses mamelles (pour) t'y abreuver. Frère excellent, ne t'arrête pas loin d'elle ! O fils, viens à Saïs.

Osiris-Tarut, surnommée Naïnaï, fille de Persaïs, justifiée, viens à Aper, ta ville. Ta demeure est Tab. Tu (y) reposes auprès de ta mère divine pour toujours. Elle protége tes membres; elle disperse tes ennemis, elle est la sauvegarde de tes membres à jamais.

O excellent souverain ! viens à ta demeure, seigneur de Saïs, viens à Saïs [1] !

1. Cette invocation s'adresse encore à Osiris dont elle fait ressortir la manifestation solaire. Le dieu revenant à la vie est assimilé au *soleil diurne* et, suivant notre papyrus, sa mère devient alors Neith, la déesse mère du soleil par excellence. D'après une observation de M. Devéria, Neith paraît s'identifier plus particulièrement avec le *ciel du jour*, tandis que Nu-t, qui représente aussi la voûte céleste, est considérée comme le type du ciel nocturne.

V.

INVOCATION D'ISIS.

Elle dit :

Viens à ta demeure ! viens à ta demeure, excellent souverain ! Viens à ta demeure, viens voir ton fils Horus, chef suprême des dieux et des hommes. Il a pris possession des villes et des campagnes par la grandeur du respect qu'il inspire. Le ciel et la terre sont sous sa crainte, les barbares sous sa terreur. Tes compagnons [1], qui sont les dieux et les hommes, sont devenus siens dans les deux hémisphères pour accomplir tes cérémonies mystérieuses. Tes deux sœurs sont auprès de toi, offrant des libations à ta personne ; ton fils Horus accomplit pour toi l'oblation funèbre de pains, de breuvages, de bœufs et d'oies. Thoth institue ta panégyrie en t'appelant dans ses louanges. Les enfants d'Horus sont la sauvegarde de tes membres, glorifiant ton âme chaque jour. Ton fils Horus salue ton nom (dans) ta demeure mystérieuse, en te présentant les choses (consacrées), à ta personne. Les dieux tiennent à la main des vases pour faire des libations à ton être. Viens à tes compagnons, chef suprême, notre seigneur, ne te sépare plus d'eux [2].

1. Ton escorte.
2. Ici finissent les invocations. Cette section présente un chant de triomphe. Osiris, renaissant sous la forme d'Horus vainqueur ou du soleil levant, est devenu le maître du monde entier qui le révère ; les dieux et les hommes acceptent et pratiquent son culte, qui est institué partout.

POÉSIE LYRIQUE

ASSYRIE

INTRODUCTION

Grâce à la collaboration si précieuse de nos savants orientalistes, nous avons pu jusqu'à présent donner une idée complète de deux des plus célèbres nations de l'antique Orient, l'indienne et l'égyptienne. Les Hindous par leurs Védas, les Égyptiens par leurs odes triomphales et leurs rituels ont attesté devant tous la grandeur de leurs pensées et la pompe de leur style. Les Iraniens aussi, pères réels de la nation dominatrice par excellence, les Perses, ont laissé, dans les œuvres de leur Zoroastre, une trace éclatante qui fait autant d'honneur à leur génie qu'à leur idéalisme. Ces derniers sont même si élevés dans leurs conceptions poétiques, que les fragments qui nous restent de leurs œuvres, débris épars mais vénérables, suffisent à les immortaliser. Un seul des grands peuples qui ont laissé une mémoire éternelle à la postérité, le peuple Assyrien nous est encore inconnu par la pensée, et nous fait douter de sa puissance sinon de sa grandeur, tant son empire a été successivement formé, dispersé, rétabli, anéanti par des révolutions violentes.

Moins heureux que l'Égypte, qui n'avait à craindre que des incursions de barbares ou de nomades, la Babylonie située entre ses deux fleuves fertilisateurs, le Tigre et l'Euphrate, malgré ses deux grandes voies fluviales de prospérité et de richesse, malgré l'énergie de ses conquérants et l'habilité de ses industriels, voyait sans cesse, au sommet et sur les flancs de son empire, des agglomérations d'hommes qui la menaçaient de leurs irruptions. Le courage de ses guerriers, la fierté de ses chefs, la science militaire et politique de ses gouvernants ne suffisaient pas à repousser ces masses toujours renaissantes, qui, le fer à la main, exigeaient des herbages pour leurs chevaux, des pacages pour leurs moutons, du bien-être pour leur population tout entière. A mesure que les premiers occupants s'établissaient dans ces jardins terrestres, où les fruits de la terre étaient si abondants, où les animaux se multipliaient avec tant de rapidité, où la vie était si facile et si douce; à mesure qu'ils fécondaient encore par leur travail cette terre de prédilection; à mesure qu'ils y apportaient les métaux précieux pour augmenter la magnificence de leurs villes et le luxe de leurs demeures, tous les envieux qui les entouraient, ceux du Caucase comme ceux de l'Himalaya, ceux des plaines de la Médie comme ceux des steppes du Touran, s'unissaient dans leur convoitise, s'alliaient dans leur haine, et, de tous les coins de l'horizon, se précipitaient comme des nuées orageuses apportant leurs éclairs, leurs foudres et leurs tempêtes. Du haut de ces murailles que le génie avait élevées entre les deux fleuves, à plus de trois cents pieds de hauteur, on pouvait voir au loin se former ces orages humains, qui ébranlèrent sans cesse l'empire jusqu'à ce qu'ils l'aient détruit.

Aussi la domination durait-elle peu dans ce centre éblouissant, qui attirait fatalement tous

les déshérités de la terre, comme un phare est assiégé par tous les oiseaux de mer. Quatre races s'y succédèrent en dix siècles ; et tandis que les Égyptiens avaient eu plus de cent générations pour fonder leur empire, il fallait se hâter de jouir à Babylone, et à Ninive ; car trois générations n'étaient jamais sûres d'y durer cent ans. Les Couchites de la race de Cham y vinrent les premiers, Nimroud en tête ; et, après plusieurs invasions, ils y furent remplacés, par des Arabes Sémites, dont la domination fut encore plus éphémère et plus inquiète. Les premiers n'avaient laissé de leur passage qu'une tour immense inachevée, c'est-à-dire une ville encore ouverte ; les seconds n'y laissèrent pas même une trace, à peine quelques noms propres, falsifiés par des langues successives.

Quels étaient ces Arabes ? appartenaient-ils à cette grande race des Adites, qui eut tant de peine à trouver sa place dans le monde ? Chassés du delta de l'Euphrate, s'en allèrent-ils de là fertiliser les côtes orientales de la mer Rouge ? Mais ces conquérants d'un jour n'avaient-ils pas déjà tiré le parti le plus productif des crues bienfaisantes de leur fleuve ? N'avaient-ils pas prouvé dès lors leur habileté à canaliser les eaux, habileté que leurs fils ont montrée plus tard dans les barrages du Marel, au pays de Saba, et leurs petits-fils dans les marais d'Alicante, au pays des Espagnes ?

Toujours est-il que ces agriculteurs modèles n'ont pas dû laisser stériles les plaines de la Mésopotamie, puisque les gens du nord, les gens du Tigre supérieur qui, à l'imitation de Babylone, avaient aussi bâti leur grande ville, Ninive, vinrent avec leurs glaives avides s'emparer du soc des charrues laborieuses. Mais à peine maîtres de cette merveilleuse contrée, les Ninivites y furent attaqués par des peuples encore plus hardis et plus audacieux qu'eux-mêmes : c'était des nuées de sauterelles s'abattant sur leurs moissons et en dévorant jusqu'à la paille. Iraniens, Touraniens, arrivèrent à la curée ; mais ils y trouvèrent, au bénéfice de la civilisation une caste plutôt qu'une race, une école plutôt qu'un gouvernement, des hommes de science plus forts que les hommes d'action, les Casdims ou antiques Chaldéens, ces premiers astronomes d'une origine mystérieuse mais d'un génie évident, et qui, une fois le pillage terminé, les armes déposées et les passions satisfaites, dominèrent à leur tour et donnèrent une preuve de plus de cette loi providentielle, déjà rappelée par nous, et qui oblige le vainqueur à adopter tôt ou tard les mœurs du vaincu plus civilisé.

Quel mélange de peuples et de races sur cette terre offerte à toutes les tentatives, ouverte à toutes les ambitions ! On y rencontrait tout ensemble des Élamites de la race de Sem, des Cosséens de la race de Cham, des Mèdes, des Saces de la race de Japhet. Il en résulta la fondation d'une ville de refuge, Suse, pour le trop-plein des triomphateurs et pour la foule des dépossédés ; sorte de terrain neutre, propice en même temps au repos des inoffensifs et à l'agitation des ambitieux, retraite des découragés, rendez-vous des conspirateurs. Suse devint bientôt la première étape pour attaquer de flanc la proie de tous les appétits, cette Babylone qui s'agrandissait dans la joie et dans la richesse jusqu'à ce qu'elle fût renversée dans les larmes et dans le désespoir ; qui, de jour en jour, perfectionnait ses œuvres et surélevait ses murailles, qui enveloppait dans ses vingt lieues de tour tout un peuple de privilégiés, qui nourrissait à la fois le pasteur et ses troupeaux, l'agriculteur et ses bœufs, le soldat et son cheval, l'oisif et sa magnificence ; ville qui était une contrée, cité qui était un État.

Aussi quels témoignages de sa grandeur dans toutes les traditions orientales ! Elle n'eut jamais qu'une rivale, Ninive, erreur d'un conquérant plus impatient de gloire que de fixité, Ninive bâtie hâtivement dans un pays de frimats, au sol ingrat, au ciel inclément, au fleuve torrentiel. Aussi de Ninive, que convoitait-on ? Babylone. Aussi le vainqueur qu'ha-

bitait-il ? Babylone. Aussi le maître des deux empires, qu'embellisait-il ? Babylone. Et c'était toujours nouvelles luttes, nouvelles compétitions ! Guerres intestines, disputes de frères : Sem détrônait Cham, Japhet les harcelait tous deux. Babylone profita seule du génie de tous ses possesseurs.

Et maintenant que de laborieuses recherches sur les inscriptions cunéiformes, inaugurées par MM. Botta, Layard, Rawlinson, de Saulcy, et couronnées d'un plein succès, après les éminents travaux de M. Oppert, permettent d'apercevoir sous son jour véritable l'histoire accidentée de l'empire assyrien, puisons dans l'explication de ses monuments un résumé rapide de ses vicissitudes.

Le commencement de cette histoire, esquissée par Bérose, présente de grandes incertitudes. Nous voyons les bords de l'Euphrate et du Tigre occupés à diverses époques, depuis le xxxe siècle avant notre ère, par les invasions successives des Couchites sous Nimroud, des Iraniens, des Touraniens ; puis partagés, du temps d'Abraham, entre divers petits États qui se réunirent vers l'an 2000, à Babylone sous le titre de royaume de Chaldée. Plusieurs prismes à inscriptions ont fait retrouver les noms d'Orcham, d'Ismidagan, de Hamourabi, et d'autres rois de cette période. Mais l'invasion victorieuse des Égyptiens, vers 1550, soumit la Mésopotamie pendant plus de deux siècles à des lieutenants syriens ou arabes [1].

Enfin elle secoua le joug, et l'empire sémitique d'Assyrie se forma, vers 1300, sous Ninippalassar et sous Téglatpalassar Ier, dont nous possédons une importante inscription. C'est à cette époque qu'on a placé la légende fabuleuse de Ninus (la ville de Ninive) et de Sémiramis (la déesse nationale). Une seconde dynastie, fondée par Bélitaras, intendant des palais, produisit des rois conquérants : Sardanapale III, glorieux constructeur du palais de Nimroud, où sont relatées ses conquêtes, et où l'on a retrouvé sa statue ; Salmanassar III son fils, non moins belliqueux, qui força Jéhu, roi d'Israël, à s'humilier devant lui, et à lui offrir, avec d'autres princes, des tributs gravés sur un obélisque en basalte [1]. Plus tard une reine nommée Samirout, fit de grandes constructions à Babylone ; mais enfin cette ville puissante se révolta contre Ninive, sous Bélésis, chef des Chaldéens, Arbace, chef des Mèdes, et Sutruck de Susiane, qui forcèrent en 788, Sardanapale IV à se donner la mort, et livrèrent aux flammes sa capitale.

Mais bientôt l'empire se trouva de nouveau partagé entre les deux contrées rivales ; Téglatpalassar IV, Salmanassar V, son fils, reprirent Ninive à Nabonassar de Babylone, qui avait cru fonder en 747, une ère perpétuelle. Ils s'emparèrent de Damas et investirent Samarie, qui succomba en 720, sous les armes de Sargon, grand conquérant, fondateur d'une troisième dynastie assyrienne et constructeur du palais de Khorsabad, dans lequel sont retracées ses victoires. Son fils Sennachérib (en 702) suivit ses traces ; il releva Ninive, dans le centre de laquelle il construisit le palais de Koyunjik, il soumit Babylone, et attaqua Ezéchias, roi de Juda, qui ne fut sauvé que par miracle. Après ce roi belliqueux, assassiné dans un temple, Assarhaddon (en 680) soutint la gloire de sa famille, et s'empara momentanément de l'Égypte. Son fils Sardanapale V (ou VI) trop peu connu dans l'histoire, fut un roi conquérant et civilisateur ; c'est lui qui établit dans son palais cette célèbre bibliothèque en dalles de pierre cuite, où sont consignés tous les souvenirs, toutes les connaissances de son temps, où l'ancien idiome casdéen est expliqué à ses contemporains, au grand profit de nos savants

1. Voir à ce sujet le *Manuel d'histoire ancienne*, par M. F. Lenormant.

1. Sur cette stèle curieuse, déposée au Musée britannique avec les riches bas-reliefs de Nimroud, on voit, au milieu d'animaux étrangers mais très-reconnaissables, offerts au vainqueur, tels qu'un éléphant, un chameau, des singes, des béliers, l'image nettement tracée d'un licorne ou antilope à cornes droites adhérentes, qu'on doit considérer comme aussi réelle que celles des animaux qui l'entourent, et qui, d'ailleurs figure sur tous les bas-reliefs persans.

actuels, où les arts, sur les murs environnants, se déploient en élégants bas-reliefs[1]. Fallait-il que tant de soins fussent perdus pour Ninive, et que soixante ans plus tard, Nabupolassar de Babylone et Cyaxare de Médie vinssent raser et niveler sous le sol cette ville témoin de tant de nobles efforts !

Babylone, triomphante sous Nabupolassar (en 606), fut portée au plus haut degré de puissance et de splendeur par le célèbre Nabuchodonosor (de 604 à 561), dont le long règne ne fut qu'une suite de victoires, d'incursions et de conquêtes sanglantes, qui prit Tyr et Jérusalem, et qui, pour perpétuer son nom, a consigné dans une inscription pompeuse, le récit de toutes les constructions dont il embellit sa capitale, devenue, pour quelques années, le centre du monde civilisé. Mais ses premiers successeurs, jaloux les uns des autres, ne surent pas la maintenir à cette hauteur; et, malgré la sage prudence de Nabunahid, père de l'impie Balthasar, cette ville, réputée imprenable, succomba en 538, sous les armes victorieuses de Cyrus qui la réunit au grand empire des Perses.

Si nous voulions maintenant, tenter un aperçu du caractère et de l'esprit de ces peuples si nobles et si fiers, si nous voulions pénétrer dans leur pensée, qui se dévoile principalement pour nous par des monuments lapidaires, par l'art beaucoup plus que par la parole, nous leur trouverions, malgré leurs diversités des ressemblances frappantes : la grandeur, le goût du colossal, le respect de l'autorité divine ou humaine, l'énergie plutôt que la tendresse, la patience plutôt que l'emportement. La poésie chez eux n'est pas individuelle, elle est générale ; elle s'applique à tous comme une loi ; elle se manifeste dans des temples magnifiques dont l'auteur reste inconnu, dans des hymnes grandioses qui apprennent à chacun les mystères de la vie future, qui assimilent les pensées, les actes et les luttes de chaque homme avec les pensées, les actes, les luttes des dieux eux-mêmes, qui font en Égypte de chaque mort un Osiris qui, pour entrer dans la région des béatitudes, doit justifier sa vie et dévoiler sa conscience; ou qui censurent, comme chez les Assyriens, la faiblesse humaine, même chez les plus forts, en mettant dans leur bouche l'aveu de leur insuffisance.

D'un côté, vous avez le sphinx, ce symbole de la puissance effective, alliée à la douceur, tête de femme et corps de lion, grâce et force à la fois ; de l'autre côté vous avez ce résumé aussi étrange qu'ingénieux de toutes les facultés réunies de la vie animale, corps de taureau, ailes d'aigle, tête de roi : type hardi d'une confiance puissante et superbe. Si d'ailleurs l'élite est orgueilleuse, la masse est soumise; les penseurs méditent et conçoivent le grand, les travailleurs l'exécutent bien plus comme un devoir que comme une tâche. Les vainqueurs sont des despotes, les vaincus sont des esclaves; mais ce despotisme est tempéré par la science, par l'intelligence, par l'influence sur les guerriers, des prêtres en Égypte, des Casdims en Babylonie. D'un côté l'immobilité apparente fonde et constitue la moralité, ce premier progrès des sociétés ; de l'autre côté le mouvement, la lutte, l'antagonisme des races sont tournés à l'avantage de tous par ces esprits sévères, qui n'acceptent de la barbarie que sa vitalité, de la conquête que ses émulations créatrices, de la puissance que sa faculté d'entreprendre de grandes choses et de doter les nations de monuments sublimes et de fortes institutions.

Mais s'avance, du fond des déserts, une nouvelle émigration d'hommes simples, énergiques, rêveurs, et ces poëtes de la pensée dépassent la valeur des premiers de toute la supériorité de l'esprit sur la matière : l'un écrit le pacte de Dieu avec les hommes, l'autre chante le poëme de la vie. Chaque peuple a donc eu sa mission et l'a noblement remplie ; le Babylonien a bâti, l'Égyptien a fondé, le Phénicien a navigué, l'Arabe a pensé, l'Hébreu

1. Les taureaux et les sculptures de Khorsabad se trouvent, comme on sait, au Musée de Paris, où l'on a aussi recueilli quelques bas-reliefs de Koyunjik; mais la bibliothèque lapidaire a été transportée à Londres.

a écrit. Seulement, si le premier palais est élevé sur le granit, la première parole est prononcée sur la cendre; et cependant le palais a disparu, et la parole vit encore. C'est que Moïse et Job gravaient dans la mémoire humaine, et que les Ramsès, les Sardanapales ne bâtissaient que sur les sables de la terre.

Heureusement que la science philologique pénètre tous les arcanes; aussi ce qui manquait encore à nos présomptions en preuves écrites, on nous le retrouve tous les jours par la lecture des caractères cunéiformes. Quelle clef précieuse de quels mystères! quelle source inépuisable de faits, d'idées, de documents, d'éclaircissements! Elle est même si abondante qu'elle exigera peut-être l'étude de plusieurs générations de savants. Songez, en effet, que l'Assyrien écrivait sur tous les murs de ses temples, sur chaque brique de ses palais, sur les bijoux de ses femmes, sur les amulettes de ses enfants. Songez que les Annales de l'Assyrie, c'est-à-dire l'amas de ses inscriptions lapidaires, forme des collines, dont la principale a plus de vingt mètres de hauteur sans compter les fondations, sur deux kilomètres de tour; songez enfin que plusieurs amoncellements pareils se rencontrent dans le désert; on cite surtout Birs-Nimroud, Moudjellibèh, et El-Kasr. Que de richesses poétiques, historiques et légendaires, enfouies encore dans les sables; et qui sait si, un jour, la civilisation ne les dégagera pas en Mésopotamie, comme elle l'a fait en Égypte. En attendant, nous ne possédons qu'un atome de ces monticules, que quelques bas-reliefs et quelques cylindres, dont M. Oppert nous offre aujourd'hui une traduction aussi curieuse qu'intéressante.

Tout d'abord voici un chant populaire comme en Chine; c'est sans doute l'œuvre d'un de ces Casdims moitié railleur, moitié mélancolique, qui, assistant à une nouvelle révolution, la supportant sans se plaindre, a voulu pourtant en condamner l'inanité. Quelle grâce sarcastique dans cette imprudence de celui qui quitte son champ pour envahir celui d'un autre, tandis qu'en son absence son propre bien lui est enlevé. Seulement nous ne croyons pas que ce chant soit unique, les quatre premiers vers disent tout; et la seconde strophe nous semble une ironie charmante sur l'impuissance de nos actions, la troisième une prière, et la quatrième une énigme. L'exorcisme qui suit ce petit chef-d'œuvre, a une rudesse qui nous étonne; et l'hymne contient déjà de belles expressions et une fin toute lyrique. Quant à la première dédicace assyrienne nous y rencontrons à la fois et la satisfaction grandiose d'un orgueil sans limite, et un louable respect de la tradition. Elle date du treizième siècle avant Jésus-Christ, et présuppose une grande civilisation ébauchée avant Téglatpalassar Ier.

La suite de cette dédicace énumère avec pompe une série de dieux, et les caractérise d'une façon mieux adaptée encore au ciseau qu'au calame; chaque épithète peint, chaque attribut dessine en traits sobres et forts la figure qu'il veut produire; ce sont des silhouettes de génies : *Assour, le grand dieu, roi de l'assemblée des dieux; Oannès, l'impénétrable; Salman, roi du fluide; Sin, maître des sphères; Nergal, le piétineur, maître des mêlées; Bel-El, l'architecte, le créateur*, etc.

Dans la seconde dédicace de Sardanapale III, c'est au contraire, le dessin le plus large et le plus achevé du dieu suprême. Malheureusement ce dieu, cruel autant que grand, est surtout apprécié comme exterminateur des ennemis de l'empire, et Sardanapale chante sa force en la comparant à la sienne, mais ne songe à l'imiter que dans sa puissance, et non dans sa bonté.

Le troisième morceau, la dédicace de Sargon, présente un contraste singulier avec les autres inscriptions, où la superbe des princes ne s'occupe et ne rend hommage qu'à la grandeur des dieux, appliquée à eux-mêmes. Ici, il s'agit des satrapes, des docteurs, des peuples, de l'État tout entier, et le grand roi daigne jeter un regard autour de lui, et s'apercevoir qu'il n'est pas unique sur la terre, et que l'univers n'a pas été créé

pour lui seul. Ce morceau commence par une énumération des offrandes que le roi offre aux dieux spéciaux de Ninive; il y est question de vases en verre, en ivoire, en or et en argent, de bijoux ciselés, d'idoles sculptées, de produits de mines, d'étoffes teintes en safran, de draps teints en pourpre, d'ambre, de perles, de santal et d'ébène, preuves évidentes d'une civilisation matérielle très-étendue. Puis le roi semble abdiquer une partie du despotisme de ses ancêtres au profit de la justice et du gouvernement des hommes, et constate une vaste hiérarchie où les sages sont comptés autant que les magnats. Enfin ce sont des vœux pour la race royale, pour la durée de son empire et pour l'immortalité de son nom.

Telles sont les œuvres grandioses de l'empire d'Assyrie; cependant la dernière, celle qui est intitulée *Cantique babylonien*, et qui est l'œuvre de Nabuchodonosor, nous semble l'emporter en majesté comme en orgueil sur toutes les pièces précédentes. Quelle merveilleuse accumulation, en effet, de temples à toutes les puissances célestes et à toutes les idées éternelles, aux dieux des montagnes et des villes, des peuples et des rois, de la lumière et de la justice, de la vie et de l'âme immortelle; temples revêtus d'or et d'argent, dont il ne reste plus que des briques; temples qui s'élevaient comme des pyramides, qui s'étendaient comme des équerres, qui s'enfonçaient comme des cavernes, qui brillaient comme des lys, qui joignaient la magnificence à la grandeur, une richesse matérielle à une pensée idéale. Mais le grand roi, tout en songeant aux divinités qu'il adore, n'a pas négligé non plus les populations qu'il protége : il a agrandi et embelli Babylone, a creusé des fossés pour ses six enceintes, élevé des quais contre les crues, construit des conduits contre les orages, jeté des ponts sur son fleuve magnifique, tracé des voies luxueuses entre les divers quartiers de sa capitale, achevé à la fois les murailles de la guerre et les monuments de la paix, et couvert une superficie immense de demeures de toutes sortes pour les dieux comme pour les hommes. Ce résumé poétique de tant de travaux somptueux ou utiles, cette énumération orgueilleuse de son activité et de son génie, cette adresse à la postérité sculptée en lettres colossales sur des monuments immenses justifient et dépassent tous ces rêves de magnificence que les historiens antiques nous avaient racontés de Sémiramis et de Ninus. On ne peut jamais rien exagérer en parlant des Orientaux, rien imaginer au delà de leurs actes. Quand ils en traitent eux-mêmes, ils sont bien autrement pompeux, tout en restant véridiques : c'est un luxe de la parole égal au luxe de l'action; leurs procès-verbaux deviennent des annales et leurs rapports des poëmes.

Mais est-ce sur cette énumération fastueuse de ses gigantesques travaux qu'il nous faut juger Nabuchodonosor? N'y a-t-il pas là, à propos de ses mérites et de ses grandeurs, l'exubérance orientale, l'emphase de style d'une poésie adulatrice? Quelle mémoire définitive restera-t-il de ce prince, tel qu'en ont rêvé les auteurs des *Mille et une Nuits ?* Il est conquérant et bâtisseur; il passe dans l'histoire comme un météore, et sur les peuples comme un fléau; il s'allie avec les Phéniciens contre la Syrie, et quand il a vaincu l'une, il trahit les autres; il prend Jérusalem, vole l'or et l'argent de son temple, et détruit le reste; il ravage le delta d'Égypte, et ne s'arrête que devant la peste, que les cadavres de ses massacres avaient produite; puis il revient de toutes ses expéditions avec une armée décimée, mais avec des files d'esclaves pour remplacer ses soldats. Rentré dans sa ville immense, triomphant et superbe, il enchâsse les pierres précieuses de la Judée dans les assises de son palais, et il passe ses loisirs de conquérant à restaurer, dans toutes ses pompes et ses splendeurs, la cité de ses ancêtres et de sa gloire. Puis sa tâche achevée, son dernier jardin planté, sa dernière tour de combat élevée, les ponts, les quais, les aqueducs, les tunnels de son grand fleuve terminés, il est lui-même ébloui de tant de magnificence, il hésite, il se trouble, il délire. Daniel avait raison : il a été momentanément changé

en bète, il est devenu fou d'orgueil, son rève l'a terrassé.

C'est que l'éternité lui manquant, il avait sans doute voulu immortaliser sa mémoire, et tout à coup les remords lui sont venus sur ses actes de prince, et le doute sur l'éclat de ses monuments. Il a éprouvé la sombre douleur d'avoir fait l'inutile; il a compris que son empire n'avait que des murailles et pas assez de bras pour le protéger; il a senti l'instabilité d'un royaume sans défenseurs, d'un pays sans patriotisme, de sujets sans dévouement. Peut-être aussi, dans un des songes qui déterminèrent sa folie, a-t-il entrevu l'avenir? Dieu donne au méchant la conception de l'enfer et aux orgueilleux le sentiment de l'oubli; et s'il a cru que la postérité le maudirait, s'il a pensé qu'on réprouverait ses guerres de conquérant et ses restaurations de despote, s'il a entendu une juste critique condamner ses murailles qui bouchaient l'horizon, ses palais sans proportions, ses jardins sans étendue, sa ville enterrée sous les fortifications, ses temples superposés comme des blocs, ses murs monotones et ses couleurs criardes, s'il a conçu qu'on ne trouverait un jour ni une bonne action dans sa vie, ni une brique de ses palais; oh! alors, il est vraiment devenu bète, il n'a plus songé qu'à son corps, et il a mieux aimé ruminer de l'herbe avec les bœufs que de ressasser des idées avec les hommes. Enfin, s'il est vrai que, de retour à la raison, il a désespéré de l'avenir de son royaume et de son peuple, et a prédit lui-même la décadence de Babylone, c'est que Dieu a voulu le punir en l'éclairant, et le désoler avant la mort. Destinée pleine d'enseignements, et digne à la fois, et de la malédiction des prophètes, et de l'indulgence de la postérité!

En effet la ville superbe, conquise bientôt après par les Perses, qui réprimèrent sévèrement ses révoltes, et honorée d'une entrée triomphale par Alexandre, peu de jours avant sa mort, vit déchoir rapidement sa splendeur devant les capitales des Séleucides et des Arsacides, Séleucie, Antioche, Ctésiphon, qui enlevèrent tous ses trésors, tous ses chefs-d'œuvre, jusqu'à ce que la fondation de Bagdad par les Califes vînt lui porter le dernier coup. Des briques éparses, des prismes à inscriptions, jonchèrent seuls la plaine où elle s'étalait avec orgueil, croyant à jamais détruite Ninive, son odieuse rivale qu'elle avait deux fois nivelée sous le sol. Mais voici, qu'après vingt-quatre siècles, la terre fidèle rend à la lumière Ninive avec ses palais, ses sculptures, les annales de sa gloire, et l'offre à l'admiration de l'Europe. Curieux contraste, imposant exemple des vicissitudes de l'humanité.

F. G. Eichhoff. — Jules David.

POÉSIE LYRIQUE

ASSYRIE

CHANTS ET INVOCATIONS

TRADUCTION

DE M. J. OPPERT

ASSYRIE

1° Chants casdéens ;

2° Invocations extraites des inscriptions assyriennes ;

3° Cantique babylonien.

Ces traductions, jusqu'ici inédites ou très-peu connues du public, sont dues au célèbre assyriologue M. J. Oppert, dont nous ne saurions trop reconnaître la bienveillance à notre égard.

ANCIENNE CHALDÉE

CHANTS CASDÉENS

Ces fragments très-curieux paraissent pour la première fois dans une traduction quelconque. Ils ont été conservés en deux langues, en *casdéen touranien* et en assyrien sémitique. Les originaux sont en casdéen, et ont été traduits de bonne heure pour le peuple assyrien qui ne les comprenait plus. Du temps de Sardanapale V (VI) (660), de nouvelles copies furent exécutées par ordre du roi, et ce sont ces copies qui, retrouvées par M. Layard, se trouvent actuellement déposées au Musée britannique. Une circonstance curieuse est à noter, c'est que quelquefois la colonne assyrienne est restée en blanc, et porte alors le mot « obscur. »

JULES OPPERT.

STANCES

I

Tu es allé, tu as voulu attaquer
Le champ de l'ennemi;
Il est allé, il a attaqué
Ton champ, l'ennemi.

II

Mes genoux se sont allongés,
Mes pieds n'ont pas de repos,
Et après un chemin sans relâche,
Mon but s'est toujours allongé.

III

Le blé de notre nourriture
S'est élevé tout droit;
L'eau du ciel,
Nous l'implorons.
Le blé de notre abondance
S'est élevé tout droit;
L'eau du ciel, nous l'implorons.

IV

Le fruit de la mort,
Que je le mange.
Le fruit de la vie,
Que j'en produise.

EXORCISMES.

LA NOURRICE.

La nourrice dont le sein est flasque,
La nourrice dont le sein est amer,
La nourrice dont le sein est sec,
La nourrice qui meurt de la sécheresse de son sein,
La femme enceinte dont le fruit s'échappe,
La femme enceinte dont le fruit perce,
La femme enceinte dont le fruit se flétrit,
La femme enceinte dont le fruit ne peut sortir :
Oui le prince du ciel nous en préserve !
Oui le prince de la terre nous en préserve!

LE FASCINATEUR.

L'homme qui fascine les images, qui en fait sortir :
La face de la méchanceté, l'œil de la méchanceté,
La bouche de la méchanceté, la langue de la méchanceté,

La lèvre de la méchanceté, la dent de la la méchanceté :

Que le prince du ciel nous en préserve !

Que le prince du ciel nous en préserve !

HYMNE.

Dieu du feu qui s'élève haut dans le pays,

Héros sans pareil, rejeton des ondes qui s'élève haut dans le pays;

Dieu du feu, par tes flammes sacrées,

Tu portes la lumière dans la maison des ténèbres.

Tu connais les secrets et tu fixes le sort;

Le cuivre et le plomb, c'est toi qui les mêles;

Les tables d'or, c'est toi qui inspires leur contenu;

C'est toi qui aides le dieu Kâsi;

C'est toi qui fais rentrer dans la nuit le plan de l'ennemi.

Qui habites les hauteurs, fils de Merodach, qui fais prévaloir tes lois.

Comme le ciel, qu'il brille,

Comme la terre, qu'il fructifie,

Comme le ciel et comme la terre qu'il dure toujours!

ASSYRIE

INVOCATIONS DE TÉGLATPHALASSAR Ier.

I [1].

Assour, le grand seigneur, qui dirige les légions des dieux, qui donne le sceptre et la couronne, qui a institué la royauté ;

Bel-El, maître, roi de l'univers, dieu Anunaki, père des dieux, maître des pays;

Sin (Lunus), le saint, maître de la couronne (du cercle), qui abreuve les *namriri* ;

Samas (Soleil), arbitre du ciel et de la terre, qui détruit les desseins des ennemis;

Bin, le gardien, qui inonde les districts des ennemis, les monts et les vaux ;

Ninip-Samdan, le héros, qui punit les adversaires et les ennemis, qui fait retrouver le courage;

Istar (Astarté), la souveraine des dieux, la reine de la victoire, l'arbitre des combats ;

Voilà les grands dieux qui bénissent le ciel et la terre, dont la volonté s'étend sur la profondeur et la hauteur, qui ont agrandi la royauté de Teglatphalassar, *Tuklathabalasar*, l'auguste. C'est votre adorateur (des dieux), le pasteur auguste. Vous l'avez élu dans l'attachement de votre cœur; vous lui avez confié la royauté, la couronne suprême ; vous lui avez transmis, avec votre puissance, le pays de Bel; vous lui avez assuré la primogéniture, la suprématie, la valeur. Vous avez consacré pour toujours le sort de sa domination, pour qu'il impose des tributs et des rançons, et pour qu'il règne sur le Sennaar !

II [1].

Comme j'ai honoré et que je n'ai pas profané la maison suprême, le séjour auguste, que j'ai destiné à la demeure d'Oannès et de Bin [2] les grands dieux, mes seigneurs, comme je n'ai pas abandonné le bon but pendant que je travaillais, et comme je l'ai fait atteindre promptement, et réjoui le cœur de leurs grandes divinités ; ainsi qu'Oannès et Bin me rendent heureux pour toujours, qu'ils bénissent l'œuvre de ma main, qu'ils écoutent l'humiliation de ma prière ! Qu'ils m'accordent pour mes jours victorieux des années d'abondance et de bonheur ! Qu'ils m'accompagnent la victoire dans les combats et les batailles ! Qu'ils soumettent à ma domination toutes les contrées qui se révoltent contre moi, les pays rebelles et les princes mes rivaux ! Qu'ils acceptent mes offrandes bénies pour la propagation et la fécondité de ma race ! Qu'ils fondent ma race, ferme comme les montagnes, d'après la volonté

1. Extrait de l'inscription de Teglatphalassar Ier, (1250 avant Jésus-Christ), trouvée dans le temple d'Assour, près du Tigre.

1. Suite de l'inscription de Teglatphalassar Ier.

2. Le même roi avait élevé deux autres temples, l'un à Oannès, l'autre à Bin.

d'Assour et de leurs grandes divinités jusqu'aux jours les plus reculés.

Le récit de ma bravoure, le succès de mes batailles, la soumission des rebelles révoltés contre Assour, que m'accordèrent Oannès et Assour, je l'ai écrit sur toutes mes tables et mes pierres de fondation; j'ai planté celles-ci dans le temple d'Oannès et de Bin, les grands dieux, mes seigneurs pour l'éternité, ainsi que les inscriptions de Samsi mon aïeul; j'ai nettoyé les bas-reliefs; j'ai accompli un sacrifice; je les ai remises à l'ancienne place.

A celui qui dans la suite des jours, dans les temps éloignés, règnera après moi, je dis ceci : Ce temple d'Oannès et de Bin, les grands dieux, mes seigneurs, et ces tours vieilliront et tomberont. Qu'il restaure leurs ruines, qu'il nettoie les tables, les pierres de fondation et les bas-reliefs, qu'il accomplisse un sacrifice purificatoire, qu'il les remette en place, et qu'il écrive son nom à côté du mien; et ainsi soit-il vrai qu'Oannès et Bin, les grands dieux, lui accordent avec bonheur la joie du cœur et le succès dans ses entreprises.

Mais celui qui cache, efface ou oblitère mes tables et mes pierres de fondation, qui les jette dans les eaux, qui les brûle dans le feu, qui les cache dans la terre, qui les lance dans l'air, à un endroit où l'on ne les voit pas, qui en enlève le nom écrit dessus, et y met son nom et s'y approprie les faits racontés dans ce récit, et qui lèse d'une manière quelconque mes inscriptions :

Qu'Oannès et Bin, les grands dieux, mes seigneurs, le maudissent avec force, qu'ils l'exècrent par une flétrissante imprécation! Qu'ils abaissent sa royauté, qu'ils arrachent les bases de son trône, qu'ils brisent la force de sa souveraineté, le glaive de ses serviteurs, qu'ils mettent en fuite ses armées! Qu'ils le fassent pour toujours l'esclave de ses rebelles! Que le dieu Bin, dans la table de sa malédiction, voue son pays à être dépeuplé, et qu'il y répande la pauvreté, la faim, la maladie, le sang! Qu'il ne le laisse pas vivant un seul jour, et qu'il détruise sur la terre son nom et sa race!

INVOCATIONS DE SARDANAPALE III

I [1].

Assour, le grand dieu, roi de l'assemblée des grands dieux ;

1. Extrait d'une stèle de Sardanapale III (923 ans avant Jésus-Christ) trouvée au palais de Calah ou Nimroud.

Oannès (Anou), l'impénétrable, le chef qui règle les destinées ;

Salman-Nisroch, roi du fluide, seigneur des mystères ;

Sin (Lunus), maître des sphères, qui abreuve les *namriri;*

Mérodach, le sage, maître des oracles ;

Bin, l'impénétrable..., seigneur suprême;

Ninip-Samdan, le héros des exploits divins, qui réduit les ennemis;

Nebo, qui transmet le sceptre, le dieu inspecteur ;

Mylitta-Taauth, l'épouse de Bel, mère des grands dieux ;

Nergal, le piétineur, maître des mêlées;

Bel-El le suprême, père des dieux, l'architecte, le créateur ;

Samas (Soleil), l'arbitre du ciel et de la terre, mandataire de l'assemblée :

Istar, la souveraine du ciel et de la terre, qui juge les héros;

Voilà les grands dieux qui règlent les destinées du pays, qui agrandissent la royauté.

II [1].

Ninip Samdan, le suprême, le chef des dieux, le terrible, excitateur mâle, qui dans la bataille ne balance pas dans ses faveurs, fils aîné de primogéniture du dieu Nukimmut, le défenseur des dieux cinq et deux, roi des dieux, enfant de l'empyrée qui surveille le centre du ciel et de la terre, qui ouvre des canaux, qui soumet la terre vaste, le dieu sans lequel on ne dispose pas... du ciel et de la terre,... prince des contrées, qui donne le sceptre et le..... pour régner sur la totalité des villes, le gardien vigilant, le roi qui n'altère pas l'éclat de sa magnificence, auguste parmi les dieux.

Indicateur du Soleil boréal, le resplendissant, le seigneur des seigneurs, dont la main s'étend sur les profondeurs du ciel et de la terre, l'inspecteur, roi des combats, qui subjugue les animaux, lui, le dominateur énergique, seigneur des vallées et des abîmes, le fort qui ne pardonne pas, dont l'œuvre est la ruine; qui saccage le pays des rebelles, qui réduit à l'obéissance la

1. Extrait de l'inscription du monolithe de Sardanapale III, au même palais.

révolte contre le dieu excitateur, qui ne change pas ses intentions, la lumière du ciel et de la terre, qui fait la division entre les flots, qui asservit l'iniquité, qui assujettit ceux qui ne sont pas bons, qui anéantit les ennemis, qui, dans le langage des dieux, se nomme le dieu que personne ne blesse, qui éteint la vie.

Grand souverain, dont la pensée est bonne, qui trône dans la ville de Calach, le grand maître, mon maître!

Sardanapale, le roi puissant, le roi du monde, roi des peuples, roi des territoires dans les quatre régions du soleil, roi des légions des hommes, pupille des yeux des dieux Bel et Ninip, bénissant Oannès et Dagon, serviteur des grands dieux, le *sahtu*. Il bénit (ô Ninip!) ton cœur, le maître, chéri du dieu Bel, dont la puissance dépasse ta divinité. Tu l'aimes, et tu as conduit sûrement son glaive. Le juste, le terrible qui marcha dans l'obéissance d'Assour, son maître, qui ne fut égalé par aucun des rois innombrables des quatre régions. Pasteur des créatures, on ne lui manqua pas de respect.... Il imposa des tributs incomparables. Le roi réduisit ceux qui lui résistèrent, assujettit l'ensemble des légions des hommes. Vaillant, puissant, il foula aux pieds le territoire de ses ennemis, il écrasa les districts rebelles, il les brisa, il partagea leurs dépouilles, le justicier.

DÉDICACES DE SARGON

I[1].

Depuis le commencement jusqu'à la fin, j'ai marché dans l'adoration du dieu Assour, et, dans la règle des hommes sages, j'ai construit ces palais, j'ai amassé des trésors.

Dans le mois de la bénédiction, au jour heureux, j'ai, au milieu d'eux, invoqué Assour, le père des dieux, le plus grand souverain des dieux, et des Astaroth qui habitent l'Assyrie. J'ai présenté des vases en verre, des objets en argent ciselé, en ivoire, des bijoux pesants, d'immenses cadeaux, en grande quantité, et j'ai réjoui leur cœur. J'ai exposé des idoles sculptées, doubles et ailées, des... ailés, des... ailés, des serpents, des poissons et des oiseaux incomparables, des canaux, les . . . . . les... dans les hautes montagnes, les sommets des terres que j'ai conquises de ma main, pour la gloire de ma royauté. . .

. . . .

Il m'a accordé, dans son auguste puissance, une heureuse existence, une longue vie, la noblesse de la race, la constance de la victoire. Je me suis confié à sa grâce.

Le grand seigneur Bel-El, le maître des terres, habite la Mésopotamie, les dieux et les Astaroth habitent l'Assyrie; leurs légions y restent en *pargiti* et *martakni*.

Avec les chefs des provinces, les satrapes, les sages, les docteurs, les magnats, les lieutenants, et les gouverneurs d'Assyrie, j'ai siégé dans mon palais, et j'ai exercé la juridiction.

Je leur ai ordonné de prendre de l'or, de l'argent, des vases en or et en argent, des pierres précieuses, des couleurs, du fer, des produits de mines considérables, des étoffes teintes en *berom* et en safran, des draps bleus et pourpres, de l'ambre, des peaux de veaux marins, des perles, du santal, de l'ébène, des chevaux de la haute Égypte, des ânes, des mulets, des chameaux, des bœufs. Avec tous ces tributs considérables j'ai réjoui le cœur des dieux.

Puisse Assour, le père des dieux, bénir ces palais, en donnant à ses images un éclat spontané! Que jusqu'aux jours les plus reculés il veille sur les issues! Que devant sa face suprême demeure le taureau sculpté, le protecteur et le dieu qui porte le parfait bonheur et la béatitude, et qu'il les fasse rester dans cette maison, jusqu'à ce que ces taureaux se meuvent de ce seuil!

Qu'avec l'aide d'Assour, le roi qui a bâti ces palais se réjouisse de sa progéniture et qu'il septuple sa race! Que jusqu'aux jours reculés durent ces créneaux! Que celui qui y demeure en sorte entouré de la plus haute splendeur, qu'il se réjouisse, dans l'exaltation de son cœur, de pouvoir accomplir ses vœux, d'atteindre son but, et qu'il rende sa splendeur sept fois plus illustre!

II[1].

Et ainsi soit-il que Sargon, qui habite ce palais, soit conservé par le destin pendant des années éloignées, pour une vie longue, pour le

1. Extrait de la grande inscription de Sargo, vers 710, au palais de Khorsabad.

1. Suite de la même inscription.

bonheur de ses entrailles, pour la satisfaction de son cœur, et qu'il se voie arriver à son but!

Qu'il amoncelle dans ce palais des (trésors) immenses, les butins de tous les pays, (les produits des montagnes) et des vallées!

Quiconque dans la suite des jours, parmi les rois, mes fils, me succédera, qu'il restaure ce palais, s'il menace ruine, qu'il lise mes inscriptions, qu'il dresse un autel, qu'il fasse un sacrifice purificatoire, qu'il remette tout en place. Alors Assour écoutera sa prière.

Mais celui qui altère mes écritures et mon nom, (qu'Assour le grand dieu) abaisse son glaive, qu'il extermine dans ce pays son nom et sa race, et que jamais il ne lui pardonne ce péché.

III [1].

« Ninip-Samdan, seigneur des hauts faits (qui font sa joie) rehausse la majesté de Sargon, roi du monde, roi d'Assyrie, vicaire de Babylone, roi des Sumirs et des Accads, qui a construit cet édifice. Fais-le arriver à ses fins, que son éclat soit septuplé. Au milieu du zénith et du zodiaque maintiens son existence, dirige le coup de sa lance, aide sa force. Accorde-lui l'obéissance des nations, la soumission de ses satellites; fais que ses serviteurs le suivent. Puisse-t-il maudire ses ennemis! »

1. Cette prière est inscrite dans une des cours mises au jour par les fouilles de M. Place, dans la partie du palais de Khorsabad qui est dépourvu de sculptures et qui servait vraisemblablement de harem.

IV.

PRIÈRE DE SARDANAPALE [1].

Que le regard de sollicitude qui brille dans ta face éternelle dissipe ma tristesse, et que jamais ne m'approchent la fureur et le courroux du dieu.

Que l'anéantissement de ma méchanceté et de ma légèreté me réconcilient avec lui; car je suis l'esclave de son pouvoir, le serviteur des dieux puissants.

Que de ta face puissante me vienne mon bonheur.

Qu'il brille comme les cieux, et me bénisse par la félicité et par la richesse.

Qu'il soit abondant comme la terre, par la félicité et la multitude des biens!

1. Prière de Sardanapale V (VI), fondateur de la Bibliothèque, vers 665 av. J.-C. Cette prière, d'après M. Oppert ne contient rien qui accuse le langage d'un roi, et appartient, très-probablement, à la liturgie Assyrienne.

BABYLONIE

I.

CANTIQUE DU ROI NABUCHODONOSOR [1].

« Nabuchodonosor (*Nabukudurusur*), roi de Babylone, le seigneur majestueux, l'élu de Mérodach, le maître suprême, l'adorateur de Nébo, et qui exécute les oracles mystérieux, qui a établi le culte de ces divinités et la vénération de leurs êtres supérieurs, le roi-vicaire qui juge sans injustice, qui a pensé jour et nuit à la restauration de la Pyramide et de la Tour et a propagé la gloire de Babylone et de Borsippa; le ministre des dieux, le sage qui se remet aux dieux; réédificateur de la Pyramide et de la Tour, fils aîné de Nabopallassar, roi de Babylone, moi.

« Lui-même il m'a créé, le dieu qui m'a engendré, qui a déposé le germe dans le sein de ma mère.

« Je dis : Je suis né pour gouverner; j'ai restauré les sanctuaires du dieu; j'ai répandu le culte de Dieu, car Mérodach est le grand dieu qui m'a créé, et j'ai glorifié toutes ses grandes œuvres. Nébo, son fils existant, soutient ma royauté : j'ai aussi toujours exalté le culte de sa haute di-

1. C'est la grande inscription sur les merveilles de Babylone, (vers 580 avant Jésus-Christ), traduite en entier par M. Oppert.

vinité. Dans le sein de ma famille, j'ai étendu l'adoration de leur divinité, j'ai moi-même pratiqué le service de leur domination.

« Nous disons : Mérodach le grand Dieu a élevé la tête de ma royauté, il m'a confié l'empire sur les légions des hommes. Nébo, le gardien des bataillons du ciel et de la terre, a chargé ma main du sceptre de la justice, pour gouverner les hommes. Car je ne les ai jamais offensés ; mais j'ai respecté leur divinité ; j'ai fait exercer le culte, pour entretenir le souvenir de leurs noms augustes, des dieux...

« Je me suis recommandé à Mérodach, j'ai pris le pan de son vêtement; il a examiné les motifs de mon cœur jusque dans leurs secrets.

» Sois, ô Dieu, propice au roi que tu as exalté, dont tu as glorifié la mémoire (que ce te soit agréable) dont tu as répandu le nom, auquel tu as confié la loi de la justice.

« Moi, je te bénis, ô Seigneur, moi qui suis la créature de ta main. Tu m'as créé, tu m'as confié la royauté sur des légions d'hommes, comme c'est ta volonté, ô maître, qui as dompté leurs tribus. Rehausse ton suprême empire, ainsi propage l'adoration de ta divinité et excite-la dans mon cœur (ce qui te soit agréable). Qu'ainsi ma vie soit consacrée.

« Lui, le premier-né, le suprême des dieux, a entendu ma prière et l'a acceptée, il a agréé ma requête. Il a inspiré à mon cœur la crainte de lui-même et le respect de sa divinité. Il a dirigé mon attention sur l'observation de ses préceptes, et j'ai propagé le culte de sa souveraineté.

« Dans la dévotion envers lui, les pays lointains, les montagnes élevées, depuis la mer supérieure jusqu'à la mer inférieure, n'ont pas abandonné le chemin de l'obéissance, le sentier de la soumission, n'ont pas méconnu les conditions de la défaite, ni l'obligation de payer des impôts.

« J'ai changé les hauteurs inaccessibles en chemins praticables aux attelages.

« J'ai puni les méchants, j'ai corrigé les plans des ennemis du pays, et je m'en suis emparé en grand nombre. J'ai partagé entre les hommes des objets et du bétail. J'ai accumulé devant le dieu, dans ma ville de Babylone, de l'argent, de l'or, des métaux précieux, de l'émail, du lentisque, des bois de tous noms et de toutes valeurs, une abondance splendide des minéraux des montagnes, des pierres des mers, un trésor énorme, l'aiguillon de la cupidité.

« J'ai entrepris, dans la Pyramide, le grand temple de sa souveraineté, la restauration de la cellule des oracles, où repose le maître des dieux, Mérodach ; j'ai fait monter en l'air la coupole comme un lis (?), j'ai revêtu d'or ciselé le fond, de sorte qu'il resplendit comme le jour, et de pierre, cuivre et plomb le haut du temple.

« Les portes de la Pyramide, celles de . . . .[1], de Kusb et de la Tour, je les fis faire selon les *namriri* du soleil.

« A la Haute-Colline, où se prononçaient les destinées, en dehors de notre ville, se trouvait l'autel des destinées ; on l'érigea dans la Pyramide, dans les... du commencement de l'année, le 8 et le 11 du mois consacré au dieu conservateur du ciel et de la terre, le maître dieu ; on le dédia avec adoration au dieu El, la gloire du ciel et de la terre ; on lui consacra des...., on fixa dans elle la destinée de mes jours prolongés, la destinée de ma vie.

« Cet autel, l'autel de la souveraineté du sublime maître des dieux, Mérodach, avait été construit en argent par un roi antérieur ; je l'ai fait revêtir d'or pur d'un poids considérable. J'ai fait recouvrir avec de l'or ciselé les ustensiles sacrés de la Pyramide, et incruster de verre et de pierre le sanctuaire mystique de Mérodach, de sorte qu'il représente les étoiles du firmament. La merveille de Babylone, je l'ai rebâtie et restaurée ; c'est le temple des bases du ciel et de la terre, dont j'ai élevé le faîte en briques et en cuivre. Car le dieu a dirigé mon esprit sur la reconstruction de la Pyramide ; j'ai incliné la tête devant cette injonction (?). J'ai approprié à la charpente de la cellule des oracles, lieu où repose sa majesté..., les plus grands des arbres que j'ai fait transporter des sommets du mont Liban. J'ai recouvert d'or pur les poutres de cyprès énormes employées à la charpente de la cellule des oracles : les traverses inférieures des cyprès de la charpente ont été émaillées d'or, d'argent, d'autres métaux et de pierre. Je me suis efforcé d'achever la Pyramide ; j'ai imploré dans ce but le roi des dieux, le maître des maîtres.

« Borsippa est la ville de ceux qui exaltent le Dieu, je l'ai ornée. Au milieu d'elle, j'ai fait construire la Tour, la maison éternelle. J'en ai achevé la magnificence avec de l'or, de l'argent, d'autres

1. Le traducteur a dû souvent remplacer des termes inexpliqués, par la transcription en lettres italiques des mots assyriens, que nous avons cru ne pas devoir reproduire ici.

métaux, des pierres, des briques vernissées, du lentisque, du cèdre. J'ai recouvert en or la charpente du lieu du repos de Nébo. Les poutres de la porte des oracles ont été plaquées en argent pur.

« J'ai incrusté avec de l'ivoire la colonnade de la porte du lieu de repos, le seuil et les linteaux, les..... et les..... J'ai recouvert avec de l'argent les colonnes de la porte du réduit des filles. J'ai bâti splendidement l'entrée du lieu de repos, et le pourtour tournant du temple en briques de différentes couleurs, en embellissant par un ouvrage en argent le *dou* des autels, et en construisant les portiques et les colonnes des portes en grandes pierres. J'ai cherché à construire le temple solidement. Pour étonner les hommes, j'ai refait et renouvelé la merveille de Borsippa, qui est le *temple des sept sphères du ciel et de la terre*. J'en ai élevé le faîte en briques, que j'ai couvertes de cuivre. J'ai plaqué de rangées alternantes de marbre et d'autres pierres le sanctuaire mystique de Nébo, le char de sa royauté, le sanctuaire qui fait la gloire des... dans les fêtes de *Suannaki* (Babylone), ses... et les tentes sacrées qui s'y trouvent

« J'ai fait bâtir, semblable à une montagne, en bitume et en briques, aux extrémités de Babylone, le temple des sacrifices, la sainte... du grand maître des dieux, Mérodach, qui préside depuis les premiers jusqu'aux derniers aux.... et aux.... (*annunnaki*).

« J'ai bâti à Babylone, en honneur de la souveraine sublime (Mylitta Zarpanit), la mère qui m'a enfanté, le temple de la déesse des cimes des montagnes, le cœur de Babylone.

« J'ai fait construire, dans Babylone, en bitume et en briques, selon les règles de l'art, au dieu Nébo, le régent suprême qui confère le sceptre de la justice pour administrer les légions des hommes, le temple de celui qui confère le sceptre, son temple.

« J'ai bâti, dans Babylone, au dieu Sin (Lunus), qui inspire mon jugement, le temple de la grande lumière, sa maison.

« J'ai bâti, dans Babylone, en bitume et en briques, au dieu Samas (Soleil), qui inspire à mon corps le sentiment de la justice, le temple du juge du monde, son temple.

» J'ai bâti, en forme d'équerre, et en bitume et en briques, à Babylone, au dieu Bin, qui verse l'abondance dans mon pays, le temple du dispensateur des orages, son sanctuaire.

» J'ai construit, à Babylone, en bitume et en en briques, comme un massif, à la grande déesse (Nana), qui réjouit et qui soutient mon âme, les temples des profondeurs et des hautes montagnes, ses temples.

« J'ai bâti, en entrant dans le mur de Babylone, en forme d'équerre, à la souveraine de la maison d'Oannes, la reine qui a pitié de moi, le temple de . . . . son temple.

« J'ai bâti, à Borsippa, un temple au dieu Ninip-Samdan, qui brise l'arme de mes ennemis.

« J'ai bâti, à Borsippa, à la grand déesse, (Nana), qui procure des jouissances, le grand temple, le temple de la vie, le temple de l'âme immortelle, ses trois merveilles.

« J'ai construit, à Borsippa, en massif, le temple du dieu Ao, qui fait éclater dans mon pays la foudre de la vaticination.

« J'ai fait, à Borsippa, dans le massif qui forme la base de la Tour, en honneur de Sin, qui soutient le côté de mon autorité, le temple des assises d'Oannes, son temple en forme de caverne.

« Imgour-Bel et Nivit-Bel sont les grandes enceintes de Babylone. Nabopallassar, roi de Babylone, le père qui m'a engendré, les commença sans en achever la magnificence. Il en creusa le fossé extérieur; par deux grands . . . en bitume et en briques, il en limita les bords. Il fit les. . . du fleuve Arakhti, et entoura les rives de l'Euphrate d'un quai en briques. Mais il n'acheva pas le reste. A partir de la Haute-Colline où l'on présage l'avenir sur l'autel des destinées, jusqu'à *Me-bour-sapou* (les eaux de la citerne vide). . . de Babylone, près de la porte supérieure, j'ai construit les conduits en briques et en pierres pour la gloire du grand seigneur Mérodach. Car, puisque je suis son fils aîné, qui honore sa mémoire, j'ai fini Imgour-Bel et Nivit-Bel, les grandes enceintes de Babylone. En dehors des . . . de son fossé, j'ai bâti deux . . . puissants, en bitume et en briques, et je les ai joints avec le *kar* que mon père avait tracé, et j'y compris la ville dans toutes ses parties séparées. Je fis construire un autre . . . en briques, le . . . du soleil couchant de l'enceinte de Babylone.

« Je fis remplir le . . . . . . des habitants de Babylone d'un contre-fort en maçonnerie, et je continuai le . . . . . depuis la porte supérieure jusqu'à *Istar* . . . . à la gloire de sa divinité; puis je le joignis avec ce qu'avait fait mon père. Je bâtis ensuite les conduits de

Istar . . . . (qui conduisent) à Imgour-Bel et Nivit-Bel.

« De grandes portes s'ouvraient dans ces contreforts . . . de Babylone; dans certains intervalles, je fis un nombre régulier de ces portes. Au-dessous des eaux, j'en jetai les bases en bitume et en briques. Je fis faire avec art en briques couvertes de cuivre le haut des . . . et les grilles, et ce qui est construit à l'intérieur. J'établis de grandes poutres pour la charpente, et je disposai autour des portes une charpente en poutre, avec des garnitures en airain, (le tout) orné d'écriture et de peinture. Je ménageai dans les seuils des . . . des escaliers tournants et des battants qui s'y mouvaient. J'ai achevé ces portes pour l'admiration des légions des hommes de la plaine.

« C'est ainsi que je me disposai à la construction d'Imgour-Bel, l'enceinte de Babylone, l'indestructible, qu'aucun des rois mes prédécesseurs n'avait faite avant moi. Quatre mille mesures agraires forment la superficie de Babylone, l'œuvre indestructible. Je fis maçonner la puissante enceinte, et le front du soleil levant de Babylone; je fis creuser les fossés et j'en limitai les bords par un ouvrage en bitume et en briques. En dedans, je construisis la puissante enceinte comparable aux montagnes. Je la perçai de grandes portes . . . . et je les disposai avec des poutres de charpente et des garnitures d'airain. Pour que jamais l'ennemi ne tourne son visage vers Babylonne l'impérissable, je fis ceindre la terre par une masse d'eau comparable aux ondes de la mer; les rives étaient comme la rive de la mer . . . . du fleuve . . . . . et les tranchées dans ces fossés, garanties contre l'éboulement, étaient bordées par des talus en terre. Je fis construire les . . . en maçonnerie en briques.

« C'est ainsi que j'ai fortifié la. .. et que j'ai protégé entièrement le pays de Babylone; et j'ai aussi fondé et construit *Tabi-subursu*[1] (bonne espérance) l'enceinte de Borsippa; j'en ai creusé un fossé et j'ai limité les bords par un ouvrage en bitume et en briques.

« Nabuchodonosor, roi de Babylone, que Mérodach le grand seigneur a designé pour la gloire de sa ville de Babylone, moi :

« J'ai fait reluire comme un rayon du soleil la Pyramide et la Tour; j'ai rendu resplendissantes comme la lumière du jour les merveilles du grand dieu. Auparavant, depuis les temps anciens jusqu'aux jours victorieux de Nabopallassar, roi de Babylone, le père qui m'a engendré, il y a eu beaucoup de rois, mes prédécesseurs, dont le dieu a prononcé le nom en le destinant à la royauté. Ils ont choisi des endroits parmi les villes, les ont choyés comme les pupilles de leurs yeux, ils y ont fait construire des palais, et y ont choisi leurs demeures. Ils y ont accumulé leurs butins et entassé leurs richesses. Pendant la fête... du maître des dieux, Mérodach, ils sont entrés dans *Suannaki* (Babylone).

« Et Mérodach m'a créé pour régner. Nébo, son fils vivant, m'a confié sa domination, comme à une âme chérie. J'ai élevé l'édifice de leurs demeures au-dessus de Babylone et de Borsippa. Et je n'ai pas embelli un endroit dans Babylone, la ville pupille de mes yeux, comme j'ai rehaussé le palais, la maison de l'admiration des hommes, le centre du pays, haut et élevé, l'habitation de la royauté dans le pays de Babylone, et qui est dans Babylone, qui s'étend d'Imgour-Bel jusqu'à . . . . le canal du soleil levant, de l'Euphrate jusqu'à Meboursapou.

« Nabopallassar, roi de Babylone, le père qui m'a engendré, avait commencé à bâtir le palais en briques, et avait élevé un autel au milieu. Il avait plongé dans une eau profonde ses fondations, et a ménagé des portes dans les contre-forts des *sulé* de Babylone qui forment ce palais. J'ai saisi la substruction par un ouvrage en brique, y ai déposé la pierre de fondation. Je suis arrivée jusqu'au niveau des eaux et j'y ai mis profondément les bases du palais. Je l'ai construit en bitume et en briques comme des . . . . . J'ai employé pour sa charpente de grosses poutres, de la boiserie en cèdre avec des garnitures de fer, et des briques vernissées en inscription et en peinture et un ouvrage de briques vernissées autour de ses portes. J'y ai entassé de l'argent, de l'or, des métaux, des pierres de tous noms et de toutes valeurs, une collection d'objets précieux, des trésors immenses. J'y ai enrichi une vaillante cohorte (?), la garnison de la royauté. Je n'ai pas érigé le trône de la justice de ma royauté dans une autre ville du pays chaldéen, je n'ai pas choisi ailleurs le siége de ma souveraineté, et je n'ai pas construit des trésorières au milieu d'autres contrées. Mais dans Babylone seule se trouve la tour de ma demeure qui contient les trésors de ma royauté internissable.

1. Ici Nabuchodonosor n'est pas exact, au moins dans l'expression de *fondation*, car le *Tabi-subursu* figure comme enceinte de Borsippa dans d'autres textes, antérieurs au moins d'un siècle.

Dans la crainte de Mérodach, mon seigneur, j'ai humilié mon cœur dans Babylone, la ville qu'il protége : et pour mettre à l'abri le siége de ma royauté, je n'ai pas dérangé sa tente, ni déplacé son autel, ni bouché son canal.

« J'ai fait bâtir avec régularité six enceintes. Pour rendre plus difficile l'attaque ennemie contre Imgour-Bel, le mur indestructible de Babylone, long de 480 stades, qui se trouve autour de Nivit-Bel, le boulevard de Babylone, j'ai fait en dedans des deux . . . en bitume et en briques, un (troisième) mur haut comme une montagne. Dans les profondeurs je fis un ouvrage de briques, mais sur le sommet, je fis, en forme d'équerre, en bitume et en briques, une grande tour pour la demeure de ma majesté. Je l'ai agrandie en même temps que le palais du père. En un mois heureux et un jour propice, j'en ai plongé les bases dans une terre profonde, et j'en ai élevé le faîte semblable à des . . . . . . En quinze jours [1], j'en ai achevé la magnificence et j'ai embelli le siége de la royauté. J'ai disposé dans sa charpente de grandes poutres provenant des hautes montagnes, des cèdres femelles sans écorce, et des cyprès, des . . . . épaisses. J'ai employé des poutres colonnes de lentisque, de cèdre, de cyprès, puis du . . . des peaux de veaux marins, du . . . de l'argent, de l'or et des garnitures en fer, des frises et des bas-reliefs exécutés en briques vernissées au-dessus des portes. J'en ai entouré le faîte avec des . . . en cuivre.

« J'ai fait le mur puissant en maçonnerie, en bitume et en briques, haute comme une montagne. En dedans de ce mur en briques, j'ai fait une enceinte en pierres énormes provenant des carrières des grandes montagnes. J'en ai élevé le sommet à la hauteur d'une montagne.

« J'ai fait construire ce palais pour l'admiration du peuple, et je l'ai rempli de monde *sulê* pour l'administration des légions des hommes. Le respect qu'inspire la force et la crainte immense de la royauté l'environnent. Une chose injuste n'y trouve pas accès. Que jamais l'ennemi n'y tourne sa face : entouré par le mur de Babylone, qui le garantit de toute attaque, il est construit à toute épreuve.

1. L'historien babylonien Bérose, cité par Josèphe, parle des quinze jours dans lesquels le palais fut construit.

« C'est ainsi que j'ai fortifié le pays de Babylone comme des . . . . .

« Je me remets à Mérodach, mon seigneur, et je tends mes mains vers lui.

« Mérodach, chef sublime, maître formidable, tu m'as créé, et tu m'as confié la royauté sur les légions des hommes comme à une âme chérie. J'ai élevé les faîtes de tes tentes sacrées au-dessus de ta ville de Babylone dans le pays chaldéen. Mais je n'ai pas embelli la contrée comme j'ai rehaussé l'adoration de ta divinité, comme j'ai propagé ton culte. Bénis l'œuvre de ma main, exauce ma prière ; car je suis le monarque réédificateur qui réjouit ton cœur, le roi-vicaire sous les cieux, qui a restauré tous tes sanctuaires.

« C'est avec ton aide, ô Mérodach sublime, que j'ai fait cette maison. Que le plus haut bonheur y entre ! Puissé-je l'habiter sans douleur, et y trouver du repos, et y septupler ma race ! Puissé-je dans elle recueillir les tributs immenses des rois des contrées de toute l'humanité, depuis l'étoile de l'occident jusqu'à l'étoile de Nébo, qui est du côté du soleil levant. Que jamais ne vainquent les révoltés, que jamais je ne pardonne l'impiété, et que ceux qui portent haut la tête dans Babylone, y règnent à cause de moi, jusqu'aux jours les plus reculés ! »

PRIÈRE DE NABUNAHID [1].

Dieu Sin, maître des dieux, roi des dieux qui habitent les grands cieux, que surtout s'accomplisse ta grâce sur cette maison, au temps de ton entrée, qui protége la Pyramide, la Tour et le Temple du *Iz* de la grande déesse, les temples de la grande divinité. Propage l'adoration de la grande divinité parmi les hommes, qu'ils soient préservés du péché et que mes œuvres soient stables comme les cieux !

Et si Nabonid, roi de Babylone, a persévéré sans pécher contre la grande divinité, sauve-moi, accorde-moi largement une existence jusqu'aux jours reculés. Et quant à Balthasar (*Bel-sarr-usur*), le rejeton de mon cœur, mon fils aîné, propage à cause de lui, l'adoration de la grande divinité ! Que sa vie soit préservée sans atteinte, aussi longtemps que le permettent les destinées !

1. Extrait de l'inscription de Nabunahid, dernier roi de Babylone, en 550 av. J.-C.

POÉSIE LYRIQUE

CHINE

INTRODUCTION

INTRODUCTION

La Chine, pendant de longues années, a été très-diversement jugée : elle compte d'injustes détracteurs et des admirateurs passionnés. Heureusement, grâce aux importants travaux des sinologues modernes, publiés en France, en Angleterre, en Allemagne, en Russie et en Italie, les historiens futurs pourront asseoir leurs jugements sur des œuvres et des faits mieux connus, et sur une critique scientifique plus assurée et plus approfondie.

En attendant, et quoi qu'on en puisse penser, la Chine s'impose à l'imagination avec ses quatre mille ans de fixité, sa monarchie immémoriale, sa langue unique, ses mœurs si enracinées qu'elles sont devenues inébranlables, ses institutions si anciennes qu'elles sont devenues saintes. Elle n'est pas seulement une nationalité, elle est une absorption de races ; elle n'est pas seulement un empire, elle est un centre attractif; elle est plus qu'un gouvernement, elle est un monde.

Nos notions logiques se troublent en présence de cet étrange pays, où toute pensée se noie dans ses commentaires, où une législation colossale prescrit jusqu'aux moindres mouvements du corps, où une étiquette séculaire détermine hiérarchiquement les saluts, les génuflexions, les prostrations, où une littérature infinie contient des collections de plusieurs milliers de volumes, où une géographie minutieuse décrit le plus petit village, le moindre cours d'eau, nomme chaque propriété particulière, compte presque les arbres de ses forêts et les rochers de ses montagnes, où les encyclopédies, dans la science, se succèdent de siècle en siècle, comme, dans la nature, les feuilles de printemps en printemps, où des annales inextricables ramènent à un milieu solitaire et immuable, la monarchie, les détails infinis des actes publics et des faits particuliers.

Mais nous n'avons pas encore à juger l'ensemble de l'œuvre des Chinois : ce n'est que leur ancienne poésie qui peut être l'objet de notre examen.

L'imagination joue un très-petit rôle chez ce peuple, et le merveilleux même de ses époques antéhistoriques ne ressemble en rien au merveilleux des autres peuples. Ses demi-dieux, ses héros, malgré l'exagération fantastique des formes sous lesquelles on

les représente, malgré quelques rares éclairs poétiques de leurs légendes, sont dans leurs actions, des êtres éminemment pratiques. Si *Tsang-kie* a un front de dragon, une grande bouche et quatre yeux, l'œuvre qu'on lui attribue n'est pas moins frappé au coin de la sagesse et de l'utilité : il trouve les caractères chinois, invente la musique, détermine les rapports entre le roi et le peuple, établit les premières lois, inflige, le premier, des châtiments aux coupables. Si *Fou-hi* a le corps de serpent et la tête de bœuf, si sa mère *Hao-sse* (fleur attendue) l'a conçu par son seul désir, au bord d'un fleuve, environnée d'un arc-en-ciel, *Fou-hi*, n'a pas moins, d'après les chinois, imaginé les huit symboles, remplacé les nœuds des cordelettes par l'écriture, établi le mariage, organisé les cérémonies aux esprits du ciel et de la terre, donné l'écoulement aux eaux, entouré les villes de murailles, créé un ministère d'État, inventé des armes de bois, divisé le ciel en degré, trouvé la période de soixante années, cultivé la musique, fabriqué des filets. Si *Chin-noung* va mesurer la superficie de la terre sur un char traîné par six dragons, l'on ne raconte pas moins qu'il a appris aux hommes à cultiver les champs, à semer les cinq sortes de blé, à se nourrir de grains, à se faire du sel avec l'eau de la mer, qu'il a créé des marchés publics, inventé la médecine et composé des chants sur la fertilité des campagnes.

A l'époque où une partie de ce peuple n'est encore couverte que de peaux et n'habite que des cavernes, leur empereur Yao et son ministre Chun quittent leur palais en pisé, leur chaume sur lequel en été les fleurs poussent et embaument, pour aller dessécher des marais, canaliser des fleuves, défendre leurs sujets contre les inondations qui les menacent ou les fièvres qui les déciment.

Faut-il attribuer à cette préoccupation du progrès matériel, à ce positivisme immémorial, le peu d'imagination contemplative de leurs hymmes et de leurs chants? Toujours est-il que, raisonnables et patients avant tout, les Chinois ont cherché tout d'abord ce qui pouvait constituer une société stable, plutôt qu'ils n'ont rêvé pour leur race une destinée aventureuse; qu'ils ont accepté leur sort terrestre tout en le perfectionnant, plutôt que de demander au ciel faveur sur faveur; qu'ils ont conçu un Dieu suprême, qui ne dispense la vie que pour l'utiliser, plutôt qu'ils n'ont accordé à tous les phénomènes de la nature une action directe sur le bonheur de l'humanité. Laborieux, résolu, modéré dans ses appétits, actif et intelligent dans ses travaux manuels, le Chinois primitif n'a rien du caractère rêveur de l'Arabe, imaginatif de l'Indien, pieux de l'Iranien, sévère de l'Égytien ; il semble plus terre à terre, et ne tente pas d'escalader le ciel, afin de s'épargner une chute possible et un labeur inutile. Leurs princes favorisent l'agriculture, leurs philosophes exaltent la raison, leurs poëtes aiment le vrai et ne chantent que pour se réjouir de la paix ou pour se plaindre de la guerre. Le *Chî-kîng*, ce recueil poétique, devenu un livre sacré par respect sans doute pour la tradition, est remarquable surtout par le bon sens de ses idées, la justesse

de ses appréciations, la franchise de ses sentiments. Il est le complément naturel du *Chou-King*, le livre des annales, tant il est exact dans ses peintures, véridique dans ses faits, équitable dans ses jugements, sincère dans la joie comme dans la douleur, dans l'éloge comme dans le blâme, et jusque dans les soupirs de sa mélancolie.

Mais, en tête de la transcription des chants du *Chî-Kìng*, qui sont d'une époque relativement civilisée, c'est-à-dire d'organisation, nous avons dû reproduire les plus antiques poésies chinoises, dont nous devons la traduction à l'éminent sinologue, qui a bien voulu accorder à la *Bibliothèque Internationale universelle* le concours de son expérience et de son talent. Or, quel peuple nous représentent ces épaves vénérables de l'esprit humain, plus antiques que la vocation d'Abraham? Un peuple pasteur et défricheur, rude dans sa vie quoique timide dans sa pensée, économe de ses forces sinon de son temps, sobre et sage en un mot. Il n'a encore parcouru que les pentes agrestes du Chen-si; mais il avance peu à peu, combattant une nature ingrate plus souvent qu'un rival humain, dévoué à un labeur continu, qui est pour lui la source du bonheur tranquille auquel il aspire. Cependant les eaux sont torrentielles, la terre est meuble et boueuse à la fois, le ciel est chargé de nuages sinistres, la plaine est remplie de mares d'eau menaçantes et traîtresses, la vache hésite à s'aventurer, les moutons se massent avec terreur; mais le Chinois se met à la tête de son troupeau, s'obstine dans sa marche, et affronte la nature pour apprendre à la dompter. Cette race solide et persévérante n'a pas été un jour à conquérir ce vaste royaume où depuis elle a prospéré si longtemps ; poussant à l'orient jusque vers la mer, peuplant les déserts et fécondant les deltas, sans réclamer à quiconque appui ou secours, sans demander à d'autres qu'à ses ancêtres des lumières, des conseils et des directions, elle s'est confinée dans un coin du monde pour s'y maintenir à jamais.

Le Chinois, par son développement sur place, et isolé de tout autre contact humain, semble offrir à l'histoire de la pensée et de l'action les termes suprêmes de l'instinct pur : il développe tout ce qu'il a en lui, mais ne va pas au delà; et, n'empruntant pas aux autres la tradition civilisatrice et la somme des sciences acquises, il est obligé de tout inventer par lui-même pour pouvoir améliorer son sort. Sorte de castor humain, il délaye la terre pour s'en faire une habitation dans la plaine, et pouvoir quitter la caverne des montagnes ; il devine les pentes des terrains qu'il parcourt, et il dirige la surabondance de leurs eaux ; il dessèche ses marais pour y semer de l'orge ; il assemble ses cailloux pour en faire des pierrées ; il se fait un génie protecteur de deux immenses fleuves qui, sans son industrie vigilante, l'auraient inondé ; il plante dans leurs vases un roseau qui dans un an devient un arbre, le bambou ; il soigne l'herbe utile à ses bestiaux, et fait arracher par ses femmes le plantain de ses prairies. Sa patience fait sa force, et sa persévérance fera sa prospérité.

Et maintenant, quelle est la preuve indubitable de cette activité primordiale? c'est le *Chî-Kîng*; et quel est l'âge de ces poésies si anciennes et si curieuses? Pour quelques-unes on l'ignore; car dans la confusion des chronologies orientales, il est impossible d'attribuer une époque fixe à plusieurs de ces chants, recueillis d'abord par ordre de quelques sages empereurs, qui voulaient s'assurer de l'état réel de leurs sujets. Tout porte à croire cependant que cette époque a dû précéder de longtemps son pieux récenseur, Confucius, ce philosophe, unique dans le monde, qui a doté son pays de ses livres sacrés, qui seul a suffi pour rassembler les archives éparses et les origines mystérieuses du grand peuple qui nous occupe. La date positive de onze siècles avant notre ère n'est vraiment acquise qu'aux poésies qui chantent les vertus de Wen-Wâng et *Wou-Wâng*, fondateurs de la dynastie des Tchêou. Or l'incendie des livres, dû à la méfiance ombrageuse de l'empereur *Thsin-Chi-Hoang-Ti*, n'aurait pas eu, d'après les dernières recherches de nos sinologues, toute l'importance désastreuse que jadis on s'imaginait. L'amour des lettres, déjà profondément enraciné dans l'esprit de l'élite chinoise, aurait suffi à conserver un grand nombre de manuscrits utiles, soit par la mémoire, soit par le dévouement, soit par un exil volontaire avec les chers pénates. Aussi n'avons-nous rien perdu de la compilation de Confucius, et comme il a eu en sa possession trois mille de ces chants primitifs, pourquoi n'en-a-t-il conservé que trois cents? Pourquoi un choix dans des documents si précieux? Nous ne le savons pas, et nous sommes indécis à louer ou à condamner le critique philosophe. Bornés à ce petit nombre de matériaux, ne pourrions-nous pas d'ailleurs en imaginer d'autres plus poétiques peut-être, mais que le grave compilateur aura laissé tomber dans l'oubli par dédain pour la pensée inapplicable, pour les développements excessifs, pour ce qui fait souvent l'originalité, la grâce et la valeur de la poésie. Il s'en suit qu'il ne serait pas juste de juger le sens poétique des Chinois sur des extraits sévèrement choisis par un homme d'un génie trop raisonnable peut-être. La raison est quelquefois ennemie de la poésie : elle la trouve redondante et creuse, parce qu'elle ressasse ses sentiments et accumule ses images. Il faut donc nous résigner à cet abrégé encore si intéressant, et peut-être se trouvera-t-il un jour un Niebhur poétique qui, à l'aide de ces documents incomplets, rétablira le tableau général des idées, des sentiments, des progrès intellectuels d'un peuple si éloigné et si différent de nous.

Nous devons à l'éminent sinologue M. Pauthier une traduction des poésies *correctes* du *Chî-Kîng*, ainsi que de la préface si curieuse attribuée à Confucius, suivie de celle de Tchou-Hî, non moins curieuse sous tous les rapports. Par *correctes*, on entend les poésies dont la morale, et, pour ainsi dire, l'orthodoxie sont les plus irréprochables. Or, il y avait sans doute de ces chants *corrects* dans chaque section du *Chî-Kîng*, qui nous semble contenir à la fois des élégies et des idylles; puis des pièces plus élevées de ton, et qui traitent des vertus ou des

douleurs, des plaintes ou des actions de grâces de la classe qui se rapproche le plus du trône ; puis encore quelques chants de guerre et de triomphe, et des sortes d'odes à la louange de Wên-Wâng et de son fils Wou-Wâng, types des bons et grands princes ; enfin des hymnes, écrits postérieurement, et qui paraissent invoquer l'appui céleste des premiers Tchêou, des empereurs bienfaisants auxquels on voue un culte d'admiration, et qu'on propose comme modèle à tous leurs successeurs. Apprécions donc à notre point de vue tout occidental ces poésies diverses, avant d'en donner l'appréciation chinoise par Confucius lui-même, et par Tchou-Hì, l'un de leurs plus illustres commentateurs.

La première section, si ingénieusement appelée *Voix populaires*, ou plutôt souffles du cœur de tous, nous paraît, malgré sa concision et sa sobriété, généralement naturelle, naïve ou touchante, quoique un peu maniérée et prétentieuse parfois. La pièce de vers qui ouvre les chants *corrects* du *Chî-King*, est intitulée épithalame, et commence par une esquisse de la nature, par une comparaison toute locale avec des oiseaux dont les chants se répondent parmi les roseaux, et avec des fleurs aquatiques que tourmentent les courants. Elle ne manque ni de charme, ni de sensibilité, et on est tout étonné qu'à l'époque reculée où elle nous transporte, on puisse rencontrer déjà tant de douceur dans les sentiments, et tant de grâce dans leur expression. La nature joue aussi un rôle aimable, mais trop court, dans la seconde et la troisième élégie. Toujours des fleurs, des papillons, des oiseaux ; mais pourquoi ce souvenir utilitaire, à propos de la cuisson des fibres de la plante *Koh* pour en fabriquer des tissus ? Ne prouve-t-elle pas que la jeune princesse, qui doit temporairement se séparer de son époux, et dont les regrets devraient être la seule pensée, n'en est pas moins une Chinoise aussi positive que bonne ménagère. Dans le quatrième et le cinquième morceau le refrain seul a quelque parfum poétique. La sixième pièce a aussi un commencement gracieux, mais elle tourne court, et manque d'haleine. Quant à la cueillette du plantain par les jeunes filles qui l'égrènent, on ne sait pourquoi, tout en en conservant quelques tiges dont elles se parent, cela plaît par sa simplicité toute primitive. Il y a encore dans cette première section, quatre autres chants, dont l'un est une allégorie incompréhensible, dont l'autre contient d'excellents conseils donnés aux femmes, mais sans une bien vive inspiration ; et dont les deux derniers sont tellement en dehors de nos mœurs que nous ne saurions comment les apprécier.

On ne connaît guère l'objet et le sens du premier chant de la seconde section. Les trois suivants, au contraire, honorent clairement les qualités laborieuses des épouses des princes feudataires, ainsi que leur fidélité à toute épreuve. Le cinquième chant, à la louange d'un souverain, est ingénu, et a bien le caractère populaire. Le sixième chant est tout local, et prouve de nouveau le respect des Chinois pour leurs anciens rites, tout en ayant un petit vernis épigrammatique, qui ne manque pas d'une certaine originalité.

C'est encore par l'attachement aux rites anciens qu'on explique le chant neuvième. Quant au septième, il contient le plus naïf éloge de la simplicité primitive des jeunes Chinoises à la cour de Wên-Wâng. Il y a une douleur vraie dans l'élégie huitième, quoique la jeune femme pense plutôt à son chagrin qu'à celui de son mari. Mais l'énigme du chant dixième a besoin d'explication, et il faut avouer que celle du commentaire Chinois est quelque peu obscure. Par contre, le chant onzième est gracieusement naturel, et ces pauvres suivantes délaissées ont raison de se plaindre que la joie fait parfois oublier le devoir. Le chant douzième est aussi très-naïf et très-charmant : des jeunes filles redoutent l'empressement de leurs amoureux et leur recommandent de ne pas déranger le mouchoir qui pend à leur ceinture et surtout de ne pas faire aboyer le chien. Les chants treizième et quatorzième célèbrent en trop peu de mots, l'un le mariage d'un prince, l'autre son adresse à la chasse ; mais, moins les premiers vers, indiquant comme toujours un nouvel et particulier aspect de la nature, c'est plutôt la constatation d'un fait que son développement. Il est probable que ces courtes chansons ne sont que des fragments et non des pièces complètes.

Nous voici arrivés à une partie moins intime et plus accentuée, et qui nous peint une époque de l'histoire chinoise, aussi bien que des mœurs locales. Le premier chant de cette nouvelle partie a déjà plus d'ampleur que les précédents, et nous offre quelques détails précieux sur les réceptions des bien méritants à la cour agreste des antiques empereurs : celui qu'on reçoit est à la fois un homme de bien et un excellent *musicien*, couleur locale. Les deux chants suivants, qui ont une rapidité imitative, donnent une juste idée du zèle des fonctionnaires pour servir leur prince et être utiles à tous. Quant au quatrième, quoique faisant un juste éloge de l'union entre frères, il semble, dans sa cinquième strophe, en contradiction avec ce qui précède et ce qui suit. Est-ce une ironie, dont on ne discerne pas l'à-propos ? Le chant cinquième a bien le caractère que nous attribuons aux Chinois, de bons sentiments dominés par un égoïsme naïf et sincère : c'est un hôte qui se fait une joie réelle de bien traiter ses amis, mais s'ils ne se rendent pas à son appel, il ne s'en préoccupera pas autrement. Le chant sixième a de la gravité, de l'ampleur et semble d'une époque ou d'un auteur civilisé ; il y a là des vœux exprimés avec un majestueux respect pour un prince qui en semble digne, et la poésie s'élève avec le sujet, et la nature sert à de nombreuses comparaisons de force, et de grandeur, les plus justes et les plus nobles.

Les trois chants suivants forment comme un petit poëme militaire, qui prouve bien la sagesse instinctive du Chinois : pour les soldats eux-mêmes la guerre est un fléau ; quand elle ne met pas les provinces à feu et à sang, elle sépare, pour le moins, la jeunesse la plus vigoureuse de la famille, du pays, des soins de la culture, des travaux utiles. Toutes ces idées vraies, dont nous cherchons encore l'application de nos jours, sont exprimées ou

sous-entendues dans des vers qui ont peut-être plus de trois mille ans de date. Le premier de ces chants est une mâle élégie de soldats dévoués à leur devoir, qui tout en restant à leur poste des frontières, regrettent leurs pénates et leur famille, et qui constatent mélancoliquement l'approche de l'automne et l'époque de leur retour. Mais des renforts arrivent, et ils ne pensent plus qu'à combattre et à vaincre. Après les soldats, le général, à son tour, nous fait, dans le chant suivant, la confidence de ses préoccupations et de ses inquiétudes; mais le devoir l'emporte sur la fatigue, il déploie ses étendards, fait marcher ses troupes et triomphe des barbares *Hien-yan*. Enfin, dans le dernier de ces morceaux, l'homme, avec ses faiblesses, ses regrets, ses chagrins reparaît; malgré sa victoire récente, il sent que son exil se prolonge par trop, et il se découragerait complétement si l'heure du retour définitif n'allait enfin sonner. A notre sens, cette seconde partie paraît supérieure à la première, sinon peut-être par la naïveté des tableaux, à coup sûr par leurs développements plus précis, plus significatifs et plus hardis. Il y a là l'âme énergique, quoique douce de l'ancien Chinois; il y a là un mélange tout à fait original de rudesse native et de sentiments délicats.

Ainsi se termine, avec une plus grande importance dans les sujets traités et dans les détails fournis, la deuxième partie du *Chi-King*, partie que les Chinois nomment *Siao-Ya*, c'est-à-dire *Petite excellence*, en distinction de la troisième partie *Ta-Ya*, *Grande excellence*. M. Pauthier explique dans les notes de sa traduction la valeur et la portee de ces divisions toutes locales. Quant à nous, qui ne jugeons ici qu'au point de vue littéraire ou historique, nous serions tentés de prendre pour une poésie toute officielle l'ode qui commence cette troisième partie ; elle est noble, juste sans doute, mais sans élan, sans inspiration, sans enthousiasme. La nature n'y apparaît plus, et la fraîcheur de ses tableaux, quelque abrégés qu'ils soient dans les chants précédents, n'y repose pas du ton solennel, convenu, pompeux, et de la banalité des louanges. Il y a plus de vigueur et d'accent dans le second dithyrambe en l'honneur de l'empereur modèle, Wên-Wâng, parce qu'au moins l'intervention divine, quoique vague et froide, donne plus directement aux faits rapportés sa sanction supérieure et grandiose. Rien, au contraire, de plus intéressant et de plus sincère dans le troisième chant, que l'origine modeste du fondateur de la dynastie des Tchêou. On voit la colonie arriver entre ses deux rivières, y bâtir d'abord des cabanes en terre, se partager le terrain, se distribuer les emplois, s'installer près des plantes nourricières, choisir l'emplacement de la ville future ; puis chacun se mettre à l'œuvre, et les ateliers retentir des bruits divers et imitatifs du travail, et le tambour exciter le zèle de chacun ; enfin la colonie prend de plus en plus de la consistance, de la force, du courage, et bientôt elle affronte les barbares qu'elle réduit à *ne pouvoir plus que rugir comme des ours*... C'est un tableau complet, quoique pas assez brillant de couleur.

Le chant suivant est un nouveau panégyrique de Wên-Wâng, qui nous offre des détails curieux sur la civilisation hâtive de son empire. On taille le jade, on cisèle l'or; on dirait qu'il y a des siècles de distance entre cet état de prospérité et les commencements difficiles du chant précédent. Le chant cinquième de cette section exprimerait-il déjà le dédain d'un luxe si bien acquis pourtant, et d'une abondance, résultat du travail? Ou bien faut-il y voir l'apologie de cette sagesse qui consiste à savoir se passer du superflu, et à se tenir toujours préparé aux vicissitudes de la vie? Le chant sixième est encore l'éloge mérité des vertus intimes de l'unique héros de cette section, toujours Wên-Wâng; mais ce qu'il y a de vraiment délicat, c'est qu'on en reporte le mérite à sa mère et à l'éducation qu'elle lui donna. Le style est sévère, sobre, clair, mais peu poétique. On voit bien que Confucius a recherché dans ses choix plutôt la morale que la poésie. Le chant septième est dédié à la mémoire des ancêtres du prince-type, et commence non sans grandeur par un coup d'œil jeté d'en haut par le souverain suprême, *Chang-ti*, préoccupé de la façon dont ses *fils* gouvernent leurs sujets. Il voit que certaines régions laissent à désirer dans leur exploitation rurale, et il inspire à Taï-Wâng la pensée salutaire de faire émonder le bois surabondant, arracher le bois mort, tailler les saules et fagoter leurs élagages. Rien de plus naïf que cette intervention divine, dans l'œuvre forestière, que l'éloge des vertus pratiques du prince-bûcheron. Aussi prospère-t-il, et recommande-t-il plus tard à son fils de préférer toujours le travail agricole à la guerre et de se contenter de se garantir contre les déprédations et les pillages des hommes barbus de *Mi*. Remarquez ici la haine de l'homme sans barbe contre l'homme barbu, c'est une antipathie de races, jointe à une rivalité de possessions. Aussi Wên-Wâng, malgré les conseils de son père et la tradition pacifique de ses ancêtres, chercha-t-il à détruire les perpétuels ennemis de sa race et fonda-t-il l'unité de l'empire, tout en restant simple dans ses mœurs et dans ses goûts, et tout en dédaignant l'appareil d'une inutile magnificence, ce dont Dieu le loue par sa propre bouche, audace poétique à laquelle les chantres chinois ne nous ont pas habitués. Après avoir conquis et pacifié, Wên-Wâng, comme tous les véritables fondateurs, construisit, et le chant huitième nous énumère ses travaux: c'est d'abord la *Tour de l'intelligence* qui semblerait plutôt un observatoire qu'un phare, comme le pense M. Pauthier; c'est ensuite un parc peuplé d'animaux, une sorte de jardin d'acclimatation; enfin un *Pavillon d'étude*, une vraie demeure de savant. Les deux derniers chants de cette partie sont à la louange de Woû-Wâng, digne fils de Wên-Wâng. Ils font honneur au père des exemples qu'il a donnés, et au fils de les avoir suivis, tout en renforçant l'empire, et fortifiant la capitale. Voilà donc six chants choisis, qui forment comme la couronne immortelle d'un prince aussi magnanime que généreux, laborieux et juste, aimé du peuple, et dont les vertus, immortalisées par la poésie et par le respect des traditions, ont été

proposées comme modèle pendant trois mille ans à tous les potentats de dix-huit dynasties.

La quatrième partie, celle des hymnes, quoique d'un style généralement élevé, noble et simple, ne nous paraît pas si intéressante que les trois précédentes, faute de détails spéciaux, de couleur locale, d'images, de métaphores, de mouvements, de verve, d'enthousiasme, en un mot de tout ce qui constitue la vraie poésie. Pourtant l'hymne deuxième a un majestueux début, l'hymne quatrième a une grande hardiesse d'allure, l'hymne huitième contient un précieux éloge de la paix, l'hymne dixième honore religieusement un prince agriculteur, Héou-Tsi; mais le tout est trop compassé, trop étriqué et trop monotone de forme et d'idée. Quant à la deuxième section de cette quatrième partie, elle nous semble plutôt archéologique que littéraire; elle excite la diligence des préposés à la culture, à l'enseignement agricole et à la musique, et se réjouit, en termes modestes et convenables, des riches moissons et du bon vin.

Outre les poésies *correctes*, qui ne sont pas en très-grand nombre, et qu'a traduites M. Pauthier avec autant d'exactitude que de science, comme le recueil du *Chî-Kîng* n'est connu du public que par la traduction latine du père Lacharme, éditée en un petit volume in-douze par le célèbre secrétaire de la Société asiatique, M. Mohl, digne successeur des Abel Rémusat et des Burnouf, nous avons cru devoir donner une reproduction en français de l'œuvre de Lacharme, que semble avoir adoptée, et recommandée aux curieux, l'un de nos orientalistes les plus distingués; nous avons même cru devoir respecter les notes les plus importantes du père Lacharme, quoiqu'elles soient bien loin d'avoir la précision et la valeur des notes de M. Pauthier.

Les deux premières sections (III et VI), que nous donnons de cette traduction, ne sont composées que de chansons intimes, aux refrains naïfs, remplies d'une certaine grâce monotone, mais d'une concision souvent regrettable; et qui ne nous donnent que des aperçus assez vagues, quoique toujours curieux sur les mœurs simples et les sentiments doux des particuliers. Les femmes s'y lamentent sur l'absence de leurs époux, les jeunes filles y rêvent un mari, les amants soupirent, les cœurs s'y confondent dans des vœux généralement chastes et purs. Quant aux hommes, ils semblent attachés à leur pays d'un amour si vif qu'ils se désespèrent de le quitter, même pour aller défendre la patrie commune. Rien d'héroïque, rien de stoïque, mais aussi rien de théâtral, rien d'apprêté; une grande franchise dans les sentiments, et nulle dissimulation de ce qu'il y a en nous de plus naturel et de plus vif. A la section VII, commence, avec beaucoup de scrupule et de ménagement, la critique des princes dégénérés; c'est d'abord le prince Chou, que la note du père Lacharme accuse d'un grand crime, et dont on condamne le faste insolent, en montrant que, lorsqu'il part à la chasse avec ses nombreux compagnons de débauche, qu'il traverse la campagne ou les villages, tout le monde reste clôturé chez soi sous prétexte de ne pas oser rivaliser

avec son appareil nombreux et les quatre chevaux de son char. On avoue dans une autre pièce qu'il combat les tigres les plus redoutables, qu'il les enlace et les étouffe dans ses bras puissants ; cette vigueur extraordinaire implique un contraste singulier avec la bonhomie ordinaire des chantres du *Chî-Kîng*. Est-ce aussi une satire déguisée que ce chant cinquième, qui nous dévoile qu'on avait oublié de relever la garde des frontières, et que son général l'avait laissé se débander et s'abandonner à tous les jeux? Mais bientôt reprennent les chansons particulières d'une femme dédaignée, ou d'une autre femme qui engage son mari à se lever de grand matin pour aller à la chasse. Puis ce sont l'éloge d'une beauté ravissante, ou l'attente mélancolique d'une jeune fiancée, ou la pudeur d'une autre, ou les vœux sincère de deux amants, le tout toujours mêlé de quelques traits charmants de la nature ou de la vie intime, indiqués avec une certaine variété de détails qui en bannit le vulgaire et le commun. Le chant XIX pourtant se détache par sa grâce délicate et l'originalité de sa conception : c'est un époux modèle qui, tout en décrivant la beauté des autres femmes, réunies aux portes orientales de la ville, leur préfère sa femme plus simple et qu'il trouve aussi jolie : fidélité naïve et de bon exemple.

La section VIII, composée des odes du royaume de Tsi plus florissant, plus étendu et plus prospère que les autres, débute par une chanson charmante où la reine engage son époux à se lever pour donner audience et rendre la justice ; et cependant l'ode cinquième est une satire contre l'activité fébrile d'un roi qui donnait des ordres contradictoires, et le chant sixième contient une note du père Lacharme, qui accuse un autre prince de ce royaume modèle d'inceste et de débauche, quoiqu'il ne s'agisse dans cette chanson que des formes du mariage. Le septième morceau a bien le caractère chinois, on y recommande de ne pas cultiver plusieurs champs à la fois, et en même temps de ne point trop se chagriner à propos d'un absent : est-ce encore là une allusion satirique? Le traducteur ne le dit pas. Les chants neuvième et dixième parlent d'une princesse que le père Lacharme dénonce comme criminelle, et dont on ne condamne que la légèreté et la dissipation avec tous les scrupules et toute la prudence possibles. Le chant onzième est une élégie assez délicate à propos du fils de cette princesse qui, modeste dans ses allures et, pour ainsi dire, honteux de sa naissance, brille pourtant par sa beauté et son adresse à lancer le javelot et à tirer l'arc. Nous ferons remarquer, dans ce chapitre, une sorte de contrainte dans le langage des poëtes, et une forme allégorique dans leurs chants, qui impliquent à la fois et la timidité des auteurs, et les qualités équivoques, pour le moins, des princes et de leurs ministres.

L'auteur du premier chant de la section IX, croit devoir critiquer la simplicité des gens du royaume d'Ouei, qui ne lui paraissent parcimonieux que parce que les femmes y cousent elles-mêmes leurs chaussures, pendant que leurs maris sont aux champs. C'est là pour nous, un important et curieux détail de mœurs, et une preuve de sim-

plicité native, fort précieuse au point de vue historique. Le chant troisième est une justification personnelle d'un haut fonctionnaire, et en même temps une sorte de déclamation générale contre les jugements erronés des hommes. Les chants quatrième et cinquième sont des plaintes d'un expatrié, d'un soldat malgré lui, qui préfère à sa destinée errante le sort des laboureurs ; et ces deux chants, joints à la pièce quatrième de la section xv, forment un véritable petit poëme de regrets, de tristesse et de nostalgie. Le chant sixième est une description de chasse princière : le Chinois aime le clinquant, les chevaux caparaçonnés, les étoffes voyantes, les grelots, et il les décrit avec plaisir. Quant au chant septième c'est une satire allégorique contre des ministres avides qu'on compare à des rats. Comme on le voit, le royaume d'Ouei, par les doléances et les satires que contiennent quelques-uns de ses chants, n'avait vraiment rien de *correct*, quoique cette expression toute chinoise s'applique surtout au sujet et au sens des poésies en elles-mêmes.

Le chant premier de la section x est d'une allure nouvelle et réjouie, il invite au rire, aux délassements, aux réjouissances, mais avec mesure, sagesse, *convenance*, et seulement après la journée de travail. Le chant deuxième contre un avare, brille d'un esprit de bon aloi et d'une verve relative, elle contient cette idée ingénieuse : *Pourquoi fait-il consister la vie dans le nombre des jours?* Les derniers vers du chant troisième sont une énigme inquiétante; des révoltés, dit le père Lacharme, se soumettent et louent le prince qu'ils ont fini par reconnaître, mais quel sera leur sort pour qu'on n'ose pas le leur apprendre? Le chant cinquième est insignifiant ; mais le chant sixième est la touchante élégie d'un orphelin, qui se compare à un arbre de la route abandonné et sans soutien. Après cette dernière poésie tout intime, on revient à l'éloge banal d'un souverain, tandis que le chant suivant critique les occupations multipliées des fonctionnaires qui n'ont pas le temps de cultiver leurs terres. Remarquons ici un rare et jusqu'alors unique appel au Dieu du ciel, mais du ciel physique, *aux cieux azurés :* c'est comme le maître indifférent des domaines célestes qu'on prend à témoin, plutôt qu'on ne l'implore. Avec le chant dixième, nous revenons à la vie intérieure, c'est une véritable allégorie, qui ne manque pas de grâce : *Je suis un simple poirier du chemin, mais je voudrais abriter et rafraîchir les gens de bien.* Le chant onzième est la plainte d'une femme séparée de son mari au service du roi, et le chant douzième déclame non sans vigueur contre la calomnie.

Dans les sections xi, xii, xiii, xiv, xv de la première partie, et dans les trois premiers de la seconde partie se poursuit et se prolonge le cours paisible et monotone de la poésie chinoise : ce sont toujours des femmes malheureuses, mais uniformément inspirées, des éloges de princes quoique de plus en plus rares, des dévouements amicaux, nombre d'épithalames, quelques critiques de mœurs, des réceptions, des chasses, des justifications, des panégyriques, en un mot, des lieux communs en abondance ; mais déjà perce, dans certaines sati-

res, le mécontentement populaire contre la faiblesse ou contre les vices des rois. Exceptons pourtant de ces œuvres, sans saisissante originalité, une énergique dénonciation contre l'exécrable coutume d'enterrer vifs des guerriers avec leurs princes morts ; la double justification par lui-même d'un prince injustement accusé, poésie d'une forme allégorique très-ingénieuse et d'une verve très-poétique ; et un éloge tout local de l'agriculture, véritable géorgique chinoise dont certains détails ne manquent ni de grâce, ni d'exactitude, ni de précision, esquisse nette, délicate et morale.

Mais nous avons hâte d'arriver à la seconde partie des chants non *corrects*, où les Chinois, indignés des crimes de leurs chefs, les dénoncent, les maudissent, se désespèrent, et trouvent plus de véhémence, de verve et de poésie à invectiver le vice qu'à louer la vertu. Le chant septième de la section IV est déjà un anathème énergique contre un prince violent, qu'on compare à une montagne encombrée de broussailles impénétrables, et une lamentation sur les misères des gouvernés et l'incapacité des gouvernants ; après ces audacieuses déclamations, l'auteur Kia-Fou est tellement pénétré des vérités qu'il atteste qu'il a le courage de se nommer. Le chant huitième, sur les malheurs du temps, et qu'on attribue à un seigneur qui avait un titre élevé et de hautes fonctions, est le même que celui cité dans les notes de l'*Histoire universelle* de César Cantu ; c'est une véhémente condamnation des princes fainéants et impuissants de la dynastie des Tchéou. Le chant dixième est encore une lamentation sur la décadence de la famille impériale ; et, cette fois, les reproches vont jusqu'au ciel, qui semble accabler la terre de calamités, sans distinction entre les bons et les méchants : la famine, la guerre, et tous les fléaux atmosphériques déciment les populations ; les fonctionnaires abandonnent leurs postes, les courtisans désertent la cour, il n'y a plus que les flatteurs qui y demeurent auprès d'un prince insouciant, incapable et débauché. Mais bientôt le mauvais exemple d'en haut se propage en bas, et la satire, qui commence la section V, s'en prend à tout le monde cette fois, elle gourmande l'apathie des uns, la frivolité ou la lâcheté des autres, l'esprit de vertige de tous. Le chant deuxième renferme les conseils d'un désespéré, mais qui ne manquent ni de portée ni de justesse ; il recommande à ses concitoyens de ne pas se décourager, de ne pas s'adonner à l'ivresse pour oublier leurs maux ; il les engage à penser à leurs successeurs et à les élever dans la sagesse, la sobriété et le courage civil ; cependant il finit par perdre lui-même toute patience en face des maux publics, et s'en va consulter des grains de blé pour leur demander des présages.

Ce ne sont plus désormais les fleurs, les papillons, les plantes embaumées, les eaux gazouillantes, les nuages dorés, qui sont invoqués en tête de ces nouvelles odes ; ce sont, maintenant, les oiseaux sinistres, l'hiver et ses rigueurs, la tempête et ses tourbillons, la montagne et ses avalanches, le fleuve et ses inondations, les marais et leurs miasmes putrides, les chemins effondrés, les plaines d'herbes sauvages, qui reviennent à l'esprit

du poëte et qui passent comme des images terribles à travers ses plaintes et ses anathèmes. Le chant troisième est d'une tristesse profonde et vraie; c'est la douleur irréparable d'un sage qui observe le présent, et ne voyant plus de vertu nulle part, prend à témoin ses ancêtres du trouble de son âme, du chagrin de son cœur, et jette des paroles d'indignation contre l'opprobre de certains courtisans, l'insensibilité de certains princes et l'impuissance de chacun. Il n'existe peut-être dans aucune littérature une suite d'imprécations aussi violentes, et qui semblent si méritées. Qu'était-ce donc que cette décadence des Tchêou qui commence sitôt, puisque nécessairement ces chants, triés par Confucius, le précèdent de quelque temps, et que d'autre part il avoue lui-même que tout était trouble, confusion, immoralité à l'époque où il a vécu : triste dynastie qui semble avoir mis plus de huit siècles à s'éteindre!

Après les vagues quoique énergiques déclamations que nous venons d'indiquer, vient dans le chant quatrième une sortie violente contre les menteurs et les calomniateurs. Il est d'un seigneur inconnu qui reporte à l'empereur tout le mal qu'on lui reproche, parce que, entouré de scélérats qui fomentent des troubles, il ne sait ni les réprimer ni s'en défaire. Cet auteur inconnu ne craint pas d'appeler l'empereur un imbécile, et nous le représente comme un despote inerte qui se laisse tromper par sottise, et qui ajoute l'hypocrisie à tous ses vices, en accomplissant ridiculement des vœux de piété, et en élevant des palais magnifiques à la mémoire sacrée des premiers Tchêou. Enfin il dénonce un premier ministre aussi sot que malfaisant, et qu'il dit façonné de *je ne sais quelle pâte.*

Le chant septième que l'on a souvent reproduit, sort du caractère désolant des précédentes, c'est une plainte touchante, pièces contre un ami infidèle, et s'il n'a pas l'énergie d'une satire, il a toute la tristesse d'une élégie. Le chant huitième est la désespérance d'un malheureux abandonné, ainsi que le chant dixième, qui clôt la v[e] section de cette seconde partie, dont l'ensemble nous paraît peut-être supérieur aux poésies les plus *correctes.*

A la section VI nous respirons un peu, les temps semblent moins durs, les esprits moins tendus, les cœurs moins navrés : un fonctionnaire se plaint bien encore de son écrasante besogne, un paysan de son surcroît de travail; un sage conseille bien encore aux ministres d'être justes, et à leurs inférieurs d'être moins arrogants; pourtant une amélioration s'est produite, car on retrouve des panégyriques de souverains, dont la louange va même jusqu'à l'enthousiasme. Mais ce qui fait l'importance de cette section VI, ce sont plusieurs chants en l'honneur de l'agriculture, l'éloge vrai et senti des travaux champêtres, le devoir imposé de détruire les insectes nuisibles, la recommandation touchante de laisser des épis pour les glaneuses, la joie des moissons, le bonheur des champs; seulement, pourquoi ces hymnes de l'allégresse n'ont-ils pas tous la valeur des élégies de la désolation? L'homme sait-il donc, partout, mieux chanter ses douleurs que ses prospérités!

Les dernières sections du Chi-King

contiennent, comme les premiers, un peu de tout. Les genres différents s'y coudoyent : la veuve temporaire y ressasse ses doléances ; le fiancé s'impatiente de la lenteur des cérémonies nuptiales ; des ouvriers militaires se félicitent du bon travail qu'on leur a commandé, tout en regrettant leur cabane et leur village, sentiment immuable chez les Chinois ; des courtisans contournent leur style pour varier leurs adulations ; une princesse repudiée y pleure son humiliation ; un voyageur pédestre geint sur sa fatigue, et demande qu'on le reçoive sur le derrière d'un char ; une femme y dépeint son chagrin d'une façon tout originale et charmante, en disant que, dans sa cueillette quotidienne de la plante dont on fait l'encre de Chine, elle ne parvient à peine qu'à en remplir le pan de sa robe et même le creux de sa main ; enfin nous y retrouvons nombre de sentiments déjà exprimés, et, en plus, quelques essais de critique de mœurs aussi spirituels que curieux. Deux satires surtout y ont une saveur toute particulière ; elles ne font l'éloge des repas modérés et convenables que pour railler avec verve les ivrognes, y compris le roi ; elles nous représentent un festin de cour, débutant par des salutations nombreuses, des politesses à l'infini ; puis peu à peu, à mesure que l'ivresse se produit et se développe, nos graves et compassés Chinois s'émancipent, bavardent à qui mieux mieux, rient à gorge déployée, changent de siéges, dansent autour de la table, et finissent par se moquer les uns des autres ; c'est une fête de grotesques, une orgie de magots. Malheureusement, au lieu de continuer dans cette veine, les derniers chants du *Chî-Kîng* sont de nouvelles complaintes sur la misère des temps par suite de la chute menaçante de l'empire : c'est d'abord un pêcheur qui se plaint, c'est ensuite un soldat ; il y a là énergie, couleur et originalité à la fois ; mais on regrette de constater de nouveau le retour des calamités publiques, dont une partie des chants chinois nous dénonce à profusion les lamentables conséquences.

En résumé, rien de plus intéressant pour nous que cette découverte d'un domaine jusqu'alors ignoré ou dédaigné de la poésie primitive. Nous pénétrons tout d'abord au milieu d'une nature, vierge et sauvage, dont les âpres paysages et les rudes habitants se peignent eux-mêmes d'un trait énergique. Puis, aux premiers accents de ces pionniers immémoriaux, à cette insouciance de ce paysan du temps d'Yao qui se contente de bêcher son champ et de boire à son puits, sans souci des plus riches ou des plus puissants, succèdent l'expression des sentiments délicats d'une nature raffinée, de vagues tristesses, des mélancolies sans cause sérieuse, des amours pudiques, qu'on ne rencontre qu'à certain degré de civilisation ; ensuite des plaintes, des doléances, des lamentations dont quelques-unes ne sont dépourvues ni de force, ni d'inspiration ; enfin des chansons naïves, des esquisses de mœurs, pleines de grâce et d'originalité. Pourtant, il faut l'avouer, la plupart de ces poésies manquent de nerf ou d'exaltation. Il ne faudrait les comparer ni à l'élévation des *Vedas*, ni à la puissance des psaumes hébreux.

Il y a certes dans le *Chî-king* une morale sage et profitable, parfois quelques mouvements lyriques non sans grandeur ; mais presque rien de hardi et d'osé. Tout est généralement serein et raisonnable, les sentiments sont médiocres quoique purs, les douleurs résignées, les leçons généreuses, les préceptes droits et justes, mais non forts et impératifs. La nature ni l'humanité ne sont vues de haut; Dieu est un témoin plutôt qu'un directeur des hommes ; sa providence est espérée plutôt que certaine et constante ; son intervention est nulle, séparée qu'elle est de l'infinité des cœurs qui ne savent ni se grandir, ni s'élever. La ligne droite remplace le *sursum corda*. On invoque l'Éternel comme un juge intègre, et non comme un père affectueux. Si l'on conseille un roi, c'est en l'appelant à des vertus vulgaires, à la bonhomie plutôt qu'à la clémence, à une générosité banale plutôt qu'à une haute justice, à la propreté extérieure plutôt qu'à la pureté de l'âme. Tout est rétréci en faveur du point de vue pratique : c'est une poésie moyenne qui chante agréablement, mais qui ne s'exalte jamais ; c'est une eau limpide qui ne déborde pas.

Il a fallu les horreurs de la guerre, les tortures de la famine, les angoisses des épidémies, la violence des tyrans, et ce despotisme inné de leurs premiers maîtres qui dédaignaient la vie humaine par insensibilité, la sacrifiaient par insouciance, l'exploitaient par intérêt, pour rendre aux Chinois, un peu plus vivement, sinon l'idée de leurs droits, au moins le sentiment de leurs souffrances. Quand la fédération remplaça pour eux l'unité centralisatrice qui protégeait leur insouciance primitive, ils reconnurent leur faiblesse et la déplorèrent en vain : la famille n'était plus un centre respecté, image de la dynastie impériale ; le patriarche avait perdu de son autorité à l'exemple du père de tous, qui l'avait partagée entre plusieurs ; des ruines fumeuses remplaçaient des villes prospères; le sillon était plus souvent abreuvé de sang que de sueurs; la semence était dispersée, l'arbre coupé au pied, le toit des enfants incendié, toutes les calamités accablaient le peuple en le désespérant. C'est à cette époque désolante que se rattachent les chants indignés du *Chî-King* que nous avons appréciés comme ils le méritent.

Après le *Chî-King*, viennent les hymnes de Lao-tseu, que nous avons extraits de son *Tao-te-king*, et les élégies de Confucius, qui respirent la sérénité d'une conscience pure au milieu des plus grandes épreuves de la vie. Confucius est un moraliste convaincu et généreux, qui, malgré l'injustice de ses contemporains, la perversité des cœurs, l'excès des vices, la rareté des vertus, a une telle confiance dans la justice de l'âme et l'équité éternelle qu'il semble concevoir le progrès, sinon dans les institutions au moins dans les mœurs, et, qu'il appelle de tous ses vœux, et de toutes ses espérances la splendide aurore du vrai et du bien sur la terre.

En général, quoique la Chine ait produit une littérature très-riche, on peut dire que sa poésie lyrique, au commencement comme à la fin, a été calme, simple, raisonnable plutôt que enthousiaste et inspirée. Il faut en

excepter pourtant le dithyrambe fiévreux de Li-Sao.

Ce poëme, bien qu'il soit une œuvre de décadence, est rempli de passion; c'est véritablement une œuvre de réaction; c'est le songe fantastique d'un abandonné, c'est l'ivresse du désespoir. Il commence assez singulièrement en nous racontant son premier âge plein d'espérance: son père l'appelle *Tchinsé*, c'est-à-dire *rectitude parfaite* et *Ling-run*, c'est-à-dire *juste par excellence.* Ces surnoms auraient dû lui porter le bonheur; mais son adolescence seule fut heureuse; il courait sur les flancs de la montagne, il cueillait des fleurs et plus tard des plantes utiles, il aimait les parfums, et déjà nous nous apprêtions à louer cette jeunesse ardente et laborieuse, qui s'élève au grand soleil et prend la nature pour divine institutrice, qui se hâte d'apprendre et de se perfectionner, de peur que le temps ne lui manque, car, dit-il excellement : *Actif comme un torrent qui semble courir incessamment vers un but sans jamais l'atteindre; j'ai toujours craint que les années ne me fissent défaut;* nous étions sous le charme, lorsque M. d'Hervey-Saint-Denys nous apprend dans ses notes que tous ces détails de la nature ne sont que des allégories, que les plantes et les fleurs représentent tout au plus des livres de science et de poésie, la montagne escarpée, la rude tâche de l'éducation, et les parfums, les vertus de l'étude. Adieu nos rêves champêtres, adieu l'intérêt que nous portions à cet enfant actif et curieux à la fois, qui allait peindre son pays si original, en nous le faisant traverser avec lui; hélas! nous sommes en Chine, et les poëtes n'y étudient la nature que pour regarder derrière, flétrir d'une épithète prosaïque la grâce simple que la lumière prête à toute chose, rapetisser les grandeurs du monde à la hauteur minime de nos actes bons ou mauvais, allégoriser au lieu de symboliser les phénomènes de la terre ou du ciel.

Cependant Li-sao poursuit le récit de sa vie, nous raconte les déboires de ses mariages manqués, c'est-à-dire ses premiers désenchantements à la cour des princes. Il regrette ses illusions, c'est sans doute ce qu'il veut nous dire par ces mots: *Le soir, je me nourris des fleurs tombées de la chrysantème d'automne.* Du reste, malgré son langage étrange et contourné, on sent le poëte dans Li-sao, à quelques expressions d'une fermeté rare; ainsi à la strophe 15, quand il parle des courtisans, il dit avec autant de justesse que d'énergie : *Repus, ils ne se lassent ni de poursuivre, ni de solliciter; jugeant intérieurement de chacun par eux-mêmes, pesant les autres hommes à leur propre poids, tous ont le cœur gonflé d'envie et de concupiscence.* Sa franchise a déplu, ses vertus sont devenues des scandales; il est chassé de la cour, et son chagrin profond éveille en lui des idées de suicide, que malheureusement il réalisera plus tard. Cependant il commence par s'accuser lui-même, il doute de sa valeur morale, et ne cesse, comme il le répète, de *scruter ses sentiments intérieurs;* mais quelle que soit son étude, il comprend la vertu, s'y arrête, et s'écrie avec énergie: *On mutilerait mes membres sans me faire changer de sentiment.* Sa sœur, qui s'afflige de sa tristesse, lui conseille moins de rigueur envers les

autres, moins d'opiniâtreté dans ses propres idées, elle lui voudrait une *droiture moins excessive*; mais Li-sao persiste, et il part à la poursuite de la justice et de l'équité.

Ici commence une course fantastique dans un véhicule attelé de dragons blancs, où l'imagination singulière du poëte arrive à un tel excès d'allégories mystiques qu'on cesse de la comprendre, sans cesser parfois de l'admirer. Or nous sommes tellement enclins à pardonner au vrai poëte les erreurs de ses inspirations que nous ne reprochons pas à Li-sao sa traversée du ciel, toute mêlée de couleurs singulières ou obscurcie de nuages épais; nous lui passerons volontiers ses recherches vaillantes et continues d'une jeune fille honnête à marier, c'est-à-dire d'un prince vertueux à servir; nous serons indulgents pour ses appels et ses questions à son Dieu vague de l'empirée. Aussi bien redescend-il enfin sur la terre, *incertain comme le chien, méfiant comme le renard*. Dès lors il ne sait plus à qui s'adresser, il désespère de ses contemporains, il s'abandonne au plus profond découragement, et s'écrie tout à coup: *Je n'irai pas plus loin! C'en est fait, dans le royaume il n'est pas un homme... puisqu'il n'existe pas un prince avec qui l'on puisse gouverner selon la justice, je vais rejoindre Pong Hien!....* Or ce Pong-hien était, selon M. d'Hervey-Saint-Denys, un sage et fidèle ministre de l'antiquité qui, méconnu, se noya de désespoir. Li-sao en a-t-il fait autant? La tradition le dit, ce qui excuse tristement la fièvre de son âme et les exagérations de sa poésie.

A. Pino. — Jules David.

POÉSIE LYRIQUE

CHINE

ANCIENS CHANTS POPULAIRES

CHINE

PÉRIODE PRIMITIVE

Cette période est représentée par deux chants populaires du temps de l'empereur Yao (2357 à 2277 avant notre ère), par les paroles de Kouei et deux petites chansons du temps de l'empereur Chun (2255-2206), par deux chansons très-anciennes en l'honneur d'un roi modèle, et l'*Élégie des cinq fils*. Quoique cette dernière poésie appartienne à la fin de la première dynastie Hia, nous la donnons ici, pour ne rien ajouter au *Chî-Kîng*, le plus grand monument poétique des anciens Chinois.

Ces divers morceaux ont été extraits du *Chou-King*, traduction du P. Gaubil, revue corrigée et annotée par M. G. Pauthier.

ANCIENS CHANTS POPULAIRES

CHANTS DE L'ÉPOQUE DE YAO [1].

I.

De tous ceux qui ont éclairé et gouverné le peuple, il n'y en a eu aucun qui t'égale.

Si l'on n'apprend pas à te connaître, on ne sait rien.

Il faut suivre l'exemple de l'empereur.

II.

Dès que le soleil sort de l'orient, je me mets au travail;

Dès que le soleil se couche je me livre au repos.

Quand j'ai soif je bois l'eau du puits que j'ai creusé.

Je cultive mon champ et je mange ses produits.

Pourquoi l'empereur se donne-t-il tant de peine en s'occupant de nous?

1. L'historien Ssé-ma Thsien rapporte dans son *Ssê-Ki* que *Yao*, à la cinquantième année de son règne, s'étant rendu sur la place publique, entendit des enfants qui chantaient cette chanson de vers de quatre syllabes. (G. Pauthier, *Description de la Chine.* T. I, p. 34.)

2. Le *Toung-Tchi*, cité dans le *Li-Taï-Ki-Sse*, rapporte aussi que dans la même année un vieillard, se trouvant sur le passage de *Yao*, chantait cette chanson en frappant de temps en temps la terre de son bâton, et en continuant sa route. (G. Pauthier, *Descr. de la Chine.* T. I, p. 34).

LA MUSIQUE [1].

PAROLES DE KOUEI,

Nommé surintendant de la musique par l'empereur Yao

Lorsque l'on fait résonner le *Ming-Kieou* [2];

Lorsque l'on touche la lyre nommée *Kin* et la guitare nommée *Ssé* [3],

Et qu'on les accompagne de chansons,

Le grand-père et le père se rendent présents [4];

L'hôte [5] de Yu est sur son siége;

Tous les princes vassaux se font beaucoup d'honnêtetés.

Au-dessous les sons des flûtes, du petit tambour appelé *Tao-Kou*

1. La musique et l'étude de la poésie étaient déjà une affaire d'État, en Chine, à une époque très-reculée. « L'empereur (Chun) dit à Kouei : je vous nomme sur- « intendant de la musique; je veux que vous l'enseigniez « aux enfants des princes et des grands : faites en sorte « qu'ils soient sincères et affables, indulgents, complai- « sants et graves; apprenez-leur à être fermes, sans « être durs ni cruels; donnez-leur le discernement, mais « qu'ils ne soient point orgueilleux; expliquez-leur vos « pensées dans des vers, et composez-en des chansons « entremêlées de divers tons et de divers sons, et ac- « cordez-les aux instruments de musique. » *Choû-King*, chapitre II. (*Livres sacrés de l'Orient,* p. 52 note 9 et 59, texte.)

2. Ou simplement *Kieou :* nom d'une pierre qui rendait un son harmonieux. *Gaubil.*

3. Voyez la figure de ces instruments de musique dans la : *Description de la Chine* par M. Pauthier, t. Ier, pl. 2.

4. Allusion à la cérémonie des ancêtres, où les parents morts étaient censés présents aux hymnes qu'on chantait en leur honneur. — G. P.

5. Il s'agit de Tan-Tchou, fils de Yao. Allusion aux cérémonies faites à la mémoire de l'empereur Yao. Tan-Tchou, son fils, était chef de la cérémonie, et était, au palais, traité aux dépens de l'empereur Chun, dont le titre était Yu. — G. P.

Commencent et finissent en même temps que le *Tchou* et le *Yu* [1].

Les orgues et les petites cloches retentissent tour à tour ;

Les oiseaux et les animaux tressaillent de joie.

Le *Fong-hoang* [2] bat des ailes

Quand il entend les neuf accords de la musique *Siao-chao* [3].

Quand je frappe ma pierre

Soit doucement, soit fortement,

Les bêtes les plus féroces sautent de joie,

Et les chefs des fonctionnaires publics sont d'accord entre eux [4].

CHANSON DE CHUN.

Ceux qui respectent les ordres du ciel,

Apportent une grande attention aux temps et aux circonstances.

Quand les ministres se complaisent dans leur devoir,

Le souverain s'élève à un haut degré de splendeur;

Tous les fonctionnaires publics coopèrent avec joie au bien général.

CHANSON DE KAO-YAO [5].

Si l'empereur est sage et éclairé,

Les ministres s'acquittent bien de leurs devoirs,

Et toutes les affaires prospèrent.

Si l'empereur n'a que des idées confuses et des inclinations basses.

Les ministres seront lents et paresseux ;

Les affaires iront en décadence.

1. De petites pièces de bois, dit-on, ornées de figures et de caractères; c'étaient des instruments de musique. — G.

2. Nom d'un oiseau fabuleux, dont l'apparition dénote, selon les Chinois, un roi illustre, un règne heureux. Je ne sais au juste ce qui a donné occasion à cette ancienne fable chinoise, ou à cette figure ou expression métaphorique. — G.

3. *Siao* est le nom d'un instrument de musique ; *Siao-chao* le nom d'une musique de ce temps-là. — G.

4. Ce chant nous rappelle involontairement la légende d'Amphion et d'Orphée.

5. Ministre de l'empereur Chun.

TIEN-TSE [1].

Ou le souverain modèle.

Peuples, ne suivez pas une voie écartée et inégale :

Imitez la droiture et l'équité de votre roi.

Dans tout ce que vous aimez,

Conformez-vous à la loi de votre roi;

Dans ce que vous haïssez,

Conformez-vous à la conduite de votre roi :

Ne vous en écartez d'aucune manière:

Sa loi est juste et équitable;

Ne vous en écartez d'aucune manière.

La route que le roi tient est égale et unie;

Ne vous opposez pas à sa loi, ne la violez pas.

La route du roi est droite et vraie;

Conformez-vous à son exemple.

Retournez à son pivot fixe.

ÉLÉGIE DES CINQ FILS [2].

Le premier d'entre eux dit : —

Voici ce qui est dans les documents de notre auguste aïeul [3] :

Ayez de la tendresse pour le peuple ;

Ne le méprisez pas;

Il est le fondement de l'État.

Si ce fondement est ferme, l'empire est paisible.

Si je considère bien l'état de l'empire,

Un mari ignorant et grossier, une femme ignorante et grossière,

Peuvent être au-dessus de moi.

Si un homme tombe trois fois dans des fautes,

Attendra-t-il que les plaintes soient publiques pour penser à se corriger?

Avant que cela soit, il faut être sur ses gardes.

Quand je me vois chargé de si innombrables populations,

1. Fils du ciel. Il s'agit d'un roi modèle dont le nom ne nous est point parvenu. (*Livres sacrés de l'Orient*, p. 91.)

On croit que cette chanson est de la première antiquité. *Ki-tse* voulait qu'elle fût apprise par tout le monde.

2. « Tai-Kang était sur le trône comme un mannequin: « l'amour du plaisir lui avait fait abandonner le chemin « de la vertu. Malgré l'aversion que les peuples avaient « conçue contre lui, il ne pensait qu'à satisfaire ses « passions. Étant allé à la chasse au delà du Lo, cent « jours se passèrent sans qu'il revînt. Y, seigneur de « Kiong, profitant de l'indignation des peuples, avait « fait garder les passages de la rivière pour empêcher « son retour. Alors les cinq frères du roi suivirent leur « mère, et allèrent l'attendre à l'embouchure du Lo. Dans « le chagrin où étaient ces cinq fils, ils composèrent « chacun un chant qui contenait les avis et les préceptes « du grand Yu. » *Chou-King*, chap. III. (Lieu cité, p. 66.)

3. L'empereur Yu. Ces documents se trouvaient peut-être dans une histoire de la Chine ou dans quelque livre qui s'est perdu.

Je crains autant que si je voyais des rênes pourries employées pour atteler six chevaux.

Celui qui commande aux autres,

Ne doit-il pas toujours craindre? —

Le second d'entre eux dit : —

Selon les enseignements de notre auguste aïeul,

Au dedans l'amour excessif des femmes;

Au dehors, l'amour excessif de ces grandes chasses [1],

La trop forte passion pour le vin, pour la musique déshonnête,

Pour les palais élevés et pour les murailles ornées de peintures,

Sont six défauts dont un seul peut perdre un royaume. —

Le troisième d'entre eux dit : —

Depuis le règne de *Tao-tang* [2],

La demeure des rois était à *Ki* [3];

Et parce qu'on n'a gardé ni sa doctrine ni ses lois,

1. Dans ces grandes chasses l'empereur marchait avec une espèce d'armée qui, pour barrer le chemin aux bêtes féroces de toute espèce, entourait tout un pays. Dangereuses pour les chasseurs, ces chasses, trop prolongées, étaient nuisibles à cause de la marche de tant de troupes et de tant de peuples sur un territoire donné.

2. Nom de l'empereur Yao.

3. Montagne située dans le district de *Foung-tsiang*. *Fou*, du *Chen-Si*. C'est là qu'était la cour de *Yao*, de *Chun* et de *Yu*.

Le trouble s'est mis dans son gouvernement.

On a perdu cette ville. —

Le quatrième d'entre eux dit : —

Notre aïeul, par son application continuelle à la vertu,

Devint célèbre, et fut le maître de tous les États.

Il a laissé des règles invariables,

Et un vrai modèle de conduite à ses descendants.

Cependant le *Tchi* [1], qui doit être partout en usage,

Et le *Kiun*, qui doit servir pour l'égalité,

Sont renfermés dans le trésor.

On a abandonné sa doctrine et ses lois.

C'est pourquoi il n'y a plus de salle pour honorer les ancêtres, ni pour faire les cérémonies et les sacrifices. —

Le cinquième d'entre eux [2] dit : —

Hélas! que puis-je faire?

La tristesse m'accable;

Les populations me haïssent!

A qui donc puis-je avoir recours?

Le repentir est dans mon cœur,

La honte, sur mon visage.

Je me suis écarté de la vertu;

Mais mon repentir peut-il réparer le passé?

1. Selon les interprètes, le *Tchi* et le *Kiun* étaient les types ou étalons des poids et mesures, qu'on gardait à la cour.

2. C'est l'empereur Taï-Kang qui est ici désigné.

CHI-KING

OU LIVRE DES VERS

ANCIEN LIVRE CANONIQUE DES CHINOIS

PRÉCÉDÉ DE LA GRANDE PRÉFACE ATTRIBUÉE A CONFUCIUS ET DE CELLE DU COMMENTATEUR TCHOU-HI

TRADUCTION

DE M. G. PAUTHIER

CHINE

PÉRIODE D'ORGANISATION

Le *Chî-Kîng* n'était connu jusqu'à ce jour que par la traduction latine du P. Lacharme. Nous avons l'honneur d'en donner les premiers une traduction complète en langue française.

L'éminent sinologue, M. G. Pauthier, a bien voulu traduire pour la *Bibliothèque Internationale*, sur le texte chinois, les *Chants corrects*, en même temps que la Grande Préface du « *Livre des vers* » attribuée au grand philosophe Confucius, et celle du célèbre commentateur Tchoû-hî, traduites pour la première fois dans une langue européenne. Nous y avons ajouté la traduction des autres chants d'après la version latine du savant père Lacharme.

大序 TÁ SIÚ

GRANDE PRÉFACE [1]

Les vers (*chî*) sont des pensées, des sentiments que l'on éprouve à l'intérieur et qui se produisent à l'extérieur. Ce qui existe dans le cœur, ce sont des pensées, des sentiments. Si on les produit au dehors par des paroles articulées (et en mesure), ce sont alors des « vers ».

(*Commentaire de Tchoû-hî*) : « Ce qui se produit « dans le cœur, ou dans l'âme [2], c'est ce que « l'on nomme la *pensée*, le *sentiment* ; et le *vers* « c'est l'*expression* de cette pensée de ce sen- « timent. »

Les passions de l'âme se produisent à l'intérieur, et prennent une *forme* extérieure dans les paroles qui les expriment. La parole étant souvent insuffisante (pour exprimer les sentiments et les pensées) c'est pour cela qu'on les exprime alors par des exclamations de douleur ou de joie.

Ces exclamations ne suffisant pas encore, on a recours aux modulations de la voix, et ces chants ou modulations de la voix étant encore insuffisants, et ne sachant plus quels moyens employer, on les exprime par des gestes avec la main, par la danse, des mouvements de pieds et des sauts en frappant la terre.

(*Commentaire de Tchoû-hî*) : « Les senti- « ments ou passions sont les impressions que « chaque être éprouve des objets extérieurs et qui « l'émeuvent. La joie, la colère, la douleur, la « crainte, l'amour, la haine, les désirs : on les « appelle les « sept passions », quand elles ont pris « une forme extérieure, qu'elles se montrent au « dehors et qu'elles sont durables ».

Les passions se produisent à l'extérieur par des émissions de sons. Ces émissions de sons ayant reçu leur complément, leur forme définitive dans l'écriture, on les appelle alors des sons accentués, cadencés. Aux époques de bons gouvernements, de bonne administration, ces voix accentuées expriment le calme par des accents de joie; aux époques de troubles, ces voix expriment le mécontentement, l'indignation, par des accents de colère. Ce qui constitue le régime, l'administration de ces dernières époques, ce sont les (mouvements des) chars de guerre; le royaume étant tombé en ruines, les voix défaillent en accents de tristesse et de perplexité; et toute la population de ce royaume est accablée de douleur

1. Cette Préface est attribuée à Confucius qui recueillit les Chants composant le *Chi-King*.

2. *Sin*. Ce caractère chinois figurait anciennement l'organe ou viscère matériel du cœur; il en a conservé des traces. Il est pris tout à la fois pour le principe ou organe des passions de l'homme, et en même temps de son intelligence. L'ancien dictionnaire chinois, le *Choue Wên*, le définit ainsi : « viscère terreux existant dans « l'intérieur du corps de l'homme. Il est figuratif. Les « savants docteurs (*pŏ ssé*) disent que c'est un viscère « ou organe intérieur igné (*hò tsàng*). »

L'ancien philosophe Siuen-tsèu a dit que « le *sîn* (cœur) était le prince ou chef de la forme matérielle (*sin tchè : hìng tchî kiûn yè*), et le maître de l'intelligence spirituelle (*eûlh chin mîng tchi tchù yè*). » D'après toutes les autres définitions qu'il serait trop long de rapporter ici, le caractère en question désigne, pour les Chinois, le *principe intelligent* de l'homme. C'est pour eux comme l'*animus* ou *anima* des Latins, et l'ἄνεμος des Grecs, *l'âme en général, en tant qu'elle reçoit les impressions et qu'elle est animée par les passions*. C'est aussi le *mens* et le *spiritus*.

C'est pour cette raison qu'à certaines époques, dans certaines circonstances, les sentiments de la droiture et de la justice sont conservés, ou sont oblitérés et perdus. Pour émouvoir le Ciel et la Terre ; pour exercer une influence sur les Esprits et les Génies [1] il n'est rien qui approche des *vers*.

(*Commentaire de Tchoû-hî*) : « Les choses du « monde subissent toutes les vicissitudes. Les « *vers*, par cela même qu'ils les reflètent, en « expriment les réalités, et ces chants se conser- « vent dans la mémoire des hommes. Ils leur « fournissent des moyens de se corriger de « leurs défauts. Ils élèvent les âmes ; ils vont « jusqu'à calmer les passions les plus extrêmes. « Ils sont capables aussi de pénétrer dans le souffle « vivifiant des deux premiers principes de la « nature : le *Yâng* et le *Yîn* (le principe mâle, « et le principe femelle), et parviennent jusqu'à « pronostiquer ou annoncer des calamités publi- « ques. Or, cela ressort naturellement de l'inspi- « ration du poëte ; et ce n'est pas une force, « ou une faculté imaginaire de l'homme. C'est « pourquoi, si (le poëte) a pénétré dans les pro- « fondeurs du cœur de l'homme, et s'il en a re- « connu les mérites et les défauts, il ne fait « pas autre chose, dans ses vers, que de nous « apprendre ce qu'il a découvert [2]. »

Les anciens rois, par ce Livre (des Vers) (*Chî-Kîng*) ont établi (en quelque sorte le code de) la conduite des maris et des femmes, comme chefs de maison, en portant à sa perfection la piété filiale et le respect que l'on doit envers ses supérieurs ; en développant les principes des (cinq) grandes relations sociales ; en exaltant par des louanges l'instruction qui civilise et la réforme des mœurs publiques.

(*Commentaire de Tchoû-hî*) : « L'expression du « texte : « Les anciens rois », indique Wên « (Wâng) Woû (Wâng), Tchêou Koûng et Tchîng- « Wâng. Le (pronom démonstratif) *chî*, « ce », « dans : « Ce Livre » (des Vers) indique la partie « appelée correcte » (*tchîng*) du Livre, c'est-à-dire : « des chants populaires » (*foúng*), des (deux divi- « sions des) chants par excellence *yà*) et des « hymnes nationaux » (*soúng*) [3]

« Kîng [1] signifie « constant, invariable ». Les « devoirs constants, invariables sont : pour la « femme : d'avoir toujours une conduite « droite » « dans son intérieur ; pour l'homme de l'avoir « toujours « droite » au dehors. La « piété filiale » « comprend les devoirs que les enfants sont obli- « gés de rendre à leurs père et mère ; le « res- « pect » comprend les devoirs que les ministres « et serviteurs du prince sont tenus de lui rendre « dans leurs fonctions. La première partie du « *Livre des vers* est remplie de beaucoup de choses « concernant les devoirs réciproques de l'homme « et de la femme et s'étend jusqu'aux devoirs des « ministres et serviteurs envers le prince et des « enfants envers leurs père et mère. C'est pour- « quoi les « anciens rois » ont voulu, par ce Re- « cueil de vers, constituer un enseignement « populaire, pour faire en sorte que l'homme « s'élève, par les exemples qui lui sont donnés « (dans ce Livre) à la pratique de la vertu, et « qu'il se corrige de ses défauts, de manière à « diriger les maris et les femmes dans leurs de- « voirs respectifs, et faire pratiquer la doctrine « des devoirs des enfants envers leurs père et « mère et des ministres et serviteurs envers le « prince. Quant aux trois sortes de devoirs réci- « proques [2] qui sont enseignés dans les parties « correctes » du *Livre des Vers*, ils y sont dé- « veloppés dans des formes propres à enseigner « le retour au bien et à réformer les mœurs ».

C'est pour cela que, dans le *Livre des Vers*, il se trouve six parties principales [3] comprenant les principes les plus purs de la justice et de l'équité (envers tous les hommes). La première est appelée *Foúng* ; la seconde *Foú*, la troisième *Pi*, la quatrième *Hîng*, la cinquième *Yà*, et la sixième *Soúng*.

(*Commentaire de Tchoû-hî*) : « La première de « ces branches provient primitivement des magis-

1 *Toúng Thiên Tí ; kàn Koûeï Chîn ; moù kin yû Chî.*

2. Liêou Hîn (qui vivait au commencement de notre ère) a dit aussi : « Le Ciel, la Terre et l'Homme sont animés du même souffle de vie. Quoique les *vers* soient une œuvre de l'homme et que l'inspiration les pénètre, ce n'est pas pour cela une force, une faculté fictive ou mensongère de l'homme. Ses expressions sont pénétrantes ; elles sont saisissantes, émouvantes. Ce sont des paroles qui réunissent ensemble le Ciel, la Terre et tous les Esprits. »

3. Ce sont ces mêmes quatre parties « correctes, droites » du *Livre des Vers* que l'on a choisies de préférence pour en donner ici la traduction.

1. Qualification donnée aux « Cinq livres canoniques ou sacrés » des Chinois qui sont 1° le *Yih King*, ou « Livre sacré des transformations » ; 2° le *Choû King*, ou « Livre sacré des Annales » ; 3° le *Chi King*, ou « Livre sacré des Vers » ; 4° le *Li Ki*, « Mémorial des Rites » ; et 5° le *Tchûn-thsiêou*, le « Printemps et l'Automne », de Confucius.

2. *Sân kâng*, littéralement : les *trois trames*, ce sont, comme il est dit, les devoirs réciproques des rois et de leurs ministres, des pères et des enfants, et des époux et des épouses les uns envers les autres.

3. *Lou i.*

« trats nommés *Thâï-ssê* [1] dans le « Rituel des « Tchêou [2], » parce que les 300 pièces de vers (qui « composent le *Chî-Kîng*) rentraient dans les « attributions des fonctionnaires nommés *Kouân-hie*, placés immédiatement sous les ordres des « principaux ministres. Les *Foúng*, les *Yà* et les « *Soúng*, sont les noms donnés à la classe des « chants qui étaient accompagnés de notes musi- « cales. Les *Foúng*, ce sont les (chants notés) des « quinze royaumes (dans lesquels la Chine était « alors divisée); les *Yà*, ce sont (les chants notés « dans les divisions du « *Livre des Vers*, » intitulés) « *Siào-yà* « Petite Excellence », et *Tá-yà*, « Grande « Excellence » ; les *Soúng*, ce sont (les chants « notés) des trois *Soúng*, (ceux des trois royaumes « de *Tchêou*, de *Lou*, patrie de Confucius, et de « *Chang*).

« Les qualifications de *Foú*, de *Pi*, et de *Hîng*, « désignent ce qui constitue la forme de la com- « position des Stances, dans les Chants nommés « *Foúng*, *Yà*, et *Soúng*. La forme *foú* est celle qui « consiste à exposer les idées, que l'on veut ex- « primer, d'une façon *directe*, comme dans les « chants qui commencent par les mots *Kŏ-tân*, « *Kioüan-eùlh* [3], et autres semblables ; la forme *pi* « est celle qui consiste à recourir à des choses « ou des faits éloignés pour représenter (par allu- « sion) des choses ou des faits présents, comme « dans les chants commençant par les mots « *Tchoûng-ssê* [4] et *Loŭ-hî* et autres sembla- « bles ; la forme *hîng* est celle qui consiste à « s'appuyer sur des choses ou des faits qui « élèvent » (*hîng*) les expressions dont on se sert « pour les exprimer comme dans le chant « *Koûan-thsêou* [5], et autres semblables. Or, « quoique les chants composés ainsi par la mul- « titude soient en grand nombre, et que leurs « airs soient notés par paragraphes ou stances sé- « parées, la nature de leur composition ne va pas « au delà de ces (trois) formes. C'est pourquoi le « Grand Maître de la Musique (*Thâï-ssê*), en ensei- « gnant ces airs aux fils du royaume (les princes « du sang : *Koŭe-tsèu*) devait faire en sorte de les « instruire dans les « six classes de composi- « tions » (énumérées dans le texte) ; dans les « trois *Kîng* [6] », et dans les trois *Wéï* [7]. D'après « cela, dans tous les paragraphes ou stances de « chaque chant, on indique à quel genre de com- « position chacun d'eux se rapporte. Tous ne « laissent aucune indécision sur l'explication « que l'on doit en faire, et on peut avec certi- « tude parvenir à les chanter convenablement.

« Les « six divisions » (*loŭ-í*), dont il est ques- « tion dans la Préface, sont le mode de classe- « ment des chants et la forme de leur composi- « tion. Les *Foúng* « Voix des Royaumes » ont « été avec raison placés les premiers ; et ces « mêmes chants *foúng* ont, dans leur composi- « tion, les formes directes, comparatives et « élevées (*foú*, *pi*, *hîng*). C'est pourquoi les trois « (autres divisions) viennent ensuite : ce sont les « (deux) *Yà* et les *Soúng*. »

Ceux qui sont placés dans les positions supérieures (qui gouvernent des États) se servent des chants nommés *Foúng* pour améliorer et transformer les mœurs des inférieurs. Les inférieurs de leur côté se servent aussi des chants nommés *Foúng* pour avertir et critiquer les supérieurs. Ceux d'entre eux qui sont habiles dans l'art d'écrire [1], approuvent ou réprouvent alternativement. Celui qui exprime ainsi ses opinions n'est pas coupable [2]. Celui qui les entend (auquel les vers, élogieux ou réprobateurs, sont adressés) est à même de profiter des avertissements. C'est pourquoi on a nommé ce genre de vers *foúng*, « enseignement » [3].

(*Commentaire de Tchoû-hî*) : « Ce qu'on nomme « ici *foúng*, ce sont les mœurs du peuple expri- « mées dans des vers qu'il chante ou fredonne « selon sa fantaisie, comme des objets qui sont « frappés par le « vent » et qui rendent un son « involontaire. De plus, il y a toujours une cause « à ce son que rendent les objets. Ce qui est « dit, dans le texte, que : *Ceux qui sont placés « dans les positions supérieures se servent des « chants nommés* « foúng » *pour transformer « les mœurs des inférieurs*, désigne l'influence « bonne ou mauvaise des vers en question. « Toute l'influence de ces chants *foúng* part « d'en haut et s'étend en bas. Les inférieurs, « de leur côté, se servent des chants *foúng* pour « critiquer et réprouver la conduite des supé- « rieurs. C'est quand les supérieurs ou les chefs « du gouvernement n'ont point de vertus pour « réformer les mœurs, qu'il appartient à quel-

1. « Le *Thâï ssê*, dit le *Tchêou-lì* (k. 23. fº 14), enseigne aux musiciens les *six sortes de chants notés* qui sont appelés *Foúng*, *Foù*, *Pi*, *Hîng*, *Yà* et *Soúng*. »

2. *Tchêou-lì*, dont la composition est attribuée à Tchêou-koûng, fils de Wên-Wâng.

3. Ce sont les chants II et III des *Foúng*.

4. *Foúng*. 1. 5.

5. *Foúng*, chant I.

6. Les trois *king* dont il est ici question, sont les chants nommés *Foúng Yà* et *Soúng*.

7. Les trois *Wéï* sont les *Foù*, le *pî* et les *Hing*, ou trois formes de compositions.

1. *Tchû wên*, « maîtres en littérature ».

2. *Yân tchî tchè wôu tsoüï*.

3. Selon les lexicographes chinois le caractère *foúng* signifie, au propre : « *vent* », et au figuré « l'influence « exercée sur quelqu'un par des paroles ou des actions. » Les mœurs des souverains, leurs exemples et leur manière de gouverner, sont nommés *foúng*, parce que, à l'imitation du *vent*, ils « excitent » leurs sujets à suivre leur exemple.

« ques hommes parmi les inférieurs de chercher à les corriger.

« De plus, ce sont les vers chantés, ou chansons nommées *foúng*, que les inférieurs emploient pour adresser des objurgations à ceux qui sont leur supérieurs [1]. Tous ceux qui adressent ainsi des avertissements, des objurgations en haut, ne sont pas préposés à l'administration des affaires publiques, mais ils sont placés à la tête des lettrés [2]. Ils n'agissent pas ainsi dans le but d'amener les supérieurs critiqués à rentrer dans la voie droite, mais pour inspirer à d'autres leurs propres idées, afin de reproduire les mêmes critiques ou les mêmes avertissements. Comme le vent qui, en se propageant, se répand sur les objets qu'il rencontre et dont aucun, voisin ou éloigné, quoique n'ayant pas le sentiment de l'intelligence, n'en éprouve pas moins un mouvement involontaire qu'il communique. »

Si l'on en vient à la perte de la droite voie des souverains ; aux rites et à la justice tombés en confusion ; à la bonne administration et à la bonne doctrine perdues ; aux divers États administrés différemment, aux mœurs des familles perverties : c'est alors que l'on voit les changements s'opérer dans les chants nommés *Foúng*, et dans ceux nommés *yà* ; et ce qui les a fait appeler « qui transforment, qui corrigent » (*Pién*).

(*Commentaire de Tchoù-hî*) : « Dans les productions anciennes des premiers lettrés (*Siên joû* (celles qui composent les chants, ou chansons, des deux États méridionaux (les *Tchêou nân* et les *Tchâo-nân*) sont au nombre de 25, et constituent ceux que l'on nomme « droits ou corrects » dans la classes des *Foúng* (*Tchîng-foúng*) [3]. Du chant intitulé *Loŭ-mîng* à celui intitulé *Tsîng-ngô*, il y en a 22 qui constituent ceux que l'on nomme « droits » ou « corrects » dans la classe de la « Petite excellence » (*Tchíng siào yà*) [4]. Du chant intitulé « *Wên Wâng* à celui intitulé *Kiouàn ô*, il y en a 18 qui constituent ceux que l'on nomme « droits corrects », dans la classe de la « Grande excellence » (*Tchíng tà yà*) [5]. Ce sont tous des chants composés à l'époque des rois Wên-Wâng, Woû-Wâng et Tchîng-Wâng. Ce fut Tchêou-Koûng (fils de Wên-Wâng et frère de Woû-Wâng) qui établit la Direction de la musique accompagnée de chants [1]. Dans les chants des États de *Pi* jusqu'à celui de *Pin*, comprenant treize royaumes, sont compris les (135) chants *foúng*, à changements » (*Pién-foúng*). Du chant intitulé *Loŭ-yoŭeï* à celui intitulé *Hô-thsào-poŭ-hoâng*, au nombre de 58, sont compris les chants « à changements » de la classe nommée « Petite excellence » (*Pién-siào yà*). Du chant intitulé *Min-lào* à celui intitulé *Tcháo-mîn*, au nombre de 13, sont compris les chants « à changements » de la classe nommée « la Grande excellence » (*Pién-tà-yà*); ils ont tous été composés sous les règnes de Kang-Wang, de Tchao-Wang [2] et de leurs successeurs. C'est pourquoi ces chants expriment l'état social qui existait sous ces mêmes règnes. Les royaumes (qui existaient alors Chine) avaient des administrations, des gouvernements différents. Les grandes familles avaient des mœurs corrompues. Les fils du Ciel (les souverains de la famille suzeraine des Tchêou) ne pouvaient pas imposer le régime de leur propre gouvernement à tous les princes vassaux [3]. C'est pourquoi chacun de ces États se constituait à lui-même son propre gouvernement. Tous les princes vassaux ne pouvaient pas non plus imposer leur manière de gouverner aux grands de leurs États (*Tá-foû*); c'est pourquoi chacune de ces familles se constituait à elle-même ses propres mœurs.

« Ainsi les paroles qui sont exprimées dans les chants « corrects » (*tching*) comme dans ceux qui sont destinés à correction » (*pién*), peuvent être appréciées, dans le Livre qui les contient, sans qu'il soit nécessaire d'en éclaircir autrement le texte. Aujourd'hui, en partant de là, ce qui, dans ces pièces de vers, peut être mis en suspicion, se découvre de soi-même dans le texte original [4]. »

L'historien du royaume a donné des éclaircissements sur ce qui a été conservé, ou qui s'est perdu (des chants populaires). Les hommes qui souffrirent de l'état de choses existant, éprouvèrent un changement dans leur manière d'agir et de penser [5]. Ils éprouvèrent beaucoup de com-

1. *Yéou kô yoûng khì foúng tchi ssò tséu i ki khì chang.*
2. *Eùlh tchù yû wên thsê.*
3. Ce sont ceux dont nous donnons ici la traduction.
4. Nous donnons ici la traduction des seize chants qui ont été conservés; les autres ont été perdus lors de l'incendie des livres, 200 ans avant notre ère.
5. On ne donne ici la traduction que des dix premiers Wên-wâng.

1. *Yò kô tchî ssé.* Voir le *Tcheoû-li*, ou « Rituel des Tchêou », composé par Tchêou-koûng, k. 22. f°s 40 à 51 de l'édition impériale.
2. Ces règnes correspondent aux années 1078-1002 avant notre ère.
3. *Thiên-tsèu poŭ nêng thoùng tchoû-hèou.*
4. Un commentateur fait remarquer ici que les pièces auxquelles Tchoû-hi fait allusion, sont celles qui, dans les *Yà*, se nomment *Tsou-tse* (livre II, 6. 5. à *Tche-hia*), *Ib.* 7. 4); en tout dix chants et d'autres de la même espèce.
5. *Lùn tchi pién.*

passion en présence d'un gouvernement cruel, et s'en irritèrent. Ils exprimèrent dans des chants les sentiments, les passions qu'ils éprouvaient, et ils en firent des pièces de vers satiriques (*foúng*) adressées en haut (à leurs gouvernants), lesquelles s'étendaient aux choses qui avaient subi de mauvais changements; et ils demandaient à retourner à leurs anciennes mœurs.

(*Commentaire de Tchoû-hî*) : « Les compositions des vers du *Chî-Kîng* proviennent, les « unes, des Grands, nommés *Koûng*, *Khîng* et *Tá-foû* [1]; les autres proviennent d'un époux ou « d'une épouse (qui exprime ses sentiments); par « conséquent, ces compositions n'appartiennent « pas à un seul auteur. Ce qui est dit ci-dessus, « dans la *Préface*, que ces compositions provien- « nent de l'Historien du royaume, est une erreur. « Les propres expressions (de l'auteur de la *Pré-face*) ont été perdues ou altérées; car, ce qu'il « a voulu dire, c'est que les historiens des (petits) « États, ou royaumes, ont seulement cherché à « démêler le sens des sentiments et des passions « qu'avaient voulu rendre les auteurs des vers, en « les exprimant dans des chants populaires, sous « forme de remontrances (*foúng*) adressées à « leurs supérieurs ou gouvernants. Alors, non- « seulement le style de ces vers était soigneu- « sement revu, mais encore il était examiné « d'après les « Rites des Tchêou » (*Tchêou-lì*). Ce « qui dépendait des attributions du « grand His- « torien »(*Táï-Szè*) c'était la surveillance, le soin « des Annales (*Choû*), et non celui des Vers (*Chî*). « Ceux qui chantaient ces mêmes vers pour cri- « tiquer (le gouvernement)[2]; ceux-là rentraient « dans les attributions du Surintendant de la mu- « sique[3], qui avait l'administration des aveugles « musiciens. C'est pourquoi il est dit, dans le « Commentaire (de Tso Kiêou-mîng) sur le *Tchûn-Tshiêou* (de Confucius) : « L'historien compose « les Annales; le musicien compose les vers [4]. » « Celui qui a dit les paroles et celui qui les a répé- « tées, se sont trompés tous les deux sur ce « point[5]. »

C'est pourquoi les vers satiriques à transformations (*pién foúng*) sont le produit des sentiments, des passions limitées par les convenances [1] (qui s'y fixent). Ce qui est le produit des sentiments et des passions : c'est ce qui est dans la nature du peuple [2].

(*Commentaire de Tchoû-hî*) : « Les sentiments, « les passions » (*thsîng*) sont des mouvements de « la nature (*síng*); et leur « limitation dans les con- « venances » comprend les bonnes qualités de la « nature. Les mouvements qui se produisent sans « perdre leurs bonnes qualités, ce sont ceux des « anciens rois qui ont exercé une influence si « bienfaisante. Si l'on pénètre dans le cœur de « l'homme du peuple, on y trouve comme un « abîme, à ce point que cela ressemble à quelque « chose que l'on ne peut oublier. Ainsi les paroles « (des vers dont il est question) ont, en général, « ce caractère. Elles débordent à l'excès, et ne « s'arrêtent nullement aux convenances. Cela est « certain pour le plus grand nombre. »

C'est pour cette raison que les choses concernant un État en particulier ont été l'œuvre de chaque homme qui les a recueillies. On les a nommées *Foúng*.

(*Commentaire de Tchoû-hî*) : « C'est ce qu'on « appelle : Le supérieur ou le chef civilisant l'in- « férieur par le moyen des chants nommés *Foúng*. « Khoùng Ying-ta (descendant de Confucius) a dit « (sur ce passage du texte) : « L'auteur de la *Pré-face* a voulu parler des doctrines (différentes) « contenues dans les chants « corrects » ou « dans « les chants opposés » (*tchîng pién*) qui sont con- « tenus dans les livres (du *Chî-Kîng*) intitulés « *Foúng*, *Yà*, et aussi dans celui intitulé *Soúng*. « Toutes les contrées n'ont pas la même civilisa- « tion. C'est pour cela que l'on en a distingué trois « qui diffèrent essentiellement par les idées (de « leurs habitants). Les hommes qui ont composé « les vers du *Chî-Kîng* ont eu en vue principale- « ment les idées d'un royaume ou État particulier, « pour exprimer et représenter ses propres senti- « ments. Ce qu'ils ont exposé (dans leurs vers) « c'est, dans toute sa réalité, le régime, l'adminis- « tration des princes vassaux (*tchoû-hèou*). L'in- « fluence des chants nommés *Foúng* se faisait sentir « dans chaque État; c'est pourquoi on leur a donné « ce nom de : vent qui souffle, qui court » « (*foúng*). C'est là la cause du peu d'estime qu'on « en a fait. »

Les vers qui traitent des affaires de l'empire (*Thiên-hià*) représentent, dans leur composition, les chants populaires (*Foúng*) de toutes ses par-

1. C'étaient les trois principales dignités de l'État, qui n'ont guère d'équivalents dans notre langue.
2. *Khî soúng chî i kién.*
3. *Thàï ssê.* Voir la note 3.
4. *Szè wêï choû; koù wêï chî.*
5. Les éditeurs de l'édition impériale du *Chi-king* ne sont pas de l'avis de Tchoû-hî. Ils font remarquer que l'auteur de la *Préface*, dans le passage rapporté ci-dessus, dit en parlant des *Pién-foúng* et des *Pién-yà*, que ce fut l'Historien du royaume (l'historien officiel) qui recueillit (*thsàï*), réunit les idées et les paroles des pièces de vers en question, mais que les trois cents pièces de vers (du *Chi-king* actuel) ne furent nullement *composées* par l'Historien du royaume. »

1. Hâng-chi a dit sur ce passage : « les mots *tchi hoû lì i* (indiquent) : la joie, la colère, la tristesse et la satisfaction exprimées dans des proportions réglées. »
2. *Fah hoû thsing : mîn tchî sing yè.*

ties. On les nomme « excellents » (*yà*). Ce terme signifie ce qui est « juste et droit » (*Tchîng*). Ils traitent de la décadence ou de l'élévation du gouvernement du souverain [1]. Tout gouvernement a des choses petites et grandes ; c'est pourquoi on a divisé les pièces de vers, qui le concernent, en deux livres : les « petits » et les « grands *Yà* » (*Siào yà*, *Tà yà*).

(*Commentaire de Tchoû-hî*) : Tous les « petits « *yà* » concernent les petites choses, ou les petites « affaires de l'administration des souverains ; les « grands *yà* » exposent les grands actes de leur « gouvernement. »

Les chants ou hymnes laudatifs appelés *Soúng*, représentent tout ce qui a été accompli de bien et de digne de louanges (par le souverain) ; ils invitent, en proclamant ses mérites parfaits, (à les prendre pour exemple). Ils en font comme un esprit divin qui éclaire [1].

(*Commentaire de Tchoû-hî*) : « Les *Soúng* sont « tous des hymnes laudatifs faits pour être chan- « tés, accompagnés de musique, dans la salle ou « temple des ancêtres, où l'on offre des sacrifices « en mémoire des fils du Ciel (des souverains). « Les *Soúng* comprennent les anciens caractères « de l'écriture dont on a conservé la complète « intelligence. C'est ainsi que l'on en saisit bien « le sens. »

C'est là ce qui constitue les quatre premières divisions des quatre parties du *Livre des Vers* (celles que nous avons traduites).

1. *Yân wâng tchìng tchi ssò yeôu fah hìng yè.*

1. *Yû chîn mîng tchè yè.*

PRÉFACE DE TCHOU-HI

LE CÉLÈBRE PHILOSOPHE COMMENTATEUR DU CHI-KING, OU LIVRE DES VERS, ET DE SÉS-CHOU.

Il y a des personnes qui m'ont fait les questions suivantes : — Quels sont les auteurs du *Chî-Kîng*, ou *Livre des Vers* ? — J'ai répondu ce qui suit : Du jour où l'homme est né, il a exercé son jugement, il s'est enquis de ce qui se passait autour de lui [1]. C'est le ciel qui lui a donné cette faculté naturelle. Sous l'impression des objets extérieurs, cette faculté se met en mouvement. Ces mouvements de la faculté pensante deviennent des désirs, des passions. Dès l'instant que l'homme ainsi impressionné par les objets extérieurs a éprouvé des désirs, alors il ne peut plus s'empêcher d'y penser continuellement. Dès qu'il en est ainsi comme possédé, alors il ne peut s'empêcher d'exprimer ses sentiments par des paroles articulées. Dès qu'il en a le pouvoir, il exprime en paroles ce qu'il éprouve intérieurement. Sans pouvoir même le manifester ainsi complétement, il l'exprime alors par des interjections, par des chants accentués, en employant toutes ses facultés vocales, sans pouvoir encore parvenir à épuiser tous ses sentiments. C'est ainsi que les chants du *Livre des Vers* ont été composés.

1. *Tsing*. Ce terme a plus communément le sens de *repos*, l'opposé du *mouvement* ; mais le *Choüe wên*, le plus ancien dictionnaire chinois, le définit par le caractère *chin* qui signifie : *examinare, diligenter inquirere, scrutari*. C'est ce dernier sens que nous avons cru devoir adopter.

On m'a dit encore : — S'il en a été ainsi, alors que pensez-vous de ceux de ces vers qui sont destinés à donner des enseignements ?

J'ai répondu : Les vers sont le résultat des impressions produites dans le cœur de l'homme par les objets extérieurs, lesquels ont pris comme une forme visible dans les paroles et ce qui les accompagne. Les impressions que l'âme éprouve sont ou mauvaises ou bonnes [1]. C'est pourquoi ce caractère se produit dans la forme des expressions qui leur sont données, et où il y a du vrai et du faux. S'il n'y a que des saints hommes doués de grandes vertus sur le trône, alors les impressions que les auteurs éprouveront ne pourront pas ne pas être droites, conformes à la justice (*tching*), et toutes leurs paroles ne pourront servir que d'enseignement. Si par hasard les impressions qu'ils éprouvent sont confuses, et qu'ils soient très-embarrassés pour choisir ce qu'il leur convient de faire, alors les hommes qu entourent les souverains, qui sont placés près d'eux dans une position supérieure [2], doivent

1. *Sin tchi ssò kàn yèou siê tching.*
2. *Chàng tchî jin.*

réfléchir sur ce qu'ils ont à faire pour s'opposer à une mauvaise détermination, et par cela même s'efforcer de l'empêcher. C'est là aussi ce que l'on considère comme un enseignement.

Autrefois le règne de la dynastie des Tchêou fut une époque très-brillante. Les souverains de cette dynastie offraient en personne des sacrifices dans le temple des ancêtres, et aussitôt cette bonne coutume descendit parmi les inférieurs, et pénétra dans les villages et jusque dans les dernières habitations. Leurs paroles étaient simples et pures [1]; ainsi elles ne manquaient jamais d'être l'expression d'un sentiment sincère et droit [2]. Les saints hommes (ces souverains) s'appliquèrent fermement à mettre de l'accord et de l'harmonie dans les tons musicaux; et ils y employèrent les habitants des bourgs, des villages; ils y employèrent aussi ceux des petits États, dans le but de réformer les mœurs de tout l'empire, jusqu'à l'époque de la formation des États séparés [3]. Alors les fils du Ciel (les souverains) visitaient les différentes provinces de l'empire, quelquefois pour y rétablir l'ordre et en passer l'inspection. Dans ces visites ils raffermissaient l'action des lois en dégradant (les fonctionnaires prévaricateurs) et en élevant à des grades supérieurs (ceux qui l'avaient mérité). A partir de Tchao-Wang [4], l'empire commença à tomber en décadence par l'invasion de coutumes barbares. Cela dura jusqu'à ce que le siége de l'empire eût été transporté à l'orient du territoire; et tout ce qui se produisit ensuite ne peut être raconté dans l'histoire [5].

Khoung-tseu (Confucius) naquit à cette époque de décadence [6]. Il ne put obtenir la position élevée à laquelle il méritait plus que personne d'atteindre. L'empereur et les rois des petits États ne pratiquaient pas alors le régime administratif (des anciens souverains), consistant à encourager le mérite (des bons fonctionnaires) et à réprimer la conduite des mauvais, en donnant de l'avancement (aux premiers) et en dégradant ou destituant (les seconds). Depuis ce temps on se borna à élever aux emplois ceux qui étaient inscrits sur les rôles, à explorer leur conduite et à les punir. On les destituait, dans les cas graves, plusieurs fois; on redressait leurs désordres ou leurs malversations [1]; et ceux qui, parmi eux, étaient bons, ne suffisaient pas pour faire exécuter les lois. Si, envers les mauvais fonctionnaires, il ne suffisait pas de les avertir, de les réprimander, de leur enjoindre de changer de conduite, alors on les destituait et on les renvoyait.

Pour suivre ce sujet même, en abrégeant les détails, il faudrait explorer longuement l'histoire des temps éloignés. Il est important, toutefois, que celui qui étudie l'histoire, soit pénétré de cette vérité, et qu'il s'en serve pour examiner sérieusement ce qu'il en doit admettre ou retrancher. Les hommes vertueux [2] sont ceux qui doivent commander aux autres, qui doivent les gouverner [3]; et les hommes vicieux doivent être réformés, ou améliorés. C'est pourquoi l'administration des souverains (de la période dont il est question dans le *Chî-Kîng*, ou « Livre des Vers »), leur manière de gouverner, quoique insuffisante pour être appliquée dans une génération, et que leur doctrine de gouvernement soit passée réellement pour bonne pendant plusieurs milliers de siècles, cependant, ce qui, dans le « Livre des Vers », est considéré comme un enseignement, en est réellement un.

On m'a dit encore : — S'il en est ainsi, alors la substance des chants nommés *Foüng*, *Yà* et *Soüng* ne concorde pas avec ce que vous venez d'exposer. Pourquoi cela?

— Je comprends ce que vous venez de dire. Tout ce qui, dans le « Livre des Vers », est appelé *Foüng*, provient, pour la plus grande partie, de compositions faites et chantées dans les villages et les carrefours. C'est ce que l'on nomme « les chants alternés d'hommes et de femmes qui se répondent », et dont chacun exprime ses propres pensées, ses propres sentiments. Il n'y a (dans cette classe) que les *Tchêou-nân* et les *Tchâo-nân* [4], qui renferment les bons exemples de Wèn-Wâng pour l'accomplissement des vertus so-

1. *Khî yân souï.*
2. *Jân woû poŭ tchoŭ yŭ tchîng tchè.*
3. *Lĭe koüe.* Cette époque est mentionnée en détail dans les Annales chinoises; elle dura de 300 à 225 avant notre ère, jusqu'au moment ou Thsîn-chi Hoâng-ti détruisit tous ces États et s'empara de tout l'empire.
4. Il régna de 1001 à 945 avant notre ère.
5. *Souï feï poŭ kiàng ì.*
6. Ce grand philosophe naquit dans un bourg du royaume, ou petit État, de Lou faisant aujourd'hui partie de la province de Chân-toüng, 551 ans avant notre ère.

1. *Tching khî fên louàn.*
2. *Chén tchè.* « Bonum, pulchrum, excellens ».
3. *Szè tchî, Szè,* « dux, generalis ».
4. Ce sont les deux premiers chapitres du premier livre (*Koûe foüng.* « Vent des royaumes »), comprenant ensemble vingt-cinq pièces de vers, dont nous publions ci-après la traduction.

ciales, dans lesquels exemples tous les hommes rencontrent les sentiments, les passions propres à leur nature, et exprimés d'une manière conforme à la droite raison. C'est pourquoi ce qui est exprimé par des paroles (dans les vers en question), si ce sont des sentiments de plaisir et de joie, leur expression ne va pas jusqu'à la lasciveté. Si ce sont des sentiments de tristesse et de douleur, elle ne va pas jusqu'à blesser les convenances. C'est aussi pourquoi ces deux sections sont les deux seules des chants nommés *Foúng* qui soient dénommées « correctes » ou convenables (*tching* [1]). Depuis les chants de l'État de *Pei*, compris, jusqu'à la fin des chants *Foúng*, ce sont des chants des royaumes dont le gouvernement était en désordre, et qui expriment des sentiments bien différents. Parmi les hommes que l'on nomme des sages (*hiên*) n'y en a-t-il pas qui soient aussi très-différents ? Les sentiments dont ils sont affectés, et qu'ils expriment à l'extérieur, portent l'empreinte du juste et de l'injuste [2], de la vérité et de l'erreur, mais inégalement répartis; et les chants nommes *foúng*, des anciens souverains, si on les compare à ces derniers : ceux-ci (les chants des petits royaumes), seront trouvés très-réformables [3].

Si on en vient aux sections du « Livre des Vers » nommées *Yà*, et *Soúng*, on reconnaît alors que tous les chants qui les composent appartiennent à l'époque où la dynastie des Tchêou régnait sur tout l'empire. Les Hymmes accompagnés de musique que l'on chantait à la cour, en offrant des sacrifices dans le temple des ancêtres, étaient composés de paroles qui excitaient les cœurs à la concorde et à l'harmonie, en même temps que leur gravité inspirait le respect. Les pensées que ces chants ou hymmes expriment sont toutes clémentes, et inspirent des sentiments de calme et de tranquillité. Ceux qui les composèrent étaient les disciples d'hommes sages et vénérés que ces disciples accompagnaient lors des visites réitérées faites par eux dans les diverses provinces de l'empire. Assurément ce qu'ils firent doit servir de règle et de modèle à toutes les générations et ne peut être modifié.

Quant aux parties des *Yà*, qualifiées de *pién* (susceptibles de transformations, sujettes à changements »), elles ont été aussi toutes composées par des hommes sages d'une certaine génération, et d'une époque malade dont ils déploraient les mœurs dégénérées, corrompues. Mais le saint homme (Confucius) les recueillit toutes. Sa droiture et sa moralité parfaites [1]; ses sentiments profonds de commisération et de sympathie, en mettant tous ces chants en ordre, en les classant, ne conserva que les meilleurs, en excluant tous ceux qui renfermaient des idées de licence et de perversité [2], comme s'il eût voulu empêcher que les générations qui le suivraient ne pussent répéter ces chants licencieux, qui ne restaient qu'à la portée des lettrés. Ce sont ces vers ou chants (choisis) qui composent le *Kìng* [3], ou « Livre des Vers canonique ». C'est en traitant ainsi les affaires des hommes que l'on agit convenablement envers les inférieurs; que la loi du Ciel [4] vient en aide aux supérieurs (à ceux qui gouvernent), et qu'aucun des moyens que la raison indique pour faire le bien n'est négligé.

— Soit, m'a-t-on encore dit ; mais alors, ceux qui étudient ces vers, que doivent-ils faire pour se bien diriger dans leur lecture ?

— Ils doivent commencer par les deux *Nân* [5] pour y chercher les principes de droiture qui y sont contenus; passer, en troisième lieu, aux chants des royaumes énumérés [6], pour en reconnaître à fond ce qu'ils ont de « modifiable » *pién*); puis, rectifier ce qu'on y aura trouvé de répréhensible, en lisant les parties « correctes » (*tching*) des *Yà* [7] pour agrandir la règle de ses jugements ; les associer aux hymnes nommés *Soúng*, pour chercher à connaître ce qu'ils ont de plus important. C'est là le grand but que l'on doit se proposer dans cette étude du « Livre des Vers ». Après cela, porter son attention sur les

1. Ce sont celles que nous avons traduites et que l'on trouvera ci-après.
2. *Yeoù siê tching, chi fêï.*
3. *Pien.* C'est aussi la qualification qu'on leur a donnée, en opposition aux premiers vers qualifiés de *tching*, « droits, justes, convenables ».

1. *Tchoûng*, « rectus, perfectus moraliter ».
2. *Siê.* « Pravum, non rectum ».
3. Ce livre comprend aujourd'hui (selon l'édition impériale) trois cents onze pièces de vers, ou chants choisis par Confucius entre plus de mille qu'il avait recueillis.
4. *Thiên táo.*
5. Les *Tchêou-nân* et les *Tchâo-nân*, les deux premières sections ou chapitres qui sont en tête des *Foúng*, et dont on trouvera la traduction ci-après.
6. Royaumes feudataires qui existaient sous les Tchêou, au nombre de treize, qui sont les suivants : *Pie, Yoûng Wêï, Wâng, Tching, Thsi, Woêï, Thâng, Thsin, Tchin, Hoêï, Thsaô* et *Pin*.
7. Ces parties ont été traduites par nous, et se trouvent à la suite des parties « correctes » (*tching*) des *Foúng*.

vers de chaque stance, et sur chaque stance, pour en reconnaître l'agencement, ou les lois qui ont présidé à leur composition ; chercher à expliquer clairement la doctrine des anciens (*hîun koù*), pour la reproduire dans un Mémorial ; accentuer les vers en les lisant lentement, ou en les chantant, pour en reconnaître l'élégance et la noblesse; s'y plonger entièrement pour s'en incorporer la substance ; les scruter dans leurs nuances les plus cachées et les plus subtiles des sentiments ou des passions qu'ils peuvent exprimer ; en examiner minutieusement les termes, pour distinguer le principe ou le mobile des actions ; alors on pourra régler convenablement sa personne et sa famille, être impartial et juste dans la direction du gouvernement de l'empire. Toutes les questions et les réponses que l'on pourrait faire sur ce sujet reviendraient au même but, et aboutiraient à la même conclusion.

J'ai composé, à une certaine époque, un *Commentaire* de concordance sur le « Livre des Vers » (*Chî-King*)[1] ; c'est pour cette raison que j'ai exposé ici une seconde fois mes idées sur le même sujet, pour en *coiffer* ce livre, comme on dit.

La 4e année *chun-hi, ting-yeou* du cycle (correspondant à l'année 1177 de notre ère), en hiver, à la 10e lune, *sou-tse* du cycle lunaire ; dans la ville de *Sin-ngan*. Écrit par Tchoû-hî.

1. Ce Commentaire, qui est indépendant de celui qui accompagne, en premier lieu, toutes les éditions commentées du *Chi-king*, a été imprimé dans les « *Oeuvres complettes de Tchoû-hî* publiées, en 1713, par ordre de l'empereur Khâng-hî, qui y a joint une préface de sa main. » Ces œuvres, qui forment soixante-six *Kiouàn* ou livres, portent pour titre : *Yù tsoùan Tchoû-tsèu thsioûan choû*. Le Commentaire en question comprend le trente-cinquième livre.

詩經 LE CHI-KING

OU

LIVRE DES VERS

ANCIEN LIVRE CANONIQUE DES CHINOIS

PREMIÈRE PARTIE

國風

KOÜE FOÚNG

LES VOIX DES ROYAUMES

SECTION PREMIÈRE. — TCHÈOU NÂN

États méridionaux de l'empire suzerain des Tchêou.

CHANT I.

(*Kouan-thseôu* [1], *En trois strophes ; l'une de quatre vers et deux autres de huit vers. Genre élevé, hîng.*)

Argument. — Épithalame, dans lequel sont célébrées les qualités et les vertus de la fiancée de Wên-Wâng.

1re *Strophe* (*en quatre vers de quatre pieds chacun*).

Les oiseaux *Thsêou-kiêou*, mâle et femelle, chantent en se répondant l'un l'autre;

Ils se tiennent dans les îles que forment les divers cours d'eau.

Une belle et vertueuse jeune fille vit dans une retraite paisible;

Elle est recherchée avec amour par un prince sage et éclairé [1].

2e *Strophe* (*en huit vers de quatre pieds chacun*).

Il est une plante aquatique, nommée *hing-thsàï*, aux feuilles inégales entrelacées;

Elle flotte à droite et à gauche sur le cours de l'eau.

Une belle et vertueuse jeune fille vit dans une retraite paisible.

Dans la veille et dans le sommeil elle est ardemment désirée;

Il la cherche, mais il ne peut la posséder;

Dans la veille et dans le sommeil elle occupe continuellement sa pensée.

Oh! quelle douleur incessante! quel chagrin il éprouve!

Il se tourne et se retourne sur sa couche sans pouvoir trouver de repos.

3e *Strophe* (*en huit vers de quatre pieds chacun*).

Il est une plante aquatique nommée *hing-thsàï*, aux feuilles inégales entrelacées.

Elle flotte de côté et d'autre sur le cours de l'eau.

Une belle et vertueuse jeune fille vit dans une retraite paisible.

Les (instruments de musique) *Khîn* et *Szĕ* [2] sont

1. Les mots, placés ainsi en tête de chaque chant, sont des titres tirés des premiers vers de ce même chant, dans les éditions chinoises, et qui servent à le désigner. Ils n'ont pas ici d'autre signification.

1. Ce prince, selon les commentateurs, était *Wên-wâng*, fils du fondateur de la dynastie des *Tchêou* (1134 avant notre ère), l'un des princes les plus instruits et les plus illustres qu'ait possédés la Chine.

2. Le *Khîn* était un instrument de musique à cinq cordes; quelques auteurs disent à sept. Le *Szé* avait vingt-cinq cordes; les unes et les autres en fils de soie.

pour elles comme deux amis qui ne la quittent pas.

Il est une plante aquatique nommée *hing-thsàï*, aux feuilles inégales entrelacées.

Elle flottait de droite et de gauche; mais elle a été cueillie pour l'usage intérieur.

La belle et vertueuse jeune fille qui vivait dans une retraite paisible,

Se réjouit maintenant en écoutant les sons des cymbales et des tambours (qui la conduisent à la demeure de son fiancé)[1].

CHANT II.

Koh-tân. En trois strophes, chacune de six vers. Genre direct.)

Argument. — La jeune épousée se rappelle la maison paternelle.

1re *Strophe (en six vers de quatre pieds chacun).*

La plante *koh*[2], aux brins effilés, apparaît déjà!

Elle couvre les vallées de ses touffes verdoyantes.

Ses brins entrelacés sont épais et luxuriants;

Les oiseaux jaunes[3] ont pris leur volée.

Ils se rassemblent en foule sur les arbres qui forment des bosquets touffus;

L'air retentit au loin de leurs chants joyeux.

2e *Strophe (en six vers de quatre pieds chacun).*

La plante *koh*, aux tiges effilées, est apparue!

Elle couvre les vallées de ses touffes verdoyantes;

Ses brins entrelacés, toujours luxuriants, semblent s'affaisser sur eux-mêmes.

Le moment est venu de les couper, et de les faire bouillir (pour en détacher les fibres).

C'est alors qu'avec ses filaments on fabrique de fins tissus, et des tissus grossiers,

Avec lesquels on fait des vêtements de longue durée.

3e *Strophe (en six vers de quatre pieds chacun).*

C'est alors que (la nouvelle mariée) interpelle en ces termes l'intendante de sa maison (*Ssê chî*) :

Elle lui dit : Annonce (à mon seigneur) que j'ai une visite de devoir à faire[1] (à mon père et à ma mère que j'ai quittés);

« Fais nettoyer et passer à l'eau mes effets personnels;

« Fais mettre aussi en bon état mes robes de cérémonie;

« Assure-toi de celles qui ont besoin de réparations et de celles qui n'en ont pas besoin.

« Je me prépare à faire ma visite nuptiale (*Koûeï-nîng*) à mon père et à ma mère. »

Observations. Les trois strophes de ce chant sont du genre *direct* (*foú*), lequel consiste à exposer les idées que l'on exprime d'une façon directe, claire et par métaphores. Les vers de ce genre ne se chantaient pas avec accompagnement de musique, mais se lisaient seulement à haute voix, en insistant sur la mesure (*chî foú poŭh kô eûlh soúng : youeï foú*).

La composition de cette pièce de vers est attribuée par les commentateurs chinois à la jeune princesse elle-même qui en est le sujet. « C'est pour cela, disent-ils, que cette pièce ne renferme aucun éloge d'elle, de ses qualités, de sa beauté. Cependant, on peut y voir que son auteur, d'un rang élevé (*koúeï*) ou noble, n'en est pas moins diligente et soigneuse dans son intérieur; qu'étant comblée de richesses, elle n'en est pas moins économe; que maîtresse de maison (*tcháng*) et révérée, elle ne dédaigne pas d'entrer avec son intendante dans les détails les plus minutieux du ménage; que, mariée, sa piété filiale n'en a pas été diminuée envers son père et sa mère. Tout cela est d'une vertu si étendue que peu d'hommes seraient capables d'y atteindre. » (*Tchoû-hî*).

Si, comme on n'a aucun motif d'en douter, cette pièce de vers a pour auteur l'épouse de Wên-Wâng, sa composition remonterait à la seconde moitié du douzième siècle avant notre ère.

1. Cette pièce de poésie, en vers de quatre caractères chinois et à *rimes*, est du genre nommé *hing*, « élevé, à idées reliées entre elles ». Ce genre consiste à parler d'abord de choses ou d'objets étrangers au sujet pour introduire ensuite les sentiments que l'on veut exprimer.

2. Herbe qui se répand en beaucoup de lieux, dont la racine peut être mangée, et dont les fibres peuvent être employées à faire de la toile.

3. *Hoâng niào*. C'est un oiseau qui a les plumes du corps *jaunes*, les ailes vertes, ou en partie noires et en partie jaune d'or. Il est de la grosseur d'un moineau, a un chant très-doux; le mâle et la femelle volent toujours ensemble, et cessent de chanter à la huitième lune chinoise (septembre-octobre).

1. C'est une coutume, encore en usage en Chine, qu'une jeune mariée, après un certain temps, se rende à la maison paternelle, et y reste ainsi quelque temps loin de son mari.

CHANT III.

(*Kioùan-eùlh, quatre strophes; de quatre vers chacune et de différents mètres. Genre direct.*)

Argument. — La jeune mariée pendant qu'elle reste chez son père et sa mère, compose les vers suivants :

1. Elle s'occupait de cueillir de l'herbe appelée *kioùan-eùlh;*

Et sa corbeille oblongue n'en était pas encore remplie qu'elle s'écria :

Oh! je n'ai qu'une seule pensée, celle d'un homme [1]!

Et aussitôt elle jeta (sa corbeille) sur la grande route de la cour des Tchêou.

2. Je vais gravir, (se dit-elle) cette montagne escarpée;

Quand mon cheval sera fatigué et s'arrêtera,

Je me servirai de ce vase d'or [2] à boire que je tiens de mon époux,

Dans l'espoir d'apaiser les longs chagrins que j'éprouve de son absence.

3. Je suis arrivée au revers de cette montagne escarpée;

Mon cheval est si fatigué qu'il en devient noir et jaune.

(Pendant qu'il se reposera) je vais me désaltérer avec la coupe en corne de bœuf sauvage que m'a donnée mon époux,

Dans l'espoir d'adoucir les chagrins cruels que j'éprouve de son absence.

3. Enfin j'ai franchi tout ce terrain rocailleux;

Mon cheval est épuisé de fatigue;

Mes domestiques sont rendus et ne peuvent plus avancer;

Ils ne font que pousser des plaintes et des soupirs, de ne pas pouvoir avancer [3].

1. C'est Wên-Wâng. (Commentaire.)

2. *Kin loûï.* Ce vase est figuré dans l'édition impériale du Chi-king, faisant partie de l'édition impériale des *sept King.* C'est, d'après Tchoû-hî, un « vase à vin », sur lequel sont gravées des figures de nuages avec les traits rayonnants du tonnerre. Ces ornements sont faits ou incrustés sur le vase en or jaune.

3. Le commentaire de l'ancien dictionnaire *Eùlh-yà* cite le dernier vers de ce chant qu'il explique en disant « qu'ils portent leurs regards au loin ».

CHANT IV.

(*Kiêou-moŭ. En trois strophes de quatre vers et de quatre pieds chacun.*)

Argument. — Éloge de la Reine *Taï-sse, épouse de Wên-wâng.* Genre élevé (*hing*).

1. Sur (la montagne) méridionale [1] il y a des arbres (nommés) *kiêou* (dont les branches recourbées descendent vers la terre).

La plante *kŏh-loùï* [2] les entoure en y suspendant ses tiges flexibles.

« Comme elle est heureuse et digne d'admiration, notre princesse royale, (disent les femmes secondaires du prince).

Tous les bonheurs et toutes les félicités deviendront son partage.

2. Sur la (montagne) méridionale, il y a des arbres (nommés) *kiêou* (dont les branches recourbées descendent vers la terre).

La plante *kŏh-loùï* les entoure complétement de ses tiges flexibles.

Comme elle est heureuse et digne d'admiration notre princesse royale!

Tous les bonheurs et toutes les félicités deviendront son partage.

3. Sur la (montagne) méridionale il y a des arbres (nommés) *kiêou*, (dont les branches recourbées descendent vers la terre).

La plante *kŏh-loùï* enveloppe leur tronc de ses tiges flexibles.

Comme elle est heureuse et digne d'admiration notre princesse royale!

Tous les bonheurs et toutes les félicités se sont complétés en elle.

Observations. Le commentateur Hoàng Tchun, qui vivait sous les Soung, a dit au sujet de ce chant du « Livre des Vers » : « Cette pièce de vers « se rapporte à l'époque où Wên-Wâng, le cœur « joyeux et le visage épanoui (*yoûng-yoûng*) ré- « sidait dans son propre palais. » On lit dans le *Tchoûng-yoûng* de Confucius : « Celui d'entre

1. La montagne appelée *nân-chân* (montagne méridionale) est située sur le territoire de la ville départementale de *Koûeï-tchêou*, province de *Hoû-pèh*, au nord du fleuve *Kiâng*, sur la limite des provinces du *Hô-nân*, et du *Ssé-tchouân*.

2. La plante *kŏh* ou *kŏh-loùï*, « plante grimpante » et qui ramifie beaucoup, est souvent prise, au figuré, par les poëtes chinois pour désigner une nombreuse postérité.

« les hommes qui n'eut jamais aucun sujet de « tristesse, ce fut seulement Wên-Wâng! » — Le *Tchoûng-yoûng* veut parler du bonheur qu'il éprouva de son père (Wâng-ki) et de son fils (Woù-Wâng). Cette pièce de vers fait allusion aux joies de son intérieur.

CHANT V.

(*Tchoûng-ssê. En trois strophes, de quatre vers chacune. Genre comparatif, pi*)

Argument. — Même sujet que le précédent.

1. Papillons légers nommés *tchoûng-ssê* [1] qui agitez vos ailes,

Vous vous rassemblez par troupes volantes!

Quelle nombreuse progéniture vous allez produire!

Elle doit être innombrable!

2. Papillons légers, nommés *tchoûng-ssê*, qui agitez vos ailes ;

L'air retentit de vos longs bourdonnements!

Quelle nombreuse progéniture vous allez produire!

Elle n'aura pas d'interruption!

3. Papillons légers, nommés *tchoûng-ssê*, qui agitez vos ailes ;

Quelles troupes nombreuses vous formez!

Vous aurez une progéniture de descendants,

Que l'on ne pourra jamais énumérer!

CHANT VI.

(*Thaô-yâo. En trois strophes, de quatre vers chacune. Genre élevé, hìng.*)

Argument. — On décrit dans ce chant les mœurs de la principauté dont Wên-Wâng investit son fils Tcheoû-koûng ; on y fait aussi l'éloge de la paix et de la concorde qui régnait dans cette famille.

1. Que le pêcher est agréable à voir!

Qu'elles sont abondantes et belles, ses fleurs roses épanouies!

C'est la saison où les jeunes fiancées se rendent à la demeure de leurs fiancés [2].

C'est aussi le moment pour elles de faire régner la paix et la concorde dans leur nouvelle famille.

2. Que le pêcher est agréable à voir!

Il promet des fruits abondants.

C'est la saison où les jeunes fiancées se rendent à la demeure de leurs fiancés.

C'est aussi le moment pour elles de faire régner la paix et la concorde dans leur nouvelle famille.

3. Que le pêcher est agréable à voir!

Que ses feuilles sont abondantes!

C'est la saison où les jeunes fiancées se rendent à la demeure de leurs fiancés.

C'est aussi le moment pour elles de faire régner la paix et la concorde dans leur nouvelle famille.

OBSERVATIONS. « Dans le parfait gouvernement de Wên-Wâng (disent les éditeurs de l'édition impériale du *Chî-kìng*), rien n'était mis avant le devoir d'établir le bon ordre dans la famille (*tching-kiâ*). Parmi toutes les qualités et les vertus de l'épouse royale, aucune ne surpasse celle de ne pas se laisser dominer par des sentiments de jalousie et de haine. »

CHANT VII

(*Soû-tsìe En trois strophes, chaque strophe de quatre vers. Genre élevé.*)

Argument.— *Éloge de Wên-Wâng* dans le genre de poésie *Hìng* qui consiste à relever les actions et les vertus d'un homme par des faits ou des images empruntées à ce qui frappe plus communément les yeux. Ce chant est un des exemples de ce genre cités dans la *Grande Préface.*

1. Ils sont beaux et solides, les filets préparés pour la chasse aux lièvres.

Les pieux en bois sec que l'on fiche en terre produisent les sons *tîng-tîng*.

Ce sont comme des guerriers rangés en bataille,

Servant à notre prince royal d'enceinte fortifiée et de boucliers.

2. Ils sont beaux et solides, les filets préparés pour la chasse aux lièvres.

Il y en a de placés dans tous les endroits ouverts et les carrefours.

1. C'est une espèce de papillons qui, d'une seule ponte, produisent quatre-vingt-dix-neuf chrysalides.

2. Dans le « Rituel des Tchêou » (*Tchêou li*), c'est au milieu du printemps que les mariages devaient se contracter.

Ce sont comme des guerriers rangés en bataille,

Que notre prince royal s'est plu à réunir autour de lui.

3. Ils sont beaux et solides, les filets préparés pour la chasse aux lièvres.

Il y en a de placés dans toute la forêt.

Ce sont comme des guerriers rangés en bataille,

Qui ne font, avec notre prince royal, qu'un cœur et qu'une âme.

CHANT VIII.

(*Féou-yì. En trois strophes, chacune de quatre vers. Genre direct, foù.*)

Argument. — Éloge des occupations des femmes, quand elles ne sont pas retenues à la maison par leurs soins domestiques.

1. Cueillons la plante *feôu-yi* (le plantain, qui croît sur le passage des chars).

A l'œuvre, dit-on, à l'œuvre, cueillons-le.

Cueillons, cueillons le plantain.

A l'œuvre, répète-t-on, il se trouve en abondance.

2. Cueillons la plante *feôu-yi* (qui croît sur le passage des chars ou sur les routes).

A l'œuvre, se dit-on, mettons-la en petites gerbes.

Cueillons la plante *feôu-yi*, (qui croît sur les grands chemins).

A l'œuvre, se dit-on, égrenons-la avec les mains.

3. Cueillons la plante *feôu-yi* (qui croît sur les grands chemins).

A l'œuvre, se dit-on, plaçons-la dans nos tabliers.

Cueillons la plante *feôu-yi* (qui croît sur les grands chemins).

A l'œuvre, répète-t-on, attachons-en à notre ceinture.

CHANT IX

(*Han-koûang. En trois strophes, chacune de huit vers. Genre relevé et comparatif.*)

Argument. — Le poëte recommande aux femmes la chasteté.

1. Dans les contrées méridionales il y a des arbres, nommés *khiâo-moŭh* (qui n'ont de branches qu'à leur sommet).

On ne doit pas se reposer à leur ombre.

Si des femmes voyagent sur les bords du *Hán* [1],

Elles ne doivent pas s'y abandonner à la rêverie.

La rivière *Hán* est large et profonde;

On ne peut penser à la traverser à gué.

Le fleuve *Kiâng* a toujours un courant très-rapide;

On ne peut penser à le traverser sur des nacelles ou des radeaux.

2. Le moment est venu d'émonder les haies et les buissons.

On se dit aussi que c'est le temps d'élaguer les branches trop touffues de l'arbre nommé *thsoù*.

Les jeunes filles errantes qui cherchent à contracer des mariages,

Se demandent où elles pourront faire paître leurs chevaux.

La rivière *Hán* est large et profonde;

On ne peut penser à la traverser à gué.

Le fleuve *Kiâng* a toujours un courant très-rapide;

On ne peut penser à le traverser sur des nacelles ou des radeaux.

3. Le moment est venu d'émonder les haies et les buissons.

On se dit aussi que c'est le temps d'élaguer les branches trop touffues de l'arbre *thsoù*.

Les jeunes filles errantes qui cherchent à contracter des mariages,

Se demandent où elles pourront faire paître leurs jeunes chevaux.

La rivière *Hán* est large et profonde;

On ne peut penser à la traverser à gué.

Le fleuve *Kiâng* a toujours un courant très-rapide;

On ne peut penser à le traverser sur des nacelles ou des radeaux.

Observations. — Un commentateur chinois, *Foù Koûang*, a dit sur ce chant : « La dernière partie de chacune des trois strophes finit de telle façon que l'on ne peut y chercher un sens. La seule explication que l'on en puisse donner, c'est de dire que c'est un refrain dans lequel se manifestent des sentiments propres à inspirer de la réserve dans sa conduite, car il est des per-

1 La rivière *Hán* prend sa source dans le territoire de *Hing-yuan fou*, aujourd'hui *Han-tchoung fou*, de la province du *Chen-si*, où Wên-Wâng avait alors sa principauté.

sonnes chez lesquelles de telles idées ne viennent pas naturellement. »

CHANT X.

(*Joù-fên. En trois strophes, chacune de quatre vers. Genre direct.*)

Argument. — On y recommande l'amour conjugal.

1. En suivant la chaussée qui longe la rivière nommée *Joù* [1],

On voit (les femmes de la maison de Wên-Wâng) s'occuper à élaguer de jeunes arbres.

N'ayant pas encore été honorées de la présence de leur prince royal (*Kiûn-tsèu*);

Elles désirent ardemment de voir bientôt leurs vœux accomplis, et de participer de nouveau au repas de la famille.

2. En suivant la chaussée qui longe la rivière nommée *Joù*,

On voit (les femmes de la maison de Wên-Wâng) s'occuper à élaguer les jeunes pousses d'arbres.

Lorsqu'elles auront été honorées de la présence de leur prince royal,

Elles se diront, dans la joie de leur cœur : Dorénavant nous ne serons plus éloignées de lui !

3. Le poisson nommé *fâng* [2] a une queue rougeâtre.

Le palais du roi [3] est étincelant comme un incendie.

Quoiqu'il soit étincelant comme un incendie,

Celui qui nous tient lieu de père et de mère, est bien près de nous.

Observations. — Wâng Gan-chi a dit, au sujet de ce chant : « Les deux premières strophes s'appliquent tout entières aux sentiments de dévouement témoignés par les épouses légitimes (*foû foû*) du prince. La strophe qui les suit s'applique aux sentiments exprimés par les ministres du prince.

1. Rivière qui coule dans le *Hô-nân*.

2. Les commentateurs chinois disent de plus que ce poisson a une petite tête et un gros corps, large et mince. C'est la *brême*. Sa queue ne devient rouge, disent-ils, que lorsqu'on la tourmente.

3. C'est le palais de la ville capitale de Chéou-Sin dernier souverain de la dynastie des Yin, qui est ici désigné. Il fut détrôné par Woû-Wâng, père de Wên Wâng et fondateur de la dynastie des Tchéou, 1122 ans avant notre ère. (Voir notre *Histoire de la Chine* avec gravures. p. 70-77, Paris, 1837. *Univers pittoresque.*)

CHANT XI.

(*Lin-tchi-tchì. En trois strophes, chacune de trois vers. Genre élevé.*)

Argument. — Éloge de l'animal fabuleux, le *Khi-Lin*, dont l'apparition est toujours de bon augure.

1. Qui n'admire pas un animal que l'on nomme *Khî-Lîn* [1], dont les pieds ne font qu'effleurer la terre;

Qui est doué des plus grands sentiments de bienveillance envers tous les êtres vivants.

Oh ! c'est admirable ! ce seront d'autres *Lîn* (les enfants du prince) [2].

2. Le *Lîn* porte sur son front la marque (de son origine divine : une corne inoffensive).

Tous ceux auxquels il donne naissance sont doués des mêmes vertus.

Oh ! qui n'aurait pas la plus grande admiration pour le *Lîn* !

3. Le *Lîn* porte une corne sur son front;

Les fondateurs des familles souveraines, qui se sont consacrés au bien de l'humanité,

Sont tous, chose digne d'admiration, comme des autres *Lîn !*

Observations. — Les éditeurs de la grande édition impériale du « Livre des Vers », font sur cette première partie, intitulée : *Tchêou Nân* (États méridionaux), les réflexions suivantes :

« Dans cette première partie, il y a cinq pièces de vers qui sont entièrement consacrées à célébrer les qualités et les vertus de l'épouse royale. (Ce sont les cinq premiers chants.) Quant aux autres chants, on y célèbre l'ordre qui règne dans

1. Selon les commentateurs chinois, le *Khi-lin* a le corps du daim, la queue du bœuf, les jambes du cheval, etc. On nomme le mâle et la femelle : *Khi-lin*. Son apparition est toujours considérée comme annonçant des événements heureux. « Quand un prince qui règne est sage, gouverne bien, « alors le *Lîn* apparaît ! » disent tous les commentateurs chinois.

2. C'est là l'interprétation des commentateurs chinois, entre autres du philosophe Tchoû-hî. Le prince *Wên-wâng* dont il est question, eut trois fils : Pé-i, l'aîné, Woû-Wâng, qui lui succéda sur le trône (1134 avant Jésus-Christ), et *Tchéou-Koûng*, l'un des hommes les plus célèbres de la Chine.

sa maison et la bonté du gouvernement de l'État (du prince époux). Celui dans lequel on parle de la largeur de la rivière *Hân*, et des chaussées qui longent la rivière (*Joù* chant IX) est un chant appartenant aux États méridionaux, et dans lequel se manifeste clairement que dans l'empire il y avait une disposition marquée à une amélioration dans les mœurs, lente mais progressive. »

SECTION DEUXIÈME. — TCHAO-NAN [1]

CHANT I.

(*Thsiŏ-tchào. En trois strophes, chacune de quatre vers. Genre élevé, hing.*)

Argument. — On décrit dans ce chant les mœurs des populations placées par Wèn-Wâng sous le gouvernement du prince Tchào-Koûng.

1. C'est le moment où l'oiseau *Thsiŏ* (la pie) fait son nid.
C'est aussi le moment où l'oiseau *Kiêou* [2] (le ramier ou la tourterelle) va l'habiter.
Les jeunes filles de maisons princières se rendent à la demeure de leurs fiancés princiers.
Cent chars à deux roues les reçoivent pour les y conduire.

2. C'est le moment où l'oiseau *Thsiŏ* (la pie) fait son nid.
C'est aussi le moment où l'oiseau *Kiêou* (le pigeon ramier) s'en empare.
Les jeunes filles de maisons princières se rendent à la demeure de leurs fiancés princiers.
Cent chars à deux roues viennent les chercher pour les y conduire [1].

3. C'est le moment où l'oiseau *Thsiŏ* la (pie [2]) fait son nid.
C'est aussi le moment où l'oiseau *Kiêou* (le pigeon ramier) le remplit.
Les jeunes filles des maisons princières se rendent à la demeure de leurs fiancés princiers.
Cent chars à deux roues les conduisent, pour accomplir le cérémonial.

1. Ce royaume, comme le précédent, était situé au midi du *Hoàng-hô* ou « fleuve Jaune », entre ce grand fleuve et la rivière *Loh*, qui est un de ses affluents. L'ancienne ville de *Lŏh-yâng*, capitale des *Tchéou*, était située à l'ouest de la ville de *Hô-nân foù* actuelle, près du fleuve *Hoâng-hô*.

2. L'ancien éditeur du *Chi-King* ou « Livre des Vers », Maó Tchang, dit que le Kiêou est l'oiseau autrement nommé *Chi-Kiêou*. » Cet oiseau est le « pigeon ramier ». On lit dans le commentaire de Tsoh Kiêou-Ming sur le *Tchûn-thsiêou* de Confucius (k. 7 fos. 17-18) que l'empereur Chào-hào (2517 avant notre ère) parmi tous les noms qu'il donna à ses principaux fonctionnaires, celui de *Chi-kiêou*, « pigeon-ramier » fut donné à « l'intendant des travaux publics », parce que, dit une glose, cet oiseau a l'instinct prononcé d'*égaliser*, de *niveler*, et que c'est pour cela que Chao-hào donna son nom aux fonctionnaires composant le « Bureau des travaux publics, chargés de *niveler* la terre et les eaux. » (Voir mon *Mémoire sur l'antiquité de l'histoire et de la civilisation chinoises*. p. 236.)

CHANT II.

(*Thsàï-fân. En trois strophes, chacune de quatre vers. Genre direct.*)

Argument. — Occupations des femmes dans la maison des princes feudataires.

1. On s'occupe à cueillir l'herbe *fân* [3],
Là où il y a des pièces d'eau (*tchào*) ou de petites îles (*tchì*).
Pour les soins à donner à son emploi domestique,
La surveillance en est dévolue aux épouses des princes feudataires (*Koûng-hèou* [4]).

2. On s'est occupé à cueillir l'herbe *fân*,
Là où un ruisseau coule entre deux montagnes.
Pour les soins à donner à son emploi,
Les épouses des princes feudataires sont réunies

1. « Tous les princes feudataires des royaumes ou États méridionaux, dit *Tchoû-hi*, se réglaient sur la conduite de Wèn-Wâng. S'ils pouvaient rectifier leur cœur, améliorer leur personne, pour établir de l'ordre dans leur famille, leurs jeunes filles se réglaient aussi sur la conduite de son épouse royale. »

2. La Pie (*Thsiŏ*) que l'on nomme aussi : *hì tsiŏh*, « qui procure la joie », est, chez les Chinois, un oiseau de bon augure. Ils aiment à la voir apparaître dans leur maison et à entendre ses cris. C'est sans doute un des motifs qui l'a fait introduire dans ce chant.

3. L'herbe *fân* a les feuilles minces et petites. On s'en sert en Chine pour nourrir les vers à soie lorsqu'ils sont éclos, en attendant qu'ils mangent les feuilles du mûrier.

4. « Les États méridionaux, dit Tchoû-hi, se réglaient sur la conduite de Wèn-Wâng. Les épouses (*foû jin*) de tous les princes appliquaient toute leur attention, employaient tous leurs efforts, pour accomplir leurs devoirs de vénération, et offrir les oblations et sacrifices prescrits par les rites ; et toutes les domestiques appartenant à la famille accomplissaient aussi leurs devoirs avec beaucoup d'ordre pour que leur conduite fît l'éloge de leur maîtresse (*i meï tchi yè*). »

dans la salle du palais (*miào*) où l'on célèbre les rites.

3. La tête et les cheveux ornés et parés selon les rites prescrits, dans une attitude respectueuse,

Du matin au soir elles restent dans la salle commune [1] (où l'on soigne les feuilles de mûriers).

Les soins auxquels elles sont occupées sont longs et minutieux ;

Ils ne leur inspirent pas le désir de retourner à leurs occupations ordinaires.

CHANT III.

(*Thsào-tchoûng. En trois strophes, chacune de sept vers. Genre direct.*)

Argument. — L'auteur célèbre l'amour conjugal.

1. L'espèce de sauterelle de couleur verte, nommée *Thsào-tchoûng* (« l'insecte des roseaux ») fait entendre son cri *yâo-yâo*.

L'espèce de sauterelle nommée *Feoù-tchoûng* (« l'insecte des tertres ») s'avance en sautillant (*yŏh-yŏh*).

N'ayant pas encore vu leur seigneur et maître (*Kiûn-tsèu*),

Les épouses sont tristes et leur cœur semble succomber au chagrin.

Mais lorsqu'elles ont pu s'assurer de sa présence;

Lorsqu'elles ont pu voir son retour inespéré :

Chacune d'elles s'est dit : Ah ! je sens que mon cœur reprend un peu de calme !

2. Elles ont gravi la montagne méridionale [2],

En se disant qu'elles allaient y cueillir la plante nommée *Kioueh* [3].

N'ayant pas encore vu leur seigneur et maître,

Leur cœur s'attriste et la douleur se peint sur leur visage.

Mais lorsqu'elles ont pu s'assurer de sa présence;

Lorsqu'elles ont pu voir son retour inespéré,

(Chacune d'elles s'est dit) : mon cœur est maintenant plein de joie !

3. Elles ont gravi la montagne méridionale,

En se disant qu'elles allaient y cueillir la plante *Wêï* [1].

N'ayant pas encore vu leur seigneur et maître,

« Mon cœur est déchiré, et ne peut plus supporter sa douleur (se disaient-elles). »

Mais après s'être assurées de sa présence,

Lorsqu'elles ont pu voir son retour inespéré :

(Chacune d'elles s'est dit) : Mon cœur est maintenant soulagé et tranquille. »

CHANT IV.

(*Thsaï-pîn. En trois strophes, chacune de quatre vers. Genre direct.*)

Argument. — L'amour conjugal est encore célébré.

1. Pour cueillir la plante aquatique nommée *Pîn* [2],

On se rend sur les bords du torrent méridional qui coule dans la vallée.

Pour cueillir la plante aquatique *Thsào* [3],

On se rend sur les bords du ruisseau qui coule dans la plaine [4].

2. Ces plantes étant cueillies, sont réunies ensemble,

Et on les place ensuite dans des corbeilles rondes.

Puis on se prépare à les faire bouillir, ensuite,

Dans des vases de bronze à trois pieds et d'autres sans pieds (*kî* et *foû* [5]).

1. Dans la « salle des ancêtres », selon quelques commentateurs chinois ; dans la « salle des feuilles de mûrier », selon d'autres.

2. « Elles sont allées sur la montagne méridionale, dit Tchoû-hî, dans le but de voir l'arrivée de leur seigneur et maître (*Kiûn-tsèu*). »

3. Cette plante de montagne, dit Tchoû-hî, se nomme aussi *pièh*. Dans les commencements de sa croissance elle est sans feuilles; avec le temps on peut la manger. »

1. « Cette plante ressemble à la précédente, dit Tchoû-hî, mais la dépasse en grandeur. Elle a de la barbe et une saveur amère. Les habitants des montagnes la mangent. Ils la nomment *Mi-kiouĕh*, « une *kiouĕh* décevante ».

2. C'est une plante, dit Tchoû-hî, qui flotte sur l'eau. Les habitants situés à l'est du fleuve *Kiâng* la nomment *Piaô*. » C'est une herbe très-menue, sans racines, qui croît sur les eaux stagnantes.

3. « C'est une plante, dit Tchoû-hî, qui croît du fond de l'eau. Ses tiges sont comme des aiguilles de tête, et les feuilles ressemblent à celles de la plante qui croît au milieu du chanvre et lui sert de soutien. »

4. Dans cette première strophe il est encore fait allusion aux femmes des princes méridionaux, comme dans les chants précédents.

5. Ces deux espèces de vases sont figurés dans la grande édition impériale du *Chi-King*, publiée à Péking en 1727.

3. Lorsque ces plantes ont été ainsi préparées,
On les dépose à l'angle sud-est de la grande salle des ancêtres.
Quel est le personnage immobile (*chî*) qui présidera à la cérémonie?
C'est une jeune fille (*ki-niù*) ornée de vertus; pleine de respect et de vénération dans ses devoirs religieux.

CHANT V.

(*Kân-thâng. En trois strophes, de trois vers chacune. Genre direct.*)

Argument. — On célèbre dans ce chant les vertus du prince Tchâo-Koûng qui se faisait chérir par tous ses sujets.

1. Que ce poirier (*thâng* [1]) aux fruits doux, est ombreux et touffu!
Il faut prendre garde de l'émonder, d'en couper les rameaux!
C'est sous son ombrage que le chef des princes de *Tchâo* [2] aimait à fixer sa demeure.

2. Que ce poirier, aux fruits doux, est ombreux et touffu!
Il faut prendre garde de l'émonder, d'en briser les rameaux!
C'est sous son ombrage que le chef des princes de *Tchâo* aimait à se reposer!

3. Que ce poirier, aux fruits doux, est ombreux et touffu!
Il faut prendre garde de l'émonder, d'en rompre les rameaux par vénération.
C'est sous son ombrage que le chef des princes de *Tchâo* aimait à fixer sa demeure [3].

1. « Le blanc, dit Tchoû-hî, est le poirier mâle (*thâng*) le poirier femelle se nomme *Lì*; celui-ci est rouge.

2. « Le chef des princes de *Tchâo* (*Tchao Pĕh*) en voyageant dans les États du sud, pour y étendre la bonne administration de Wên-Wâng, fixait sa demeure sous le feuillage touffu de ce poirier. Dès lors les habitants du pays, se rappelant les vertus de ce prince, prirent en grande vénération son arbre chéri et défendirent qu'on lui fît aucun élagage. »

Ce fait curieux rappelle le chêne du bois de Vincennes sous lequel saint Louis aimait à rendre la justice, et qui est resté, pendant des siècles, en grande vénération.

3. A l'époque reculée dont il est question dans ces chants (au douzième siècle avant notre ère) la dynastie impériale de Yin venait d'être remplacée par celle de Tchêou, sous le commandement de Woû-wâng. Le nombre des petits États féodaux qui s'étaient formés par suite du changement de la dynastie, dépassait alors, cent vingt. Les chefs de ces divers États étaient *Koûng* et *Pĕh*. Le nombre fut réduit ensuite à quarante et quelques. Le prince, dont il est parlé dans ce chant, avait le titre de *Pĕh*. Il était l'un des fils de *Wên Wâng* et frère de *Woû Wang*, ainsi que de *Tchêou-Koûng*.

CHANT VI.

(*Hîng-loû. En trois strophes, l'une de trois vers et les deux autres de six chacune. La 1re, genre direct (foû), et les 2 autres, genre élevé (hîng.)*)

Argument. — On fait allusion dans ce chant aux réformes opérées par Wên-Wâng et Tchâo-Koûng, son frère, dans les mariages et dans la manière de les célébrer.

1. Une rosée des plus abondantes a rendu les chemins très-humides [1].
Qui nous reprocherait, à l'aube du matin et le soir,
De ne pas nous mettre en route par une si grande rosée?

2. Qui viendra dire que le passereau (*tsiŏh*) est sans cornes [2]?
Comment donc aurait-il fait une ouverture pour pénétrer dans notre demeure?
Qui vous dira que vous n'avez pas accompli les rites des familles (usités pour les fiançailles)?
Comment donc nous appelez-vous devant la justice pour nous faire garder en prison?
Quoique vous nous appeliez devant la justice pour nous faire garder en prison,
(Les rites nuptiaux n'ayant pas été entièrement accomplis) nous ne vous suivrons pas

1. Les habitants des États méridionaux (*Nân koûe*), dit Tchoû-hî, se conformaient aux instructions du chef des Tchâo (*Tchâo Pĕh*); ralliés au parti de Wên-Wâng, ils avaient eu à modifier leurs mœurs turbulentes et débauchées des temps précédents. C'est pourquoi les jeunes filles (*niù-tsèu*) avaient été obligées de se protéger elles-mêmes, en invoquant les rites, afin de ne pas être victimes de la force brutale qui les déshonorait. C'est ce que ces jeunes filles expriment dans ce chant. Elles l'ont composé, ce chant, pour rompre complétement avec de tels hommes, en disant: dans les chemins il y a tant d'humidité, d'épaisse rosée, comment (serait-on blamée) de ne pas désirer se mettre en voyage le matin et à la tombée de la nuit? Elles disent qu'elles craignent la trop grande humidité de la rosée et n'osent pas (se mettre en route). Voilà tout. Car, pour des jeunes filles qui se mettraient seules en route le matin de bonne heure, et le soir, n'auraient-elles pas à craindre d'être traitées violemment et enlevées de force? C'est pourquoi elles insistent sur la trop grande rosée pour se mettre en voyage et craignent la trop grande humidité. »

2. « Quand (en Chine) quelqu'un intente un procès à un autre, on vous dit que « le passereau a des cornes » (Tchoû-hî).

3. Qui pourrait dire que les rats n'ont pas de dents?

Comment feraient-ils pour pénétrer dans notre demeure (*litt.* percer les murs de nos demeures)?

Qui dira que vous n'avez pas accompli certains rites nuptiaux des familles?

Pourquoi donc nous appelez-vous en justice?

Quoique vous nous appeliez en justice,

Nous ne vous suivrons pas, (tant que les rites ne seront pas entièrement accomplis [1]).

Observations. Ce chant n'étant pas d'une intelligence facile sans avoir au moins quelques notions préalables sur les anciens rites concernant les mariages, on en donne ici un résumé.

Dès l'antiquité les mariages en Chine se négocient par des intermédiaires. Si les parents y consentent de part et d'autre, des présents sont envoyés des deux côtés, lesquels, s'ils sont acceptés, cette acceptation a, par cela même, force de contrat qui ne peut être rompu. Ces fiançailles faites, le fiancé ne peut encore se rendre à la demeure de sa fiancée. Il faut pour cela accomplir les rites prescrits.

Dès qu'elle est fiancée, la jeune fille noue ses cheveux sur sa tête, indiquant par là qu'elle n'est plus libre. Quand on doit célébrer le mariage, le fiancé va au-devant de sa fiancée et l'emmène à sa demeure; mais toutefois, les noces ne sont célébrées qu'après trois mois, pendant lesquels les époux n'ont entre eux aucune relation intime. Le jour des noces, les parents sont invités; un contrat de mariage est rédigé et signé; tout le monde se rend ensuite dans la salle des ancêtres pour célébrer les rites prescrits. Pour les terminer, l'époux boit du vin dans une coupe et la passe à l'épouse qui en fait de même.

CHANT VII.

(*Kâo-yâng. En trois strophes, chacune de quatre vers. Genre direct.*)

Argument. — On célèbre dans ce chant la simplicité de la cour de Wên-Wâng, et l'absence du luxe.

1. C'est avec les peaux des jeunes agneaux,

Que l'on fait des vêtements ornés de cinq fils de soie blanche [2].

1. Máo Tchang a dit, sur ce sujet : « Nous ne vous suivrons,ou ne vous obéirons pas » (*poù tsoùng*); c'est-à-dire « jusqu'à la fin nous n'abandonnerons pas les rites pour céder à cette violence (*khiâng pào*) du fort (*litt. du mâle*) exercée sur nous.

2. Ces vêtements,faits de peaux de jeunes agneaux,sont figurés dans l'édition impériale du *Chi-king* citée.

Les jeunes fiancées reviennent de l'audience du prince [1], pour aller chez elles prendre de la nourriture;

Comme elles paraissent joyeuses! Comme elles paraissent satisfaites!

2. C'est avec les peaux des jeunes agneaux,

Que l'on fait des vêtements ornés de cinq coutures de fils de soie blanche.

Comme elles paraissent joyeuses, comme elles paraissent satisfaites,

Les jeunes fiancées qui reviennent de l'audience du prince pour prendre de la nourriture!

3. C'est avec les peaux de jeunes agneaux, cosues ensemble,

Que l'on fait des vêtements ornés de cinq coutures de fils de soie blanche.

Comme elles paraissent joyeuses, comme elles paraissent satisfaites,

Les jeunes fiancées qui reviennent de l'audience du prince pour prendre leur nourriture!

CHANT VIII.

(*Yîn-khî-loüï. En trois strophes, chacune de six vers. Genre élevé.*)

Argument. — Une femme dont le mari est absent, pour le service du prince, se plaint de son isolement.

1. On entend retentir au loin le bruit du tonnerre;

Il (l'époux bien-aimé) est au sud de la montagne méridionale (*Nân-chân*).

Pourquoi est-il allé là, et m'a-t-il laissée où je suis!

Je n'ose me résoudre à rester en place.

Je me repose toutefois avec confiance sur mon seigneur (*Kiûn-tsèu*).

Pourquoi ne revient-il par près de moi? Pourquoi ne revient-il pas [2]!

1. « Les États méridionaux (*Nân-Tchao*), dit Tchoû-hî, s'étant réglés sur l'administration de Wên-Wâng, tous ceux qui étaient au pouvoir corrigèrent les abus en faisant pratiquer l'économie. C'est pourquoi, dans le *Chi-King*, les hommes trouvent bien que leurs vêtements, aient une longue durée, et ils se félicitent d'avoir obtenu ce résultat. »

2. « Les États méridionaux (*Nân-Tchâo*), dit Tchoû-hî, ayant été réformés par Wên-Wâng, les femmes des princes, avec toute leur suite, étaient reléguées à l'extérieur, et ne cessaient de penser à eux. C'est pourquoi l'auteur de ce chant, parlant du bruit retentissant du tonnerre qui se fait entendre au sud de la montagne

2. On entend retentir le bruit du tonnerre ;
Il est sur le versant de la montagne méridionale.
Pourquoi est-il allé là, et m'a-t-il laissée où je suis !
Je n'ose me résoudre à prendre quelque repos.
Je me repose, toutefois, avec confiance sur mon seigneur et maître.
Pourquoi ne revient-il pas près de moi ? Pourquoi ne revient-il pas !

3. On entend retentir le bruit du tonnerre ;
Il est au bas de la montagne méridionale.
Pourquoi est-il là, et m'a-t-il laissée où je suis !
Je n'ose me résoudre à rester en place.
Je me repose, toutefois, sur mon seigneur et maître.
Pourquoi ne revient-il par près de moi ? Pourquoi ne revient-il pas !

CHANT IX.

(*Piào-yèou-mêï. En trois strophes, de quatre vers chacune. Genre direct.*)

Argument. — Une jeune fille est représentée pensant à se marier, mais repoussant toute autre union que celle conforme aux rites.

1. Il y a un arbre nommé *Mêï* (prunier [1]) dont les prunes sont déjà en grande partie tombées (cueillies).
Ses fruits pendants ne sont plus qu'au nombre de sept !
Celui qui me recherche dans la foule des jeunes bacheliers,
Celui-là doit choisir un jour heureux !

2. Il y a un arbre nommé *Mêï* (prunier), dont les prunes sont déjà en grande partie cueillies.
Ses fruits pendants ne sont plus qu'au nombre de trois !
Celui qui me recherche dans la foule des jeunes bacheliers,
Celui-là doit choisir ce jour même (sans attendre un jour heureux) !

3. Il y a un arbre nommé *Mêï* (prunier), qui est dépouillé de tous ses fruits ;
Ils sont tous recueillis dans des corbeilles en roseaux.
Ceux qui nous recherchent dans la foule des jeunes bacheliers,
Quels qu'ils soient, le moment est venu pour eux de se déclarer [1].

CHANT X.

(*Siào-sing. En deux strophes, de cinq vers chacune. Genre élevé.*)

Argument. — On fait allusion dans ce chant aux différentes conditions des femmes dans la maison des princes et à leurs différentes occupations. Ce sont elles qui parlent.

1. A l'aube du jour apparaissent encore quelques étoiles ;
On peut en compter de trois à cinq à l'Orient.
Nous avons marché avec précaution pendant toute la nuit.
Du matin jusqu'au soir notre devoir est d'être près du prince.
(Nous y sommes ensemble) mais notre condition n'est par la même [2].

2. A l'aube du jour apparaissent encore quelques étoiles ;
On ne voit plus maintenant que les (constellatons) *Sân* et *Mào* [3].
Nous marchons avec précaution pendant toute la nuit.
Nous portons les effets de nuit et les couvertures ;

Nân-chân, se demande où est le seigneur et maître (*kiûn-tseù*) ? Je suis seule reléguée ici, et je ne puis avoir la moindre tranquillité !

« De là elle passe à l'éloge des vertus et des qualités (de son seigneur et maître) ; et du matin au soir elle désire que ses affaires soient terminées en soupirant après son retour. »

1. « Cet arbre a les fleurs blanches, dit Tchoû-hî ; ses fruits ressemblent à ceux de l'amandier, et on en fait de la liqueur. »

1. « Sans attendre l'accomplissement des rites, » dit Mào Tchang.

Nghêou Yâng-siéou dit cependant que, par le dernier vers, l'auteur entend les « promesses ou paroles mutuelles » (*siàng yù*) ; et que celui qui désire épouser sa fiancée, lui envoie un entremetteur de mariage (*mèï-tchŏh*) pour la demander (à ses parents). »

2. « Ce que le ciel leur a départi (*Thiên ssò foù tchî*) est divisé (*fèn yè*), » dit Tchoû-hî.

3. *Sân* et *Mào*, dit Tchoû-hî, sont les noms de deux constellations (*soŭh*) de la région occidentale.

On lit dans l'astronomie de la dynastie des Han que

Notre condition réelle est loin d'être semblable [1].

CHANT XI.

(*Kiâng-yèou-ssè. En trois strophes, de cinq vers chacune. Genre élevé.*)

Argument. — Des suivantes se plaignent de ce que leur maîtresse, qui se marie, ne les garde pas avec elle.

1. Le fleuve *Kiâng* a plusieurs branches qui forment ses affluents.
Cette jeune fille (notre maîtresse) se marie
Elle ne nous permet pas de l'accompagner ;
Elle ne nous permet pas de la suivre !
Elle en aura des regrets plus tard !

2. Le fleuve *Kiâng* a de petites îles ;
Cette jeune fille (notre maîtresse) se marie ;
Elle ne nous permet pas de l'accompagner ;
Elle ne nous permet pas de la suivre !
Elle trouvera par la suite un lieu où reposer sa pensée.

3. Le fleuve *Kiâng* a plusieurs branches qui forment ses affluents.
Cette jeune fille (notre maîtresse) s'est mariée ;
Elle ne nous permet pas d'aller la rejoindre ;
Elle ne nous permet pas d'aller rejoindre nos compagnes près d'elles.
Tantôt elle murmure des sons inarticulés qui expriment des regrets (*siáo*) ; tantôt elle chante de joie (*kô*).

CHANT XII.

(*Ye-yèou-ssè-kiûn. En trois strophes, dont deux de quatre vers chacune, et l'autre de trois vers. Genre direct.*)

Argument. — De jeunes filles chastes célèbrent les sentiments d'honnêteté.

1. Dans les lieux déserts et boisés il y a des daims tués.
Leurs corps sont recouverts de l'herbe blanche nommée *Mâo*.
Il y a de jeunes filles qui chérissent dans leur cœur la venue du printemps.
Les aimables bacheliers (*kĭh-szé*) leur font la cour.

2. Au milieu des forêts il y a des bosquets de jeunes arbres;
Dans les lieux déserts et boisés il y a des cerfs tués ;
Leurs corps sont recouverts de l'herbe blanche nommée *Mâo*.
Il y a de jeunes filles qui ressemblent au jade (par leur blancheur).

3. (*Genre direct.*) Moins d'empressement, et plus de retenue (dans vos poursuites) !
Prenez garde de déranger le mouchoir qui pend à ma ceinture [1].
Prenez garde de faire aboyer le chien !

OBSERVATIONS. — Le chant qui précède a suggéré de nombreuses remarques aux divers commentateurs chinois. Nous ne citerons ici que celles de Lieou Hin, qui rédigea, avec son père Lieou Hiâng, un siècle avant notre ère, l'*Inventaire général* de tous les écrits recouvrés après l'édit de proscription de Thsin-chi Hoâng-ti [2].

« La Section du *Chî-kîng* appelée *Tcháo-Nân* renferme le chant qui précède; de même que la section *Tchêou-Nân* renferme le chant *Hán*, (*kouâng* le 9e). Seulement dans ce dernier chant, tous les personnages, hommes et femmes, qui y figurent, se maintiennent dans une attitude convenable, décente ; mais les deux chants : *Hîng-loú* (le sixième de cette section *Tchào-Nân* et *Sè-kiûn* le 12e) ont été composés assez convenablement; les jeunes filles y tiennent une conduite chaste et décente ; il n'y a que les jeunes gens qui soient peu convenables. »

sân (qui signifie *trois*) est la constellation du « tigre blanc » (*Pĕh hoû*) composée de *trois* étoiles. » C'est la constellation d'Orion. La constellation *Mâo* est celle des Pléïades.

1. Liu-chi a dit, à propos de ce chant : « Les actions de ces femmes sont sans haine, sans jalousie; et, dans leur humble condition de femmes secondaires ou de concubines (*Thsĭh*), elles se contentent de leur destinée. C'est ce qu'on exprime en disant : si les supérieurs se complaisent dans l'humanité, les inférieurs doivent se complaire dans la justice, l'équité. »

1. *Woû khân ngò choüï hî!*

2. Voir à ce sujet notre premier *Mémoire sur l'antiquité de l'histoire et de la civilisation chinoises*, pp. 6-141 du *Tirage à part*.

CHANT XIII.

(*Hô-pi-nôung-i. En trois strophes, de quatre vers chacune. Genre élevé.*)

Argument. — On célèbre, dans ce chant, le mariage d'une princesse avec un roi dont tous les commentateurs chinois n'ont pu déterminer le nom avec certitude. Ils supposent toutefois que ce devait être ou Ping-Wâng (dont le règne commença 770 ans avant notre ère), où King-Wâng (de 718 à 720). Mâo et Tching, deux des plus anciens commentateurs du « Livre des Vers », présument qu'ils est question dans ce chant de la fille de Woû-Wâng (1134-1114 avant Jésus-Christ) qu'il donna en mariage au prince de l'État de Thsi.

1. Qu'est-ce qui nous plaît le plus dans ces flots de verdure?

C'est la fleur de l'arbre *Thâng-ti* [1].

Quel est l'objet qui inspire le plus de vénération et qui concilie le plus les suffrages?

C'est le char de la belle princesse *Kî*.

2. Qu'est-ce qui nous plaît le plus dans ces flots de verdure?

Ce sont les fleurs qui ressemblent à celles du pêcher :

La petite-fille du Roi pacificateur [2], et

Le fils du prince de Thsi.

3. Quel est l'instrument de ceux qui pêchent à l'hameçon?

C'est une ligne composée de fils de soie.

(Ces fils de soie unis sont [3]) : le fils du prince de Thsi, et la petite fille du prince pacificateur.

CHANT XIV.

(*Tsêou-yû. En deux strophes, de trois vers chacune. Genre direct.*)

Argument — On célèbre, dans ce chant, le goût de Wên-Wâng pour la chasse, et son habileté dans cet art.

1. Ils sont vigoureux et touffus, ces roseaux (qui couvrent la plaine).

D'un seul coup de flèche sont frappés cinq sangliers (*où pâ*).

Oh! qui n'admirerait pas l'adresse du Tsêou-yû [1]!

2. Elle est luxuriante et vigoureuse, l'herbe *Phoûng* (qui couvre la plaine).

D'un seul trait de flèche ont été atteintes cinq jeunes laies (*où tsoûng*).

Oh! qui n'admirerait pas l'adresse du *Tsêou-yû !*

Nota. — *La traduction de cette première partie est due jusqu'ici à M. G. Pauthier; les chants qui suivent ont été traduits d'après la version latine du P. Lacharme.*

SECTION TROISIÈME.

CHANTS DU ROYAUME DE PII [1].

CHANT I.

Argument. — Une femme se plaint de son mari à qui elle est devenue odieuse.

La barque de cyprès erre toujours au gré des vagues. On voit bien que tout repos est interdit à cette malheureuse femme, et il semble qu'elle exhale sa douleur en plaintes amères : je vais, dit-elle, toujours et sans cesse je marche.

Mon esprit n'est point un miroir qui puisse reproduire les images des objets extérieurs; mes

1. Arbre qui ressemble au saule blanc, lequel a les feuilles rondes. » (Tchoû-hî).

2 « Fille de Woû-Wâng, et petite-fille de Wên-Wâng (« roi pacificateur »), laquelle fut donnée en mariage au fils du prince de Thsi. » (Tchoû-hî.)

3. « La réunion de fils de soie forme une corde (ou une ligne), comme l'union du mari et de la femme forme une chaîne. » (Tchoû-hî.)

1. « Le *Tseoû-yû* est un tigre blanc à raies noires qui ne se nourrit jamais d'animaux vivants. » (Tchoû-hî.) Le dernier vers fait allusion à Wên-Wâng.

2. La capitale de l'empereur Tcheou-ouang que Ou-Ouang combattit victorieusement, était située dans la province Houan, sur le territoire appelé aujourd'hui Ouei-houei-fou. Ou-Ouang divisa le territoire en trois royaumes : il appela Pii le côté nord, Ouei celui du levant, et Yong celui du midi. Ces trois royaumes furent réunis dans la suite entre les mains du roi d'Ouei. Les chants de cette section, ainsi que ceux de la section IV, se rapportent à ce royaume. L'empereur Ou-ouang donna le royaume d'Ouei à son frère cadet Kang-chou; mais on ignore à qui premièrement, furent donnés ceux de Yong et de Pii.

frères ne sont point pour moi des amis dignes de ma confiance; si je vais à eux, et leur adresse quelques paroles, je viens me heurter contre des fronts courroucés.

Mon esprit n'est point semblable au caillou qui peut rouler sur lui-même, ni à la natte qui se replie; on ne peut voir en moi que vertu et perfection; on ne trouverait en moi aucun défaut à redresser.

Je suis triste et dévorée de soucis cuisants. La vile troupe des courtisanes est cause de mon tourment : souvent je me suis vue l'objet de leur dédain et de leur mépris; j'ai souffert mille outrages et subi mille injures.

Mon cœur est agité par une cruelle inquiétude, et toujours à mon réveil je frappe plusieurs fois ma poitrine oppressée.

Le soleil et la lune se succèdent tour à tour, et connaissent le moment du déclin; le mal qui dévore mon cœur l'enveloppe comme d'un vêtement sordide. Il est l'éternel objet de mes secrètes pensées, et c'est en vain que je chercherais à m'y dérober.

CHANT II [1].

Argument. — Plaintes d'une reine abandonnée par son mari.

L'extérieur de mon vêtement est de couleur verte, le dedans a l'éclat de l'or. Je pleure sans cesse et je ne puis trouver aucun soulagement à mes maux.

La partie supérieure de ma robe est de couleur verte, le reste est jaune. Mon âme est tourmentée et je ne sais pourquoi je ne puis un instant oublier mes souffrances.

Vains ornements de soie verte, pourquoi voulez-vous me parer de vos tissus? Pour moi, mon seul souci est de méditer sur les mœurs et les doctrines de mes pères, afin d'apprendre à ne plus pécher.

Que m'importe que cette toile légère et ce mince tissu me protégent contre le vent; je veux rappeler à ma mémoire les mœurs des vieux âges, et étudier leurs antiques enseignements; et je saurai, dominant mes passions, subir avec dédain les attaques du mal.

1. Ce chant est attribué à Tchouang-kiang, reine d'Ouei. Son mari la répudia pour vivre avec sa concubine Taï-ouei. Ce roi vivait en 735 avant Jésus-Christ.

CHANT III.

Argument. — La reine Tchouang-kiang, dont il est parlé plus haut, adopta pour fils le fils de sa concubine, et le fils monta sur le trône ; mais peu de temps après il fut tué par son frère qui usurpa le trône. La mère du prince assassiné est exilée, et la reine Tchouang-Kiang l'accompagne.

L'hirondelle s'élance dans l'espace d'un vol inégal. Je suis allée bien loin pour accompagner mon amie qui s'en va; j'ai levé les yeux pour la voir encore, et déjà elle avait disparu, et de mes paupières coulait une pluie de larmes.

Dans son vol capricieux l'hirondelle tantôt se perd dans les nues, tantôt vient raser la terre. J'ai marché longtemps, accompagnant mon amie à son départ. J'ai porté mes regards dans les airs, et elle avait disparu, et, restant immobile, j'ai donné un libre cours à mes larmes.

L'hirondelle en volant fait entendre un chant grave et aigu tour à tour. J'ai marché bien loin vers le Midi, accompagnant mon amie : j'ai levé les yeux, et ne la voyant plus, j'ai abandonné mon âme à la douleur.

Ma douce amie Tchong ne connaissait pas le fard; mais elle était d'une fidélité à toute épreuve, dévouée au culte du bien, aimant toujours la concorde, bienfaisante, prête à obliger, enfin guidée toujours par une sage et habile prudence. Ma vertu défaillante puisait sa force dans ses conseils, et elle m'enseignait à honorer la mémoire de mon mari qui ne compte plus au nombre des vivants.

CHANT IV.

Argument. — Plaintes d'une femme répudiée par son mari.

Le soleil et la lune répandent tour à tour leur lumière sur la terre. Cet homme a abandonné les préceptes de nos ancêtres. D'où vient qu'aucune règle fixe et certaine ne guide ses actions? Pourquoi ne fait-il aucun cas de moi?

Le soleil et la lune réchauffent de leur lumière la terre placée au-dessous d'eux. Il refuse de me traiter en amie. Y a-t-il quelque chose de précis

et de réglé dans sa conduite ? Pourquoi son cœur est-il ingrat envers moi ?

Le soleil et la lune s'élèvent des rives de l'Orient. Que dire de cet homme ? Je ne trouve en lui aucun sujet d'éloge. Quelle règle fixe et certaine guide sa conduite ? Pourquoi me chasse-t-il ainsi de son souvenir ?

Le soleil et la lune sortent des rivages de l'Orient. Hélas ! mes parents m'ont refusé toujours la douce nourriture du toit paternel. Et lui il va au hasard, sans règle fixe. Il m'a ôté toute sa bienveillance, et me néglige cruellement.

CHANT V.

Argument. — Même sujet que le précédent.

Le vent souffle avec violence. Le bouffon plein de vanité et d'orgueil me poursuit d'un rire moqueur, dès que son regard s'arrête sur moi. Et je suis dévorée par une cruelle torture.

Sous le souffle du vent l'air se charge de poussière. Quelquefois il semble dérider son front et venir à moi, mais il ne vient pas, il ne s'approche jamais, et mon âme est toujours en proie au cruel chagrin.

Le vent souffle et le ciel s'assombrit; dans le même jour le ciel se charge plus d'une fois de brumes épaisses. Quand arrive le moment du repos, le sommeil fuit mes paupières; et de mon cerveau chargé, l'eau coule par mes narines et mes yeux.

Le ciel chargé de nuages retentit du roulement prolongé du tonnerre. Je ne puis dormir, et je poursuis le cours de mes tristes pensées.

CHANT VI.

Argument. — Paroles d'un soldat partant pour la guerre.

Le tambour résonne et fait entendre son *tang-tang* redoublé. Les soldats s'élancent, se forment en cercle, tournent leurs armes en avant, et offrent déjà l'aspect de combattants. D'autres s'occupent à creuser la terre; d'autres enfin fondent une ville dans le pays de Tsao. Moi seul je poursuis ma route vers le Midi.

Déjà par les soins du général Sun-tsee-tchong, la paix règne entre les royaumes de Tchin et de Song, et cependant je ne puis obtenir de retourner vers les miens, et mon esprit est dévoré d'inquiétude.

Pendant que j'étais assis j'ai perdu mon cheval, et en marchant à sa recherche, je suis arrivé auprès du bois.

J'ai conclu avec toi un pacte sacré : morts ou vivants, éloignés même et séparés l'un de l'autre, nous ne pourrons le violer sans crime. J'ai pressé ta main dans la mienne, en signe d'une mutuelle fidélité, et tu m'as promis de vivre avec moi jusqu'à l'extrême vieillesse. Hélas! je vis exilé sur la terre lointaine, et ne puis plus prolonger mes jours. Que je suis malheureux! Je ne puis vivre pour dégager ma foi!

CHANT VII.

Argument. — Ces paroles sont mises dans la bouche de sept frères, dont la mère, qui était veuve, menait une vie déréglée.

Le vent du sud réchauffe de son haleine bienfaisante le tendre églantier, et grâce à lui le buisson paré de fleurs semble toujours rajeunir. Mais notre mère, accablée de soucis, vit au milieu de dures fatigues.

Le vent bienfaisant du sud réchauffe nos bosquets; nous avons une mère pleine de prudence et de sagacité, et notre cœur ne possède aucune vertu virile.

Des sommets glacés du pays de Tsun coule la rivière qui arrose les vallées. Nous sommes sept enfants, et nous laissons notre mère en proie à tous les soucis, à tous les rudes labeurs.

La voix douce, mélodieuse, infatigable du Hoang-niao [1], l'oiseau doré, charme les airs; et nous sommes sept enfants, et nous ne savons donner aucun soulagement à celle qui nous donna la vie.

CHANT VIII.

Argument. — Une femme exprime les regrets que lui cause l'absence de son mari.

Le faisan vole d'une allure calme et lourde. Celui qui remplit ma pensée n'est retardé ni empêché par aucun obstacle.

1. Voyez, page 250, col. 1. note 3.

Le faisan s'élève de terre, ne songeant qu'à voler, et il crie quand il s'abat. Mais c'est pour le sage seul que mon esprit se tourmente.

Je lève les yeux sur le soleil et sur la lune, et cette pensée reste toujours gravée dans mon esprit. On dit que la route est longue; pourquoi donc prétendre qu'il a pu arriver?

O vous tous, sages de la terre, qui que vous soyez, vous ignorez le vrai moyen d'honorer la vertu. Ne nuire à personne, ne jamais convoiter le bien d'autrui, tels sont les deux préceptes qu'il faut pratiquer en tout, et les seuls dignes d'éloge.

CHANT IX.

Argument. — Dans ce chant on blâme les mœurs licencieuses des hommes de cette époque, et on les exhorte au respect des lois du mariage.

La feuille de la courge est amère. La hauteur de l'eau a augmenté dans le lit du fleuve. S'il est très-profond, c'est en vain que les hommes voudraient pour le traverser ramasser et retrousser leur robe. Si l'eau est basse, ils le traversent en relevant leurs vêtements, sans respect pour la pudeur.

Le lit plein d'eau déborde. La femelle du faisan chante son cher Niao. Le lit est plein, mais l'essieu du char n'est point mouillé.

La femelle du faisan appelle par ses cris son compagnon chéri.

L'oie fait entendre un cri paisible. Le soleil commence dès le matin à répandre sa lumière.

Quiconque veut se marier suivant les rites n'a pas besoin d'attendre qu'une chaleur déjà vive ait changé en ruisseaux les glaces de l'hiver.

Le nautonnier du haut de sa barque consent et m'appelle; mais les autres passent, et je reste; ils passent, et je reste, attendant mon ami.

CHANT X.

Argument. — Ce chant est attribué à une femme répudiée par son mari.

Un vent doux et léger qui vient de l'Orient rassemble les nuages et amène la pluie. Pour les efforts et les luttes les époux sont deux, mais ils n'ont qu'un seul cœur; les brouilles ne leur sont pas permises, la colère est pour eux un crime. Ils vont cueillir le Fong [1] et le Foei [2], et ont soin de ne pas atteindre la naissance des racines. Tant que je resterai fidèle à mon devoir, et que j'honorerai la vertu, je dois vivre avec toi jusqu'à mon dernier jour.

Je marche lentement et mon esprit refuse d'aller où me portent mes pas. A mon départ, c'est à peine s'il s'est avancé jusqu'au seuil de la maison; son chemin a été fort court. Qui peut prétendre que l'herbe Tou [3] est amère? elle est aussi douce que la Tsi [4]. Tu es heureux près de ta nouvelle épouse, et vous êtes joyeux comme des frères.

Les eaux du King [5] viennent tomber dans la rivière d'Ouei, et l'onde est trouble après ce mélange; mais si on a soin de la faire séjourner dans un lieu préparé, elle devient très-limpide. Tu célèbres avec oie un nouvel hymen, et tu n'éprouves pour moi que du dégoût. N'approche pas de la digue que j'ai mise en travers de l'eau et ne brise pas le roseau qui me servit pour la pêche. Il ne te plaît pas de me retenir et je ne puis penser à demain.

Quand les eaux étaient hautes, je montais sur ma nacelle; quand le fleuve avait baissé, je le traversais à pied. En toute circonstance j'étais prodigue de mes efforts, et ingénieuse à en trouver l'emploi. Quiconque avait à s'occuper du triste soin des funérailles, me voyait accourir à lui, prête à lui rendre mes bons offices après l'inhumation.

Ton cœur n'a plus la force de m'aimer; et la haine a remplacé l'amour. Tu ne fais plus aucun cas de ma vertu et me traites comme un marchand dont on se plaît à déprécier les plus précieux objets. Autrefois j'étais pauvre et malheureuse et tu me nourrissais; tu me nourrissais et m'entourais de soins bienveillants; aujourd'hui tu t'éloignes de moi comme d'un objet vénéneux.

1. Le Fong, espèce de rave.
2. Foei, plante à la tige épaisse, aux feuilles épaisses.
3. Le Tou, espèce de rave.
4. La Tsi, plante rampante, épineuse, dont les graines sont employées dans les ophthalmies et sont bonnes à manger.
5. Le King et l'Ouei sont deux rivières; les eaux de celle-ci sont limpides, celles de l'autre sont troubles. L'Ouei se jette dans le King qui lui-même verse ses eaux dans le Hoang-ho. Chacun prend sa source dans la province de Chen-si et conserve encore son nom ancien.

Je conserve chez moi des aliments à la douce saveur que, dans ma prévoyance, j'ai gardés pour l'hiver. Pendant que, rempli de joie, tu conduis ta nouvelle compagne, je suis réduite à la misère. Tu me montres un visage sévère et menaçant, et tu m'abandonnes en proie au noir chagrin, et tu oublies toutes ces douces joies que tu as goûtées près de moi.

CHANT XI.

Argument. — Un homme qui a suivi son roi dans un exil lointain l'exhorte à revenir [1].

C'en est fait, je suis mort. Pourquoi ne retournons-nous pas? Si ce n'était pour mon roi, quel motif m'obligerait à supporter cette rosée qui me pénètre jusqu'aux os?

C'en est fait, je suis mort. Pourquoi ne retournons-nous pas? Si ce n'était pour mon roi, pourquoi resterais-je au milieu de cette boue dans laquelle je suis forcé de passer ma vie?

CHANT XII.

Argument. — Le sujet de ce chant se rapporte au sujet du chant précédent. Les princes vassaux du roi Li se plaignent des princes du royaume d'Ouei ou du roi même de ce pays, et les accusent de ne point secourir avec assez d'énergie leur maître malheureux.

Sur la petite montagne de Mo-kio, le Ko [2] a grandi et a couvert la terre de ses pousses vigoureuses. O Chou-hi et Pe-hi, mes seigneurs, que de jours se sont déjà écoulés! Quelle est la cause d'un si long retard? En attendent-ils d'autres qui doivent arriver au jour fixé? Pourquoi prolongent-ils les heures d'attente? Ont-ils des raisons légitimes? On peut le croire, puisqu'il en est ainsi.

Déjà nos vêtements de peau de renard portent les marques de la vieillesse, et n'ont plus un seul poil. Et ce n'est pas que nos chars ne soient pas allés vers l'Orient, mais c'est parce que les grands seigneurs Chou-hi [1] et Pe-hi ne protégent plus notre cause, et ne partagent pas nos sentiments.

Nous errons çà et là, dispersés, soutenant avec peine nos membres amaigris : et en entendant notre appel, Chou-hi et Pe-hi sourient d'un air moqueur, à la façon des sourds.

CHANT XIII.

Argument. — On fait parler ici un homme qui, n'ayant pu parvenir aux grandes charges et ayant obtenu le titre de musicien du roi, se glorifie sur un ton emphatique avec des éloges grotesques.

Allez, livrez-vous à la joie; que tous les plaisirs de la danse [2] animent cette fête. Il faut que le bruit se répande à l'heure de midi, et que le maître apprenne votre bonheur.

Un homme à la haute stature, au jarret agile se livre à mille exercices de danse dans le palais des rois. Sa force est égale à celle du tigre, et dans ses mains les courroies des chars deviennent souples comme un fil de soie.

Sa main gauche tient une flûte champêtre, sa droite une plume; la sueur coule de son front, son visage est couleur de pourpre; d'après l'ordre du prince sa coupe est toujours pleine de vin, et il se laisse gagner par une douce ivresse.

Sur le haut des montagnes s'élève le coudrier; l'arbre sucré croît dans les vallées. Mais quel est cet homme dont la pensée captive mon esprit? c'est l'homme illustre [3] et grand venu des rivages de l'Occident; cet homme illustre et grand vient des rivages de l'Occident.

1. Il s'agit du roi de Li dans la province de Cheu-si. Chassé du trône par les Tartares, il se vit obligé de chercher un refuge dans le royame d'Ouei. Il en a été question plus haut.

2. Pour cette plante, voir la note 2, page 260, col. 1.

1. Chou-hi et Pe-hi étaient peut-être les ministres du roi du royaume d'Ouei.

2. La danse moderne dans ces pays ne consiste qu'en un léger déplacement des pieds accompagné par un mouvement des bras et de la tête, sans que le danseur parcoure une grande distance. — Autrefois la danse était le seul des exercices publics permis aux élèves des colléges et des académies; elle était très-usitée dans les cérémonies funèbres, dans les fêtes, dans les repas servis aux vieillards par ordre du roi et dans les anniversaires célébrés en l'honneur des morts. Il y avait deux sortes de danse, une pour la paix, une pour la guerre : dans la première, on portait une plume d'oiseau; dans l'autre, une lance ou une épée.

3. Ouen-ouang selon quelques-uns, fondateur de la troisième dynastie nommée *Tchéou* Les philosophes chinois, au premier rang desquels est placé Confucius, l'ont toujours cité pour modèle aux autres princes.

CHANT XIV.

Argument. — Ces paroles sont prononcées par une reine originaire du pays d'Ouei, qui entretient les siens de ses regrets au sujet de ses parents et de sa patrie.

La fontaine Tsuen-choui jette ses eaux dans la rivière Ki. Je songe au royaume d'Ouei, et tous les jours cette pensée me remplit de tristesse. O belles jeunes filles, il m'est bien doux de m'asseoir en votre compagnie.

Quand je suis partie, je me suis écartée de mon chemin pour m'arrêter au lieu appelé Tsi, et mes compagnons de route m'ont offert un festin dans un endroit nommé Ni. Jeune fille je suis partie pour me marier; et je suis allée bien loin de mes parents que j'ai abandonnés, et maintenant j'interroge mes amies et mes sœurs.

Je suis partie et j'habite sous les toits hospitaliers de Kan et ceux qui ont accompagné mes pas me font asseoir à leur table à Yen. Faisons couler l'huile sur l'essieu de notre char, revenons sur nos pas, venez et partons. Si nous nous dirigeons vers le royaume d'Ouei, ma patrie, aurons-nous à éprouver le moindre regret?

Je pense à la source de Fœi-tsuen, et de profonds soupirs soulèvent ma poitrine. Je pense aux pays de Siu et de Tsao et mon âme reste longtemps attachée à ces souvenirs. Pourquoi n'irais-je pas me promener de ce côté, si je puis procurer à mon cœur quelque soulagement?

CHANT XV.

Argument. — Dans les malheurs de l'État, un seigneur, n'osant se plaindre trop vivement, se repose entièrement sur la volonté du ciel et rend hommage à la providence divine. — Ce chant fait allusion aux troubles qui désolèrent le royaume d'Ouei.

Je sors par la porte qui regarde le nord, et mon cœur est accablé de soucis. Un seul mot les dira : dans le plus complet dénûment je ne puis sauvegarder ni ma dignité ni la décence, et nul ne sait à quelles extrémités je me trouve réduit.

J'en ai dit assez : j'obéis à la volonté du ciel; pourquoi murmurer?

Je suis envoyé pour les affaires du prince. Toute la charge de l'État pèse sur moi. Quand je reviens pour rentrer dans ma demeure, mes serviteurs me poursuivent à l'envi de paroles malveillantes.

J'en ai dit assez; j'obéis à la volonté du ciel : pourquoi murmurer?

Les affaires du prince sont confiées à mes soins. Je supporte tout seul le fardeau du pouvoir. Et quand je reviens dans ma maison, mes serviteurs m'accablent de mille reproches et m'attaquent à l'envi. J'en ai dit assez : tout ceci se fait par ordre d'en haut; pourquoi murmurer?

CHANT XVI.

Argument. — Pendant que le royaume d'Ouei est sur le point de périr, le peuple pense à émigrer pour se soustraire aux malheurs de l'État.

Le froid aquilon mugit dans les airs; la pluie et la neige tombent en abondance, ô mes très-chers amis, mettez vos mains dans les miennes et partons. Tout retard est impossible, hâtons-nous, hâtons-nous.

Le vent du nord souffle avec un grand fracas; une pluie froide mêlée de neige tombe sur la terre. O mes amis, vous que j'aime si tendrement, joignons nos mains et éloignons-nous: sans délai, sans retard, vite, vite!

Nous ne voyons que des renards au poil roux et des corbeaux noirs [1]; mes amis, mes chers amis, donnez-moi votre main et montons sur le même char. N'attendons pas une heure, pas un instant, courons, courons!

CHANT XVII.

Argument. — Le rendez-vous.

Une jeune fille belle et facile m'a indiqué un endroit écarté, où elle m'a ordonné de l'attendre. Je brûle de désir, et elle ne vient pas, et je promène en vain de tous côtés mes regards impatients.

Une vierge belle et d'une austère vertu m'a fait un présent qui m'a ravi : c'est un objet de couleur rouge. Mais quoique son présent soit très-beau, je préfère l'estime de cette honnête enfant.

Elle m'a donné une plante, appelée Y, qu'elle a rapportée des champs. Certes cette

1. Les renards et les corbeaux sont des animaux de mauvais augure.

plante est belle et rare ; rien cependant n'a pu charmer mes yeux dans ce présent, si ce n'est la pensée de l'avoir reçu d'une main si chère.

CHANT XVIII.

Argument. — Le roi Suen-kong-oni avaitdemandé la fille du roi de Tsi pour son fils et successeur Ki, mais épris d'amour pour cette princesse, il l'épousa lui-même. C'est cette reine Suen-kiang dont il s'agit dans ce chant.

Les fleurs renaissantes ornent les jardins. Ce petit tertre nouvellement élevé, d'où la vue s'étend au loin, offre à tous les yeux un aspect riant. Un ruisseau arrose et fertilise les champs d'alentour. Quel doux moment, quel instant propice pour célébrer les fêtes de l'hymen !

Les paniers sont faits d'une natte solide qu'on aurait peine à plier.

Le nouveau tertre [1] s'élève au-dessus du champ. Les eaux serpentent paisiblement sur un terrain uni et arrosent les terres. Quel moment favorable pour célébrer des noces! Voilà des paniers, des nattes qu'on ne parviendrait pas à plier.

Les filets sont tendus pour les poissons, mais voici qu'une oie s'est prise dans les mailles.

O heureux hymen, quel temps propice pour te célébrer!

Le poisson qui m'est échu a un corps recourbé et ne peut regarder en haut.

CHANT XIX.

Argument. — Inquiétude de la reine Suen-kiang au sujet de ses fils.

Le navire marche toujours monté par ces deux jeunes gens, et son ombre apparaît à peine sur les flots. En songeant à eux mon esprit inquiet ne sait que résoudre. Et le navire marche toujours portant les deux jeunes gens; il marche et voici qu'on le voit à peine. En vain je pense à eux : un malheur certain est suspendu sur leur tête et je ne trouve rien pour les garantir.

1. Un tertre fut élevé auprès de la rivière Ouei à l'occasion de ce mariage, et les hommes de ce pays, qui voyaient cette union avec peine, écrivirent ces vers où ils blâment la passion de leur roi.

SECTION QUATRIÈME.

CHANTS DU ROYAUME DE YONG.

CHANT I.

Argument. — Ces paroles sont prononcées par une veuve qui refuse de se marier une seconde fois [1].

La barque de cyprès marche et vogue au sein du fleuve. Ma chevelure est tombée sous le fer, et j'en ai conservé quelques restes pour couvrir le sommet de ma tête.

Je me suis engagée par un serment sacré à ne plus me ranger de ma vie sous les lois du mariage.

Ma mère m'a comblée de présents pareils à ceux que j'ai reçus du ciel, mais elle ne sait pas assez pénétrer les secrètes pensées des autres.

Le navire de cyprès suit les bords du fleuve; ils m'ont coupé ma chevelure, mais m'en ont laissé quelques boucles comme signe d'un prochain mariage. Mais engagée par un serment, que je ne saurais trahir sans crime, je ne consentirai jamais. Ma mère m'a comblée de présents pareils à ceux que j'ai reçus du ciel, mais elle ne sait pas assez pénétrer les secrètes pensées des autres.

CHANT II.

Argument. — Ce chant fait allusion à la reine Suen-kiang qui, après la mort de son mari le roi Suen-kong, vivait avec le prince Ouan, que Suen-kong avait eu d'une concubine.

Le mur offre des saillies qu'il n'est pas permis de briser. Qui pourrait compter tous ces ouvrages de bois et ces solives scellées dans la pierre? Si nous le tentions, nous soulèverions l'esprit des assistants.

Le mur présente des saillies armées de pointes qu'on ne peut briser. Nous ne devons pas faire connaître ces solives de bois fixées à l'intérieur, si nous osions l'essayer, nos paroles seraient inconsidérées.

Le mur offre des saillies qu'on ne peut ébranler. Qui oserait entreprendre de dire ces poutres de bois, ces solives intérieures? La honte l'empêchera.

1. Les femmes qui refusent de contracter un second mariage sont en grande estime chez les Chinois; des honneurs publics leur sont décernés par le roi.

CHANT III.

Argument. — Satire contre le luxe des femmes.

L'épouse doit vivre jusqu'au dernier jour avec son mari. Femme, que signifient cette chevelure luisante et ces objets d'or qui, mêlés à tes cheveux, servent d'ornement à ta tête? que signifient ces six perles d'or qui sont suspendues à tes deux oreilles? Tu t'avances pesante comme une montagne et tu sembles affecter l'aspect d'une rivière aux eaux étincelantes. Il faut que chacun choisisse des vêtements conformes à ses mœurs et à sa condition, mais toi, femme insensée, que prétends-tu?

Tu t'entoures de robes teintes avec art et coupées avec élégance, comme les femmes qui célèbrent les fêtes annuelles des morts. Tes cheveux d'ébène sont épais comme les nuages; pourquoi veux-tu attacher sur ta tête des boucles empruntées? A tes oreilles sont suspendues des perles fines et tu peignes ta chevelure avec l'ivoire. Tes deux tempes gonflées affectent une forme arrondie, ton visage est plus blanc que l'albâtre; à ton aspect on croit admirer la beauté des cieux et la majesté des rois.

Tu te revêts de splendides parures comme les femmes qui, dans une pompe solennelle, vont rendre des hommages au prince. Tu recouvres ton premier vêtement d'un tissu de soie mince et léger, et on ne saurait déterminer la couleur changeante de tes parures. Les yeux de ma sœur sont brillants, son visage a le plus pur éclat; en un mot elle est par la beauté la première femme du royaume.

CHANT IV.

Argument. — Satire contre les mœurs licencieuses de cette époque.

Je cueille l'herbe Tang [1] dans les champs de Mœi, et cependant quel est l'objet de mes pensées? C'est la jeune et belle Mong-kiang. Elle m'a indiqué un endroit nommé Tsang-tchong, et elle est venue à ma rencontre jusqu'à Chang-kong et m'accompagne jusqu'à Ki-chang.

J'arrache de l'épi les grains de froment dans les champs de Mœi du côté du nord, et cependant quel est l'objet de mes pensées? C'est la belle Mong-y, ma jeune amie. Elle m'a indiqué un endroit nommé Tsang-tchong et elle est venue à ma rencontre jusqu'à Châng-kong et m'accompagne jusqu'à Ki-chang.

Je cueille la plante Fong [1] dans les champs de Mœi du côté de l'orient. Pendant ce temps quel est l'objet de mes pensées? c'est la belle Mong-yong. Elle m'a indiqué un endroit nommé Tsang-chong, et elle est venue à ma rencontre jusqu'à Chang-kong et m'accompagne jusqu'à Ki-chang.

CHANT V.

Argument. — Le prince Houei-kong, roi d'Ouei, blâme dans ce chant la vie licencieuse de sa mère.

Chez les cailles, et les pies le mâle et la femelle vivent toujours ensemble; l'homme méchant vit avec nous comme un frère aîné.

Chez les pies et les cailles le mâle et la femelle vivent toujours ensemble: l'homme méchant nous traite comme un maître.

CHANT VI.

Argument. — Ce chant fut composé en l'honneur du Ouen-kong [2], qui, privé de son héritage, alla fixer sa demeure dans le royaume de Tchou, où il fit bâtir un palais.

L'étoile Ting [3] atteint la méridienne et, dans le pays de Tchou, la demeure royale s'achève. Déjà on mesure au loin l'ombre du soleil, et le palais de Tchou s'élève toujours. Les coudriers et les châtaigniers sont plantés en terre, ainsi que beaucoup d'arbres, tels que les Y [4], les Tong [5], les Tsee [6], les Tsi, dont le bois sert à faire des instruments à cordes appelés Kin et Che.

Nous montons sur le faîte des murs, d'où le regard domine tout le pays de Tchou. Nous considérons l'étendue du pays, et nous voyons le royaume de Tang au delà du royaume de Tchou, et nous jugeons, d'après l'ombre des montagnes,

1. Le Tang, plante médicinale appelée vulgairement Tou-see-tsee, odorante, d'une saveur agréable, fortifiante, fort estimée.

1. Le Fong, sorte de rave.

2. Ouen-kong, fils de Y-kong, roi, d'Ouei tué en combattant les barbares du nord, vivait 660 ans avant Jésus-Christ.

3. L'étoile Ting est dans la constellation de Pégase. Quand elle se trouve le soir dans la méridienne, c'est le moment jugé le plus favorable pour bâtir des maisons.

4. C'est l'arbre dont le bois sert principalement à fabriquer les instruments de musique.

5. Arbre dont on extrait l'huile Tong-yeou.

6. Arbre dont on faisait autrefois les tablettes sur lesquelles on sculptait les caractères.

la place de ces divers lieux. Nous abaissons nos regards sur les terres placées au-dessous de nous, et nous voyons les champs semés de mûres, et nous les parcourons d'un regard attentif. Nous consultons les auspices, nous obtenons des réponses favorables et tout nous sourit.

Une pluie douce et bienfaisante est tombée sur la terre, et j'ordonne au conducteur du char de consulter les astres. Je sors de grand matin, et m'arrête dans un champ planté de mûres; cet homme ne songe pas seulement à l'intérêt des siens; dans son caractère et dans sa conduite la simplicité s'unit à la gravité. Trois mille chevaux dont la taille dépasse sept pieds paissent dans ses pâturages.

CHANT VII.

Argument. — Ici encore on critique les mœurs relâchées du temps [1].

L'arc-en-ciel apparaît à l'orient et nul n'ose le montrer du doigt. La jeune fille quitte sa maison et s'éloigne de ses parents et de ses frères. Pourquoi? elle va sans doute chercher un époux.

Lorsque l'arc-en-ciel paraît le matin à l'occident, le ciel après la pluie redeviendra serein. La jeune fille s'en va loin de ses parents et de ses frères. Pourquoi? sans doute elle va chercher un époux.

Les hommes esclaves d'une passion aveugle se livrent à des mœurs licencieuses et méprisent les lois de la raison et la voix de la conscience.

CHANT VIII.

Argument. — Même sujet que le précédent.

Le rat a toujours sa peau de rat. Il y a des hommes qui n'agissent pas comme des êtres doués de la raison. Pourquoi ces hommes ne sont-ils pas rayés du nombre des vivants!

Le rat a ses dents de rat. Il y a des hommes qui n'ont point les dehors qui conviennent à leur espèce. Pourquoi de tels hommes ne sont-ils pas rayés du nombre des vivants?

Le rat a son corps de rat. Il y a des hommes qui n'ont rien d'humain ni de raisonnable. Pourquoi de tels hommes ne sont-ils pas rayés du nombre des vivants?

1. A cette époque existait une croyance superstitieuse défendant de montrer du doigt l'arc-en-ciel qui paraissait à l'orient; on croyait que celui qui le faisait était subitemment puni par un ulcère à la main. L'arc-en-ciel était pour eux le signe de la débauche et de la corruption.

CHANT IX.

Argument. — Le poëte décrit une armée en marche.

Sur les frontières du pays de Tsun brillent des enseignes appelées Mao : elles sont formées d'une queue de bœuf [1] suspendue à une pique et placées derrière un char. Le char est recouvert d'une étoffe de soie blanche et traîné par quatre chevaux de la plus grande valeur. Quelles seront les récompenses de notre héros?

Dans chaque village du pays de Tsun flottent des étendards appelés Yu : ce sont des corps d'oiseaux Ti en peinture, placés au haut d'une pique. Le char est relié par de la soie blanche et traîné par cinq bons chevaux. Quelles seront les récompenses de notre héros?

Dans la grande ville du pays de Tsun flottent des drapeaux appelés Tsing. Ce sont des plumes de l'oiseau Ti pendues à une lance. Le char est recouvert de soie blanche et traîné par trois paires des meilleurs chevaux. Quelle sera la nouvelle de notre héros?

CHANT X.

Argument. — Plaintes de la reine du royaume de Hiu [2].

Je me rends en toute hâte auprès du roi d'Ouei. Déjà j'ai parcouru une longue route et malgré l'étendue du chemin, je ne suis pas encore arrivée. Et je t'avertis que je veux diriger mes pas vers le pays de Tsao. Cependant le ministre du roi, portant le titre de Taï-fou [3], a traversé les

1. Les étendards étaient plantés sur le derrière des chars; c'étaient les poils de la queue d'un bœuf suspendus à un bois de lance. Ce genre d'étendards existe encore.

2. La reine de Hiu avait pour père Suen-kong, roi d'Ouei, pour mère Suen-kiang, et épousa le roi de Hiu. A la nouvelle de la défaite dont il est question dans le chant IV, émue de pitié pour les malheurs des siens, elle partit pour aller consoler ses parents. Mais un seigneur avait été envoyé à sa rencontre pour la détourner de son projet. L'usage défendait à la femme mariée de rentrer dans la maison paternelle après la mort de ses parents.

3. Le titre de Taï-fou était porté par les seigneurs d'un royaume ou de l'empire et n'avait pas partout la même valeur : ils étaient chargés de l'administration : les docteurs appelés Chi instruisaient le peuple. Les Taï-fou venaient après les rois. Ils étaient à la tête d'un royaume, et les Chi gouvernaient en particulier les villes.

monts et les fleuves et arrive près de moi, et mon esprit est tourmenté par la crainte.

Ce ministre me refuse son assentiment, et me dit qu'il ne m'est pas permis d'aller au lieu où m'appellent mes désirs, et cependant je ne puis revenir sur mes pas. Ma route n'aura aucun charme, j'obéis à cet ordre, mais mon esprit ne peut s'arracher à une telle pensée.

Tu t'opposes à mon désir, et cependant je ne puis retourner en arrière ou repasser le fleuve. Ma route n'aura plus de charmes, j'obéis à ta volonté, mais mon désir se grave plus vivement dans ma pensée, et je ne puis renoncer à mon dessein.

Cette jeune fille gravit une petite colline et cueille l'herbe Mang [1]. Son esprit est assiégé de mille pensées, mais toutes ses pensées sont pures. C'est là le reproche même que lui font les hommes, mais ces hommes manquent d'expérience et de sagesse.

Je parcours la campagne et j'admire les moissons abondantes. J'ai conçu la pensée de m'en remettre au jugement souverain du roi, mais qui m'aidera, qui me portera la réponse? O puissant Taï-fou, toi qui es grand par ta sagesse, ne m'en fais pas un crime. Quelle que soit ton adresse, je veux partir, et mes conseils valent mieux que les tiens.

SECTION CINQUIÈME.

CHANT I.

Argument. — On célèbre dans ce chant les louanges de Ou-kong, roi d'Ouei, qui était animé d'un grand zèle pour la vertu. Ou-kong mourut en 756 avant Jésus-Christ.

Regarde les bords de la rivière Ki. Admire ces vertes plantations de roseaux; leurs tiges encore tendres sont déjà une ravissante parure. Le brillant prince de cette contrée sait comme un habile ouvrier tailler l'ivoire et le travailler avec le ciseau; il sait aussi couper l'acier et le polir. Quel air imposant! Quelle démarche majestueuse! Quelle splendeur! Quelle dignité dans son maintien! Qui oubliera jamais que la plus grande sagesse s'unit en lui à une telle puissance?

Regarde les bords de la rivière Ki : quelle luxuriante fertilité dans ces vertes plantations de roseaux! La vertu n'est pas le seul ornement du prince. Qu'il est beau avec ses bandelettes semées de pierres précieuses et tombant au-dessous de ses oreilles! tous ces brillants semblent autant d'étoiles qui ornent son bonnet de fourrure. Quel air imposant! Quelle démarche majestueuse! Quelle splendeur! Quelle dignité dans son maintien! Qui oubliera jamais que la plus grande sagesse s'unit en lui à une telle puissance?

Regarde les rives du Ki; quelle exubérance de sève dans ces verts roseaux! Notre grand prince est semblable à l'or et au plomb qui, épurés par le feu, ne conservent aucune souillure étrangère. Il est semblable aux sceptres appelés Kouei et Pi [1]. Il est remarquable par sa grandeur d'âme et sa modération. Il aime à se livrer à des jeux pleins de dignité sur son char appelé Tchong-kiao, mais jamais il ne dépasse les limites convenables.

CHANT II.

Argument. — Les goûts du sage.

L'homme sage aime à vivre dans les vallées, et à frapper dans les airs le métal retentissant. Il dort en paix sur sa couche solitaire et il répète à son réveil : « Je garderai ma foi jusqu'à mon dernier jour, je le jure et je n'oublierai jamais mon serment ».

L'homme sage aime à vivre sur le penchant des collines et à frapper dans les airs le métal retentissant. Il dort sans compagnon et chante à son réveil : « J'engage ma foi par un serment que je ne pourrai jamais violer ».

L'homme sage aime à vivre sur les plateaux des montagnes, et à frapper dans les airs le métal retentissant. Il est tout entier à son travail et persévère dans ses entreprises. Personne ne dort à côté de lui, et dès qu'il s'éveille, avant de se lever, il répète : « J'engage ma foi pour toujours, et je la garderai à jamais dans mon cœur ».

CHANT III

Argument. — Épithalame [2].

Cette grande reine, d'une taille élevée, recouvre ses riches vêtements d'autres vêtements d'une

1. Mang, herbe que les femmes emploient souvent pour chasser la bile et les humeurs noires.

1. On tenait à la main les sceptres Kouei et Pi lors qu'on se présentait à l'empereur. On les approchait de la bouche pour que l'haleine de celui qui parlait ne fût pas désagréable à celui qui écoutait. C'étaient aussi les insignes des princes et des magistrats.

2. Il s'agit de l'épithalame de Tchouang-kiang, reine d'Ouei.

couleur sombre. Fille du roi de Tsi, elle se marie au roi d'Ouei; elle est sœur du prince héritier, qui est son aîné. Le roi de Hing a épousé sa sœur plus âgée qu'elle. Le prince de Tang-kong a épousé sa plus jeune sœur.

Ses mains ressemblent à une jeune et tendre plante; la peau de son visage a la blancheur de la graisse nouvellement fondue. Son cou est semblable aux vers Tsiou et Tsi [1]. Les dents ont la blancheur des graines de courge. Ses tempes sont comme la cigale, ses sourcils comme les ailes déployées d'un ver à soie. Rien de plus doux que son sourire; la pupille de ses yeux est noire; éclatants sont le noir et le blanc de ses yeux.

Cette reine, d'une taille élevée, si remarquable par sa beauté, s'arrête d'abord dans les faubourgs de la ville. Là elle monte sur son char, qu'emportent des chevaux couverts de superbes harnais rouges. Les grands Taï-fou, pour ne pas retarder le roi, s'éloignent aussitôt; ils ne veulent point fatiguer leur maître en lui parlant des affaires de l'État.

Un grand fleuve baigne sans cesse les terres situées au nord. On jette les filets dans l'eau qui jaillit avec bruit. Les poissons Tchan et Ouei sont énormes. Les joncs poussent vigoureux et abondants. Les femmes qui accompagnent la reine s'avancent en grande pompe, et les hommes qui conduisent le cortége ont l'aspect d'hommes vaillants.

CHANT IV.

Argument. — Plaintes d'une femme trop libre répudiée par son mari.

Un homme sans discernement a échangé de la soie contre une toile grossière: il ne venait point à vrai dire, dans le dessein de livrer son tissu précieux, mais pour me voir et m'offrir son cœur. Je l'ai suivi à son départ, et, traversant la rivière de Ki, je suis arrivée avec lui jusqu'au pays de Tun-kiou.

Je n'ai point violé ma foi, mais il n'a pas su avoir une assez habile entremetteuse pour le mariage; j'ai apaisé son fougueux emportement, car j'avais fixé à l'automne le jour si désiré.

Je monte sur un mur en ruines, pour promener mes regards du côté de Fou-kouan, mais c'est en vain, je ne découvre pas cet endroit cher à mon cœur, et je laisse couler d'abondantes larmes. Mais bientôt j'aperçois enfin ce lieu si désiré, et, pleine de joie, je répète en moi-même: Consulte les présages et choisis à cet effet la tortue et la plante appelée Tche; et si tous les présages sont favorables, monte sur ton char, viens, et transporte au loin tout ce qui m'appartient.

Les feuilles du mûrier, avant leur chute, sont douces à voir. O cher oiseau, qu'on nomme Kiou [1], garde-toi de manger le fruit du mûrier, et toi, femme, garde-toi de vivre avec un homme dans une trop grande intimité. L'homme qui s'est laissé entraîner dans la débauche peut toujours se relever; mais la femme une fois tombée dans l'abîme du vice, essayerait en vain de s'en dégager.

Les feuilles du mûrier jaunissent et tombent. Depuis que je suis venue vers toi, trois ans se sont écoulés, et je vis dans la privation et l'extrême disette. Les eaux qui coulent en abondance dans la rivière Ki, ont mouillé l'étoffe qui recouvre le char. La femme n'a point manqué à son devoir, c'est l'homme qui a adopté des mœurs indignes de lui. L'homme ne garde aucune retenue, et, guidé par une capricieuse inconstance, il change toujours de sentiments et ne cesse pas de mal agir.

Depuis trois ans j'ai partagé ta couche, et j'ai de bon cœur soutenu le fardeau des travaux domestiques. J'étais debout avec l'aurore, et la nuit était déjà venue, que je songeais à peine au repos. J'ai obéi à tes ordres et essuyé souvent l'effet de ta colère. Mes frères, ignorant mes souffrances, me poursuivaient de rires railleurs; et moi, tourmentée par ces tristes pensées, je suis toujours en proie au noir chagrin.

Il était convenu que je devais vivre à tes côtés jusqu'à mon dernier jour, et voici que tu me condamnes à des plaintes éternelles. La rivière a ses rivages; les champs de la vallée situés sur le bord du fleuve ont leurs limites qui les séparent des eaux. Avant le jour où tu m'as ôté le nom et les droits d'épouse, nous vivions heureux; nos pensées, notre vie tout entière étaient en conformité parfaite, et tu m'avais sans détour abandonné ta foi. La trahison de ton cœur est venue tout à coup me surprendre; ce changement m'a frappée, au moment où je ne pouvais le prévoir. Quelle sera la fin de tous mes malheurs?

1. Les vers Tsiou et Tsi, qu'on trouve dans le bois, sont d'une extrême blancheur.

1. Oiseau à queue courte, jaune.

CHANT V.

Argument. — La reine de Hiu songe en vain à la maison paternelle.

Les pêcheurs se servent sur la rivière Ki d'un roseau mince et pointu. Peut-il se faire que ma pensée ne soit pas occupée de toi? mais tu es loin et je ne puis aller te rejoindre.

A ma gauche murmure une fontaine, à ma droite coule la rivière Ki. C'est sans doute pour trouver un époux que cette jeune fille s'en va loin de ses parents et de ses frères.

La rivière Ki coule à ma droite et la fontaine à ma gauche. Elle a un sourire charmant, et montre des dents plus blanches que la neige; elle s'avance d'un air majestueux sous ses brillantes parures semées de pierreries, et retenues par de belles ceintures. La rivière Ki roule des eaux paisibles. Le bois du Kouai [1] sert à faire des harpons, celui du pin fournit des planches pour les navires. Je sors pour me promener, et chercher quelque diversion à mes noirs chagrins.

CHANT VI.

Argument. — Quelques-uns prétendent que ce chant est dirigé contre le prince du royaume d'Ouei qui passait sa jeunesse dans des occupations frivoles.

La plante Ouan-lan [2] a des bourgeons : l'enfant montre avec orgueil la boucle d'ivoire qui retient sa ceinture, pour en retenir les nœuds. Mais, malgré cet ornement qui brille à son côté, il ne l'emporte pas par l'expérience; il est étourdi et léger dans ses actions et laisse traîner derrière lui cette ceinture qui lui sert d'ornement.

La plante Ouan-lan a des feuilles, l'enfant porte son anneau. Mais quoiqu'il possède ce précieux bijou, il ne l'emporte pas sur moi par l'habileté de sa conduite. Il est étourdi et léger dans ses actions, et laisse traîner derrière lui cette ceinture qui lui sert d'ornement.

CHANT VII.

Argument. — Plaintes de la reine Suen-kiang [3].

Qui peut appeler large une rivière dont on peut atteindre les deux rives avec de simples joncs? Qui peut prétendre que le royaume de Song est éloigné d'ici, puisqu'il s'étend tout entier sous les yeux de celui qui debout, sur ses pieds, tourne ses regards dans sa direction?

Qui oserait appeler large une rivière qui contient à peine entre ses rives une petite barque? Qui peut dire que le royaume de Song est loin d'ici, puisqu'on peut s'y rendre en moins d'une demi-journée.

CHANT VIII.

Argument. — Une femme dont le mari est parti pour la guerre exprime la douleur que lui a causée son absence.

Pe-hi, mon bien-aimé, est courageux et supérieur par sa valeur aux meilleurs guerriers de ce pays. Mon cher Pe-hi porte fièrement la lance, et marche devant le roi dont il est le héraut d'armes.

Depuis que mon ami Pé-hi est parti vers l'Orient, mes cheveux en désordre flottent au gré des vents, semblables à ces flocons de laine que la tempête secoue des arbres et ballotte à travers les airs.

Ce n'est point que je manque de parfums à répandre sur ma tête; mais je n'ai plus mon bien-aimé à qui seul je veux plaire, pour qui je voulais augmenter mes charmes, et rechercher les ornements de la parure.

Oh! que la pluie vienne, que la pluie inonde la terre! mais voilà que le soleil, perçant la nue, apparaît dans tout son éclat. Quand je pense à mon bien-aimé, mon âme s'abîme dans la douleur; je souffre, mais cette souffrance est bien chère à mon cœur.

Où trouverai-je la plante bienfaisante [4] qui procure l'oubli : elle croît dans la cour de la maison du côté du nord, mais je ne veux point y toucher; j'aime à penser sans cesse à mon bien-aimé dont le souvenir me plonge dans la tristesse.

1. L'arbre Kouai a un tronc de pin et des feuilles de cyprès recourbées sur elles-mêmes.

2. La plante Ouen-lan rampe sur la terre; son suc est semblable au lait pour la douceur.

3. La fille de la reine Suen-kiang du royaume d'Ouei avait épousé le roi Hoan-kong, qui reconnut le fils qu'il eut d'elle, appelé Siang-kong, et répudia la mère. La jeune femme, ainsi chassée, revient dans son pays, et apprenant le couronnement de son fils Hang-kong, se plaint de ne pouvoir revenir auprès de lui. Siang-kong régna en 560 avant Jésus-Christ.

On voit par ce chant que les deux royaumes de Song et d'Ouei étaient voisins.

4. La plante appelée Ho-houan.

CHANT IX.

Argument. — A cause des guerres qui désolent ce royaume, bien des femmes ont perdu leurs maris, et songent à se remarier. On ne sait quelles étaient ces guerres.

La compagne du renard s'en va seule, et celui-ci la cherche partout. Elle s'est arrêtée auprès de la rivière Ki sur un rocher qui s'avance au-dessus des eaux.

Mon âme est affligée, car cet homme ne porte point de manteau pour cacher son corps.

La compagne du renard s'en va et celui-ci marche à sa recherche. Elle s'arrête auprès de la rivière Ki.

Ma pudeur est offensée, car cet homme laisse sa robe entr'ouverte.

La femelle du renard s'éloigne, et celui-ci cherche sa compagne. Il la retrouve sur les bords de la rivière Ki; je souffre cruellement, car cet homme ne reprend pas ses vêtements.

CHANT X.

Argument. — Un ami envoie des présents en retour à son ami.

Tu m'as envoyé des fruits du coignassier. Moi, je t'offrirai, en retour de tes présents, ces pierres précieuses appelées Kou ; je n'espère pas te présenter un don de la même valeur, mais je veux seulement t'assurer des sentiments de mon cœur qui respectera jusqu'à la mort les liens d'une inaltérable amitié.

Tu m'as envoyé des pêches; accepte de ma part ces pierres précieuses appelées Yao, faible hommage de ma reconnaissance; je ne prétends pas que ce présent ait la même valeur, mais je veux seulement t'assurer des sentiments de mon cœur, qui respectera jusqu'à la mort les liens d'une inaltérable amitié.

Tu m'as envoyé des prunes : je t'offre ces pierres précieuses appelées Kio ; elles n'égalent pas la valeur de ton présent, mais elles témoigneront des sentiments immuables et sincères que conserve pour toi ton ami dévoué.

SECTION SIXIÈME [1].

CHANT I.

Argument. — Un noble Taï-fou, partant pour la guerre, parcourt le pays où était jadis la demeure royale, et le trouvant désert, déplore les malheurs de son pays.

Ici est le millet appelé Chou-tse dont la tête s'incline; ici aussi sont les semences du millet appelé Tsi qui n'ont pas encore germé pour la moisson prochaine. Parcourons tous ces tristes lieux, mais sans presser le pas.

Cependant mon âme est tourmentée par une angoisse mortelle et mon cœur semble bondir hors de ma poitrine. Ceux qui me connaissent me disent toujours agité par l'inquiétude; ceux qui s'approchent de moi pour la première fois, me demandent ce que je cherche. C'est vous, espaces azurés des cieux qui planez sur nos têtes, c'est vous que je prends à témoin. Qui a causé tous ces maux ?

Ici on voit des plantes du millet appelé Chou-tse dont le sommet est penché vers la terre; ici on voit aussi les épis du millet appelé Tsi. Modérons notre marche en parcourant ce chemin. Cependant mon esprit flottant est semblable à un homme pris de vin. Ceux qui me connaissent me

1. Ouen-ouang avait fixé sa cour dans l'endroit de la province Fong à l'occident du fleuve Chen-si et au nord du fleuve Ouei qui conserve encore ce nom aujourd'hui. Ou-ouang avait fixé sa cour et le siége de son empire dans la contrée d'Hao, à l'occident du pays appelé actuellement Honan-fou, au sud du fleuve Ouei. Sur l'ordre de Tching-ouang, fils et successeur de Ou-ouang, le prince Tcheou-kong construisit la ville Lo-y (la fameuse Lo-yang célèbre plus tard par tant de massacres), à l'orient de la capitale, sur le territoire de Ho-nan-fou. Cette nouvelle ville fut appelée la cour orientale et Hao la cour occidentale. La ville de Lo-y fut bâtie à cause de l'opportunité de son emplacement pour les réunions des princes.

Il arriva que l'empereur Yeou-ouang, entraîné par l'amour qu'il eut pour une femme du nom de Pao-see, la choisit pour impératrice au détriment de l'impératrice, sa femme légitime, qu'il dépouilla de sa dignité. Il eut un fils de Pao-see, et un autre Y-kieou de sa femme légitime qu'il priva de ses droits au trône. Celui-ci s'enfuit dans le royaume de Chin, où sa mère était née du sang royal. Le roi de Chin, irrité de l'injure faite à l'impératrice sa parente et au jeune prince, pour la venger, s'allia aux Tartares de l'occident et tua l'empereur dans une bataille, 771 avant Jésus-Christ.

Le prince Y-kieou fut salué empereur et prit le nom de Ping-ouang. L'année suivante il transféra sa cour dans la ville de Lo-y; le territoire de cette ville était de six cents stades. Dans les chants suivants on décrit les mœurs de ce territoire.

disent toujours agité par l'inquiétude; ceux qui s'approchent de moi pour la première fois, me demandent ce que je cherche. C'est vous, espaces azurés des cieux qui planez sur nos têtes, c'est vous que je prends à témoin. Qui a causé tous ces maux ?

Je vois ici des épis du millet Chou-tse recourbés sur leur tige; ici les semences du millet Tsi, dont le germe a déjà percé son enveloppe. Nous prenons cette route, mais rien ne nous oblige à presser le pas. Cependant mon esprit agité est semblable à l'homme qui peut à peine respirer l'air dans sa poitrine haletante. Ceux qui me connaissent me disent toujours agité par l'inquiétude; ceux qui s'approchent de moi pour la première fois, me demandent ce que je cherche. C'est vous, espaces azurés des cieux qui planez sur nos têtes, c'est vous que je prends à témoin. Qui a causé tous ces maux ?

CHANT II.

Argument. — L'absence du Taï-fou se prolongeant, sa femme, pleine d'angoisse, pense à lui.

Mon époux plein de sagesse s'occupe de ses travaux, et j'ignore le jour fixé pour son retour. Quand donc viendra-t-il, lui que j'attends ? Déjà la poule s'achemine vers l'ouverture pratiquée dans la paroi de son poulailler; déjà le soleil penche sur son déclin; le bœuf et la brebis regagnent le bercail. Pendant que mon époux infatigable travaille avec ardeur, comment ne pas penser à lui ?

Mon époux plein de sagesse est tout entier à ses affaires; chaque jour, chaque mois occupe son activité par ses divers travaux. Quand pourrai-je le revoir ? Déjà la poule monte les degrés qui conduisent à son perchoir accoutumé; déjà le soleil descend à l'horizon, déjà les bœufs et les brebis se rendent à l'étable. Mon époux travaille toujours; quand pourrai-je, assise à la table du soir, calmer la faim et la soif qui me dévorent ?

CHANT III.

Argument. — La même femme se réjouit de voir son mari revenu.

Mon sage époux, joyeux et alerte, a enfin obtenu l'objet de ses désirs ; de sa main gauche il tient une flûte légère, et de l'autre il m'invite par des signes joyeux à entrer dans la chambre conjugale.

Mon sage époux, joyeux et alerte, tient une des plumes dans sa main gauche; de sa main droite il m'invite avec joie à entrer dans le chœur des danseurs.

CHANT IV.

Argument. — L'empereur Ping-ouang lève des hommes dans son royaume pour les envoyer défendre le royaume de Chin. Les soldats se plaignent amèrement de cette mesure.

L'eau s'écoule doucement, et, en s'échappant, n'entraîne pas le bois fixé au rivage. Celle que j'aime n'est point dans le royaume de Chin, où je suis placé en sentinelle. C'est à elle que je pense, que je pense toujours.

Dans quel mois pourrai-je enfin revoir mes foyers ?

L'eau s'écoule doucement, et elle n'entraîne pas dans son cours la solive liée au rivage. Ma bien-aimée est loin de moi, loin du pays de Fou où je fais sentinelle. C'est à elle que je pense, que je pense toujours. Dans quel mois pourrai-je enfin revoir mes foyers ?

L'eau s'écoule doucement et n'entraîne pas l'osier attaché au rivage. La jeune fille que j'aime ne demeure pas avec moi dans le pays d'Hui où je fais sentinelle. C'est à elle que je pense, que je pense toujours. Dans quel mois pourrai-je enfin revoir mes foyers ?

CHANT V.

Argument. — Dans un temps de disette un mari et une femme se séparent.

Dans la vallée la plante Toui [1] se dessèche et perd sa sève. La femme est séparée de son mari et soupire en s'éloignant; elle soupire, car elle doit vivre dans l'infortune l'espace d'une vie d'homme.

Dans la vallée la plante Toui se dessèche sur sa tige privée d'eau. La femme s'éloigne du toit conjugal, et de profonds soupirs soulèvent sa poitrine; elle pleure et gémit sur son sort, car elle doit vivre dans le plus complet dénûment pendant une vie d'homme.

1. Plante que les femmes prennent avant ou après l'enfantement.

Dans la vallée la plante Toui, humectée par une rosée insuffisante devient chétive, perd sa sève.

L'épouse est arrachée de sa demeure, et, en s'éloignant, elle se répand en profonds gémissements : elle pleure et se désespère, mais, à quoi lui serviront ses sanglots ?

CHANT VI.

Argument. — L'empire est sur le penchant de la ruine, les rois tributaires se révoltent, et les honnêtes gens sont dégoûtés de la vie.

Le lièvre évite le bruit et tient toujours l'oreille au guet; le faisan se laisse prendre dans les filets. Quand j'ai commencé à vivre, le cours des choses n'avait rien d'alarmant; mais, après ma naissance, je fus assailli par de nombreux malheurs. Mais ne songeons qu'à bien dormir et à nous tenir immobiles.

Le lièvre a peur de tout bruit et s'entoure de précautions : le faisan tombe dans les lacets. A l'heure où je vins au monde, rien de menaçant ne s'était manifesté, et, après ma naissance, des ennuis innombrables m'environnèrent de tous côtés. Et maintenant dormons d'un bon sommeil et différons le moment du réveil.

Le lièvre évite le bruit et veille à sa sûreté : le faisan tombe dans le piége. Quand je vis la lumière, aucun chagrin ne s'était fait pressentir; mais après ce jour fatal je devins la proie de mille tourments. Nous n'avons plus qu'a dormir, l'oreille fermée à tout bruit.

CHANT VII.

Argument. — Plaintes, comme dans le chant précédent, sur les malheurs de l'État.

La plante Ko étend au loin ses racines sur les bords des ruisseaux et des fleuves. Je suis bien loin de mes frères et un étranger me sert de père, et celui-là ne prend aucun soin de moi.

La plante Ko s'étend au loin sur les bords des ruisseaux et des rivières; je suis loin de mes frères et une étrangère me sert de mère, et celle-là néglige tout à fait les soins de son enfant.

La plante Ko s'étend au loin sur les bords des fleuves et des ruisseaux. Je suis bien loin de mes frères et un étranger prend le nom de mon frère aîné, et cet étranger ne donne aucun appui à ma faiblesse.

CHANT VIII.

Argument. — État d'un amoureux privé de la vue de son amie.

Il cueille la plante Ko, et s'il passe un jour sans voir l'objet de son amour, ce jour lui semble aussi long que trois mois.

Il cueille la plante Siao [1], et s'il est un jour privé du plaisir de voir son amie, ce jour lui paraît plus long que trois automnes.

Il cueille l'armoise [2]; s'il perd durant un seul jour le bonheur de voir celle qu'il aime, ce jour lui paraît plus long que trois années.

CHANT IX.

Argument. — Les lois de l'empire n'avaient plus la même vigueur ; cependant un gouverneur avait conservé une puissante autorité dans sa province et faisait des efforts pour s'opposer au mal. Une jeune fille déréglée exprime la crainte qu'il lui inspire.

Le char superbe s'avance avec un bruit retentissant et les roues en glissant font entendre leur *Kien-kien*. Le noble seigneur qui l'occupe est vêtu d'un étoffe nommée Soui qui imite la couleur tendre du jonc naissant. Comment ne pas penser à toi?... Mais je crains le visage sévère de ce noble seigneur, et mon cœur est glacé d'effroi.

Le grand char s'avance lentement. Celui qui en occupe le premier siége, porte un manteau de pourpre dont la couleur ressemble à celle de la pierre précieuse appelée Men. Comment ne pas penser à toi? Mais je crains le courroux de ce seigneur, et mes pieds tremblants restent immobiles.

S'il ne m'est pas permis de passer près de toi tous les jours de ma vie, du moins je veux que la mort nous unisse dans la même tombe. Si tu m'accuses d'avoir trahi ma foi, je prends le soleil à témoin et j'atteste sa lumière éclatante que je n'ai point failli.

1. La plante Siao a des feuilles blanches, une tige épaisse, elle pousse avec vigueur et répand une douce odeur.

2. On brûle l'armoise sur la tête des malades pour les guérir. Autrefois on s'en servait à la place du gossapin, apporté plus tard, pour entrelacer de son coton les tissus des vêtements.

CHANT X.

Argument. — Une femme attend avec impatience le retour de son mari qui est à la campagne.

Le chanvre croît sur le penchant des collines. Peut-être ils retardent mon cher Tsee-tsue; fasse le ciel qu'il puisse venir, et qu'il soit joyeux!

Les moissons mûrissent sur le penchant des collines. N'empêcheraient-ils point mon cher Tsee-tsue d'arriver ici? veuille le ciel qu'il vienne et prenne place à ma table!

Les pruniers viennent sur le penchant des collines; peut-être éprouvent-ils quelque retard. Je voudrais recevoir de leurs mains des pierres précieuses, qui, suspendues à mes côtés, feraient l'ornement de ma ceinture.

SECTION SEPTIÈME.

CHANT I.

CHANTS DU ROYAUME DE TCHING [1].

Argument. — Les deux princes de ce royaume Hoang-long et Ou-kong s'étaient succédé dans la charge de grand pontife, et par leur zèle à accomplir ces fonctions avaient mérité les bonnes grâces de l'empereur. Le premier régna en 806 avant Jésus-Christ; l'autre mourut en 744.

Ils prennent des vêtements noirs [2] d'une belle apparence. Quand le temps les aura dégradés, ils en recevront d'autres. Je vais dans la maison de l'illustre prince, et je reviens pour porter sa nourriture au noble seigneur.

Il convient de prendre des vêtements noirs, et quand le premier sera usé, j'en préparerai un autre. J'entre dans la maison de l'illustre prince, et je reviens pour servir la table du noble seigneur.

Il faut prendre un vêtement noir, un beau vêtement. Quand il ne pourra plus servir, j'en choisirai un autre. Je vais dans la demeure de l'illustre seigneur et je reviens charger la table du noble prince.

1. Le royaume de Tching dont il s'agit ici, était situé sur le territoire appelé aujourd'hui Si-gan-fou, dans la province de Cheu-si. L'empereur Suen-ouang l'avait donné à son jeune frère Yeou. Plus tard un décret de l'empereur Ping-ouang mit ce royaume dans la dépendance du territoire de Kaï-fong-fou, dont une partie fut laissée en apanage au roi dépossédé.

2. Les grands seigneurs de la cour (Taï-fou) étaient vêtus de noir.

CHANT II.

Argument. — Paroles d'une jeune fille pleine de timidité.

O Tchong-tsee, je t'en supplie, ne traverse pas notre village; garde-toi de briser l'osier que j'ai planté. Comment oserai-je t'aimer? C'est à toi, ô Tchong-tsee, de consulter ton âme et de venir à mon aide. Je dois honorer par mon respect les paroles de mes parents.

O Tchong-tsee, je t'en supplie, ne monte pas sur notre mur; ne foule pas les mûriers que j'ai plantés. Comment oserai-je t'aimer? Je crains le courroux de mes frères plus âgés que moi; consulte ton esprit et vois toi-même. Je dois obéir à mes frères aînés.

O Tchong-tsee, je t'en supplie, garde-toi de franchir la clôture de notre jardin, et de briser les jeunes Tan [1] que j'ai plantés. Comment oserai-je t'aimer? Je crains d'être l'objet de discours inconsidérés. O Tchong-tsee, réfléchis en toi-même. Je dois craindre les critiques des hommes.

CHANT III.

Argument. — Éloge du prince Chou [2].

Le noble prince Chou sort pour se livrer au plaisir de la chasse, et les rues du village sont désertes. Est-il bien vrai que le village soit désert? Non, mais les hommes n'osent se montrer devant l'illustre Chou. Car il est imposant par l'éclat de sa beauté, par la justice et la douceur de son âme.

Chou sort pour chasser, et personne dans le village ne se livre au plaisir de boire. Est-il vrai que tous s'abstiennent? Non, il en est qui boivent, mais ils n'osent point se mesurer à l'illustre Chou. Car il est imposant par la majesté et la beauté de son visage.

Chou va à la campagne, et personne dans le village ne monte à cheval. Est-il bien vrai que

1. Le Tan est un arbre à l'écorce verte et unie, au bois très-dur dont on fait des chars.

2. Il paraît que ce prince Chou est le même personnage que Kong-chou-touan, dont il est parlé dans l'histoire de Tchun-tsiou. Ayant commis un grand crime, il fut condamné à mort par une sentence de son frère. Son frère aîné, roi de Tchiang, s'appelait Tchouang-kong. Kong-chou-touan, malgré son forfait, avait captivé l'admiration des hommes par les grâces du corps et de l'esprit. Ce chant reproduit les louanges dont il était l'objet.

personne ne se livre à cet exercice? Non certainement, mais nul n'ose se mesurer avec notre illustre Chou. Car il est imposant par sa beauté et son ravissant éclat.

CHANT IV.

Argument. — Même sujet que le précédent.

Chou, l'illustre prince, va à la chasse; son char est traîné par quatre chevaux et dans ses mains les rênes sont souples comme des fils de soie. Les deux coursiers, qui sont attelés au milieu du char, ne sont pas liés au timon par des courroies serrées, mais ils s'avancent en cadence comme en dansant. Notre héros s'arrête dans un lieu rempli d'une herbe épaisse, il allume du feu, et les flammes s'élancent aussitôt vers le ciel. Il s'avance le corps nu contre les tigres redoutables, les enlace de ses bras puissants, et les porte dans le palais des rois pour en faire présent au prince. Ne te livre pas à ces jeux hasardeux; crains qu'ils ne te soient funestes.

Chou va à la chasse; son char est traîné par quatre chevaux; ceux du milieu, attachés au timon, sont remarquables par leur taille et leurs larges flancs; les deux autres, placés sur les côtés pour les aider, s'avancent d'une vitesse toujours égale en conservant leur distance.

Notre héros s'arrête dans un lieu planté d'herbes toufflues; il allume du feu, et les flammes s'élèvent vers le ciel.

Chou est d'une habileté remarquable dans les exercices de l'arc et dans les courses de char. Il abandonne ou resserre d'une main habile les rênes de ses coursiers, ou bande son arc et s'arme d'une flèche rapide.

Chou va à la chasse; son char est traîné par quatre chevaux, dont la robe blanche est tachetée de diverses couleurs; ceux du milieu, attachés au timon, portent leur tête à la même hauteur; les deux autres, rangés sur les côtés, atteignent l'épaule des premiers. Notre héros s'arrête dans un lieu planté d'herbes épaisses; il allume du feu, et la flamme monte en s'élevant dans les airs. Le coursier de Chou marche d'un pas mesuré; déjà Chou a cessé de lancer des flèches, tantôt il ouvre son carquois, tantôt il pose son arc.

CHANT V.

Argument. — Le roi de Tching haïssait le puissant seigneur Kao-ko, et l'envoya combattre sur les rives du fleuve Hoang-go. Celui-ci, après une longue absence, n'étant pas rappelé laissa ses soldats se débaucher, et bientôt la discipline fut méprisée.

Les hommes de la ville appelée Tsing demeurent dans le lieu nommé Pong. Ils courent de tous côtés, montés sur leurs chars à quatre chevaux, dont les flancs portent la cuirasse étincelante. Ils sont armés de deux javelots au sommet desquels flottent, suspendues à égale distance, des aigrettes de laine rouge. Ils ont choisi les bords du fleuve pour théâtre de leurs jeux.

Les hommes de Tsing habitent auprès de Siao. Montés sur leurs chars à quatre chevaux, ils simulent l'image d'un combat. Ils portent deux javelots armés d'un double acier; ils se promènent auprès du fleuve.

Les hommes de Tsing habitent près de Tchao. Montés sur leurs chars à quatre chevaux, ils se livrent à de joyeux ébats. Celui, qui sur le char est assis à gauche, tient les rênes pour ramener les chevaux; celui qui est à droite porte l'épée nue. Et le général, témoin de ces jeux, applaudit à ces exercices.

CHANT VI.

Argument. — Louanges d'un seigneur.

Le vêtement de peau d'agneau a tant de souplesse et de lustre qu'il semble avoir conservé le caractère propre de l'animal qui l'a fourni. Tel cet homme, observateur du droit et constant dans sa conduite, reste toujours ce qu'il fut jadis.

La fourrure qui borde ce vêtement de peau d'agneau a été taillée dans la dépouille du léopard, remarquable entre tous les animaux par son instinct féroce et la force de ses muscles.

Cet homme qui gouverne le pays est un observateur zélé de la justice.

Voici un nouveau vêtement fait de peau d'agneau; qu'il est beau et élégant dans sa triple bordure de soie! Cet homme est l'honneur et l'ornement du royaume.

CHANT VII.

Argument. — Paroles d'une femme à son mari.

Je marche sur la grande route. Je tiens mon mari par la manche de son vêtement, et je l'em-

pêche de s'échapper de mes mains. Que ton esprit ne soit pas animé de colère ; ne méprise pas les souvenirs heureux du passé.

Je suis, en marchant, la route royale, et je tiens mon époux par la main. Que ton cœur ne s'irrite pas contre moi ; ne chasse pas de ton esprit le souvenir de l'amitié.

CHANT VIII.

Argument. — Une femme engage son mari à se lever et à être courtois avec ses amis.

Le coq a chanté, dit la femme. — Non, dit le mari, les ténèbres couvrent la terre et le jour n'a pas paru. — Lève-toi, et va consulter le ciel. Déjà l'étoile du matin s'élève à l'horizon. Le temps presse, le temps presse, il faut partir, mais, en partant, perce de tes flèches les oies et les canards.

Tu as lancé tes flèches et ton bras n'a pas frappé en vain ; tout est bien. Vidons notre coupe pleine de vin et passons ensemble les jours de notre vie. Quand les instruments à cordes nommés Kin et Che sont bien à l'unisson, aucun son discordant ne trouble l'harmonie, et l'oreille est charmée.

Offre à tes amis, qui viennent te voir, des pierres précieuses, dont ils ornent leur ceinture. Souhaite la bienvenue à tes bons amis en leur offrant ces magnifiques présents. Remercie tes amis intimes de leur visite en leur offrant ces bijoux.

CHANT IX.

Argument. — Louanges d'une femme.

Cette femme est montée sur le même char. L'éclat de son teint le dispute à la fleur de l'arbre Chun [1] ; quand elle s'agite elle fait résonner les pierres précieuses et les perles fines suspendues à sa ceinture. C'est la belle Mong-kian remarquable entre toutes par sa beauté et sa grâce imposante.

Cette femme parcourt le même chemin. L'éclat de son teint surpasse la beauté des fleurs du Chun. A chacun de ses mouvements, elle charme les oreilles par le bruit agréable des pierreries qui pendent à son côté. C'est l'aimable Mong-kian

1. L'arbre Chun produit des fleurs semblables à celles du prunier. Les fleurs s'ouvrent le matin et tombent le soir.

dont nous n'oublierons jamais les qualités précieuses dignes de nos hommages.

CHANT X.

Argument. — Une jeune fille attend son ami.

Les montagnes produisent des arbrisseaux et les vallées se parent des belles fleurs du nénuphar. Mon Tsee-tou ne paraît pas, et l'homme qui est près de moi ne possède qu'un caractère frivole et un esprit étroit.

Sur les montagnes s'élèvent les pins superbes, dont les branches naissent toujours sur la plus haute cime, et dans les vallées pousse la plante appelée Yeou-long [1]. Je ne vois point venir mon bien-aimé Tsee-tchong : mais je ne vois que cet enfant fourbe et dissimulé.

CHANT XI.

Argument. — Promesses d'une jeune fille à son ami.

Arbre, le souffle du vent agite et fait tomber ta verte chevelure. O mon Chou-hi, mon cher Pe-hi, si tu sais m'entourer d'égards, je t'accorderai mes faveurs.

Arbre, tes feuilles commencent à tomber, et tu es le jouet des vents. Mon Chou-hi, mon cher Pe-hi, si tu m'entoures de prévenances, je me livrerai à toi.

CHANT XII.

Argument.— Plaintes d'une femme.

Ce mauvais sujet d'enfant refuse de me parler. Et c'est à cause de toi que je ne mange pas. Cet enfant indocile refuse de s'asseoir à ma table, et c'est pour toi que mon esprit est tourmenté d'inquiétude.

CHANT XIII.

Argument. — Une femme doute de la constance de son ami.

Si tu m'aimes, si mon souvenir est encore cher à ton cœur, retrousse tes vêtements et traverse les eaux du Tchin. Si tu penses moins à moi,

1. Yeou-long, plante dont la tige est rouge. Les feuilles sont triangulaires, et presque blanches ; elle croit dans les bas-fonds et s'élève presque à une hauteur de dix pieds ; quand elle est jeune et tendre, elle est bonne à manger.

ne trouverai-je point un autre ami ? Mais voudras-tu agir aussi légèrement ?

Tant que tu m'aimeras, et que j'aurai une place dans ta pensée, tu traverseras le gué de Ouei en retroussant tes vêtements. Si tu ne m'aimes plus, ne trouverai-je point un autre ami ? Mais voudras-tu agir aussi légèrement ?

CHANT XIV.

Argument. — Le rendez-vous refusé.

Un homme, la peau parfumée, m'attendait sur la porte ; comme j'ai refusé de le suivre, son cœur est dans la tristesse.

Un homme remarquable par la grâce de son visage m'attendait dans le vestibule, et comme j'ai refusé d'aller près de lui, son âme est tourmentée de douleur.

Un vêtement d'une couleur simple cache de splendides parures ; un vêtement vulgaire couvre de magnifiques étoffes. Chou-hi, Pé-hi a fait atteler son char : il me fait asseoir à ses côtés et nous partons ensemble.

Un vêtement d'une couleur simple cache de splendides parures ; un vêtement vulgaire couvre de magnifiques étoffes.

CHANT XV.

Argument. — Plaintes d'une femme.

Vers la porte de la ville qui regarde l'orient, le chemin est uni. La plante You-lu [1] pousse sur les bords des rivières. La maison est dans le voisinage, mais le maître en est bien loin.

A la porte de la ville qui regarde l'orient sont plantés des châtaigniers; des maisons sont rangées avec ordre, ornées de leurs portiques. Comment ne penserais-je pas à toi ? Mais tu refuses de venir près de moi.

CHANT XVI.

Argument. — Une femme se réjouit du retour de son mari.

Il souffle un vent léger et une pluie fine tombe sur la terre. Le coq fait entendre son *Kie-kie* accoutumé. Quand j'obtiens enfin le bonheur de revoir mon sage époux, puis-je ne pas oublier tout chagrin ?

Le vent souffle et la pluie tombe toujours ; et le vent et la pluie remplissent l'air de leur *Siao-siao*. Le coq chante toujours son *Kiao-kiao*. Quand j'ai le plaisir de revoir mon aimable époux, que peut-il manquer à mon bonheur ?

Le vent souffle, la pluie tombe et le ciel est obscurci de nuages. Le coq chante toujours. Quand mon regard impatient peut enfin contempler ce noble époux, puis-je n'être pas heureuse ?

CHANT XVII.

Argument. — Plaintes d'une jeune femme.

Il porte un manteau orné dans le haut d'une bande noire. Mon âme est abîmée dans des réflexions profondes. Autant que je puis voir, je n'irai pas ; mais quoique je reste immobile, ne pourras-tu pas m'apprendre la nouvelle ?

Il porte une ceinture noire, une ceinture de couleur sombre. Mon esprit est plongé dans des réflexions profondes. Autant que je puis voir, je ne ferai pas un pas ; mais si je reste ici, ne peut-il pas venir ?

Il est dans une tour de la ville dansant et se livrant à de joyeux ébats. Si je reste un seul jour sans le voir ; ce jour me semble aussi long que trois mois.

CHANT XVIII.

Argument. — Un homme engage sa foi à sa future compagne.

L'eau en s'écoulant calme et tranquille n'entraîne pas dans son cours ces branches liées ensemble. Des frères vivant dans dans la plus intime amitié ne sont pas plus unis que nous deux. Garde-toi d'accorder trop de crédit aux vaines rumeurs. Tu es, n'en doute pas, exposée à être trompée par les hommes.

L'eau dans son cours calme et paisible n'entraîne pas ces fagots de bois. Des frères unis par la plus étroite affection ne s'aiment pas plus que nous deux. Garde-toi de croire aux paroles des autres : ils ne méritent pas ta confiance.

CHANT XIX.

Argument. — Un mari exprime le bonheur qu'il trouve à vivre avec sa femme.

En dehors des portes de la ville, du côté de l'orient, est une nombreuse réunion de femmes,

1. La plante You-lu, vulgairement appelée Mao-Seou ou Tsien, dont la feuille ressemble à celle du jujubier, et se termine en pointe, sert à teindre en rouge les étoffes noires.

belles comme les nuages des cieux. Mais malgré cela que peut-il y avoir entre elles et moi? Que leur beauté égale la beauté des cieux, que m'importe ? Mon épouse avec ses simples habits blancs, avec son voile vert, avec son vêtement modeste, suffit à mon bonheur.

Près de la tour qui domine la porte de la ville se trouvent des femmes, plus belles que les fleurs des champs. Mais malgré leur beauté, que m'importent ces femmes? Que mon épouse se couvre de vêtements blancs, ou qu'elle choisisse des étoffes teintes dans le suc de l'herbe You-lu [1], que m'importe si je trouve le bonheur à vivre avec elle?

CHANT XX.

Argument — Le rendez-vous.

On trouve dans les champs des plantes qui s'étendent au loin sur la terre : mouillées par les gouttes d'une rosée abondante, leurs feuilles brillent du plus pur éclat. Elle est belle aussi, celle dont le nom restera caché dans mon cœur, et ses sourcils sont pleins de grâce. Nous sommes venus l'un à l'autre, sans nous être entendus, et elle a comblé tous mes vœux.

Les champs sont couverts d'une plante qui rampe au loin, et qui mouillée par la rosée brille d'un vif éclat. Il est beau celui dont mon cœur cachera le nom, et ses sourcils sont pleins de grâce. Nous sommes venus l'un à l'autre sans nous être entendus, et nos vœux ont été comblés.

CHANT XXI.

Argument. — Approche d'une fête.

Les glaces se foudent et les rivières de Tchin et d'Ouei courent déjà sans aucune entrave. Déjà entre les doigts de l'homme et de la femme brille la fleur appelée Lan [2]. Pourquoi n'irais-je pas voir ce beau spectacle, dit la femme ? — J'y suis déjà allé, répond son compagnon, mais je veux bien y revenir. Au delà du fleuve Ouei de nombreux hommes sont réunis; ils se livrent à des jeux pleins de gaieté, et passent les heures dans les fêtes. Les hommes et les femmes s'offrent mutuellement des fleurs de pivoine.

Les eaux des rivières Tchin et Ouei sont profondes et limpides. Quelle nombreuse réunion d'hommes et de femmes ! Irai-je pour être témoin de leurs jeux, dit la femme? — J'y suis déjà allé répond son compagnon; mais je veux bien y revenir.

1. Pour la plante You-lu voir le chant xv de cette section.

2. Le Lan, vulgairement *Lan-hoa*, ressemble à ce que nous appelons glaïeul : sa tige est haute de quatre pieds, elle pousse dans les terres australes et sa fleur, d'une couleur jaune-vert, exhale une douce odeur. Il était d'usage dans le royaume de Tching qu'à la troisième lune on se transportât auprès des fleuves pour cueillir cette plante.

SECTION HUITIÈME.

CHANTS DU ROYAUME DE TSI [1].

CHANT I.

Argument. — La reine de Tsi engage son mari à se lever.

Le coq a chanté; déjà les appartements du palais se remplissent d'une foule empressée. Je me trompe, ce n'est pas le chant du coq, mais le bourdonnement des mouches qui a frappé mon oreille.

Déjà l'aurore paraît à l'orient, et les courtisans se rendent en foule dans le palais royal. Non ce n'est pas l'aurore, c'est la lumière de la lune naissante.

Les insectes en volant font entendre leur *Hong-hong* (bourdonnement). J'aime à dormir à tes côtés, mais cette foule impatiente est sur le point de se dissiper, et tu encourras peut-être pour moi l'inimitié des hommes.

CHANT II.

Argument. — Des chasseurs se rencontrent.

Cet homme au jarret infatigable est venu me joindre sur le mont Nio. Nous avons poursuivi ensemble deux sangliers; il m'a comblé d'éloges et a loué ma bravoure.

1. Le royaume de Tsi dont il s'agit ici était d'une très-vaste étendue. Il embrassait tout le nord de la province appelée aujourd'hui Chan-tong qui comprenait les pays de Tsi-gan-fou, Te-tcheou, Tsing-tcheou-fou, et avait pour bornes à l'orient la mer, à l'occident le fleuve d'Ouei.

Le noble seigneur Taï-kong reçut de l'empereur Ou-ouang la couronne de ce pays en récompense de ses bons services. Par les soins de son nouveau prince qui s'occupa activement du commerce et de l'industrie, ce royaume devint florissant, et fut célébré par beaucoup de poëtes.

Cet homme riche en ressources m'a rencontré sur le chemin qui mène au mont Nio. Nous avons poursuivi ensemble deux bêtes fauves; il m'a comblé d'éloges et a loué mon habileté.

Cet homme valeureux s'est joint à moi vers le sud du mont Nio. Nous avons poursuivi ensemble deux loups ; il m'a comblé d'éloges et a loué ma prudence.

CHANT III.

Argument. — Une fiancée se dispose à partir pour la célébration de son mariage [1].

Il m'attend entre la porte et le palier qui se trouve devant l'entrée de la maison. Sa tête est ornée d'un voile de soie dont les plis flottants couvrent ses oreilles : à sa ceinture reluisent des pierreries appelées Kiong-hoa.

Il m'attend dans la cour destinée à recevoir les hôtes; un voile de soie noire, qui cache ses oreilles, flotte autour de sa tête, et sa ceinture est ornée de pierreries appelées Kiong-jong.

Il m'attend à la maison ; un voile de soie jaune couvre sa tête; et des pierreries appelées Kiong-ing brillent à son côté.

CHANT IV.

Argument. — Chant d'un jeune époux.

Belle comme le soleil levant, ma jeune amie vit près de moi dans ma demeure, et marche toujours sur mes pas.

Belle comme la lune à son lever, cette jeune fille passe de longues heures auprès de ma porte, et en sortant elle suit la trace de mes pas.

CHANT V.

Argument. — Blâmes adressés à un roi qui donnait des ordres à contre-temps.

Je me lève avant le point du jour, et je change l'ordre de mes vêtements; et ainsi accoutré, je reçois un ordre du prince qui me mande sur l'heure.

Le jour n'a pas encore paru, que je suis debout et m'habille tout de travers; ainsi accoutré, je suis appelé sur l'heure par le prince.

Ils coupent des branches de saule pour faire une haie autour de leur jardin afin d'en écarter la foule ignorante et lui inspirer une crainte salutaire. Si quelqu'un peut quelquefois ne pas distinguer le jour de la nuit, il le peut toujours faire le soir, sinon le matin.

CHANT VI.

Argument. — On blâme ici le roi Siang-kong qui entretenait avec sa sœur Ouen-kiang un commerce incestueux.

La montagne de Nan-chan est grande et haute; le renard cherche sa compagne, le chemin qui mène au royaume de Lou est partout uni. La princesse du royaume de Tsi est mariée; puisqu'elle a reçu la foi d'un époux, pourquoi penses-tu encore à cette jeune fille?

Avec la plante Ko on a fait deux brodequins et encore deux autres, jusqu'à cinq paires. On va au royaume de Lou par un chemin sans aucun accident de terrain. La princesse du royaume de Tsi est partie, et maintenant pourquoi la poursuis-tu toujours de tes pensées?

Comment sème-t-on les graines du chanvre? Le champ préparé pour les recevoir n'est-il pas labouré en long et en large? Comment une jeune fille est-elle rangée sous les lois du mariage? Est-ce que ses parents ne sont pas avertis? Et quand ils le sont, en quoi lui laisse-t-on l'usage de sa volonté personnelle?

Comment taille-t-on les branches d'arbres? sans le secours de la hache on ne pourrait point couper le bois. Comment se conclut le pacte? Cela ne se fait pas sans une entremetteuse de mariages. Quand l'union est ainsi bien réglée, que reste-t-il pour la liberté d'action?

CHANT VII.

Argument. — Que personne ne s'efforce de s'élever au-dessus de sa condition.

Garde-toi de vouloir cultiver plusieurs champs. Car si tu le tentes, les forces te manqueront, et

1. Quand on célèbre un mariage, l'époux attend sa fiancée sur la porte de sa maison. Il se rend d'abord à la maison de sa femme, lui fait présent de canards, et la fait monter dans son char. Pendant ce temps il retourne à la maison paternelle et y attend sa fiancée sur la porte. A son arrivée il la salue. Il y a chez eux diverses manières de saluer; elles sont déterminées par le rang de la personne.

ton champ négligé se couvrira d'herbes malfaisantes qui étoufferont la bonne semence. Garde-toi de penser à celui qui est loin de toi ; si tu le fais, tu seras tourmenté d'inquiétude et tu vivras dans la douleur.

Garde-toi de cultiver plusieurs champs ; car tu verrais s'élever partout des ronces malfaisantes qui en grandissant étoufferaient tes moissons. Ne pense plus à celui qui est loin de toi.

Cet enfant avait tressé avec art les boucles de sa chevelure en forme de cornes sur les deux côtés de sa tête, et peu de temps après, il paraît coiffé du bonnet appelé Pien [1].

CHANT VIII.

Argument. — Le sujet de ce chant n'est pas indiqué par le traducteur.

Les chiens de chasse ont des chaînes aux nombreux anneaux et font résonner l'air de leur *Ling-ling*. Le visage de cet homme est d'une beauté remarquable, son cœur est rempli de douceur et de justice.

La chienne et ses petits portent un collier. Cet homme offre un aspect imposant avec sa grande barbe qui couvre ses joues et sa lèvre supérieure.

Les chiens portent un anneau qui sert à les attacher ; d'autres sont attachés par deux anneaux. Cet homme a un air majestueux avec sa longue barbe.

CHANT IX.

Argument. — Tchouang-kong, roi du royaume de Lou, désespérant de ramener sa mère à une conduite plus réglée, la chasse de ses États et la renvoie à sa maison paternelle.

Des mailles de filet sont placées sur le pont de bois. Les poissons sont des Fang et des Kouang. La princesse de Tsi est venue, et son entourage est semblable à un nuage épais.

Des mailles de filet sont placées sur le pont de bois et les poissons sont des Fang et des Kouang. La princesse de Tsi est venue ; les gens de son escorte sont plus nombreux que les gouttes de pluie.

1. Les enfants âgés de seize ans prenaient le bonnet appelé *Pien* ; jusque-là ils ne portaient aucune coiffure. On donnait le bonnet au jeune homme dans une grande cérémonie à laquelle étaient conviés les parents et les amis. Le bonnet *Pien* chez les Chinois était comme la prétexte chez les Romains.

Des mailles de filet sont sur le pont de bois, et les poissons entrent et sortent. La princesse de Tsi est venue, et les gens de son escorte ressemblent à des vagues pressées.

CHANT X.

Argument. — Ouen-kiang, reine de Lou, de mœurs déréglées, revient dans le pays de Tsi, sa patrie [1].

Les chars s'avancent avec rapidité et font retentir l'air de leur *Po-po* ; ils s'avancent avec leurs nattes carrées peintes de diverses couleurs, et les courroies de cuir rouge qui entourent la partie de derrière. Le chemin du royaume de Lou traverse une plaine unie ; la reine de Tsi quitte l'hôtellerie et se met en marche.

Les quatre chevaux noirs qui traînent son char sont brillants et superbes ; les courroies qui servent de traits sont souples au toucher. Le chemin du royaume de Lou est uni ; la reine de Tsi est remplie de joie.

Les eaux de la rivière d'Ouen coulent en abondance. Les compagnons de la reine sont nombreux autour d'elle ; le chemin du royaume de Lou est uni ; cette femme impudente ne sait plus rougir.

La rivière d'Ouen coule dans son lit étroit ; l'escorte est nombreuse ; le chemin du royaume de Lou est uni ; la reine s'avance d'un pas agile et fier.

CHANT XI.

Argument. — On célèbre dans ce chant les qualités du prince Tchouang-kong qui avait mérité les sympathies du peuple par ses qualités physiques et morales.

Qui n'est saisi de douleur en voyant le destin malheureux de cet illustre prince, homme d'une belle stature, remarquable par la noblesse de ses traits. Malgré la modestie derrière laquelle il essaye de se cacher, sa vertu et la beauté de son âme éclatent partout. Son air respire la douceur, ses yeux sont d'une belle couleur ; sa démarche est pleine de grâce et d'aisance, il excelle à tendre l'arc et à lancer les flèches. Hélas ! ce prince est si digne d'éloges ! ses yeux sont si beaux, et si perçants ! toute sa personne est si pleine de majesté ! il passe tous ses jours à lancer le javelot et ne manque jamais le but : il atteint même le point rouge qui est marqué sur le milieu du disque. Il est bien le digne fils de la sœur de notre

1. Voir le chant IV de cette section.

roi. Hélas! ce prince est dans la fleur de l'âge; ses yeux sont pleins de grâce et de beaux sourcils ornent son visage. Son habileté est si remarquable dans l'art de lancer le javelot qu'il atteint toujours le disque et touche même quatre fois au même point. Quelle est en outre sa merveilleuse facilité à calmer les troubles et les séditions !

SECTION NEUVIÈME.

CHANTS DU ROYAUME DE OUEI [1].

CHANT I.

Argument. — Dans ce chant on blâme les mœurs rustiques et l'avarice des habitants de ce royaume.

De la toile appelée Ko-pou on fait des brodequins qui garantissent de la chaleur. Avec ces chaussures on peut aussi marcher aisément au milieu de la grêle et de la glace. Les mains [2] délicates des jeunes filles et leurs faibles doigts cousent et taillent une étoffe grossière; les hommes simples de goûts portent un vêtement de peu de valeur, orné d'un simple collet.

Ces paysans honnêtes ont des mœurs paisibles et par modestie ils n'osent aspirer aux premières places, et se rangent toujours à gauche [3]. Ils portent un peigne d'ivoire suspendu à leur ceinture. Je veux flétrir dans ces chants leur esprit trop étroit et leur parcimonie sordide.

CHANT II.

Argument. — Ici on développe la même idée que dans le chant précédent.

Le pays arrosé par les eaux du Fen est humide, et sur les bords du fleuve on trouve l'herbe appelée Mou qui s'élève peu au-dessus du sol. Cet homme est beau, mais il manque de sagesse; son air est distingué, mais il est faible d'esprit. Il est bien loin d'égaler le grand écuyer du roi, et serait incapable de guider le char du prince.

Sur les bords du fleuve Fen, dans un pli de terrain, on cueille la feuille du mûrier. Cet homme a l'éclat d'une fleur; son teint est aussi beau, mais il est loin d'égaler le cocher du roi.

Dans un coude de la rivière Fen [1] on cueille l'herbe appelée Sin [2]. Cet homme est beau comme la pierre précieuse; sa beauté surpasse celle du diamant, mais il représente bien mal un précepteur du sang royal.

CHANT III.

Argument. — Un citoyen généreux se plaint que les lois ne sont pas respectées dans son pays.

Nous avons mangé les pêches qui ont mûri dans le jardin. Pendant qu'ils sont en proie à l'inquiétude, ma voix retentit tantôt solitaire, tantôt mêlée au chœur nombreux. Ceux qui ne me connaissent pas m'accusent d'orgueil. Ainsi sont faits les hommes. Quelqu'un me demande ce que je prétends, et cependant j'éprouve un chagrin pénible, et qui en connaît la cause? Qui la connaît? peut-être n'y réfléchit-on pas comme on le devrait.

Nous avons mangé les jujubes de notre jardin. Mon esprit est inquiet et j'erre à travers le pays. Ceux qui ne me connaissent pas accusent mon esprit de légèreté. Ainsi sont faits les hommes. Quelqu'un me demande ce que je veux, et cependant je me tourmente. Qui connaît la cause de mon chagrin? Je gémis de voir qu'ils n'y font point attention.

CHANT IV.

Argument. — Des hommes éloignés de leur pays pensent à leurs parents et déplorent leur éloignement.

Je monte sur une montagne aride où on ne trouve ni plantes ni arbres, d'où je tourne mes regards vers la demeure de mon père et je m'ima-

1. Le royaume d'Ouei se trouvait sur le territoire appelé de nos jours Ping-yang-fou dans la province de Chan-si, qui contenait la capitale des empereurs Chun et Yu. Ce royaume, d'une petite étendue, aurait été donné à un descendant du prince Pi-kong, qui avait pour père Ouen-ouang ; le degré de descendance est incertain. Le royaume, à l'époque célébrée par ces odes, fut incorporé au royaume de Tsin pour le prince Hien-kang, 661 ans avant Jésus-Christ. Ainsi les odes qui vont suivre chantent les mœurs des deux royaumes d'Ouei et de Tsin.

2. L'ouvrage des femmes consistait à coudre les habits; trois mois après la célébration du mariage, elles se rendaient dans la demeure consacrée aux ancêtres de leurs maris, et, après cette visite solennelle, elles prenaient en main la direction des travaux domestiques.

3. Dans le nord de l'empire la place d'honneur est maintenant à gauche. Dans le sud on a conservé la coutume antique.

1. Ce fleuve arrose les contrées de Taï-yuen-fou et de Fen-tcheou-fou dans le Chan-si et se jette dans le fleuve Hoang-ho.

2. Plante aquatique, dont la feuille est semblable à celle du plantin.

gne entendre sa voix m'adresser ces paroles : « Hélas! en ce moment mon fils prodigue ses soins au service du roi, et il ne prend de repos ni la nuit, ni le jour. S'il est sage, son unique soin doit être de revenir près de moi sans aucun retard. »

Je monte sur une riante montagne tapissée de verdure et couverte de bois, je promène mes regards vers le lieu qu'habite ma mère, et il me semble que je l'entends prononcer ces paroles : « Hélas! peut-être mon enfant bien-aimé est au service du roi travaillant sans repos jour et nuit. Ah! s'il a quelque prudence et quelque sagesse, qu'il vienne ici; il ne doit point prolonger son absence. »

Je gravis le sommet d'une montagne escarpée, je tourne mes yeux vers la demeure de mon frère aîné, et je crois l'entendre répéter : « Hélas! mon jeune frère sert maintenant les intérêts du roi, et il épuise ses forces dans un travail sans trêve ni repos. Ce qu'il doit faire avant tout avec empressement, c'est de revenir ici et de ne pas mourir loin des siens. »

CHANT V.

Argument. — Dans une situation difficile, ceux qui servent les intérêts du roi, préféreraient donner leurs soins aux travaux des champs.

Dans un champ dont l'étendue mesure dix arpents [1] appelés Mou, des hommes cultivent avec soin le mûrier; ils sont radieux et satisfaits. Je veux me joindre à cet homme comme compagnon et revenir vers les miens.

Au delà de ce champ dont l'étendue mesure dix arpents appelés Mou, des hommes cultivent le mûrier, et, l'esprit tranquille, ils se livrent à un doux repos. Je veux m'en aller en compagnie de cet homme.

CHANT VI.

Argument. — Exhortation au travail.

Les bûcherons frappent les arbres à coups redoublés et la forêt retentit du *Kan-kan*. Les arbres coupés, qu'on appelle Tan, sont rangés sur les rives du euve. Celui qui ne sème pas, et qui ne recueille pas la moisson peut-il espérer d'avoir du pain pour trois cents hommes? Si tu n'allais

1. L'arpent dont il s'agit ici était d'une surface de cent pas carrés; le pas était de six pieds.

pas à la chasse, pourrais-tu nous montrer étalées sous le portique de ta demeure ces fourrures nombreuses de l'animal appelé Kiuen [1]? Ce n'est pas un homme sage, celui qui prétend vivre en évitant le travail.

Les bûcherons frappent à coups redoublés les arbres de la forêt et l'air retentit du *Kan-kan*. Les arbres coupés qui doivent fournir des rayons de roues sont rangés sur les bords du fleuve dont les eaux coulent paisiblement. Si tu négliges de cultiver tes champs, et de serrer tes moissons dans tes granges, comment pourras-tu posséder trente millions de mesures de froment? Si tu n'allais pas à la chasse, comment verrions-nous étalées sous ton portique ces nombreuses dépouilles de sangliers adultes? Certes il est bien insensé celui qui sans travail prétend obtenir sa nourriture.

Le bûcheron frappe d'une main vigoureuse les arbres de la forêt et l'air retentit du *Kan-kan*. Le bois coupé, dont on doit faire des rayons de roue, est rangé sur le bord de la rivière, dont un vent léger ride la surface. Si tu négliges de cultiver ton champ, ou de recueillir tes moissons, comment veux-tu avoir trois cents grenier Kiun remplis de blé? Si tu n'allais pas à la chasse, comment nous montrerais-tu toutes ces alouettes suspendues sous ton portique? Certes il ne mérite pas le nom de sage, celui qui veut manger sans travailler.

CHANT VII.

Argument. — Satire contre les gouverneurs du royaume désignés sous le nom de rats, qui dilapidaient les biens de l'État.

O rat d'une surprenante grosseur, ne ronge pas tout le millet de mon grenier, voilà trois ans que je souffre des dommages : tu n'as eu aucune pitié pour mes biens. Aussi je me dispose à partir et vais habiter une terre plus favorable. Le royaume que j'ai choisi est un heureux pays, une heureuse contrée où je coulerai mes jours dans une douce tranquillité.

O rat d'une surprenante grosseur, ne ronge pas le blé de mes granges, voilà trois ans que je suis victime de ton avidité. Tu n'as eu aucune amitié pour moi, aussi je me dispose à partir, et je vais

1. Cet animal ressemble au lièvre; son poil est épais et soyeux, de couleur variée, son museau court; il aime à ronger le papier et s'apprivoise facilement; il aime tellement le sommeil, qu'il s'arrête tous les dix pas pour dormir.

habiter une terre plus propice. Le royaume que j'ai choisi est un heureux pays, une heureuse contrée où je trouverai tout ce qui est conforme à mes goûts.

O rat d'une grosseur surprenante, ne ronge pas la semence de mes moissons futures. Voilà trois ans que je souffre ta présence, et jamais tu n'as été ému de mes plaintes. Aussi je me dispose à partir pour habiter une meilleure province ; je vais habiter un heureux pays. Personne n'y gémit des vexations d'autrui.

SECTION DIXIÈME.

CHANTS DU ROYAUME DE TANG [1].

CHANT .

Argument. — Les hommes du pays de Tang, sans cesse occupés de leurs travaux, ne se livrent au repos qu'à la fin de l'année, lorsqu'ils ont terminé leurs travaux agricoles.

Déjà les grillons ont fait irruption dans les demeures ; voici venir la fin de l'année, livrons-nous au plaisir ; que le soleil et la lune n'aient pas en vain parcouru leur carrière annuelle. Mais au milieu de notre réjouissance, gardons-nous de commettre le moindre excès. Il faût toujours observer une certaine limite, et il nous sera doux d'avoir respecté le devoir. Le plaisir est une douce chose, mais il doit toujours s'unir à la décence : l'homme juste, même dans les transports de joie, veille avec soin sur lui-même.

Déjà les grillons font irruption dans nos demeures, déjà les charrettes ont cessé de rouler. Il est doux de se livrer à la joie et il ne faut pas attendre que le soleil et la lune aient achevé de parcourir leur orbite. Mais qu'aucun excès ne vienne déparer nos joyeuses fêtes ; nous devons être soigneux et attentifs non-seulement dans les fonctions confiées à nos soins, mais dans tous les actes de la vie. Le plaisir est une douce chose, mais il ne faut jamais le séparer du respect dû à la vertu, L'homme juste est toujours attentif et diligent.

Déjà les grillons font irruption dans les maisons, déjà les charrettes restent en repos. Si nous ne consacrons pas ce moment à des réjouissances, le soleil et la lune n'en finiront pas moins leur course. Ayons soin cependant de nous tenir dans les limites d'une sage modération ; au milieu de la joie n'oublions pas tout à fait les chagrins auxquels nous sommes exposés. Le plaisir est une douce chose, mais il ne faut jamais admettre ce qui est contraire au bien. L'homme sage n'agit jamais étourdiment et il se montre partout calme et maître de lui.

CHANT II.

Argument. — Reproches adressés à un avare.

Sur les montagnes croît l'arbre Kiu ; l'ormeau croît dans la vallée. Cet homme a des vêtements qu'il ne porte pas, des chevaux et des chars sur lesquels il ne monte jamais. A quoi lui aura servi la vie ? des étrangers après sa mort jouiront de ses richesses.

Les montagnes produisent l'arbre Kao [1], les vallées produisent l'arbuste Niou.

Cet homme possède de belles maisons avec de magnifiques portiques ; il les laisse dans le désordre de l'abandon : il a des cloches et des tambours dont il ne tire aucun son. A quoi lui aura servi la vie ? des étrangers après sa mort posséderont toutes ses richesses.

L'arbre Tsi [2] vient sur la montagne, le châtaignier vient dans la vallée. Cet homme a des caves précieuses et des greniers bien remplis ; pourquoi donc n'aime-t-il pas à marier sa voix aux accords de la lyre appelée Che, et se procurer ainsi quelque délassement ? Pourquoi cherche-t-il à prolonger son existence ? A quoi lui aura servi la vie ? des étrangers après sa mort se partageront ses biens.

1. Le royaume de Tang ou Tsin (voir chapitre IX note 1) était situé sur le territoire appelé aujourd'hui Tay-ouen-fou et Ping-yang-fou dans la province de Chan-si. C'est dans ce royaume que, sous le règne de l'empereur Yao, on établit la capitale de l'empire. L'empereur Tching-ouang, de la dynastie des Tchèou, confia ce royaume à son frère Chou-yu. Ce Chou-yu, que l'empereur avait couronné par simple plaisanterie, se vit confirmer son titre sur la recommandation du ministre de l'empereur. A cette époque ce royaume avait conservé les mœurs introduites sous le règne d'Yao.

1. Sorte d'ormeau dont on fait le bois de la lance.

2. C'est de cet arbre que l'on tire le vernis. Son tronc est droit, ses branches et ses feuilles sont disposées comme celles du palmier. On ouvre l'écorce avec une hache et on y introduit un roseau creux par où s'égoutte la séve liquide.

CHANT III.

Argument. — Des hommes du pays de Tsin qui se sont révoltés veulent se soumettre à la puissance de Kiu-gouo [1].

L'eau s'écoule paisiblement au pied des blancs rochers. Des hommes, vêtus avec un goût simple et modeste de tuniques ornées de broderies rouges, se rangent sous la puissance d'un homme du pays d'Ou. Puisque, disent-ils, nous pouvons contempler cet homme plein de sagesse, pourquoi ne nous livrerions-nous pas à la joie ?

L'eau s'écoule paisiblement au pied des blancs rochers. Des hommes, vêtus avec un goût modeste de vulgaires habits que l'aiguille a ornés de broderies rouges, se livrent à un homme du pays de Kou. Puisque, disent-ils, nous pouvons jouir de la vue de cet homme plein de sagesse, pourquoi ne nous livrerions-nous pas à la joie !

L'eau s'écoule paisiblement au pied des âpres et blancs rochers. Je n'ose faire connaître aux autres les ordres que j'ai entendus de la bouche du prince.

CHANT IV.

Argument. — Dans ce chant on célèbre l'heureuse prospérité du royaume de Kiu-gouo [2].

L'arbre Tsiao [3] produit une ample moisson de baies et les fruits d'un seul arbre peuvent remplir une mesure appelée *Ching*. Cet homme remarquable par sa bravoure et sa haute stature n'a pas son égal. L'arbre Tsiao étend au loin ses rameaux épais.

L'arbre Tsiao est très-fertile en baies et ses fruits nombreux peuvent à peine tenir dans le creux des deux mains. Cet homme est grand et robuste ; l'arbre Tsiao étend au loin ses branches épaisses.

1. Le royaume de Kiu-gouo situé sur le territoire de Ping-yang-fou, avait été détaché du royaume de Tsin par le roi Tchao-heou (745 ans avant Jésus Christ), qui en fit présent à son oncle Tching-chi ; il devint plus florissant que sa capitale.

2. Voir la note du chant précédent.

3. Cet arbre est d'une taille élevée, ses branches sont garnies d'épines, ses feuilles tendres sont bonnes à manger ; ses fruits rouges ressemblent aux grains du groselier ; on les sert à table sous le nom de poivre de Chine.

CHANT V.

Argument. — Pendant les troubles du royaume de Tang, les jeunes filles ne trouvent point de mari, ou elles n'en trouvent que fort tard [1].

Le bois est lié en fagots, les fagots sont mis en tas. Voici l'heure où l'astre Sang-sing se lève au ciel ; la nuit est venue, mais quelle sera cette nuit ? Je vais aller trouver cet homme vertueux ; ô homme, es-tu donc si vertueux, et comment se fait-il que tu sois si vertueux ?

On lie les joncs en fagots, et les fagots sont mis en tas. L'astre Sang-sing se lève au ciel entre l'orient et le midi. Quelle sera cette nuit ? Je vais voir cet homme. Mais toi, ô homme, quels seront, en me voyant, tes sentiments ?

Les épines sont liées en fagots et les fagots sont mis en tas. L'astre Sang-sing regarde la porte de la maison. Quelle sera cette nuit ? Je vais aller voir cet homme illustre. Et toi, quand tu seras en présence de cet homme illustre, quels seront tes sentiments ?

CHANT VI.

Argument. — Un homme privé de frères demande un protecteur.

Je suis un faible poirier, arbre sans soutien ; ma tête est ornée d'un épais feuillage, mais je suis seul, sans parents et sans frères. Hélas ! personne ne peut me rendre les soins d'un père ; hélas ! que ne puis-je trouver un voyageur qui me témoigne quelques égards. Celui qui n'a pas de frère ne peut-il donc trouver un soutien ?

Je suis un faible poirier, arbre sans aucun appui ; je porte une verte chevelure, mais j'ai perdu mes parents et mes frères. Que ferai-je seul, abandonné de tous ? Personne ne peut me tenir lieu de frère ! Hélas, que ne puis-je trouver un voyageur qui me témoigne quelques égards ! Celui qui n'a pas de frères ne peut-il donc trouver un soutien ?

1. Tel est l'argument indiqué par le traducteur latin ; le sujet toutefois nous paraît très-obscur. Il s'agit probablement d'une jeune fille qui se propose d'avoir une entrevue avec un jeune homme, peu disposé au mariage, pour le décider à la prendre comme femme.

CHANT VII.

Argument. — Ce chant est resté obscur pour tous les commentateurs. L'empereur portait une fourrure de peau d'agneau ; celle des seigneurs avait une bordure en peau de panthère.

Un vêtement de peau d'agneau est orné d'une bordure taillée dans une peau de panthère. Je pense toujours à cet homme qui veille au repos commun, dont il fait son unique souci. Sans lui que sont les autres? et tout cela, il le fait pour toi.

Un vêtement de peau d'agneau est orné d'une bordure taillée dans une peau de panthère. Je pense à cet homme qui est si préoccupé. Sans lui que seraient les autres? et il fait cela pour l'amour de toi.

CHANT VIII

Argument. — Les hommes du royaume donnent tous leurs soins au service du roi et n'ont plus le temps de procurer à leurs parents la nourriture de chaque jour.

L'oiseau Pao [1] agite en tous sens ses ailes, et fait entendre le *Sou-sou* de ses battements ; il se pose sur les chênes de la forêt épaisse. On ne peut remettre ou interrompre les soins qu'exigent les intérêts du roi, et le temps manque pour cultiver les champs et recueillir les fruits de la plante Chou-tsi [2]. Quel refuge trouveront nos parents? Cieux azurés, qui dominez la terre, je vous implore : quand pourrons-nous revoir les lieux chéris de notre enfance?

L'oiseau Pao agite ses ailes et vient se poser sur les broussailles. On ne peut laisser inachevées les affaires du roi, et nous n'avons plus le temps de soigner nos récoltes de *Chou-tsi.* Et qui nourrira nos parents? c'est vous que j'implore, cieux azurés, qui êtes étendus sur nos têtes, quelle sera la fin de nos douleurs?

Les oiseaux Pao volent en groupes serrés, et par le battement de leurs ailes font retentir l'air de leur *Sou-sou* ; ils se posent sur les branches épaisses du mûrier. On ne peut différer le service du roi et le temps manque pour cultiver le riz et le millet Kao-leang [3]. Mais que pourront voir nos parents pour fournir à leur subsistance? O cieux azurés, étendus sur nos têtes, quand pourrons-nous enfin revenir vers nos demeures?

1. Oiseau aquatique plus grand que l'oie à laquelle il ressemble. Poursuivi par l'épervier, il lui lance ses ordures qui font tomber les plumes de l'oiseau de proie.
2. Sorte de millet.
3. On se sert de la graine du Kao-leang pour faire du vin fort apprécié des Chinois, qu'on applique avec succès sur les blessures, après l'avoir fait brûler.

CHANT IX.

Argument. — On représente ici le roi de Kiu-gouo qui ambitionne la couronne de Tsinet, qui demande d'être revêtu du costume de roi de ce pays et des insignes de son pouvoir.

Ai-je sept habits différents [1]? Je ne manque pas d'habits, mais je préfère ceux d'un certain prince ; si celui-là me les donnait de sa main, il me rendrait tranquille et heureux.

Ai-je sept habits différents? Je ne manque pas d'habits, mais qu'ils sont loin de valoir ceux de ce prince! Si celui-là me les donnait, je serais tranquille et ne craindrais plus le froid.

CHANT X.

Argument. — Un homme admirateur des hommes de bien.

Je suis un faible poirier, venu tout seul sur le bord du chemin : j'implore la pitié de ces hommes sages et les conjure de venir à moi. Je désire vivement leur offrir une fraîche nourriture et une douce liqueur.

Je suis venu tout seul, poirier abandonné sur le bord du chemin, et je supplie ces hommes sages de venir jusqu'à moi. Je désire vivement leur offrir une douce nourriture et une fraîche liqueur.

CHANT XI.

Argument. — Regrets d'une femme qui déplore l'absence de son mari occupé au service du roi.

La plante Ko s'élève au-dessus du sol en s'appuyant aux ronces voisines, le Lien rampe sur la terre. Mon mari, au beau visage, est absent, et je passe ma vie dans le veuvage.

La plante Ko croît au milieu des ronces et des buissons qui lui servent d'appui, et le Lien rampe sur la terre des tombeaux.

Mon mari gracieux est absent, et je vis dans le veuvage.

Mon oreiller est d'un admirable travail ; la couverture de mon lit est d'un tissu précieux et ri-

1. Les insignes du pouvoir royal étaient sept espèces de vêtements, de chars, d'étendards, etc.

chement ornée. Mais mon beau mari est absent, et je reste seule jusqu'au matin sur ma couche délaissée.

L'hiver succède à l'été, et après cent ans d'une triste vie je serai enfin réunie à lui dans la tombe commune.

CHANT XII.

Argument. — Il ne faut point prêter l'oreille à la malveillance.

Le champignon Fou-ling [1] se ramasse sur le mont Cheou-yang dans la direction du midi. Les vaines rumeurs qui courent dans la foule ne sont pas dignes de foi. Méprise-les, garde-toi de les écouter; et ainsi les auteurs de ces mensonges ne pourront pas arriver au but qu'ils se proposent.

On cueille l'herbe Kou-tsai [2] au pied du mont Cheou-yang. Les fausses insinuations ne doivent pas t'inquiéter. Rejette-les.

Quels mensonges pourront-ils inventer, s'ils n'obtiennent aucun crédit, et comment leurs auteurs pourront-ils arriver à leurs fins?

On cueille l'herbe Fong sur le versant oriental du mont Cheou-yang. Garde-toi d'accorder aucune attention aux paroles répandues par ces inventeurs d'impostures. Rejette-les toujours. S'ils ne peuvent abuser personne, c'est en vain qu'ils auront répandu dans la foule ces bruits mensongers.

SECTION ONZIÈME.

CHANTS DU ROYAUME DE TSIN [3].

CHANT I.

Argument. — Le premier roi de Tsin appelé Siang-kong, pour rehausser sa dignité, introduisit l'usage des chars, des chevaux et des eunuques. Les grands du royaume en témoignent leur admiration. C'est dans ce chant que, pour la première fois, il est fait mention des eunuques.

J'aime à entendre les roulements des chars qui font résonner l'air de leur *Ling-ling;* j'aime à voir de nombreux chevaux, au front blanc. Ceux qui veulent voir le prince se font annoncer par l'eunuque qui se tient devant la porte.

L'arbre Tsi vient dans les lieux escarpés; le châtaignier aime les fraîches vallées. Ils vinrent trouver le sage prince et s'assirent en sa compagnie, et le son des voix se mêlait aux accords de la lyre Che. S'ils laissent échapper cette occasion de se réjouir, ils arriveront peut-être à leur dernier jour privés de toute joie.

Le mûrier se plaît dans les endroits escarpés; le peuplier aime les fraîches vallées. Ils viennent auprès du sage prince et prennent place à ses côtés, et on entend les accords de l'instrument appelé Chen, et les vibrations de la lame d'or qui est placée au milieu des tubes dont se compose l'instrument harmonieux. S'ils négligeaient cette occasion de se livrer au plaisir, ils mourraient sans avoir éprouvé un instant de joie.

CHANT II.

Argument. — Ce chant célèbre un roi allant à la chasse.

Les chevaux de ce quadrige sont noirs et de haute taille; les conducteurs tiennent six rênes dans leurs mains. Les puissants seigneurs de la cour qui jouissent d'une grande faveur auprès du prince l'accompagnent à la chasse.

Chaque espèce de gibier se chasse pendant une saison marquée, au moyen d'une haie de piqueurs formée autour du bois; les animaux sont gras et beaux à voir; le prince vise le côté gauche, la flèche part et ne manque pas le cœur.

On va se promener dans les jardins du côté du nord; les quatre chevaux des chars semblent immobiles; le char vole avec légèreté; les chevaux portent des grelots suspendus aux deux côtés du frein, et leur bruit retentissant imite le chant de l'oiseau Loan [1]; les chiens de chasse au nez court et au nez allongé sont portés sur des chars.

CHANT III.

Argument. — Le roi Sian-kong déclare la guerre aux barbares qui habitent les frontières occidentales (766 avant Jésus-Christ). Une femme exprime ses regrets et ses craintes en voyant partir son mari pour cette guerre.

Les chars de guerre Siao-jong sont garnis de pièces de bois placées en travers, et ils s'avancent

1. Champignon très-recherché; il pousse près des troncs des vieux pins. Il se vend fort cher, il fortifie l'estomac mais il très-désagréable au goût.

2. Sorte de laitue sauvage que l'on mange.

3. Le royaume de Tsin, dont il s'agit ici, était dans le territoire de Si-gan-fou, province de Chen-si. Il ne faut pas la confondre avec le royaume du même nom, qui fait le sujet du chapitre ici; il est beaucoup plus récent. (770 avant Jésus-Christ.)

1. Cet oiseau ressemble au Fong-houang qui est le phénix des Chinois, oiseau fictif.

au combat liés par cinq rangs de cordes. Les rênes des chevaux, se mouvant librement dans des anneaux, peuvent être serrées ou relâchées avec aisance. Sur les chars sont des coussins diversement ornés, et l'essieu des chars est placé sur des roues élevées.

Les chars sont attelés de chevaux bai-brun, aux pieds blancs. Le sage époux, dont la pensée est présente dans mon esprit, étincelle comme une émeraude ; et quand je songe qu'il passe sa vie dans une habitation de bois, je suis tourmentée d'inquiétude, et mon cœur semble s'élancer hors de ma poitrine.

Qu'ils sont beaux et grands les chevaux des quadriges. Les conducteurs tiennent six rênes dans leurs mains ; les deux chevaux du milieu livrent au vent une noire crinière ; leur corps est couleur de feu. Aux deux côtés sont deux chevaux au corps noir, à la tête noire. Devant les chars sont des boucliers, portant des figures de dragons peintes avec art. Quels beaux ornements portent les rênes et les harnais ! Mon sage mari qui occupe mes pensées vit maintenant aux frontières du royaume. Quand sera-t-il de retour dans ses foyers ? Pourquoi cause-t-il tant de tourments à mon esprit agité ?

Les chevaux richement caparaçonnés obéissent fidèlement à la main qui les guide. Le bois du javelot triangulaire appelé Mao est orné d'argent. Tous les boucliers sont peints de diverses couleurs. L'enveloppe des arcs est faite en peau de tigre ; le poitrail des chevaux [1] reluit sous les lames d'airain ciselé. Chaque enveloppe contient deux arcs, l'un droit, l'autre renversé. Debout ou couchée, je pense toujours à mon mari. C'est un homme sincère, grave et honnête, dans sa conduite ; il est toujours fidèle observateur de la règle, et ne dépasse jamais la borne de l'austère devoir.

CHANT IV.

Argument. — Les commentateurs sont unanimes pour trouver le sujet de ce chant très-obscur.

Les laîches ne se flétrissent pas et cependant la rosée s'est changée en givre. Cet homme, qui est l'objet de mes pensées, demeurait sur la rive opposée du fleuve. Si je voulais le rejoindre en remontant le courant, le chemin était inabordable et très-long ; si au contraire je descendais la pente des eaux, il me semblait toujours se tenir au milieu du fleuve, et jamais je ne pouvais l'atteindre.

Les laîches sont d'une fraîcheur luxuriante, et résistent encore à la gelée blanche. Celui qui occupe ma pensée n'habite pas dans les profondeurs du fleuve. Quand je veux aller contre le courant, je trouve un chemin rempli d'obstacles et de dangers ; si je le cherche en descendant, il paraît être sur une île au milieu des eaux.

Les laîches croissent avec vigueur et grandissent toujours malgré la persistance de la gelée. Celui qui occupe ma pensée demeurait sur la rive du fleuve. Si je voulais me rendre auprès de lui en luttant contre le courant, je trouvais une route pleine d'obstacles et hérissée de difficultés ; si je descendais le courant, il me semblait le voir au milieu des eaux sur une petite île.

CHANT V.

Argument. — Louanges du roi de Tsin.

Quelles sont les productions du mont Tchong-nan [1] ? les arbres Tiao [2] et Mœi [3]. Le sage prince est arrivé au sommet. Il est couvert d'une peau de renard, et sur ce premier vêtement s'étalent de riches étoffes ; la couleur de son visage est si éclatante qu'il semble s'être tatoué de rouge. Autant que je puis voir, c'est notre maître et seigneur.

Quelle est la forme du mont Tchong-nan ? c'est une montagne élevée dont le sommet s'étend en un vaste plateau. Le sage prince est arrivé au faîte. Ses vêtements sont armés de splendides broderies, dessinées avec l'aiguille. Les pierres précieuses qui sont suspendues à ses côtés font entendre leur *Tsiang-tsiang*. Oh ! vive, vive notre prince chéri !

1. Les chevaux, comme les hommes, étaient cuirassés pour le combat.

1. Le mont Tchong-nan est dans le territoire de Si-gan-ou, province de Chen-si.
2. Arbre de montagne, propre à la construction des chars.
3. Espèce de prunier dont les fruits sont tout à fait acides.

CHANT VI.

Argument. — On y déplore la mort de trois frères, d'une bravoure remarquable, enterrés vivants dans le tombeau du roi Mou-kong. Cent soixante-dix-sept hommes furent également ensevelis vivants dans son tombeau (621 avant Jésus-Christ) [1].

L'oiseau doré Hoang-niao, après avoir volé dans toutes les directions, vient se poser sur les buissons. Qui a suivi le prince Mou-kong et partagé son malheureux destin? C'est notre Tsee-tche-Yen-si, dont la valeur était sans exemple. Nous sommes venus auprès de son tombeau, et nous avons été saisis d'une horreur soudaine. C'est vous que je prends à témoin, cieux azurés, quel arrêt cruel du destin a ôté la vie de cet homme si vertueux. Si nous avions pu le dérober à la mort, chacun de nous aurait voulu avoir cent têtes pour les donner en échange de ce vaillant guerrier.

L'oiseau doré arrive en volant et s'abat sur un mûrier. Qui a suivi chez les morts le prince Mou-kong? c'est notre infortuné Tsee-tchee-Tchong-hang dont la bravoure était si remarquable qu'il pouvait à lui seul repousser le choc de cent soldats. Quand nous sommes venus sur sa tombe, tous nos membres se sont glacés d'horreur. O cieux azurés, pourquoi ce brave guerrier a-t-il perdu la vie? Si nous avions pu racheter sa perte, chacun aurait donné volontiers cent têtes en échange.

L'oiseau doré, après avoir volé dans tous les sens, se pose sur des buissons. Qui a suivi dans la tombe le prince Mou-kong? c'est Tsee-tche-Kien-hou qui pouvait de son bras puissant repousser le choc de cent hommes. Nous nous approchons de sa tombe et nous sommes saisis d'horreur. O cieux azurés, comment ce héros a-t-il disparu du nombre des vivants? Si sa vie avait pu être conservée, chacun aurait volontiers donné cent fois sa tête en échange.

CHANT VII.

Argument. — Une femme soupire après son mari.

L'oiseau Tching-fong [2] s'élance d'un vol rapide. La forêt qui regarde le nord est noire et couverte d'une ombre épaisse. Mon sage époux ne vient pas et mon cœur est tourmenté de douloureuses angoisses. Pourquoi, pourquoi cela? Il est trop oublieux de notre amour.

Les montagnes nourrissent l'arbre Li qui les couvre d'épais rameaux; l'arbre Liou-po [1] pousse dans les vallées. Mon sage mari ne paraît pas, mon cœur est dans la tristesse, et la joie n'est plus dans mon sein. Pourquoi, pourquoi cela? Il est trop oublieux de mon amour.

Les arbres Ti croissent en grand nombre sur les montagnes, et les arbres Soui viennent dans les vallées. Je ne vois pas mon sage époux. Je suis accablée de douleur, et agitée comme quelqu'un dont l'esprit est troublé par le vin. Pourquoi? pourquoi? Il est trop oublieux de mon amour.

CHANT VIII.

Argument. — Chant de guerre de la nation vaillante de Tsin.

Manques-tu de vêtements? je veux partager avec toi mes longs manteaux. L'empereur fait ses préparatifs de guerre et rassemble son armée; préparons donc nos armes; prenons le javelot Ko [2] et la lance Mao [3]. Je veux marcher à tes côtés dans les batailles.

Manques-tu de vêtements? Je veux partager avec toi mes tuniques. Puisque l'empereur se prépare à la guerre, il nous faut reprendre nos armes en état, notre lance Mao et notre pique Ki [4]. Je veux partir avec toi.

Manques-tu de vêtements? Je veux partager avec toi mon linge de corps. L'empereur a déclaré la guerre; fourbissons nos cuirasses et nos armes, je veux marcher à tes côtés.

CHANT IX.

Argument — Témoignage d'affection d'un neveu pour son oncle.

J'accompagne mon oncle jusqu'au pays d'Ouei-yang. Mais quel présent pourrai-je lui offrir? Un char superbe attelé de quatre chevaux jaunes.

J'accompagne mon oncle qui s'en va, et je me

1. Il y en a qui disent, et cette opinion paraît beaucoup plus vraisemblable, que ces malheureux furent contraints à se donner la mort et qu'ils furent ensuite ensevelis. Cette coutume barbare fut introduite en Chine à cette époque par les Tartares.
2. Espèce d'épervier.

1. Ces deux arbres ressemblent à l'orme.
2. Dard ou javelot.
3. Lance longue de vingt pieds.
4. Lance longue de seize pieds dont on se servait pour combattre sur les chars.

demande quel présent je pourrai lui faire. Je lui donnerai des pierres précieuses nommées Kiong-ouei, qu'il suspendra à sa ceinture.

CHANT X.

Argument. — Un hôte du prince de Tchou se plaint de n'être plus traité à table comme il l'avait été par lui avant son élévation au trône.

J'avais des palais superbes, et maintenant je possède à peine la nourriture de chaque jour. Hélas, il refuse d'arriver au lieu qu'il s'était proposé d'atteindre. Ma table était toujours ornée de quatre vases appelés Koui; et maintenant je n'ai pas assez de nourriture pour apaiser ma faim. Hélas! il a abandonné la route que ses pieds avaient parcourue!

SECTION DOUZIÈME.

CHANTS DU ROYAUME DE TCHIN [1].

CHANT I.

Argument. — Dans ce chant on blâme les hommes de ce pays qui se livrent aux plaisirs au mépris de leur dignité.

Cet-homme a choisi pour théâtre de ses jeux une vallée entourée de montagnes. Il se livre à la joie, mais cette joie n'a point de motif légitime.

Il fait résonner le tambour dans la vallée entourée de montagnes, et nous le voyons durant toute l'année tenir dans ses mains des plumes de l'oiseau Lou-see.

Il frappe un vase d'argile appelé Feou, sur le chemin qui mène à la vallée entourée de montagnes, et nous le voyons durant toute l'année tenir dans ses mains des plumes de l'oiseau Lou-see.

CHANT II.

Argument. — Même sujet que le précédent.

Près de la porte qui regarde l'orient, se trouve un ormeau et dans la vallée, entourée de montagnes s'élève un chêne; c'est là que le fils de Tsee-tchong se livre au plaisir de la danse.

1. Le royaume de Tchin était situé dans le pays appelé aujourd'hui Kay-fon-fou, province de Ho-nan. Il fut érigé en royaume par l'empereur Ou-ouang au bénéfice d'un habile potier, gendre de ce prince.

Il choisit un jour favorable et marche vers les champs situés au midi; il ne donne pas ses soins à la culture du chanvre, mais il préside à des chœurs de danse.

A la faveur d'un beau jour il sort et se promène avec les autres.

CHANT III.

Argument. — L'heureuse médiocrité.

Sur la porte de ma maison est une pièce de bois placée transversalement; cependant dans cette modeste habitation ma vie est exempte de soucis. En regardant jaillir de sa source une eau abondante, j'oublie la faim.

Les hommes qui se nourrissent de poissons, n'en servent-ils jamais d'autres sur leurs tables que le Fong qu'on trouve dans les rivières?

Et ceux qui prennent une femme, la choisissent-ils toujours parmi les jeunes filles du pays de Tsi?

Ceux qui se nourrissent de poissons ne mangent-ils jamais que du cyprin? et pour se mettre en ménage, faut-il prendre une épouse parmi les jeunes filles du pays de Song?

CHANT IV.

Argument. — Le sujet n'est point indiqué par le traducteur latin.

A la porte de la ville qui regarde l'orient sont des bassins où on fait rouir les tiges nouvelles du chanvre. Cette femme est belle et vertueuse; et sa voix fait admirablement sentir le sens de nos chants.

A la porte qui regarde l'orient sont des bassins où on fait rouir le chanvre; cette femme est belle et sage, et sa voix nous explique le sens de ses pensées.

A la porte de l'orient sont des bassins où on fait rouir les tiges de la plante Kien [1]; cette femme est supérieure par sa sagesse et sa beauté, et elle prête à nos discours l'appui de ses lumières.

CHANT V.

Argument. — Le sujet n'est point indiqué par le traducteur latin.

Près de la porte qui regarde l'orient s'étend un bois de saules dont les rameaux s'élancent avec

1. Plante semblable au jonc; on s'en sert à la place du chanvre.

vigueur, dont le feuillage est d'une grande épaisseur. Nous avions fixé l'heure du crépuscule, mais déjà l'étoile du matin apparaît dans le ciel et brille d'un vif éclat.

CHANT VI.

Argument. — Il s'agit d'un homme dont on ignore le nom.

Les portes des tombeaux retenues par des ronces flexibles, tombent ébranlées par la hache. Cet homme étale à tous les yeux son indigne perversité. Quoiqu'il soit connu de tous, il ne s'amende pas, et depuis longtemps déjà poursuit le cours de ses forfaits.

Auprès des portes des tombeaux faites en bois de Mœi viennent en foule se poser des oiseaux appelés Tchi-hiao [1]. La méchanceté de cet homme est dans toutes les bouches, elle est flétrie dans tous les chants, et il ne prend aucun souci d'une si mauvaise réputation ; et ne pense à moi que quand il est tombé.

CHANT VII.

Argument. — Plaintes d'une femme au sujet de son mari.

Sur les bords élevés du fleuve sont des nids de pie, et sur les collines pousse la plante Tiao [2] qui charme l'œil par sa beauté. Quel motif peut changer si injustement l'esprit de mon ami ? Mon cœur est triste, et tourmenté de regrets amers.

Sur le milieu du chemin qui traverse la demeure sacrée de nos vénérables aïeux [3], se trouve un grand vase d'argile; sur les collines vient la plante Ni dont la vue réjouit les cœurs. Qui a pu me noircir dans l'esprit de mon ami ? Mon âme est agitée d'une crainte douloureuse.

CHANT VIII.

Argument. — Plainte amoureuse.

La lune s'élève brillante sur l'horizon; si je voyais un homme à la tournure élégante, au visage radieux, la douleur qui m'oppresse serait soulagée; mais je souffre sans relâche.

La lune se lève. La douce vue de cet homme dont la tournure est si gracieuse, dont le caractère est si doux apaiserait les tourments de mon cœur; mais mon esprit est sans cesse agité d'inquiétude.

La lune s'élève, brillant d'un pur éclat.

A la vue de cet homme noble et beau, mon cœur accablé de chagrin s'épanouirait de joie. Mais mon tourment est éternel.

CHANT IX.

Argument. — Il s'agit dans ce chant du prince Ling-Kong, roi de Tchin qui passait une partie de ses jours au village de Tchou-ling, dans la débauche.

Pourquoi se hâte-t-il d'atteindre le village de Tchou-ling? C'est qu'il va voir un certain Hia-nan; ce n'est pas au village de Tchou-ling qu'il se rend avec tant d'empressement, mais auprès de cet homme appelé Hia-nan.

Prépare le cheval qui me sert de monture ; je vais faire un tour dans la campagne de Tchou :

1. Ces oiseaux, dont le chant désagréable présage e vent, sont regardés comme des oiseaux de mauvaise augure.

2. Plante semblable aux pois mais plus délicate : on la mange crue ; elle a le goût des petits pois.

3. Les ancêtres morts étaient honorés, ainsi qu'on le voit dans le livre classique *Li-Ki*, avec le même respect que les parents vivants ; les Chinois considèrent le culte qu'ils leur rendent comme un hommage de piété filiale.

Ils avaient des appartements consacrés à la mémoire de leurs ancêtres, où ils conservaient les vêtements qui leur avaient appartenu, et ils y accomplissaient certaines cérémonies prescrites. Dans les temps anciens, l'empereur, les rois, les grands, les lettrés pouvaient seuls avoir un appartement des ancêtres. Chez l'empereur, cet appartement se divisait en sept parties différentes; chez les rois, en cinq; chez les grands, en trois; les lettrés n'en avaient qu'un seul. Dans le premier des sept, des cinq ou des trois appartements, lequel était placé au milieu et tourné vers le nord, était une table de bois faisant face au midi, où était inscrit le nom du fondateur de la dynastie régnante, ou de celui qui avait conféré à sa famille la dignité de roi ou de grand ; à droite et à gauche de ce premier appartement étaient les autres à la file, tous regardant le midi, et dans chacun d'eux était une table sur laquelle on inscrivait le nom des derniers ancêtres qui avaient précédé le prince régnant ou le grand. A des époques déterminées la famille des défunts s'y assemblait, et s'acquittait des cérémonies funèbres.

Ces cérémonies consistaient, comme signe de deuil, en un jeûne de quelques jours, en pleurs ; on déposait sur une table de la nourriture, des pièces de soie. Voilà ce que dit le *Li-ki*. Mais pourquoi cette nourriture ? Est-ce que les morts mangent? Depuis les premiers âges personne n'a jamais manqué à ce devoir. Ce rite, ajoute le *Li-ki*, a été institué pour que nous apprenions à ne pas mépriser les morts. Confucius l'interprète avec plus de raison en disant que l'on honore les morts avec le même esprit et de la même manière que les vivants ; cette pensée est connue de tous les Chinois, et tous acceptent cette explication et se conforment à cet usage.

monte sur le cheval que j'ai préparé, moi je dînerai dans le pays de Tchou.

CHANT X.

Argument. — Plainte amoureuse.

Auprès de ce lac on trouve la plante Pou [1] et la fleur de nénuphar. Celui qui cause ma peine est un homme au doux visage. Où se tourner? Pendant le sommeil et la veille je ne sais quel parti prendre? Des larmes abondantes coulent de mes yeux, l'eau coule aussi de mes narines par l'effet de ma vive douleur.

Auprès de ce lac est la plante Pou et la fleur de Kien. Celui qui cause ma peine est un homme d'une gracieuse tournure, d'une taille noble et bien prise; les boucles soyeuses de sa longue chevelure tombent sur ses épaules. Pendant la veille et le sommeil je ne sais de quel côté me tourner, et mon esprit est toujours inquiet.

Auprès de ce lac on trouve l'herbe Pou, et la fleur de nénuphar appelée Han-tan. Cet homme remarquable par sa beauté et sa grâce, et sa haute stature a une démarche grave et majestueuse. Que je dorme ou que je veille, je ne suis pas maîtresse de mes pensées; je m'étends sur mon lit et je tourne mes membres dans tous les sens, sans trouver le repos; et j'enfouis mon visage sous les coussins.

SECTION TREIZIÈME.

CHANTS DU ROYAUME DE HOUI [2].

CHANT I.

Argument. — Blâme de la conduite du roi de Houi qui négligeait les affaires publiques pour vivre dans la mollesse, le jeu et les plaisirs de la table.

Il étale avec orgueil son vêtement de peau d'agneau [3]; il prend un manteau fait de peau de renard pour venir saluer l'empereur. Comment ne pas penser à toi? mais dès que ton nom est présent à ma mémoire, mon esprit se trouble.

Il s'admire dans sa peau d'agneau, et se couvre d'une peau de renard pour paraître à la cour de l'empereur. Je ne puis penser à toi sans que mon esprit soit tourmenté d'inquiétude.

Ton vêtement de peau d'agneau est doux comme de la graisse épaisse, et en imite la blancheur. Il brille d'un vif éclat aux rayons du soleil, qu'il réfléchit au loin. Je ne puis te bannir de ma pensée et mon esprit est dans un profond abattement.

CHANT II.

Argument. — A la mort des parents on portait, autrefois, un deuil de trois ans; on se plaint de l'abolition de cette coutume, et ceux qui l'ont conservée lui témoignent de leur respect et de leur admiration.

Voyez le bonnet blanc dont ils couvrent leur tête; ils sont dans le deuil, et leur figure est amaigrie, et leur cœur se dessèche dans la douleur.

Voyez le bonnet blanc qui couvre leur tête; moi je suis accablée de chagrin et je voudrais aller avec toi.

Voyez les vêtements blancs dont ils se couvrent; moi je ne puis trouver aucun soulagement; je voudrais ne faire plus qu'un avec toi.

CHANT III.

Argument. — Au milieu des malheurs de toutes sortes dont ils sont accablés, les hommes envient le sort des arbres qui ne sont point doués de sensibilité.

Les vallées sont couvertes des arbrisseaux appelés Tchang-tchou aux rameaux souples et flexibles. Leurs jeunes tiges sont remplies de force et de vigueur. Tu es beau et tu es heureux, car tu n'as pas le sentiment de la douleur.

Les vallées produisent des Tchang-tchou dont la fleur est douce au toucher; le jeune arbre charme la vue par sa fraîcheur. Tu es heureux quoique privé d'abri!

Dans les vallées croissent les arbustes Tchang-tchou [1], dont les fruits sont doux au toucher; le jeune arbre charme par sa fraîcheur; tu es heureux quoique privé de famille.

1. Plante aquatique dont la pousse tendre est bonne à manger.
2. Le royaume de Houi, situé dans la province de Honan sur le territoire de Kaï-fong-fou, fut créé par l'empereur Ou-ouang, mais le roi de Tching-hoang-kong détruisit ce petit État à une époque incertaine.
3. Les rois portaient les jours ordinaires des vêtements noirs de peaux d'agneau; dans les solennités ils se couvraient de fourrures de renard.

1. Arbre ressemblant au pêcher.

CHANT IV.

Argument. — Regrets sur la décadence de l'empire de Tcheou.

Le vent s'est apaisé, et les chars ne parcourent plus avec rapidité la carrière poudreuse. Quand nous regardons le chemin qui mène au royaume de Tcheou, notre esprit s'abîme dans la douleur. Ce n'est point le murmure du vent qui tourbillonne, ni le fracas des chars rapides courant dans la carrière, mais l'aspect du chemin de Tcheou qui remplit notre âme de tristesse.

Qui veut faire cuire des poissons? il faut nettoyer les jarres Qui veut marcher sur le chemin de l'Occident? Puisse-t-il apporter une heureuse nouvelle.

SECTION QUATORZIÈME.

CHANTS DU ROYAUME DE TSAO [1].

CHANT I.

Argument. — Suivant les commentateurs on accuse dans ce chant les hommes insouciants de l'avenir et qui passent leur vie au jeu.

Le papillon Feou-you [2] s'entoure de ses ailes comme d'un magnifique manteau; mon esprit est inquiet parce que je voudrais le voir venir vers moi et rester à mes côtés.

Les ailes du papillon Feou-you lui servent de manteau, mais quel splendide manteau; avec quel art les couleurs y sont arrangées! Et moi je souffre toujours tourmentée du désir de le voir près de moi, et se reposer à mes côtés.

Le papillon Feou-you s'élance d'un vol léger. Son vêtement d'un fin tissu est aussi blanc que la neige; c'est lui qui cause mon tourment; c'est lui que je voudrais voir rester près de moi.

1. Le royaume de Tsao était dans la province de Chang-tong, sur le territoire appelé aujourd'hui Yen-tcheou-fou. L'empereur Ou-ouang le donna à son jeune frère Tchin-to.

2. Le Seou-yeou est un papillon au corps mince, aux cornes larges; d'une couleur noire et jaune; il naît le matin et meurt le soir.

CHANT II.

Argument. — Reproches adressés à un roi de Tsao, qui, écartant ses sages conseillers, n'admettait en sa compagnie que des jeunes nobles.

Ce seigneur, qui porte le titre de Heou-jin et dont la charge consiste à recevoir les hôtes, porte à sa main un bâton armé d'un fer recourbé, qu'il montre avec fierté. Mais que prétendent ceux-ci avec leurs trois cents habits rouges?

L'oiseau Ti [1] passe sa vie sous le pont, et jamais ne trempe ses ailes dans l'eau. Ces vêtements ne conviennent pas à ces hommes.

L'oiseau Ti vit sous un pont et ne baigne jamais sa tête. Ces hommes ne sont pas contents de la faveur dont ils jouissent.

L'herbe est verdoyante, et le mont Nan-chan est couronné de vapeurs légères. Ces jeunes gens et ces belles jeunes filles sont tourmentés par la faim.

CHANT III.

Argument. — Éloge d'un roi pour sa sollicitude et son équité dans son gouvernement.

L'oiseau Chi-kiou [2] passe sa vie sur un mûrier où il cache ses sept petits. Notre prince sage et vertueux suit dans sa conduite une ligne invariable et il est aujourd'hui ce qu'il était hier. Son esprit ferme et sûr ressemble à un nœud qu'on ne peut rompre facilement.

L'oiseau Chi-kiou est sur un mûrier et le nid qui cache ses petits est sur un prunier appelé Moei. Notre illustre prince, plein de sagesse, est revêtu d'une ceinture de soie, et sa tête est ornée d'un bonnet de couleur noire.

L'oiseau Chi-kiou est sur un mûrier, ses petits sont sur un framboisier. Notre prince vertueux et sage est simple dans sa manière de vivre; son esprit ne connaît point les subtiles combinaisons; la simplicité et la franchise se montrent dans ses moindres actions. C'est bien le caractère qu'il fallait pour rendre si florissants quatre royaumes régis par un seul homme.

L'oiseau Chi-kiou est sur un mûrier et ses petits sont sur un coudrier voisin. Le prince honnête et sage qui est à la tête du royaume s'acquitte

1. L'oiseau Ti ressemble à l'oie; il a un bec long d'un pied et une poche dont il se sert comme d'un filet pour prendre le poisson.

2. Oiseau de la grosseur d'une pie. Son chant annonçait aux paysans la saison des semailles. Il est plein de sollicitude pour ses petits.

de ses devoirs avec une habileté remarquable, et puisqu'il gouverne ses sujets avec tant de sagesse, que ne peut-il prolonger sa vie pendant dix mille ans.

CHANT IV.

Argument. — La dynastie des Tcheou est dans une si mauvaise situation que l'espoir de la rétablir dans la puissance n'est plus permis. Toutes les parties de l'empire sont réduites aux plus dures extrémités.

La fontaine coule et ses eaux fraîches arrosent les herbes sauvages et les plantes nuisibles qui se pressent dans le champ. Hélas! mon sommeil est interrompu par les profonds soupirs qui soulèvent ma poitrine, et je réfléchis avec tristesse à l'état déplorable dans lequel se trouve la dynastie puissante de Tchéou.

De la fontaine coule une eau glacée qui arrose les plantes Siao dont les tiges nombreuses couvrent le champ. Hélas! mon sommeil est interrompu par de profonds soupirs qui soulèvent ma poitrine, et je réfléchis avec tristesse à l'état déplorable dans lequel se trouve la dynastie puissante de Tchéou.

L'eau glacée qui coule de la source arrose les plantes Tche, qui poussent en grand nombre.

Les moissons sont pleines d'espérances; elles boivent l'eau qui tombe d'un ciel brumeux. L'empereur réunit dans sa main les sceptres de quatre royaumes, mais le prince Sun, qui est revêtu du titre de Pe, ne craint pas le travail.

SECTION QUINZIÈME.

CHANTS DU ROYAUME DE PIN [1].

CHANT I.

Argument. — La culture des champs [2].

Quand arrive le septième mois de la lune l'étoile Ho-sing descend le soir vers l'occident. Au neuvième mois, qui annonce l'approche de l'hiver on prend des vêtements pour se garantir du froid. Au commencement du premier mois [1], les vents soufflent avec violence; le second mois amène le froid rigoureux; les cheveux se dressent de froid. Sans vêtement, sans un manteau à capuchon comment passer l'année; dès le troisième mois on prépare la charrue, et le quatrième, le travail se poursuit activement et la terre est déchirée par le soc de la charrue. Pour moi, je vais avec ma femme et mes enfants dans les champs situés au midi porter des aliments aux travailleurs. Le ministre qui préside aux soins de l'agriculture avec le titre de Tien-tsun est plein de joie en voyant l'activité qui anime tous les laboureurs. Quand arrive le septième mois de la lune l'astre Ho-sing descend le soir vers le couchant.

Dès le neuvième mois on prend d'autres vêtements pour supporter le froid; le printemps revient et le soleil reprend son vif éclat. L'oiseau Tsang-keng fait entendre son chant. La jeune fille prend à son bras un joli panier d'osier et va sur les bords des sentiers cueillir des feuilles tendres de mûrier. Les jours deviennent de plus en plus longs; des bandes, des bandes entières ramassent l'herbe Fan. Il est temps de partir avec le fils du roi, et la jeune fille qui quitte à regret la maison de son père, est affligée de chagrin.

Dès le septième mois de la lune, l'étoile Ho-Sing disparaît le soir à l'horizon; quand le huitième arrive on coupe les joncs. C'est le mois où il faut nourrir les vers à soie et chacun va cueillir des feuilles de mûrier. Les bûcherons prennent la hache et vont émonder les branches trop élevées; ils épargnent les jeunes pousses et n'en font tomber que les feuilles. Pendant le septième mois, on entend le chant de l'oiseau Kue, et quand le huitième commence chacun se met à l'ouvrage. On fait la teinture noire et jaune, et la teinture rouge, la plus belle de toutes, est réservée pour les vêtements du prince.

A la quatrième lune la plante Yao [2], dépouillée

1. Le royaume de Pin était situé dans la province du Chen-si, sur le territoire appelé aujourd'hui Si-gan-fou. Les chants qui se rapportent à ce royaume furent composés par le prince Tcheou-kong pour l'instruction de son neveu, l'empereur Tching-ouang, lorsque celui-ci était encore jeune; d'autres y ajoutèrent quelques chants. Le prince Tcheou-kong se rappelle les préceptes de ses ancêtres Heou-tsi et Kong-lieou, qu'il cherche à inculquer à son élève.

2. Ce chant a été composé par le prince Tcheou-kong, qui voulait enseigner les travaux des champs à l'empereur Tching-ouang, et excita ainsi sa pitié envers les paysans. Il faisait chanter ces vers à la table de l'empereur par des musiciens aveugles.

1. Sous la dynastie des Tcheou le premier mois lunaire commençait quand le soleil entrait dans le signe du capricorne.

Il n'en était déjà plus de même sous la dynastie de Hia : alors, comme aujourd'hui, l'année lunaire commençait au moment où le soleil entre dans le signe des poissons.

2. Sorte d'ivraie.

de ses fleurs, commence à grener. A la cinquième lune, la cigale chante. A la huitième lune, les moissons mûrissent.

A la dixième lune, les feuilles tombent. Dès les jours de la première lune on chasse le Ho. Lorsqu'on prend le renard vivant, on fait de sa peau des vêtements pour le prince. Aux jours de la seconde lune, nos soldats s'exercent à la chasse pour développer leurs forces, ils enferment les fauves dans un cercle où ils les forcent par mille détours. Ils gardent pour eux les sangliers d'un an, et offrent au prince ceux de trois ans.

A la cinquième lune, une espèce de sauterelle, appelée Tchong, agite ses pattes bruyantes. A la sixième lune, la sauterelle appelée Cha-ki étend ses ailes. A la septième lune, cet insecte erre dans les champs. A la huitième lune il vient s'abriter sous la paille du toit de la maison. A la neuvième lune, il pénètre dans l'intérieur du logis. A la dixième lune, le grillon se glisse sous mon lit, les trous et les fentes de la maison sont bouchés. On chasse les rats de leur retraite au moyen de fumigations. Les trous qui sont encore ouverts sont bouchés, et la porte est enduite de boue. Eh bien ! ma femme et mes enfants, dit le père de famille, voici bientôt la nouvelle année, je vais quitter ma maison.

A la sixième lune, nous mangeons les fruits appelés Yu et Tou [1]. A la septième lune, nous nous nourrissons de mauves et de légumes cuits. A la huitième lune, on fait tomber de l'arbre, au moyen d'une perche, le jujube. A la dixième lune, les moissons de riz sont mûres; on fait ensuite le vin de riz que l'on offre au printemps à ceux dont les sourcils portent les signes de la vieillesse. A la septième lune, nous mangeons les concombres et les melons; à la huitième lune, nous coupons en deux les courges dont on se sert pour différents usages; à la neuvième lune, on récolte le ricin, on cueille la laitue sauvage, on coupe le bois sec, et l'on fournit des aliments aux laboureurs.

A la neuvième lune, nous préparons dans le jardin l'aire où l'on doit battre le grain; à la dixième lune, on met en réserve et l'on abrite les moissons mûres, les différentes espèces de mil, de riz, de légume, de pois et le blé noir. Nos laboureurs, après avoir heureusement achevé dans les champs leurs travaux, reviennent à la maison

1. *Yu*, espèce de cerise, d'un goût acide.
Tou, fruit rouge, d'un goût agréable.

et continuent, sans prendre de repos, à vaquer aux travaux de l'intérieur; la tâche de chacun est marquée : pour toi, mesure de temps à autre, dans tes champs la hauteur des herbes; tresse des cordes à la veillée; monte courageusement sur le toit pour le réparer; bientôt vont recommencer les travaux des champs et des moissons.

Aux jours de la seconde lune, on précipite la glace du haut de la montagne; aux jours de la troisième lune, on abrite la glace dans une fosse ombragée pour la conserver; à la première heure du jour de la quatrième lune, on offre les surgeons de l'herbe *Kiou* [1]; à la neuvième lune, la gelée blanche se fait sentir; à la dixième lune, on balaye l'aire; on sert à table deux espèces de vin; on immole un agneau [2], et l'on se rend en hâte vers le palais du prince, élevant à la main une coupe faite de corne de bœuf, en même temps que l'on adresse mutuellement au ciel des vœux pour obtenir des jours éternels de vie.

CHANT II.

Argument. — Le prince Tcheou-ong, après avoir pendant trois ans, combattu contre des rebelles tomba en disgrâce près de l'empereur. Dans ce chant le prince Tcheou-kong se plaint amèrement en se comparant à un oiseau auquel on a enlevé ses petits.

Tchi-hiao, Tchi-hiao, cruels oiseaux, vous m'avez enlevé mes petits; ah! du moins ne brisez pas le nid qui leur servit de couche ! Hélas ! que de soins, que d'amour, que de travail m'avaient coûté ces chers petits !

Avant que le ciel se charge de nuages, et que la pluie inonde la terre, je veux faire diligence. Je vais arracher des racines de mûrier, pour les placer autour de ma fenêtre et de ma porte pour en fermer les fentes; et maintenant, vile multitude, et vous, hommes sans valeur, qui osera m'attaquer ?

Quand j'ai perdu ma maison et mes enfants, je construis une nouvelle habitation à l'aide de mes pieds et de mon bec et je travaille avec ardeur. Je transporte tout ce qui est nécessaire pour en fixer les fondements, et j'entasse mille brins d'herbe; et mon bec fatigué d'un pénible travail me cause une vive douleur.

1. Espèce d'ail que l'on mange avec le riz.
2. Dans un chapitre du *Si-hi*, intitulé Yue-ling, on dit qu'il est d'usage quand, au milieu du printemps, on commence à se servir de glace, d'offrir en sacrifice un agneau dans l'appartement des ancêtres.

Mes ailes ont perdu leur ancienne vigueur, les plumes de ma queue sont tombées, mon nid n'est point en sûreté, il est agité par le vent, et reçoit la pluie de tous côtés. Au milieu de tant de malheurs, il ne me reste qu'à remplir les airs de mes tristes lamentations.

CHANT III.

Argument. - Le prince Tcheou-kong, oncle de l'empereur, console dans ses vers ses soldats des fatigues qu'ils ont endurées.

Nous avons marché vers les montagnes de l'Orient, et depuis longtemps nous n'avons pu revenir sur nos pas; mais nous venons de l'Orient; le ciel est chargé de nuages et la pluie tombe sur la terre; cependant comme notre plus ardent désir est de nous éloigner de l'Orient, notre esprit est accablé de douleur en pensant aux pays qui sont à l'Occident. Que pouvons-nous faire, si ce n'est prendre nos vêtements ordinaires, et abandonner le costume des camps. Voici un insecte appelé Chou [1] qui vient se poser silencieux et solitaire; il vient même sous notre char.

Nous avons marché vers l'Orient, et depuis longtemps nous apirons en vain après le retour. Et quand nous nous éloignons des plaines de l'Orient, le ciel est chargé de nuages et nous sommes inondés de pluie. L'herbe Kouo-lo [2] plantée devant la maison roule ses rameaux en spirales; l'araignée file sa toile près de la porte, et le cerf établit son gîte non loin de la maison; on y trouve aussi le ver luisant qui montre ou cache tour à tour une vive lueur. Mon esprit ne craint pas toutes ces pensées, mais il s'y attache avec prédilection.

Venus vers les rives de l'Orient nous désirons en vain depuis longtemps rentrer dans nos foyers. A notre retour, le ciel brumeux fait tomber sur nous une pluie abondante. L'oiseau Kouan vient se poser auprès d'un nid de fourmis, élevé en forme de montagne, et fait entendre son chant Mon épouse seule à la maison est en proie au chagrin. Mais aussitôt que je serai de retour après la guerre, j'inonderai d'eau mes appartements, pour les nettoyer, et je fermerai toutes les fentes incommodes; il me semble déjà voir les châtaigniers chargés de fruits nombreux; voilà déjà trois ans que je n'ai vu ces arbres chéris.

Nous n'avons pu de longtemps quitter les montagnes de l'Orient, où nous étions venus, et quand nous avons voulu revenir sur nos pas, nous avons été inondés de pluie sous un ciel nuageux. L'oiseau doré Tsang-keng agite en volant ses plumes aux belles couleurs. Déjà la jeune fille prend un mari; les chevaux qui la conduisen portent des ornements de pourpre et d'or. Sa mère arrange sur sa tête son voile de fiancée, ses parures sont très-belles et de diverses couleurs elle possède neuf ou dix sortes d'ornements divers. Elle brille sous ses parures nouvelles mais que dire de ses anciens vêtements.

1. Insecte semblable au ver à soie qui se développe sur les mûriers et est employé en médecine contre les convulsions des enfants.

2. Sorte de concombre, employé en médecine pour combattre les humeurs.

CHANT IV.

Argument. — Les soldats répondent par ses paroles au chant précédent.

Nos haches sont brisées, nos haches ont volé en éclats. Tcheou-kong a fait la guerre aux rebelles qui habitent le pays d'Orient, et par ses soins quatre royaumes sont rentrés dans le devoir. Notre cœur est animé envers lui d'une juste reconnaissance parce qu'il a voulu soulager nos malheurs.

Nos haches brisées ont volé en éclats. Le prince Tcheou-kong a fait la guerre aux rebelles de l'Orient, et grâce à lui quatre royaumes sont rentrés dans le devoir, et ont demandé la paix. Notre prince nous gouverne avec une douce sollicitude et il s'assure notre reconnaissance en s'entourant de gloire et d'honneurs.

Nos haches se sont brisées, et nos javelots ont volé en éclats. Tcheou-kong a fait la guerre aux rebelles de l'Orient, et a rendu la paix à quatre royaumes; il veille sur nous avec bienveillance et toutes les bouches célèbrent ses louanges.

CHANT V.

Argument. — Coutumes pratiquées dans la conclusion des mariages.

Comment coupe-t-on le bois dont on veut faire un manche de hache? Comment se conclut un mariage? Il faut pour cela un tiers, homme ou femme, qui prépare l'union.

Si tu coupes du bois pour faire un manche de

hache, tu ne seras point en peine pour avoir la forme de ce manche. J'épouse cette femme, et les vases Pien-teou [1] qui doivent orner la salle des fiançailles sont déjà disposés par ordre.

CHANT VI.

Argument. — Pendant que le prince Tcheou-kong demeure, pour faire la guerre, dans la partie orientale de ses États, les habitants de cette contrée se réjouissent de sa présence.

Il a placé neuf filets en forme de sacs, et a pris en grande quantité des poissons appelés Tsun et Fang [2]. L'homme qui charme ma vue porte des vêtements appelés Kouen d'une beauté remarquable; ils sont ornés de broderies, dessinées avec un art parfait.

L'oie s'avance d'un vol pesant et se plaît auprès des îles, sur les bords des rivières et des étangs. Le prince, déjà de retour, n'a-t-il point de but où diriger ses pas? C'est donc pour cela qu'il séjourne chez toi.

1. Ces vases étaient employés comme ornements dans cette cérémonie.

2. Le poisson Trun se trouve dans la rivière: sa chair est très-bonne à manger, il est long de cinq pieds, et est armé de grosses dents.

L'oie effleure en volant la surface de la terre. Le prince reprend sa marche; ne reviendra-t-il pas pour séjourner chez toi? Je suis heureux de voir cet homme vêtu magnifiquement. Ah! gardez-vous de rappeler le prince qui a demeuré chez nous! Gardez-vous d'affliger notre cœur de ce nouveau chagrin.

CHANT VII.

Argument. — Tcheou-kong était devenu suspect à l'empereur par suite de fausses accusations répandues contre lui par des envieux; cependant ce prince ne démentit point son passé et ne perdit rien de l'éclat de sa vertu.

Le loup, lorsqu'il traîne son corps usé de vieillesse, s'aide, quand il va en avant, de son cou dur comme de la corne; c'est ainsi qu'il marche, s'il va en arrière, et fait usage de sa queue. Le prince sage, animé de sentiments élevés brille d'un grand éclat; il est chaussé de souliers rouges; il sait se commander à lui-même.

Le loup lorsqu'il traîne son corps usé de vieillesse, s'il va en arrière, fait usage de sa queue; s'il va en avant, il s'aide de son cou; c'est ainsi qu'il marche. Notre sage prince, est cet homme grand et magnifique dont la vertu constante ne s'est jamais démentie.

LE CHI-KING

OU

LIVRE DES VERS

DEUXIÈME PARTIE SIAO-YA [1]

小雅

SECTION PREMIÈRE.

CHANT I.

(*Loŭ-mîng. En trois strophes, de quatre vers chacune. Genre élevé.*)

Argument. — Réception d'un hôte à la cour.

1. Le cerf fait entendre son cri doux et attrayant nommé *yêou yêou*.

Il broute dans les lieux déserts l'herbe odoriférante *phîng*.

J'ai reçu (à ma cour) un hôte des plus distingués.

On joue (en son honneur) de l'instrument de musique à dix-neuf cordes [2];

On fait résonner l'orgue à dix-neuf tuyaux [3].

L'hôte s'avance tenant en mains une corbeille en bambou pour me l'offrir.

1. Selon la « Grande Préface » du *Chî-King*, les chants ou odes classés sous le nom de *Siào-yà* « petits *yà* » sont ceux qui sont relatifs aux affaires secondaires du gouvernement; et ceux qui sont classés sous le nom de *Tá yà*, « grands *yà* », sont ceux qui sont relatifs aux grandes affaires de l'État. « Les *yà*, dit cette Préface, « sont ce qui est droit et juste. Ces chants expriment ce « qui s'est produit dans le gouvernement des souverains. « Les gouvernements ont des choses grandes et petites; « c'est pourquoi on a fait ces deux classements. »

2. Le *Ssé*; instrument de musique allongé, qui a dix-neuf cordes en soie.

3. Le *S'ng*; autre instrument de musique à dix-neuf tuyaux de bambou, de grandeur différente et déterminée, groupés ensemble. Il y en avait aussi de treize tuyaux seulement. Cet instrument, comme le précédent, est figuré dans la grande édition impériale du *Chi-King*.

C'est un témoignage de satisfaction qu'il me donne,

Lequel m'engage à suivre toujours la grande voie adoptée par notre famille de Tchêou.

2. Le cerf fait entendre son cri doux et attrayant *yêou yêou*.

Il broute, dans les lieux déserts, l'herbe odoriférante *hâo*.

J'ai reçu (à ma cour) un hôte des plus distingués.

Par ses qualités et sa voix harmonieuse, c'est un homme des plus éminents.

Il est constamment plein de sollicitude pour veiller au bien-être des populations [1].

Il sert lui-même d'exemple aux sages [2]; il es leur modèle.

J'ai une boisson excellente à lui offrir ;

L'hôte éminent pourra s'en délecter.

3. Le cerf fait entendre son cri doux et attrayant *yêou yêou*.

Il broute dans les lieux déserts l'herbe odoriférante nommée *Khîn* [3].

L'harmonie de la musique fait naître des impressions profondes et durables (*tchîn*).

1. *Chi mîn poŭh thiâo.* Littéralement : ***Respiciendo populos minimè fastidiosus.*** « Nulla est illius ergà « populos incuria. » (Lacharme).

2. *Kiûn-tsèu.* Sage; homme distingué par ses vertus morales; qui cherche à acquérir la sagesse.

3. Le poëte chinois sacrifie aussi aux nécessités de la *rime*. Dans la première strophe l'herbe que broute le cerf est nommée *phîng*, pour rimer avec le mot final *mîng* du premier vers. Dans la deuxième, cette herbe est nommée *hâo*, pour rimer avec le mot final *tchâo* du quatrième vers.

Enfin dans la troisième strophe l'herbe en question est nommée *khîn*, pour rimer avec le mot final du troisième vers : *pîn*. Ce sont toutefois trois espèces d'herbes connues des Chinois, que paissent les cerfs ; et, dans les trois cas, la *rime* est une syllabe *longue*, conformément à la règle métrique des Chinois

J'ai reçu (à ma cour) un hôte des plus distingués.
(En son honneur) on joue du *Szé*, on joue du *Khîn*.
On joue du *Khîn*, on joue du *Szé*,
J'ai une boisson excellente à offrir (aux convives);
Elle servira à délecter le cœur de mon hôte éminent [1].

CHANT II.

(*Ssé-mèou. En cinq strophes, de cinq vers chacune. Genre direct.*)

Argument. — Éloge des soins laborieux pris par un envoyé plénipotentiaire du souverain pour remplir sa mission. L'auteur du chant est inconnu.

1. Quatre chevaux attelés de front l'entraînent rapidement sans s'arrêter.
Ils suivent la grande route impériale, et paraissent devoir fournir une longue carrière.
Comment n'éprouve-t-il pas (l'envoyé) le désir de retourner en arrière?
Mais les affaires du souverain exigent une activité sans relâche.
Mon cœur, en attendant, souffre cruellement de son absence.

2. Quatre chevaux attelés à son char l'entraînent rapidement sans s'arrêter.
Ces chevaux vigoureux sont blancs avec la queue et la crinière noires.
Comment n'éprouve-t-il par (l'envoyé) le désir de retourner en arrière?
Mais les affaires du souverain exigent une activité sans relâche.
Elles ne souffrent ni délais, ni repos.

3. La tourterelle (en cherchant sa nourriture) circule dans l'air;
Tantôt volant dans l'espace, tantôt rasant la terre;
Elle va se percher ensuite au milieu de chênes touffus (pour s'y reposer).
Les affaires du souverain exigent une activité sans relâche.
(L'envoyé) n'a pas le temps de penser à son père.

4. La tourterelle (en cherchant sa nourriture) circule dans l'air;
Tantôt volant, tantôt se reposant.
Elle va se percher ensuite sur des néfliers.
Les affaires du souverain exigent une activité sans relâche.
(L'envoyé) n'a pas le temps de penser à sa mère.

5. Quatre chevaux blancs, à queue et crinière noires, attelés de front,
Sont entraînés dans une course rapide.
Comment le désir ne lui vient-il pas de revenir de sa course lointaine?
Celui qui s'est occupé à composer ce chant,
Est venu consoler sa mère [1], et demander (au prince) le rappel de son envoyé.

CHANT III.

(*Hoâng-hoâng tchè-hôa. En cinq strophes, de quatre vers chacune. Genre élevé et direct.*)

Argument. — Le souverain envoie des ministres ou délégués en mission. C'est l'un d'eux qui parle.

1. Comme les campagnes sont brillantes et splendides! Tout est en fleurs!
Les plaines voisines sont humides de rosée.
Les chefs nombreux envoyés en mission sur les frontières, avec leur suite, semblent indolents;
Chacun d'eux pense ne pouvoir remplir sa mission convenablement (ou selon les intentions du prince).

2. Mes chevaux ne sont que de timides poulains [2] (dit chacun d'eux).
Les six rênes sont comme si elles avaient été plongées dans l'eau.
En galopant çà et là; en faisant des courses rapides en char;
Partout j'ai interrogé, partout j'ai pris toutes les informations nécessaires.

1. Voici la transcription des huit vers de la troisième strophe :

1. *Yêou yêou louh ming.*	2. *Chĭh yè tchî khîn.*
3. *Ngò yèou kiâ pîn.*	4. *Koù szé koù khîn.*
5. *Koù szé koù khîn.*	6. *Hô lòh tsieh tchin.*
7. *Ngò yèou tchi thsieòu.*	8. *I yên lòh kiâ pîn tchi sin.*

1. « Ce n'est pas l'envoyé, dit Tchoû-hì, qui a composé ce chant. » Khoûng Yîng-tá dit aussi : « Le ministre (l'envoyé du souverain) éprouve beaucoup de fatigues et d'affliction (*Tchin yèou lâo koù*); sa tristesse n'est pas connue du souverain (*hoâu, chàng pouh tchi*). Maintenant le prince console son ministre et envoyé (*Kin Kiùn lào szé tchin*) en lui disant : pourquoi ne penses-tu pas à revenir (*Khi pouh ssé koûei*)? L'auteur du chant est venu demander son rappel (au prince). C'est en exposant ces sentiments qu'il cherche à le consoler. »

2. Ces chevaux sont nommés dans le texte : *Khiêou*. Ce sont de jeunes chevaux ou de petits chevaux.

3. Mes chevaux sont tous des chevaux gris-brun [1].

Les six rênes sont comme si elles étaient en soie (pour leur souplesse).

En galopant çà et là ; en faisant des courses rapides en char;

Partout j'ai interrogé; partout j'ai pris toutes les informations nécessaires.

4. Mes chevaux sont tous blancs, à queue noire [2].

Les six rênes (qui les dirigent) sont comme si elles avaient été trempées dans l'eau.

En galopant ça et là; en faisant des courses rapides en char;

Partout j'ai interrogé; partout j'ai pris les informations nécessaires pour en délibérer.

5. Mes chevaux sont tous gris-pommelé [3].

Les six rênes (qui les dirigent) sont égales entre elles.

En galopant çà et là; en faisant des courses rapides en char;

Partout j'ai pris toutes les informations pour en délibérer.

CHANT IV.

(*Tchâng-ti. En huit strophes, chacune de quatre vers Genre direct.*)

Argument. — On fait l'éloge de l'amitié et de la concorde entre les frères.

1. Les fleurs des cerisiers des bois [4] apparaissent;

Ne produisent-elles pas, en s'épanouissant, un éclat qui frappe la vue!

Parmi tous les hommes de notre âge,

Il n'en est point de comparables aux frères.

2. Dans la célébration des cérémonies funèbres,

Se montre par-dessus tout l'attachement des frères entre eux.

Après une bataille sanglante, quand on recueille les corps morts,

Les frères s'y trouvent les premiers pour y rechercher leurs frères.

3. L'oiseau *Tsïe-lîng* se tient dans les vallées humides [1].

Un malheur subit menace des frères;

Chacun d'eux a des amis qui lui sont attachés;

Mais ils sont comme indifférents; ils se bornent à le plaindre en soupirant.

4. Il peut arriver que des frères aient entre eux des contestations intérieures;

Mais ils uniraient leurs forces pour repousser les attaques du dehors.

Chacun d'eux a des amis qui lui sont attachés;

Ces amis le défendraient en paroles; mais ils ne lui porteraient pas un secours efficace.

5. Les funérailles étant terminées, les dissensions étant apaisées;

La paix et la tranquillité régnant dans la famille;

Alors, quoique l'on ait des frères aînés ou cadets,

La présence des amis nous est préférable.

6. Lorsque vous aurez replacé dans leur ordre les vases qui servent aux oblations (*piên téou*);

C'est alors que vous devez donner des festins en buvant des boissons généreuses,

Si tous les frères sont réunis ensemble,

La concorde et la joie s'étendra jusqu'aux plus petits enfants;

7. Si les enfants des femmes secondaires aiment la concorde, (s'ils s'aiment entre eux);

Ils seront comme le concert produit par l'harmonie du *Szè* et du *Khîn*.

Si les frères aînés et cadets sont bien d'accord entre eux:

La concorde et la joie sera pour eux profonde et durable.

8. Si vous prenez soin de régler ainsi votre famille,

Vos femmes et vos enfants en éprouveront beaucoup de joie.

C'est cela que vous devez peser mûrement; c'est cela que vous devez avoir, comme une image, devant les yeux.

1. Ces chevaux sont nommés *Khi*, dans le texte. Ils sont, disent les Chinois, de couleur bleue et noire. Ce serait des gris-pommelé.

2. Ces chevaux, sont nommés *Lôh* dans le texte.

3. Ces chevaux sont nommés *Yin* dans le texte.

4. *Tchâng-ti* Les commentateurs disent que c'est le *Ti*, dont les fruits ressemblent à ceux des cerisiers cultivés : *ying thâo*. Ils diffèrent d'ailleurs d'opinion entre eux. Le *Tchâng ti*, ou le « cerisier nommé *tchâng*, » serait le cerisier des bois.

1. « Le *Tsïe ling*, disent quelques commentateurs, a l'habitude d'appeler sa femelle quand il neige. S'il chante, c'est quand il doit tomber beaucoup de neige du ciel. » « S'il vole, dit Tchoû-hi c'est alors qu'il chante; s'il marche sur la terre, c'est en s'agitant convulsivement; il a comme l'idée d'un prochain malheur. C'est pourquoi on le fait intervenir ici. »

Croyez-m'en; faites en l'expérience, vous verrez qu'il en est ainsi!

CHANT V.

(*Fah-moŭ. En trois strophes, chacune de douze vers. Genre élevé.*)

Argument. — Éloge de l'amitié.

1. L'arbre que l'on a coupé tombe en faisant entendre le son *tchîng tchîng*.

L'oiseau y répond par son chant plaintif : *yîng yîng*.

S'échappant aussitôt de la profonde vallée,

Il s'envole et va se percher sur un arbre élevé.

Il y répète son chant plaintif *yîng*.

C'est par ce cri qu'il appelle sa compagne.

Nous ressemblons d'autant plus à ces oiseaux (qu'ils éprouvent les mêmes sentiments que nous).

Par leurs sons articulés (*chîng*) ils semblent rechercher un compagnon.

A plus forte raison, il en est de même de l'homme!

Pourquoi, lui aussi, ne rechercherait-il pas un ami.

Les Esprits qui m'entendent, approuvent mes paroles :

Que les sentiments d'amitié mutuelle sont, jusqu'à la fin, ce qui procure le plus de satisfaction [1].

2. Les bûcherons qui abattent les arbres poussent des sons prolongés de : *hoû*, *hoû*.

Les boissons préparées sont des plus agréables au goût [2].

J'ai fait préparer aussi de jeunes agneaux gras (pour mes convives).

J'ai invité tous mes amis de même nom de famille et vénérables par leur âge.

S'ils ne se rendaient pas à mon invitation,

Je le regretterais; mais je ne dois pas m'en préoccuper outre mesure.

Ah! j'ai fait bien nettoyer mes salles du festin;

J'ai fait disposer tous les plats qui doivent être servis.

J'ai fait préparer plusieurs moutons bien gras (pour le festin),

Auquel j'ai invité tous mes amis du même nom de famille et vénérables par leur âge.

S'ils ne se rendent pas à mon invitation;

Je ne dois pas m'en préoccuper outre mesure.

3. On abat les arbres sur les chaussées élevées.

Les boissons préparées sont abondantes.

Les vases à boire sont rangés à leur place.

Nos frères et amis ne doivent pas être éloignés.

Ceux qui ont perdu les bons sentiments de la fraternité,

Traitent leurs convives avec une parcimonie portée à l'excès.

Moi, j'ai d'abondantes boissons toutes préparées ;

Si elles venaient à me manquer, j'en achèterais.

Les sons *khàn*, *khàn*, du tambour, retentissent dans ma maison.

Je me livre moi-même en dansant aux transports de la joie.

Avec moi rien ne presse.

Mes boissons préparées coulent toujours en abondance [1].

CHANT VI.

(*Thiên-pào. En six strophes, chacune de six vers. Genre direct.*)

Argument. — Les grands de l'empire sont réunis avec leur famille à la cour du prince qui leur fait des présents. Ils expriment, dans ce chant, les sentiments qu'ils éprouvent.

1. Que le Ciel [2] te protége et consolide ton empire (ô prince!).

---

1. Li Houa, qui vivait sous les Soûng, a dit sur ces vers; « Depuis le fils du Ciel (l'empereur) jusqu'à la foule du peuple, il n'y a jamais eu personne qui n'ait recherché la société de quelques amis pour se rendre plus parfait (*i tching tchè*). Ainsi, en outre, si les hommes qui sont dans les positions élevées agissent de même, alors toutes les populations s'unissent à eux pour les imiter dans la pratique de la vertu, et retourner jusqu'aux limites de la simplicité et de la générosité primitives.

« Le fils du Ciel (l'empereur) recherche des amis pour gouverner l'Empire, et il se produit aussitôt une imitation de concorde et d'apaisement. Tous les hommes en général recherchent des amis pour diriger leur propre personne, et aussitôt il se produit une imitation de concorde et d'apaisement. »

2. « Quelques-uns, dit Tchoû-hî, préparent les boissons avec des corbeilles en bambou, d'autres avec des roseaux ; et cela, pour les dépouiller du résidu des grains avec lesquels elles sont confectionnées. »

1. Liêou Hîn a dit que cette pièce de vers avait été anciennement divisée en six strophes; mais que c'était par erreur. L'introduction par trois fois des « arbres que l'on abat », fait connaître suffisamment que ce chant doit être divisé en trois strophes.

2. Wâng Tchi a dit, à propos du caractère Ciel (*thiên* employé dans ce chant : « Selon la tradition, le caractère « Ciel » (*Thiên*) est pris ici comme si l'on avait dit : « Le Seigneur ou Souverain suprême » (*Hoâng Ti*).

Que ton trône soit aussi toujours stable !

Qu'il fasse que tout ce qui t'appartient soit heureux et prospère !

Comment ne renouvellerait-il pas pour toi les félicités des anciens jours !

Qu'il fasse que pour toi ces félicités s'accroissen sans cesse;

Et qu'il n'y ait pas de moment où elles ne s'étendent sur ton empire.

2. Que le Ciel te protége et consolide ton empire!

Qu'il fasse que tout ce qui te concerne prospère à l'excès.

Qu'il éloigne de toi tout ce qui serait contraire à tes vœux.

Qu'il te comble de tous ses biens.

Qu'il fasse descendre sur toi de lointaines félicités,

Auxquelles les jours ne suffiraient pas pour assigner un terme [1].

3. Que le Ciel te protége et consolide ton empire

Qu'il ne cesse de l'élever et de le rendre prospère.

Que cet empire ressemble aux grandes montagnes; qu'il ressemble aux contre-forts de ces montagnes ;

Qu'il ressemble à leurs pics les plus élevés! qu'il ressemble aux chaînes de colline qui s'étendent au loin.

Qu'il ressemble à ces eaux souterraines qui s'en vont au loin fertiliser les campagnes,

Afin que sa prospérité soit sans bornes!

4. J'ai choisi (dit le prince) un jour heureux, pratiqué les purifications, et fait préparer les boissons et les aliments.

Comme c'est le devoir de la piété filiale d'offrir (des sacrifices à ses ancêtres) :

J'ai offert celui du printemps, celui de l'été, celui de l'automne et celui de l'hiver [2].

Tchoû Koûng-tsien dit à ce sujet : « Vous avez déjà reçu (beaucoup de bienfaits) du Ciel; le Ciel vous en accordera encore d'autres. »

« Ce qui est dit dans le *Choû king* (chap. *Y-tsi*), ajoute Tchoû-hî : » «Les (bienfaits) éclatants que vous avez déjà reçus du *Chàng-ti*, le « Maître ou Souverain suprême » (Yu s'adresse à Chûn), le Ciel lui renouvellera son mandat en votre faveur pour jouir de ses bienfaits; « s'applique parfaitement, pour le sens des expressions, à ce même passage. »

2. « Le sacrifice du printemps, dit Tchoû-hî, est le *tse*; celui de l'été : le *yoh*; celui de l'automne : le *tchâng*, et celui de l'hiver; le *tching*. »

Ces sacrifices ont été offerts : aux princes [1] et aux anciens Rois [2].

— Tous ces ancêtres, disent les grands, qui sont représentés (dans les sacrifices périodiques) par leur esprit,

Vous promettent une longue vie, [3] et des félicités sans bornes.

5. L'esprit de vos ancêtres est descendu près de vous [4];

Il vous apporte de nombreuses félicités.

Les populations de votre empire sont simples et sincères.

Elles ont chaque jour, pour leur usage, une boisson et une nourriture suffisantes.

Le peuple des cent tribus aux cheveux noirs,

Est partout comme une image de vos propres vertus.

6. Comme (chaque mois) la lune a son croissant;

Comme (chaque jour) le soleil monte sur l'horizon (sans jamais arrêter sa course);

Puisse votre vie égaler la durée de la montagne méridionale (*Nân-chân*) [5] !

Qu'aucune des misères humaines ne l'atteigne! qu'elle ne décline jamais !

Qu'elle soit comme les feuilles du pin et du cyprès qui sont toujours vertes et luxuriantes !

Alors vous ne pourrez manquer de vivre perpétuellement heureux [6].

1. *Héou-tsih*, qui fut le surintendant de l'agriculture sous le règne de l'empereur Chûn (2250 avant notre ère), et ses descendants.

2. Woû-Wâng, Tchêou Koâng, Wên-Wâng, etc.

3. Le texte porte : *Wân chéou*, « dix mille années ». C'est l'expression encore usitée en Chine pour souhaiter une longue vie à l'empereur.

4. Tching Kang-tching a dit sur ce vers : « Dans les cérémonies religieuses que l'on pratique au temple des ancêtres, les Esprits s'y rendent présents (*Koueï chin tchu i*). »

5. Voir la note 1, section IV, chant V

6. Khoûng Ying-ta a fait les observations suivantes sur cette pièce de vers : « Celui qui en est l'auteur y a exprimé des actions de grâces rendues par les inferieurs à leur supérieur (le souverain), c'est-à-dire que, c'est un des ministres ou serviteurs du prince qui l'a composée. Il chante les belles qualités du prince; il dit que « le Ciel le protége », que les Esprits (*chin*) lui prêtent leur concours; que (le Ciel et les Esprits) le comblent de bonheurs et de prospérités. Ce sont les ministres placés au-dessous du prince qui rendent grâces à leur supérieur. »

CHANT VII.

(Thsâi-wêï. En six strophes, chacune de huit vers. Genre élevé.)

Argument. — Dès l'époque où la Chine fut constituée en État civilisé, plus de deux mille ans avant notre ère, elle eut à se défendre contre les peuplades barbares qui l'entouraient, surtout du côté du nord. Les souverains chinois envoyaient donc tous les ans des troupes sur leurs frontières septentrionales pour garder ces mêmes frontières. Ces troupes étaient remplacées annuellement. Le *départ* pour les frontières du nord avait lieu au commencement du printemps; et le *retour* ne se faisait que lors de l'arrivée des nouvelles troupes. C'est ce qui est dépeint dans ce chant. Officiers généraux envoyés pour garder les frontières contre les excursions des Tartares.

1. Le moment est venu où l'on cueille la plante *Wêï*, où l'on cueille la plante *Wêï* [1].

La plante *Wêï* commence à sortir de terre.

Elle nous avertit que c'est le temps de notre retour; elle nous avertit que c'est le temps de notre retour.

L'année aussi arrive à la fin de sa course (elle va, comme nous, finir son temps).

Nous nous sommes séparés de nos habitations, nous nous sommes séparés de nos familles,

A cause des *Hien-yun* (tribus barbares des frontières du nord).

Cependant, sans prendre de repos, nous devons rester à notre poste,

A cause des tribus barbares *Hien-yun* (qui menacent nos frontières du nord).

2. Le moment est venu de cueillir la plante *Wêï*; de cueillir la plante *Wêï*.

C'est aussi le moment où la plante *Wêï* est encore tendre et flexible.

Elle nous avertit que c'est le temps de notre retour; elle nous avertit que c'est le temps de notre retour.

Notre cœur aussi s'afflige de rester si longtemps absents.

Dans sa douleur il ne peut s'empêcher de manifester ses sentiments.

Alors il éprouve tantôt comme une faim, tantôt comme une soif ardentes.

Mais nous, soldats chargés de défendre les frontières [2], notre tâche n'est pas encore achevée.

Et nous n'avons pas même un exprès que nous puissions charger d'aller demander notre remplacement.

1. Voir la note sur le chant III. Partie I, section II.
2. *Chù*. On donne ce nom, en Chine, de temps immémorial, aux troupes chargées de garder les frontières.

3. C'est le moment de cueillir la plante *Wêï*, c'est le moment de cueillir la plante *Wêï*.

Mais cette plante se durcit déjà, arrive à sa maturité.

Elle nous dit que l'époque du retour (dans nos familles) est arrivée; elle nous dit que cette époque de retour est arrivée.

L'année aussi est arrivée au moment où le soleil s'arrête dans sa carrière [1].

Les affaires de l'empereur n'étant pas encore assurées;

Nous devons, sans prendre de repos, rester à notre poste.

Cependant notre cœur, accablé de tristesse, nous rend malades.

Notre abattement est arrivé à tel point que nous n'aurions plus la force de retourner (dans nos familles).

4. Quelles sont ces fleurs abondantes qui frappent nos regards?

Ce sont les fleurs de l'arbre *Tchâng* (le poirier) [2].

Quels sont ces chars de guerre que l'on aperçoit au loin?

Ce sont ceux des généraux qui commandent l'armée.

Et ces attelages à quatre chevaux qui les conduisent,

Comme ils sont vigoureux et ardents!

Oserait-on, en les voyant, penser à se retirer dans sa famille?

Dans une seule lune, on peut gagner trois batailles.

5. Ces attelages sont de quatre chevaux attelés de front.

Que ces quatre chevaux sont ardents et vigoureux!

Ce sont des généraux qui sont sur les chars,

Et ce sont des soldats qui forment leur escorte.

Ces quadriges marchent en ordre de bataille.

Les arcs sont ornés d'ivoire à leurs extrémités, et les carquois sont recouverts de peaux de Yû [3].

1. En chinois : *yâng tchi*. C'est le solstice d'hiver à la dixième lune chinoise.
2. Voir la note, partie I, section II. chant. 5. Le poirier mâle se nomme *tchâng* ou *thâng*, et le poirier femelle qui porte des fleurs : *ti*.
3. « Le *Yû*, dit Tchoû-hî, est un animal qui ressemble au porc. Il est aquatique; on en trouve dans la mer

Se passerait-il un jour sans qu'une bataille soit engagée ?

Les Hièn-Yûn sont d'une approche difficile, mais prompts à combattre.

6. Quand nous sommes venus ici pour garder les frontières,

Les saules laissaient tomber leurs branches verdoyantes [1].

Maintenant que le moment est arrivé de penser (à retourner dans nos familles),

La neige tombe en abondance,

Et la route que nous avons à faire est longue à parcourir.

Nous souffrons de la soif et de la faim (par manque de provisions).

Notre cœur est accablé de douleur;

Et personne ne connaît nos souffrances [2].

Observations. Voici l'opinion de Fàn Tchou-i sur cette pièce de vers :

« Quoique l'auteur de la *Préface* indique cette pièce comme étant du temps de Wên-Wâng, en général, la pièce qui commence par les mots *Thiên-pào* (la sixième) ainsi que celles qui la précèdent ; la pièce qui commence par les mots *Thsâi-weî* (celle-ci même), ainsi que celles qui la suivent, sont du temps de Wên-(Wâng) et de Woû-(Wâng, son fils). Tous les vers chantés dont les strophes ont été mises en musique, il convient de les placer du temps de Wên et de Woû, » (c'est-à-dire entre 1130 et 1114 avant notre ère).

orientale. Sa peau est tachetée de raies sur le dos, sous le ventre elle est verdâtre. On peut s'en servir pour recouvrir les carquois. »

1. C'était la saison du printemps.

2. Tching-tseù a dit, sur cette strophe : « Dans toute cette dernière strophe, l'auteur a exprimé jusqu'à l'excès, les sentiments de souffrance, de tristesse, d'amertume dont il était accablé; dans celles qui précèdent, on remarque bien les mêmes sentiments ; mais, quoiqu'il souffre de sa position, il ne s'en irrite pas ; quoiqu'il soit triste il peut encore dominer sa tristesse. »

CHANT VIII.

(*Tchoŭ-tchê. En six strophes, chacune de huit vers. Genre direct.*)

Argument. — Même sujet que le précédent.

1. J'ai fait sortir mes chars de guerre

Des pâturages où ils sont entretenus (avec leurs attelages).

C'est pour me conformer à l'ordre (que j'ai reçu) du fils du Ciel (l'empereur des Tchéou),

Que je les fais venir près de moi.

J'ai demandé le cocher impérial [1] ;

Celui qui a été désigné pour me conduire.

Les affaires du souverain sont des plus urgentes;

Elles ne peuvent souffrir aucun retard.

2. J'ai fait sortir mes chars de guerre

Des pâturages où ils sont entretenus (avec leurs attelages).

J'ai fait préparer l'étendard nommé *Tchâo* [2].

J'ai fait placer l'étendard nommé *Mâo* [3],

Et l'étendard nommé Yû (sur lequel sont figurés neuf oiseaux de proie à ailes déployées).

Cet étendard, avec celui nommé *tchâo* (représentant six tortues et deux dragons) sont destinés à se déployer dans l'air (comme des aîles d'oiseaux).

Toutefois (pensant à la grave mission dont je suis chargé, comme général) j'éprouve de l'inquiétude et de la tristesse.

Et le cocher impérial (qui doit diriger mes équipages) succombe à la fatigue.

3. L'empereur à ordonné au général en chef des troupes [4],

D'aller établir son camp retranché dans la région du Nord [5].

Le général a fait partir les chars de guerre.

1. *Poŭ foŭ*. Ce cocher impérial est nommé *yù foŭ*, dans le *Tchéou li*, « Mémorial des Rites de la dynastie des Tchéou » rédigé par Tchéou-Koûng (voir *kiouan* 32, f° 39, de l'édition impériale). Il y en avait pour conduire les équipages de l'empereur sur les grandes routes d'autres pour conduire les chars de guerre et les chars de chasse ; et enfin d'autres pour « conduire les chars « des délégués impériaux envoyés en mission ». « Ces cochers étaient au nombre de vingt-deux de deuxième classe et de quarante de troisième classe. Ils avaient chacun à leur disposition trente-six bons chevaux. » (*Tchéou-li*. K. 28 f° 26).

2. Étendard carré sur lequel sont figurées six tortues : deux entourées de dragons.

3. Cet étendard est composé de plusieurs houppes de queues de buffles pendantes au bout l'une de l'autre et attachées en haut d'une lance. Il est figuré, comme le précédent, dans l'édition impériale du *Chi-King*.

4. Il y a dans le texte chinois : *Nân-tchoŭng*. « C'était du temps des Tchéou, le nom que l'on donnait à un « général en chef », aujourd'hui : *Tá-tsiâng*. » (Tchoŭ-hî). Ce nom de *Nân-tchoŭng*, signifie : « le second du midi », c'est-à-dire « le second de l'empereur », parce que le « midi » : *nân*, désignait alors l'empereur métaphoriquement, à cause que ses appartements étaient situés dans *l'aile méridionale* de ses palais, etc. *Nân-mien*, littéralement « visage tourné au sud », désigne encore aujourd'hui « l'empereur de Chine », au figuré.

5. « Dans l'endroit où est située *Ling-tcheou*, département de *Ning-hia*, province de *Kan-souh*. Ici, ce sont les habitants du pays qui parlent, dit un commentateur Tsiang Ti-seng.

L'étendard aux onze dragons [1], et l'étendard aux tortues avec des dragons [2],

Se déploient brillants dans les airs.

Le fils du Ciel (l'empereur) m'a ordonné d'aller établir mon camp fortifié à *Sŏh-fâng*, (dans la région du Nord, a dit le général en chef) ; »

C'est un homme brillant et énergique, le général en chef [3].

Les (barbares) *Hièn-yùn* seront vaincus et mis en déroute.

4. Lorsque antérieurement j'allai faire mon expédition de guerre,

Les champs de millet étaient en pleine floraison.

Maintenant que je suis préoccupé de mon retour,

La neige qui tombe a rendu les chemins impraticables.

Cependant les affaires de l'empereur sont des plus importantes,

Et ne permettent pas de penser à prendre du repos.

Qu'arriverait-il si je me préparais à effectuer mon retour ?

Je crains de ne pas remplir ainsi, dans toute leur étendue, les instructions inscrites sur cette tablette en bambou [4].

5. L'espèce de sauterelle, de couleur verte, nommée *Thsào-tchoûng* (l'insecte des roseaux) fait entendre son cri : *yâo yâo*.

L'espèce de sauterelle nommée *Feou-tchoûng* (l'insecte des tertres) s'avance en sautillant (*Yŏh yŏh*).

N'ayant pas encore vu leur seigneur et maître,

Les épouses sont tristes et leur cœur semble succomber au chagrin.

Mais lorsque nous aurons revu notre seigneur et maître (disent-elles) :

Notre cœur alors reprendra du calme [5].

C'est un homme brillant et énergique, le second de l'empereur (le général en chef);

Où est-il maintenant ? Il est (sans doute) allé combattre les barbares occidentaux (*Sî-joûng*) !

6. Au printemps les jours deviennent de plus en plus longs.

Les plantes et les arbres s'enrichissent de verdure.

L'oiseau jaune nommé *Tsâng-kêng* module son chant *Kiâï Kiâï* [1].

Nous cueillons la plante nommée *Fân* [2], qui est d'une grande abondance.

On s'informe des chefs ennemis que l'on dit avoir été faits captifs, ainsi que beaucoup de leurs troupes.

Ne parle-t-on pas aussi du retour de nos propres troupes ?

Le brillant et héroïque second de l'empereur (le général en chef) a vaincu et pacifié les barbares *Hièn-yun* [3].

CHANT IX.

(*Thî-toû. En quatre strophes, chacune de sept vers. Genre direct.*)

Argument. — Même sujet que le précédent.

1. Il y a un arbre qui croît solitaire; c'est le *Toû* (espèce de pêcher).

1. *Khî.* Cet étendard qui est figuré dans l'édition impériale du *Chî-King*, représente onze dragons.

2. *Tchâo.* C'est le même dont il est question dans la note précédente.

3. *Nân-tchoûng*, le second de l'empereur.

4. Le texte chinois est beaucoup plus concis ; il porte : *Wéi thsèu kiên choû*; « timeo hujus tabulæ scripturam ». Tchoû-hî dit que cette tablette portant de l'écriture (*kien choû*) était le mandat ou diplôme (*kiài ming*) renfermant les instructions données au général en chef. Ces « tablettes en bambou » servaient alors, avant l'invention du papier, pour y tracer au stylet ou au pinceau, toute espèce d'écriture.

5. Ces vers (à l'exception du cinquième qui est modifié), se trouvent déjà dans le chant III, de la section II, *Tchâo Nân*. Seulement, comme le font remarquer quelques commentateurs chinois, entre autres Tchoû Koûng-tsien (édition impériale). Toutefois la situation n'est pas la même. Tchoû-hî l'explique ainsi : « Il est dit, dans cette strophe, que le général en chef étant parti pour aller réprimer des rebelles, ses femmes restées à la maison (*khî chĭh kiâ*) éprouvent un grand changement dans leur état, et pensent à lui constamment. Ne le voyant pas revenir, elles expriment ainsi leur tristesse, en ajoutant que lorsqu'elles l'auront revu leur cœur pourra se calmer alors. »

1. Voir la note 2. chant II, section I, *Tchêou nân*.

2. Cette plante a les feuilles minces ; on s'en sert pour nourrir les vers à soie qui viennent d'éclore. C'est peut-être la pimprenelle.

3. Les éditeurs de l'édition impériale du *Chî-King* intitulée : *Chî i tchĭh tchoûng*, disent sur cette pièce de vers : « Parmi les barbares extérieurs (*wâï î*) qui causent des inquiétude, à l'empire du milieu, il n'y a guère que ceux des frontières du nord-ouest. Ceux du nord (les *Pĕh-tî*) sont hardis, violents, mais pauvres ; ceux de l'ouest (*Sî-joûng*) sont riches, mais ni violents, ni hardis. Quand ils s'allient, se liguent ensemble, alors ils peuvent causer beaucoup de troubles et de confusion. C'est pourquoi lorsqu'on désire mettre à la raison les *Hiên-yùn* du nord on doit commencer par attaquer les *Sî-joûng*, de l'ouest. Alors on empêche par la crainte, les *Hiên-yùn* de rechercher leur alliance » etc. Ils expliquent ensuite

Il est beau à voir et ses fruits sont bien succulents.

Les affaires de l'empereur ne peuvent pas être perdues de vue.

Les jours se succèdent continuellement pour nous.

Nous sommes arrivées à l'époque de l'année où le soleil s'arrête [1].

Le cœur des femmes (de l'époux absent) est accablé de douleur.

L'époque du retour de son expédition n'est-elle pas arrivée?

2. Il y a un arbre qui croît solitaire : c'est le *Toù* (espèce de pêcher.)

Ses feuilles sont vertes et abondantes.

Les affaires de l'empereur ne peuvent pas être perdues de vue.

(Pendant ce temps) notre cœur est accablé de chagrins.

Tous les arbres ont encore d'abondantes feuilles;

Mais le cœur des femmes (de l'époux absent) est accablé de chagrins.

L'époque du retour de son expédition n'est donc pas encore arrivée !

3. Quand on a gravi la montagne septentrionale,

On dit que l'on y cueille le *Khi* [2].

Les affaires de l'empereur ne peuvent pas être perdues de vue.

Tristes aussi sont maintenant nos pères et mères.

Nos chars construits en bois de santal (*thân*) se détériorent.

Les chevaux d'attelages dépérissent.

Le retour du chef de l'expédition ne doit pas être éloigné.

4. Que les corbeilles et les caisses se remplissent; que les bagages arrivent !

Nos cœurs attristés succombent de chagrins.

que ce fut là le motif qui décida l'empereur des Tchêou, dont il est question dans ce chant, à envoyer son général, établir son quartier général à *Söh-fâng*, dans la province actuelle de *Kan-souh*.

Les *Hièn-yûn*, dont il est question dans les chants VII et VIII, étaient des ancêtres des Turcs actuels, dont ils parlaient la langue.

1. Au solstice d'hiver qui arrive dans a dixième lunaison chinoise.

2. Espèce de saule dont le bois est amer, et sert à préparer des médicaments que les Chinois nomment *khêou-khì*. Tchoû-hì dit, toutefois « qu'à la fin du printemps on peut le manger » (sans doute les jeunes pousses).

L'époque fixée pour le retour, qui est écoulée, serait-elle (considérée comme) non arrivée ?

Les souffrances que nous éprouvons deviennent trop grandes.

Nous avons consulté tous les sorts;

Ils ont été unanimes à nous annoncer un prochain retour.

Le maître de l'expédition est donc sur le point d'arriver.

SECTION DEUXIÈME PEH HOA.

CHANT I.

(*Yû li. En six strophes, dont trois strophes de quatre vers chacune, et trois de deux vers. Genre élevé et genre direct.*)

Argument. — On célèbre dans ce chant les préparatifs d'un festin.

1. Des poissons sont venus successivement se prendre dans les nasses en bambous ;

Ce sont les poissons (que l'on nomme) *Tchâng* et *Châ* [1].

L'homme éminent [2] (qui traite ses convives) a du bon vin à leur offrir ;

Il est excellent et en grande quantité.

2. Des poissons sont venus successivement se prendre dans les nasses en bambous.

Ce sont les poissons (que l'on nomme) *Fâng* et *Li* [3].

L'homme éminent (qui traite ses convives) a du bon vin à leur offrir ;

Il est excellent et en grande quantité.

1. *Le Tchâng*, dit Tchoû-hì, est un poisson qui a les côtés de la tête de couleur jaune; sa tête ressemble à celle de l'hirondelle; son corps a une forme large et très-allongée. C'est un des plus grands poissons et des plus vigoureux; il fait des sauts comme en volant. » « Le *Châ*, dit le même commentateur est un petit poisson effilé, que l'on nomme aussi *Châ-thô*. Il a pour habitude de lancer du sable par la bouche, » (c'est ce qui lui a fait donner le nom de *Châ* qui est celui du sable.)

2. *Kiûn-tseù*. « par cette qualification, dit Tchoû-hì, l'auteur du chant désigne le « maître de maison » *Tchou-Jîn*. »

3. Un commentateur dit que le poisson, nommé *Fang*, a la tête petite et le corps grand. (Voir *Koüe foûng*, sect. I, chant X, note 9.)

Le poisson nommé *Li*, est aussi nommé *Hĕ-yû* « poisson noir. » Tchoû-hì l'identifie avec le *Thoûng*, qui est du genre de la *blennie*.

3. Des poissons sont venus successivement se prendre dans les nasses en bambous ;

Ce sont les poissons (que l'on nomme) *Yèn* et *Li*.

L'homme éminent (qui traite ses convives) a du bon vin à leur offrir ;

Ce vin est excellent et en grande quantité.

4. Les biens qu'il possède (l'homme éminent), sont nombreux ;

Mais il en use avec ménagement.

5. Les biens qu'il possède sont de bons produits ;

Mais il sait aussi les conserver en ordre.

6. Les biens qu'ils possède sont riches et abondants ;

Il sait aussi en faire usage dans les circonstances.

CHANT II.

(*Nan yèou Kia yù. En quatre strophes; chaque strophe de quatre vers. Genre élevé.*)

Argument. — Sujet analogue au précédent.

1. Dans la région méridionale [1] il y a le poisson (que l'on nomme) *Kia* [2] ;

Ce poisson se pêche avec des filets de bambou en forme de corbeille.

L'homme éminent (qui traite ses convives) a du vin à leur offrir ;

Les hôtes distingués qu'il attend seront reçus avec de la musique

2. Dans la région méridionale il y a le poisson nommé *Kia*.

Ce poisson se pêche avec des nasses plongées dans l'eau.

L'homme éminent (qui traite ses convives) a du vin à leur offrir ;

Les hôtes distingués qu'il reçoit sont accueillis avec les plus grandes démonstrations de joie.

3. Dans la région méridionale se trouve l'arbre aux branches pendantes et flexibles [3].

Des fruits, en forme de courge, au goût sucré, y sont suspendus.

1. « Cette région, dit Tchoû-hî, est celle située entre la rivière nommée *Hàn* et le fleuve *Kiâng*.

2. « Le poisson nommé *Kiä* est véritablement la carpe, (*lì*) dit Tchoû-hî; il a une forme arrondie avec des écailles ; sa chair est très-belle et d'un excellent manger. »

3. *Kiêou-mouh.*

L'homme éminent (qui traite ses convives) a du vin à leur offrir ;

Les hôtes distingués qu'il accueille avec tant de distinction en sont vivement touchés.

4. Les petites tourterelles, à la queue courte [1], agitent leurs ailes pour s'envoler.

Elles ne cessent de circuler dans leurs joyeux ébats.

L'homme éminent (qui traite ses convives) a du vin à leur offrir ;

Les hôtes distingués qu'il reçoit avec tant de prévenances en sont vivement touchés.

CHANT III.

(*Nan chan yèou thai. En cinq strophes, chacune de six vers. Genre élevé.*)

Argument. — Le chef de maison célèbre les mérites de son convive.

1. Sur les montagnes méridionales croît la plante (nommée) *Thâï* [2].

Sur les montagnes septentrionales se développe la plante nommée *Lâï* [3].

Que l'homme éminent (qui est mon hôte) n'éprouve jamais que de la satisfaction ;

Il est le plus ferme soutien, la base fondamentale des familles princières (*pang kia*) [4].

Que l'homme éminent (qui est mon hôte) n'éprouve jamais que de la satisfaction !

Que sa vie soit longue et sans limites !

2. Sur les montagnes méridionales croissent les mûriers (*Sang*) ;

Sur les montagnes septentrionales croissent les peupliers (*yang*).

Que l'homme éminent (qui est mon hôte) n'éprouve jamais que de la satisfaction !

Il est la lumière des familles princières ;

1. *Tchôuï*. Le commentateur Tchoû-hî remarque que l'on ne saisit pas bien le sens de ces premiers vers du genre élevé (*hîng*).

2. *Thâï* signifie proprement un « tertre en terre élevé » d'où l'on découvre au loin. Ici, dans ce vers, les commentateurs chinois l'expliquent par *foû hiû thsào* : « herbe ou plante barbue », et « *Sô thsào,* » « roseau barbu. » (Tchoû-hî.)

3. « *Lâï*, dit le même commentateur, est une plante dont les feuilles odorantes peuvent se manger. » Un autre ajoute que par les dénominations de « montagnes méridionales » et « montagnes septentrionales », l'auteur du chant a voulu désigner les limites du territoire de l'empire des Tcheoû. »

4. Par *Kiûn-tsèu* l'auteur désigne ici son hôte (*Pin Khé*). » (Tchoû-hî.)

Que l'homme éminent (qui est mon hôte) n'éprouve jamais que de la satisfaction !

Que sa vie soit longue et sans limites !

3. Sur les montagnes méridionales croît l'arbre (nommé) *Ki*[1].

Sur les montagnes septentrionales croît le pêcher (*Li*).

Que l'homme éminent (qui est mon hôte) n'éprouve jamais que de la satisfaction !

Il est le père et la mère du peuple.

Que l'homme éminent (qui est mon hôte) n'éprouve jamais que de la satisfaction !

Ses mérites et ses vertus ne peuvent être assez célébrés.

4. Les montagnes méridionales sont couvertes d'arbres (nommés) *Khao*[2].

Les montagnes septentrionales sont couvertes d'arbres (nommés) *Nièou*[3].

Que l'homme éminent (qui est mon hôte) n'éprouve jamais que de la satisfaction !

Comment la longue vie que présage la proéminence de ses sourcils ne se réaliserait-elle pas ?

Que l'homme éminent (qui est mon hôte) n'éprouve jamais que de la satisfaction !

Ses mérites et ses vertus éclatantes ne peuvent être trop célébrés.

5. Les montagnes méridionales produisent l'arbre (nommé) *Khêou*[4].

Les montagnes septentrionales en produisent un autre (nommé) *Yù*[5].

Que l'homme éminent (qui est mon hôte) n'éprouve jamais que de la satisfaction!

Pourquoi n'arriverait-il pas à porter sur son visage vénérable les signes d'une extrême vieillesse!

1. Cet arbre ressemble au saule. On emploie son fruit en médecine.

2. « C'est l'arbre nommé *hòa* des montagnes (*chàn hòa*) .»(Tchoû-hî.) Cet arbre produit une gomme qui ressemble à du vernis. Ses feuilles ont une odeur fétide.

3. Le *nièou* est un arbre qui croît dans les terrains marécageux, ayant les feuilles pointues, de couleur blanche ; l'écorce de l'arbre est rouge et son bois qui forme beaucoup de courbures est très-propre à faire des arcs.

4. « L'arbre *Khêou*, que l'on nomme aussi l'arbre à miel arrivé à toute sa croissance, dit Tchoû-hî, ressemble au peuplier blanc; les fruits qu'il donne se produisent à l'extrémité de ses branches; les plus gros ressemblent à l'index de la main, ayant plusieurs pouces de long, une saveur sucrée, il mûrit à la huitième lune. »

5. Cet arbre se nomme aussi *Koù-thsieôu*, « le *thsieôu* amer. » Sa tige ressemble à celle du pin, et ses feuilles sont comme celles du cyprès.

Que l'homme éminent (qui est mon hôte) n'éprouve jamais que de la satisfaction !

Et que sa vieillesse heureuse et tranquille soit entourée des plus grands soins !

CHANT IV.

(Louh Siào. En quatre strophes, chacune de six vers. Genre élevé.)

Argument. — Les princes vassaux se rendent à la cour de l'empereur (*thiên-tsèu*). L'empereur les reçoit en leur donnant un festin accompagné de chants et de musique.

1. Comme cette plante (nommée) *Siào*[1] semble grandir !

La rosée, en tombant, l'humecte et la fertilise.

J'ai enfin le plaisir de vous voir, princes éminents[2] !

Je puis donc vous exprimer les sentiments que mon cœur éprouve (en vous recevant) !

Nous allons pouvoir nous livrer à la joie en buvant; rire et discourir tout à notre aise[3] !

C'est l'occasion de nous délasser par des chants accompagnés de musique !

2. Comme cette plante (nommée) *Siào* semble grandir !

La rosée, en tombant goutte à goutte, l'humecte et la fertilise.

J'ai enfin le plaisir de vous voir, princes éminents ;

Vous êtes l'honneur et la gloire (de l'empire) ; vous en représentez l'éclat.

Vos vertus et vos mérites ne se terniront jamais ;

Et vous les conserverez purs pendant une longue vie.

3. Comme cette plante (nommée) *Siào* semble grandir !

La rosée, en tombant goutte à goutte, l'humecte et la fertilise.

J'ai enfin le plaisir de vous voir, princes éminents !

N'est-ce pas le moment de nous livrer à la joie, de nous traîter comme des frères ?

Il convient d'agir comme entre frères aînés et

1. Espèce d'armoise.

2. « *Kiŭn-tsèu*. L'empereur s'adresse aux princes vassaux qui lui rendent leur visite d'usage.

3. *Yên siào yù hi.*

comme il convient entre frères cadets (qui sont tous de la même famille).

N'est-ce pas la pratique du bien et les mérites qui donnent le plus de joie et de contentement?

4. Comme elle paraît grandir, cette plante nommée) *Siāo!*

La rosée qui tombe goutte à goutte la rend plus épaisse et plus abondante.

J'ai enfin le plaisir de vous voir, princes éminents!

Le moment est venu de faire attacher les courroies et les rênes (à vos chevaux), d'entendre le son des sonnettes pendantes (*tchoûng tchoûng*);

Ces sons, *hô*, *lûn* [1], qui produisent une harmonie semblable au chant des oiseaux [2].

Que des milliers de félicités soient avec vous.

CHANT V.

(*Tchān loú. En quatre strophes, chacune de quatre vers. Genre élevé.*)

Argument. — Même sujet que le précédent.

1. C'est en grande abondance que la rosée tombe (sur la terre);

Il n'y a que la chaleur du soleil qui puisse la dessécher.

C'est le moment de se reposer et de boire, à la faveur de la nuit, quelques coupes de vin;

Car si nous ne buvons pas à pleines coupes, (en chantant) nous ne pourrons pas retourner (à notre demeure).

2. C'est en grande abondance que la rosée descend (sur la terre);

Elle s'est fixée sur les herbes touffues.

C'est le moment de se reposer à couvert, de boire, à la faveur de la nuit, quelques coupes de vin.

Étant dans les appartements intérieurs de ma demeure, nous devons conserver un maintien parfait.

3. C'est en grande abondance que la rosée descend (sur la terre).

Elle s'est fixée sur les saules et les plantes épineuses [3].

1. « Ceux qui sont produits au siége du cocher sont les sons *hô;* ceux qui sont produits au mors et à la bride des chevaux sont les sons *lûn.* » (Tchoû-hi).
2. *Yoûng yoûng.*
3. *Tsái pi khi, kïh.*

Princes éminents [1] et d'une fidélité manifeste à tous;

Vous conserverez dans notre festin un maintien digne de vous.

4. Les arbres (nommés) *Thoûng*, et ceux qui sont (appelés) *Yi* [2],

Conservent toujours entre eux un ordre régulier.

Pourquoi, ô vous, princes éminents, qui êtes tous comme des frères,

Ne conserveriez-vous pas entre vous beaucoup de décence et de dignité?

SECTION TROISIÈME.

CHANT I.

(*Thoûng-Koûng. En trois strophes, chacune de quatre vers. Genre direct.*)

Argument. — L'empereur traite dans un festin les plus méritants des princes feudataires, et leur fait présent d'arcs et de flèches.

1. J'ai des arcs à bois rouge avec leur corde tendue; j'en ai à corde détendue.

Ceux-ci, je les ai mis en réserve pour les offrir en présent.

Lorsque je reçois des hôtes distingués par leurs mérites éminents,

Je me fais un plaisir de les leur donner.

Les cymbales et les tambours sont prêts (pour le concert).

Tout est disposé pour bien traiter mes hôtes.

2. J'ai des arcs à bois rouge, avec leur corde tendue: j'en ai à corde détendue.

Ceux-ci, je les tiens en réserve pour les offrir en présent.

Lorsque je reçois des hôtes distingués par des mérites éminents,

Je me fais un plaisir de les leur donner.

Les cymbales et les tambours sont prêts (pour le concert).

1. *Kièn yùn Kiûn-tsèu.* Tchoû-hi dit que par la qualification de *Kiûn-tsèu*, « hommes sages, éminents », l'auteur du chant désigne les princes feudataires, les hôtes du souverain.
2. Le *thoûng* est un grand arbre qui produit des fruits oléagineux; son bois est propre à faire des instruments de musique. Les Chinois le considèrent comme un arbre des plus élégants. Le *yì* a un bois dur que l'on emploie dans les ameublements.

Tout est disposé pour traiter (mes hôtes) avec les plus grands honneurs.

3. J'ai des arcs à bois rouge avec leur corde tendue ; j'en ai à corde détendue.

Ceux-ci, je les garde dans leur fourreau.

Lorsque je reçois des hôtes distingués par des mérites éminents,

Je me fais un plaisir de les leur offrir.

Les cymbales et les tambours sont tout prêts (pour le concert).

Le vin est versé aux convives à pleines coupes.

CHANT II.

(Tsîng tsîng. En quatre strophes, chacune de quatre vers. Genre élevé et comparatif.)

Argument. — Sujet semblable au précédent.

1. Elle a une végétation luxuriante, la plante (nommée) *Ngô* [1] ;

Elle croît sur les versants escarpés des montagnes.

Lorsque j'ai le plaisir de recevoir un hôte distingué par ses mérites,

Je le traite avec joie, en observant les règles des convenances.

2. Elle a une végétation luxuriante, la plante (nommée) *Ngô* ;

Elle croît dans les îles escarpées et au milieu des marais.

Lorsque j'ai le plaisir de recevoir un hôte distingué par ses mérites,

J'en éprouve une grande joie dans mon cœur.

3. Elle a une végétation luxuriante, la plante (nommée) *Ngô* ;

Elle croît sur le versant des collines escarpées.

Lorsque j'ai le plaisir de recevoir un hôte distingué par ses mérites,

J'en éprouve une plus grande joie que si je recevais en présent cent groupes de cinq coquilles précieuses [2].

1. C'est une plante dont les tiges se mangent comme du céleri.

2. *Sĭh ngô pĕh phêng.* « Anciennement, dit Tchoû-hî, les valeurs précieuses étaient des coquillages précieux (*péï*) ; cinq de ces coquillages formaient un *phêng.* »

Ce dernier terme est représenté dans l'écriture chinoise, par la figure de « deux lunes associées », qui ne désigne plus maintenant que des amis : *socius, collega, amicus, condiscipulus.* (Bas.)

4. Elle suit le cours de l'eau, la nacelle en bois de saule ;

Tantôt elle s'enfonce dans les vagues, tantôt elle flotte à la surface des flots [1].

Lorsque j'ai eu la satisfaction de recevoir dans ma demeure mon hôte éminent (échappé à tout danger),

Mon cœur tranquillisé en a éprouvé alors une grande joie.

FIN DES CHANTS CORRECTS DE SIAO-YA.

NOTA. *La traduction de cette partie est due, jusqu'ici, à M. G. Pauthier ; les chants qui suivent ont été traduits d'après la version latine du P. Lacharme.*

CHANT III.

Argument. — Après les empereurs Tchang-ouang et Kang-ouang la dynastie des Tcheou penchait vers sa ruine. Le septième descendant du dernier fut un prince cruel qui fut chassé par les siens et obligé de chercher un asile dans le pays de Tchi. Pendant ce temps les barbares marchèrent contre ses États, et son fils qui devait lui succéder, envoya contre eux le général Tug-ki ou Ki-fou, qui fut vainqueur dans cette lutte ; cette ode célèbre sa gloire ; on dit qu'il l'a composée lui-même.

Au sixième mois de la lune le temps du repos n'est pas arrivé ; le travail chauffe, et les chars de guerre sont prêts ; les chevaux des quadriges sont beaux et forts ; les soldats sont déjà munis de leur costume ordinaire [2]. Les barbares Hienyun ont combattu contre nous, et, grâce à leur vaillance, nous ont réduits aux dernières extrémités ; mais l'empereur a envoyé contre eux ses valeureux soldats, et a ramené la victoire dans nos rangs.

Les chevaux des quadriges, à la robe noire, luttent entre eux à forces égales ; leur pelage est de la même couleur.

Ils ont appris à obéir au frein, et leur bouche est sensible. A l'époque de l'année où la lune revient pour la sixième fois nos vêtements sont achevés ; et, portant tous le même costume, nous avons fait pendant le jour une longue route.

L'armée de l'empereur s'est avancée contre les

1. *Tsäï tchin, tsäï féou.*

2. Les vêtements des soldats sont d'une seule couleur, leurs souliers blancs, et leurs bonnets de cuir rouge.

barbares, et lui a prêté son heureux concours.

Les chevaux des quadriges, gras et de haute taille, sont d'un bel aspect, et obéissent au frein qui les guide. Nous avons combattu quelque temps contre les barbares Hien, et nos armes se sont signalées par la défaite des rebelles. Nous avons observé avec soin la discipline, et, grâce à l'activité mise dans nos opérations, la paix est rétablie et assurée dans l'empire.

Les barbares Hien-yuu se sont jetés sottement sur les pays de Tsiao-hou, ont dévasté les Hao-fang, et se sont avancés jusque sur les terres du Keng-yang. C'est pour cela que nos étendards se sont levés, ornés de peintures qui représentent divers oiseaux; nos drapeaux resplendissent au loin, étincelants de dorures; dix grands chariots précèdent l'armée, et montrent le chemin aux soldats.

Les chars de guerre sont d'un travail parfait de quelque côté qu'on les regarde. Les chevaux des quadriges sont vigoureux, ils savent obéir au frein qui les guide. Nous avons combattu contre les rebelles Hien-yun et, après leur soumission, nous sommes arrivés au pays de Tai-yen; nous étions commandés par Ki-fou, aussi habile dans les lettres que dans l'art des combats. C'est celui que devraient se proposer pour modèle les hommes de tous les pays.

Le général Ki-fou rentré dans ses foyers se livre à la joie des festins; heureux et beau, il se réjouit d'être l'objet de tous les égards. Nous sommes revenus du pays de Hao, et voilà bien longtemps que nous étions partis. Aussi nous vidons nos coupes de vin avec nos nombreux amis; nous faisons rôtir la chair de tortue, et nous préparons un plat avec le poisson cyprin hâché en menus morceaux. Mais qui occupe à table la place d'honneur? C'est Tchang-tchong qui se fait remarquer entre tous par son respect envers ses parents, et sa soumission à l'autorité de ses frères aînés.

Chant IV.

Argument. — Éloge de Fang-chou.

La laitue auvage se trouve dans les champs nouvellement défrichés, dans ceux qui sont labourés et cultivés depuis deux ans, et ceux qui viennent pour la première fois d'être sillonnés par a charrue.

Le général Fang-chou donne ses soins à l'art de la guerre; il conduit trois mille chariots; ses soldats sont vaillants et capables de repousser toujours l'ennemi. Il part; les chevaux des quadriges ornés de crinières aux diverses couleurs, marchent avec le plus bel ordre; les chars de guerre teints de rouge portent des nattes de roseaux qui les entourent de tous côtés; les carquois sont faits avec des peaux de poissons; les chevaux portent de beaux colliers; leurs freins et les rênes qui les guident sont d'une grande richesse.

La laitue sauvage est cueillie dans le champ cultivé depuis deux ans, qui se trouve au milieu du village. Le général Fan-chou qui est préposé aux affaires de la guerre commande trois mille chariots; ses étendards brillent au loin; il s'avance à la tête de son armée; les roues des chars sont attachées avec des courroies entre la cées; huit grelots font retentir l'air de leur Trang-trang. Il se recouvre d'habillements magnifiques, insignes de son commandement. Des pierres précieuses dont la couleur verte ressemble à celle des poireaux ornent sa poitrine, et, en se choquant, font entendre leur *Tsang-tsang*.

L'oiseau Sun s'élance d'un vol rapide vers les nues; ensuite il descend avec bruit et s'arrête.

Le général Fang-chou conduit trois mille chars, et ses soldats sont vaillants et courageux pour repousser l'ennemi. A son départ les soldats montés sur les chars de guerre font résonner le tambour. Ils s'avancent par masses profondes; une colonne est forte de deux mille cinq cents soldats rangés en ordre de bataille; l'autre compte cinq cents soldats, et c'est à eux que le général transmet immédiatement ses ordres. Notre Fang-chou se fait remarquer par sa prudence et sa bravoure. Au signal du combat les tambours battent aux champs, et charment l'oreille de leurs roulements belliqueux. Quand sonne la retraite, ils sont plus retentissants.

Imprudents habitants du royaume de King-man, vous avez déclaré la guerre à un puissant État; mais le général Fang-chou, quoique d'un âge avancé, possède encore toute la vigueur de l'esprit et de l'intelligence. Il se met en marche, et les captifs supportent tout le poids de sa sévère justice et sont emmenés loin de leur pays : quelle quantité de chars pris sur l'ennemi! Ils sont si nombreux que le bruit de leur marche égale celui du tonnerre; elle inspire la terreur comme la foudre. Le général Fang-chou prudent et loyal, a

vaincu les barbares Hien-yun qui s'étaient révoltés, et leurs frères appelés Man-king, effrayés par ce désastre, viennent se livrer à la discrétion du vainqueur.

CHANT V.

Argument. — On célèbre ici le goût de l'empereur Suen-ouang [1] pour la chasse.

Nos chars sont solides. Nos chevaux se valent, les chevaux de nos chars sont gras ; les chevaux sont attelés ; et voici l'heure où nous allons partir vers l'orient.

Les chars de chasse sont d'un travail achevé, les chevaux de nos chars qui ont été bien nourris sont gras. La région du côté de l'orient est abondante en pâturages. Les chevaux sont attelés et voici l'heure où nous allons partir pour la chasse.

Celui qui est chargé d'organiser la chasse a fait choix d'hommes nombreux. Les étendards sont déployés, ils sont élevés en l'air. Dans la contrée de Gao on prend des bêtes fauves.

Les chevaux sont attelés aux chars qui s'avancent en ordre les uns à la suite des autres. Les princes avec leurs vêtements rouges et leurs souliers tissus de fils d'or se rassemblent à l'heure fixée. Tout se passe avec ordre.

Les chasseurs portent un anneau au [2] pouce gauche et se couvrent l'épaule et le bras d'une peau, et ils préparent les flèches qui s'adaptent bien à l'arc. Les archers et mes aides [3] sont prêts ; nous sommes ainsi assurés d'une chasse abondante.

Des chevaux bruns sont attelés aux chars ; ils vont sur les côtés ; les chevaux marchent en bon ordre, sans s'écarter. Dans un pays où règnent les lois, on ne les trangresse pas en chassant. On lance les flèches, et ce n'est pas en vain.

Les chevaux hennissants marchent en troupe ; les nombreux étendards brillent dans les airs. L'immense cellier de l'empereur n'est point rempli par le produit de la chasse, quoique d'autres aient cédé la leur.

Notre prince part pour un pays étranger ; le mouvement du départ excite un grand bruit ; mais nulle voix, nulle parole n'est entendue. Celui-là est vraiment sage, qui doit accomplir de grandes actions.

1. Sueu-ouang avait raffermi l'empire chancelant ; heureux à la guerre, il avait fait fleurir les arts de la paix ; tout lui obéissait dans ses États comme au dehors ; il recouvra les provinces perdues et les rendit obéissantes.

2. Les archers encore aujourd'hui portent un anneau au pouce gauche, ils s'en servent, lorsqu'ils bandent l'arc, pour amener la corde.

3. C'est l'empereur qui parle.

CHANT VI.

Argument. — Goût du prince Sueu-ouang pour la chasse.

A la faveur de ce jour nous adressons des prières à l'esprit suprême ; les chars de chasse ont reçu tous leurs apprêts ; les chevaux des quadriges sont bien repus, nous gravissons la montagne et nous poursuivons les bêtes féroces.

Le jour appelé Keng-ou est un jour heureux [1], et nous choisissons nos chevaux. Le gibier s'est formé en troupes nombreuses, les cerfs se sont réunis en grand nombre auprès de la rivière Tsi-tsu [2], qui est réservée aux chasses de l'empereur.

Nous fouillons du regard les champs placés sur les flancs escarpés des montagnes, et nous apercevons un troupeau de bêtes sauvages. Vite nous accourons, et bientôt nous arrêtons notre marche ; nous rencontrons ces bêtes par bandes de deux ou trois ; je suis environné de tous mes compagnons, et joignant nos efforts, nous amusons notre empereur en lui offrant le spectacle d'une active poursuite.

Je prépare mon arc et je place une flèche sur la corde bien tendue. Je vise tour à tour un jeune sanglier et un taureau sauvage, et je les étends à mes pieds, j'appelle ensuite mes amis à ma table, et nous arrosons ce mets d'un vin délicieux.

1. Le jour Keng-ou est le septième jour du six-centième cycle qui servit dans la suite à compter les années.

Ils avaient des jours heureux ou malheureux. Le jour dont le nom commençait par une des dix lettres appelées Kan était regardé comme un jour faste ; le lendemain était un jour néfaste.

2. Rivière de la province de Chen-si au nord de la rivière Ouei ; elle se jette dans le fleuve Hoang-ho.

CHANT VII.

Argument. — Le peuple reconnaissant célèbre les louanges de l'empereur Suen-ouang [1].

Les oies petites ou grandes font dans leur vol un *sou sou* répété avec leurs ailes retentissantes. Nous sommes allés au loin ; voyageurs, nous traînons une triste existence dans des lieux déserts. Notre sort à tous est digne de pitié ; qui ne plaindrait la condition de ceux qui sont privés de leurs parents, de celles qui ont perdu leur mari ?

La grande oie se repose dans son vol au milieu du lac ; pour nous qui cherchons un lieu de repos, nous sommes occupés à nous construire des maisons en terre ; mais quelles que soient nos fatigues, peut-être un jour pourrons-nous nous reposer.

La grande oie en volant gémit ; et dans ses gémissements répétés elle fait entendre son cri, *Kao-kao*. Celui qui l'emporte en sagesse, celui-là seul reconnaît que moi, qui chante ces vers, je suis accablé de tristesse. Celui qui est inexpérimenté, est seul à m'accuser, moi qui chante ces vers, d'ostentation et d'orgueil.

CHANT VIII.

Argument. — L'empereur ne peut dormir en attendant les rois qui viennent le voir.

Combien de temps s'est déjà écoulé ? Il n'est pas encore minuit. Quelles sont ces torches qui projettent leur lumière sous le portique ? Des hommes sages approchent, les grelots résonnent et font entendre un *Tsiang-tsiang* répété.

Combien de temps s'est déjà écoulé ? Il est plus de minuit ; le crépuscule n'est pas encore sur le point de paraître. Quelles sont ces torches qui projettent leur lumière douteuse sous le portique ? Des hommes sages approchent ; les grelots retentissent, et leur bruit me fait comprendre qu'ils ne sont pas loin.

Combien de temps s'est déjà écoulé ? le jour approche ; quelles sont ces torches qui projettent sous le portique une lueur blafarde ? Des hommes sages approchent, et leurs étendards brillent dans les airs.

1. La mauvaise administration de ses prédécesseurs avait forcé leurs sujets à se disperser ; par sa bonne et sage administration il les rappela dans leur patrie.

CHANT IX.

Argument. — Le poëte déplore le mauvais état de l'empire.

Les fleuves portent à la mer le tribut de leurs eaux, pour lui témoigner leur obéissance, de même que les rois se rendent près de l'empereur pour lui témoigner leur fidélité ; cette cérémonie, quand elle a lieu au printemps, s'appelle Tchao ; quand elle a lieu en automne, elle s'appelle Tsong. L'oiseau Sun, aux ailes rapides, s'élève dans les airs, puis il se repose. Nos frères qui habitent ce royaume, nos amis ne sont donc point touchés, hélas ! des troubles de l'empire ? N'ont-ils pas perdu leurs parents, qu'ils ne versent pas une larme sur le sort des leurs ? Les fleuves coulent à plein lit et roulent la masse de leurs eaux. L'oiseau Sun s'élève avec ses ailes rapides et plane au plus haut des airs. Les hommes qui violent les lois de la raison et de l'équité, quand nous réfléchissons à leur perversité, que nous soyons debout ou en marche, nous causent une profonde tristesse ; rien ne peut détourner notre chagrin, et nous ne pouvons oublier nos maux.

L'oiseau Sun, aux ailes rapides, décrit des cercles dans l'air ; de faux bruits circulent dans le peuple, et il n'est personne pour mettre un frein à la langue des impudents. Quant à vous, mes amis, veillez avec soin sur vous-mêmes ; les méchants et les médisants qui veulent vous mordre, se briseront contre votre vertu inattaquable.

CHANT X.

Argument. — Le poëte chante certains aspects de la nature.

La cigogne chante dans les neuf îles situées au milieu du lac, au loin sa voix retentit dans la plaine. Le poisson se cache dans le gouffre des eaux, il lui arrive aussi de vivre dans les lieux marécageux. Cet agréable jardin est planté d'arbres appelés Tan, dont les feuilles tombées couvrent le pied ; sur certaines montagnes se trouvent des pierres à aiguiser.

La cigogne chante dans les neuf îles situées au milieu du lac ; sa voix retentit jusqu'au ciel.

Le poisson vit dans les endroits marécageux, il en est aussi qui se cachent dans le gouffre des eaux. Cet agréable jardin est planté d'arbres appelés Tan, au pied desquels ont crû des mûriers. Sur certaines montagnes on rencontre des pierres propres à polir les pierres précieuses.

SECTION QUATRIÈME.

CHANT I.

Argument. — Plaintes des soldats contre leur général.

Tu n'ignores pas, ô Ki-fou [1], que je suis le bras droit de l'empereur, et que le soin de sa garde repose sur moi seul. Pourquoi m'appelles-tu dans ce lieu où m'attendent de nombreux travaux, où je ne pourrai goûter un instant de repos?

Tu n'ignores pas, ô Ki-fou, que je suis le bras droit de l'empereur, que je porte la lance pour veiller sur lui; pourquoi donc veux-tu me charger de si grands travaux, qui n'auront ni trêve ni fin?

Tu es insensé, ô Ki-fou, toi qui veux me soumettre à de si pénibles travaux. Ma mère privée des secours de mon bras se voit forcée à gagner elle-même le pain de chaque jour.

CHANT II.

Argument. — On veut retenir un hôte très-affectionné.

Que le poulain à la robe d'une blancheur éclatante mange les herbes tendres de mon jardin. Que ses pieds soient retenus par des entraves, et qu'il soit attaché avec la corde qu'il porte au cou. Cet homme doit passer ce jour avec nous; nous le retiendrons et il se remettra de ses fatigues.

Que le poulain à la robe d'une blancheur éclatante mange les fèves [2] de mon jardin. Que ses pieds soient retenus par des entraves, et qu'il soit attaché avec la corde qu'il porte au cou. Notre hôte doit passer la nuit avec nous, et il se récréera dans notre maison.

Ce poulain a une robe d'une blancheur éclatante. Prince, qui portez le titre de Kong, et toi, prince, qui portes le titre de Héou, réjouissez-vous à jamais; mais je souhaite qu'éloignant l'ambition de votre esprit, vous sachiez lui commander et en bannir toute idée de départ.

Le poulain blanc mange dans la vallée une botte d'herbes fraîches. Cet homme ressemble à une pierre précieuse. Mais, ô ami, ne compare pas tes discours à l'or et aux pierres précieuses, et que ton esprit ne s'éloigne pas de nous.

CHANT III.

Argument. — A la fin du règne de Sin-ouang, les habitants du pays soumis à de lourds impôts, et réduits à la misère, allèrent se mettre à la disposition de quelques petits rois et émigrèrent dans leurs États. Et comme ils trouvent dans leur nouvelle patrie des souffrances encore plus cruelles, ils songent à revenir chez eux.

Jolis oiseaux, au plumage doré, je vous en supplie, ne volez pas sur nos moissons, et ne mangez pas notre récolte. Les hommes de cette contrée nous traitent mal, aussi nous voulons retourner dans notre patrie auprès de nos parents.

Oiseaux dorés, ne volez pas autour de nos mûriers, ne mangez pas notre millet appelé Kao-leang. Les hommes de ce pays ne veulent point habiter avec nous; aussi nous allons revoir nos foyers et nos frères.

Oiseaux dorés, je vous en supplie, ne vous approchez pas de nos chênes, et ne vous nourrissez pas de notre millet. Les hommes de ce royaume repoussent notre société, et nous retournons vers nos vieux compagnons.

CHANT IV.

Argument. — Une tribu d'étrangers se plaint de ses alliés.

Je parcours les campagnes, et je façonne des planches avec de mauvais bois pour en faire des cloisons. A cause de mon alliance je viens te rendre visite, si tu refuses de me nourrir, je retournerai chez moi.

1. Le nom de Ki-fou était un titre honorifique dont aimait à se parer le général qui commandait les soldats armés.

C'est ainsi qu'il faut entendre ce titre appliqué au général Hig-ki. (Part. II, sect. III, chant. III.)

2. Les Chinois, encore aujourd'hui, nourrissent leurs chevaux de fèves, comme nous d'avoine; mais elles diffèrent beaucoup des fèves d'Europe et devraient plutôt s'appeler faséoles.

Dans les champs j'arrache l'herbe Tchou [1]. A cause de mon mariage je viens chez toi. Si tu ne peux m'offrir qu'une nourriture insuffisante, je songerai à retourner sur mes pas.

Dans les champs je cueille la plante Fou. Je songe à abandonner ma femme pour en prendre une autre, non que je cherche la richesse, mais pour un autre motif.

CHANT V.

Argument. — Certains prétendent qu'il s'agit de l'empereur Suen-ouang qui fit bâtir un nouveau palais et abandonna l'ancien.

Un fleuve baigne ces lieux et les rives du fleuve, dépourvues de sinuosités, sont droites. La montagne Nan-chan qui s'allonge en un immense circuit protège ces lieux ; des roseaux épais ont crû sur le bord de la rivière et ombragent les pays comme des pins. Une grande concorde règne même entre les frères, et les habitants de cette contrée ne sont divisés par aucune inimitié.

Le petit-fils entre en possession de l'héritage de son grand-père et de sa grand-mère; il bâtit des maisons; de nombreuses murailles s'élèvent, avec des portes qui regardent le couchant ou le midi. Il se fixe dans le pays; il y habite, il s'y récrée, il y converse avec ses amis.

Aux étages supérieurs comme aux étages inférieurs les planches sont parfaitement ajustées. Quand on doit jeter les fondements, le sol de la maison est battu et solidement consolidé. Les murailles ne sont point traversées par les vents et les pluies; elles sont construites de façon à ne point donner asile aux oiseaux et aux rats. Un homme sage par de telles bâtisses s'acquiert de la considération.

Il ressemble à un homme debout, cet homme prudent et sage, à une flèche lancée avec de grands efforts, au faisan effrayé qui s'élève dans l'air avec ses ailes rapides : ainsi s'avance l'homme sage, ainsi il se montre en public.

La cour précède la maison ; elle est unie, décorée de hautes colonnes, tournée au midi, et bien éclairée. Un vaste espace s'étend entre les deux murailles parallèles; dans ces appartements repose un homme sage.

A terre sont étendues des nattes de paille, recouvertes d'autres nattes d'un travail plus délicat. Dans cette maison est couché et dort un homme sage. Il s'éveille : interprète-moi mes songes, dit-il. Les songes sont heureux, quand sont-ils heureux ? — Tu n'as rêvé que d'ours, d'ours appelés Pœi [1], de dragons Houei, de serpents.

Des devins viennent pour interpréter les songes. Les ours, disent-ils, présagent un garçon ; les serpents, une fille.

Les présages ne trompent point. Un garçon vient au monde, on le couche sur un lit, on l'enveloppe de riches vêtements. On lui donne pour jouet un sceptre appelé Kouei [2], diminué de moitié. L'enfant fait entendre des vagissements ; on lui donne de riches vêtements de couleur rouge qui couvrent la partie inférieure du corps. Il est né maître et roi de l'empire.

Une fille vient au monde et à peine née on la dépose à terre ; on l'enveloppe de langes de toile ; par-dessus on place une tuile [3]. Il lui suffit d'être exempte de toute faute ; car quelles sont les œuvres utiles que peut faire une femme ? préparer le vin, cuire la nourriture, doivent être ses seuls soucis. Elle doit surtout veiller à ne point déplaire à ses parents. Tels sont les devoirs de la femme.

CHANT VI.

Argument. — Des bouviers et des bergers se réjouissent à la vue de leurs nombreux troupeaux.

Qui pourrait dire que tu n'as point de brebis, puisque chacun de tes troupeaux compte au moins trois cents têtes ; qui dira que tu n'as point de bœufs ? si je comptais tous les bœufs de tes étables, au poil roux et à la tête noire, j'en trouverais plus de quatre-vingt-dix. Tes moutons arrivent et leur corne est inoffensive : tes bœufs viennent et montrent de belles oreilles.

Tes troupeaux descendent dans la vallée, ou vont boire sur les bords de l'étang, ou se couchent dans la prairie, ou se tiennent sur leurs

1. Légume ordinairement appelé pied-de-mouton, dont les pauvres seuls se nourrissent.

1. Il y a différentes espèces d'ours; les ours Pœi ont la tête haute, les pieds longs et sont féroces.

2. Insignes de la royauté.

3. Cette coutume est encore en vigueur aujourd'hui; quand l'enfant qui est né est une fille, on place sur ses langes une tuile. On dit qu'autrefois les femmes, quand elles tissaient de la toile, employaient une tuile pour serrer la toile tissée ; la tuile placée près de la jeune fille indiquerait donc que sa fonction est de tisser de la toile.

pieds. Le pâtre de ton troupeau s'avance portant sur ses épaules un épais manteau, sur sa tête un bonnet pour se garantir de la pluie. Il porte aussi la nourriture de la journée; trente sources de revenus te fournissent tout ce qui t'est nécessaire.

Ton berger arrive; il ramasse du bois et des herbes, il tue et emporte avec lui de nombreux oiseaux, des mâles et des femelles. Tes brebis s'approchent : qu'elles sont grasses, et bien portantes! aucune n'est galeuse, aucune n'est malade. A un signe du berger les brebis sans retard entrent dans le bercail l'une après l'autre.

Le sommeil du berger est accompagné de rêves nombreux : il voit des poissons, ensuite il aperçoit des champs avec leurs bornes, et quelques hommes qui s'occupent de la culture des terres; il voit aussi des villages et des villes et beaucoup d'hommes qui font les travaux du village. Le poëte interprète ainsi ces songes : les poissons nombreux présagent une heureuse récolte; les champs et les villages annoncent une nombreuse famille.

CHANT VII.

Argument. — Suivant les uns le sujet de ce chant est l'orgueil d'un ministre qui gouvernait sous l'empereur Hoan-ouang, fils et successeur de Peng-ouang; suivant les autres il s'agit d'un ministre de l'empereur Yeou-ouang. C'est une satire contre ce ministre quel qu'il soit.

Le mont Nan-chan cache sa cime dans les nues, il est environné de rochers arides. O Chi-in, prince redoutable, prince terrible! Les peuples ont les yeux fixés sur toi, et la crainte les tourmente comme un feu dévorant; la frayeur les empêche de prononcer de gaies paroles. Pourquoi l'empire croulant ne trouve-t-il aucun soutien ?

Le mont Nan-chan, dont le sommet est très-élevé, est recouvert d'arbres et de broussailles impénétrables. O Chi-in, homme redoutable et terrible; pourquoi es-tu si injuste? Le temps approche où les vengeances du ciel éclateront par de terribles châtiments; le mal étend au loin ses ravages, et la mort jonche la terre de victimes. Les peuples n'ont plus de voix que pour proférer des plaintes, et cependant le repentir ne touche pas son cœur; il ne songe pas à s'amender.

Le glorieux ministre de l'empire, In-chi, est le soutien de la dynastie des Tcheou.

Toute la force de la loi et de l'autorité est en ses mains. Il est la clef de voûte de tout l'univers, l'aide de l'empereur, c'est de lui que dépend la paix du monde.

Et maintenant qu'il a violé ses devoirs, il faut que le ciel vengeur ne lui accorde aucune pitié; mais il n'est pas juste que toute la multitude des hommes soit entraînée avec lui, sans exception, dans les mêmes malheurs.

Il ne sait rien, il ne voit rien, et ne fait rien de ses mains; aussi le peuple n'a-t-il en lui aucune confiance. Il devrait se garder au moins de tromper l'empereur, s'il ne cherche jamais à s'éclairer sur les affaires publiques et s'il n'en traite jamais aucune.

Il devrait, jaloux de faire respecter la justice et le bien, il devrait retirer leur charge aux mauvais magistrats; car il n'est pas juste que les peuples soient réduits à de dures extrémités par la faute des administrateurs publics.

Pourquoi des hommes sans capacité sérieuse exercent-ils des fonctions importantes, je parle des gendres de l'empereur et des frères de l'impératrice?

Le ciel [1], oubliant la justice, nous a précipités dans ces malheurs, le ciel ne veut pas avoir pitié de nous : il a résolu d'abandonner l'empire dans ce déplorable état. Que nos princes montrent un esprit ferme et confiant, et le peuple, relevé de son abattement, leur donnera sa confiance.

Qu'ils soient sages et amis du droit, et leurs peuples oublieront leur colère et leur ressentiment. Si nous ne sommes pas pleins de déférence pour les décrets d'en haut, quel sera le terme de nos malheurs! notre malheur devient tous les mois plus désespéré. Le pauvre peuple n'a plus de repos, et, tourmenté de soucis, il ressemble à un homme troublé par la boisson.

Lequel des officiers publics apportera un remède à tant de maux. Si l'empereur ne gouverne pas lui-même, et ne tient d'une main habile les rênes de l'État, les hommes seront éternellement malheureux.

Les chevaux attelés au quadrige portent fièrement leur tête, et, monté sur mon char, je promène mon regard dans toutes les directions: partout le chemin est étroit, et je ne trouve pas

1. Ces paroles sont un peu dures et ressemblent à des blasphèmes arrachés par une douleur aveugle. On peut se souvenir, sinon pour les excuser, du moins pour les expliquer que David et Job en prononcent de semblables dans l'Écriture sainte.

de lieu favorable pour abandonner les rênes à mes chevaux impatients.

Le ciel s'est enfin souvenu des lois de la justice. Notre roi est agité de soucis.

Loin de se repentir, il s'irrite contre ceux qui l'avertissent, et se laisse dominer par le ressentiment.

C'est moi, Kia-fou, qui ai chanté ces vers; toi, considère dans quel chagrin est plongé l'empereur; cultive ton esprit, et soulage le prince dans la mesure de tes forces.

CHANT VIII.

Argument. — Des bruits malveillants se répandent dans le peuple, et mettent le désordre dans les affaires. Ce chant est attribué à un seigneur qui avait le titre de Tai-fou.

Le quatrième mois de la lune commence l'été et amène la saison des pluies. Mon esprit est tourmenté de chagrins. Diverses rumeurs se répandent dans la foule; et moi seul je souffre de tous ces maux, la tristesse me dévore comme un feu pénétrant. Obligé de songer à moi dans ces souffrances, et n'osant pas rendre les autres témoins de mes douleurs, je m'expose à une maladie funeste.

Pourquoi ai-je reçu la vie de mes parents ?

Est-ce pour endurer tous ces tourments ?

Pourquoi toutes ces calamités, loin d'éclater avant ou après ma naissance, sont-elles justement réunies quand je suis sur la terre ?

Ils disent sans réfléchir tout ce qui leur vient à l'esprit, sottises ou choses sensées.

Et cependant mes tourments augmentent de jour en jour, et ma souffrance est l'objet du dédain et du mépris.

Tout m'abandonne, et je suis en proie au noir chagrin, et je vois partout des malheureux.

Le peuple innocent est soumis à un pouvoir tyrannique. D'où pourra venir le remède à tous ces maux ? Voyez ce corbeau dans les airs; à qui appartient la demeure sur laquelle il vient s'établir ?

Pénétrez dans cette forêt ; vous n'y trouverez que du bois et des herbes épaisses. Aujourd'hui e peuple est exposé à un danger terrible, et le ciel paraît n'en prendre aucun souci.

C'est pourtant lui qui peut tout ramener dans l'ordre, et il n'est personne qui ne cède à sa puissance, dont la volonté puisse lui résister.

Le maître suprême des choses, le grand et redoutable Chang-ti, ne hait personne; qui pourra dire que la haine contre un homme habite dans son cœur ?

Une montagne est-elle basse et petite lorsque ses flancs s'élèvent dans les airs, lorsque des champs s'étendent sur sa cime ? Pourquoi les hommes ne songent-ils pas à réprimer les bruits menteurs répandus dans la foule ? on réunit les vieillards, on interroge ceux dont l'emploi consiste à expliquer les songes, et tous s'accordent à dire d'une seule voix : je suis un sage. Et cependant quel est celui d'entre eux qui sache distinguer le corbeau mâle du corbeau femelle.

Qui peut prétendre que les cieux ne sont pas élevés ? cependant nous ne pouvons avancer sous leur voûte qu'en tremblant, et en nous inclinant; qui peut prétendre que la terre n'est pas ferme et solide ? cependant nous ne devons marcher qu'en tremblant, à petits pas, sans écarter nos deux pieds. Telles sont les paroles qu'on entend partout, conformes à la raison, et qui renferment le précepte le plus élémentaire de la sagesse. Et cependant, ô temps ! ô mœurs ! comment se fait-il que les hommes de notre âge soient semblables à des dragons et à des serpents ?

Voyez ces champs coupés par un sentier tortueux, et encombrés de pierres; ce sont pourtant des champs précieux qui portent une belle moisson, et promettent une riche récolte de fruits. Le ciel m'accable de sa colère, il me poursuit, il m'accuse; on dirait qu'il craint de n'avoir pas assez vite raison de moi. Il le fait pour me ramener au droit chemin de la vertu, et s'il ne trouve en moi une très-grande docilité, il me traite sévèrement et en ennemi; il m'accable du poids de sa sévérité; cependant je refuse encore de faire un seul effort.

Les soucis qui me tourmentent oppriment mon esprit sous un poids accablant. Comment se fait-il que le pouvoir qui gouverne soit si sévère ? Quand déjà un immense incendie embrasse tout de ses replis, où prendrons-nous l'eau qui éteindra ces flammes ? C'est une femme nommée Paosee [1], qui a causé la ruine de notre empire de Tcheou si illustre et si puissant.

1. On a déjà parlé de cette femme célèbre qui fut la concubine de l'empereur Yeou-ouang, et plus tard son épouse, après le divorce de ce prince, ce qui fut une cause de désastres pour l'empire. J'ai lu dans l'histoire du Tong-kien une histoire relative à sa naissance qui la rendrait encore plus odieuse.

Songe toujours à la fin. Regarde ce ciel pluvieux et chargé de nuages. Lorsque ton char soutient un lourd fardeau, est-ce que tu jettes les pièces de bois qui servent à donner l'impulsion aux roues? Lorsque ton char penchera d'un côté, ne m'appelleras-tu pas à ton secours?

Garde-toi de jeter ces leviers de bois, au moyen desquels on pousse les roues dans un endroit difficile. Les pièces de bois servent pour les rayons des roues. Regarde toujours le cocher : ainsi les objets qui sont sur ton char ne tomberont pas, et tu arriveras sans encombre au terme de la route.

Le poisson qui est dans un réservoir n'éprouve pas de jouissance véritable : quoiqu'il puisse nager au fond de l'eau, quoiqu'il s'efforce de se cacher; cependant la transparence de l'eau le trahit toujours. Mon esprit est assiégé de mille chagrins, quand je songe à la tyrannie cruelle qui pèse aujourd'hui sur l'empire.

Les autres se livrent au plaisir de boire et prennent place autour d'une table splendide. Ils entretiennent avec leurs voisins des rapports de bonne amitié et les invitent à prendre leur part de tout ce qu'ils possèdent. Ils célèbrent des noces, et font des mariages; moi seul je languis dans le chagrin et la douleur.

Ces puissants du monde ont de magnifiques palais et se partagent injustement les largesses des rois. Le peuple est condamné à une vie misérable, le ciel irrité nous accable de malheurs inconnus jusqu'à ce jour; et les riches peuvent facilement échapper à la dure étreinte de ces infortunes. Mais les malheureux, pauvres et sans soutien, sont bien dignes de notre pitié et de nos sympathies.

CHANT IX.

Argument. — Le poëte déplore les malheurs de l'empire.

A la dixième lune, lorsque le soleil et la lune se rencontrent, le premier jour de la lune, et le jour du cycle Sin-mao, eut lieu une éclipse [1] qui ne présagea que des calamités; la lune se voila, le soleil se voila, et la condition du bas peuple fut des plus déplorables.

Le soleil et la lune présagent un malheur, et interrompent leurs fonctions. Les différents royaumes sont mal gouvernés. Les bons sont écartés du gouvernement. Une éclipse de lune est chose commune. Mais une éclipse de soleil n'annonce rien de bon.

Les éclairs brillent, le tonnerre retentit, portant la terreur dans les âmes et éprouvant la conscience des méchants. Les fleuves, les rivières débordent et inondent les campagnes. Des montagnes élevées et des rochers s'écroulent. Le sommet des montagnes descend dans la vallée, et la vallée s'élève en montagne. Hélas! comment les hommes refusent-ils de réformer leurs mœurs?

Cet Hoang-fou administre la préfecture de Kin-chi; il est à la tête de six curies ou tribunaux suprêmes de l'empire. Fan, homme décrié, est revêtu de la dignité de See-tou, et veille à l'enseignement public. Kia-pe occupe la charge de Tchong-tsai, et remplit les fonctions de ministre de l'empire. Tchong-yun est préposé aux vivres et aux boissons de l'empereur; il a la dignité de Cheu-fou. Tseou-tsee jouit de la charge de Nœi-chi; c'est lui qui rend la justice; il sévit contre les préfets, et il a le pouvoir de les destituer. Kouei est maître de la cavalerie; il a obtenu la dignité de Tsee-ma; celui que la loi appelle Kiu porte le titre de Chi-chi et est censeur de l'empire. Tout cela se passe tandis que la belle Pao-see est sur le trône.

Pourquoi cet Hoang-fou ne tient-il pas compte des saisons? Pourquoi me force-t il à faire aujourd'hui ce travail? Il ne m'a point consulté d'abord pour savoir si cela était permis ou non. Il a fait invasion dans ma maison et dans mes jardins; mes champs, qu'il m'est défendu de labourer, sont pleins d'eau ou envahis par des herbes qui ne poussent d'ordinaire que dans les bois. Je ne te tracasse point, dit-il; je ne te fais nul tort; la justice le veut ainsi.

Hoang-fou passe à ses yeux pour un homme très-sage et de beaucoup supérieur aux autres. Il a construit une capitale dans le pays de Hiang [1];

1. Il s'agit de l'éclipse qui, selon le calcul des Européens et des Chinois, eut lieu 776 ans av. J.-C. et fut visible à Si-gan-fou, dans la province de Chen-si, sous le règne de l'empereur Yeou-ouang.

Il est à remarquer que la fin de chaque dynastie, d'après l'histoire chinoise, est annoncée par des présages de même nature.

1. Sur le territoire actuel de Hoai-Kin-fou, selon le livre Tcheou-li, il y avait deux villes royales; l'une, la capitale, qui était la plus grande, embrassait un circuit de quatre cents stades, l'autre, la plus petite, dont le territoire ne comprenait qu'un circuit de deux cents stades. Dans ces deux endroits l'empereur assignait, à titre de solde, des campagnes aux grands et à ses préfets.

il se fait seconder par trois préfets de son choix, hommes très-riches, et il ne met plus de borne à sa méchanceté, ne permettant pas même qu'un seul vieillard honnête homme assiste l'empereur dans ses conseils. Il choisit ceux-là seuls qui ont beaucoup de chars et de chevaux; et ces hommes vont dans le pays de Hiang où ils s'établissent.

Je gère les affaires avec un très-grand soin, et je n'oserais me plaindre d'un travail excessif, ni refuser une affaire difficile à conduire. Malgré que l'on me sache innocent de toute faute, tous s'accordent pour me poursuivre de propos malveillants et me rendre odieux. Les maux que souffre le peuple ont une autre origine que la volonté céleste. On tient des réunions en ayant soin d'écarter tout témoin; là on déblatère tout ce qui vient à la bouche, on attaque sans retenue la réputation d'autrui et l'on traite les autres à sa fantaisie.

En considérant de près une telle condition je déplore le sort de mon village; car tout y est dans un état déplorable et pire qu'ailleurs... moi seul suis témoin de mes fatigues et de mes chagrins. Les autres vivent heureux; moi seul n'ose prendre de repos. La faveur du ciel n'est pas égale pour tous. Pour moi, comment oserais-je me conformer aux désirs de mon ami et l'imiter en me réjouissant comme lui?

CHANT X.

Argument. — Ce chant, dont la date est incertaine, retrace la situation critique de l'empire.

Le ciel puissant et majestueux ne nous montre plus sa douceur accoutumée : il nous envoie la famine et toutes sortes de calamités; partout la terre est semée de cadavres; le ciel auguste est courroucé contre nous, il nous remplit de frayeur; nous ne sommes plus l'objet de sa sollicitude. Tandis qu'il condamne les méchants à de justes peines, il atteint aussi les bons qu'il confond avec eux, il les accable les uns et les autres, et les soumet par un arrêt commun aux mêmes châtiments.

Déjà s'éteint la famille royale de Tchéou; elle ne peut être rétablie dans son ancienne splendeur. Le gouverneur suprême de l'empire a déserté sa cour, et ne s'informe plus de nos douleurs; déjà les trois ministres de l'empire refusent de prêter à l'empereur le secours de leurs travaux incessants. Les princes de l'empire, et les rois des petits États refusent aussi leur concours. L'empereur paraît vouloir changer les mœurs de son peuple; mais c'est en vain; elles deviennent tous les jours plus corrompues.

D'où vient que l'auguste ciel se montre sourd à nos prières? Et pendant ce temps ils poursuivent leur route, et ne savent plus s'arrêter. O vous tous, hommes sages de l'empire, il est juste que vous songiez à vos intérêts. Mais pourquoi n'êtes-vous accessibles à aucune crainte? Pourquoi ne montrez-vous aucun respect pour le ciel même?

De nouvelles guerres s'élèvent tous les jours, et l'empereur n'est pas encore rentré en lui-même. La famine étend tous les jours ses ravages, et il n'a encore ni adopté ni écouté les avis des sages. Nous tous qui avons accès auprès du prince nous sommes accablés de tristesse, et notre tristesse devient tous les jours plus vive. Parmi les hommes sages de l'empire il n'en est pas un qui puisse faire accepter à l'empereur un sage conseil. Ils répondent quand on les interroge, mais si on les presse par quelque parole vive, ils s'en vont et désertent la cour.

Hélas! ils ne peuvent prendre sur eux de parler. Non-seulement ils craignent de prononcer une parole, mais s'ils la prononcent, ils ont à s'en repentir. S'ils parlent ils ne disent que des mots mielleux, et remplis d'une indigne adulation. Car ils ne se proposent qu'un but, c'est de servir leurs propres intérêts.

Tu ambitionnes les honneurs? mais l'exercice des fonctions publiques est plein d'effrayants dangers. Refuses-tu d'apporter aux affaires publiques le concours de ton zèle? Alors tu irrites contre toi l'esprit de l'empereur. Consens-tu à te dévouer à l'empire, et à t'occuper des affaires publiques? alors tu aigris l'esprit égoïste de tes amis. — « Nous vous prions, disent-ils, de venir habiter la cour; » et vous répondez que vous n'avez point de domicile, légitimant ainsi votre refus.

Nous, nous sommes accablés de douleur, et, en présence des ces tristes pensées, nous pleurons des larmes de sang. Toutes leurs paroles nous causent du chagrin et de la douleur. Lorsque jadis vous avez changé de demeure, qui vous a suivis, et qui a bâti votre maison?

SECTION CINQUIÈME.

CHANT I.

Argument. — L'empereur livré à de mauvais conseillers ne suit plus aucune idée sage. On ne dit pas quel est cet empereur.

Les mystères augustes du ciel sont impénétrables, inaccessibles à notre faible esprit. Le ciel est plein de colères et de menaces qu'il fera retomber sur la terre placée au-dessous de lui. Les conseillers de la cour sont mauvais; ils ne sont point inspirés par le sentiment du droit. Quel jour verra la fin de si grandes souffrances!

Tout ce qui est juste est rejeté; tous les projets injustes sont adoptés et mis à exécution. En voyant quelles décisions terminent toutes les affaires, je me sens accablé d'une vive douleur.

Ou, ils conspirent ensemble, ou, ils sont en désaccord profond et se dressent mutuellement des piéges pour se supplanter. Toutes les propositions équitables sont rejetées; tous les projets inspirés par l'injustice sont adoptés avec enthousiasme. Ces malheurs sont le sujet de mes secrètes pensées; quel jour mettra fin à toutes ces misères?

J'ai demandé des présages à la tortue; mais elle ne veut pas parler, ni nous laisser saisir le sens de l'augure. Les conseillers sont nombreux; mais tout ce qui est proposé ne peut être fait. Ils vocifèrent pendant les séances, remplissent la tribune de clameurs, et font retentir de leurs cris le palais tout entier. Qui ose s'accuser d'une erreur? Ils ressemblent à ces hommes qui ne poursuivent pas leur chemin, mais perdent leur temps en vains bavardages. Ainsi, ils n'arrivent jamais au terme de leur route.

O douleur! dans les conseils ils ne suivent jamais les errements de nos sages ancêtres. Ils méprisent les enseignements de la vertu, et les lois établies de la raison infaillible: ils prennent au hasard leurs sujets de discours, leur consacrent toute leur attention, et dissertent longuement, semblables à celui qui prendrait conseil des passants pour bâtir sa maison, et qui ne peut jamais achever son ouvrage.

Le royaume manque d'un sage conseil. Cependant il est des hommes dans le royaume éminents par leur sagesse; d'autres n'en ont aucune. Dans un royaume de peu d'étendue, il est facile de trouver des citoyens d'un esprit clairvoyant; d'autres remarquables par leur prudence, d'autres par leur habileté et leur soin minutieux; d'autres enfin par leur attachement à la règle et à l'ordre établis. Devons-nous, comme une fontaine qui laisse écouler ses eaux, nous laisser tous également entraîner, et nous précipiter du même pas vers la destruction générale?

Les hommes lâches n'osent se mesurer avec le tigre, ils n'osent monter sur aucun bateau pour voguer sur le fleuve. Les hommes d'aujourd'hui ne savent qu'une chose, ils sont indifférents ou aveugles vis-à-vis de tout le reste: il faut craindre pour soi, il faut s'entourer de précautions, il faut être toujours [1] sur ses gardes. Tel est, dans sa frayeur, celui qui est au bord d'un abîme où il va être englouti, ou celui qui s'avance sur une couche de glace fragile.

CHANT II.

Argument. — Au milieu des désordres qui désolent l'État, les citoyens s'exhortent à agir avec prudence afin de ne pas aggraver le mal.

La petite tourterelle, étendant ses ailes, s'élance dans les airs. Moi, je suis en proie à de profonds soucis. Je songe sans cesse à nos ancêtres et mon esprit ne peut trouver durant toute la nuit un instant de repos: il est toujours occupé de deux êtres chéris [2].

Le sage, même quand il se désaltère, sait se modérer, et observe soigneusement les lois de la tempérance: les hommes d'aujourd'hui, les insensés! ignorent cette règle; ils s'adonnent à l'ivresse et ils se livrent de plus en plus au vin et aux plaisirs de la table. Chacun devrait avoir au fond de son cœur un exemple et comme une image à vénérer et à imiter constamment. La faveur ou la bienveillance du ciel une fois perdue ne se recouvre plus.

Les champs produisent des pois que le peuple ramasse avec soin; la chenille appelée Ming-ling [3]

1. Tseng-tsee, disciple de Confucius, sur le point de mourir, reproduit ce passage dans son livre See-chou, où l'on cite les paroles qu'il prononça en mourant.

2. Mon père et ma mère.

3. Le frelon emporte, dit-on, dans le creux d'un arbre les petits vers nés de la chenille Ming-ling et le ptième jour le ver se transforme en frelon.

engendre de petits insectes ou vermisseaux que la guêpe Kouo-lo saisit et emporte. Instruis ton enfant, montre-lui le chemin de la vertu, enseigne-lui à le suivre, et il observera plus tard tous les bons conseils que tu lui auras donnés.

Regarde l'oiseau Tsi-ling; il chante, il voltige. Mes jours passent, tes mois s'écoulent. Lève-toi de grand matin, consacre la nuit au sommeil, et ne sois pas la honte de tes parents.

L'oiseau Sang-hou [1], en voltigeant dans l'aire remplie de moissons, cherche avec son bec des grains pour sa nourriture. Hélas! quel mal affreux nous accable! hélas, pauvres orphelins! Maintenant les emprisonnements, maintenant les tortures. Je prends du blé dans ma main; et je sors pour consulter les présages, et savoir si notre délivrance est proche.

L'homme probe, aux mœurs simples, et modeste dans l'estime qu'il a de lui, ressemble à celui qui, monté sur un arbre et considérant le péril, prend garde de tomber; et ressemble encore à celui qui descendrait au pied d'une montagne par un chemin abrupt : il a les mêmes craintes, la même frayeur, la même anxiété que s'il marchait sur de la glace fragile.

CHANT III.

Argument. — Supplique du prince Y-kieou [2].

Les oiseaux Yu ou corbeaux de la montagne s'avancent d'un vol toujours égal, et, s'étant rassemblés en un lieu, se livrent au repos. Les autres sont satisfaits, mais moi je suis accablé de soucis; quelle faute ai-je commise contre le ciel? De quoi suis-je accusé? Pourquoi mon esprit est-il condamné à ce tourment?

Le chemin royal large et parfaitement uni est rempli d'herbes sauvages qui ont poussé librement. Mon esprit est agité, et pour ainsi dire, aiguillonné de soucis; couvert de mes vêtements, je reste étendu sur mon lit, poussant de profonds soupirs; et les chagrins de mon esprit malade hâtent en moi l'effet de la vieillesse; je suis agité de soucis et je souffre autant que si je ressentais dans ma tête une douleur aiguë.

A la vue des mûriers et des arbres Tsee plantés par mes parents, un sentiment de respect et de vénération me saisit, je lève mes yeux pleins de déférence vers mon père, et je me confie à ma mère. N'ai-je pas les mêmes cheveux que mes parents? Mes parents ne m'ont-ils pas pressé étroitement contre leur poitrine? Pourquoi le ciel m'a-t-il donné la vie, et fait naître pendant une si triste époque?

Ce saule au doux ombrage est plein de vigueur; dans son feuillage chante la cigale.

Que cette eau est profonde! que ces joncs sont épais et serrés. Je suis comme une barque légère, ballottée au gré du courant, et ne pouvant jamais s'arrêter. Accablé de soucis, je ne puis trouver ni soulagement ni repos.

Le cerf s'élance avec vitesse, mais jamais il ne dépasse ses compagnons. Le faisan chante dès l'aurore, et appelle sa compagne. Je suis semblable à un arbre vermoulu, qui a perdu tout son feuillage. Et personne ne connaît les soucis qui me rongent.

Qu'un lièvre évitant le chasseur tombe sur nous, peut-être nous aurons pitié de lui et le laisserons partir. Si le voyageur trouve un cadavre au milieu du chemin, il lui rendra les derniers honneurs. Mais un certain prince que je connais est d'un cœur si insensible que même dans ces circonstances qui inspirent la pitié il n'est ému par aucun sentiment de douceur; et moi tourmenté de ce mal cruel, je répands des torrents de larmes.

Le noble seigneur ouvre ses oreilles à la calomnie [1], de même qu'il vide les coupes de vin que lui offrent ses serviteurs. Il n'est point guidé par cette bienveillance qui fait considérer les choses avec une mûre réflexion. Ceux qui coupent du bois sur un arbre, cherchent un endroit où ils puissent poser leur pied en sûreté; ceux qui scient du bois suivent avec le fer les lignes et les veines du bois. Lui, il laisse échapper tous ceux qui ont commis un crime, et dirige contre moi seul toutes les accusations.

Quelle montagne n'est pas dominée par une montagne plus élevée; quelle source n'est point dépassée en profondeur par une autre source.

1. Cet oiseau vert dont le cou est d'une couleur variée, est avide d'huile et carnivore. On dit ici que contrairement à son habitude il se nourrit de graines.

2. On sait l'histoire du fils de l'empereur Yeou-ouang que son père avait privé de ses droits, et ce qui a rapport à l'épouse de ce même empereur, la princesse Yu-chin, qu'il avait répudiée. Le malheureux prince aigri par cette injustice, ou, suivant d'autres, son précepteur, paraît être l'auteur de ces vers.

1. La concubine de l'empereur Yeou-ouang, et son fils bâtard Pe-fou, conspirèrent contre l'impératrice et son fils pour jouir de leurs avantages et employèrent la calomnie pour arriver à leurs fins.

Le sage ne parle pas à la légère ; car il sait que des oreilles avides sont toujours collées aux parois de sa chambre.

Garde-toi de venir près de ce pont, ou d'étendre mes filets. Je prévois avec plus de précaution tout ce qui peut arriver dans le présent et qui dépend de moi ; ce qui est dans l'avenir et qui est soustrait à mon influence, comment pourrais-je m'y préparer ?

CHANT IV.

Argument. — Un puissant *Taï-fou* attaqué par les mensonges et la calomnie, ne sait par quel moyen se défendre contre de fausses imputations. Le nom de ce seigneur et l'époque à laquelle ce chant a été écrit sont également inconnus. Un seul commentateur en fait remonter la date à l'an 722 av. J.-C.

O ciel auguste, dont les décrets sont impénétrables à notre faible esprit, toi qui es la providence des hommes, pourquoi permets-tu qu'un mortel soit accablé de si douloureuses infortunes sans avoir commis une faute, sans s'être rendu coupable ? O ciel auguste, que tu es sévère et redoutable ! Après un soigneux examen je trouve ma conscience pure de toute mauvaise action. O ciel auguste, que ta colère est terrible ! Si je juge sévèrement ma conduite, je me sens entièrement innocent.

La source et l'origine des troubles qui agitent l'État, est dans le roi qui laisse un libre accès près de lui aux imposteurs et aux méchants. Si un tel état de choses, déjà si déplorable, s'établit et se consolide, c'est parce que le roi accorde sa confiance à des scélérats. Si au contraire il laissait éclater sa colère contre tous ces hommes, les troubles seraient vite apaisés ; il les apaisera s'il aime les gens de bien.

Le roi accomplit souvent des vœux de piété [1], mais le mal de l'État empire chaque jour. C'est parce que le prince accorde à tort sa confiance à ces hommes criminels et perdus d'honneur, et ainsi la perte du royaume avance chaque jour ; chaque jour elle se précipite.

Les paroles de ces scélérats sont douces comme le miel, et ils se soucient peu du fléau qu'ils ont déchaîné sur l'État. Ceux qui négligent les lois de leurs devoirs, méritent d'être accusés : mais avant tout il faut accuser l'indigne apathie de ce roi imbécile.

Le roi a fait élever des palais vastes et magnifiques, pour les consacrer à la mémoire sacrée de ses aïeux. Nos sages nous ont transmis les beaux préceptes d'une vertu grande, glorieuse et habile : partout où les autres réfléchissent et raisonnent, nous voulons sottement décider. Mais le lièvre, malgré toute son agilité à bondir, toute sa vitesse à courir, peut cependant tomber par mégarde sur les chiens et se trouver pris.

Le prince a planté une allée de jeunes arbres. Je sais certainement quel cas il faut faire des vaines rumeurs répandues dans la foule. Les paroles qui conseillent la concorde et la pratique du bien, sont bonnes, et louables pour ceux qui les disent : mais ceux qui viennent en public faire entendre des paroles menteuses et imitant le son agréable de la flûte, ceux-là ont perdu toute vergogne.

Un homme, fait de je ne sais quelle pâte, habite dans des lieux marécageux ; il est sot et imbécile ; il a été une des causes des troubles qui nous agitent. O toi, malheureux qui souffres d'un ulcère, et ne peux remuer tes pieds, quelle peut être ta force et ta valeur ? Tu as exécuté et conduit à bonne fin tous tes projets, mais quels étaient tes associés dans cette œuvre ?

CHANT V.

Argument. — Un homme se plaint de l'abandon d'un ami fourbe et déloyal.

Quel est cet homme, je ne sais ; ce que je sais, c'est qu'il a un cœur pervers. Pourquoi passe-t-il à côté de ma porte sans entrer dans ma maison ? je demande à ceux qui l'accompagnent : qui est-il ? ils me répondent : on l'appelle Pao [1].

De ces deux hommes qui vont de compagnie, lequel est l'auteur et la cause de mon malheur ? Pourquoi passe-t-il à côté de ma porte sans entrer, sans venir me voir. Il est bien différent de ce qu'il était ; il me néglige aujourd'hui ; pourquoi cela ?

Je ne comprends pas cet homme ni sa manière d'agir. Il prend le chemin qui conduit à ma maison ; j'entends sa voix, mais lui, je ne le vois pas ; il ne craint pas la vue des hommes ; il ne craint pas même le ciel.

1. Les peuples avaient l'habitude d'immoler une victime et d'en boire le sang pour sceller leur serment et engager leur foi. Cette coutume existe encore.

1. Il paraît que Sou-kong et Pao-kong, tous deux rois, avaient autrefois été liés d'amitié ; celui-ci s'étant souillé de beaucoup de crimes, fut abandonné par son ami.

Quel est cet homme? il est comme un tourbillon, comme un vent impétueux. Pourquoi ne vient-il pas du côté du Nord, pourquoi ne vient-il pas du Midi? pourquoi passe-t-il à côté de ma demeure et porte-t-il le trouble dans mon esprit?

Tu marches lentement, et tu pourrais bien t'arrêter; si tu hâtes ta course, tu trouves le moyen de t'arrêter pour graisser d'huile l'essieu de ton char. Pourquoi ne viens-tu pas? pourquoi trompes-tu ainsi mon attente, pourquoi te jouer de moi?

Venant chez moi et entrant dans ma maison, tu remplirais mon âme de joie; mais passant près de ma maison sans y entrer, tu m'affliges. Comment juger ta conduite, je ne sais. Si tu venais me voir une seule fois, tu diminuerais mes soucis.

Autrefois nous étions unis de cœur comme deux frères; l'un, comme l'aîné, chantait en s'accompagnant de l'instrument appelé Kiun [1]; l'autre, comme un frère plus jeune, s'accompagnait de l'instrument appelé Tchi [2]. L'union régnait entre nous; et l'intimité de nos sentiments ressemblait à la corde qui, passée à travers un trou quand on la tresse, réunit des forces différentes; si tu ne me connais pas assez, si tu doutes de mes sentiments, je m'engage à te fournir trois preuves pour te confirmer la vérité de mes paroles et je m'y engage par serment.

Ne ressembles-tu pas aux revenants ou à l'oiseau aquatique appelé Yu [3], dont les yeux ne peuvent rien voir? Mais toi tu ne te présentes point en public sans ton visage. Tout homme a un visage apparent, des yeux qui brillent, miroir de l'âme. En considérant attentivement un homme et son visage, comment ne verrions-nous pas son âme? celui qui a eu l'honnête pensée d'écrire ces vers, s'est proposé de couvrir de honte un homme fourbe et rusé.

CHANT VI.

Argument. — Un homme faussement accusé est condamné à devenir eunuque [4]; il se plaint de la rigueur de la sentence qui a été exécutée.

Celui qui m'a conduit devant le tribunal en m'accusant faussement, celui qui m'a perdu est semblable à l'homme qui ne ferait nulle différence entre un coquillage peu riche en couleur et une étoffe précieuse de soie, aux couleurs variées, et enrichie de fils d'or. C'est ainsi que mon ennemi a changé des fautes légères en un crime atroce, il est bien cruel et bien inhumain.

Mon adversaire, mon ennemi a une bouche plus grande que le Van [1], constellation du midi appelée Nan-ki. Qui l'a encouragé à un tel dessein?

Tu déblatères mille mensonges, tu médites mille infamies. Tu te tourmentes pour porter contre un homme une accusation artificieuse. Fais attention à tes paroles; sinon, tu ne convaincras pas les juges.

Par diverses ruses, par tes paroles artificieuses qui te paraissent devoir promptement terminer l'affaire, tes accusations appellent un innocent devant le tribunal. Qu'arrivera-t-il si on n'ajoute pas foi à tes paroles, et si l'accusation que tu portes contre d'autres tourne contre toi?

L'orgueilleux se réjouit et le malheureux est tourmenté par ses soucis. Ciel azuré, ciel azuré, considère cet homme superbe, aie pitié d'un malheureux.

Quel est l'homme dont il a employé l'aide et les conseils contre moi, je l'ignore. Qu'on saisisse mon accusateur; qu'on le livre aux léopards et aux tigres; si les léopards et les tigres n'en veulent point, qu'on l'envoie dans les pays du nord; si les pays du nord refusent de le recevoir, envoyez-le bien loin et abandonnez-le pour sa punition.

Près de champs situés sur un plateau élevé est une route traversant un endroit défoncé; cette route est ombragée de saules et de platanes. Moi qui ai écrit ces vers, je sers l'empereur dans son palais en qualité d'ennuque avec le titre de Lee-gui [2]; mon nom est Moug-tsee. Tout homme sage doit veiller sur soi et méditer mes vers.

CHANT VII.

Argument. — Plaintes contre un ami infidèle.

Un vent doux qui vient de l'orient nous amène la pluie. Réduits aux dernières extrémités, nous avons supporté ensemble de dures fatigues, et

1. Espèce de flûte, chalumeau percé de dix trous.
2. Instrument de terre en forme de croissant, percé de six trous.
3. Cet oiseau ressemble au canard; on le trouve dans les fleuves Kiang et Hoa; il remplit son bec de sable qu'il lance à la figure des chasseurs.
4. On se rappelle que c'était un des supplices infligés autrefois aux criminels.

1. Nan-ki, van austral, une des vingt-huit constellation chinoises; le Nan-ki est composé de quatre étoiles.
2. Autrefois les eunuques de l'empereur s'appelaient Su-gin; aujourd'hui ils portent le nom de Taï-kien.

toujours la plus étroite amitié nous unissait. Mais maintenant que tu es beau et heureux, tu as changé de sentiments et m'as abandonnée.

Le vent d'orient est doux, mais il est des moments où, soufflant avec violence, il tourbillonne avec fureur. Quand nous vivions ensemble dans les privations et le travail, tu m'entourais de soins caressants; mais depuis que tu es heureux, tu m'as abandonnée, et je ne suis plus rien pour toi.

Le vent d'orient est un vent doux; cependant, quand il a passé sur les sommets des montagnes, il n'est pas de plante qui ne se flétrisse, il n'est pas d'arbre qui ne se sèche sous son souffle pernicieux. Tu as oublié toutes mes vertus, et tu ne te souviens que de mes plaintes.

CHANT VIII

Argument. — Le peuple accablé de nombreux travaux est en proie à la disette; et les fils se plaignent de ne pouvoir nourrir leurs parents.

La plante Gouo lève sa tête superbe; mais on ne trouve pas ici la plante Gouo, on ne voit que la plante Hao[1]. Hélas, pauvres parents! ils m'ont nourri, et c'est pour moi qu'ils ont enduré les plus dures fatigues.

La plante Gouo élève sa tête; mais on ne voit point ici cette plante, mais seulement la plante Yu. Hélas! malheureux parents! Ils m'ont donné le jour, et m'ont nourri; que de travaux et de maladies n'ont-ils pas endurés!

Quand le vase est vide, on n'a que faire de cette terre inutile. Les hommes, abandonnés de tous, se croiraient plus heureux si la mort finissait leurs tourments. Les pauvres enfants privés de leur père, se traînent misérablement sans aucun soutien; ils sortent et cachent au fond de leur cœur le mal qui les ronge; ils rentrent, et dans leur demeure ils ne trouvent aucun refuge contre leur pensée.

Mon père m'a donné la vie; ma mère m'a porté dans ses flancs; et, portant entre ses mains mon corps délicat, elle m'a nourri avec une tendresse pleine de sollicitude. Sans cesse occupée de moi, elle m'a vu grandir et me fortifier; m'entourant de sa vigilance, attentive toujours à prévoir ce qui pouvait me nuire, elle m'a gardé et protégé contre tous les dangers. Partout et toujours elle me réchauffait de ses tendres baisers. Et maintenant je voudrais pouvoir à mon tour la combler de mille bienfaits; mais la colère du ciel ne connaît pas de borne.

1. Nom générique des plantes silvestres qui sont très-hautes et odoriférantes, comme l'absinthe.

Le mont Nan-chan est grand et élevé, et à son sommet soufflent les vents impétueux. Les autres sont heureux. Pourquoi suis-je seul en proie à la douleur?

Le Nan-chan, montagne élevée, est enveloppé dans un courant violent formé par la réunion de plusieurs vents. Les autres voient le sort propice à leurs vœux; pourquoi mon chagrin est-il sans trêve ni fin?

CHANT IX.

Argument. — On se plaint du gouvernement de l'empire qui opprimait principalement les peuples orientaux et levait de lourds impôts[1].

La marmite est pleine; la nourriture cuite en est retirée à l'aide d'une cuiller faite avec le bois recourbé du jujubier. La route royale est droite comme une pierre à aiguiser, comme la ligne parcourue par une flèche. Le peuple voit avec plaisir que les grands la parcourent. Mais toutes les fois que j'abaisse mes yeux, je me mets à pleurer.

Dans les petits ou les grands pays de l'Orient la navette ne tisse plus la toile; on ne confectionne plus sur le métier ni la chaîne ni la trame. On marche sur la gelée et sur le givre avec des chaussures de toile appelée Ro-pou. Les grands, fatigués et incapables de supporter de si lourds travaux, traversent la grande voie; pour moi, soit que j'aille, soit que je revienne, j'ai l'esprit tourmenté.

Tu coupes l'herbe près de la fontaine d'eau glacée; tu prends garde que l'herbe que tu as coupée ne pourrisse et ne se consume dans l'humidité. Nos chagrins nous empêchent de dormir la nuit et nous font pousser de profonds soupirs; nous déplorons le triste sort et la condition des nôtres. Tu serres, pour les conserver, les herbes que tu as récoltées; des malheureux dont le sort est digne de pitié, ne doivent-ils pas aussi se reposer?

A l'Orient les hommes s'acquittent des travaux

1. Ce chant a été écrit lorsque la cour de la dynastie Tcheou se trouvait encore dans la partie occidentale, sur le territoire actuel de Si-gan-fou; les rois de l'empire exerçaient en partie leur autorité à l'orient de la capitale.

qui leur sont imposés sans prendre de repos ; à l'Occident, les hommes marchent vêtus de riches et magnifiques vêtements ; les rameurs portent des peaux d'ours ; les enfants de basse extraction remplissent les plus hautes charges de l'empire.

Ces hommes n'ont point de vin pour l'assaisonnement de leurs mets, mais ils en font un usage immodéré. Ils portent suspendues au côté de grosses perles et des pierres précieuses, et l'usage qu'ils en font, ils ne le regardent pas comme un luxe. Au ciel est le fleuve Tienhan [1], dont la lumière nous éclaire ; la vierge Tchi-niu tisse l'astre triangulaire [2] de la lyre lumineuse et parcourt en un seul jour sept Siang [3].

Il lui est permis de parcourir sept Siang ; cependant elle ne peut me tisser des ornements de diverses couleurs, pour que je jouisse des mêmes avantages que les autres. L'astre lumineux Kienniou [4] est un bœuf, mais un bœuf que je ne puis atteler à mon char. L'astre du matin à l'orient, l'astre du soir à l'occident, l'astre Tien-pi sont [5] comme des filets pour prendre les lièvres ; ce sont des ornements placés pour décorer la voûte céleste.

Au midi est le van ou astre appelé Ki, mais cependant il n'est pas propre à vanner le blé. Au nord est la cuiller ou astre appelé Teou [6]. Cependant il ne peut pas transvaser le vin ou le bouillon. Au midi, le van allonge et tire sa langue. Au nord est la cuiller dont le manche regarde le couchant.

CHANT X.

Argument. — Le peuple malheureux déplore ses infortunes.

Le quatrième mois de la lune [7] marque le retour de l'été ; dès le sixième, la chaleur devient étouffante. Celui qui fut mon aïeul dans un âge fort avancé ne mérite pas à mes yeux le nom d'un homme, car il n'a pas eu pitié de moi.

Sous le souffle glacé du vent d'automne, toutes les plantes se flétrissent. Nous vivons au sein des travaux pénibles, et nos soucis nous rendent malades. Quel refuge nous est ouvert ? Pendant l'hiver le froid sévit, et le vent souffle avec violence. Les autres sont contents ; pourquoi suis-je seul condamné aux souffrances et aux privations ?

Sur les montagnes viennent des arbres précieux, le châtaignier et le prunier appelé Mæi ; les hommes sont changés et sont devenus de cruels voleurs. J'ignore en punition de quelle faute.

Regarde cette fontaine ; elle a des eaux limpides, mais il arrive aussi que ces eaux sont troubles. Moi, je suis tous les jours accablé d'ennuis ; quand donc serai-je content de mon sort ?

Les grands fleuves Kiang et Han qui coulent au midi de l'empire forment des coudes dans leur cours. Quand je remplissais une fonction publique ; je n'ai point faibli au travail, et me suis rendu malade : et cependant on ne fait aucun cas de moi.

Je ne suis pas l'aigle, je ne suis pas l'épervier appelé Yen, qui déployant ses ailes s'élève dans les nues. Je ne suis pas l'esturgeon, ni le poisson Yeou qui peut trouver un refuge dans le fond des abîmes.

Sur les montagnes viennent les plantes Kue et Ouei ; dans les vallées s'élève l'arbre appelé Y [1].

Ces vers ont été composés par un homme vertueux qui a voulu exprimer sa douleur.

SECTION SIXIÈME.

CHANT I.

Argument. — Un seigneur puissant s'occupe activement des soins que réclame l'administration de l'Etat.

Je gravis la montagne qui regarde le nord, où je cueille la plante Ko ou berberis. Des hommes laborieux et vaillants s'occupent du matin au soir des affaires publiques. Quand il s'agit du

1. Tien-han est encore aujourd'hui en Chine le nom de la voie lactée.

2. L'astre triangulaire est formé de deux étoiles situées à l'orient de la lyre lumineuse, qui forment avec celle-ci un triangle isocèle.

3. Les Chinois divisaient l'équateur en douze parties, appelées Siang ; ces douze Siang répondent aux douze heures que les Chinois comptent du milieu d'une nuit au milieu de la nuit suivante. Les étoiles parcourent leur parallèle plus vite que le soleil ne parcourt le sien, le soleil ne parcourant que six Siang lorsqu'une étoile est déjà arrivée au septième.

4. On l'appelle aujourd'hui Ho-kou, roue mise en mouvement par un cours d'eau.

5. L'une des vingt-huit constellations chinoises, composée de neuf étoiles.

6. Egalement l'une des vingt-huit constellations chinoises.

7. Les années et les mois lunaires ne sont pas comptés d'après le calendrier des Tcheou, mais d'après celui des Hia.

1. Arbre dont on fait les roues.

service de l'empereur, toute lenteur cesse ; mais mes parents vivent condamnés à de rudes travaux.

Quel pays de la terre n'obéit pas aux ordres de l'empereur ? Quel homme n'est pas humble sujet de l'empereur, et de quelle contrée est-il ? Le ministre honoré du titre de Taï-fou a oublié les lois de l'équité ; car je suis laissé seul à la tête des affaires, et seul j'ai la prudence nécessaire.

Les chevaux de mon quadrige n'ont pas un instant de repos, et le service de l'empereur m'accable de besogne. L'empereur est content que je ne vieillisse pas, et que, toujours vigoureux et plein de force et de santé, je puisse parcourir l'empire, et lui consacrer tous mes soins empressés.

D'autres goûtent le repos dans leur demeure ou se livrent au plaisir ; d'autres, après avoir épuisé leurs forces au service de l'État, sont tombés malades, d'autres sont retenus au lit, d'autres sont toujours en voyage sans aucun repos.

Les uns se retirent dans l'intérieur de leur maison pour se dérober au bruit de la foule, d'autres, accablés de soucis et de travaux, restent sans forces ; d'autres, paresseux et indolents, ou se couchent sur le dos ou ensevelissent leur visage sous leurs couvertures, d'autres enfin quand les affaires pressent, ont à peine le temps de se laver la figure [1].

Il en est qui s'adonnent à la boisson et à la débauche ; d'autres cèdent au poids des soucis et des travaux, et se retirent craignant d'être accusés près du roi. D'autres, comptant sur la faveur de l'empereur, vont et viennent libres et insouciants, et disent toutes les banalités qui leur viennent à l'esprit ; d'autres traitent certaines affaires et se hâtent de les terminer.

CHANT II.

Argument. — Paroles d'un homme accablé sous le poids du travail.

N'aide pas un char dans sa marche, car tu te couvrirais de poussière. N'occupe pas sans cesse ta pensée de soucis et de chagrins, quels qu'ils soient, car tu en deviendrais malade.

N'aide pas un char dans sa marche, car ton corps serait noirci de poussière comme d'une épaisse fumée. Garde-toi de songer sans cesse aux chagrins, car tu ne serais plus maître de ton esprit, et la lumière de l'intelligence s'obscurcirait en toi.

N'aide pas un char dans sa marche, car tu serais aveuglé d'une poussière noire comme la fumée. Ne plonge pas ton esprit dans de sombres pensées, car elles deviendraient plus vives, et plus douloureuses.

CHANT III.

Argument. — Un seigneur est parti pour faire une guerre dans un pays situé à l'occident ; il se plaint vivement de n'être pas rappelé, quand la fin de l'année approche.

O ciel auguste, plein de sagesse, et élevé sur nos têtes, tu protéges la terre avec sagesse et tu nous es favorable. Je suis venu vers les rivages de l'Occident, dans le pays de Kiou-ye [1] : nous touchons au premier jour du second mois lunaire, et j'ai passé dans cette contrée un été et un hiver ; aussi mon esprit est agité de douleurs, mes entrailles sont pour ainsi dire rongées par un poison subtil ; je pense à mes compagnons et de mes yeux coule comme une pluie de larmes, Comment ne penserais-je pas à retourner vers les miens ? Mais je crains, en revenant, de m'exposer à une accusation et de tomber dans quelque piége.

Depuis que je suis venu, le soleil et la lune ont une fois parcouru leur carrière. Quand donc me sera-t-il permis de retourner vers les miens ? Déjà une année s'est presque écoulée. Je me vois seul et abandonné au milieu de nombreux soucis ; je suis occupé d'affaires, et mon esprit se tourmente. Je ne puis un instant interrompre les travaux qui me tiennent enchaîné. Je songe à mes camarades, et leur souvenir est toujours présent à ma pensée. Pourrais-je ne pas nourrir l'espoir de retourner vers eux ? Mais je crains le blâme et la colère des hommes.

Quand je suis venu ici, déjà la lune et le soleil avaient dépassé le point de leur course, où le froid sévit. Quand pourrai-je revenir ? Mais les affaires de l'empire sont toujours urgentes. La fin de l'année approche. Déjà on a ramassé la plante Siao et enfermé dans les greniers la récolte des légumes.

1. Les peuples dont il s'agit dans ces chants regardaient comme une pratique sacrée la coutume de se laver le visage au sortir du lit.

1. On ne sait pas quel est ce pays appelé Kiou-ye.

Mon esprit est soucieux. Je me suis volontairement chargé de ces travaux, je regrette la société de mes amis, et poursuivi de ces regrets, je sors de la maison et je m'efforce de procurer à mon esprit quelque distraction. Puis-je faire que mon cœur n'aspire pas après le retour? Mais je crains les vains bavardages qui seront causés par mon retour.

O vous, grands de la terre, qui tenez en vos mains les rênes des États, je vous en prie les larmes aux yeux, mettez un terme à votre vie pleine de mollesse. Songez à respecter votre dignité ; appelez aux grandes charges des hommes probes et d'un esprit droit ; accueillez-les avec bienveillance ; et le ciel satisfait de votre zèle vous comblera de biens.

O vous grands de la terre , ne vous livrez pas sans cesse au plaisir et à la mollesse. Ayez quelques égards pour votre dignité ; aimez et appelez à vous les hommes justes et sages. Quand le ciel verra votre manière d'agir, il augmentera le nombre de ses bienfaits et assurera votre bonheur.

CHANT IV.

Argument. — Le sujet de ce chant n'est pas bien précis. On prétend que celui dont il est question ici est l'empereur Yeou-ouang, qui, adonné au plaisir de la musique et livré à la mollesse, ne savait pas revenir à lui-même. Il est comparé à l'eau qui coule, et ne peut remonter vers sa source.

Les cloches ébranlées remplissent l'air de leur *Tsiang-tsiang*. Les eaux du fleuve Hoai inondent au loin la campagne. Mon esprit soucieux est agité de douleur. Je n'oublierai jamais nos sages et nos hommes vertueux.

La cloche résonne et le fleuve Hoai sent gonfler ses eaux ; mon âme est dévorée de chagrins. Nos sages et nos hommes de bien étaient doués d'une vertu, qui ne souffrait jamais l'injustice.

La cloche sonne et le tambour résonne. Le fleuve Hoai baigne trois îles. Les soucis ne laissent aucun repos à mon esprit. Nos sages et nos hommes de bien n'ont plus d'imitateurs de leur vertu.

La cloche ébranlée résonne. On entend aussi les accords des Kin et des Che. Ces deux instruments marient heureusement leurs sons et forment un concert harmonieux. Les vers accompagnés au son de la musique portent le nom d'Ya et de Nan ; les danses s'appellent Yo ; et la fête se poursuit avec ordre.

CHANT V.

Argument. — Chants de fête, à l'occasion des cérémonies célébrées en l'honneur des parents morts [1].

Les champs sont hérissés de ronces et d'épines qu'on enlève avec beaucoup de peine. Depuis les premiers temps nous usons notre vie au travail, et dans quel but? Nous cultivons le millet Chou, et le millet Tsi ; et les récoltes de l'un ou de l'autre sont belles et fécondes .

Nos greniers plient sous le poids, et renferment des monceaux de froment entassé. Nous avons cent milles mesures de fruits. Aussi le vin et les mets abondants chargent notre table, et nous préparons les offrandes et les sacrifices, pour que la prospérité et le bonheur continuent à régner parmi nous.

On conduit dans un grand appareil des taureaux bien gras et des bœufs ; en hiver, cette cérémonie s'appelle Tching, en automne Tchang. Les uns écorchent les brebis : d'autres font cuire les viandes ; les autres règlent l'ordre du repas ; d'autres portent les plats, la cérémonie des offrandes et des prières se fait aux portes de la cour intérieure ; et les choses sont faites magnifiquement.

Le père de notre famille, notre antique aïeul, était un homme noble et vénérable. Notre ancêtre approuve nos offrandes et nos prières. Les enfants accomplissent pieusement les devoirs qui sont dûs aux parents [2] ; et une vie longue et prospère est pour eux le prix et la récompense de leur piété envers les chefs de leur race.

Nous avons accompli notre devoir dans la mesure de nos forces et de nos moyens, et rien n'a été négligé dans la célébration de cette solennité. Celui qui préside aux prières nous affirme que de nombreux bienfaits sont assurés à ceux qui honorent leurs parents par la piété, et qu'un

1. Il était d'usage d'honorer les parents morts comme s'ils vivaient encore. Aussi le respect des morts était aussi grand que celui des vivants.

On ne sait pas bien ce qu'ils entendaient par ce mot esprit, mais il est certain que chez ces peuples existait la croyance à un grand Esprit, gardien et protecteur de l'Etat. Ils croyaient que cet Esprit était le ministre du maître souverain et exécutait ses ordres.

2. Rapprochez cette pensée de l'Écriture. Honore tes parents et tu vivras longuement.

heureux sort attend leurs descendants. Les mets qui sont offerts pour honorer la mémoire des ancêtres exhalaient une douce odeur : les esprits de nos aïeux ont approuvé ces offrandes, ainsi que le vin, et ils nous promettent un avenir plein de prospérité en récompense de notre piété : et toi, père de famille, parce que tu t'es acquitté religieusement de ces saintes cérémonies, tu peux espérer un bonheur immortel ; et ta félicité s'accroîtra de jour en jour jusqu'à la fin des temps.

Les cérémonies accomplies, on s'abstient de faire entendre le son des cloches ou des tambours. Chacun regagne avec recueillement sa demeure, et celui qui préside à la fête leur dit : « Les âmes des morts reçoivent avec joie vos offrandes, et elles les ont pour agréables. » Alors celui qui porte les images des aïeux, le respectable Chi, se lève ; il est salué par le son des cloches et le bruit des tambours, qui l'accompagnent à son départ. L'esprit qui présidait remonte dans sa demeure des cieux, et sans retard, les seigneurs qui étaient présents et la maîtresse de la maison se retirent. Et le père de famille commence alors avec ses frères un repas d'un caractère privé.

Les instruments de musique sont rapportés dans les appartements intérieurs ; on entend un dernier concert et tous se reposent dans la douce espérance d'une prochaine et durable félicité. On dresse la table, et le repas se fait au milieu de la plus grande intimité ; il est assaisonné par une joie pure. Après avoir bien bu et bien mangé, tous, petits et grands, rendent des actions de grâce. L'Esprit a trouvé agréables les mets et le vin, il en a accepté l'offrande, et a promis une longue vie au père de famille. Tout s'est fait avec ordre, et dans le temps prescrit ; car il est de règle que chacun déploie dans ces fêtes la plus attentive diligence. Et vous, enfants qui naîtrez un jour, qui que vous soyez, suivez tous ces exemples, et prenez garde de perdre jamais ces traditions sacrées du culte des ancêtres.

CHANT VI.

Argument. — Fête en l'honneur des parents morts.

Le mont Nan-chan est bien celui qu'a habité Yu [1]. Là on peut voir, dans la plaine et sur le penchant des collines, des champs dont la terre est retournée et labourée ; ce sont les travaux des descendants de Yu. Je divise ces champs par des bornes et des limites ; entre chacun de ces champs j'amène l'eau au moyen de canaux et je les entoure de sillons du côté du midi et de l'orient en relevant la terre, formant des tas inclinés.

Au plus haut du ciel courent de paisibles nuages ; la neige amenée par le vent tombe et remplace une pluie fine ; comme elle ne tombe en quantité ni trop grande ni trop petite, et qu'elle recouvre nos champs dans une juste mesure, nos terres deviennent grasses et fertiles.

Les limites de chaque champ sont bien définies ; les récoltes sont abondantes et les moissons appelées Chou et Tsi sont considérables ; ce sont là les richesses amassées par les travaux des descendants de Yu, c'est avec ces récoltes qu'on fait le vin et qu'on prépare ces repas que j'offre dans les fêtes, en l'honneur des parents morts, et dans les festins auxquels j'invite des hôtes illustres ; c'est ainsi que la vie se prolonge de longues années et que l'on parvient à une vieillesse avancée.

Au milieu du champ est située une maison ; à l'extrémité du champ sont plantés des courges et des melons. On enlève la peau de la courge pour la faire macérer ; puis on l'offre au premier et auguste auteur de la famille et de la race. Ainsi ses descendants prolongent leur vie de longues années et sont bénis du ciel.

On emploie du vin pur pour les oblations. On amène des bêtes au poil rougeâtre [1] que nous offrons à nos ancêtres [2] ; on prend à la main un couteau muni de grelots, avec lequel on parcourt et on ouvre les poils de la bête, puis on recueille le sang et l'on enlève la graine.

Ces offrandes répandent une agréable odeur ; et dans la pratique de ces offrandes rien ne se fait avec négligence ; tout a lieu avec éclat et pompe. Car depuis l'origine de notre race, Yu est vénéré et auguste, Yu à qui nous accordons de justes hommages ; c'est lui l'auteur de la

1. L'empereur Yao employa Yu pour réparer les désastres causés par le déluge.

1. Sous la dynastie des Tcheou, on choisissait des bêtes de couleur rougeâtre dans les fêtes des parents morts. Chaque dynastie avait sa couleur, qui, par ordonnance, l'emportait sur les autres.

2. En offrant des victimes aux parents morts et en préparant des repas en leur honneur, les Chinois voulaient témoigner qu'on doit honorer les morts comme s'ils étaient encore vivants.

grande récompense, du merveilleux bonheur qui nous attend, l'immortalité.

CHANT VII.

Argument. — Éloge des travaux champêtres.

Que ce champ est beau! que son étendue est vaste! Sa récolte de chaque année remplit dix mille mesures. Tout ce qui me reste de mes récoltes précédentes, je le consacre à la nourriture de mes fermiers. Les moissons précédentes ont été aussi productives; maintenant je vais visiter mes champs exposés au midi, et je trouve les paysans occupés à faire du pain, ou à élever des mottes de terre. Avec quelle vigueur ont poussé les semences du Chou et du Tsi. La moisson sera belle, j'en ai le ferme espoir, et j'ai le projet d'alléger un peu le travail des paysans.

Nos moissons sont belles; nos brebis sont d'une couleur bien blanche et sans tache. Je pourrai m'en servir pour le sacrifice appelé Che [1] et la cérémonie qu'on nomme Fang. [2] Nos champs sont en bon état, ce qui fait le bonheur des travailleurs. Nous chantons aux sons du Kin et du Che, nous faisons résonner le tambour, pour témoigner notre reconnaissance au premier inventeur de l'agriculture, pour demander une pluie salutaire, afin que nos moissons viennent heureusement à terme et fournissent une ample nourriture aux hommes et aux femmes des champs.

Quand arrive celui qui préside aux cérémonies des offrandes avec le titre de Tseng-sun, les femmes et leurs fils apportent la nourriture du jour dans les champs du midi. Celui qui préside aux travaux des champs vient, et son cœur est rempli de joie; il passe à droite et à gauche dans tous les rangs, goûtant tous les mets apportés afin de s'assurer s'ils sont bons ou mauvais. Ils se réjouissent de voir toutes les semences prospérer et promettant de riches moissons. Le grand Tseng-sun n'a aucun sujet de mécontentement, et les paysans se mettent à l'ouvrage avec une nouvelle ardeur.

1. Il y avait deux espèces de sacrifices appelés Kiao-che, pour honorer le souverain maître et dominateur des choses. On accomplissait ces sacrifices dans deux temples dont l'un était situé au midi, l'autre au nord de la cour.

On faisait le sacrifice Che pour obtenir les biens de la terre.

2. Cérémonie pour honorer les esprits des quatre parties du monde.

CHANT VIII.

Argument. — Même sujet que le précédent.

Un grand champ demande des soins très-assidus; aussi je prépare les semailles, et je remets en état tous les instruments de culture. Après ces préparatifs, je me mets à l'ouvrage, et avant de confier la semence à la terre, je laboure les champs du côté de l'orient, et je prends le soc et la herse. Je sème les graines de plusieurs espèces, et quand le germe a poussé avec vigueur, et que les nouvelles plantes ne sont pas grêles, mais pleines de sève, le sage Tseng-sun se réjouit.

Déjà les épis commencent à se former, les grains de blé se développent, grossissent et arrivent à leur maturité. Les moissons n'ont point à souffrir du voisinage des herbes nuisibles. Délivrez vos champs de l'insecte Ming, qui, caché sous l'enveloppe du grain, ronge le germe, de l'insecte Te qui mange les feuilles encore tendres, de l'insecte Mao qui attaque les racines, et de l'insecte Tse qui ronge les jeunes pousses; ne laissez rien qui puisse nuire à vos nombreuses semences. Oh! puisse le génie qui préside aux travaux des champs détruire par le feu tout ce qui pourrait nuire à la récolte.

Les nuages s'amoncellent, et laissent tomber une pluie douce, qui vient arroser le champ destiné à payer le tribut dû au trésor public, et étend ensuite son influence heureuse sur mes champs particuliers. Au temps de la moisson on laisse sans les couper des épis encore trop jeunes, on laisse encore des gerbes dans le champ; il y a aussi des bottes de gerbes et des épis qu'on abandonne, et tout cela dans l'intention d'être utile aux glaneuses privées de biens [1].

Celui qui préside aux offrandes et porte le titre de Tseng-sun est arrivé, et les enfants vont avec leurs fils porter la nourriture aux travailleurs des champs du levant. Le chef des paysans vient aussi et se réjouit.

Ils célèbrent religieusement la cérémonie des offrandes, auxquelles ils emploient des mets d'une couleur rouge et noire et les fruits Chou

1. Dans la Bible il est recommandé de laisser après la moisson des épis que ramassent les veuves et les pauvres.

et Tsi : au moyen de ces solennelles cérémonies ils s'assurent une éternelle prospérité.

CHANT IX.

Argument. — Celui qui est désigné ici par le nom d'homme sage ou prince sage n'est autre que l'empereur; des louanges lui sont adressées par les rois ses descendants, réunis dans le palais d'orient.

Admire la largeur et la profondeur du fleuve Lo. J'ai vu venir cet homme sage qui semble réunir sur sa tête toutes sortes de prospérités. Il est couvert d'un costume guerrier de couleur rouge et il conduit à la guerre six colonnes de soldats [1].

Admire la largeur et la profondeur du fleuve Lo. Il est arrivé, cet homme sage; le fourreau de son épée est ciselé et orné partout avec art. Qu'il vive éternellement, ce prince rempli de sagesse, et puisse-t-il voir pendant dix siècles sa famille exempte de tout malheur !

Regarde le fleuve Lo et admire la profondeur de son lit. Le sage prince est arrivé ; que de biens sont réunis en lui seul ! Oh, vive, vive à jamais ce sage prince ! puisse-t-il voir pendant mille ans et plus son empire calme et prospère !

CHANT X.

Argument. — L'empereur s'adresse aux rois qui gouvernent ses États, et répond aux éloges qu'il reçoit d'eux dans l'ode précédente.

Le poirier Tchang est couvert de feuilles et de fleurs de la plus belle apparence. A votre vue mon cœur a bondi de joie, comme s'il eût voulu sortir de ma poitrine : tant sont grandes les qualités que j'admire en vous.

Ce poirier est orné de fleurs et de feuilles belles à voir. Vous êtes environnés de tant d'éclat, de tant de majesté, que je vois en vous les signes certains d'un bonheur inaltérable.

Les fleurs du poirier Tchang brillent de la couleur jaune et blanche. Je vous vois portés sur des quadriges attelés de quatre chevaux blancs; avec quelle grâce vous tenez les six rênes dans vos mains !

Si je vous regarde du côté gauche, je vois en vous toute l'apparence d'un sage; si je vous regarde du côté droit, je vois encore en vous toutes les qualités d'un sage; ainsi tous les signes extérieurs montrent en vous un esprit parfait et orné de toutes les vertus.

1. Le territoire de la capitale était divisé en six parties, dont chacune comptait 12,500 familles. Chaque famille fournissait un homme ; les soldats pris dans ces familles formaient une légion. Les six légions réunies fournissaient une armée de 75,000 hommes. Cette armée appartenait en propre à l'empereur, sans compter les troupes que les rois étaient tenus de lui fournir.

SECTION SEPTIÈME.

CHANT I.

Argument. — L'empereur reçoit les rois à sa table, ceux-ci lui adressent ces paroles :

L'oiseau Sang-hou vole de tous côtés, et ses ailes peintes de diverses couleurs brillent d'un éclat ravissant. Le sage empereur est dans la joie, et le ciel assure son bonheur.

L'oiseau Sang-hou vole de tous côtés : son cou est blanc. L'empereur est joyeux, il protége et défend de nombreux royaumes.

Il protége tous les royaumes et il est leur appui; il sert d'exemple à tous les rois; ne surveille-t-il pas tous les mouvements de son cœur ? ne s'observe-t-il pas avec précaution ? et par là n'obtient-il pas tous les biens désirables ?

La coupe qu'il porte à ses lèvres, appelée Si, est ornée de ciselures en spirales, et le vin qui la remplit est d'un parfum délicieux. Dans sa manière de vivre, rien ne respire l'orgueil; aussi a-t-il le droit d'espérer tous les bienfaits du ciel.

CHANT II.

Argument. — Chant de table.

Les oiseaux Yuen-yang (de la famille des canards), volent avec précipitation et se jettent sur les filets. Qu'il vive, le prince sage, qu'il vive éternellement, lui dont la fortune comble tous les vœux !

Le cheval de selle s'engraisse d'une abondante nourriture dans l'étable. Vive notre sage prince : vive à jamais ce prince dans la joie et le bonheur !

Dans l'étable le cheval de selle se nourrit et s'engraisse. Vive notre prince bien-aimé; puisse-t-il vivre éternellement et passer dans la joie tous les jours de sa vie.

CHANT III.

Argument. — Repas et fête de famille.

Qu'as-tu affaire de ce bonnet appelé Pien ? Ton vin est excellent, excellent est ton repas. Parmi les convives il ne me paraît pas qu'il y ait d'étrangers, il n'y a que des frères. La plante Niao et la plante Niu-lo s'enlacent autour du pin et du cyprès. Avant de jouir de la présence de cet homme sage, un souci, puis un autre rongeait mon âme; mais à sa vue mon âme bondit de joie.

Tu portes le bonnet Pien, pourquoi le portes-tu ainsi ? Le vin est excellent, les plateaux brillants. Il n'y a point d'étrangers ici, il n'y a que des frères ; la plante Niao et la plante Niu-lo se sont enlacées au pin. Loin de la présence de cet homme sage, j'étais dans le chagrin, j'étais dans le chagrin ; mais la présence de cet homme sage chasse de mon âme toute tristesse.

Chacun porte sur la tête le bonnet Pien. Le vin est excellent; tu as préparé pour le festin des mets nombreux. Il n'y a point au festin d'étrangers; il n'y a que des frères, des cousins, des personnes du même sang; ils sont comme la neige qui dès qu'elle tombe se lie. Chaque jour de notre vie peut être jour de mort. Nous ne nous verrons point longtemps. Livrons-nous donc à la joie, et passons ce jour à boire; mais que nos plaisirs ne soient point réprouvés du sage.

CHANT IV.

Un jeune marié célèbre dans ce chant les grâces et les vertus de sa fiancée.

Je m'occupe à arranger le moyeu de la roue, et, quand le char sera prêt, j'irai au-devant de ma belle fiancée. Je ne sens ni la soif ni la faim ; je ne pense qu'à la rejoindre, et, charmé par sa vertu, je brûle de désir. Malgré l'absence de mes amis, nous célébrerons le festin des noces, et nous nous livrerons à la joie.

Cette forêt épaisse s'étend au loin sur un terrain uni. Elle n'abrite pas d'autres oiseaux que le faisan. Cette noble jeune fille est dans la force de la jeunesse; je désire avec ardeur posséder tous ses charmes, et pendant le repas je la comble d'éloges. Je l'aime et jamais mon amour ne sera refroidi par la satiété.

Nous buvons avec plaisir ce vin, quoiqu'il ne soit pas délicieux ; nos mets ne sont pas des plus exquis, mais nous les mangeons, car nous aimons à faire un modeste dîner. Quoique tu sois de beaucoup supérieur à moi, je veux cependant danser et chanter avec toi.

Je gravis une colline élevée et aux flancs escarpés, où je coupe du bois dur sur des arbres couverts d'un épais feuillage ; quand j'ai joui de ta vue, mon âme est pleine de joie. Je lève mes yeux vers une montagne élevée, et j'entreprends une longue route.

Je cours de toute la vitesse de mes chevaux, et les six rênes du char arrangées dans mes mains font entendre un bruit semblable à celui des cordes Kin : mon esprit se repose dans la douce pensée de ce mariage.

CHANT V.

Argument. — On reproche à l'empereur de prêter facilement l'oreille à la calomnie.

Les mouches [1] vertes en volant font entendre le bruit de leurs ailes ; elles se posent sur les haies des champs. Excellent prince, ne crois point facilement les envieux.

Les mouches vertes bourdonnent en volant et les envieux se reposent près des buissons des champs. Ils n'ont nulle retenue, et ils portent le trouble dans tous les royaumes.

Les mouches vertes font du bruit en volant et se reposent sur les coudriers ; les envieux n'ont point de frein ; ils jettent la division parmi nous et nous éloignent les uns des autres.

CHANT VI.

Argument. — Le roi du pays d'Ouei était adonné aux plaisirs de la table; il se corrigea dans la suite : il chante les festins qui conduisent à l'ivresse, et blâme ceux qui s'abandonnent à la boisson.

Les convives commencent à se ranger chacun à sa place sur les deux côtés de la table. Les vases

1. La mouche représente l'envieux. Elle salit et noircit ce qui est blanc.

Pien et Teou sont placés et disposés en un lieu préparé. On apporte les viandes et les fruits. Les vins qui sont versés dans les coupes sont doux et agréables : tous les convives boivent en même temps. Les cloches et les tambours sont placés. Les coupes se lèvent, et le vin coule à flots. Le plus grand ordre préside à la fête. Après avoir élevé la cible qui doit servir de but [1], on s'arme de l'arc et de la flèche ; les combattants prennent leur rang et chacun donne une preuve de son habileté.

Celui qui atteint le but donne une coupe de vin à tous ceux qui l'ont manqué.

On organise les danses de la robe [2] (ou de la paix) ; on entend les sons du tambour mêlés à ceux de la flûte Cheng, formée de chalumeaux joints ensemble. Ils témoignent leur joie à leur aïeul le plus vénéré, et accomplissent religieusement toutes les pratiques sacrées. Dans ces cérémonies où tout se fait avec tant de soin, que l'appareil est vraiment d'un aspect imposant et solennel! ainsi le bonheur te sourira calme et durable et la joie se perpétuera parmi tes descendants. Au milieu de ces plaisirs chacun élève son âme ; les convives prennent en main la coupe, et commencent les libations ; les convives étrangers sont servis par d'autres. En vidant joyeusement la coupe souviens-toi d'accomplir à temps marqué les rites accoutumés.

Les convives commencent à s'asseoir avec force civilités, se comblant mutuellement de politesses et de compliments. Tant que le vin n'a pas troublé leur gravité, ils observent toutes les lois de la bienséance, mais une fois échauffés par le vin, ils oublient toute retenue et toute convenance, ils changent de siége, et se mettent à sauter de côté et d'autre. Tant qu'ils ne sont pas ivres, ils se surveillent et respectent la décence ; mais, quand le vin les a vaincus, ils ont des manières grossières et sottes, car l'ivresse ne connaît aucune loi, aucune règle.

Les convives ivres poussent des cris insensés ; ils renversent les vases Pien et Teou, dansent d'une manière grotesque, ou font trébucher leurs voisins ; ils mettent leur bonnet à l'envers, le font si peu tenir sur leur tête, qu'il est toujours prêt à tomber. Ils chancellent à droite et à gauche, car leurs pieds peuvent à peine les soutenir, et ils font des sauts insensés. Les uns bien remplis se retirent et sont accompagnés par les adieux les plus chaleureux ; les autres restent et se livrent à tous les excès. Ceux qui continuent de boire oublient complétement les règles de la modération.

A toutes ces fêtes les uns sont ivres, les autres le sont presque. Dans ces repas on nomme un surveillant, qui se fait suppléer par un autre président. Celui-là plein de vin se livre à des gestes repoussants ; celui qui conserve sa raison se voit repoussé avec dédain par tous ceux qui sont ivres. Comment quelqu'un pourrait-il faire entendre des conseils à ces convives, leur prêcher la modération, les engager à modérer leurs paroles, et à être moins insensés ? Celui qui déjà pris de vin voudrait parler ainsi, celui-là s'exposerait à recevoir sur son front une pluie de débris d'agneau. Puisque après trois coupes de vin tu commences à déraisonner, comment en pourrais-tu boire davantage.

CHANT VII.

Argument. — Les rois s'adressent à l'empereur qui les reçoit à sa table. On croirait d'abord que c'est une satire contre l'empereur, et on prétend que c'est le *roi* Ou-kong qui gourmande l'empereur Yeou-ouang au sujet de sa passion pour le vin.

Les poissons vivent au milieu des plantes aquatiques, et ils grossissent parmi elles. Le roi passe sa vie dans le pays d'Hao, où il boit du bon vin.

Les poissons vivent au milieu des plantes aquatiques où leur queue devient longue. Le roi vit dans le pays d'Hao, où il charme ses jours en s'adonnant à la boisson.

Les poissons vivent au milieu des plantes aquatiques, où ils se cachent parmi les joncs. Le roi vit dans le pays d'Hao, et là dans son palais il coule des jours tranquilles.

CHANT VIII.

Argument. — L'empereur s'adresse aux rois.

Ils récoltent des fèves, ils récoltent des fèves dans des paniers ronds ou carrés, faits de ro-

1. Le but des archers était différent suivant la dignité; celui de l'empereur était élevé de dix pieds; il était fait d'une peau d'ours sur laquelle étaient peints un ours, la terre et les nuages; au milieu le but était blanc. Le but des rois, rouge au milieu, était de peau de cerf. — L'archer qui s'écartait du but était condamné à boire un grand pot de vin.

2. Il y avait aussi la danse des armes.

seaux. Des hommes sages sont venus pour m'assurer de leur soumission ; quelle récompense vous donnerai-je? voici les seuls dons que je veuille vous offrir et ils vous suffiront : des chars, des ornements d'or, de beaux chevaux de trait. Quel sera votre présent? des habits noirs ornés d'un dragon au corps replié et d'autres ornements appelés Pou [1].

Il est une fontaine qui coule intarissable et abondante près de laquelle on aime à couper l'herbe Kin [2]. Quand des hommes sages viennent pour m'assurer de leur soumission, c'est un beau spectacle pour moi de regarder leurs étendards. Leurs étendards et leurs bannières réunies flottent çà et là; les sonnettes agitées et retentissant ensemble font un *Houei-houei* mille fois répété. Des chevaux de trait et de renfort traînent les chars; tout ce bruit annonce l'arrivée des hommes sages.

Les genoux sont garnis de genouillères et les jambes enveloppées de bandelettes [3]. Leur arrivée est un indice de leur diligence; voilà les louanges que leur adresse le fils du ciel [4] ; le fils du ciel accueille avec bienveillance ses très-chers hommes sages, et ses très-chers hommes sages sont comblés de biens.

Que les branches de l'arbre Tsao sont touffues ! Ces hommes sages qui me sont chers sont le soutien de l'empire. Ces hommes sages qui me sont chers auront part à tous mes biens. Dans votre suite vous avez des hommes prudents qui sont vos ministres; ils vous ont fait escorte.

La barque de bois de peuplier flotte sur les eaux, liée avec des cordages. Le fils du ciel connaît les sages et les chérit. Les sages qui me sont chers recevront des biens de plus en plus grands. Leur arrivée met le comble à ma joie.

CHANT IX.

Argument. — Il s'agit d'un empereur qui, trompé par la calomnie et le mensonge, faisait peu de cas des conseils des princes du sang royal.

L'arc est prêt, il est décoré de divers ornements de corne et quand il est tendu, si on laisse glisser la corde entre ses doigts, il se retourne et se courbe en sens inverse. Puisque vous êtes des frères et des parents, restez toujours unis.

Quand tu abandonneras tes proches, le peuple se conduira de même; car ton exemple sera regardé par les autres comme une règle de conduite.

Ces frères qui vivent en si grande intelligence montrent un esprit plein de sincérité et de concorde, mais les frères désunis se portent mutuellement préjudice.

Un peuple méchant et aimant la discorde soulève une querelle pour un petit coin de terre. Celui qui combat pour son honneur refuse de céder à l'autre, et il arrive alors qu'il cause lui-même sa perte, et alors seulement il consent à cesser la guerre.

Le cheval vieux conduit devant lui le jeune, mais il ne songe pas à l'avenir, il mange et assouvit son appétit, il boit et veut toujours boire plus qu'il ne faut.

Il n'est pas besoin d'enseigner au singe à monter sur les arbres, ce serait mettre de la boue sur un chemin déjà boueux. Si les grands adoptaient une juste ligne de conduite, les hommes de plus basse condition imiteraient leur exemple.

La neige qui couvre la terre se fond aux rayons du soleil. Si tu n'écartes pas de toi les hommes de cette espèce, ils lèveront leur front avec plus d'orgueil.

La neige qui est tombée en grande quantité a été fondue par les rayons du soleil et réduite en eau. Ces hommes ressemblent aux barbares Mao [1]. Je suis accablé de douleurs.

CHANT X.

Argument. — Le sujet de cette ode est très-obscur. Voici la version la plus accréditée : l'empereur est d'un caractère plein de douceur, et les rois de ses États ne s'approchent point de lui suivant la coutume avec un sentiment de crainte.

Les saules sont armés de feuillage touffu; comment ne pensent-ils pas à jouir de son doux ombrage? qu'il est terrible et vénérable le maître suprême! garde-toi, dit-il, de t'approcher davantage, respecte ma douce tranquillité; mais je me vois réduit aux plus dures extrémités.

Le saule est un arbre touffu; pourquoi ne songent-ils pas à se reposer sous son ombrage?

1. Les insignes des rois et des préfets portent encore ce nom, mais autrefois ils portaient la figure d'une hache; aujourd'hui ils portent celle d'un dragon ou de certains oiseaux.

2. Persil de terre et de fontaine.

3. Encore aujourd'hui, ceux qui vont à pied entourent leurs jambes de bandelettes.

4. L'empereur.

1. Ils habitaient à l'occident, et ont conservé leur nom.

Qu'il est terrible notre maître suprême! Prends garde de causer ta perte, et respecte ma paix et ma tranquillité, mais je me vois réduit aux plus dures extrémités.

Il y a des oiseaux qui, s'élevant dans les airs, s'élancent vers les nues. Un homme d'une telle sorte et qui a un tel esprit, comment sera-t-il jamais content? et moi, pourrai-je jamais obtenir un instant de calme? Hélas que je suis malheureux? je travaille en vain et je suis tourmenté de soucis.

SECTION HUITIÈME.

CHANT I.

Argument. — Dans un temps où les affaires vont mal, où les peuples errent à l'aventure, on aime à se rappeler l'antique éclat de la cour royale.

Les seigneurs de la cour portaient sur la tête, en été, un chapeau tressé avec l'herbe Taï et, en hiver, des bonnets faits de toile noire. Leurs femmes étaient ornées de longues et épaisses chevelures! mais que m'importe à moi dont le cœur est à jamais privé de plaisirs.

Les seigneurs de la ville portaient des pierreries d'une grande valeur : les femmes des puissants seigneurs portaient les noms d'In ou de Ki [1]; mais comme je ne puis plus jouir de cette vue, mon cœur est ouvert au chagrin.

Les seigneurs de la ville royale laissent flotter au vent les bouts de leur ceinture. Les femmes des premiers seigneurs portent leurs cheveux bouclés sur les tempes; telle est la queue du scorpion recourbée sur elle-même. Mais il ne m'est plus permis de regarder tout cela, et je songe à partir avec tous les autres.

Ils n'avaient pas besoin d'arranger avec art leur ceinture pour en faire flotter les bouts, car elle était d'une longueur remarquable. Ce n'était point par un effet de l'art que leurs cheveux étaient bouclés, mais cette forme leur venait naturellement et sans aucun arrangement. Et quand je ne vais plus les voir, pourquoi ne pas admirer encore ces parures?

1. Les princesses de la famille des Tcheou prenaient les noms de In et de Ki.

CHANT II.

Argument. — Une femme déplore l'absence de son mari.

Je cueille jusqu'au soir l'herbe Lou, et je n'en ai pas encore ramassé tout ce qui pourrait contenir dans le creux de mes mains. Mes cheveux flottent en désordre et je serais contente de les peigner à mon retour.

Jusqu'au soir je cueille la plante dont on fait l'encre de Chine, et je n'en ai pas encore ramassé tout ce qu'il faut pour remplir le pan de ma robe. Il avait fixé le cinquième jour. Voilà six jours passés et je ne le vois pas encore.

S'il va à la chasse, je préparerai son arc dans son enveloppe. S'il va à la pêche, j'arrangerai sa ligne.

Quels poissons a-t-il pris dans sa pêche? Des Fang, des Sin; tous des poissons qui sont beaux à voir.

CHANT III.

Argument. — L'empereur Suen-ouang donna la principauté de Sie [1] au prince Chin; et envoya Chao-pe pour y construire une ville.
(On reproduit ici les chants des ouvriers qui cheminaient vers le sud.)

Quelle sève luxuriante dans ces jeunes pousses de Chou! la pluie vient les féconder. Je m'en vais au loin vers le sud, et le prince Chao-pe me console de mes peines.

Nous avons fait les portefaix, nous avons traîné notre char, et rempli l'office des bœufs; et après tous ces travaux peut-être pourrons-nous revenir.

Tout ce qui regarde l'infanterie et les soldats montés sur les chars, tout ce qui regarde nos troupes et celles qui s'appellent Chi, et celles qui s'appellent Liu, [2] tout est achevé. Il ne nous reste plus qu'à revenir chez nous.

Cet ouvrage fait dans le pays de Sie par les soins et sous la direction du prince Chao-pe, est remarquable par sa solidité et son bel ordre. Les

1. Le pays appelé Sie est dans la province de Hoonan, sur le territoire actuel de Teng-tcheou.

2. Les troupes appelées Liu étaient formées de 500 hommes, et cinq de celles-ci formaient une troupe plus nombreuse appelée Chi.

Cette dernière était, dans les marches, l'escorte ordinaire de l'empereur; les autres accompagnaient les seigneurs Kin.

soldats qui firent partie de l'expédition étaient vaillants et courageux. Par les soins du prince Chao-pe tout est terminé.

Ils ont nivelé la surface des champs et ont purifié les eaux des fontaines, et tout cela est dû aux soins de Chao-pe ; aussi l'empereur est d'un esprit tranquille et content.

CHANT IV.

Argument. — Une femme revoit son mari.

Dans les terres basses on trouve des mûriers d'une belle apparence, au feuillage épais. Quand je jouis du bonheur de voir mon époux plein de sagesse, je suis pénétrée d'une joie très-vive.

Les mûriers croissent dans les terres basses ; ils sont d'un aspect agréable, et leur feuillage est ravissant. Comment ne serais-je pas heureuse à la vue de mon cher mari ?

Sur un sol déprimé, le mûrier pousse bien et devient très-beau, et ses feuilles sont d'un vert qui charme les yeux. Celui dont je contemple le visage est d'une vertu constante et inébranlable.

Pourquoi ne pas laisser éclater mon amour ? Quand même je parviendrais à cacher les sentiments de mon âme, pourrais-je jamais les chasser de ma pensée ?

CHANT V.

Argument. — Plaintes de l'impératrice Yeou-ouang répudiée par son mari.

La plante Kien est d'une couleur blanche et quand elle est en fleurs elle est recherchée par la plante Pe-mao. Déjà il s'éloigne de moi et m'abandonne.

Un nuage, étincelant sous l'effet du soleil, brille d'une couleur blanche. La rosée tombe sur les plantes Kien et Mao [1]. Le ciel prépare des événements difficiles et terribles. Mais lui se soucie peu de tout.

L'eau coule en un léger filet vers le nord, et suffit cependant à arroser les plantations de riz. Au milieu des soupirs et des chants de douleurs je suis accablée d'une affliction secrète, et mon esprit est occupé par le souvenir de mon glorieux mari.

1. Ce sont des plaintes qui se ressemblent.

J'allume du feu avec du bois de mûrier, mais le souvenir de mon glorieux mari condamne mon cœur à une cruelle torture.

La demeure royale retentit partout du son joyeux des cloches. Mais moi en pensant à mon mari je suis tout entière à ma douleur. S'il arrive par hasard qu'il me fasse la faveur d'arrêter sur moi son regard, il s'éloigne aussitôt et ne songe plus à moi.

L'épervier Tsiou se porte au milieu du fleuve sur une digue placée pour la pêche. La cigogne habite les forêts, mon époux plein de mérite est la cause de mon tourment.

L'oiseau Yuen-Yang [1] habite près des eaux dans un endroit où on a élevé une digue pour la pêche et il se tient silencieux, l'aile droite croisée sur la gauche. Mais mon méchant mari est bien changé et il a supporté la perte de notre amour.

Celui qui pose son pied sur une pierre placée à terre, ramasse son corps en un petit volume. Son éloignement m'a procuré une cruelle maladie.

CHANT VI.

Argument. — Un homme du peuple se plaint d'être accablé de travaux, et cherche un soutien.
(C'est ainsi du moins que l'expliquent les traducteurs.)

L'oiseau doré Hoang-niao fait résonner les airs de son *Mien-man* et se pose dans les lieux cachés des collines. La route est longue et je puis à peine dire dans quelles angoisses je suis plongé. Ah ! si quelqu'un voulait m'apporter à boire et à manger ! si quelqu'un voulait m'instruire et m'élever ! si quelqu'un, ému de pitié, me faisait placer sur ces chars qui s'en retournent ! car je suis fatigué du chemin.

L'oiseau doré fait entendre son chant *Mien-man*, et cherche sa retraite dans les angles des rochers. Est-ce que je puis interrompre mon chemin commencé ? Je crains seulement de ne pouvoir m'avancer à grands pas. Ah ! si quelqu'un voulait me donner à manger et à boire, et m'instruire et m'élever ! Ah ! si quelqu'un me faisait porter sur le derrière de ces chars !

L'oiseau doré fait entendre son chant *Mien-man* et se pose près des collines. Je ne suis pas

1. Les oiseaux Yuen-Yang sont de l'espèce des canards; leur tête est rouge et ornée de taches blanches, leur queue est noire, et leurs ailes jaunes. L'Yuen est le mâle, l'Yang la femelle; quand l'un est pris l'autre se laisse mourir.

capable d'abandonner ma route; je crains seulement de ne pouvoir arriver assez tôt. Ah! si quelqu'un me secourait en me donnant un peu de nourriture et d'eau, et quelque instruction, et me faisait porter sur ces chars!

CHANT VII.

Argument. — Chant de table.

Les feuilles de la citrouille suspendue à sa tige sont préparées au feu, et servent de nourriture. Le vin qui doit servir à l'homme sage est versé et goûté.

Un lièvre est rôti au feu, et mon sage mari épuise le vin de ses caves pour régaler ses convives.

Un lièvre est devant le feu; mon sage mari verse dans les coupes son meilleur vin et l'offre à ses convives.

CHANT VIII.

Argument. — Des soldats se plaignent des fatigues excessives qui leur sont imposées.

Que ce rocher est haut et escarpé! que ce chemin coupé par des montagnes et des rivières est long! Certes voilà de durs travaux. Des hommes courageux s'en vont combattre les rebelles à l'orient[1]; il ne leur est point permis de cesser de combattre à ces hommes qui combattent sans cesse.

Que ce rocher est raide et escarpé! Combien ce chemin coupé par des rivières est long! Quelle sera la fin de nos marches? Des hommes courageux combattent à l'orient contre les rebelles, et ils ne peuvent s'éloigner de ces lieux.

Quand les porcs à la corne du pied blanche vont se laver en troupe; quand la lune se rencontre avec l'astre Pi, alors la pluie tombe avec grand bruit. Des hommes courageux engagent à l'orient le combat avec les rebelles, et il ne leur est permis de faire rien autre chose.

1. On ne sait de quelle guerre il s'agit.

CHANT IX.

Argument. — On chante le malheur de vivre lorsque l'empire est en décadence.

La fleur de la plante Tiao commence à se flétrir, et sa couleur est pâle. S'ils avaient appris que je devais arriver à ce point d'infortune, ils auraient mieux aimé ne pas me donner la vie.

La tête de la brebis est devenue énorme, tant le corps est maigre. L'étoile de mer appelée Sansing brille dans nos paniers de joncs, qui nous servent de filets, car nos filets sont vides; aucun poisson n'y est venu. On peut manger, mais pas contenter sa soif, car la nourriture est bien maigre.

CHANT X.

Argument. — On déplore ici la chute prochaine de l'empire.

Quelle est la plante qui n'est plus pâle? Quel jour pourrais-je m'arrêter? Quel homme n'est point accablé d'affaires? car les affaires dont les soins nous occupent, nous pressent à tous les instants.

Quelle herbe ne paraît point teinte en divers endroits de rouge et de noir? quel homme n'est pas privé de sa femme? Hélas! que nous sommes malheureux, nous autres gens de guerre, car nous ne comptons presque pas dans le genre humain.

Nous ne sommes ni des rhinocéros, ni des tigres; pourquoi donc devons-nous marcher à travers des déserts arides? Hélas! pour nous soldats, il n'est point de repos du matin jusqu'au soir.

Les renards à la longue queue s'avancent dans les fourrés pleins d'herbes; les chars militaires marchent toujours sans trêve ni repos.

LE CHI-KING

OU

LIVRE DES VERS

TROISIÈME PARTIE

大雅

TA - YA.

SECTION PREMIÈRE.

CHANT I.

(*Wên-Wâng. En sept strophes, chacune de huit vers. Genre direct.*)

Argument. — Éloge des qualités et des vertus de Wên-Wâng [1].

1. Wên-Wâng [2] réside maintenant dans les régions supérieures [3].

(Son esprit) brille au Ciel d'un grand éclat!

Quoique la famille des Tchêou possédât depuis longtemps une principauté royale,

Son mandat impérial [4] est de date récente [5].

Comment la famille des Tchêou ne serait-elle pas illustre ?

Le mandat du Souverain suprême (qui lui a conféré l'empire), ne pouvait lui manquer en ce moment.

Que Wên-Wâng monte au Ciel, ou qu'il en descende;

Il est toujours à la droite ou à la gauche du Souverain suprême [1].

2. Wên-Wâng fut d'une persévérance si infatigable (dans sa conduite intègre pour le bien public),

Que la renommée de ses actions ne s'éteindra jamais.

C'est à ses mérites et à ses actions que la dynastie des Tchêou doit l'empire.

C'est à Wên-Wâng que ses fils et ses petits-fils en doivent la conservation.

Les fils et les petits-fils de Wên-Wâng

Seront les branches de cet arbre vénéré pendant cent générations.

Tous les hommes de mérite, qui seront appelés à servir l'empire des Tchêou,

Seront aussi pour lui, de génération en génération, des ministres illustres et dévoués.

3. Comment, de génération en génération, ces ministres ne seraient-ils pas illustres par leurs mérites et leurs vertus ?

Il (Wên-Wâng) sera toujours pour eux comme une excitation à bien remplir leurs devoirs.

Cette foule imposante d'hommes habiles et instruits, qui ont brillé dans les fonctions publiques,

1. Selon Khoûng Ying-ta, l'auteur de ce chant aurait été contemporain de Tching-Wâng, de 1115 à 1079 avant notre ère.

2. C'est le fondateur de l'ancienne dynastie des Tchêou ; il vivait 1150 ans avant notre ère.

3. « Wên-Wâng était mort alors, dit Tchoû-hî, et son esprit résidait en haut (*khî chin tsáï cháng*). »

4. « Le mandat du ciel (*thiên ming*). » (Id.).

5. L'ancêtre auquel les historiens chinois font remonter la famille impériale des Tchêou, est *Héou-tsi*, qui fut fait prince de Taï l'an 2277 avant Jésus-Christ, la quatre-vingt-unième année du règne de *Yao* dont il était frère. Ces deux vers sont cités dans le *Tá hiö*. ou « la Grande Étude », de Confucius. Voir mon édition, p. 30-31. § 3.

1. Tchoû-hî explique ainsi ce passage important : « l'Esprit de Wên-Wâng est dans le ciel (*ì Wên-Wâng tchî chîn tsáï thiên*) ; tantôt il monte et tantôt il descend (*yĭh ching yĭh kiáng*) ; toutefois, dans aucun temps il n'est pas à la gauche ou à la droite du Châng-ti ou seigneur Suprême : (*woû chi pouh tsáï Cháng-ti tchì tsŏh yéou*). C'est pourquoi ses fils et petits-fils reçoivent par son entremise des félicités surnaturelles et des bienfaits (*chî-ì tsèu sûn moûng khî fouh tsĭh*), et le Prince (qui le représente) a obtenu la possession de tout l'empire (*eûlh kiùn yèou thiê-nhiá*). »

Ce passage du commentaire du Tchoû-hî est capital et d'une telle importance pour la question des croyances religieuses des anciens Chinois que nous avons voulu le reproduire ici littéralement avec la *transcription* du texte même.

Naquirent dans le royaume de Wên-Wâng [1];

Et ayant pu naître dans le royaume de Wên-Wâng,

Ils sont devenus ensuite les colonnes de l'empire des Tchêou qu'ils avaient contribué à fonder.

C'est en s'appuyant ainsi sur cette foule d'hommes habiles et instruits,

Que Wên-Wâng est arrivé à établir la paix et la tranquillité dans l'empire.

4. Que la vertu de Wên-Wâng [2] est vaste et profonde !

Oh ! comme il sut joindre la splendeur à la sollicitude la plus grande pour occuper dignement ses différentes situations [3] !

Qu'il était grand le mandat impérial [4] qu'il reçut du Ciel !

(Lorsqu'il en fut favorisé) il existait encore des descendants de la dynastie des Chang [5].

Ces descendants de la dynastie des Chang !

Existaient encore en nombres incalculables :

Mais depuis que le mandat du Souverain suprême [6] s'est manifesté clairement,

Les princes (de la dynastie des Chang) se sont tous soumis à la dynastie impériale des Tchêou.

5. Ces princes et leurs dignitaires se sont soumis à la dynastie des Tchêou,

Car le mandat impérial que le Ciel confère [7] ne dure pas toujours.

Tous les hommes instruits et capables qui servaient la dynastie de Yin,

Viennent à la ville capitale des Tchêou offrir leurs libations.

Pendant qu'ils accomplissent les cérémonies des libations,

Ils revêtent la robe de cérémonie appelée *foù* [9] et le bonnet appelé *hiú* [10],

1. Avant qu'il devînt l'empire des Tchêou.
2. *Mouh mouh Wên-Wâng; mouh mouh* : « valdè à communi modo semotum ».
3. Ces deux vers sont cités dans le *Tá-hiŏ*. Ch. III. § 3.
4. *Thiên mìng*, cœli mandatum.
5. Cette dynastie des Chang commença à régner l'année 1783 avant notre ère, et finit en 1402.
6. *Chàng-ti ki ming*
7. *Thiên mìng mì tchâng*. « Cœli mandatum non semper durat. »
8. Cette dynastie, qui n'était que la continuation de la précédente sous un autre nom, commença en 1401 avec Pan-Keng et finit en 1133 avant notre ère.
9. *Foù* (Rad. 202) est un vêtement blanc et noir sur lequel est brodée une *hache*, à l'endroit de la poitrine.
10. Le *Hiú* est un ancien bonnet de cérémonie à franges pendantes dont l'usage remonte à la dynastie des Yin et qui est figuré dans l'édition impériale du *Chi-King*.

Et deviennent successivement de fidèles ministres ou serviteurs du roi (Tchîng-Wâng).

(Ce spectacle) ne vous rappelle-t-il pas votre ancêtre (Wên-Wâng [1]) ?

6. Ne vous rappellerez-vous pas votre ancêtre,

En vous appliquant à imiter ses vertus ?

On vous dira sans cesse d'agir conformément au mandat du Ciel, à la raison céleste.

C'est en cherchant par vous-même à l'imiter, que vous attirerez sur votre empire de nombreuses félicités.

Avant que les princes de la dynastie de Yin eussent perdu l'affection du peuple,

Ils pouvaient être comparés, pour leur bon gouvernement, au *Chàng-ti*, ou souverain Suprême [2].

Il convient de considérer dans le sort de la dynastie Yin,

Que le grand mandat du Ciel (qui confère l'empire à une dynastie) n'est pas facile à conserver [3]

7. Ce mandat, cette faveur du Ciel, n'est pas facile à conserver;

C'est pourquoi ne vous relâchez pas vous-même (ô prince [4] ! dans vos efforts pour le conserver).

Rendez votre nom illustre par des mérites éclatants, en prêtant l'oreille à tous les conseils de la vérité et de la justice [5].

En outre, portez sur la dynastie de *Yin* le même jugement qu'en a porté le Ciel.

Les actes de l'auguste Ciel, dans leur accomplissement,

Ne se manifestent ni par des sons, ni par des odeurs [6].

Que votre gouvernement, pour la droiture et la justice, soit celui de Wên-Wâng;

1. C'est à Tching-Wâng, petit-fils de Wên-Wâng, que l'auteur du chant s'adresse.
2. Tchoû-hî explique le caractère *péï* du texte, qui signifie ordinairement *égal, comparable* à, par *hŏ*, « être d'accord avec », etc.
3. Ces quatre derniers vers sont rapportés par Confucius dans le *Tá-hiŏ* ou la « Grande Étude », pages 78-79 de mon édition.
4. C'est un avertissement que l'auteur du chant adresse à Tching-Wâng.
5. *Siouên tchâo î wén*. Tchoû-hî explique ainsi ces trois premiers vers, très-laconiques : « L'auteur veut dire que le mandat du Ciel n'est pas facile à conserver. C'est pourquoi c'est un avertissement qui lui est donné de faire en sorte de ne pas imiter l'exemple de Tchéou, ou Chéou-Sin (le dernier souverain de la dynastie Yin) qui rompit avec le Ciel (*tchî tsèu tsiouëï yû thiên*), mais bien de rendre manifestes, éclatantes ses propres vertus (*poú mìng khì chên*) afin d'en être loué dans tout l'empire (*yú yú thiên-hiá*). »
6 *Woû chîng, woû tchâo.*

Et tous les États, qui composent votre empire, auront confiance en vous et vous seront fidèles.

OBSERVATIONS FINALES. Parmi les nombreux commentaires qui ont été faits par les écrivains chinois sur cette pièce importante, nous rapporterons seulement ici les réflexions de Lieou Hin, qui vivait dans le premier siècle de notre ère, et qui, avec son père Lieou Hiâng, rédigèrent l'Inventaire général de tous les ouvrages chinois recouvrés après l'incendie des livres. (Voir la traduction complète de cet Inventaire que nous avons donnée dans le *Journal asiatique* de Paris, septembre-octobre 1867.)

« Le Ciel très-élevé est placé dans les régions supérieures, et l'esprit de Wên-Wâng réside aussi dans les régions supérieures (*eùlh Wên-Wâng tchî chîn yĭ tsăï chàng*). Le Souverain (*Tí*) c'est le Maître souverain du Ciel (*Tí : wêï thiên tchî tchù tsăï*); et quant à l'Esprit de Wên-Wâng (*eùlh Wên-Wâng tchî sîn*), il est monté en haut et il s'est placé à droite et à gauche du Souverain, (du Ciel : *tseú chîng hiáng hoŭ Tí tchî tsò yèou*). C'est là où réside le Souverain du Ciel (*chî thiên Tí ssà tsïò*); par conséquent c'est là aussi où réside Wên-Wâng (*tsïe Wên-Wâng ssà tsöï*). Comment peut-on savoir que Wên-Wâng est là (*hô i tchî Wên-Wâng tchî nêng jên tsăï*)? Parce qu'il a possédé les mêmes vertus que le Ciel, et cela suffit (*i khi yù thiên thoûng tĕ eùl i*, etc.).

CHANT II.

(*Tá-mîng. En huit strophes ; quatre strophes chacune de six vers, et quatre strophes chacune de huit vers. Genre direct.*)

Argument. — Éloge de Wên-Wâng et de la dynastie des Tcheôu [1].

1. L'éclat de la vertu brillait sur la terre;
Une splendeur bien plus éclatante s'était manifestée en haut, (dans le mandat impérial accordé par le Ciel à Wên-Wâng).
Mais (ce mandat) accordé par le Ciel est difficile à remplir; il ne faut pas s'y fier inconsidérément.
Il n'est pas également facile de gouverner (selon les vues du Ciel).
Le Ciel qui avait établi sur le trône la dynastie de *Yin*,
N'a pas permis à ses descendants de conserver l'empire.

2. La fille puînée du chef de l'État de *Tchi* [1] qui descendait des princes de la dynastie Chang,
Se rendit, pour s'y marier, à la cour des Tcheôu.
Elle devint reine dans la ville capitale [2] de cet État,
En devenant l'épouse de Wâng-Kì (père de Wên-Wâng).
Toutes ses actions portèrent l'empreinte de la vertu.
Devenue enceinte dans son état de mariage,
Elle donna naissance à ce (prince) Wên-Wâng.

3. Mais ce (prince) Wên-Wâng, fut d'une prudence et d'une sagesse consommées [3].
C'est avec une raison éclairée qu'il rendait ses devoirs au Souverain suprême [4].
Aussi fut-il comblé des plus grandes félicités.
Toutes ses vertus furent pures et sans mélange;
C'est là ce qui fit que tous les Etats (qui environnaient le sien) se donnèrent à lui.

4. Le Ciel observe attentivement tout ce qui se passe au-dessous de lui [5];
Il a toujours des décrets tout prêts.
Ainsi dès le commencement de la première année de Wên-Wâng,
Le Ciel lui avait choisi une compagne,
Qui résidait au midi de la rivière *Hiah* [6],

1. Ce chant, comme le précédent, est attribué à Tcheôu Koûng, fils de Wên-Wâng, et frère de Woù-Wâng. Il fut régent de l'empire pendant la minorité de son neveu Tchîng-Wâng, pour la conduite duquel ces pièces de vers furent faites.

1. Cet État de *Tchi*, dit un commentateur, était situé dans le domaine impérial de la dynastie Chang.

2. *King.* Un commentateur remarque que « ce mot ne se donne qu'aux villes capitales des « fils du Ciel », ou empereurs; mais comme à l'époque en question les Tcheôu n'avaient pas encore obtenu la possession de l'empire, le mot King, « ville capitale » est une licence de l'auteur des vers (*Chi jin*). »

3. Il y a dans le texte : *Siâo sin ye yĕ*, que les commentateurs, entre autres Tchoû-hî, interprètent par : *koûng chin tchî mào* « attentus et diligens; sibi invigilare; animo toto incumbere. Un autre commentateur dit que ce second vers signifie : « Wên-Wâng avait en lui un respect extrême et l'attention la plus soutenue pour que, dans toutes ses actions, il pût être éclairé sur ses devoirs envers le Souverain suprême (*Chàng-ti*). »

4. *Tchâo ssé Chàng-ti.* Le P. Lacharme a ainsi traduit ce vers : « Maximum rerum dominum et dominatorem (Chang-ti) colebat singulari cultu. »

5. *Thiên kien tsăï hia.*

6. Dans l'arrondissement actuel de *Thoûng-tcheôu*, du département de *Si-ngan fou*, province du *Chen-si.*

Et sur les bords de la rivière *Wêï* [1].

Le prince Wên-Wâng épousa (cette compagne) selon les rites heureux du mariage [2].

C'est un des grands États (séparés de l'empire) qui possédait alors cette jeune princesse [3].

5. Un grand État séparé de l'empire possédait alors cette princesse,

Que l'on eût prise, en la voyant, pour la sœur cadette du Ciel [4]!

La cérémonie du mariage ayant été fixée à un jour heureux,

(Wên-Wâng) alla au-devant de sa fiancée [5] jusque sur le bord de la rivière *Wêï;*

Là où l'on construisit des bateaux pour former un pont [6].

Rien ne pourrait égaler la magnificence qui fut déployée dans cette occasion [7].

6. Il y eut un décret porté par le Ciel;

Et le décret concernant le (prince) Wên-Wâng,

Portait que dans le royaume des Tchéou, dans leur ville capitale,

Une jeune fille, née dans l'État de *Sin*, continuerait leur lignée;

Et qu'étant l'aînée de ses sœurs, (*Taï-Szê*) elle épouserait (le prince Wên-Wâng);

Que, par un surcroît de bienfaits, de (ce mariage fortuné) naîtrait le prince Woû-Wâng [8].

Ce même décret du Ciel t'a aidé et protégé (ô Woû-Wâng!),

En faisant que, par l'union et la concorde (que tu as su établir en gouvernant), tu as pu renverser la grande dynastie des *Chang*.

7. Les cohortes [9] de la dynastie *Yin-Chang*,

Dans leur réunion ressemblaient à une vaste forêt [1].

Ces troupes furent rassemblées en ordre de bataille dans la grande plaine stérile des pasteurs (*Moŭ yè*).

Notre armée (beaucoup moins nombreuse) se présenta ensuite animée de la plus brillante ardeur.

— « Le Souverain suprême (*Chàng-ti*) est près de toi (dit une voix à Woû-Wâng),

« Que ton cœur ne se partage pas (entre l'espoir et la crainte). »

8. La plaine stérile des pasteurs (*Moŭ yè*) est d'une vaste étendue.

On y voyait les chars de guerre en bois de *thân* [2], qui brillaient comme du feu.

Que les attelages de quatre chevaux de front, bais bruns, étaient vigoureux et ardents!

Le général en chef, du titre de *Chàng-foŭ*, (père élevé),

Était en ce moment comme un épervier prêt à saisir sa proie.

C'est lui qui commandait l'armée sous la direction de Wên-Wâng.

La bataille s'engage; les troupes de la dynastie Chang sont attaquées avec furie.

Cette bataille, qui n'eut que la durée d'un matin, rendit à l'empire son éclat et sa pureté primitive.

CHANT III

(*Miên-miên. En neuf strophes, chacune de six vers. Première strophe, genre comparatif; les huit autres; genre direct.*)

Argument. — Origine de la dynastie des Tchéou, que l'on y fait remonter à Taï-wâng, lequel régnait dans l'État de Pin, 1327 avant notre ère. Ce prince, du titre de *Koûng*, dont l'équivalent serait *Duc*, fut surnommé *Thân-foŭ*, « le père fidèle, sincère », par ses contemporains.

1. La courge, qui est d'abord petite, se propage au loin sans aucune interruption.

---

1. Cette rivière coule dans le *Hoâng-hô*.
2. *Wên-Wâng kia tchi.*
3. Cet État, disent les commentateurs, était celui de *Sin*, et cet État de *Sin* appartenait à la « princesse *Taï-Szê* » lorsque Wên-Wâng l'épousa. *Taï-Szê* était le nom de famille de sa mère.
4. *Hién Thiên tchî méi.*
5. *Thsîn.*
6. « On construisit des bateaux, dit Tchoû-hî; on les égalisa et on les couvrit de planches, pour pouvoir passer dessus. C'est ce que l'on nomme aujourd'hui un *pont volant.* »
7. Tchin Tê-siéou a dit, à propos de ce passage : « La cérémonie du mariage de Wên-Wâng fut accomplie avec tous les rites; c'est pourquoi elle le fut dans toute sa magnificence, et avec le plus grand éclat. »
8. Un commentateur dit à ce sujet : « Wên-Wâng naquit dans la trente-unième année du règne de *Tsou-kia* (1223 ans avant notre ère); et Woû-Wâng naquit vingt ans après la naissance de Wên-Wâng (en 1208). »
9. *Liü.* C'était des corps de troupes de 500 hommes chacun.

1. Ce passage se retrouve en propres termes dans le *Choû-King* (chapitre *Woû-tching*, § 9) : « Au premier jour du cycle *kia-tse*, Chéou (le dernier souverain de la dynastie *Chang*) dès avant le lever du soleil, se mit à la tête de son armée *qui ressemblait à une vaste forêt* (*khi liu joŭ lîn*), *et la rassembla dans la plaine déserte de Moŭ* (*hoeï yŭ Moŭ yè*). »

Mao Tchang dit que « l'armée de Chéou était si nombreuse que l'on ne pouvait pas en faire usage; » c'est-à-dire que l'on ne pouvait pas la faire manœuvrer utilement.

2. Bois dur; espèce de bois de Santal, très-propre à la construction des chars de guerre.

Tels furent les commencements de la dynastie (des Tchêou).

Dans l'origine elle occupait la contrée arrosée par les rivières *Tsou* et *Tsi* [1].

L'ancien Koūng (ou duc), surnommé *Tân-foù* (le « père sincère, fidèle »),

Habita des cabanes en terre (recevant le jour par le haut) comme les fours à cuire la poterie.

Il n'avait pas encore eu, jusque-là, une habitation de famille [2].

2. L'ancien prince, du titre de Koūng : Thàn-foù,

Sortit à cheval de grand matin pour éviter la rencontre des barbares nommés *Tíh*, (ou anciens Scythes).

Il suivit les bords des rivières occidentales (*Tsou* et *Tsi*),

Et arriva au pied de la montagne nommée *Ki* [3],

En conduisant avec lui sa jeune épouse, du nom de *Kiāng*.

Arrivés là, ils choisirent ce lieu pour en faire leur résidence [4].

3. Ce territoire (auquel Thàn-foù donna le nom de *Tchêou*) comprend des plaines riches et fertiles.

Là croissent les plantes nommées *Kin* et *Thoû* [5], qui servent d'aliments.

On commença par délibérer [6] (sur l'emplacement où devait être fondée la ville capitale du nouvel État).

La tortue fut consultée au moyen du feu.

Ensuite chacun dit : établissons-nous ici; le moment est venu de nous fixer;

Construisons ici des habitations.

4. C'est sur ce territoire où ils résolurent de demeurer en paix; c'est là où ils résolurent de s'établir.

Ils se partagèrent cette contrée, les uns à gauche, les autres à droite (à l'orient et à l'occident).

Ils en déterminèrent les grandes limites, ainsi que les différentes propriétés de chaque partie du sol.

Ils se divisèrent ensuite et s'établirent chacun sur la portion de terre qui fut son partage.

De la partie occidentale (de la rivière, jusqu'à la partie orientale).

Tout ce qui concernait leur établissement (sur ce nouveau territoire) fut entièrement réglé.

5. C'est ainsi qu'un chef du nom de *Szê-koūng* fut préposé aux travaux des constructions publiques;

Qu'un autre chef, du nom de *Szê-thou*, fût préposé à la direction des affaires publiques [1].

On fit établir dans les lieux propices des maisons d'habitation;

On y employa la corde pendante (ou le fil à plomb) pour opérer les nivellements [2].

Des pièces de bois liées entre elles servaient aux constructions.

Mais les principales, celles auxquelles on mit le plus de soins, furent les édifices pour honorer les ancêtres [3].

6. Chacun est à l'œuvre pour opérer les constructions et en apporter les matériaux.

On entend retentir (dans les chantiers), où l'on mesure les bois de construction, les *sons* de : *hoūng-hoūng*;

Et dans les ateliers de constructions, ceux de *têng-têng* leur répondent.

1. Elles arrosaient le territoire de l'État de *Pin*, que possédaient les Koūng (princes ou ducs), ancêtres de Wên-Wâng.

2. Kou Koung-yen a dit : « Dans l'antiquité les hommes habitaient dans des excavations faites sous terre, ou des cavernes. Ils construisaient ces habitations selon la disposition du terrain. Si le sol était plat, uni, ils ne le creusaient pas; ils se bornaient à entasser de la terre pour former leur habitation. Si le territoire avait des élévations, ils creusaient : l'ouverture faite s'appelait un *vide* (ou un autre, une caverne : *hioŭe*). Leur forme était entièrement semblable à celle d'un four à fabriquer la poterie (*joû yâo thsâo*). » Tous ces antres faits de main-d'œuvre prenaient leur jour par le haut. »

Tchoû-hî dit aussi : « L'auteur des vers veut dire que l'État des Tchêou était très-petit, jusqu'à Wên-Wâng, et qu'après lui il devint très-grand. »

3. Cette montagne est située dans le département de *Foung-tsiang* de la province du *Chen-si*.

4. Les six vers de cette strophe sont cités dans Mencius, 1re Partie, chap. II, § 5.

5. La plante *Kin* est une herbe que l'on nomme vulgairement *oû-thêou* « qui ressemble à la tête d'un corbeau ». La plante *Thoû* est une herbe au goût amer, dont le suc est blanc et les fleurs jaunes. Tchoû-hî dit qu'elle appartient à l'espèce *Liâo*.

6. Tchoû-hî dit que « Taï-wâng commença, avec les populations de son petit État de *Pin*, qui l'avaient suivi, par délibérer ensemble sur l'endroit qu'ils devaient choisir pour s'y établir. »

1. Ces deux ministères sont décrits dans l *Tcheou koūan*, « Livre des magistratures des Tchêou », attribué à Tcheoū-Koūng, l'auteur des chants que nous traduisons ici.

2. *Chîng*. « Corde ou fil à plomb », comme celui dont se servent aujourd'hui les maçons, les charpentiers, etc. Cet instrument est décrit dans le *Tchêou koūan*. (K. 43, f° 19, édition impériale).

3. Voir aussi le *Tchêou koūan*, k. 19, f°. 3; k. 21, f°. 31; k. 43, f° 25 et sq.

Quand on pare les murs solidement construits [1], ce sont des : *pîng-pîng* [2].

Elles s'élèvent comme par centaines, ces habitations dont les murs en terre sont faits entre des planches.

Les grands et les petits tambours (qui encouragent les ouvriers au travail), ne cessent de retentir [3].

7. On a élevé à l'entrée de l'enceinte (de la demeure royale) la porte extérieure [4].

Cette porte, surmontée d'un pavillon, domine les autres édifices [5].

On a élevé la porte royale nommée *Yîng-mên*.

Cette porte royale est d'un aspect grand et sévère.

On a aussi élevé le tertre où l'on offre des sacrifices à l'Esprit de la Terre [6].

1. Tous les procédés pour construire les murs des maisons, etc., sont décrits dans le *Tchéou kouan* (k. 50 et sq.). On y indique aussi les proportions de la largeur selon la hauteur. Les maisons d'habitation étaient le plus souvent construites en terre, ou pisé, et couvertes en paille, comme nous en voyons encore beaucoup aujourd'hui en France dans plusieurs de nos départements.

2. Voici le texte chinois de ces vers *onomatopées* ;

« *Khiû tchi ying ying.*
« *Toù tchi hoûng hoûng.*
« *Tchö tchi tông tông.*
« *Siö liû ping ping.* »

3. Le grand tambour nommé *kâo*, avait douze pieds chinois de longueur ; le petit beaucoup moins. On s'en servait avec des airs de musique pour exciter les ouvriers au travail. (Tchoû-hî.)

4. *Kâo mên.* Cette porte est figurée dans l'édition impériale du *Chi-king*. Koûng Ying-ta dit que, « du temps de *Taï-wâng*, on ne construisit qu'une porte extérieure simple (*kouo-mên*) et que ce ne fut que plus tard, lorsque les Tchéou devinrent maîtres de l'empire (fils du Ciel), que l'on éleva la porte *Kâo mên*. »

5. « A l'époque de Taï-Wâng, dit Tchoû-hî, on n'avait pas encore déterminé les mesures et les formes architecturales à donner aux édifices. On construisit seulement deux sortes de portes qui portèrent les noms de *Kâo mên*, « porte élevée », et de *ying mên*, « porte correspondante » (à l'opposite). Lorsque les Tchéou devinrent maîtres de l'empire, il s'en suivit que l'on porta plus de (respect au chef de l'empire) ; les mêmes portes furent considérées comme celles du « fils du Ciel » (*thiên tsèu*), et tous les princes vassaux n'eurent plus la permission d'en élever de pareilles. »

6. *Tchoûng thoû.* C'était l'autel où l'on faisait le grand sacrifice à « l'Esprit de la terre » (*Taï-che*). C'est aussi Taï Wâng qui l'éleva. C'est pourquoi, par la suite, sa construction resta dans les attributions seules du « fils du Ciel ». (Tchoû-hî.) Selon Koûng Ying-ta, ces mêmes princes vassaux en élevaient aussi eux-mêmes ; mais Wên-Wâng réserva, dans son « Rituel des Tchéou » (*Tchéou-li*), la prérogative d'élever ces autels, au seul « fils du Ciel », c'est-à-dire aux empereurs de la dynastie des Tchéou. Ceux que les princes vassaux élevaient étaient nommés *Tchoûng thoû*, « tertre en terre ».

Ainsi la multitude, dans ce dernier édifice, put y puiser des principes pour régler sa conduite dans les affaires importantes.

8. (*Taï-Wâng*) n'avait pu éviter pour lui l'envie et la haine [1].

Mais sa position n'en fut pas ébranlée, ni sa réputation moins bien établie.

Les arbres et arbustes *Tsoh* et *Yuh* [2] furent arrachés ou émondés.

Des chemins et des voies de parcours furent ouverts.

Les barbares *Kouân-î* (tribus barbares du nord-ouest) furent saisis de crainte et n'osèrent murmurer.

Ils ne purent que rugir comme des ours.

9. Les chefs (des petits États) *Yû* et *Joüï*, qui étaient en guerre entre eux,

Vinrent eux-mêmes soumettre leurs différends (à Wên-Wâng), qui eut, de ce moment, comme une vie nouvelle.

— Je dis (c'est l'auteur du chant qui parle [3]) que la renommée (de Wên-Wâng) lui amena des soumissions des divers côtés;

« Je dis que la renommée de ses vertus, (que l'on se racontait sur les chemins) lui en amenait successivement.

« Je dis que, de tous les côtés, on accourut pour lui présenter ses hommages et se ranger de son parti;

« Je dis que dès lors (l'empire) fut en mesure de dédaigner toutes les hostilités, de résister à tous ses ennemis [4]. »

1. L'auteur de ce chant fait ici allusion aux persécutions dont Wên-Wâng fut victime sous le règne du dernier empereur des Chang : Chéou-Sin, qui le retint trois ans en prison pour avoir blâmé des atrocités commises par cet empereur au service duquel il était avec le titre de Koûng, et l'un des grands de l'empire, très-aimé du peuple. Ce fut la onzième année du règne de Chéou-Sin qu'il fut incarcéré (1144 avant notre ère). C'est pendant ses trois années de captivité, dans les prisons de l'empereur Chéou-Sin, à Yéou-li, que Wên-Wâng composa son « Explication » des Koûa de Fou-hi, que l'on a nommée *Touan*, et *Siàng* celle qu'y ajouta son fils Tchéou-Koûng : l'une et l'autre furent depuis commentées par Confucius. Ce sont ces explications réunies aux *Koûa* de Fou-hi que l'on a nommées *Tchêou yih*, le *yih* des Tchéou, et *Yih King*, « le Livre des Transformations. »

2. Arbres et arbustes épineux qui poussent dans les terrains abandonnés et sans culture.

3. Commentaire.

4. La plupart des commentateurs rapportent le principal sujet de ce chant à l'élévation de *Wên-Wâng* au pouvoir impérial, après la défaite du dernier souverain de la dynastie Chang.

CHANT IV.

Yu-phö. En cinq strophes, chacune de quatre vers. Première, troisième et quatrième, genre élevé; deuxième, genre direct.)

Argument. — Éloge de Wên-Wâng.

1. Que ces arbustes épineux (*Yŭ*) sont épais et touffus!

Les coupes qu'en font les bûcherons serviront à leur entretien.

Que le roi (Wên-Wâng) a de grâces et de dignité dans son attitude!

De tous côtés les populations accourent pour le voir.

2. Que notre roi a de majesté et de gravité dans sa démarche!

Ceux qui l'entourent [1] lui présentent respectueusement le *tchâng* [2] (ou vase aux libations).

Ils lui présentent le vase aux libations avec une attitude grave et respectueuse.

Ce sont là les fonctions attribuées aux hommes éminents par leurs capacités et leurs vertus [3].

3. La nacelle glisse rapidement sur la rivière nommée *King*.

Tous les hommes qui la montent la poussent en ramant.

Le roi des Tchéou les suivait à distance.

Les six corps de troupes l'accompagnaient.

4. Ce fleuve aux vapeurs nuageuses [4] que l'on voit dans l'espace (la voie lactée) est d'une immense étendue.

C'est le plus bel ornement du Ciel.

Le roi des Tchéou, qui semble jouir d'une vie sans fin [1],

Comment n'aurait-il pas fait des hommes (nouveaux ou transformé les mœurs des populations)?

5. On taille le jade, on cisèle l'or pour les rendre brillants.

La substance de l'or et du jade ressort alors dans toute sa beauté.

C'est ainsi que notre roi s'efforça sans relâche, (pendant sa longue vie),

D'étendre son influence sur toutes les populations qui l'environnaient.

CHANT V.

(*Hân-loŭ. En six strophes chacune de quatre vers, genre élevé. Quatrième strophe, genre direct.*)

Argument. — Éloge des vertus de Wên-Wâng.

1. Approchez et contemplez le pied de cette montagne nommée *Hân;*

Quelle abondance de coudriers, et d'arbrisseaux nommés *Hoù* [2].

Que sont la joie et les délassements oiseux pour le sage aux vertus éminentes (Wên-Wâng)?

Que sont aussi pour lui les somptueux revenus?

2. Voici des vases en jade, élégamment ciselés, qui servent aux libations [3];

On y verse le vin jaune odoriférant (dont on se sert dans les sacrifices).

Que sont la joie et les délassements oiseux pour le sage aux vertus éminentes?

Le bonheur et les prospérités descendent sur lui en abondance.

3. L'oiseau *Youên* [4] s'élève et prend son vol vers le Ciel;

Et le poisson se plonge dans l'abîme de eaux.

Que sont la joie et les délassements pour le sage aux vertus éminentes?

1. Les officiers de sa cour qui l'aidaient dans son gouvernement. (Commentaire.)

2. Ce *tchâng* est figuré dans l'édition impériale du *Chi-King*. Tchoû-hì dit que « c'était la moitié d'un Koûeï. Dans les cérémonies des sacrifices faits à l'Esprit de la Terre, le roi offrait les libations en se servant du *koûeï tsán*. Tous ses ministres l'assistaient dans cette cérémonie. Quand il offrait les libations en se servant du vase nommé *tchâng tsán*, les officiers de sa cour qui l'assistaient le lui *présentaient respectueusement.* »

3. *Szé.* C'est encore aujourd'hui le nom que l'on donne en Chine, aux lettrés éminents par leurs qualités morales et leur savoir.

4. Il y a dans le texte : *Yûn hân*, « fleuve aux vapeurs nuageuses ». Tchoû-hì l'explique par *Thiên hô*, « fleuve du Ciel ». (C'est l'immense assemblage d'étoiles que nous nommons la « voie lactée ».) Il ajoute qu'il est situé entre les étoiles *Ki* et *Téou* (de la constellation du Sagittaire), et qu'il est d'une étendue immense. »

1. « Wên-Wâng avait alors atteint la fin de sa quatre-vingt dix-septième année », dit Tchoû-hì.

2. *Tsin* et *Hoù*. Le premier est, comme nous l'avons traduit, de l'espèce des coudriers ou noisetiers; « il ressemble au châtaignier, mais il est plus petit », dit le Commentaire; le second, le *Hoù*, « ressemble à une épine; mais il est rouge ». (Tchoû-hì.) On s'en sert pour faire des flèches.

3. Voir la note 2 du chant précédent.

4. « L'oiseau *Youên*, dit Tchoû-hì, est de l'espèce des oiseaux nommés *tchi.* » Ces derniers sont du genre rapace, dont les cris sont considérés comme de mauvais augure.

Comment par son exemple et ses vertus ne ferait-il pas de nouveaux hommes [1] ?

4. Le vin purifié est versé dans le vase destiné aux sacrifices [2].

La victime, de couleur rouge et jaune, est toute préparée ;

En offrant le sacrifice selon les cérémonies prescrites,

On se procure de grandes félicités.

5. Les arbres *Tsŏh* et *Yŭh* [3] qui croissent en abondance,

Servent au chauffage des populations.

Que sont la joie et les délassements pour le sage aux vertus éminentes ?

Les esprits supérieurs lui font trouver des joies et des délassements dans ses propres labeurs [4].

6. La plante *Kŏh* [5] croît avec une grande abondance ;

Elle étend de tous côtés ses nombreux rejetons.

Que sont la joie et les délassements pour le sage aux vertus éminentes ?

Il ne recherche et ne désire que les félicités pures, conformes à la raison, et qui ne causent aucun repentir [6].

CHANT VI.

(*Ssê-thsi. En cinq strophes ; deux de six vers, et trois de quatre vers. Genre direct.*)

Argument. — Éloge de la mère et de l'épouse de Wên-Wâng, qui lui inspirèrent ses éminentes qualités.

1. Quel maintien grave et digne possédait *Taï-jin*,

La mère du prince Wên-Wâng [1] !

Elle chérissait *Tchêou Kiang* [2],

Et fut l'épouse royale dans la ville capitale (des Tchêou).

Taï-Szê (l'épouse de Wên-Wâng) lui succéda en continuant ses vertus et sa bonne renommée.

C'est alors qu'elle eut une nombreuse lignée.

2. (Wên-Wâng) était assidu à rendre ses devoirs aux princes ses ancêtres (dans la salle qui leur était consacrée).

Les esprits supérieurs n'eurent pas à blâmer sa conduite.

Les esprits supérieurs n'eurent jamais contre lui aucun sujet de plainte [3].

Il donnait son exemple à suivre aux femmes de son intérieur [4] ;

Et il l'étendait à la pratique de ses propres frères,

Pour servir de règle de conduite à toutes les familles des différents États.

3. Il faisait régner la concorde la plus grande dans sa demeure royale ;

Et il observait le plus grand respect quand il était dans le temple des ancêtres [5].

S'il se trouvait dans des endroits retirés, loin de la vue des hommes, il se comportait comme s'ils eussent été présents (pour observer ses actions).

Quoique ne craignant pas d'être désapprouvé (dans sa conduite), il s'efforçait constamment de l'améliorer encore.

4. Toutefois il n'avait pu éviter de grandes et difficiles épreuves.

Mais, quelque grandes qu'elles fussent, elles ne lui firent jamais transgresser la justice.

Sans qu'il en eût été informé auparavant, il appliquait naturellement la justice.

Sans avoir reçu de représentations à cet égard,

1. *Hiâ poŭ tsö jîn.* Litt. « Quare non faceret homines? » Un commentateur explique ainsi ce dernier vers : « L'auteur veut dire : En élevant ses sentiments et ses idées, et en faisant en sorte qu'il ne s'abandonne pas lui-même (*yân : i hing-khi tchi, eûlh ssê tchî poŭ tséu i yè.*) »

2. C'est le vase nommé *Tsûn*, dont le nom signifie aussi : « honorer ; honorable ».

3. Voir la note 2, chant XIII.

4. *Chîn ssŏ lào i.* Litt. « Spiritus idquod consolat, auxiliat. »

5. Plante rampante que l'on dit être le *dolichos tuberosus*, dont les fibres servent en Chine à faire une étoffe jaune grossière. Pris métaphoriquement, ce mot désigne une nombreuse postérité.

6. Il y a dans le texte *poŭ hoeï*, « non reverti » ; mais les commentateurs, entre autres Tchoû-hi, expliquent *hoeï* par *Sie*, « curvum, pravum, non rectum ». Cela justifie notre traduction.

1. *Taï-jin*, n'est pas un nom propre, c'est ici un nom honorifique, qui signifie « éminemment apte à occuper telle position. »

2. Nommée aussi Taï-Kiâng, l'aïeule de Wên-Wâng, et l'épouse de Thàn-Foŭ, *aliàs* Taï-Wâng. (Voir la note.)

3. *Chîn wâng chi thoûng.* Littéralement : « spiritus « non, uno tempore, dolendum habuerunt. »

4. Il y a dans le texte : *khoüa thsi :* « modicæ virtutis uxor », vel : « legitima uxor ». — Mais Tchoû-hi interprète ces deux mots par : *khoüeï mên* : « interioris portæ ; cubicula in quibus fœminæ innuptæ morantur ». Gynécée.

5. *Miao.* Temple consacré au culte des ancêtres.

il entra (et persévéra constamment) dans la voie du bien [1].

5. Les jeunes gens de nos jours [2], qui sont adultes [3], sont pleins de mérite ;

Les enfants reçoivent une éducation soignée [4].

Nous devons cela à l'homme des temps passés (à Wên-Wâng), à ses efforts sans relâche.

Nous lui devons aussi les hommes illustres et renommés de notre époque.

CHANT VII.

(*Hoâng-ĭ. En huit strophes chacune de douze vers Genre direct.*)

Argument. — L'auteur de ce chant y célèbre les mérites des ancêtres de Wên-Wâng : Tàï-wâng, Tàï-pe, Wâng-kì, en même temps que les exploits de Wên-Wâng, dans les pays de Mi et de Tsoung. L'auteur du chant serait Tchêou-Koûng.

1. Le très-élevé Souverain suprême [5] abaisse ses regards sur la terre.

Il contemple avec majesté les événements qui s'y passent.

Il observe attentivement les quatre contrées (de la Chine, gouvérnées par différents princes)

Pour rechercher quelles sont les populations bien gouvernées [6].

1. Voici la transcription de ces deux derniers vers :

Poŭ wên yĭ chê
Poŭ kién yĭ jĕ.

Litt. « Non auditu perceptus, etiam mensuram applicabat;

« Non admonitus, etiam intrabat.

On voit que sans le secours des commentaires indigènes traditionnels, l'intelligence de ces vers serait à peu près impossible.

2 C'est l'auteur du chant, Tchêou-koûng, qui parle.

3. *Tching-jin*, « qui sont des hommes faits ». Tchoû-hì dit que tous ceux qui ont reçu le « bonnet viril », *koûan*, sont appelés ainsi. On le donne aux jeunes gens quand ils se marient.

4. Voici le texte de ces deux premiers vers : *Tching jîn yèou tĕ* : *Siào tsèu yèou thsáo.*

5. Hoâng-Châng-tí.

6. « Dans cette première strophe, dit Tchoû-hì, l'auteur du Chant expose d'abord que le Ciel contemple d'en haut ce qui est en bas (*thiên tchì lin hià*) et voit très-clairement tout ce qui s'y passe (*chin mîng*). Il ne cherche qu'à procurer et assurer la paix aux populations, et voilà tout. »

(Il a vu) que ces deux royaumes [1], ou deux empires successifs [2],

Eurent un gouvernement qui ne remplit pas convenablement sa mission [3].

(Il a vu) que les États des quatre régions (de l'empire)

Avaient besoin d'être mieux dirigés, mieux gouvernés ; d'être replacés dans la bonne voie.

Le Souverain suprême (*Chàng-tí*) a voulu leur rendre un gouvernement régulier [4].

(Il a voulu) réparer leurs maux passés en les plaçant sous un régime exemplaire étendu à tous [5].

Car le (Très-Haut) a considéré avec complaisance la région occidentale (de la Chine) [6],

Là où (autrefois Tàï-Wâng) [7] avait fixé sa demeure.

2. (Ce prince) fit arracher et enlever des endroits où ils se trouvaient,

Les arbres desséchés sur pied, ou tombés morts sur le sol.

Il fit éclaircir, pour favoriser leur développement,

Les arbres trop touffus qui croissaient sur le bord des eaux.

Il fit émonder, élaguer (pour qu'ils prissent plus d'accroissement [8]),

Les saules et les arbres nommés *Kiŭ* [9].

1. *Eûlh koŭe*; les dynasties *Hia* et *Chang*, selon Tchoû-hì, qui entend aussi par « les quatre contrées » (*ssé fâng*) les royaumes des quatre régions de la Chine, composant l'empire des Tchêou. Mais Tching Tsien, dans son commentaire, dit que les « quatre contrées » (*ssé fâng* du texte) indiquent « les États de *Mi*, de *Youen*, de *Tsou* et de *Koung*, » dont les trois derniers s'étant révoltés contre les Tchêou furent soumis par Wên-Wâng.

2. Celui des Hia (de 2205 à 1782 avant notre ère, et celui des Chang (de 1783 à 1133).

3. *Khì tching poŭ hoŭo*. Tchoû-hì, dit « qu'il avait perdu sa voie » (*chĭ khì tào yè*).

4 C'est le sens que le commentaire de Mao-chi donne au caractère *khi* du texte, sur lequel, dit Tchoû-hì, les commentateurs n'ont pas encore donné des explications satisfaisantes, de même que sur les caractères *thsêng*, *che* et *khoŭo* du vers suivant.

5. « C'est-à-dire, selon Tchoû-hì, que le territoire primitif de la famille des Tchêou, qui était celui de *Khi*, s'étendra à tout l'empire, qui sera gouverné alors par de bonnes et mêmes lois.

6. Région où était situé l'État de la famille de Tchêou, dans la province actuelle du Chén-si.

7. Voir précédemment chant III. Notes.

8. Commentaire.

9. Espèce d'arbre, nommé aussi *Khoueï*, dont les pousses, en forme de roseaux à nœuds, servent à faire des cannes d'appui, et sur lesquels les Chinois graven quelquefois toutes sortes de figures.

Il fit recueillir soigneusement et fagoter, pour s'emmagasiner,

L'émondage des arbres nommés *Yèn* et *Tché* [1].

Le souverain Seigneur avait voulu récompenser (un prince) d'une si éclatante vertu [2] en le conduisant sur ce territoire avantageux et fertile.

Mais les barbares *Kouân* [3] avaient occupé les chemins (en cherchant à empêcher son émigration) [4].

Le Ciel lui fit épouser une compagne vertueuse;

Et le mandat impérial que (le prince) reçut de lui, est sûr et irrévocable [5].

3. Le Seigneur (du Ciel) regarde ces montagnes, (qu'habitait Tāï-Wâng);

Les arbustes épineux *Tsŏh* et *Yŭh* étaient arrachés [6];

Des voies droites étaient ouvertes à travers les pins et les cyprès.

Le Seigneur (du Ciel) en fit un État, et le créa tel qu'il fût fort et durable.

Entre Tāï-Pĕ [7] et Wâng-Kí (les deux fils de Tāï-Wâng),

Il choisit Wâng-Ki (pour succéder à son père Tāâng-Wï).

Ce fut à cause de son bon cœur et de son amitié fraternelle.

Il avait toujours manifesté ce sentiment envers son frère aîné.

1. Le *Yèn* est le *morus sylvestris* qui croît dans les montagnes. Le *Tché* est un arbre dont le bois sert à faire une teinture de couleur jaune. « Tous les deux ont de belles tiges, dit Tchoû-hî; elles peuvent servir à faire des arcs. Leurs feuilles peuvent servir aussi à nourrir les vers à soie. »

2. Tāï-Wâng. (Commentaire).

3. *Kouân-î*. Voir le chant III de cette section.

4. Tchoû-hî dit que ce vers n'a pas encore été suffisamment expliqué (*wĕï-tsiâng*.)

5. « Cette strophe, dit Tchoû-hî, expose le transfert, ou l'émigration de Tāï-Wâng à *Khî-tchêou* (au Mont *Khi-chân*, dans la province actuelle du Chen-sî.) Or, la territoire de *Khî-tchêou* était primitivement tout formé de montagnes et de forêts, entrecoupées de défilés et de passages dangereux, sans populations à ses frontières, et ayant dans son voisinage les barbares *Kouan*. Tāï-Wâng habita ce territoire. La population s'augmenta beaucoup successivement, ainsi que les productions obtenues par la culture. Mais ensuite ce territoire devint ouvert et étendu (c'est-à-dire plus facile à défendre contre les barbares voisins), comme il est dit dans le texte.

« Le *Châng-Ti*, ajoute Tchoû-hî, ayant transporté là ce prince d'une vertu si éclatante, fit en sorte qu'il occupa et conserva ce territoire; et les barbares *Kouân* s'éloignèrent. »

6. Voir ci-devant le chant III.

7. Tāï Pĕ était l'aîné des deux frères, et Wâng-Kí le cadet.

Aussi fut-il comblé de félicités (par le Souverain suprême),

Qui lui fit obtenir une gloire éclatante.

Il reçut ainsi les dons du Ciel sans éprouver de calamités;

Et tout lui succéda pour se mettre en possession des États qui l'environnaient.

4. Tel était Wâng-Kí.

Le Souverain (du Ciel) avait pu apprécier toutes les qualités de son cœur; ses sentiments profonds de justice [1].

Ses vertus pures et sans taches parlaient d'elles-mêmes.

Elles étaient si droites que, par leurs seules lumières, il pouvait distinguer le vrai du faux [2];

Il pouvait, par elles, faire la part de la vertu et du vice, du bien et du mal.

Ce furent ces mêmes vertus qui lui enseignèrent à pouvoir se rendre digne d'être choisi comme aîné [3] et héritier du trône de son père.

En gouvernant ce grand État (formé par Tāï-Wâng),

Il sut, par sa condescendance et sa bonté, se concilier tous les cœurs;

Et cela, jusqu'au règne de Wên-Wâng.

Sa vertu resta toujours pure, sans qu'il eût un reproche à se faire.

Et, par suite de cela, les faveurs qu'il avait reçues du souverain Seigneur [4],

Il les transmit à ses descendants.

5. Le Souverain (suprême) déclara ainsi ses intentions à Wên-Wâng [5]:

— « Ne sors pas des confins de tes États pour faire des guerres injustes à tes voisins.

Ne te laisse pas entraîner à l'ardeur des passions (*hîn-siên*) [6].

1. Commentaire.

2. Commentaire.

3. *Khĕ tchâng*, *Khĕ Kiŭn*; c'est-à-dire, litt. : « de pouvoir devenir l'aîné (au lieu de son frère Tāï-Pĕ) et de pouvoir être prince héritier. »

4. *Ki chêou Ti tchì*.

5. *Ti Wĕï Wên-Wâng*. Tchoû-hî dit à ce sujet que le *Ti* fit connaître à Wên-Vâng les desseins, les volontés du Ciel (*chĭ wĕï thiên ming* Wên-Wang *tchi tszé*) comme il est dit dans la suite. » Yên Thsân a dit de son côté : « Le Ciel ne parle pas (*Thiên poŭ yân*); c'est par la pensée qu'il fait connaître ses intentions *ì i wĕï tchi yè*). On doit avoir confiance dans ce que *Ti* (le souverain Seigneur) a exprimé ainsi (*pĭe thŏ tchi Ti wĕï tchè*). Ce que dit le cœur de Wên-Wâng (*yân Wên-Wâng tchi sin*), le Ciel le connaît, le sait certainement (*Thiên chĭ tchi tchi yè*). »

6. Tchoû Chen explique ainsi ces deux vers : « Laisse-là ce qui t'est étranger; appuie-toi sur tes proches; garde le milieu dans tes désirs; ne forme pas d'attachements en dehors de ton intérieur. »

Efforce-toi avant tout d'atteindre au sommet de la droite voie.

Les hommes barbus de *Mih* n'ont aucun respect pour les étrangers ;

Ils ont poussé l'audace jusqu'à vouloir s'emparer d'un grand État.

Ils ont envahi *Youèn*; ils sont parvenus jusqu'à *Koûng*. [1] »

Le Roi, à cette nouvelle, entra dans une grande colère;

Il réunit aussitôt ses troupes,

Et marcha à la rencontre des envahisseurs pour les repousser.

Il attira ainsi sur la famille des Tchéou une grande prospérité,

Qui répondit à ce que l'empire attendait de lui.

6. (Wên-Wàng) jouissait tranquillement de la paix dans sa ville capitale,

Lorsqu'il résolut de se porter (avec son armée) des frontières de Youèn (sur le territoire de Mih).

Il franchit les hautes cimes de nos montagnes.

Aucune flèche ne fut lancée par l'ennemi dans nos défilés.

Dans nos défilés, dans nos vallées escarpées,

Ses chevaux ne vinrent point s'abreuver à l'eau de nos sources [2].

Ces sources étaient à nous, ces eaux étaient à nous.

La beauté du pays attira l'attention (de Wên-Wâng).

Il résolut de se fixer au midi de la montagne nommée Khî ;

Et il résida sur les bords de la rivière Wéï [3].

(C'est ainsi) qu'une petite colonie attira (ensuite) à elle tous les États de l'empire;

Et que son chef devint le souverain de toutes leurs populations.

7. Le Souverain suprême interpella encore ainsi Wèn-Wàng :

1. L'État de *Mih* était situé dans le territoire actuel de Ning-tchéou, province de *Kan-souh*; celui de Youèn, dans le territoire de King-tchêou, de la même province ; Koung formait une partie de Youèn. C'est maintenant un marais. Les troupes qui occupaient ce territoire de Koung étaient du royaume de Tchêou.

2. « L'ennemi, dit Tchoû-hî, n'osa pas venir déployer son armée sur nos collines, dans nos défilés, abreuver (ses chevaux) à l'eau de nos sources, pour s'opposer à notre marche, pour nous repousser ».

3. Le lieu de sa résidence fut nommé *Tching-yèh* « camp retranché ». Sous les Han il fut appelé Fou-foùng. C'est aujourd'hui un chef-lieu de canton, dépendant de Foùng-yâng-fou (Chen-sî).

— « J'ai considéré attentivement ta brillante vertu ;

Elle ne cherche pas à se faire grande par le bruit et les apparences séduisantes.

Elle n'affecte pas l'appareil de la magnificence et l'amour du changement (ou des innovations [1]).

Elle ne demande ni à être célébrée, ni même connue des hommes [2] ;

Elle suit l'exemple de (son) Souverain maître. »

Le Souverain maître dit encore à Wên-Wàng :

« Informe-toi (de la situation) des royaumes qui sont tes ennemis.

Contracte des alliances [3] avec les États qui ont pour toi des sentiments de frères ;

Et avec vos crochets et vos échelles ;

Avec vos chars de guerre du haut desquels on peut combattre,

Allez attaquer (la ville) Yoûng (du royaume) de Thsoûng. »

8. Les chars de guerre s'avancent joyeusement et avec bon ordre (contre l'ennemi).

Les murailles de la ville des Thsoûng étaient hautes et grandes.

Les coursiers porteurs de dépêches se succédaient sans interruption [4].

On coupa l'oreille (gauche aux prisonniers) mais avec le moins de cruauté possible [5].

Vinrent alors les cérémonies religieuses *Loûï* et *Mà* [6].

Ce fut de là aussi que vinrent les soumissions;

Dès lors aussi que les États des quatre côtés de l'empire n'osèrent plus causer de troubles ou se révolter.

1. Le sens de ce vers est très-douteux ; Tchoû-hì dit qu'il n'a pas encore été bien expliqué.

2. *Poû chĭ poû tchî.* « Elle ne cherche, disent quelques commentateurs, qu'á obéir à la raison céleste (*i siûn thiên li*); à suivre l'exemple du Souverain maître (*chûn Ti tchi tse*), et cela lui suffit (*eûlh i*). »

3. Il y a dans le texte *thoûng*; « s'identifier, être intimement uni avec quelqu'un ou quelque chose. »

4. *Tchĭ siu liên-liên.*

5. *Yéou kouŏ gân-gân.* Tchoû-hì dit que « l'amputation des oreilles était une loi de la guerre. Les ennemis, qui ne voulaient pas se rendre, étaient mis à mort, et on présentait leur oreille gauche (au chef de l'armée). »

6. « La cérémonie *loûï* consistait à faire sortir les troupes pour offrir un sacrifice au Chàng-tí, ou Souverain suprême (*Loûï : tsiáng tchou szê tsi Chàng-ti yè*). La cérémonie *Mà* consistait à se rendre sur le champ de bataille et y offrir un autre sacrifice á celui qui, le premier, avait institué les lois de la guerre. On dit que ce fut l'empereur Hoâng-ti après qu'il eut atteint et pris le rebelle Tche-yeou. » (Tchoû-hì.) Sse-ma Tsien dit, dans son *Szé-ki*, que les lois de la guerre commencèrent dès cette époque; mais il se demande si c'est par suite de cela que l'on offre un sacrifice ?

(Wên-Wâng) était allé combattre avec ses chars de guerre, plein de courage et d'énergie.

La ville des Thsoûng (nommée Yoûng) était forte et bien gardée.

C'est cette ville qu'il attaque, qu'il emporte d'assaut avec ses troupes.

C'est cette ville qu'il détruit, qu'il ruine de fond en comble.

Dès lors, de tous les côtés de l'empire, il n'y eut plus ni insultes, ni révoltes [1].

CHANT VIII.

(*Lîng-thâï. En quatre strophes, dont deux de six vers chacune, et deux de quatre vers. Genre direct*).

Argument. — Éloge de Wên-Wâng.

1. (Wên-Wâng) traça le plan et commença la construction du *Lîng-thâï*, (ou de la Tour de l'Intelligence [2].)

Il en traça le plan et en dirigea la construction.

Tout le peuple vint en foule pour aider aux travaux;

Et dans moins d'une journée l'ouvrage fut achevé.

Lorsqu'il en traça le plan, (Wên-Wâng) recommanda de ne pas se hâter;

Mais la population accourait comme des fils (auprès de leur père).

2. Lorsque le roi (Wên-Wâng) se tenait dans le Parc de l'Intelligence [3];

Il aimait à voir les cerfs et les biches aller à l'eau, ou couchés sur l'herbe.

Il aimait à voir les cerfs et les daims brillants de force et de santé;

Et les oiseaux blancs, aux plumes resplendissantes.

Lorsque le roi se tenait près de l'Étang de l'Intelligence,

Il se plaisait à voir la multitude des poissons, dont l'étang était plein, bondir sous ses yeux.

3. A son abaque, ou colonne en bois, à branche transversale,

Il avait suspendu ses instruments de musique : de grands tambours, et de grandes cloches en métal sonore [1].

Oh! quel plaisir il éprouvait à entendre les accords produits par ces tambours et ces cloches!

Oh! qu'il se plaisait aussi à résider dans le *Pïe-yoûng*, [2] (ou Pavillon de l'Étude)!

4. C'était pour lui un plaisir extrême d'entendre le concert harmonieux des tambours et des cloches.

Il en éprouvait aussi un très-grand à se trouver dans son « Pavillon de l'Étude. »

Le grand tambour, à la peau recouverte d'écailles du grand poisson nommé *Thô*, rendait un son prolongé qui le charmait.

Et les concerts des musiciens aveugles [3] rassemblés le délassaient des affaires publiques.

CHANT IX.

(*Hiá-woû. En six strophes, chacune de quatre vers. Genre direct.*)

Argument. — Éloge de Woû-Wâng, fils de Wên-Wâng.

1. Le dernier des fondateurs (de la dynastie) des Tchêou est Woû-Wâng [4] (le roi guerrier).

1. On lit dans le commentaire sur le *Tchûn-thsiêou* de Confucius : « Wên-Wâng ayant attaqué l'État de Thsoûng,fut pendant trois décades sans pouvoir soumettre la ville de Yoûng (sa capitale). Il retourna dans son propre État pour organiser de nouvelles forces et alla de nouveau l'attaquer. C'est alors qu'il lui donna l'assaut et qu'elle se rendit. »

2. Tchoû-hì dit que *lîng* (ordinairement : « intelligence ») signifie ici une *lumière* ou *feu mobile* (*yûn khi choü jên*). » C'eût été alors un *phare*. Les princes des petits Etats appelaient la Tour élevée par Wên-Wâng : La Tour de l'observation : *Kouân thâï*).

3. *Lîng yéou*. « Au pied de cette Tour, dit Tchoû-hì, il y avait un parc ou enclos dans lequel étaient entretenus des animaux sauvages : des cerfs, des chevreuils, etc. »

1. « Les grands tambours, dit Tchoû-hì, avaient huit pieds (chinois) de longueur, et les autres quatre.

2. Ce *Pïë-yoûng* est représenté dans l'édition impériale du *Chi-King*, ainsi que le *Lìng thâï*. Le premier est un pavillon élevé sur un tertre, et entouré d'une grande pièce d'eau circulaire; on y arrive par quatre larges ponts placés dans la direction des quatre points cardinaux. Le second a la forme d'une pyramide tronquée au sommet de laquelle on arrive par des degrés. C'est dans le pavillon élevé au milieu d'un étang circulaire, représentant le Ciel, que le « fils du Ciel », dit Tchoû-hì, se livrait à l'étude et à la grande pratique des Rites.

3. Dès la haute antiquité la musique a été très-cultivée en Chine. On en attribue l'invention à l'empereur Hoâng-ti (2637 avant notre ère). Les « musiciens aveugles » sont cités dans le Choû-kìng, à propos de l'éclipse de soleil arrivée sous Tchoûng-Kâng 2155, avant notre ère.

4. Le texte porte : *Hia Woû wêï Tchêou*. Tchoû-hì

Cette famille, dans le cours des générations, avait eu des rois de grands mérites [1].

Les trois *Héou* [2] (princes) résident maintenant dans le Ciel [3].

Le roi, qui réside dans sa capitale (*Hâo-Kîng*) répond dignement à leur attente.

2. Ce roi répond dignement à leur attente, dans sa ville capitale.

Il s'efforce d'acquérir les vertus et les mérites de ses ancêtres,

Afin de les perpétuer dans sa famille, en se conformant toujours aux prescriptions de la raison céleste ;

Et que Tchîng-Wâng (son héritier présomptif) obtînt après lui la confiance de l'empire.

3. Tchîng-Wâng observant fidèlement la pratique de la sincérité et de la justice,

Ces exemples de vertus se répandront dans l'empire ;

Ils y perpétueront les préceptes de la piété filiale ;

Et l'observance de la piété filiale (envers les ancêtres dont les mérites et les vertus ont été éminents), c'est de les prendre et de les proposer pour exemples [4].

4. S'il y eut jamais un homme qui se soit fait aimer et chérir par cette vertu : c'est Woû-Wâng.

Il a répondu à tout ce que (ses ancêtres) attendaient de lui, en se conformant à leurs actions méritoires [5].

Il a toujours pratiqué envers eux ses devoirs de la piété filiale, en imitant leurs actions ;

Et il apporte un nouveau lustre à ces mêmes ancêtres en leur succédant.

5. Ce lustre, il le transmettra à ses descendants.

En continuant la chaîne des bonnes actions de ses ancêtres ; en marchant sur leurs traces,

Il procure à ses successeurs des milliers d'années de règne,

Pendant lesquelles ils recevront du Ciel de grandes félicités.

6. Ils recevront du Ciel de grandes félicités ;

Tous les états de l'empire viendront apporter leurs félicitations et des présents (à la cour des Tchéou).

Et pendant des milliers d'années de règne,

Comment ne trouveraient-ils pas en eux des appuis et des soutiens ?

CHANT X.

(*Wên-Wâng-yèou-chîng. En huit strophes, chacune de cinq vers. Genre direct et élevé.*)

Argument. — Éloge de Wên-Wâng et de Woû-Wâng.

1. Wên-Wâng s'est acquis une renommée éclatante.

Qu'elle est grande, qu'elle est pure, cette renommée qu'il s'est acquise !

Il a constamment cherché à procurer aux populations le repos et la tranquillité.

Il a eu toujours en vue de pouvoir arriver à accomplir cette grande tâche.

Wen-Wâng n'est-il pas un grand et véritable prince ?

2. Wên-Wâng ayant reçu le mandat du Ciel (pour gouverner l'empire),

Il reçut en même temps celui d'accomplir des exploits militaires.

dit que le sens du premier caractère : (*hiá, inférior*) n'a pas encore été expliqué convenablement. Les uns disent qu'il indique Wên-Wâng, et que le texte parle de Wên-Wâng et de Woû-Wâng, qui réellement ont été les fondateurs de la dynastie des Tchêou. »

Cependant, comme il vient d'être question de Wên-Wâng, dans les chants précédents, et que celui-ci est consacré entièrement à l'éloge de Woû-Wâng, nous croyons notre traduction fidèle.

.*Tchĭ-wâng*. Tchoû-hî dit que le texte comprend ensemble Tâï-wâng et Wâng-ki, dont il question dans les chants précédents.

2. Tâï wâng, Wâng-ki, et Wèn-wâng. (Tchoû-hî.)

3. *Tsâï thiên*. C'est-à-dire : « qu'ils n'existaient plus, dit Tchoû-hî, et que leur esprit subtil était monté en haut pour s'unir avec le Ciel (*ki moû eûlh khî tsîng chîn chàng yû thiên hŏ yè*). »

4. « C'est avec sa piété filiale, dit Tchoû-hî, que Tchîng Wâng pouvait être un exemple à suivre, et devenir une règle, une loi (pour l'empire). S'il y a des générations d'une dynastie dans lesquelles cette piété filiale (pour imiter les vertus de ses ancêtres) se perde, alors la piété filiale n'est plus qu'une fausse piété filiale. Comment suffirait-elle à faire loi (pour l'empire) ? »

5. Un commentateur dit que : « Tout l'empire lui en donna une preuve (*yén*) en plaçant sa confiance en lui, et en lui restant fidèle (*thsèu tsè thiên-hia sín tchi tchî yén yè*). »

Un ancien prince demanda à un autre « ce qui constituait une *preuve?* » L'autre prince lui répondit « Faites revivre les morts dans votre personne, et cela constituera une *preuve* (*yén*). »

Ce passage d'un auteur chinois s'applique fort bien à ce qui est dit ici de Woû-Wâng. Szé-ma Tsien, dans son *Szsè-ki* (*Tçin chi kiá*) rapporte aussi que le prince Hien (Hien koñng) demanda à Siun-si : « Comment faire telle *preuve* (*hô i wêi yén*)? Siun-si répondit : « Faites que les morts redeviennent vivants (*ssè ssè tchè feoŭ sêng*), et que les vivants ne rougissent pas d'en être eux-mêmes la *preuve* (*sêng tchè poŭ tsân wêï tchî yén*). »

Après avoir fait une expédition dans l'État de Thsoùng,

Il fit construire une ville (pour sa capitale) à *Foûng* [1].

Wên-Wâng n'est-il pas un grand et véritable prince?

3. Il fit construire des murailles de défense qui se reliaient à des eaux courantes.

Il fit en sorte que *Foûng* (sa ville capitale) fût complétement entourée d'une ligne de défenses [2].

Ses désirs n'étaient pas de presser les travaux;

Il n'avait en vue que d'accomplir un acte de piété filiale, en suivant les traces de ses ancêtres.

4. Les mérites éminents du roi (Wên-Wâng) se manifestèrent d'une manière éclatante

Dans les remparts et autres moyens de défense dont il fortifia Foûng (sa ville capitale) :

De tous les côtés de l'empire on venait s'allier à lui.

Le prince-roi (Wên-Wâng) devint ainsi un prince suzerain.

Le prince-roi ne devint-il pas, par cela même le véritable souverain de la multitude?

5. La ville de Foûng [3] est arrosée par une rivière qui coule à l'orient.

La direction de son cours est l'œuvre du grand Yu [4].

De tous les côtés de l'empire on vint se rallier à Woû-Wâng, fils de Wên-Wâng).

L'auguste roi (*Hoâng Wâng*) fut véritablement alors le souverain de l'empire [5].

Comment cet auguste roi n'en eût-il pas été le souverain?

1. « *Foûng* était un territoire de l'État de Thsoûng. Il est situé dans le canton actuel de *Hou* (*Hou hien*, dans la province de Chen-si), au sud-ouest de la colline des pêchers (Toû-lîng). » (Tchoû-hî.)

2. « Les eaux courantes », dit Tchoû-hî, furent transformées en fossés. Un espace de dix *li* carrés forma l'enceinte de la ville dans l'intérieur de laquelle on creusa des canaux qui avaient chacun huit pieds (chinois) de profondeur et autant de largeur.

3. Cette ville était située sur le territoire de la ville de Sin-gan-fou, province actuelle de Chen-si.

4. Celui qui fit écouler les eaux de la grande inondation arrivée sous le règne de Yao, 2285 avant notre ere. Les travaux de Yu furent terminés l'année 2278 avant la même ère. (Voir mon deuxième *Mémoire sur l'antiquité de l'histoire et de la civilisation chinoises*. (Nouveau journal asiatique, années 1867 et 1868).

5. « *Hoâng wâng*, dit Tchoû-hî, est la qualification (*hâo*) des souverains qui ont possédé l'empire (*yéou hiên hiá tchi hâo*). Ce nom désigne Woû-Wâng ».

Sou Che ajoute : *Hoâng* signifie « grand » (*tá yè*). Les domaines de Woû-Wâng furent beaucoup agrandis par lui; c'est pourquoi on lui donne la qualification de *Hoâng wâng*, « Auguste souverain ».

6. Dans la ville capitale, nommée *Hao* [1], était le pavillon nommé *Pie-yoûng* [2].

De l'Occident, de l'Orient

Du Midi et du Nord :

De toutes parts accouraient sans cesse les populations, pour se soumettre.

Comment l'auguste souverain n'eût-il pas été le véritable maître de l'empire?

7. Le roi (Woû-Wâng) consulta le sort,

Pour savoir s'il devait fixer son séjour dans la ville de Hào, et en faire sa capitale.

La réponse de la tortue ayant été favorable à son projet,

Woû-Wâng fit achever les travaux de fortifications commencés.

Comment Woû-Wâng ne serait-il pas le souverain maître de l'empire?

8. Le territoire de *Foûng* inondé par les eaux, ne produisait que de l'herbe nommée *Khì* (chicorée sauvage).

Comment Woû-Wâng l'aurait-il négligé (sans le rendre à la culture)?

Il s'occupe aussi des intérêts de ses neveux;

D'assurer une succession heureuse à son fils respectueux.

Woû-Wâng n'est-il pas véritablement un grand souverain?

NOTA. *La traduction de cette partie est due, jusqu'ici, à M. G. Pauthier; les chants qui suivent ont été traduits d'après la version latine du P. Lacharme.*

SECTION DEUXIÈME.

CHANT I.

Argument. — Origine illustre de la race des Tcheou

L'illustre race des Tcheou tire son origine de la femme Kiang-yuen [3]. Voici le récit de cet évé-

1. « C'est dans cette ville que Woû-Wâng établit son camp retranché, dit Tchoû-hì. Elle était située à l'est de la rivière Foûng, et distante de la ville de ce nom de 25 *li* (environ deux lieues et demie, ou à peu près un myriamètre). »

2. Voir le chant VII, (note 4).

3. Le surnom de cette femme est Kiang, son nom Yuen. Elle était fille de l'empereur Chin-nong et se maria à un homme du nom de Yeou-taï.

nement. N'ayant point d'enfant, elle priait et offrait des sacrifices nombreux. A l'endroit que le seigneur et dominateur de toutes choses marqua de l'empreinte de son gros doigt de pied [1], elle s'arrêta, et voici que dans le lieu spacieux où elle se trouvait, elle sentit tressaillir le fond de ses entrailles; elle conçut, et s'étant reposée dans une maison voisine, elle enfanta un fils qui fut Héou-tsi, d'où sortit la race illustre des Tcheou.

Le temps de sa grossesse étant accompli, elle mit au monde son premier-né, comme une brebis met bas un agneau, sans travail, sans douleur, sans gémissements, sans souffrances, présage évident des éminentes qualités de son fils. Ce que fait le souverain seigneur et dominateur de toutes choses, il le fait sans travail. Il y a des offrandes qui lui sont agréables. C'est ainsi que Kiang-yuen enfanta.

Elle déposa son fils dans un chemin étroit; et les bœufs et les brebis loin de le fouler aux pieds, le caressaient; l'enfant ayant été ensuite deposé dans un grand bois, des bûcherons vinrent à lui; puis la mère le déposa sur la glace et des oiseaux le protégeaient de leurs ailes étendues; les oiseaux s'en étant allés, Heou-tsi se mit à vagir; il poussa de tels cris qu'ils remplissaient les chemins d'alentour.

L'enfant rampait par terre, s'aidant de ses pieds et de ses mains; déjà il était devenu très-grand et robuste; sa bouche demandait de la nourriture; il cultiva les fèves, et les fèves qu'il avait plantées, les grains qu'il avait semés, ceux de sésame ou ceux de blé, avec quelle abondance ou quelle fécondité ils donnaient des fruits! quelles récoltes de concombres grandes ou petites il recueillit [1]!

Tandis que Heou-tsi s'adonnait à l'agriculture les bras ne manquaient pas pour l'aider. Quand il avait nettoyé son champ des herbes nuisibles et qu'il les avait coupées, il confiait à la terre la bonne semence; quand de ses grains restés verts la balle ne se détachait pas, il les macérait et faisait tomber la balle; ses semences étant ainsi préparées, il les mettait en terre, et les germes sortaient, puis les germes s'élançaient en épis, les épis se transformaient en grains et mûrissaient; les épis n'étaient jamais maigres, mais pleins et faisaient ployer la tige sous leur poids. C'est ainsi que Heou-tsi eut une maison et des terres dans le pays de Taï.

Il réservait pour la semence les meilleurs grains; c'étaient différentes sortes de millet et de blé, les uns appelés Kiu et presque noirs, d'autres appelés Pi qui contiennent deux grains dans une seule enveloppe, d'autres rougeâtres appelés Men et encore d'autres blanchâtres appelés Ki. Les blés Kiu et Pi, qu'il cultivait, une fois la moisson faite, restaient en meules sur les champs. Quant aux autres, Men et Ki, il les chargeait sur son dos ou sur ses épaules et les transportait chez lui pour qu'ils servissent aux sacrifices. C'est à lui qu'on doit l'usage de ces offrandes [2].

Voici comment se pratiquent nos sacrifices et nos oblations.

On broie le blé avec un pilon; quand il est broyé on le retire du mortier; on le vente et on le broie ensuite plus soigneusement avec les mains; on le lave dans un vase rempli d'eau qui fait entendre son *Seou-seou;* enfin on en fait un gâteau que l'on fait cuire en l'exposant à la vapeur de l'eau bouillante. On désigne un jour pendant lequel on jeûne et l'on purifie son âme; on prend et l'on offre de la graisse parfumée de certaines herbes; on choisit un bélier pour honorer l'esprit Pe; après avoir tué ce bélier, on l'expose au feu et on le brûle, pour obtenir une année heureuse après la présente.

On remplit les vases Teou et les vases Teng et l'odeur du festin s'élève agréable dans les airs; cet hommage plaît au souverain seigneur et do-

1. Bien que l'on parle ici du souverain maître des choses comme d'un homme, qui laisse la trace de son gros doigt de pied imprimée sur la terre, il ne faut pas en conclure qu'à aucune époque les Chinois aient cru à un Dieu matériel. Ils affirment au contraire dans leurs livres comme dans leurs conversations que le souverain maître des choses est sans figure, sans odeur, sans voix.

Ils nous blâment même de reconnaître une femme comme mère de Dieu et de prêter à ce même Dieu une forme humaine. D'après Tchou-tsee, il faut prendre ce mot dans un sens poétique ou allégorique, de même que nous disons : on remarque le doigt de Dieu dans cette affaire.

Quant à la fable du prince Heou-tsi, il est évident qu'elle a été inventée pour affermir la race des Tcheou. L'origine de la famille des Chang s'appuie sur une fable semblable, et les dynasties suivantes se servirent des mêmes inventions. Les Tartares eux-mêmes, aujourd'hui régnants, n'affirment-ils pas que leur nation doit son origine à une vierge qui n'avait connu aucun homme?

1. L'empereur Yao attribua le pays de Taï au prince Heou-tsi en récompense de ses belles actions et de ses connaissances en agriculture.

2. Il institua des sacrifices particuliers dans le pays qui lui était soumis.

minateur de toutes choses; il l'agrée. Mais pourquoi parler ici de l'odeur des oblations et du temps prescrit pour les sacrifices? Dans le pays où Heou-tsi a institué ses sacrifices, le peuple ne se souille plus d'aucun crime, il ne commet aucune action dont il ait à se repentir, et il persévère dans la justice.

CHANT II.

Argument. — Festin célébré après la fête en l'honneur des parents morts.

Éloignez les bœufs, éloignez les brebis, pour qu'ils ne foulent point aux pieds les joncs qui croissent en abondance le long du chemin. Déjà les moissons commencent à pousser, et leurs feuilles épaississent. Que la concorde soit entre toi et tes frères; point de dissentiments entre vous; ne considérez point vos parents comme des étrangers, mais comme des proches. Pour moi, j'invite mes parents à prendre place à ma table; je fais dresser la table et apprête le festin.

On célèbre le festin; tout est à sa place; les serviteurs qui préparent les tables s'entr'aident; les uns servent les plats, d'autres versent le vin. On lave les vases et, quand ils sont propres, on les place sur la table; on apporte la viande et les sauces; les viandes cuisent sur le feu; les viandes rôtissent à la broche; le repas est excellent, il est composé de foies de quadrupèdes et de becs d'oiseaux; pendant ce temps on entend une agréable symphonie; les uns chantent, d'autres battent du tambour.

Nous avons des arcs en bois peints dans lesquels sont gravées différentes figures; ils sont solides, et nous avons quatre flèches qui s'adaptent à ces arcs. Nous lançons les flèches qui touchent le but; parmi nos hôtes nous faisons un choix d'après leur adresse; l'arc peint est tendu autant qu'on peut le tendre; quatre flèches sont lancées qui touchent le but et y demeurent droites en s'y enfonçant. Les hôtes se tiennent dans les bornes de la retenue, et se portent un mutuel respect.

Toi qui as présidé aux cérémonies et aux oblations, toi qui nous a offert le meilleur de ton vin, tu nous as présenté une grande coupe pour boire.

Nous te souhaitons de nombreuses années de vie, une longue vieillesse et un dos semblable au poisson appelé Taï (qui est couvert d'écailles). Puisses-tu avoir durant ta vieillesse un guide et un appui! vieillard, sois comblé de prospérités, vieillard, jouis d'un bonheur entouré de considération et d'éclat.

CHANT III.

Argument. — Des hôtes, après une fête célébrée en l'honneur des parents morts, reçoivent le roi qui leur avait offert un festin.

Tu nous as désaltérés largement de ton vin, tu nous as rassasiés de tes mets. Homme sage, vis à jamais, sois glorieux, sois heureux! Que le ciel nous entende.

Le vin couvrait les tables; tu nous as fait servir des mets abondants.

O homme sage, vis à jamais, sois glorieux! Que le ciel nous entende.

Quand l'éclat de tes actions aura rempli le monde, qu'une mort sainte mette un terme à ta vie glorieuse qui ne sera obscurcie par aucune tache, par aucune ombre! Une mort sainte t'est réservée; elle est assurée dès à présent par ta vie sainte et exempte de toute souillure. Celui qui représente les morts dans les fêtes en l'honneur des ancêtres, l'enfant Kong-chi, te présage cette heureuse fin.

Que nous dit, en effet, l'enfant Kong-chi? les vases Pien, Teou étaient propres; les amis se sont rassemblés pour prendre part à la cérémonie. Ils ont prêté leur aide avec quel éclat!

Les circonstances actuelles demandaient cette assurance. Tu as, ô homme sage, des fils soumis, respectueux; tu jouiras des biens éternels.

Quels biens demande notre roi? l'éclat de sa maison, la gloire et l'illustration de sa famille. Qu'il vive à jamais, cet homme sage! Que le bonheur, la félicité, la prospérité soient le partage de ses fils et de ses petits-fils!

Quels doivent être, ô homme sage, tes petits-fils? Ce seront des hommes comblés, comme toi, des bontés du ciel. Vis à jamais! Puisse Dieu t'être favorable et te couvrir toi et les tiens d'une protection éclatante!

Quelle sera enfin cette faveur? Une femme sage, pleine de vertus te sera donnée pour épouse et d'elle naîtront des descendants.

CHANT IV.

Argument. — Le lendemain de la fête des parentales, la famille se rassemble; on cause entre soi, on fait venir des musiciens qui donnent un concert de circonstance et l'on se réunit à table.

Les canards Fou-y se trouvent dans la rivière Kin. L'enfant Kong-chi vient au festin, et sa présence nous comble de joie. Le vin que tu nous offres est pur, les mets que tu sers ont une bonne odeur. L'enfant Kong-chi est à table avec nous, il nous arrivera bonheur [1].

Les canards Fou-y vivent dans les terres humides. L'enfant Kong-chi est venu à notre table, et c'est un bonheur pour nous que sa présence. Tu nous offres du vin en abondance, tu nous sers un repas recherché. L'enfant Kong-chi mange avec nous; il nous arrivera bonheur.

Les canards Fou-y vivent dans de petites îles. L'enfant Kong-chi s'est déjà rendu au festin. Tes vins ont été soutirés; tes mets sont excellents; l'enfant Kong-chi est à table; nous trouverons biens et prospérité.

Les canards Fou-y vivent dans l'eau. L'enfant Kong-chi nous honore grandement en prenant place au festin; il est assis à table, dans les appartements consacrés à la mémoire des ancêtres; le ciel nous accordera biens et prospérité; l'enfant est présent au festin; nous obtiendrons de grandes prospérités.

Les canards vivent dans les eaux du torrent. L'enfant Kong-chi est venu et nous nous réjouissons tous ensemble. Un vin excellent nous égaye; les viandes cuites exhalent une odeur agréable. L'enfant est à table; aucun malheur ne peut nous atteindre.

CHANT V.

Argument. — Un prince qui veille au bonheur de son peuple sera récompensé par le ciel.

Ce prince excellent et aimable, manifeste publiquement ses qualités, et il agit ouvertement pour l'avantage de son peuple, l'utilité et le bien général; aussi le ciel le récompense-t-il magnifiquement; le ciel lui est en aide et protége son empire; le ciel lui accorde chaque jour de nouvelles prospérités.

Ces prospérités sont innombrables, multipliées; ses descendants seront autant d'hommes illustres, ornés de toutes les qualités, puissants et magnifiques; les uns mériteront de régner sur de petits États, d'autres de devenir des empereurs éminents, dont la vertu sera telle, qu'elle sera au-dessus de toute faiblesse, de toute négligence; et en exerçant leur autorité, ils seront fidèles à l'ancienne doctrine.

Excellent et de plein de majesté et de dignité, il s'est acquis une grande réputation par sa vertu; très-attaché à tous ses devoirs, il n'a ni animosité, ni haine; confiant dans les siens, il fait appel en toute sûreté à leurs services; heureux, comblé d'une immense félicité, il protége toutes les parties de son empire, qui obéissent à ses volontés.

Tous ses peuples dont il est l'appui obéissent à ses volontés et se reposent sur lui; il veille à la tranquillité et à sécurité de ses ministres; les divers rois et fonctionnaires chérissent leur maître; attentifs à remplir leurs fonctions, ils ne se laissent aller ni à la négligence ni à la paresse; et ainsi le peuple vit dans une paix profonde.

CHANT VI.

Argument. — Lorsque Ching-ouang était sur le point de prendre le gouvernement de l'empire, le prince Chao-kong lui chanta ces vers; il lui propose l'exemple de son aïeul, le prince Lieou-kong, et l'encourage à la vertu.

Kong-lieou, notre prince vertueux, ne s'épargnait point au travail; il ne recherchait ni les plaisirs ni le repos. Actif à la culture des terres, actif à tracer les limites des champs, chaque année il remplissait ses greniers de froment. Il mettait de côté des gâteaux qu'il cachait dans des sacs fermés par un seul ou par les deux bouts. Pour défendre le repos et la gloire des siens, prenant son arc et des flèches, des lances et des boucliers, des haches courtes et longues, il se mettait en route.

Kong-lieou, notre prince vertueux, a parcouru nos campagnes; il les a vues habitées par une grande foule d'hommes, qui passaient leur vie dans la paix et la tranquillité; il gravit jusqu'au sommet des montagnes, et il y avait des travailleurs qui cultivaient le sommet des montagnes;

1. Les Chinois pensent que cette fête, qui est un témoignage de piété filiale, porte bonheur.

il descendit dans les vallées, et là encore il y avait des habitants. Que portait-il avec lui à son côté? des brillants et des pierres précieuses, une riche épée dont le fourreau était enrichi de divers ornements.

Kong-lieou, notre prince vertueux, alla à l'endroit des cent fontaines, appelé Pe-tsuen, d'où il porta ses regards sur les vastes campagnes; il gravit une montagne abrupte qui s'élève au midi, où des hommes nombreux s'étaient établis, et il y fit construire des maisons; il y fit également construire des bâtiments pour recevoir des hôtes. C'est alors qu'il commença à enseigner aux peuples la justice, à résoudre les questions douteuses, et à aplanir les difficultés.

Kong-lieou, notre prince vertueux, a fixé sa demeure sur une colline élevée [1], où il vivait en paix; ses courtisans dont le visage inspirait le respect étaient invités par lui à des banquets, il les recevait à sa table; quand ils s'asseyaient à la table du festin, ils se laissaient aller à une gaieté pleine de sécurité; il fit construire des parcs et des cabanes pour les bergers; il prenait des porcs dans ses étables et buvait une boisson préparée avec des concombres; telle était sa boisson, telle était sa nourriture. Ainsi s'écoulèrent les jours heureux de son règne.

Kong-lieou, notre prince vertueux, après avoir étendu les limites de son empire, visita le pays et explora, en se guidant sur l'ombre du soleil, les quatre parties du monde. Il gravit un monticule, d'où la vue planait sur les vallées environnantes, les unes exposées en plein à la chaleur du soleil, les autres moins échauffées; il vit un pays arrosé par des sources; il distribua ses troupes en trois corps appelés Tan; il mesura des champs qui s'étendaient en plaine, et d'autres en vallées. Il régla les charges de l'agriculture et établit l'impôt d'après les récoltes [2]. Il divisa chaque champ en neuf parties; chaque partie contenait cent mesures; de ces neuf parties celle du milieu était réservée au payement de l'impôt; chacune des autres était attribuée à autant de pères de famille, de sorte qu'ils cultivaient à frais commun le champ public et y donnaient ensemble leurs soins. Il s'occupa également des terres situées au couchant de la montagne, et les habitants du pays de Pin s'enrichirent et se multiplièrent.

Kong-lieou, notre vertueux roi, fit construire des maisons publiques pour y accorder l'hospitalité; il fit construire des barques pour traverser la rivière; il fit ouvrir des carrières de pierres, et extraire des mines de fer. Il établit un excellent gouvernement dans ce pays; le peuple s'accrut et vécut dans l'abondance de toutes choses. Ils habitaient sur les bords de la rivière Hoang, vis-à-vis de la rivière Ko; et quand, plus tard, le nombre des habitants se fut merveilleusement augmenté, ils s'étendirent même le long du fleuve Jouï.

1. Cela eut lieu lorsqu'il transféra la capitale dans le royaume de Pin.

2. Cette perception des impôts fut en vigueur dans la dynastie des Tcheou; elle fut ensuite abolie, et l'on tenta, mais en vain, de la rétablir.

CHANT VII.

Argument. — Panégyrique de l'empereur Tchin-ouang composé par le prince Chao-kong.

On va au loin pour puiser l'eau de la rivière que l'on verse d'un vase dans un autre; puis on fait bouillir l'eau dont la vapeur est employée pour faire le vin de riz. Un prince pacifique est le père de ses sujets, il est aussi leur mère.

On va au loin pour puiser l'eau de la rivière que l'on traverse, et on lave les bouteilles de terre. Tchin-ouang, l'empereur pacifique, s'est attaché les cœurs de ses sujets.

On va au loin pour puiser de l'eau à la rivière; on verse cette eau, et on lave les vases. Tchin-ouang, l'empereur pacifique, assure à ses sujets paix et félicité.

CHANT VIII.

Argument. — Même sujet que le précédent.

Il est une chaîne sinueuse de monticules sur laquelle souffle le vent du midi. Là se promène notre pacifique empereur, il chante et règle les sons de sa voix.

Tu te promènes pour te reposer, tu te reposes et recrées ton esprit. Puisses-tu prolonger tes jours jusqu'à une extrême vieillesse et mourir comme tes ancêtres! Qu'ils soient vastes les royaumes qui figurent dans ton empire, ô prince pacifique, et puisses-tu prolonger tes jours jusqu'à une extrême vieillesse! puissent tous les esprits [1] te reconnaître pour roi et pour chef.

1. L'empereur de Chine est roi et prêtre; il préside à

Puisse ta vie compter de nombreuses années; puisse-t-elle s'écouler dans la félicité et la paix, ô prince pacifique! Puisses-tu voir jusque dans une longue vieillesse toutes tes entreprises réussir, sans revers, au sein d'une félicité sans mélange!

Il est entouré d'hommes honnêtes qui possèdent sa confiance, qui secondent ses projets, qui sont respectueux envers leurs parents, remarquables par leur vertu, qui marchent au-devant de ses volontés, qui le servent avec fidélité. Ce prince pacifique peut servir de modèle à toute la terre.

Quelle gloire t'est réservée! son éclat ressemble à celui des pierres précieuses; son nom est grand, il est l'espoir de tous. Le salut de tous dépend d'un prince pacifique.

L'oiseau Fong-hoang [1] en volant agite ses ailes et bat l'air; il reste où il se pose; voici autour de l'empereur des hommes éminents et sages, dont il emploie les talents et dont le dévouement est inébranlable.

L'oiseau Fong-hoang en volant agite ses ailes et s'élève bruyamment dans les airs. Autour de l'empereur sont des hommes éminents qui accomplissent ses ordres avec zèle et veillent au bien-être du peuple.

L'oiseau Foug-hoang chante, il habite sur les collines les plus élevées. L'arbre Ou-tong croît au midi de la montagne. Quel arbre touffu! Avec quelle harmonie chante l'oiseau Fong-hoang!

Les chars du prince sont nombreux, les chevaux du prince sont exercés et rapides. Les vers que j'ai composés sont peu nombreux, mais ils sont propres à être chantés avec accompagnement de musique.

CHANT IX.

Argument. — On ne s'accorde point sur le but véritable de ce chant. — Les uns pensent que le prince Chao-mou-kong veut parler de l'empereur Hi-ouang. Les autres, au contraire, pensent que ce sont les gouverneurs des différentes provinces, composant l'empire qui s'exhortent mutuellement à la fuite de ce qui est contre la justice et les bonnes mœurs et à défendre la paix publique.

Après de nombreux et pénibles labeurs, il importe que le peuple goûte enfin quelque repos.

l'adoration des esprits, il règle les lois de l'adoration des esprits, il ordonne les cérémonies et fait des sacrifices dans les temples Kiao et Che. Cette dignité fut de tout temps la prérogative des empereurs chinois.

1. Le phénix des Chinois.

Transporte tes bienfaits dans ces lieux où est établi le siége de l'empire dont la paix générale et le repos doivent être l'objet constant de ta sollicitude; réprime les fourbes et les adulateurs.

Quant aux méchants qui, oubliant qu'ils sont hommes, tourmentent et vexent le peuple, et dont les excès égalent l'audace, comprime-les.

Ta vigilance et ta protection doivent s'étendre jusqu'à ceux de tes sujets qui occupent les points les plus reculés de tes États; quant à ceux qui sont moins éloignés, contiens-les dans les limites du devoir; c'est ainsi que le trône de l'empereur deviendra inébranlable.

Que le peuple après avoir achevé de si nombreux et si durs travaux goûte enfin quelque repos.

Transporte tes bienfaits dans ces lieux où est établi le siége de l'empire; rassemble les peuples dispersés; ferme résolûment la bouche à tous ceux qui ne cessent de crier; mets un frein à l'audace de ces chefs qui tyrannisent le peuple, et ne deviens jamais toi-même un fardeau pour tes sujets. Malgré le souvenir de tes propres mérites et le succès de tes grandes entreprises, sois fidèle à l'empereur.

Après avoir supporté le poids de tant de misères et subi de si rudes épreuves, il est temps enfin que le peuple trouve quelque adoucissement.

Transporte tes bienfaits dans ces lieux où est établi le siége de l'empire; rends à la paix et à la tranquillité les divers gouvernements qui relèvent de l'autorité impériale; ne permets jamais que les fourbes et les adulateurs agissent au gré de leur volonté propre; mets un frein à ceux qui ne gardent aucune mesure dans leur conduite. Réprime les tyrans ainsi que tous ceux qui accablent le peuple de violences; prends garde que les méchants ne mettent à exécution les desseins qu'ils méditent; apporte le plus grand soin à ce que tout soit conforme aux règles de la décence et de la pudeur. C'est ainsi que tu te rapprocheras de la vertu, trouvant déjà dans ce voisinage la route la plus courte pour y arriver entièrement.

Après avoir supporté tant de fatigues et tant de misères, il est juste que le peuple trouve enfin quelque soulagement.

Transporte tes bienfaits dans ces lieux où est établi le siége de l'empire; et pour toujours chasse loin du peuple tant de maux et tant de labeurs

N'abandonne jamais les fourbes et les flatteurs au gré de leur seule et propre volonté ; punis les hommes cruels et sanguinaires.

Ceux qui tyrannisent le peuple, comprime-les. Agis de la sorte de peur que la justice ne périsse.

Bien que tu sois encore petit enfant, tout ce que tu fais a un caractère et une valeur de la plus haute gravité.

De temps en temps tu dois remédier aux maux du peuple si grands et si nombreux. — Dirige ta clémence vers ces lieux où est établi le siége de l'empire ; délivre du danger de périr les divers royaumes qui le composent et accorde-leur les immunités qu'ils réclament.

Ne permets jamais que les fourbes et les adulateurs vivent et agissent au gré de leur seule et propre volonté. Chasse les hypocrites.

Maîtrise ces hommes cruels qui tyrannisent le peuple. Agis de la sorte dans la crainte que tout sentiment d'équité ne s'éteigne ou ne dégénère en fourberie.

J'hésite d'autant moins à te donner de si nombreux avis et à t'adresser de si pressantes exhortations, qu'auprès de l'empereur tu jouis de la plus grande estime.

CHANT X.

Argument. — On déplore l'état malheureux des affaires publiques.

Déjà ont été changées à notre égard les dispositions de celui qui était le souverain maître et dominateur de toutes choses. Déjà le bas peuple lutte contre les plus grands malheurs possibles ; son langage ne se compose que de paroles insensées et impies. Déjà il n'a nul souci de l'avenir. Aujourd'hui, pas un homme intègre, pas un homme qui se distingue par sa sagesse et sur lequel nous puissions nous appuyer.

La probité et la bonne foi s'exilent loin de nous. Quand je vois que le peuple est uniquement préoccupé des choses présentes, quand il me paraît si dépourvu de prévoyance pour les choses à venir, certes ce n'est pas le moment de me taire. Mais je ne cesse d'avertir ceux à qui il importe de m'entendre.

Bien que mes fonctions diffèrent des vôtres, nous n'en sommes pas moins tous unis par les liens d'une étroite amitié.

Nous sommes tous égaux.

Pourquoi donc vous donné-je en vain les avertissements les plus salutaires?

Pourquoi donc ajoutez-vous si peu d'importance à ce que je ne cesse de vous faire entendre? Sachez que mes paroles ont pour objet les intérêts les plus graves. Ne les tournez pas en ridicule. Rappelez-vous cette maxime de nos ancêtres :

« Ne dédaigne jamais de prendre avis même de ces hommes de basse condition qui portent des herbes sur leurs épaules. »

Déjà du haut du ciel le malheur nous menace.

Ce n'est plus le moment de rire et de jouer. Vieillard, je vous dis la vérité ; tandis que la frivole jeunesse méprise mes avertissements et couvre mes conseils d'applaudissements ironiques. Je suis loin d'être en délire. Et comment pouvez-vous, dans des sujets d'une si profonde tristesse, trouver matière à de ridicules et folles plaisanteries ? A quoi vous servira de chercher à éteindre le feu lorsque l'incendie sera universel ?

L'heure approche où le ciel doit exercer contre nous toutes ses colères ; le temps des vaines parades et des basses flatteries n'est plus. Ces deux vices ont malheureusement été poussés si loin que les mœurs les plus dépravées se sont substituées au bon ordre ; de sorte que ceux qu'on regarde comme bons et honnêtes, sont semblables à l'enfant Chi à l'époque des Parentales.

Le peuple soupire et gémit ; mais dès que lui vient la conscience des dangers qui nous environnent, il s'efforce aussitôt d'en chasser la pensée loin de son esprit. Tout est bouleversé ; le désordre est à son comble. L'empire meurt, et tandis que nous pleurons sa chute, il n'est personne qui travaille au salut du peuple.

Le ciel nous instruit sans aucune difficulté. De même qu'il est facile de combiner les instruments de musique, inventés par Hiun et Tchi, de telle sorte que les sons de l'un unis aux sons de l'autre produisent une délicieuse et parfaite harmonie ; de même que les paroles insignes prononcées par les princes de la famille de Tchang et dont ceux-ci portent le texte dans leurs mains, représentent et reproduisent fidèlement l'insigne parole de Kouei, si leurs deux discours sont réunis ; de même qu'il est facile de prendre un objet avec la main et de le transmettre dans la main d'un autre ; de même, et avec autant de facilité, sans aucun travail et sans le moindre effort, le ciel

nous conduit et nous instruit. Mais les hommes sont naturellement vicieux.

Évite de tendre par toi-même au mal, et n'ajoute pas par le concours de ta volonté de nouvelles forces à celle de la nature dépravée.

Les grands dignitaires et les membres de la dynastie sont les barrières de la puissance royale; le peuple en est comme le rempart; les grandes richesses du roi lui servent de clôture défensive et les nobles ainsi que tous ceux qui ont du sang royal dans leurs veines, sont les colonnes qui soutiennent l'empire et les intérêts de la nation.

Mais ce n'est que de l'amour pour la vertu qu'on doit attendre la paix et le repos de l'empire.

Les princes de souche royale forment pour le roi une sorte de ville fortifiée. C'est, avant tout, au maintien et à la défense de cette ville, à la conservation de cette citadelle, qu'il importe de veiller.

Ce n'est pas pour lui seul que le roi doit craindre.

Sois saisi d'une frayeur respectueuse pour la colère du ciel; ne t'abandonne jamais aux plaisirs comme si tu étais en pleine sécurité: redoute le changement du ciel à l'égard des hommes et pense constamment que pendant ta route personne n'est plus en danger que toi.

Rien ne saurait échapper à la perspicacité du ciel souverain, quel que soit le lieu où tu puisses porter tes pas.

Le ciel est là. N'importe la route que tu prennes, le ciel souverainement intelligent s'y transporte et t'environne de sa présence.

SECTION TROISIÈME.

CHANT I.

Argument. — Ce chant a été composé contre l'empereur Li-ouang, afin que l'exemple de Tcheou-ouang lui fît changer de conduite.

Oh! qu'il est grand! qu'il est immense, le souverain maître et créateur de toutes choses, celui qui tient l'homme sous sa domination! qu'il est terrible, qu'il est digne d'être craint et révéré, le souverain maître et dominateur de toutes choses; celui dont les desseins tendent à notre perte! Le ciel, il est vrai, nous a gratifiés de la vie; cependant, nous ne devons pas nous fier témérairement à ses faveurs.

Nous apportons tous, en naissant, un principe de vertu; mais, je le demande, combien y en a-t-il parmi nous qui travaillent au développement de ce germe précieux jusqu'à la mort?

Un jour le prince Ouen-ouang, laissant échapper du fond de son âme les soupirs les plus douloureux, et s'adressant au dernier roi de la dynastie de In, autrement dit de Chang, s'écriait: « O dynastie infortunée, comment se fait-il que les administrateurs de la chose publique et les préposés aux intérêts de l'empire, abusant de leur autorité, pour le plus grand malheur de la nation, soient devenus de cruels tyrans qui ruinent le peuple?

« O dynastie infortunée, comment se fait-il que tu aies contraint le ciel à ne plus produire que des hommes lâches et presque sans vertu?

« Toi seule as causé tes propres malheurs qui sont sans nombre et à la tête desquels tu as, pour ainsi dire, marché contre toi-même. »

Telles étaient les plaintes de Ouen-ouang: « Malheur à toi, dernier empereur de la dynastie de In ou de Chang! tu ne devais avoir au service de l'empire que des hommes probes et vertueux; mais ceux dont tu te sers sont des hommes qui abusent de leur pouvoir, pour la ruine publique; c'est pourquoi tu as encouru la haine des hommes, et les réponses que tu t'efforces de donner, sont complétement inutiles. La cour n'est habitée que par des pillards et des harpies; et c'est ainsi que l'exécration et les malédictions du peuple tombent sur toi. Je ne vois aucun terme à tous ces maux, aucune amélioration à cet état de choses. »

Ainsi soupirait Ouen-ouang: « Malheur à toi, dernier empereur de la dynastie de In ou de Chang; tu deviens de plus en plus impuissant à remédier aux maux et aux dangers de l'empire, impuissant à recouvrer ton courage et le prestige de ton autorité, par suite de l'indignation que tu as excitée contre toi dans l'esprit de tout le monde. Comme tu négliges entièrement de cultiver la vertu, tu n'as pas un seul homme pour te défendre soit par derrière, soit à tes côtés; comme tu négliges aussi l'étude de la vertu, tu es complétement dépourvu de ministres fidèles et de gouverneurs dignes de te représenter. »

Ainsi se lamentait Ouen-ouang, l'âme transpercée de douleur : « Malheur, malheur à toi, dernier empereur de la dynastie de In ou de Chang ! qui, contrairement à la défense du ciel, te plonges dans le vin, et commets toute sorte de crimes, dès que cette boisson a changé la couleur de ton visage ! Tu pèches contre toi-même, sans aucun souci le matin et le soir, passant les heures de la nuit dans l'ivresse, tu renverses l'ordre des temps en faisant de la nuit, le jour, et du jour, la nuit. »

Telle était l'expression de la vive douleur dont Ouen-ouang était agité : « Malheur ! malheur à toi, empereur de la dynastie de In ou de Chang ! Tu es semblable à la cigale ou à l'eau bouillante. Les intérêts de l'empire, tant principaux que secondaires, inclinent vers une ruine prochaine ; et cependant les hommes ne cherchent point à suivre une route différente, pas plus qu'ils ne paraissent disposés à revenir à résipiscence. L'indignation s'est emparée de tous les sujets de l'empire. — Cette indignation augmente de jour en jour et les royaumes étrangers, eux-mêmes, la ressentent. »

Ainsi se désolait Ouen-ouang : « Malheur, malheur à toi, dernier empereur de la dynastie de In ou de Chang ! Le maître et dominateur de toutes choses a des temps fixes et immuables. Mais le dernier empereur de la dynastie de In, ne s'appuie point sur l'antiquité. Soit ! — Que les anciens te fassent défaut, ainsi que les hommes pleins de gravité ; du moins on ne dira pas que les lois te manquent et que tu n'as plus cette forme si sage de gouvernement que tes ancêtres t'ont transmise. Comme tu négliges toutes ces choses et que tu ne veux plus rien entendre en fait d'avertissements, la ruine de l'empire est imminente. Encore quelques instants, et tu auras perdu les grandes faveurs du ciel. »

C'est ainsi que Ouen-ouang déplorait le sort de votre dynastie, de In ou de Chang : « Il est une sentence qui a été prononcée, que nous connaissons tous et qui dit : l'arbre est incliné, il est déjà tombé ; ses racines sont arrachées du sol, cependant ses rameaux et ses feuilles sont encore intacts. Mais on va commencer par couper ses racines. Malheureuse dynastie ! tu avais tout près de toi, comme un miroir, je veux parler de l'empereur de la dynastie de Hia, un miroir dans lequel tu aurais pu découvrir ce que tu devais être dans le présent et dans l'avenir. »

CHANT II.

Argument. — C'est Ou-kong, vieillard de quatre-vingt-dix ans, sous le règne de Kouei, qui composa ce chant. Ce prince voulait qu'on le lui chantât à lui-même, afin d'être porté à l'étude et à la pratique de la vertu.

La beauté et la sagesse s'accordent à merveille avec toutes les vertus et en sont comme le lien. Il est un proverbe que nous savons tous, que les hommes ont souvent à la bouche et qui nous dit : Le sage lui-même a des moments de folie. Tous les hommes manquent de sagesse et de prudence sur quelque point. Nous subissons chacun les châtiments dus à notre condition. Telle est la maladie de notre nature

La sagesse et la folie sont deux choses opposées qui se combattent muturellement dans l'homme.

Rien de plus grand que l'homme sur la terre, car il a été proposé pour modèle parmi toutes les choses créées. La vertu, qui est belle et sublime, est chère à toutes les nations. On se réjouit d'imiter et de suivre comme un chef celui qui médite de grandes choses et qui, persistant avec ténacité dans ses résolutions, ne songe pas à ses propres intérêts, mais au bien public ; celui qui porte sa vue dans l'avenir, et donne, à l'occasion, de sages avertissements aux autres ; celui qui se fait comme précéder d'une physionomie pleine de dignité ; celui qui prend ses précautions et veille sur lui-même,

Mais toi à qui incombe le soin de la République, tu gères les intérêts de l'État d'une façon perverse ; tu confonds tout, et tu te sers pour le mal des précieuses qualités par lesquelles tu te distingues. Tu t'adonnes au vin et à l'abrutissement. Comment se fait-il qu'en devenant esclave des mauvaises passions, tu ne penses nullement à tes successeurs ? Que ne consultes-tu les rois, tes prédécesseurs, sur les traces desquels tu es établi ? Et d'où vient que tu ne conserves ni ne retiennes cette forme admirable de gouvernement qu'ils t'ont transmise ?

Le ciel souverain ne nous conduit point avec inconstance, mais, semblable à l'eau d'un torrent, il entraîne les méchants à leur perte. Les méchants sont plongés dans cette eau ; ils y périssent. — Soit que tu sortes du lit, soit que, pendant la nuit, tu reposes étendu sur ta couche,

soit que tu arroses et nettoies tes palais, comme en tout ce qui est d'une importance secondaire, tu dois servir d'exemple aux autres ; à plus forte raison quand il s'agit de graves intérêts, tels que réparer les chars et orner les chevaux, mettre en état les arcs et les flèches, les armes et les glaives pour chasser le peuple Man, ces barbares du Nord.

Agis de la sorte afin de perfectionner tes peuples en les instruisant. Sois l'observateur le plus scrupuleux du droit et de l'équité, ainsi que de tout ce qui touche à tes devoirs en ta qualité de jeune roi. Cherche à te mettre à l'abri des événements qui peuvent arriver, et que l'opinion ne saurait prévoir. Veille sur les paroles que tu prononces. Que, dans la forme de ton langage, il n'y ait rien que de très-digne. Que tout soit disposé honnêtement et sous des dehors pleins de convenance. En toutes choses applique-toi aux intérêts et au bonheur de l'humanité. Une perle sur laquelle apparaît une seule tache est aussitôt soumise au polissage et rendue à son éclat naturel : une seule parole proférée avec témérité est sans remède.

Évite en parlant d'être léger et irréfléchi. Ne sois point insouciant ; si, en parlant, tu ne prends garde à toi-même, personne ne viendra t'arracher la langue et mettre une sage mesure dans ton langage ; je ne connais aucune parole qu'il soit permis de prononcer témérairement. Aucune parole ne tombe en vain des lèvres des hommes, surtout de celles d'un prince. Je ne vois aucune vertu qui n'ait sa récompense. Si tu traites bien tes amis, par l'affection tu t'attacheras le peuple et tes propres fils ; la race de tes descendants se perpétuera à jamais, et toutes les nations deviendront, pour ainsi dire, ta famille.

Lorsque tu te trouveras en présence d'un ami, n'aie rien de triste ou de sombre dans ta physionomie et ton maintien, mais au contraire aborde cet ami avec bienveillance, craignant toujours de ne lui être pas suffisamment agréable ou de lui déplaire. Lorsque, éloigné de la société des hommes, tu resteras dans ton palais, sois saisi d'une crainte respectueuse même dans la chambre à coucher, ainsi que dans la retraite silencieuse où tu te dérobes à la vue du monde, de peur que tu ne prennes quelque honteuse liberté sur toi-même, en disant : « La chose sera secrète ; les hommes ne peuvent ni la voir ni en entendre parler. » Qui peut savoir, du reste, où l'Esprit se transporte et le lieu où il est intimement présent ? L'Esprit peut-il être trompé ?

Toi qui es seigneur et roi, cultive la vertu : sois honnête, sois juste ; veille constamment sur tes faits et gestes ; prends garde qu'on n'ait rien de vicieux à reprendre dans ta conduite. Qu'en toi il n'apparaisse rien qui soit en désaccord avec la raison. C'est ainsi, c'est par ton exemple, qui sera suivi, que tu te montreras digne de marcher à la tête des autres. A celui qui m'a donné des pêches, j'offre des prunes pour lui témoigner ma reconnaissance. Le père qui dit qu'un veau ou un agneau a des cornes, trompe assurément ses fils. Or un prince qui n'aurait aucune vertu, et qui voudrait cependant se concilier la soumission et l'amour de ses sujets, perdrait entièrement ses soins et sa peine comme s'il cherchait des cornes sur la tête d'un agneau.

On peut enrouler des fils de soie autour d'une branche d'arbre flexible et tortueuse ; l'urbanité, la bienveillance et le respect pour ses semblables sont la base des vertus. Il y a cette différence entre le sage et l'insensé, c'est que le sage écoute les avis que je lui donne et suit la voie qui lui paraît bonne, tandis que l'insensé m'accuse de fausseté et de mensonge lorsque je l'avertis. Les hommes sont ainsi faits : autant de têtes, autant de manières de voir et de juger.

Hélas ! chers enfants, vous n'avez pas encore suffisamment appris à discerner ce qui est juste et honnête de ce qui ne l'est pas.

Pour moi, en vous avertissant, je ne vous conduis pas uniquement par la main, mais je vous donne mes conseils sur chacun de vos devoirs ; je ne me contente pas de vous instruire en public et collectivement, j'ai soin encore de fixer, pour ainsi dire, à mes paroles, les oreilles de chacun de vous ; si, pour vous justifier, vous alléguez votre ignorance, votre excuse sera vaine ; dès votre adolescence vous réchauffez vos fils sur votre sein. Quel est enfin celui qui, s'il n'est pas dominé par l'orgueil et s'il n'est pas sage seulement pour lui-même, néglige d'achever et de perfectionner ce dont il a reconnu, dès le matin, la nécessité et l'excellence ?

O ciel souverain, ô ciel très-clairvoyant, Nous menons une existence bien triste et bien malheureuse !

Lorsque je vous voyais hésiter entre le parti du vice et celui de la vertu, j'avais l'esprit rempli d'inquiétude. J'ai apporté tous mes soins à vous instruire, à inculquer dans vos cœurs la bonne doctrine, mais vous avez négligé de m'entendre. Vous n'avez fait aucun cas de mes

enseignements; bien plus, vous y avez trouvé matière à dérision et à plaisanterie. Il n'est pas d'inexpérience et d'ignorance dont vous ne m'accusiez. Cependant j'ai atteint l'âge de la décrépitude et suis presque nonagénaire.

Hélas! mes chers enfants, je vous ai enseigné l'ancienne doctrine, la doctrine de nos pères; si vous n'écoutez plus mes avertissements avec négligence et dégoût, et si vous suivez mes conseils, vous arriverez peut-être encore à conjurer les graves dangers qui vous menacent. Mais déjà le ciel est sur le point de faire tomber sur nos têtes toute sorte de calamités, et du haut du ciel la ruine de l'empire paraît imminente. Nous avons presque sous les yeux un exemple de ce que je vous dis. Le ciel souverain ne saurait errer, ne saurait être trompé. Pour vous, vous déviez du chemin de la justice et vous suivez la voie du mensonge et de la dépravation; et c'est ainsi que vous poussez le peuple aux difficultés et aux misères les plus extrêmes.

Le mûrier était un arbre flexible et touffu dont le feuillage et les rameaux protégeaient de leur ombre une grande surface de terrain. Déjà l'on voit tomber ses feuilles, flétries et dépourvues de séve; ceux qui viennent chercher le repos sous cet arbre sont écrasés sous le poids des travaux; leur esprit est accablé d'un chagrin mortel; les soucis les plus cuisants les consument, ils sont plongés dans une immense douleur. Ciel souverain, que ton éclat est grand! Pourquoi n'as-tu point pitié de nous?

Les quadriges s'avancent, les chevaux marchent avec fierté; les enseignes déployées brillent dans les airs et flottent au gré des vents; déjà tout est pêle-mêle, tout va sans ordre et sans discipline. Il n'est aucun royaume qui ne soit menacé de périr, et tous les hommes à cheveux noirs, les Chinois, sont enveloppés dans la même infortune. Hélas! hélas! l'empire est agonisant, et il est précipité dans une ruine générale!

CHANT III [1].

Argument. — Tableau lamentable de l'état de la société.

C'en est fait de l'empire. Déjà le ciel nous oublie jusqu'à nous refuser la nourriture. Où établir notre demeure, où fixer notre séjour? Nous l'ignorons. Tu veux fuir? Mais, où fuiras-tu? Assurément il n'est point d'un homme sage, dans les conjonctures présentes, de résister et de combattre. Qui a donc provoqué tant de maux, et qui a pu semer sur notre route tant de malheurs?

En pensant à ma patrie, je sens mon cœur dévoré par mille soucis divers et les chagrins les plus cruels. Que je suis malheureux de mener une si triste existence! Comment suis-je donc poursuivi par l'implacable colère du ciel? Du couchant au levant où sera mon refuge? Ah! dans quelles profondes misères me suis-je précipité! Quelles difficultés nous pressent de toutes parts!

Vous délibérez, vous prenez des précautions. Je le sais, mais les intérêts de l'empire n'en sont pas moins dans l'état le plus déplorable et dans une souffrance qui augmente de jour en jour.

On t'avertit de tous les maux que nous souffrons et on t'indique le choix que tu dois faire de gouverneurs et de magistrats. Quel est celui qui dès qu'il a saisi un fer rouge ne se dirige aussitôt du côté de l'eau pour y plonger sa main brûlée? Lorsque tout le monde se précipite à l'envi et volontairement dans le naufrage, où trouver un remède à de si grandes et à de si calamiteuses folies?

Les citoyens de nos jours ressemblent à un homme qui, marchant contre le vent, peut à peine respirer. Si quelqu'un se présente pour remédier au mal qui nous accable, c'est inutile, s'écrie-t-on; il n'y a aucun remède pour nous tirer de cette triste situation. Déjà ce qui nécessiterait encore plus de soin que les intérêts politiques de l'empire, c'est l'agriculture. Il est bien préférable de chercher du pain dans la culture des terres que de s'occuper du gouvernement de l'empire. Déjà la culture des champs est en grande estime et celui qui en tire nos ressources alimentaires nous paraît beaucoup plus digne d'intérêt que tout autre.

1. Ce chant a été composé sous le règne et au sujet de l'empereur Hi-ouang. On y parle de la révolte des Chinois contre celui-ci en l'an 37 de son règne et 842 avant J.-C. Hi-ouang que les rebelles avaient conçu le dessein de prendre, se réfugia dans le pays de Tchi où il demeura caché jusqu'à sa mort. Il y eut alors un interrègne, et deux princes dirigèrent les affaires de l'État, à la place de l'empereur jusqu'à ce qu'un autre prince, fils de ce dernier, vint s'asseoir sur le trône, en qualité d'héritier légitime, sous le nom de Souen-ouang.

C'est le ciel qui verse sur nous tant de calamités; c'est le ciel qui cherche et travaille à ruiner l'empire; c'est lui qui veut précipiter du trône l'empereur que la volonté nationale y a fait monter. Aux insectes nuisibles il donne nos champs en pâture; nos moissons sont desséchées sur tous les points du territoire. O malheureux empire de Chine, quels sont les yeux qui ne pleurent ta ruine et ta défaite ? Je voudrais implorer el secours du Ciel, mais les forces me manquent comme à celui dont les épaules fléchissent sous un fardeau.

Un roi bienveillant et plein de clémence est le centre vers lequel se tournent tous les regards et toutes les espérances. Attentif à ses propres devoirs, il apporte toute la diligence voulue à convoquer ses assemblées délibérantes et à choisir ses ministres. Mais un roi inique, qui n'est sage que pour ses intérêts personnels et qui ne se confie qu'en sa vaine prudence, en arrive au point de jeter l'empire dans la plus déplorable perturbation, et de s'aliéner entièrement l'esprit des peuples.

Porte tes regards au mileu d'une forêt, là tu apercevras des cerfs marchant deux à deux. Mais la bonne foi qui s'exile des amis eux-mêmes est déjà nulle, et l'amitié n'est que factice.

Il est une maxime que les hommes ne cessent de répéter: « Marche, reviens, partout tu trouves des dangers et des difficultés. »

Un homme d'une sagesse hors ligne aperçoit les choses les plus éloignées et il parle; d'un coup d'œil il embrasse et mesure les intervalles les plus considérables. Pour l'insensé, il se laisse aller à une vaine joie. Nous pourrions assurément donner plusieurs excellentes leçons, mais nous craignons de parler.

On rejette tous les gens de bien qui sont animés d'un pareil zèle, et on refuse d'user de leurs avis. Mais on estime les hommes cruels et inhumains. Et c'est ainsi que les peuples devenus esclaves de leurs passions se précipitent volontairement dans toute sorte de vices. Ils osent tout, et il n'est pas de larcins qu'ils ne commettent.

Le vent le plus violent a sa route toute tracée, et c'est dans les vallées larges et profondes qu'il la trouve. De même les gens de bien suivent une route qui leur est propre; cette route, ce sont les lois de la raison et la pratique de la vertu. La route des méchants est obscure et les méchants se tiennent cachés dans leurs turpitudes et le cloaque des vices.

Les vents violents ont leur route tracée; ceux qui deviennent esclaves de leurs honteuses passions, sont la ruine et le fléau du genre humain. Si cet homme m'entendait, volontiers je lui adresserais la parole; mais dès que je lui parle, je ne sais ce qu'il murmure entre ses dents ; vous le croiriez ivre, car loin de suivre les bons conseils que je lui donne, il me force à lui parler comme un insensé.

Je plains le sort de vos amis. Croyez-vous, par exemple, que je sois homme à aborder un sujet sans y être autorisé par mon expérience. Prenons pour l'imiter, l'oiseau qui, parfois, pendant sont vol, est atteint d'une flèche et pris par le chasseur. Or, lorsque, plein de sollicitude pour le bien et la justice, je m'approche de toi et te protége en quelque sorte de mon ombre salutaire, tu me lances des menaces, d'un air furieux.

Déjà le peuple ne garde plus aucune mesure dans sa conduite. On se vante d'être de bonne foi, tandis que, plein de ruse et prenant mille formes diverses, on ne cesse de commettre des fourberies. On imagine des moyens de nuire aux autres, craignant d'arriver moins facilement à l'exécution de ses projets. Le peuple est entraîné dans le vice; il y est de telle sorte, qu'il s'y plonge de jour en jour plus profondément.

Si la paix et le repos n'ont point été accordés encore aux peuples, c'est que l'empire est infesté de voleurs. Ils ont beau simuler la probité et dire qu'ils désapprouvent le mal qui se commet, ils n'en sont pas moins des hypocrites qui changent de figure à volonté, et qui poursuivent les honnêtes gens de leurs injures et de leurs malédictions.

Les paroles que je t'adresse n'ont point ton approbation, j'en suis sûr et les vers que j'ai composés t'irritent; mais sache que d'autres que moi t'ont déjà chanté, toi et ta corruption.

CHANT IV

Argument. — Désolation du pays occasionnée par une secheresse extraordinaire [1].

La voie lactée, si loin qu'elle s'étende, répand une clarté dans tout le ciel. — Hélas ! s'écrie en soupirant l'empereur : pourquoi donc les hommes de ce siècle ont-ils attiré sur eux tant de châti-

1. La sécheresse dont il s'agit dans ce chant eut lieu en l'an 822 av. J.-C.

ments? le ciel sévit contre nous d'une façon cruelle, il jette l'empire dans une perturbation générale. Nous sommes accablés de privations et de famine. Les calamités que nous souffrons en produisent à chaque instant de nouvelles. Il n'est personne qui n'offre des sacrifices à l'Esprit, personne qui épargne les victimes.

Les vases Kouei et Pi destinés au sacrifice sont aujourd'hui hors de service à force d'usage. Comment se fait-il que nos vœux et nos offrandes ne sont pas agréés? Nos champs éprouvent une sécheresse inouïe jusqu'à ce jour; on respire une chaleur étouffante et l'air tout entier n'est plus qu'un feu.

Nous ne cessons d'offrir des sacrifices depuis la dernière habitation suburbaine jusqu'aux palais royaux; chez le pauvre comme chez le riche nous élevons des autels; il n'est pas un seul point du territoire de l'empire qui ne soit couvert de nos offrandes; et il n'est personne qui ne cherche à honorer l'esprit. — L'auteur de la famille de Tcheou, notre cher Heou-tsi est impuissant. — Le souverain maître et dominateur de toutes choses s'est éloigné de nous et c'est lui qui détruit et qui brise les créatures d'ici-bas; car comment peut-il se faire qu'il me précipite dans de si grandes infortunes?

Une sécheresse comme jamais il n'en fut ravage nos champs et nous ne pouvons y remédier. Au milieu de tant d'adversités, de quelle terreur, de quelle épouvante ne sommes-nous pas saisis! Nous paraissons vivre entre les éclairs et les tonnerres. Tous les hommes à cheveux noirs qui ont survécu à l'empire de notre grand Tcheou, ont été saisis par le bras droit et il serait impossible de reconnaître des traits humains dans leur figure d'homme. Le Ciel souverain qui est le seigneur et le dominateur de toutes choses, prépare déjà notre ruine, et nous apporte la mort. — Comment pourrions-nous ne pas trembler de frayeur? Nos ancêtres ne sont déjà plus, ils se sont éteints.

Nos champs sont ravagés par une sécheresse comme il n'en fut jamais et nous ne conservons aucun espoir de soulagement. Tout se dessèche sous l'influence d'une chaleur brûlante. — On n'entend, de tous côtés, que ce cri : nous ne savons où fuir; la mort nous presse et un décret du ciel porte que nous n'avons plus que quelques instants à vivre. Vers qui devons-nous tourner nos regards, de qui implorer le secours? Nous l'ignorons. Nous n'avons aucun espoir de salut, même parmi les hommes distingués qui occupent le premier rang. — Nos pères, nos premiers ancêtres, comment ont-ils souffert que nous fussions précipités dans de si grands malheurs? Une sécheresse comme on n'en vit jamais désole nos champs; plus un seul arbre sur les montagnes, pas une goutte d'eau dans les fleuves! le démon de l'aridité sévit d'une façon cruelle, — il nous brûle comme une flamme, il nous calcine comme un feu.

Mon esprit est saisi d'effroi au milieu de l'air étouffant qu'on respire. Mon cœur est dans la torture, il se consume, il ressemble à de l'eau bouillante. Ces hommes distingués, ces magistrats, qui étaient jadis nos soutiens, ils ne nous entendent plus. « Ciel auguste, souverain maître et dominateur de toutes choses, pourquoi n'avez-vous pas voulu que je m'exilasse, que je prisse la fuite loin d'ici!

Une sécheresse, comme on n'en vit jamais désole nos champs. Quand bien même je puis à peine faire un pas en avant, je rassemble tous mes efforts pour m'éloigner d'ici. Mais je redoute mon départ parce que je ne connais aucun lieu de refuge. D'où vient donc que nos corps languissants sèchent sous l'influence inclémente de l'air et de la chaleur? Je ne puis comprendre ce qui cause notre ruine. Nous avons fait toute la diligence possible pour offrir par anticipation les sacrifices de l'année prochaine; chacun des esprits de qui viennent les fléaux du monde a reçu les honneurs qui lui étaient dus. Les sacrifices de Che, nous avons eu soin de les célébrer à l'occasion de la récolte des fruits, et nous n'avons mis aucun retard à les offrir; nous n'avons rien remis au lendemain.

Pourquoi donc le ciel auguste souverain maître et dominateur de toutes choses paraît-il nous méconnaître et ne vouloir d'aucune façon nous assister de sa sollicitude? Puisque l'Esprit possède une intelligence si étendue, puisque nous lui avons payé un si large tribut d'honneurs, comment peut-il trouver une cause légitime de colère et de vengeance?

Une sécheresse comme on n'en vit jamais désole nos champs : tout est dans la confusion; à droite et à gauche, le désordre est à son comble; l'empire ne fonctionne plus d'une façon régulière, et il ne reste plus la moindre trace d'un sage gouvernement. Les premiers représentants de l'autorité eux-mêmes subissent ces extrémités désastreuses; les grands personnages de la nation

sont accablés de maladies. Les préposés au soin de la cavalerie royale, les gardes du corps, les ministres de la table du roi et tous ceux qui sont attachés à l'administration des vivres s'imposent les plus laborieuses tâches pour porter ce secours, et bien que toute la peine qu'ils se donnent soit complétement inutile, aucun d'eux cependant n'ose céder.

Tous portent leurs regards vers le ciel auguste ou souverain maître et dominateur de toutes choses et se plaignent de leurs souffrances et de leurs misères. Nous levons les yeux vers le ciel; et dans le ciel nous apercevons des astres qui brillent, et pas même le plus faible présage de pluie. Les grands, décorés du titre de Taï-fou, ainsi que tous les hommes sages de l'empire adressent publiquement leurs vœux au ciel, mais malgré cela le désastre est si grand que rien ne peut être préservé. Il s'en faut de bien peu que le ciel n'ordonne notre générale et commune ruine.

Néanmoins, continuez ce que vous avez commencé, vos vœux et vos sacrifices. Oubliez dans vos prières qu'il y va de mes intérêts personnels et ne soyez attentifs qu'au bien public. Pour moi, cherchant à consoler les gouverneurs de l'empire, je porte mes regards vers le ciel, je le supplie et l'invoque; ah! quand aura-t-il pitié de nous? quand nous apportera-t-il le salut?

CHANT V

Argument. — Éloge de Chin-pe.

Qui surpasse en hauteur les montagnes appelées Yo? Le sommet de ces montagnes touche aux cieux. Les montagnes d'Yo ont leur Esprit qui a voulu présider à la naissance des princes Fou et Chin. Ces deux princes sont ensemble la colonne et le soutien de l'empire de Tcheou; ils servent comme de rempart à tous les royaumes de l'empire, et partout on célèbre leur puissance et leur vertu.

Le prince Chin, du titre de Pe, ne cesse de travailler. C'est pourquoi l'empereur a voulu qu'il succédât aux grands de la nation dans leurs titres et dans leurs charges; que le siége de son administration fût la ville royale qui est située dans le pays de Sie, afin qu'il servît de modèle aux autres rois de la terre qui se trouve au Midi. L'empereur a ordonné à ce héros, au prince Chao-pe, de partir et d'aller édifier un palais royal au prince Chin-pe. Ce fut là un nouveau royaume dont la succession, à cause du mérite du prince, devait appartenir à ses descendants.

L'empereur à donné l'ordre au prince Chin-pe, dans la contrée méridionale, de prendre le commandement et de servir d'exemple et d'entreprendre la construction de la ville appelée Yong avec le concours des habitants de la contrée de Sie. Le prince Chao-pe a reçu de l'empereur l'ordre de déterminer le territoire de la domination du prince Chin-pe et d'en fixer les limites : il a désigné au nouveau petit roi ceux qui seraient ses ministres et il a commandé au prince d'y aller s'établir avec toute sa famille.

En vertu de ses mérites le prince Chin-pe voit s'élever pour lui tous ces nouveaux édifices et cela par les soins habiles du prince Chao-pe.

Les parties inférieures des temples élevés pour honorer la mémoire des aïeux sont d'un travail achevé. Tout y est grandiose et les vestibules sont immenses.

L'empereur a fait don au prince Chin-pe d'un superbe quadrige traîné par des chevaux vigoureux, dont les harnais brillent d'un merveilleux éclat.

L'empereur donnant congé au prince Chin-pe lui dit : « Tu seras traîné pendant le voyage sur le quadrige Lou. Je cherche en moi-même, quelle serait l'habitation commode que je pourrais te donner. J'ai pensé qu'il n'y avait aucune région où tu puisses habiter plus commodément que sur la plage méridionale; accepte de moi, comme insigne de ta dignité ce don éclatant qui émane de Kouei. Ce don te tiendra lieu de pierre précieuse. Va, et néanmoins ne t'éloigne pas trop de moi; toi qui es l'oncle de l'empereur sois le défenseur des régions du midi. »

Après plusieurs délais et remises, le départ est résolu d'une manière irrévocable : l'empereur fait à Chao-pe l'honneur de l'accompagner jusqu'au pays du Maei.

Le prince Chin-pe revient dans les terres du Midi et part pour la contrée de Sie. Selon l'édit de l'empereur, le héros et le prince Chao-pe détermina l'étendue de la puissance de Chin-pe et en fixa les limites; il prépara les objets nécessaires ainsi que tout ce qui regarde la nourriture pour le voyage du prince et lui fournit tous les moyens d'accélérer sa route.

Notre héros entre avec ardeur dans le pays de Sie, et, grand Dieu, avec quelle nombreuse escorte! Les habitants de l'empire de Tcheou

en félicitant ceux de cette contrée s'écrient : Oh ! que vous êtes heureux ! Le sort vous a donné un homme qui sera votre colonne et votre soutien ; que la splendeur du prince Chin-pe est grande ! Il est le premier oncle de l'empereur orné de tous les honneurs de la guerre et de la paix.

Le prince Chin-pe est de mœurs douces, généreux et bienveillant, et néanmoins homme résolu à soutenir énergiquement la justice, et qui ne saurait jamais dévier du chemin de l'honneur.

Il s'attirera tous les cœurs et se les enchaînera par l'affection. Dans tout l'empire on célébrera ses louanges. Le poëte Ki-fou a modulé cette poésie pleine de noblesse, dont le chant cause les plus délicieuses émotions. Cette poésie est l'œuvre du poëte Ki-fou lui-même, et c'est par un sentiment de vénération profonde qu'il l'a offerte au prince Chin-pe.

CHANT VI

Argument. — Éloge de Tchong-chan-fou.

Les mortels ont été tous crées et engendrés par le ciel. Chaque chose a sa nature propre dont elle doit suivre les lois. Or la nature de l'homme exige de lui qu'il suive les lois de la saine raison, qu'il aime et recherche la vertu. Le ciel couvre de sa sollicitude la nation célèbre de Tcheou : il l'assiste d'en haut et relève encore sa splendeur. Le ciel protége l'empereur qui est son fils et pour la défense duquel il a créé cet homme du plus haut mérite, Tchong-chan-fou.

Tchong-chan-fou est celui dont la vertu très-affectueuse sert de règle de conduite aux autres. C'est un homme affable et de mœurs paisibles, attentif et diligent. La science de la vertu que nous ont transmise nos ancêtres, il la cultive avec zèle et toutes ses actions sont frappées au coin de cette science. Parce qu'il s'est avant tout dévoué à l'empereur, l'empereur se sert de lui pour la promulgation de ses édits.

L'empereur a voulu que le prince Tchong-chan-fou marchât, par son exemple, à la tête de tous les petits rois de l'empire ; il a voulu qu'il héritât de son père et de son aïeul et qu'il devînt appui de l'empereur. Les décrets dont le charge l'empereur, il les transmet aux autres rois et tout ce qui a été exécuté après la promulgation des lois portées par l'empereur, il vient aussitôt en rendre compte à ce dernier. Comme il est chargé de porter la parole devant le peuple de la part de l'empereur, il expose en public tout ce qui regarde l'empire et tout le monde exécute fidèlement les ordres qu'il transmet.

Les édits de l'empereur qui ont une plus haute portée sont déférés au prince Tchong-chan-fou. De tout ce qui s'opère, de bien ou de mal dans l'empire, Tchong-chan-fou est prévenu et rien ne lui peut être caché. Il est le premier par le génie, et grande est la perspicacité de son jugement. Se surveillant avec soin lui-même, attentif à tous ses devoirs il se livre vaillamment au travail la nuit et le jour. Toute sa sollicitude est acquise à un seul homme, cet homme, c'est l'empereur à qui il s'est entièremement dévoué.

Il est une maxime qui court le monde : « Une nourriture tendre s'avale et se digère facilement ; mais celle qui est dure et crue se vomit. »

Pour notre illustre Tchon-chang-fou, il ne sait ni avaler une nourriture tendre ni vomir des aliments durs ; et, en effet, il n'opprime ni les orphelins, ni les veuves, ni les gens d'une basse extraction, ni les faibles, pas plus qu'il ne redoute les grands et les puissants.

Un proverbe dit : « La vertu est semblable à un cheveu ; autant celui-ci est flexible, autant celle-là est malléable et facile à pratiquer. Je ne cesse cependant de penser au petit nombre de gens qui cultivent la vertu; mais pour notre illustre Tchong-chan-fou, avec quelle bravoure il la cultive, lui !

Je voudrais l'imiter et le suivre. Je voudrais même seconder ses précieux avis; mais impossible à moi.

Tout ce qui pèche dans le gouvernement de l'empereur, représenté sous la figure d'un dragon, notre bien affectionné Tchong-chan-fou le corrige.

Notre bien-aimé Tchong-chan-fou sort pour se rendre aux sacrifices; il est traîné par de vigoureux chevaux qui emportent rapidement son char.

Les soldats hâtent le pas comme s'ils craignaient d'arriver trop tard, vers le lieu désigné. Les chars marchent par groupes. On entend retentir les huit sonnettes appendues à chacun d'eux. L'empereur a ordonné à notre illustre Tchong-chan-fou, de fonder une ville sur cette plage orientale.

Les chevaux qui traînent les chars sont pleins d'ardeur et de fierté. Ils agitent par leur allure très mouvementée les huit clochettes qu'ils portent. Tchong-chan-fou se dirige avec rapidité vers le pays de Tsi et hâte, dès son arrivée les prépa-

ratifs du retour. Le poëte Ki-fou a écrit cette mélodie poétique qui ressemble à un vent doux et léger.

Comme Tchong-chan-fou a l'esprit sans cesse sur la même pensee, ce chant lyrique a été composé pour lui servir de distraction et donner un autre cours à ses idées.

CHANT VII.

Argument. — Éloge du roi, maître du royaume de Han.

Oh! quelle est prodigieuse la montagne appelée Leang-chan. Cette montagne, le grand Yu l'a toujours couverte de sa protection; quelle est illustre la route qui conduit à cette montagne!

Tandis que le petit roi qui est investi de la puissance de Han recevait les ordres de l'empereur, tels furent les enseignements que l'empereur, parlant en son propre nom et par lui-même, lui donna : « Viens recueillir l'héritage de tes pères! Sois plein de vigilance dans l'accomplissement de tes volontés. Nuit et jour travaille avec courage et avec ardeur. Respecte ton trône. Je veux qu'il ne soit rien changé à mes décrets. Tu ne te rendras pas près de moi pour m'offrir des hommages obséquieux; mais veille constamment sur ta puissance et sois un aide pour moi en partageant la sollicitude de l'empire.

Le quadrige s'avance, et qu'ils sont nombreux et brillants, les chevaux qui le traînent! Le petit roi de la domination de Han vient offrir l'hommage de ses services à l'empereur. Il aborde en portant comme insigne de sa dignité le sceptre appelé sceptre Kiai-kouei. Telles sont les récompenses royales dont l'empereur le gratifie : un splendide étendard, étendard appelé Tou, avec les ornements qui en décorent d'habitude la hampe; une natte tissée avec un art remarquable et merveilleusement peinte; des souliers rouges que rehausse l'image d'un dragon à figure noire; des harnais de chevaux, des colliers garnis de ciselures; de housses de cuir recouvertes de peaux de tigres; des muselières et des croupières d'or massif.

Le petit roi de la puissance de Han se mettant en route offre un sacrifice, et chemin faisant il incline vers le pays de Teou pour y demander l'hospitalité.

Les ministres de l'empire forment une escorte d'honneur pour le prince pendant le voyage avec cent bouteilles du meilleur vin. La nourriture du prince consiste en chairs de tortue et de poisson frais cuit dans l'eau. Quant aux légumes dont il fait usage à ses repas, ce sont de tendres bourgeons de bambou, et le légume appelé Pou.

Les présents qu'on offre au prince consistent en chevaux attelés à un char, appelé Lou; on y ajoute plusieurs vases qui sont connus sous le nom de Pien et de Teou. Les petits rois et les princes de l'empire se divertissent ensemble.

L'épouse du petit roi possesseur de la province de Han est la mère de ce roi qui règne sur la contrée appelée Fen. Cette femme est de sang royal. Son père est le premier ministre de l'empire. Le petit roi de la province de Han va au-devant de sa nouvelle épouse, il se rend dans le pays de son beau-père, premier ministre de l'empire. Il a pour lui faire escorte un très-grand nombre de chars et, grand dieu! avec quelle magnificence tout cela se met en marche. On entend résonner les huit clochettes suspendues aux chars. Oh! que de splendeur! oh! que d'éclat! La nouvelle mariée est conduite par les sœurs, c'est-à-dire par des jeunes filles auxquelles on donne ce nom de sœurs.

Combien nombreuses sont ces jeunes filles et les mères de famille qui l'escortent! Vous diriez de véritables nuées.

Le prince porte les regards sur tout cet appareil plein de magnificence et les grandes portes doubles du palais suffisent à peine pour laisser passer la foule de ceux qui composent l'escorte.

Le ministre de l'empire, le père de la jeune épouse, l'emporte sur tous par ses vertus militaires; il n'existe aucun royaume qu'il n'ait parcouru; en cherchant à marier sa fille il n'eut jamais choisi un meilleur gendre que le petit roi de la province de Han. Le pays de la province de Han est une heureuse terre. Là les fleuves sont considérables et les lacs immenses. Dans ces fleuves et dans ces lacs on trouve des poissons appelés poissons Fang et Yu, d'une grosseur prodigiense et de la plus exquise qualité. Là encore on rencontre une énorme quantité de biches. Cette terre nourrit également diffé-

rentes espèces d'ours, des tigres et des léopards. C'est en un mot une contrée qui lui a paru la plus agréable et celle qui lui offrait le plus de charmes pour être habitée, et une fille de grand personnage y passe des jours pleins de félicité.

Elle est magnifique la ville qui est construite sur le territoire de la puissance de Han; cette ville à la construction de laquelle les habitants du pays de Yen ont mis la dernière main. Jadis les pères du prince choisis par l'empereur, se trouvant parmi différentes races de barbares appelées Man, et régnant dans le pays de Han, obtinrent encore de l'empereur lui-même le royaume de Tchoui et celui de Me; c'est ainsi qu'ils se sont rendus maîtres du royaume qui se trouve au nord et qu'ils ont été décorés du titre de Pe ou chef des petits rois.

Ils veillèrent à la construction des remparts et des fossés, à la culture des champs et au payement des impôts. On y donne pour tribut certaines bêtes sauvages appelées Pi, ainsi que des fourrures de peau de léopard rouges et d'ours dont la couleur tire sur le jaune.

CHANT VII

Argument. — Chant de guerre.

Dans leur course les fleuves Kiang et Han grossissent leurs ondes. Déjà les soldats courent aux armes, sont sous les armes; déjà nous ne pouvons prendre aucun repos, n'entreprendre aucune promenade recréative.

Nous marchons contre les barbares appelés Y, qui habitent le pays de Houai. Déjà nos chars s'avancent, nos drapeaux sont en ligne. Il n'est plus permis de rester dans l'inaction, plus permis de se livrer au plaisir.

Déjà nous avons atteint les barbares Y, dans e pays de Houai qu'ils habitent, nous y rangeons nos armées en bataille.

Le Kiang et le Han coulent menaçants, et nos soldats marchent avec des visages farouches. Ils font remonter à l'empereur la bonne administration de l'empire sur tous les points du territoire. La paix et la tranquillité sont rendues à l'empire et déjà l'empire est devenu fort; déjà, plus de guerre; c'est ainsi que l'esprit de l'empereur jouit d'une grande paix.

Vers les rives du Kiang et du Han, le prince Chao-Hou vient d'être délégué par l'empereur qui lui a donné les instructions suivantes : « Établis des communications faciles de tous côtés; veille avec le plus grand soin sur tout ce qui fait partie de mes États.

On a pris toutes les mesures voulues pour que le peuple fût à l'abri de la moindre incommodité, du moindre dommage, quelque travail qu'on dût lui imposer, pourvu que le peuple se soumît aux lois de l'empereur et de l'empire. Jusqu'à la mer australe l'administration des intérêts de l'empire a repris sa marche régulière.

Le prince Chao-Hou est délégué par l'empereur pour en promulguer tous les décrets parmi la nation entière. Or voici les instructions de l'empereur au prince délégué : « Ouen-ouang, dit-il, et Ou-ouang obtinrent jadis l'empire par la volonté du ciel, et le prince Chao-kong fut leur soutien et comme la colonne de l'empire. Dans tout ce que tu feras, il n'est rien qui vis-à-vis de moi n'ait une grande importance; je te demande une seule chose, c'est de faire tous tes efforts pour imiter le prince Chao-kong; si tu modèles ta conduite sur la sienne, tu mériteras glorieusement de l'empire, et tes mérites à ses yeux augmenteront de jour en jour, et l'empire agira de la façon la plus glorieuse pour toi.

Je veux te donner pour récompense cette lance, dite Kouei ainsi que cette coupe, et pour me montrer encore plus généreux à ton égard, je te fais don des grains récoltés au pays de Kin et d'un flacon du vin qui sort des vignes de Tchang. J'en donne avis à ceux qui tiennent le premier rang dans la société. Je t'accorde les montagnes et les champs, et j'ai voulu que tu fusses investi du commandement dans le pays de Tcheou; c'est la contrée où l'autorité même de ton aïeul fut un jour inaugurée. »

Alors le prince Chao-hou fléchit le genou et inclinant sa tête jusqu'à terre, s'écria : « Mille années, mille années de vie pour votre majesté! »

Le prince Chao-hou salua l'empereur avec le plus profond respect, et pour lui témoigner sa reconnaissance, il célébra les louanges de sa majesté.

Il construisit des palais pour y honorer la mémoire de son aïeul Chao-kong et y fit graver l'inscription suivante : « A l'empereur, mille et mille années de vie; que grande soit la splendeur et son nom immortel; qu'il aime à faire célébrer les bienfaits de la paix, et que, plein d'amour lui-

même pour la paix, il s'attache tous les cœurs et qu'il fasse régner partout la tranquillité! »

CHANT IX

Argument. — Éloge de l'empereur Suen-ouang. Ses vertus et ses forces guerrières [1].

C'est ainsi que le vénérable, le redoutable, le très-illustre et très-glorieux empereur Nan-tchong, ton aïeul, dit-il, fut placé sur le trône; pour toi, tu as été décoré du titre de Taï-chi et tu portes aussi celui de Hoang-fou ; je te mets à la tête de mes six armées; prends soin de mes armes avec la plus grande vigilance. Conduis-toi avec clémence vis-à-vis des terres australes dont il s'agit maintenant, et sur lesquelles je t'établis en qualité de chef.

In, qui est un des soutiens de l'empire, a, sur une requête de l'empereur, donné ordre à Tching-pe-hiou-fou de prendre le commandement de l'aile droite et de l'aile gauche de ses soldats et d'en être le pourvoyeur exclusif; il lui a également enjoint de contenir les troupes dans les limites du devoir, de les diriger le long du territoire de Houai et de Pou, d'inspecter avec diligence le pays de Siu, de n'y mettre aucun retard, de ne permettre aux soldats de vivre de rapines le long de la route et de s'arrêter dans le trajet, mais d'avoir soin que les trois affaires fussent entièrement terminées.

Le très-illustre, le très-brillant empereur, fils du ciel, que de dignité, que de majesté il porte dans sa figure! Nullement fougueux dans ses résolutions, il n'agit qu'à propos et ne se détermine qu'après de mûres réflexions.

Mais pour prendre toutes ses précautions avant d'agir, il ne s'en conduit pas moins avec toute la célérité voulue.

Le pays de Siu est agité de plusieurs façons, il tremble, il a peur. Vous croiriez que les tonnerres et les éclairs y ont fait élection de domicile, tant sont grandes la frayeur et l'épouvante qui se sont emparées des habitants.

Pour donner un spécimen de sa valeur belliqueuse, l'empereur semble lancer la foudre et devenir furieux. Ses soldats à l'aspect farouche se précipitent comme des tigres sur l'ennemi.

Le long du fleuve appelé Houai, les armées sont rangées en bataille, elles s'ébranlent et aussitôt elles s'emparent d'une grande quantité de chars et coupent les vivres à toute la région de Houai et de Pou, occupée par les troupes de l'empereur.

Quel grand nombre de soldats marchent sous les ordres de l'empereur! vous croiriez qu'ils ont des ailes, tant leur marche est rapide. Ils ressemblent au fleuve impétueux de Kiang et de Han. Ils imitent le pied d'une montagne, ils représentent l'eau d'un torrent; une telle armée ne forme qu'un seul corps que rien ne peut désunir ; partout règnent l'ordre et la discipline. Pas une indiscrétion ne trahit les secrets de la guerre. Invincible, cette armée a remporté une victoire éclatante sur le royaume de Siu.

Le courage de l'empereur est sincère et sans déguisement; et alors rien de plus juste que d'attribuer à ce courage la nécessité où ont été mis de venir à lui, les peuples du pays de Siu, aussi bien que la soumission d'un grand nombre d'autres hommes à l'autorité de l'empereur.

Déjà, puisque tout est en paix, puisque les peuples du pays de Siu sont venus témoigner de leur obéissance respectueuse envers l'empereur, et puisque personne ne refuse de reconnaître l'autorité du prince, partons, dit l'empereur, revenons dans nos foyers.

CHANT X

Argument. — Reproches adressés à l'empereur Yeou-ouang qui perdait toute son autorité par suite de ses liaisons avec une femme appelée Pao-see.

Nous levons les yeux vers le ciel auguste; mais c'est en vain; car il refuse obstinément de nous secourir. Il y a déjà bien longtemps que nous languissons dans l'affliction et les misères de tout genre.

Il est immense le malheur dont le ciel nous frappe; l'empire chancelle, il tombe. Tous, hommes lettrés aussi bien que ceux qui appartiennent à la classe plébéienne, nous sommes accablés de maladies et de misères. Les eunuques, ces vers qui dévorent nos recoltes, nous ont précipités dans tous ces malheurs, et ils paraissent ne vouloir nous laisser jamais aucun repos. Les

1. La guerre dont parle ici le poëte eut lieu vers an 828 avant J.-C. — Elle avait pour but de combattre les barbares du pays appelé Hoai ou Hoai-Siu. Ce fut Suen-ouang qui en conçut lui-même le projet et avait résolu de la diriger en personne.

entraves des lois sont toujours prêtes et toujours ses filets sont tendus. — Il ne reste plus aucun remède à nos maux.

Tu envahis les champs qui ne t'appartiennent pas; ceux qui sont soumis à un service étranger, tu les fais passer sous ta juridiction et ta puissance. Tu cites à ton tribunal les innocents comme s'ils étaient criminels, et tu les jettes dans les fers; pour ceux qui sont coupables des plus noirs forfaits, tu les absous complétement.

Homme habile, il a élevé des remparts et des fortifications; mais une femme méchamment ingénieuse les a détruits, Pao-see, cette femme belle et adroite qu'on peut comparer à l'oiseau Hiao, à l'oiseau Tchi. Femme bavarde et verbeuse, elle a ouvert une voie de perdition; tels sont les degrés par lesquels on arrive à la ruine. On ne doit nullement mettre sur le compte du ciel l'état de choses extrêmement déplorable dont nous sommes témoins.

C'est cette femme maudite qui nous y a réduits. On ne pourra plus faire entendre de leçons utiles ni de salutaires avertissements, tant que vivra cette femme, tant qu'il y aura des eunuques.

Les hommes de cette condition, de cette trempe, rusés caméléons, au moyen de leurs artifices, poussent leurs semblables aux plus inexplicables difficultés; ils machinent la perte des bons; toujours menteurs et hypocrites, ils n'ont aucune retenue dans leurs récriminations et ils ne cessent d'agir avec perversité. A les entendre parler, on les croirait innocents. Quoi de mal en cela, disent-ils ?

Le sage sait très-bien qu'un marchand vend ses marchandises trois fois plus cher que de raison; mais le sage se contente de gains modiques; bien qu'il n'appartienne point aux femmes de s'occuper des affaires publiques, cependant elle a abandonné les devoirs propres de sa condition, qui consistent à nourrir des vers à soie et à tisser la toile.

Pour quels motifs le ciel nous a-t-il pris en si cruelle aversion, pour que l'Esprit ne nous accorde plus ni ses bienfaits, ni ses richesses? Cet empereur, en effet, n'a, à l'occasion des fléaux qui ravagent l'empire, aucun souci des nations barbares appelées Ti. Il me repousse et me dédaigne, lorsqu'il me voit préoccupé de ce qui est bon et juste. Nos calamités ne le touchent point; il oublie la majesté royale dont il est revêtu; les citoyens périssent, et ainsi croule l'empire.

Le ciel nous frappe, et les calamités de tout genre que nous ne pouvons éviter désormais nous enveloppent de tous côtés. Tous périssent et se consument dans le deuil le plus profond. Nous sommes retenus dans les filets des méchants par ordre du ciel; nous y sommes en quelque sorte étouffés.

Une perte commune nous menace tous. Les hommes périssent, et nous, nous pleurons comme des malheureux.

Partout où s'offre un passage, les eaux qui grossissent s'élancent avec une grande impétuosité. Elles ont rompu leurs digues et se précipitent dans le profond abîme. Mon esprit, flottant sur le bord d'un océan de maux, est aux prises avec le plus amer chagrin, et il se laisse, en quelque sorte, entraîner par le courant des eaux de la douleur.

Notre deuil n'est pas d'une date récente; ce n'est pas aujourd'hui qu'il a commencé, ce ne sera pas demain qu'il finira. C'est par moi qu'il a commencé, c'est avec moi qu'il finira. Le ciel auguste, le ciel impénétrable peut, s'il le juge à propos, nous porter secours et nous empêcher de tomber. Mais toi, ô empereur, ne sois point un sujet de déshonneur pour la mémoire de tes ancêtres.

Empereur, ne soit point le deshonneur de tes descendants, et conserve intacte la réputation de tes petits-fils.

CHANT XI

Argument. — Ce chant est dirigé contre l'empereur Yeou-ouang qui employait les hommes les plus pervers à l'administration des affaires publiques.

Le ciel qui aime à être plein de miséricorde, nous cause déjà la plus grande terreur. Le cie nous envoie toutes les calamités, qui sont en son pouvoir; il nous afflige même au milieu de nos misères; il nous fait endurer le supplice de la faim et de la privation la plus complète; on voit les peuples çà et là dispersés et courant en désordre; à l'intérieur, comme à l'extérieur, règne la plus profonde solitude; les champs sont déserts.

Le ciel, pour se venger, nous tient enlacés dané un réseau de malheurs. Les hommes les plus mal famés et les plus corrompus, ces animaux, ces insectes sont la plaie intestine de l'empire. Ils jettent tout dans la confusion et leur inhumanité

compromet et perd toutes choses. Ces hommes pervers violent tous les droits et cependant c'est à eux qu'est confiée l'administration des affaires publiques, ce sont eux qui représentent l'autorité impériale.

Telle est cette race d'hommes insouciants, superbes, médisants, détracteurs dont l'empereur ignore complétement les infamies. Pour nous qui sommes pleins de sollicitude et de prudence, de prévoyance et de zèle, il nous est défendu de vivre en paix ; bien plus nous sommes dépouillés de nos fonctions et de la dignité de notre rang social.

De même qu'au temps de la sécheresse les herbes desséchées ne peuvent plus croître, et de même que les plantes aquatiques elles-mêmes qui enlacent les arbres perdent leur suc et deviennent arides ; de même l'état des affaires est stérile et languissant, et l'empire gît comme un corps inanimé.

Nous étions riches et bien autrement heureux que nous ne le sommes aujourd'hui.

Les affaires n'ont jamais été dans une aussi pitoyable situation. Oh ! si l'état heureux d'autrefois pouvait se substituer aux conditions déplorables que nous subissons actuellement ! Mais c'est bien inutilement que je forme de pareils vœux, et c'est ce qui cause la douleur dont je suis accablé.

Les étangs sont à sec, car les eaux qui s'y rendaient ont suspendu leur cours. Les fontaines sont taries, l'eau manquant dans les veines de la terre ; nos malheurs augmentent de jour en jour. Quand la calamité qui pèse sur nous est si grande, pourquoi ne partagerais-je moins le deuil public ?

Les premiers empereurs qui prirent possession du pouvoir par la volonté et sur l'ordre du ciel, eurent pour soutien de leur autorité le prince Chao-kong ; c'est par le courage et l'habileté de ce prince que les limites du dernier empire s'étendaient de jour en jour. Mais maintenant, ô douleur ! l'empire tombant de difficultés en difficultés, chaque jour en reçoit des atteintes irrémédiables ; quoique nous possédions encore au milieu de nous des hommes qui n'ont point dégénéré de nos courageux ancêtres et qui pourraient remédier parfaitement à nos maux.

LE CHI-KING

OU

LIVRE DES VERS

QUATRIÈME PARTIE

頌

SOUNG[1].

SECTION PREMIÈRE

(*Tchêou-Soùng, Thsîng-miáo. Chants ou hymnes funéraires de la dynastie des Tchêou.*)

HYMNE I.

(*Intitulé Thsîng-miáo, en une strophe, de huit vers. Genre foù, « direct ».*)

Oh ! que le temple consacré à la mémoire de nos ancêtres est pur et inspire de respect !

Comme les assistants[2], qui prennent part aux cérémonies, paraissent graves et silencieux, et animés d'un même sentiment !

Que la foule des docteurs instruits, des fonctionnaires de tout ordre, est nombreuse !

Ils sont venus avec empressement rendre hommage aux vertus, aux mérites de Wên-Wâng.

Ils se tournent vers (la tablette de) celui qui réside maintenant dans le Ciel[3].

De tous côtés on s'empresse d'accourir dans le temple des ancêtres.

Qui ne se montrerait pas à cette cérémonie ? Qui ne voudrait pas y prendre part avec des offrandes ?

Aucune lassitude ne se manifeste parmi les assistants.

1. Ces Chants ou Hymnes, étaient chantés, avec accompagnement de musique, dans le temple des ancêtres. Les hymnes de la dynastie des Tchêou sont au nombre de trente-un. Selon Tchoû-hî, ils ont tous été composés par Tchêou-Koûng, au onzième siècle avant notre ère.
2. *Siáng*. C'étaient, dit Tchoû-hî, les Koûng, les *Khìng* et les *Tchoû-héou*, c'est-à-dire : les principaux *Dignitaires* de l'empire.
3. *Toüï yû tsâï thiên.*

HYMNE II

(*Wêi-Thiên tchî-mîng. En une strophe, de huit vers. Genre direct.*)

Il n'y a que l'ordre du Ciel, ou la Raison céleste[1],

Qui, dans sa profondeur inaccessible, ne cesse jamais d'agir.

Oh ! qui pourrait supposer qu'elle ne se manifeste pas souvent d'une manière éclatante,

En considérant les vertus pures et sans mélange de Wên-Wâng !

Oh ! si (cette Raison céleste) m'accordait sa faveur ;

Si je pouvais en recevoir les heureuses inspirations :

Je voudrais, en leur obéissant, en les suivant en tout, faire de moi un autre Wên-Wâng !

Et laisser une longue postérité digne de lui.

HYMNE III

(*Wêï-thsîng. En une strophe, de cinq vers. Genre direct.*)

Il n'y a qu'une doctrine pure et sincère qui doive être continuée (pour gouverner),

1. *Thiên mîng*, « le mandat, ou l'ordre du Ciel ». Tchoû-hî dit que c'est ici *thiên tao*, « la Raison céleste.

C'est la doctrine, ce sont les lois promulguées par Wên-Wâng [1].

Depuis que nous avons commencé à lui offrir nos sacrifices [2], jusqu'à ce jour,

Nous avons constamment accompli cette cérémonie;

C'est un présage favorable pour la durée et la prospérité (de la dynastie des Tchêou).

HYMNE IV

(*Liê-wên. En une strophe, de treize vers. Genre direct.*)

O vous, brillants soutiens de l'empire, princes des divers États;

C'est à vous tous que sont dus les biens dont nous jouissons.

Votre affection pour moi a été sans limites.

Conservez la même affection à mes fils et à mes petits-fils, en les couvrant de votre protection.

Sans vous attacher à thésauriser, ne soyez pas prodigues des revenus de vos États.

C'est seulement ainsi que vous serez considérés de votre souverain.

Rappelez-vous toujours que les grands mérites que vous acquerrerez ainsi,

Reviendront à vos successeurs qui en apprécieront les grands avantages.

Il n'y a pas eu d'hommes plus éminents, plus puissants que (Wên-Wâng et Woû-Wâng [3]);

Toutes les parties de l'empire se soumirent à eux et en reçurent les lois.

Rien n'était plus manifeste que leurs vertus et leurs mérites;

Khoûng Ying-ta ajoute que « l'ordre ou le mandat du Ciel », est un « enseignement » (*kiào*), que c'est parconséquent la « Raison céleste ». (C'est pourquoi le terme « ordre, mandat » (*mîng*) se prend ici comme si c'était sa propre « raison » (*tào*).

1. Wên-Wâng *tchi tiàn.*

2. On lit dans le *Lì-ki*, ou « Mémorial des Rites », qu'anciennement, après leur mort, on offrait des sacrifices (*szé*) à ceux qui avaient été les bienfaiteurs des peuples et leur avaient donné des lois; à ceux qui avaient travaillé pour eux jusqu'à leur mort; à ceux qui par leur énergie, leur courage et leur persévérance, avaient consolidé l'État, rétabli sa prospérité; à ceux qui avaient prévenu de grands désastres. (Dictionnaire de Khâng-hi, sous le caractère *Szé*.)

3. Selon Khoûng Ying-ta, ce sont les deux souverains auxquels il est fait allusion dans ce vers.

Tous les princes (des petits États) se soumirent à leur jugement et les imitèrent [1].

Oh! non, jamais la mémoire des rois nos prédécesseurs ne sera oubliée [2]!

Observations. Plusieurs commentateurs chinois pensent que cet hymne a été composé pour la première cérémonie que Tchîng-Wâng (qui régna de 1115 à 1077 avant notre ère) accomplit dans le temple des ancêtres, et à laquelle allèrent assister tous les princes vassaux, pour concourir à la cérémonie.

HYMNE V

(*Thiên-tsŏ. En une strophe, de sept vers. Genre direct.*)

C'est le ciel qui créa la haute montagne [3],

Que Tàï-wâng défricha et mit en culture.

C'est là qu'il fonda aussi un établissement colonial.

Wên-Wâng ensuite y établit la paix et la tranquillité.

Cette montagne a des sommets très-escarpés nommés *Khî*,

Dans lesquels il traça des voies de communication.

Ses descendants ont profité de ses travaux et en ont gardé la possession.

Observations. Cet hymne, disent les commentateurs chinois, a été composé pour être chanté dans la cérémonie sacrificatoire en l'honneur de Tàï-Wâng.

HYMNE VI

(*Hao-thiên yèou tchîng mîng. En une strophe, de sept vers. Genre direct.*)

Le ciel auguste, lumineux, a des décrets qui s'accomplissent toujours.

Les deux princes (Wên-Wâng et Woû-Wang) les ont reçus de lui.

1. Ces deux derniers vers sont cités dans le *Tchoûng-Yoûng*; ch. XXXIII.

2. Ce dernier vers est cité dans le *Tà Hiŏ*, ch. III, § 6.

3. La montagne nommée *Khî*. Voir la note du chant III, des *Tà-Yà*; et, dans le même chant, la description des travaux de Tàï-Wâng pour défricher cette même montagne.

Tchîng-Wâng [1] n'a pas osé négliger de marcher sur leurs traces.

Nuit et jour il s'est efforcé de conserver précieusement tout ce qu'ils avaient fondé, et de continuer ainsi de mériter la faveur inscrutable des décrets du Ciel.

Oh! comme il avait à cœur de reproduire en sa personne les mérites éclatants de ses ancêtres!

C'est ainsi qu'il a conservé la paix dans son cœur.

Et la tranquillité dans tout l'empire.

HYMNE VII

(*Ngŏ-tsiâng. En une strophe, de dix vers. Genre direct.*)

Argument. — Hymne en l'honneur de Wên-Wâng.

Ce que je présente, ce que j'offre en sacrifice.

Ce sont des moutons, ce sont des bœufs.

Je demande seulement que le ciel veuille bien les accueillir favorablement.

Les lois, les formes de gouvernement que nous avons reçues de Wên-Wâng,

Chaque jour augmentent la prospérité et la tranquillité dans les quatre parties de l'empire.

Nous devons cette prospérité, ces bienfaits, à Wên-Wâng;

C'est lui qui, à notre droite, (pendant le sacrifice), exerce son influence vivifiante.

Du matin jusqu'au soir,

Je respecte, avec un sentiment craintif, la majesté du Ciel.

C'est elle qui, en tout temps, nous protége.

HYMNE VIII

(*Chî-maï. En une strophe, de quinze vers. Genre direct.*)

Le moment est venu d'aller faire l'inspection des États feudataires [2].

1. Il se nommait Soúng, et était le fils de Woû-Wâng.
2. « Dans le gouvernement des Tchêou, dit Tchoû-hi, il était de règle que, toutes les douze années, l'empereur fît une visite d'inspection (*siún*) dans tous les États qui dépendaient de sa suzeraineté. Il réunissait les chefs de ces États pour offrir ensemble un sacrifice au Ciel, lequel sacrifice consistait à mettre le feu à des bûchers élevés en plein air. Tous les princes, après la cérémonie terminée, se rendaient à la cour de l'empereur, convoqués en assemblée générale, pendant la durée de laquelle on exécutait des chants accompagnés de musique. »

L'auguste Ciel traite notre souverain comme son propre fils.

Il a véritablement voulu, en le favorisant, qu'il occupât dignement le trône des Tchêou.

Sa parole seule met tout en ordre; un seul de ses mouvements suffit pour inspirer le respect

Il n'est aucun des princes vassaux qui ne redoute sa justice.

Il est plein de piété envers tous les esprits invisibles.

Ils les honore comme les génies des grands fleuves et des hautes montagnes, nommés *Yŏh*.

C'est véritablement le chef et le seul souverain de tout l'empire.

Une renommée éclatante a été acquise par la famille des Tchêou.

Il suffit que l'un de ses princes soit au pouvoir pour que ses règlements soient observés.

Il a déjà fait rentrer dans les magasins les boucliers et les lances.

Il a fait resserrer les lances et les carquois.

« Je ne veux, dit-il, chercher désormais qu'à pratiquer le bien (*Yi-tĕ*). »

Il veut que l'on en soit convaincu dans tout l'empire des *Hia*.

C'est ainsi que le souverain plein de droiture et de sincérité protége et conserve son empire.

HYMNE IX

(*Tchĭ-king. En une strophe, de quatorze vers. Genre direct* [1].)

Wên-Wâng fut ferme et persévérant dans ses desseins;

Il fut toujours ardent et zélé dans ses grandes entreprises.

Comment (ses successeurs) Tchîng (Wâng) et Kâng-(Wâng) n'auraient-ils pas été également illustres?

Eux que le *Chang-ti*, le Souverain maître du Ciel, a faits aussi souverains!

Du règne de ces derniers empereurs Tchîng et Kâng;

Leur domination s'est étendue sur les quatre parties de l'empire.

1. Cet hymne, selon les commentateurs chinois, a été composé à la mémoire de Woû-Wâng, de Tchîng-Wâng et de Kâng-Wâng.

C'est ainsi que leurs mérites brillent du plus grand éclat.

Les cloches musicales et les tambours retentissent de concert ;

Les instruments de musique *Khîng* et *Kouàn* [1] y joignent leurs accords.

Cette cérémonie fait descendre sur nous de nombreuses félicités.

Oui, de grandes félicités descendent du Ciel sur nous ;

Et c'est à notre diligence, à l'accomplissement répété de nos devoirs religieux que nous les devons.

Maintenant, réjouissons-nous en vidant quelques coupes de vin, et en consommant les mets du festin ;

Et que toutes sortes de bonheurs ne cessent de nous arriver.

HYMNE X

(*Ssê-wên. En une strophe, de huit vers. Genre direct.*)

Le prince *Héou-Tsïh*, [2] fut un homme orné des plus grands mérites.

Il peut être comparé (par ses vertus) au Ciel bienfaisant.

Il nous a procuré les diverses espèces de grains dont les populations se nourrissent.

Rien, sans toi (ô *Hèou-Tsïh* !) sans tes connaissances les plus éminentes,

N'eût été laissé à notre usage des diverses sortes de blés : le grand et le petit [3].

Le décret du Souverain Maître te les fit découvrir pour nourrir les populations ;

Et cela, sans distinction de frontières ou de limites que tu aurais imposées.

Par toi (ces précieux aliments de l'homme) se sont répandus pour toujours dans l'empire des *Hia* (la Chine) et seront en usage dans toutes les générations.

1. *Khing* est une pierre sonore en forme d'équerre, suspendue à des montants, et sur laquelle le musicien frappe en harmonie. Cet instrument est figuré dans l'édition impériale. Le *Koüan* est un instrument composé de tuyaux en bambous.

2. *Héou-tsih*, « le prince *Tsïh* », est l'ancêtre de la famille des Tchêou. Il fut nommé surintendant de l'agriculture par l'empereur Yao, qui régna de 2357 à 2277 avant notre ère.

3. Tchoû-hi dit que le blé du texte nommé *lâï* (R. 9.) est le « petit blé » et celui qui est nommé *méou* (R. 92) est le » grand blé », ou le froment.

SECTION DEUXIÈME.

CHANT I

(*Tchêou-Soûng. Tchîn-koûng; des Magistratures. En une strophe, de quinze vers. Genre direct.*)

Allons, soyez diligents et attentifs à remplir vos devoirs, ministres et autres fonctionnaires publics !

Soyez vigilants et réservés dans l'intérieur de vos familles ;

L'empereur ne laissera pas vos mérites sans récompense.

Venez demander quelles sont les obligations que vous avez à remplir ; venez chercher vos instructions.

Allons, vous *Pào-kiäï*, chargés d'aider l'empereur à labourer un champ (dans une saison déterminée),

Le printemps touche bientôt à sa fin [1].

Pourquoi ne vous présentez-vous pas ? qu'attendez-vous ?

Comment se comportent les moissons nouvelles qui ont succédé à deux ans de jachères ?

Celles des deux sortes de blés sont-elles riches et florissantes ?

C'est bientôt le moment de les cueillir, selon l'aspect qu'elles présentent.

Celui qui éclaire tout de sa présence, le Souverain Maître de l'univers (*Chàng-ti*),

Veut nous accorder une année des plus abondantes.

Prescrivez à toutes nos populations agricoles

D'orner de fleurs leur charrue et leur sarcloir.

Le moment arrive de préparer leur crochet et leur serpe [2] pour faire leur moisson.

CHANT II

(*I-î. En une strophe, de huit vers. Genre direct.*)

Votre empereur Tchîng-Wâng,

O vous ! Intendants de l'agriculture ! vous a fait connaître clairement vos devoirs.

1. « La constellation *téou-ping*, le « Sagittaire », qui détermine la période de la saison ; c'est la troisième lune qui suit le commencement de l'été. » (Tchoû-hi.)

2. *Tchï gâï.*

Il vous a chargés de l'enseignement des agriculteurs,

En leur apprenant dans quelle saison il fallait semer les diverses sortes de grains,

vous a prescrit de les obliger chacun à cultiver soigneusement leur propre champ [1].

Votre inspection, à chacun, s'étendra sur un territoire de trente *li* d'étendue.

Et vous aurez soin aussi que les cultivateurs de votre circonscription accomplissent rigoureusement leur tâche.

Le travail de ces dix mille cultivateurs devra toujours se faire deux à deux.

CHANT III

(*Tchin-loú. En une strophe, de huit vers. Genre direct.*)

Les blanches cigognes [2] se réunissent en foule ;

Elles s'abattent sur le lac occidental.

Nos hôtes, qui habitent dans les appartements à eux réservés,

Ont aussi une certaine ressemblance avec ces blanches cigognes, nos autres hôtes.

Lorsqu'ils étaient dans leurs États, ils n'excitaient contre eux aucune malveillance;

En séjournant ici ils ne causent aucun embarras.

Du matin jusqu'au soir ils n'ont guère qu'une seule préoccupation :

C'est de faire passer leur nom à la postérité.

Observations. Cette pièce est relative aux visites que les princes descendants des dynasties Hiá et Chang, et qui avaient des liens de parenté avec les empereurs de la dynastie des Tchêou, venaient leur faire, à des époques déterminées. Tels étaient entre autres les princes des États de Kí et de Soung.

CHANT IV

(*Foúng-niên. En une strophe, de sept vers. Genre direct.*)

Nous avons une année des plus abondantes ; il y a beaucoup de millet ; il y a beaucoup de riz.

Nous avons aussi des greniers remplis de grains pour servir aux sacrifices.

Le nombre de nos mesures de grains se compte par des dix-mille, des centaines de mille.

Nous en ferons des boissons, nous en ferons du vin pour servir aux libations.

Quand nous offrirons des sacrifices à nos aïeux et à nos aïeules,

Tout sera préparé pour accomplir les cérémonies ;

Et toutes les félicités du Ciel descendront sur nous.

CHANT V

(*Yèou-koŭ. En une strophe, de treize vers. Genre direct.*)

Voici le chef aveugle des musiciens ; voici le chef aveugle des musiciens,

Qui est arrivé dans la salle royale des Tchêou

Il fait placer les abaques ou supports [1].

Ces supports ont des crochets de chaque côté, auxquels pendent (cinq) touffes de plumes [2].

Le grand et le petit tambour y sont suspendus.

Les instruments de musique nommés *Thâo Khîng*, *Tchoŭ* et *Yù* [3],

Sont tous disposés pour servir immédiatement.

Les flûtes et les chalumeaux préludent au concert.

Les salles du palais résonnent du son des instruments.

Les chants et les accords harmonieux des instruments frappent agréablement l'oreille des assistants.

Nos ancêtres eux-mêmes doivent les entendre.

Nos hôtes qui sont venus pour assister à cette cérémonie,

1. Selon Tchoû-hî, une étendue de trente *li* était la portion de terre destinée à dix mille cultivateurs. Sur les quatre côtés il y avait des cours d'eau ou canaux d'arrosage, etc.

2. *Tchin loŭ*. « C'est un oiseau blanc, dit Tchoû-hî, qui fréquente les lacs et les rivières. »

1. Voir le chant intitulé *Ling-thâï*, aux *Tà yà*, Ch. I, chant VII.

2. Cet appareil est figuré dans l'édition impériale du *Chi-King*.

3. Ces instruments de musique sont aussi représentés dans l'édition citée, de même que la flûte (*yŏh*) et le chalumeau (*siào*). « Le *thâo*, dit Tchoû-hî, est un petit tambour à main avec deux boutons attachés à des cordes ; le *khîng* est une pierre sonore en forme d'une équerre allongée suspendue à un support ; le *tchoŭ* est une pièce carrée en bois creux, qui sert à donner le signal aux exécutants d'arrêter ; et le *yù* en est une autre portant sur sa surface la figure d'un tigre couché, le dos hérissé de tuyaux à pointe, qui sert à donner le même signal. »

Ne l'ont pas quittée avant qu'elle ne fût terminée, et l'ont observée avec admiration.

NOTA. *La traduction de cette partie est due, jusqu'ici, à M. G. Pauthier; les chants qui suivent ont été traduits d'après la version latine du P. Lacharme.*

CHANT VI.

Argument. — Chant en l'honneur des parents morts.

Ah! quelle quantité de poissons se cachent dans l'eau, grâce aux herbes qui leur servent de retraite. Ce sont des esturgeons, des carpes, les poissons Tiao, les poissons Tchang, les poissons Yen que l'on trouve ici et qui servent aux oblations [1]; et nous, nous sommes comblés de biens nombreux [2].

CHANT VII.

Argument. — On se dispose à célébrer la fête des parents morts et l'on prépare le festin.

Ils sont arrivés les princes très-aimables, tous amis de la paix et de la concorde, attachés à leurs devoirs; ils sont venus les rois fidèles à l'empereur, à l'empereur si noble par les traits du visage, si majestueux dans sa démarche.

Tous m'offrent les plus beaux produits de leurs étables; ils m'aident dans les préparatifs de la fête et disposent tout en ordre. Mon père s'est fait le plus remarquer; il a été admirable; et, en récompense de ma soumission, il m'a laissé jouir d'une paix entière.

La gloire d'un homme, c'est d'unir le jugement à la prudence; la gloire d'un roi, c'est d'unir la clémence à la majesté; mais ce n'est pas tout: il ne cherche pas seulement à gagner la faveur de l'auguste ciel, il veille aussi sur ses descendants et sur leur gloire.

Mon père a été l'auteur et la cause de l'immortalité qui m'est réservée, et des grands biens dont j'ai été comblé. Je rends à mon admirable père et à ma chère mère les honneurs qui leur sont dus.

1. Ces oblations consistaient en mets apportés devant l'appartement des morts pendant quelques instants, puis emportés pour être mangés par la famille du défunt.

2. Les biens étaient, selon les Chinois, la récompense de ceux qui honoraient la mémoire de leurs parents morts.

CHANT VIII

Argument. — Description de la marche des chars.

Les petits rois qui sont venus faire visite à l'empereur ont soin d'observer fidèlement les lois et d'être, par l'exemple qu'ils donnent, dignes de marcher à la tête de leurs sujets. Les étendards impériaux brillent d'un éclat rehaussé par la figure d'un dragon qui les décore. Ils flottent au gré du vent.

On a plaisir à entendre le bruit causé par la partie antérieure des chars qui est en bois et par la partie supérieure de l'étendard, aussi bien que par la muselière et le frein des chevaux.

Tout cet appareil est tellement splendide qu'il fait la joie des spectateurs.

L'escorte se dirige vers les temples dédiés à la mémoire des ancêtres, vers le lieu appelé Tcha-kao. Là on rend hommage aux ancêtres, et comme il convient à des enfants pieux on chante leurs louanges et on charge les autels d'offrandes en leur honneur.

Par cet acte de profond respect pour leurs aïeux les fils se préparent de nombreuses années pleines de félicité; ils assurent l'éternité de l'empire, et acquièrent les plus grandes faveurs.

Les biens que l'empereur perçoit profitent également aux illustres petits rois de l'empire qui sont ses coadministrateurs, une partie de ces biens leur étant distribuée. Ce sont ces petits rois dont la vertu a fait son gouvernement si prospère. Aussi a-t-il hérité de la gloire de ses ancêtres et a-t-il acquis une félicité intègre.

CHANT IX

Argument. — Le prince Ouei-tsee est salué petit roi et reçu par l'empereur Ou-ouang.

L'hôte est arrivé, il est arrivé l'hôte; il est traîné par des chevaux blancs. Cet homme est un scrupuleux observateur de ses devoirs. Ceux qui forment son escorte sont des citoyens choisis et des plus distingués.

L'hôte arrive; qu'il vienne de notre côté, qu'il vienne; il est arrivé l'hôte. Qu'il demeure chez nous, qu'il demeure!

Attachons ses chevaux; nous ne permettons pas qu'il s'en aille.

Autant nous le pressons pour son départ, autant nous le contraignons de revenir. — Nous accueillons avec bienveillance tous ceux qui l'accompagnent.

C'est un homme éminent, et nous voulons qu'il soit comblé de nos faveurs.

CHANT X

Argument. — Le prince Tcheou-kong célèbre les louanges de l'empereur Ou-ouang.

Oh ! qu'il est grand ; de quelle admiration n'est-il pas digne, notre empereur Ou-ouang! Celui que personne ne peut égaler par les actions. Il a été vraiment orné de tous les honneurs de la paix, l'empereur Ou-ouang, celui qui a frayé et rendu sûr pour sa postérité le chemin qui conduit à l'empire. Il a eu pour successeur l'empereur Ou-ouang, celui qui a combattu l'empereur de la dynastie de Ing, qui a rétabli la paix dans le gouvernement, en y faisant cesser le désordre, et qui enfin s'est acquis une gloire considérable.

SECTION TROISIÈME.

CHANT I

Argument. — L'empereur Tching-ouang chante les louanges de ses ancêtres.

Moi, jeune encore et digne de pitié, dans quelle calamité affreuse ne suis-je pas tombé ! Orphelin, je me désole et abandonné je pleure. Ah ! mon père qui vécut de la façon la plus digne d'éloges n'a jamais, jusqu'à son dernier soupir, cessé de chérir et de respecter ses parents.

Pour moi, dans les palais royaux, soit que j'entre, soit que je sorte, j'ai toujours mon souvenir et mon attention fixés sur les exemples admirables de mon illustre aïeul, et moi, son petit-fils je veille sur tout ce qui touche à ma situation et je vénère le nom de mes ancêtres.

Oh ! de quelle admiration sont dignes les empereurs sur le trône desquels je suis monté m'asseoir ! Je ne crois pas qu'il arrive jamais aucun temps où il me sera permis de les oublier.

CHANT II

Argument. — Ce chant est un hymne parentale composé en l'honneur de Ouen-ouang, sous le nom de l'empereur Tching-ouang. L'auteur de ce chant est Tcheou-kong.

Puisque je commence aujourd'hui à régner et à commander, mon devoir et mes soins consistent à rechercher les avis des autres pour pouvoir suivre plus fidèlement les traces de mon père ; mais, hélas ! que je suis loin de sa vertu ! Je fais de vains efforts pour y atteindre.

Je m'applique à hériter de toutes ses brillantes et précieuses qualités, mais je déplore sans cesse la différence qu'il y a entre sa vie et la mienne. Je suis, moi, un petit, un tout petit enfant ; c'est pourquoi je sens que je suis tout à fait incapable de porter de si lourdes et de si nombreuses charges. Je m'efforce de l'imiter dans toutes les actions qu'il a accomplies, soit sur le trône, soit dans l'intérieur de sa famille, que ces actions aient été de peu d'importance ou qu'elles aient en un caractère sérieux ; et je répondrai aux bienfaits de mon très-glorieux père par une conduite exempte de tout reproche et je maintiendrai la splendeur de mon empire.

CHANT III

Argument. — C'est en ces termes que le même empereur s'adresse aux grands de son royaume, qui l'avaient déjà de leur côté exhorté à la vertu.

Prends garde à toi, prends garde à toi, car le ciel est très-clairvoyant, infiniment clairvoyant. Obtenir sa bienveillance et sa faveur n'est pas chose facile. Ne dis point que le ciel, qui est au-dessus de nous, soit à une longue distance et dépasse la hauteur de tous les autres. Il est en même temps au-dessous et au-dessus ; dans toutes actions, il se montre, et les lieux où nous les accomplissons, il les voit à fond.

Je ne suis qu'un enfant, sans génie, sans aucune pénétration d'esprit ; mais, chaque jour je m'efforce d'entrer dans l'étude de la vertu, et je m'applique à progresser de mois en mois afin de pouvoir acquérir progressivement la sagesse et, avec la sagesse, donner de l'éclat à mon nom.

Pour vous, grands de l'empire, qui partagez avec moi le fardeau des affaires de l'État, ne craignez pas de mettre publiquement sous mes

yeux tout ce qui doit me porter à la pratique de la vertu.

CHANT IV

Argument. — Chant du jeune empereur Tching-ouang, lorsque le temps de son deuil fut passé.

Plein d'épouvante, je cherche à me garantir contre un malheur imminent. Je n'irrite point la guêpe, et ne veux pas non plus ressentir la douleur que la piqûre de son aiguillon pourrait me causer.

Vois ce petit oiseau ; au commencement il n'est qu'un tout petit oiseau, mais, dans la suite, il devient un grand oiseau qui s'élève et peut voler dans les airs. Les forces sont loin de suffire à ces serviteurs auxquels je m'aperçois qu'on fait supporter de lourds et considérables travaux. De tous côtés je ne vois que confusion, que des sujets de chagrin qui torturent mon esprit.

CHANT V

Argument. — L'auteur fait la description de l'abondance, de la paix, et de la prospérité qui sont venues remplacer la désolation et les désordres de tout genre.

Que les herbes soient arrachées, que les arbres soient déracinés, que la terre soit purgée, et les champs deviendront alors aptes à la charrue.

Les hommes au nombre de mille, deux à deux, nettoyent les terres ensemencées ; tantôt on les voit s'occuper du soin des champs, à l'intérieur, tantôt ils s'appliquent à en sarcler les bords.

Le maître du champ est devant toi ; son fils aîné et ses autres fils ; une foule de parents sont là ; ses ouvriers, des aides arrivent ; ils mangent et c'est un plaisir d'entendre le bruit que font tous ces gens réunis pour manger. On aperçoit là l'épouse soumise et attentive et le mari, le cœur plein d'amour. On y aiguise le soc de la charrue, et le travail est commencé depuis la limite méridionale du territoire.

On dépose dans la terre une semence variée, et la semence féconde commence déjà à sortir de terre.

Les semences germent et le suc fécond les développe et hâte leur maturité.

Quelles sont splendides et quelles sont abondantes ces récoltes qu'il nous faut sarcler !

Déjà les céréales sont bonnes à couper et voici venir un grand nombre de moissonneurs.

On cueille une quantité prodigieuse de fruits ; les grains qu'on a ramassés s'élèvent en tas ; les greniers s'emplissent ; d'un côté, dix mille mesures, de l'autre un million.

On fait le vin, et c'est un vin doux que nous offrons en l'honneur de nos ancêtres, aux jours des parentales.

Nous renouvelons la mémoire de nos grand' mères et nous observons fidèlement chacune des cérémonies qui nous sont prescrites.

Nos hôtes, nous les recevons avec un vin parfumé, et nous contribuons à la splendeur du trône.

Nous offrons aux vieillards un vin fabriqué avec du poivre de Tsiao et qui répand une odeur suave ; un vin généreux qui fortifie et qui récrée leur vieillesse.

Ce n'est pas notre pays seul qui récolte des fruits si abondants, cette année n'est pas la première qui nous ait apporté tant de grains ; il y a longtemps que nous jouissons de ces richesses.

CHANT VI

Argument. — Description de l'agriculture.

Aiguisez la dent de la charrue ; préparez les instruments de labour, commencez le travail à partir du territoire méridional.

A la terre sont confiées les semences de tout genre, et bientôt la terre féconde et vivifiante commence à en développer les germes.

On vient en foule vous visiter, apportant avec soi des paniers et des corbeilles qui contiennent du miel et toutes sortes de mets.

Les laboureurs, coiffés d'un léger chapeau de paille, sarclent la terre avec le hoyau qu'ils tiennent dans leurs mains, et arrachent les herbes nuisibles appelées herbes Tou et Leao.

Ces herbes, ils les déposent dans un champ spécial où elles se corrompent et font germer plusieurs espèces de millet.

Déjà la moisson est apte à recevoir le travail de la faux, et on a plaisir à entendre le bruit des moissonneurs.

Les fruits qu'ils ont récoltés en abondance, ils les disposent en plusieurs tas ; vous diriez à les voir ainsi amoncelés, des murs d'une grande hauteur. Ils ressemblent également à une herse.

La foule ayant grossi, on la divise en cent familles. Ces cent familles s'élèvent à un nombre considérable. De quelle paix jouissent la mère et les fils au milieu de ces nombreuses familles ! On soumet au joug le bœuf au corps blanc et au mufle noir, dont la corne est courbe. On marche à la suite des anciens et, aux jours des parentales, on observe le rang d'âge.

CHANT VII

Argument. — On se prépare à célébrer la mémoire des ancêtres et on prépare le festin parental.

Sous des vêtements de soie splendides, couvert du bonnet solennel Pien, plein de respect et avec un maintien modeste, il monte les degrés des temples, il vient y examiner les brebis et les taureaux destinés aux sacrifices ; il visite d'un côté les vases Naï, de l'autre les vases de Tsee ainsi que les coupes à la forme recourbée. On apporte le plus doux et le plus exquis des vins. Là on n'entend aucune voix confuse, on ne commet aucune inconvenance. Là, en un mot, se trouve la félicité, c'est là qu'on s'assure une vie longue.

CHANT VIII

Argument. — Chant parental en l'honneur de l'empereur Ou-ouang.

O quelles étaient courageuses les troupes du vaillant roi, mais il prenait conseil du temps et des circonstances et comme les temps étaient encore suspects, il jugea prudent de ne rien tenter. Lorsqu'un jour favorable vint à lui, il donna à son armée très-vaillante le signal du départ, et déclara la guerre. Ce que nous possédons, c'est un bienfait de sa part ; nous ne l'avons acquis que par son industrie et ses soins éclairés. Ceux qui t'ont succédé, ô roi, il faut qu'ils te choisissent pour leur modèle.

CHANT IX

Argument. — Éloge de l'empereur Ou-ouang.

Ils ont consolidé la paix dans tous les royaumes, et chaque année a été suivie d'une grande abondance de récoltes.

La faveur du ciel a été perpétuelle et constante. Le très-puissant empereur Ou-ouang a été le protecteur des honnêtes gens ; il s'est partout servi de leurs bons offices, et c'est ainsi qu'il a fortifié sa maison et sa famille, qu'il s'est acquis un nom des plus illustres, un nom comparable à la splendeur du ciel ; c'est ainsi que, succédant à à un autre empereur, il est monté sur le trône et est devenu maître absolu.

CHANT X

Argument. — Même sujet que le précédent.

Les soins diligents apportés par Ou-ouang dans sa conduite, je dois les montrer dans la mienne. Plein de zèle pour le salut public, je garde constamment le souvenir de cet homme courageux qui a rendu la paix à l'empire et dont je célèbre aujourd'hui les mérites. Combien grande a été la faveur du ciel envers l'illustre nation de Tchéou !

Il est juste, sans doute, que ce soit là un sujet de continuelle méditation pour mon esprit.

CHANT XI

Argument. — Même sujet que le précédent.

Le grand empereur Tchéou gravit cette montagne escarpée, peu considérable quant à ses contours, mais dont la cime est fort élevée, cette montagne qui, de toutes celles qu'on appelle sacrées et qui portent le nom de montagnes Yo, est la plus remarquable par sa hauteur ; il suit le bord des fleuves qui roulent paisiblement leurs eaux. C'est là que toutes les nations qui composent l'empire se rendent et se réunissent ; tant il est vrai de dire que le ciel favorise l'illustre nation de Tchéou !

SECTION QUATRIÈME.

APPELÉE LOU-SONG [1]

CHANT I

Argument. — On célèbre ici la grande quantité de chevaux qu'entretenait le petit roi Hi-kong.

Dans la campagne, loin de la ville, paissent de grands et gras coursiers, à la croupe épaisse

1. Ces chants, composés par le roi de Lou, Hi-kong, sont inférieurs à ceux du chapitre premier. Hi-kong commença à régner en 659 av. J.-C.

et au ventre obèse. Parmi ces animaux, les uns ont le corps noir et le ventre blanc, les autres sont roux et blancs; d'autres sont d'un noir mat, et d'autres enfin, roussâtres. Tous sont remarquables par leur vigueur et leur solidité. Tous ces coursiers d'un grand prix appartiennent à ce prince infatigable dont l'énergie ne peut être abattue par aucun travail.

De grands et gras chevaux à la croupe épaisse et au ventre obèse sont nourris dans la campagne, loin de la ville. Les uns ont une robe de poil varié, les autres sont de couleur jaune et blanche. Les uns sont remarquables par leur crin qui tire sur le rouge et le blond, les autres sont d'un gris cendré et de couleur noirâtre. Ceux qu'on attelle aux chars sont admirables de vigueur et de force. Celui qui possède de tels chevaux est ce prince dont la puissance d'esprit et le courage, ne peuvent être vaincus par aucun travail, car il est infatigable.

Des chevaux d'une grande taille et en bon état, à la croupe épaisse et au ventre obèse, sont nourris à la campagne, loin de la ville; les uns sont noirs, et tachés de blanc; les autres sont couleur de cendre et ont la crinière noire; les uns ont le corps rougeâtre et la crinière un peu blonde, d'autres enfin sont noirs de corps avec une crinière blanche. Ceux qu'on attelle aux chars ont un pas égal et leur marche est continuellement cadencée.

Pour le prince, ferme dans ses résolutions, il n'est vaincu par aucun dégoût; quant à ses chevaux, ils sont rapides et vaillants.

Des chevaux à la croupe épaisse et au ventre obèse, d'une belle taille et en bon état sont nourris à la campagne, loin de la ville; les uns sont d'un poil blanchâtre et mélangé, les autres ont une couleur qui tire sur le rouge et le blanc; aux uns sont des jambes blanches, aux autres des yeux blancs; pour ceux qu'on attelle aux chars, quelle n'est pas leur vigueur!

Quant au prince qui est un homme parfait, il ne saurait admettre rien de défectueux; aussi, combien l'allure de ses chevaux est belle à voir!

CHANT II

Argument. — Même sujet.

Les chevaux du roi sont gras et robustes; ils sont gras et robustes, les chevaux qu'on attelle aux chars; ils sont gras, ceux qui se distinguent par leur robe rougeâtre.

Du matin au soir les grands du royaume se tiennent à la cour. Qu'ils sont splendides, qu'ils sont habiles en toute chose ceux qui se tiennent à la cour! Des oiseaux de Lou-see voltigent par bandes

Les grands personnages invités à la cour ressemblent en dansant à ceux qui font la chasse à ces oiseaux.

Vous diriez que ces oiseaux, en volant, se précipitent d'eux-mêmes dans les filets qu'on leur a tendus. On bat du tambour; les convives excités par les vapeurs du vin se livrent à la danse et s'abandonnent au plaisir.

Ils sont gras et vigoureux les chevaux du roi, ils sont gras et vigoureux! Ceux qu'on attelle aux chars sont en bon état; ils ont été castrés. Du matin au soir les convives sont installés à la cour du roi; à la cour ils se réunissent pour boire ensemble, vous croiriez voir voler les oiseaux de Lou-see lorsqu'ils se réunissent par bandes.

On bat du tambour; ceux qui ont bu copieusement se retirent et se réjouissent d'une joie commune.

Ils sont gras et vigoureux les chevaux du roi, ils sont gras et vigoureux. Ceux qu'on attelle aux chars sont gras; leur poil est moitié noir, moitié rougeâtre.

Du matin au soir les convives se tiennent à la cour royale; ils s'y tiennent et ils y font bonne chère. Maintenant nous avons fait notre première récolte, copieuse et surabondante.

Elle suffit, et au delà, aux hommes sages. Une partie de cette récolte est réservée aux fils et aux petits-fils; c'est ainsi qu'ensemble ils sont dans la joie, qu'ensemble ils prennent du plaisir.

CHANT III

Argument. — Un festin solennel est célébré dans le gymnase royal. — Ce gymnase était du genre de cet établissement qui, de nos jours est appelé Koue-tsee-kien *ou collège impérial.*

Ils se réjouissent et prennent du plaisir dans un local affecté aux exercices de la lutte et qui est entouré d'eau au moyen d'un canal décrivant la figure d'un arc. C'est là qu'on cueille le persil. Le roi et possesseur de la puissance de Hou s'y rend lui-même. On aime à voir ses étendards qui servent comme de jouet au vent. De tous côtés

résonnent avec suavité un grand nombre de sonnettes. Tous les rangs de la société s'y donnent rendez-vous.

Ils se réjouissent et prennent du plaisir dans le lieu consacré à la lutte et entouré d'eau. C'est là qu'on récolte l'herbe de Tsao. Le chef de la puissance de Lou, celui dont les chevaux sont vigoureux, s'y rend lui-même. Ce prince parle d'une façon brillante; qu'il est distingué dans ses manières! Que son sourire a de charmes! Qu'il est doux et aimable en instruisant.

Ils se réjouissent et prennent du plaisir dans le lieu consacré à la lutte et entouré d'eau, dans ce lieu où on cueille l'herbe Mao.

Le petit roi, le maître de la puissance de Lou s'y rend lui-même et y prend part aux réunions de gens qui boivent ensemble; le vin plein de douceur qu'il boit chasse loin de lui la vieillesse et entretient sa jeunesse; et ce prince porte son peuple à suivre le chemin de la vertu dans lequel il marche lui-même.

Qu'il est splendide, le maître de la puissance de Lou! C'est un homme vraiment remarquable par la majesté de son langage et de sa figure aussi bien que par l'éclat de sa vertu!

Il s'applique à orner son esprit des qualités les plus précieuses; dans ses mœurs il a soin d'être toujours honnête et il commande aux siens par son exemple, toujours supérieur par ses mérites, soit en temps de paix, soit en temps de guerre, brillant de tout l'éclat de ses ancêtres, il ajoute même, par sa conduite, une certaine splendeur à leur gloire.

Il professe le culte de la piété envers ses aïeux; c'est par là que tout lui prospère, tout lui réussit et ce sont ses propres mérites qui provoquent tant de succès en sa faveur.

Le roi et maître de la puissance de Lou, prince prudent et habile en toutes choses, a formé son esprit à la vertu qu'il pratique avec le plus grand soin. Après la construction du gymnase de Pan-kong, les barbares du pays de Houai se soumirent à ses lois. Les chefs des armées du roi imitent le courage et la fureur du tigre, et au retour de la guerre où ils ont été vainqueurs, ils se rendent dans le lieu consacré aux exercices de la lutte, ainsi que dans le gymnase où ils offrent et livrent au roi les oreilles gauches qu'ils ont coupées aux ennemis vaincus. Là se trouvent des juges qui questionnent religieusement et scrupuleusement ces mêmes chefs sur les ennemis faits prisonniers pendant la guerre; ils imitent et suivent l'exemple de Kao-yo, cet homme ancien et vénérable, et ils font conduire les vaincus dans ce lieu où on s'exerce à la lutte.

On a levé une armée qui se compose de troupes considérables. Les soldats portent des cœurs courageux et montrent leurs forces. Quand il s'agit de livrer un combat, ils sont vigoureux et braves; ils délivrent le pays compris entre l'orient et le midi; qu'ils sont vaillants et intrépides! N'oubliant jamais les devoirs de la modestie, ils n'agissent point avec une confusion ambitieuse, pas plus qu'ils ne se louent outre mesure; pleins d'amour pour la paix et la concorde, ils ne soulèvent entre eux aucune contestation; ils ne se querellent point, et à leur retour ils se bornent à raconter leur actions glorieuses dans le lieu consacré aux exercices de la lutte.

Les arcs des soldats, fabriqués avec de la corne, sont solides et bien tendus; plusieurs flèches, simultanément lancées, sifflent en fendant l'air avec une extrême rapidité.

Que les chars militaires sont nombreux, et combien sont vaillants ceux qui marchent à leur suite!

Les soldats, après la défaite des barbares du pays de Houai, s'occupent néanmoins des intérêts de l'empire.

Les motifs qui ont déterminé cette expédition guerrière ont été sagement pesés, le projet en a été résolûment fixé. Enfin, c'est ainsi que les barbares du pays de Houai ont été vaincus et faits captifs.

Les oiseaux Hiao agitent leurs ailes en volant çà et là et se rassemblent dans le bois où se trouve le lieu consacré à la lutte, et où ils se nourrissent du fruit de nos mûriers. Les barbares du pays de Houai, surpris de notre courage, reconnaissant leurs torts vis-à-vis de nous, viennent solliciter la bienveillance du vainqueur, auquel ils offrent des présents qui consistent soit en perles précieuses, soit en carapaces de grandes tortues, soit enfin en ivoire ou en une énorme quantité d'or extrait des mines du nord.

CHANT IV

Argument. — Dans cette ode sont célébrés les rois qui se sont le plus distingués dans le royaume de Lou depuis Heou-tsi jusqu'à Hi-kong.

Des sanctuaires ont été dédiés à la mémoire des ancêtres de notre prince, ainsi que de vastes palais où règne un silence profond. Ces palais

qui se soutiennent par leur propre solidité, qu'ils sont magnifiques, qu'ils sont splendides!

Il est une femme assurément digne d'honneur, c'est l'illustre Kiang-yuen dont la vertu sincère n'a jamais connu aucun mélange de fausseté et d'artifice; une femme qui, par un privilége du souverain maître et dominateur de toutes choses, sans aucune sorte d'infortune, sans travail, et au terme prescrit par la nature chez les femmes a mis, sans douleur, ses enfants au monde. C'est d'elle qu'est né le très-célèbre Heou-tsi vers lequel toutes les prospérités sont venues du ciel; qui a été gratifié dans l'année d'une double moisson de millet, appelé millet Chou et Tsi, et également d'une double récolte de pois et de pommes rousses, d'une double moisson de blé noir. Ainsi ce prince a obtenu un royaume d'un ordre secondaire.

Il a enseigné aux peuples l'art de cultiver la terre.

Il a eu soin de faire produire différentes espèces de fruits. Parmi les grains qu'on récolte, il est une espèce qu'on nomme blé Tsi; une autre, blé Chou ; une troisième espèce, *Orisa ;* enfin une quatrième, millet noir. Le prince a obtenu une puissance de second ordre et a succédé au grand Yu.

Le prince Taï-ouang est le digne petit-fils du prince Héou-tsi. Le prince, Taï-ouang a fixé son siége au midi de la montagne Ki. Telle fut la première blessure faite à la dynastie de Chang. Mais, dans la suite, Ouen-ouang et Ou-ouang, successeurs du prince Taï-ouang, obtinrent la dernière part des faveurs célestes dans les champs appelés Mou-ye où ils se dirigèrent.

« Allons, courage! très-illustre prince, ne te laisse pas aller à un esprit contraire à la foi donnée; ne te laisse point distraire par divers soucis; le souverain maître et seigneur de toutes choses t'assiste ! » A ces paroles, l'armée de la dynastie de Chang s'ébranla, et tous ceux qui la composaient firent des prodiges de valeur; et c'est en ces termes que l'empereur Tching-ouang s'adressa au frère de son aïeul paternel :

O frère de mon aïeul paternel, qui me tiens lieu de père, j'ordonne que ton fils aîné soit investi, en qualité de roi, de la puissance de Lou, sous le titre de Heou; je veux qu'on élargisse les limites de ton territoire afin que l'empire de Tcheou ait en toi et en la personne des tiens son secours et sa protection.

Telle était la volonté de l'empereur, à savoir, que le prince Lou-kong pût jouir, dans la contrée orientale, du titre de Heou, à qui l'empereur a fait don des montagnes et des fleuves, des biens-fonds, des champs et des villes.

Le petit-fils de Tcheou-kong, fils du prince de Tchouang-kong, précédé d'enseignes disposées avec ordre et qui se distinguent par la figure d'un dragon qu'elles portent gravées, se dirige vers l'autel pour offrir un sacrifice. Les courroies qui retiennent les chars, sont molles et flexibles et au nombre de six.

Pendant le printemps et pendant l'automne il donne tous ses soins à ce que les rites solennels soient fidèlement observés; aussi dans les sacrifices, rien ne pèche.

Celui qui fait l'objet principal de ces cérémonies est le souverain maître et seigneur de toutes choses, qui règne par soi-même; celui qu'on honore en second ordre est le prince Héou-tsi, d'où la famille de Tcheou tire son origine. La victime du sacrifice est un taureau de couleur rougeâtre.

L'honneur qu'on rend par ce sacrifice à ceux qui en sont l'objet est agréé et accueilli favorablement; aussi, une grande prospérité lui vient-elle du ciel. Ton très-illustre et auguste aïeul Tchéou-kong, ô prince, nous procurera toute sorte de biens.

Dès l'été, on fait des préparatifs admirables pour les cérémonies qui doivent avoir lieu dans la saison d'automne, et qui sont connues sous le nom de cérémonies de Tchang; deux taureaux sont liés ensemble par les cornes ; l'un est blanc, l'autre presque rouge.

On remplit des bassins qui ont été fabriqués en forme de bœuf. Après avoir arraché les poils de ces deux taureaux, on en coupe par petits morceaux les chairs qu'on met cuire dans l'eau pour en faire du bouillon, on purifie tous les vases désignés sous les noms de *Pien*, *Teou*, *Ta*, *Fang*, et alors avec quel charme on se livre à la danse appelée danse de Ouan ! Les petits-fils, pleins d'amour pour leurs ancêtres, s'abandonnent à la joie.

Mais ton nom, ô prince, devient illustre et monte jusqu'au cieux. Ta vie se continue heureuse pendant de longues années. Ce prince est la colonne du pays situé à l'orient; il éternise la dynastie de Lou; il la conserve intègre et en chasse bien loin tout danger. Il défend ce pays qui vit en paix et qu'il préserve de toute perturbation, comme de toute terreur dans les affaires publiques.

Il a déjà traversé trois époques différentes, et il rendra la durée de sa vie semblable à celle des

montagnes et des collines qui sont éternelles.

Le prince a mille chars de guerre ; au bois des javelines et des lances sont appendus des ornements de couleur rouge. Les bandelettes qui entourent les arcs sont de couleur verte ; chaque soldat a deux lances et deux arcs. La garde du prince se compose de trente mille fantassins ; leur casque est magnifiquement orné et couvert de soie rouge. L'armée des fantassins qui marchent contre les barbares appelés Yong, contre les barbares appelés Ti, et contre ceux qui habitent le pays de King-chou, est fort nombreuse ; et il n'est aucun de ces barbares qui ose nous résister. Prince invincible, ton nom est illustre, et nous le portons aux nues. Vis, vis éternellement, vis bien heureux et puissamment riche ! Puisses-tu voir les tiens couverts de cheveux blancs, puisse-tu voir leurs épaules chargées d'années, les voir courbés sous le poids de la vieillesse ! qu'un âge très-avancé et un esprit toujours ferme, toujours jeune se livrent, en toi, un combat à forces égales ! sois très-âgé, sois grand ! octogénaire, sois doué de toute l'énergie d'un homme de cinquante ans ; bien plus, lorsque tu auras vécu onze mille ans, que ta vieillesse soit encore verte et jeune.

Qu'elle est élevée la montagne Taï-chan qu'on aperçoit de loin et qui fait face au royaume de Lou ! La puissance de ce royaume embrasse les montagnes de Kouei et de Mong ; et même les contrées qui touchent l'extrême Orient ainsi que les royaumes qui sont situes le long de la mer en font partie.

Les barbares du pays oriental de Houai sont venus et se sont soumis au royaume de Lou ; et il n'est aucun de ces barbares qui ose contester la puissance du prince.

Tel est l'éloge pompeux du roi Lou.

Notre prince par sa puissance protége les montagnes de Fou et d'Y ; tout ce que la contrée de Siu avoisine, jusqu'à la mer et jusqu'aux royaumes qui y sont limitrophes, est soumis à ses lois.

Aucun des barbares du pays de Houai, aucun de ceux qui habitent soit à l'orient, soit au midi, quel qu'en soit le nombre, aucun, dis-je, de tous ces barbares n'ose lui contester son empire. Tous ces peuples sont soumis à sa juridiction, et c'est sa volonté absolue qui les régit.

Nous demandons, avec prières, au ciel qu'il accorde à un si grand prince la récompense due à ses mérites ; qu'il lui procure une félicité sans aucun mélange de mal ; qu'il lui donne de régner pendant de longues années d'une vie heureuse, afin que le royaume de Lou soit plus longtemps conservé dans toute son intégrité ! Qu'il permette à notre prince de fixer sa demeure dans le royaume de Tchang dans celui de Hiu. Qu'il lui accorde également de recouvrer les royaumes qu'il a perdus et dont Tcheou-kong avait hérité de ses pères.

Nous demandons, en même temps, au ciel que notre prince passe des jours pleins de félicité et de joie ; qu'il goûte le bonheur de posséder une épouse honnête et d'avoir une mère qui parvienne à la plus extrême vieillesse.

Qu'il possède d'excellents ministres et que les administrateurs de son royaume soient zélés pour le bien public ; qu'un grand nombre d'États obéissent à ses lois, et tandis que son gouvernement perçoit des biens considérables, que le roi devenu vieux et ayant blanchi possède encore des dents aussi solides qu'il les avait dans son enfance.

Sur le mont Tsou-lae on coupe des pins, sur le mont Sin-fou on arrache des cyprès dont on établit la longueur et qui mesurent un Sun, huit pieds ou un seul pied.

Les solives sont de pin et les toitures des nouvelles habitations sont faites avec des bois très-solides et compactes. Le dernier édifice qu'on vient d'élever est consacré à la mémoire des ancêtres. La partie postérieure de cet édifice, appelée Lou-tsin, est construite dans les proportions les plus grandioses. Qu'ils sont élevés, qu'ils sont splendides les nouveaux palais construits pour honorer la mémoire des ancêtres ! C'est par les soins d'un citoyen de premier ordre nommé Hisee que tout cet édifice a été élevé ; qu'il est remarquable par sa longueur, qu'il est majestueux ! Il répond aux vœux de tous les peuples.

SECTION CINQUIÈME

APPELÉE CHANG-SONG[1].

CHANT I

Argument. — Chant parental en l'honneur de Tching-tang.

O qu'ils sont nombreux, les musiciens que je vois ici rassemblés ! Nos tambours à anses en

1. Les chants qui précèdent se rapportent à la dynastie Tcheou ; ceux-ci appartiennent à la dynastie Chang, qui précéda immédiatement celle de Tcheou. Il ne nous en reste que peu de chants, et encore sont-ils mutilés

forme d'oreilles, appelés Tao, sont rangés en ordre. On les fait résonner, et qu'ils sont suaves, qu'ils sont mélodieux les sons qu'on en tire!

Je voudrais de toute mon âme que ces sons harmonieux pussent récréer l'esprit de notre illustre aïeul.

Moi, petit-fils de l'empereur Tching-tang, j'ordonne qu'on organise un concert musical, afin que par là j'excite mon cœur à se souvenir de mon aïeul. Mon esprit devient calme sous l'influence d'un concert de ce genre; il est plus prompt à se représenter mon aïeul comme s'il était encore vivant devant lui.

Nos tambours à anses en forme d'oreilles résonnent en faisant entendre des sons continus; quant au son des chalumeaux, il est plus distinct et plus détaché; avec les chalumeaux on chante modérément et d'une manière réglée.

Les autres instruments de musique s'accordent parfaitement avec celui qu'on appelle King.

Qui n'admire pas le petit-fils du très-grand et très-illustre empereur Tching-tang! Celui-ci, en parlant, excitait et produisait au fond de tous les cœurs par les doux sons de sa voix, des élans admirables d'affection pour lui.

Qu'on aime à entendre les sons des cymbales et des tambours! Qu'on a plaisir à voir la danse d'Ouan qui s'exécute en mesure, et au son des instruments! J'ai ici avec moi des hôtes de qualité; ne sont-ils pas eux-mêmes transportés de joie?

Ce que nous ont transmis tous les âges, les monuments de la science que nos ancêtres nous ont laissés depuis l'antiquité la plus reculée, les actions de nos pères, tout cela fait l'objet de ma vénération du matin au soir; j'y songe avec une attention religieuse et tout en administrant les affaires publiques j'observe avec le plus grand soin leurs principes.

Ces fêtes parentales que nous célébrons, puissent-elles être favorablement accueillies de nos ancêtres! Je suis le petit-fils de l'empereur Tching-tang, moi qui m'acquitte de ces devoirs.

CHANT II

Argument — C'est encore un chant parental en l'honneur de Tching-tang.

Que ton très-illustre aïeul, est bienheureux! Que sa félicité est durable et solide! Elle est sans limite, sa félicilité; elle est la récompense et le prix de sa conduite. Toi-même, déjà, tu es entré en partage de cette félicité avec lui.

On me verse un vin pur et il est donné à mon esprit de se représenter l'image vivante de cet homme. On apporte un bouillon préparé avec le plus grand soin. Pour nous, nous reprenons courage et c'est avec un esprit tranquille que nous entreprenons l'accomplissement des devoirs que nous impose le souvenir de nos pères. Et tandis que nous excitons en nous le souvenir de notre aïeul, nous gardons un silence religieux et nous considérons comme un crime de faire entendre en ces jours des paroles de contestation. C'est pourquoi nous espérons vivre un grand nombre d'années d'une vie heureuse et obtenir une récompense sans bornes.

Il est agréable d'avoir examiné l'essieu des roues entouré de bandelettes et les quadriges peints de différentes couleurs.

Il est agréable d'avoir entendu résonner les huit clochettes qu'on y a suspendues. Ils arrivent et nous offrent leurs services.

La faveur du ciel à mon égard est immense; et sa bonté envers moi est allée jusqu'aux dernières limites de la munificence. Le ciel nous a accordé une très-copieuse moisson et des récoltes abondantes; il accueille favorablement nos sacrifices et nous gratifie en retour d'une félicité sans bornes.

Et plût au ciel que ces fêtes solennelles que je célèbre aujourd'hui, soient déjà agréées et approuvées! Car c'est moi, le petit-fils de l'empereur Tching-tang, qui m'acquitte de ces devoirs.

CHANT III

Argument. — Chant parental.

Il fut résolu par un décret du ciel, qu'après qu'un oiseau noir, l'hirondelle, serait tombé pendant son vol, naîtrait l'auteur de l'illustre nation de Chang.

Le souverain maître et dominateur de toutes choses, voulut un jour que ce héros très-courageux nommé Tching-tang rendît la justice sur tout le globe jusqu'aux extrémités de la terre

Ce décret fut envoyé à tous les princes; et ainsi cet illustre fondateur obtint toutes les provinces au nombre de neuf. Le premier empe-

reur de la dynastie de Chang, n'acquit point l'empire à ses risques et périls, mais bien d'après les ordres et sous la protection du ciel; et toute la prospérité de l'aïeul appartient au petit-fils.

Le petit-fils d'Ou-ting est digne d'un si grand aïeul, et c'est à juste titre que l'autre est appelé Ou-ouang ou Tching-ouang. Dix chars avec leurs enseignes rehaussées de la figure d'un dragon. sont ici présents. On lui offre deux espèces de millet.

Dans un royaume dont l'étendue est de mille stades, et qui est une province particulière de la couronne, il a plu aux peuples de fixer leur demeure : mais quatre mers forment les limites de tout l'empire.

Les nations qu'enferment ces quatre mers, sont venues aux pieds du prince témoigner leur soumission et lui offrir leurs services; c'est en foule qu'elles s'y sont rendues.

La contrée de King, où est située la ville royale, est entièrement circonscrite par des fleuves; la célèbre nation de In, par l'ordre du ciel, a obtenu l'empire; tout a répondu à ses désirs, et il n'est pas de prospérités qui ne lui soient échues en partage.

CHANT IV

Argument. — Ce chant célèbre les hommes qui se sont distingués par leur sagesse et qui, à chaque époque, ont bien mérité de la dynastie de Chang.

Celui qui fut l'auteur de l'illustre famille de Chang l'emportait sur tous ses semblables par la sagesse la plus profonde. Depuis longtemps on avait vu des signes heureux qui présageaient toutes les faveurs dont il serait un jour l'objet. Il y eut un grand déluge auquel le célèbre Yu remédia, et par ses soins et sa diligence il délivra les terres de l'inondation. Alors l'empire chinois prit de la puissance et il eut pour limites les grands royaumes des princes étrangers, ce qui lui constitua des contours immenses. Dans cette vaste étendue de territoire, vint s'établir la puissante famille de Yeou-jong, qui donna naissance à cette jeune fille de laquelle le souverain maître et dominateur de toutes choses voulut faire naître l'auteur de l'illustre race de Chang.

Le prince Huien-ouang, qui est né de cette femme, administra les affaires publiques avec une grande force d'âme. Placé à la tête d'un royaume qui fut plus ou moins considérable, il voulut que les nations y eussent un libre accès et des communications faciles. Suivant les lois de la raison, accoutumé à faire tout avec mesure et sagesse, traitant ses sujets avec la plus grande clémence, il s'attacha tous les esprits, et il eut le bonheur de les voir pleins de soumission à son égard.

Siang-tou fut le petit-fils de celui-ci; Siang-Tou dont la force d'âme et le nom illustre pacifièrent toutes les contrées au delà de la mer et leur rendirent le rang qu'elles avaient perdu.

Les princes de la célèbre dynastie de Chang regardaient comme un grand crime la violation des décrets lancés par le souverain maître et dominateur de toutes choses. C'est pourquoi, les temps du prince Tching-tang étant arrivés, temps qui devaient être des plus favorables, naquit le prince illustre qui fut appelé Tching-tang.

De jour en jour se fortifiant, la religion de ce prince était acclamée, portée jusqu'aux nues, et de plus en plus elle prenait de l'éclat. — Et comme ce prince honorait avec la plus sincère piété le souverain maître et dominateur de toutes choses, il détermina le souverain seigneur à le placer à la tête de neuf provinces et à lui accorder un droit de vie sur ses sujets.

Devenu empereur, il reçut comme tribut des pierres précieuses, des petites et des grandes. Aux petits royaumes il permit de suspendre des nœuds de soie à leur drapeau. Comblé des bienfaits du ciel, le nouvel empereur ne fit rien avec précipitation, et, cependant, rien qui accusât la moindre négligence, rien avec sévérité, mais aussi rien qui ressemblât à de la faiblesse. Dans tout le gouvernement des affaires publiques, il montra sans cesse un esprit grand et élevé, et c'est pourquoi il obtint toute sorte de prospérités.

Les petits comme les grands royaumes de l'empire lui payaient des impôts, et l'empire, dont il était le maître absolu, était vaste et puissant. Soutenu par la faveur du ciel il donna partout des marques de sa force. Sans bruit et sans orgueil, calme, intrépide, inaccessible à la crainte il fut comblé de tous biens.

Le très-courageux Ou-ouang, c'est-à-dire Tching-tang, fixe ses étendards; après mûre délibération, il prend la hache; il devient furieux comme un feu véhément: « qui a jamais osé, dit-il, nous résister? »

Il y a trois rejetons à la racine ; sa volonté leur défend de vivre. Ayant rétabli l'ordre dans les gouvernements de neuf provinces, après avoir soumis les royaumes de Ouei et de Kou, il se dirigea vers celui de Kouen-ou et se rendit près de l'empereur de la dynastie de Hia.

Au milieu des siècles précédents tout était soumis au caprice du hasard et alors tout était dénaturé à effrayer. Mais parce qu'il fut le digne fils du ciel, il fut aussi digne de l'empire et le ciel lui donna un homme fidèle qui put partager avec lui les sollicitudes du gouvernement ; cet administrateur du titre de Kouo-hing, entièrement dévoué à l'empereur Chang, (c'est-à-dire Tching-tang) lui fut d'un grand secours et ne cessa de le défendre.

CHANT V

Argument. — Chant parental en l'honneur de l'empereur Kao-tsong de la dynastie de Chang. — Cet empereur monta sur le trône en l'an 1325 avant J.-C.

Ce In, ou Chang, courageux et intrépide empereur, met ses forces à découvert et dirige son armée contre le royaume de King-tchou. Sans effroi il se précipite dans un lieu plein de périls, et convoque les habitants du royaume de King-tang ; il déploye tant de bravoure qu'il force les rebelles à rentrer dans l'ordre.

Telles sont les paroles de l'empereur au roi de la domination de King-tang :

« Tu règnes sous mes auspices dans cette contrée du midi où le royaume qui te vient de King-chou a été établi. Un jour, sous l'empereur Tching-tang, depuis le point le plus reculé du pays des barbares occidentaux, il n'y avait aucun roi qui ne vînt déposer ses présents aux pieds de l'empereur, comme marque de son dévouement et de sa dépendance. Personne n'osait décliner ce devoir, et telle est la loi sanctionnée par les empereurs de la dynastie de Chang, loi qu'on ne peut violer, sans crime. »

Le décret du ciel porte : « Les différents rois dans l'empire ont le siége de leur gouvernement sur le territoire de l'empire qui fut toujours l'objet de la sollicitude du grand Yu, et il doivent, chaque année, venir conférer avec l'empereur sur les affaires de leur charge ; il n'est rien, je pense, qui puisse t'irriter contre moi et m'attirer tes reproches. Je suis animé du zèle le plus vigilant pour tout ce qui touche aux intérêts agricoles. »

Les décrets du ciel, la volonté du ciel se manifeste par le peuple qui en est en quelque sorte l'interprète; c'est pourquoi nous devons respecter le peuple. Si l'empereur est en tout fidèle à ses devoirs, s'il ne fait rien témérairement, s'il craint de s'abandonner à la paresse et à l'oisiveté, le ciel favorise l'empire en le comblant de nombreux bienfaits.

Qu'elle est bien gouvernée la ville royale de l'empereur Chang ! qu'il est bien constitué cet État ! l'empereur est considéré par tous les citoyens comme un modèle parfait et sa conduite devient une règle pour chacun. Son nom est grand et illustre. Celui qui est le chef souverain de ce gouvernement est plein de majesté et il est l'homme le plus éminent par son génie et par son intelligence. Parvenu à un âge avancé, il vit exempt de toutes les incommodités de la vieillesse. La paix profonde dont il jouit est pour nos descendants un gage de salut et de conservation.

Cette montagne appelée King, on la gravit ; les pins et les cyprès qu'on y trouve sont coupés pour devenir des bois de construction. Ces bois, on les transporte à leur destination, on les taille selon la longueur voulue et on leur donne la forme qu'ils doivent avoir ; d'un pin on tire de longs, de nombreux forts et chambranles pour les portes. La partie postérieure des palais destinés au culte des ancêtres est construite avec le plus grand art ; c'est là le siége du repos le plus intime et du silence le plus profond.

FIN DU CHI-KING.

HYMNES DE LAO-TSEU

ET ÉLÉGIES DE CONFUCIUS

TRADUCTION DE M. G. PAUTHIER.

CHINE

PÉRIODE D'EXPANSION

Si la philosophie domine dans cette période, la poésie n'est pas abandonnée. Lao-tseu écrit en vers son *Tao-te-king (Livre de la Raison suprême et de la Vertu)*, et Confucius, au milieu de son travail de restauration des antiques documents nationaux, trouve, dans ses élégies, des inspirations douces et mélancoliques.

Nous publions deux hymnes de Lao-tseu et trois élégies de Confucius, dont la traduction est due à M. G. Pauthier.

HYMNES DE LAO-TSEU

I.

LE TAO [1].

Les êtres aux formes corporelles ont été formés de la matière première confuse.

Avant l'existence du ciel et de la terre,

Ce n'était qu'un silence immense, un vide incommensurable et sans formes perceptibles.

Seul il existait infini, immuable;

Il circulait dans l'espace illimité sans éprouver aucune altération.

On peut le considérer comme la mère de l'univers;

Moi j'ignore son nom, mais je le désigne par la dénomination de *Tao*, Raison universelle suprême.

Forcé de lui faire un nom (je le désigne par ses attributs, et) je le dis *grand*, élevé;

Étant (reconnu) grand, élevé, je le nomme s'étendant au loin;

Étant (reconnu) étendu au loin, je le nomme éloigné, infini;

Étant (reconnu) éloigné, infini, je le nomme ce qui est opposé à moi...

L'homme a sa loi dans la terre;

La terre a sa loi dans le ciel;

Le ciel a sa loi dans le *Tao*, ou la Raison universelle suprême;

La Raison universelle suprême a sa loi en elle-même.

1. *Tao-te-king* (*Livre de la Raison et de la Vertu*), section xxv[e]. — Trad. de M. G. Pauthier.

II.

ÉMANATIONS DU TAO [1].

Les formes matérielles de la grande puissance créatrice

Ne sont que les émanations du *Tao*.

C'est le *Tao* qui a produit les êtres matériels existants.

(Avant) ce n'était qu'une confusion complète, un chaos indéfinissable.

C'était un chaos! une confusion inaccessible à la pensée humaine!

Au milieu de ce chaos il y avait une image indéterminée,

Confuse... indistincte! au-dessus de toute expression!

Au milieu de ce chaos il y avait des êtres,

Mais des êtres en germe!... des être imperceptibles, indéfinis!

Au milieu de ce chaos, il y avait un principe subtil vivifiant.

Ce principe subtil vivifiant c'était la suprême vérité.

Au milieu de ce chaos il y avait un principe de foi.

Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours,

Son nom ne s'est point évanoui.

Il examina avec soin le bon de tous les êtres.

Mais vous, comment connaissez-vous les vertus de la foule? Par ce *Tao*, cette raison suprême.

1. *Tao-te-king*, section xx[e]. — Trad. de M. G. Pauthier

ÉLÉGIES DE CONFUCIUS

I [1].

La fleur du *Lan-hoa* est d'une odeur suave; une foule de qualités utiles la rendent précieuse à nos yeux;

Mais comme elle est d'une délicatesse extrême, le moindre souffle la ternit, l'arrache de sa tige et la fait tomber.

Que devient-elle alors? Les vents l'agitent, la poussent et la repoussent; ils la font voltiger tantôt d'un côté, tantôt d'un autre,

Jusqu'à ce que quelque angle favorable s'offre à elle pour la recevoir.

Fixée ainsi dans un coin du désert, elle y reste inutile et tombe bientôt d'elle-même dans le gouffre commun.

La sagesse procure à ceux qui la cultivent la jouissance des vrais biens; seule elle devrait fixer nos vœux;

Mais les passions la contrarient, les vices la bafouent et tous les angles lui sont fermés.

Ne se trouvera-t-il pas quelqu'un d'assez raisonnable pour l'accueillir et lui faire honneur?

Je suis sur le déclin de l'âge; ma carrière va finir; il faut que j'arrive au terme;

Le sage se trouve bien partout; toute la terre est à lui [2].

II [3].

La doctrine des Tchêou est, hélas! sur sa fin! Les cérémonies et la musique, si florissantes autrefois, sont aujourd'hui dans l'oubli; les lois civiles et militaires établies par le sage *Wen-Wâng* et par son fils *Wou Wâng*, sont tombées dans le mépris. O douleur! on ne fait plus cas des anciens usages; qui pourra désormais en rappeler le souvenir parmi les hommes?

J'ai fait tout ce qui dépendait de moi. J'ai parcouru tout l'empire des Tchêou; j'ai vu des abus sans nombre; et parce que je les ai fait connaître pour obtenir qu'on les réformât, on a refusé mes services, et l'on m'a rebuté partout. On méprise le *foung-hoang* [1], et les oiseaux qui lui font cortége; on ne fait cas que des *hiao* et des *tche* [2]. J'en frémis d'horreur; la tristesse m'accable; vite, qu'on apprête mon char; je veux m'éloigner le plus promptement possible. Lieux autrefois charmants, que vous êtes différents de ce que vous étiez! Je vous ai revus, mais je vous quitte sans regret, parce que vous êtes méconnaissables.

Hélas! quelque profondes que soient les eaux du fleuve, quelque rapide qu'en soit le cours, les plus petits poissons y nagent en liberté, et y trouvent leur nourriture; ces eaux se sont irritées lorsque j'ai voulu me rendre à l'autre bord: elles m'ont refusé le passage. En attendant qu'elles se soient apaisées, je me suis arrêté à Tseou, pour y verser des larmes, et soulager mon cœur de la tristesse qui l'accable. Je ne désire maintenant que d'arriver au plus tôt dans le Weï, pour y jouir en paix, dans mon ancienne demeure, de la liberté de gémir sur tout ce que j'ai vu [3].

III [4].

On ne peut parvenir au sommet de la montagne sans passer par des chemins difficiles et raboteux;

On ne peut atteindre à la vertu sans qu'il ne coûte bien des efforts et des peines.

1. Désenchanté du roi de *Weï*, qui, tout en le recevant très-bien, se refusa à toute réforme, Confucius tâcha de s'en consoler par cette poésie.

2. Extrait de la *Description de la Chine* par M. G. Pauthier.

3. Les nombreux changements que Confucius trouva dans sa ville natale lui rappelèrent les souvenirs des premières années de sa vie, et la comparaison qu'il en fit, vers les traverses de son âge mûr, lui inspira des sentiments de mélancolie qu'il exprime dans cette élégie en vers de quatre syllabes. G. Pauthier, *Description de la Chine*.

1. Le phénix chinois.

2. Mauvais oiseaux de proie.

3. Extrait de la *Description de la Chine* par M. G. Pauthier.

4. Confucius peint dans cette élégie les pensées tristes qui

Ignorer la route qu'il faut prendre, et se mettre en chemin sans avoir un guide,

C'est vouloir s'égarer, c'est se mettre en danger de périr.

Mon dessein était de gravir le sommet du *Taï-chan*,

Pour y jouir encore une fois du brillant spectacle.

Que les quatre parties du monde offrent ensemble à des yeux attentifs.

Ni sa hauteur, ni les arbres touffus qui le couvrent,

Ni les précipices qui s'y rencontrent, n'étaient capables de m'effrayer.

Je savais qu'il y avait des sentiers pratiqués à travers les bois.

affligèrent son âme, après avoir visité avec ses disciples le célèbre mont *Taï-chan*, sur lequel les anciens empereurs chinois allaient offrir chaque année des sacrifices au Souverain suprême, et dont ils trouvèrent les sentiers déserts et abandonnés. G. P.

Qu'il y avait des ponts sur les précipices, et, je me rassurais ; mais, hélas ! tout a disparu.

Les herbes sauvages, les ronces et les épines couvrent tous les sentiers ;

A quels signes pourrait-on les reconnaître ?

Les ponts sont négligés ou rompus ; comment franchir les précipices ?

Entreprendrai-je de me frayer de nouveaux chemins, de construire de nouveaux ponts ?

Les instruments qui me seraient nécessaires me manquent :

Les passions ont étouffé toutes les semences de la vertu ; comment les faire germer ?

J'ai fait de vains efforts pour mettre sur les voies qui conduisent à la sagesse ceux qui voudraient y marcher ;

N'ayant pu réussir, je n'ai plus de ressource que dans les gémissements et les pleurs [1].

1. Extrait de la *Description de la Chine* par M. G. Pauthier.

LI-SAO

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

PAR

LE MARQUIS D'HERVEY-SAINT-DENYS

Président de la Société d'Ethnographie.

CHINE

PÉRIODE DE DÉCADENCE

Le *Li-sao* est une longue élégie. On y trouve admirablement peinte, par l'exagération du style figuré et par la sombre tristesse d'une âme généreuse, la décadence de l'ancienne Chine.

Le sinologue éminent, auquel la France doit de connaître *Tou-fou* et *Li-taï-pé,* M. le marquis d'Hervey-Saint-Denys, a bien voulu nous permettre, avec son obligeance habituelle, de reproduire la traduction du *Li-sao*, œuvre très-estimée en Chine, mais très-peu connue en Europe jusqu'à ce jour. Ce poëme, qui a une valeur réelle, contient, au milieu de quelques quatrains d'une compréhension difficile, des éclairs sublimes.

AVANT-PROPOS

La composition du Li-sao prend date à la première année du troisième siècle avant notre ère, sous le règne du dernier empereur de la dynastie des Tchéou; alors que la Chine, déchirée par les sanglantes rivalités des grands feudataires de l'empire, s'épuisait dans une guerre intestine sans trêve, qui devait amener fatalement le despotisme unitaire de Tsin-chi-hoang-ti. Confucius était mort depuis moins de deux cents ans; la tombe de Mencius, ou Meng-tse, était à peine fermée. Les doctrines de ces philosophes comptaient déjà de nombreux adeptes dans la classe des lettrés las du carnage et de la misère, mais ne rencontraient guères de sectateurs parmi les rois et les princes, derniers représentants d'une féodalité jalouse où la perfidie et la cruauté orientales tenaient lieu d'honneur et de vertus aux gouvernants.

L'auteur du Li-sao, Kiu-ping-youen, ou simplement Kiu-youen, était à la fois le ministre et le parent d'un roi de Tsou, dont les états comprenaient à peu près le territoire qui forme aujourd'hui la province du Hou-kouang. Ce roi de Tsou, appelé Hoay-wang, avait pour voisins les rois de Tsin, de Ou, de Oueï et de Tsi, avec lesquels il s'était engagé dans une politique dangereuse, qui devait tôt ou tard lui attirer de grands désastres. Kiu-youen s'efforçait de l'en détourner par de sages remontrances qu'il n'écoutait pas. Hoay-wang finit par tomber dans une embuscade que le roi de Tsin lui avait dressée: il fut fait prisonnier, et son fils, nommé régent du royaume, ne tarda pas à congédier un ministre contre lequel tous les courtisans s'étaient ligués. Plein de douleur et d'indignation, Kiu-youen écrivit alors ce poëme du Li-sao dont le nom signifie à peu près *dire ce qu'on a sur le cœur, épancher sa tristesse;* puis il alla se précipiter dans le fleuve Mi-lo, l'un des affluents du grand Kiang, le cinquième jour de la cinquième lune, en serrant une grosse pierre entre ses bras.

Les calamités qui fondirent sur le royaume, et qui confirmèrent ainsi les prédictions de Kiu-youen firent vénérer sa mémoire. Quelques bateliers du fleuve Mi-lo offrirent un premier sacrifice à ses mânes; l'exemple fut imité, se généralisa, et telle est la vitalité des traditions dans le pays où cet usage s'établissait 298 ans avant l'ère chrétienne, que de nos jours encore, chaque fois que revient l'anniversaire du triste événement qui vient d'être raconté, de nombreux bateaux pavoisés en orme de dragons sillonnent le fleuve à l'endroit que la tradition lui donne pour théâtre, abandonnant aux flots le riz des sacrifices et perpétuant le culte d'un poëte devenu presque un demi-dieu.

En même temps que le peuple décernait ces honneurs séculaires à la mémoire du ministre victime de son zèle pour la chose publique, l'ouvrage qui renfermait les dernières lamentations de Kiu-youen se transmettait d'âge en âge, avec non moins de célébrité. Recueilli tout d'abord par un historiographe de l'empire, dès le premier siècle avant J.-C., le Li-sao n'a cessé depuis cette époque d'être réédité, annoté, commenté et vanté comme une œuvre magistrale par toutes les générations de lettrés qui se sont succédé dans l'empire Chinois. L'empereur Wou-ti, des Han, le met au rang des livres canoniques; le fameux critique Tchou-hi lui élève un monument sous les Soung; l'imprimerie impériale en donne sous les Ming, des éditions magnifiques, et sous les Thsin, actuellement régnant, l'empereur Khien-loung, le fait orner de gravures par ses meilleurs artistes. Enfin, il n'est aujourd'hui même aucune bibliothèque classique, en Chine, où le poëme de Kiu-youen ne soit tenu de figurer

A l'égard de la forme prosodique, le Li-sao compose, presque à lui seul, tout ce qui reste d'une classe particulière de poésies appelées par les Chinois *Tsou-tse*, élégies de Tsou, genre de

composition qui renferme toujours des plaintes, et dont le rhythme est moins régulier que celui de la versification par excellence appelée *Chi*. Chaque strophe comprend quatre vers, généralement de six pieds, quelquefois de cinq ou de sept. Les sons affectés aux caractères chinois étant essentiellement monosyllabiques, chaque vers contient donc de cinq à sept mots. Le second et le quatrième vers riment par assonance, le premier et le troisième se terminent par une sorte d'interjection *hi*[1] qui peut se comparer à notre *Hélas!* Elle tient lieu de rime et revient invariablement.

Tout entier à la pensée qui l'occupe dans le moment même, l'auteur ne craint ni de s'égarer ni de se répéter. Il presse ses idées dans un style d'une concision extrême, que l'on peut croire calculée, songeant moins à présenter des propositions nettes et précises qu'à séduire l'oreille et à exalter l'imagination du lecteur ou de l'auditeur, au moyen d'une musique en rapport avec les passions qu'il éveille. Il entremêle ses lamentations de rêveries légendaires qui n'ont rien à voir avec la logique et rien à perdre sous un demi-jour. Cet artifice d'envelopper sa pensée dans une expression un peu vague et de laisser l'esprit du lecteur achever, selon son inspiration, des images simplement ébauchées est pratiqué souvent par les écrivains chinois. Ils suivent en cela le génie de leur langue, comme les auteurs latins profitent au contraire de l'admirable souplesse de leur instrument pour offrir en quelques coups de pinceau des tableaux d'une couleur et d'une netteté merveilleuses. Le traducteur rencontre ainsi le même écueil où l'ont conduit deux routes très-différentes; il est forcé de paraphraser au lieu de traduire, bien plus souvent qu'il ne le voudrait.

La nécessité de suppléer à la clarté qui manque dans les anciens textes marqués au sceau de cette concision existe, d'ailleurs, pour les Chinois aussi bien que pour nous-mêmes. Une glose perpétuelle, rapportent les opinions des commentateurs de diverses époques et fournissant des éclaircissements sur les traits historiques auxquels il est fait allusion, est le complément indispensable de toutes les éditions estimées. J'ai fait usage de trois de ces éditions commentées pour rédiger la traduction que je donne ici, et j'ai extrait de leurs notes ce qui m'a paru surtout nécessaire à l'intelligence du poëme; mais dans une publication spéciale du Li-sao destinée particulièrement aux orientalistes et qui s'imprime en même temps que celle-ci [1], je me propose d'utiliser plus largement les matériaux fournis par les commentaires chinois. Ces commentaires prennent parfois de grands développements; ils renferment alors, sur une infinité de questions, des renseignements d'autant plus précieux qu'ils sont tirés d'ouvrages aujourd'hui inconnus ou perdus, d'une antiquité reculée. Si les digressions qu'entraîne naturellement une pareille étude sont incompatibles avec le cadre de la *Bibliothèque internationale universelle*, j'ai dû toutefois aller au-devant des impressions de plus d'un lecteur qui pourra trouver le Li-sao au-dessous de la réputation que les Chinois lui ont faite, en indiquant la nature de l'intérêt qu'il présente et les circonstances qui ont contribué à le rendre immortel dans la patrie de Confucius. Il n'est point, du reste, le seul monument d'un autre âge dont la valeur soit plus relative qu'intrinsèque, et le mérite plutôt historique que littéraire.

Je terminerai en appelant l'attention sur un fait important, qui se lie à ce dernier ordre d'idées. La composition du Li-sao remonte à l'an 299 avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire quatre-vingt-six ans avant l'incendie des livres ordonné par Tsin-chi-hoang-ti. Certes un ouvrage tel que le Li-sao, où Kiu-youen évoque et exalte précisément tous ces exemples de l'antiquité dont le terrible empereur voulait anéantir jusqu'au souvenir, n'était pas un livre à être exempté de la proscription. Cependant les historiens Sse-ma-tsien et Pan-kou mentionnent son existence, cent vingt ans, et cent soixante ans plus tard. Lieou-hiang, qui le coordonne et le publie un demi-siècle avant notre ère, un siècle et demi après le fameux incendie, ne prend pas la peine de notifier le mérite qu'il y aurait eu de sa part à restituer un livre supposé détruit. Ce n'est pas tout, il ajoute au poëme de Kiu-youen les chants de plusieurs autres poëtes du même temps dont les écrits auraient dû disparaître avec les siens, et il n'explique pas davantage comment ils ont traversé la période fatale. Enfin, le critique Tchou-hi, l'un des plus célèbres et des plus sceptiques, donne une édition du Li-

1. Le texte chinois du poëme accompagnera cette édition qui sera publiée chez Maisonneuve, éditeur.

sao, avec glose et commentaires, accuse les éditeurs qui l'ont prec dé d'avoir altéré quelques caractères, s'arrête sur une infinité de détails, et ne songe pas même à discuter si, par suite d'une destruction momentanée sous le règne du premier des Tsin, des modifications n'auraient pas été introduites aussi dans le texte original.

N'est-ce point là une très-forte présomption à l'appui d'une opinion que j'ai eu l'occasion de soutenir déjà, dans un travail antérieur, à savoir que les conséquences de l'incendie des livres dont on a tant parlé ont été singulièrement exagérées? Tout d'abord il paraît bien difficile d'admettre que dans un pays où les lettrés se laissaient enterrer vifs plutôt que de renier le culte des monuments écrits, les édits impériaux aient pu atteindre tous les livres jusqu'au fond de leurs cachettes, dans toutes les provinces d'un vaste empire; mais lorsqu'on voit un livre aussi renommé que le Li-sao universellement tenu pour authentique après la tourmente, et cela sans qu'il soit même besoin d'expliquer, en Chine, comment il a été sauvé, on reconnaît que les Chinois des premiers siècles après l'incendie n'ont pas considéré non plus les effets de ce désastre comme aussi absolus qu'on l'a dit en Europe. On en conclut que bon nombre d'autres ouvrages antérieurs aux Tsin ont pu et dû se sauver également sans bruit, soit en entier, soit par fragments refondus dans des publications postérieures, et l'on y trouve un puissant encouragement à fouiller dans les arcanes de cette immense littérature chinoise, dont les sinologues eux-mêmes sont peut-être loin de soupçonner encore tous les trésors.

Marquis d'Hervey-Saint-Denys,

Président de la Société d'Ethnographie.

LI-SAO

I.

Ti-kao-yang est mon ancêtre [1];
Mon noble père s'appelait Pe-yong;
Le *Che-ti* étant précisément au premier des angles,
Au temps appelé *Keng-yin*, je descendis (en ce monde) [2].

II.

Mon père, prenant en considération l'instant de ma naissance,
Dès le principe, me donna un beau nom;
Il m'appela *Tching-tse* (rectitude parfaite),
Et me donnant aussi un surnom, il m'appela *Ling-kiun* (juste par excellence) [3].

III.

Au suprême degré j'avais donc en moi cette perfection (innée).

1 *Ti* est le nom générique de tous les empereurs; *Kao-yang* est un titre honorifique de *Tchouen-hio* qui, selon la chronologie chinoise, vivait 2,400 ans avant l'ère chrétienne.

2. Les Chinois comptent les siècles par cycles de soixante années, dont chacune est représentée par un caractère particulier. Un certain nombre de ces mêmes caractères sert également à compter les mois de l'année et les jours du mois, et l'astrologie tire ses conjectures des diverses combinaisons qui en résultent. Kiu-youen était né au temps appelé uniformément *Keng-yin*, c'est-à-dire où il y avait concordance parfaite entre les noms de l'année, du mois et du jour, et qui était tenu pour un excellent présage. — Le *Che-ti* est le nom d'une étoile qui se trouve près de la constellation de la grande ourse. Au premier mois du trimestre du printemps (le premier mois de l'année chinoise), cette étoile est visible exactement à l'angle du nord-est, que les astronomes chinois appellent le premier de leurs angles astronomiques.

Cette locution figurée précise, en style poétique, le moment où Kiu-youen est né sous d'aussi heureux auspices.

3. Si j'ai traduit entre parenthèses les deux expressions *Tching-tse* et *Ling-kun*, c'est seulement pour donner une idée de leur signification approximative, car leur véritable signification se rapportant aux concordances astronomiques dont il vient d'être parlé est à peu près impossible à rendre

Je l'augmentai encore en cultivant mes dispositions naturelles.
Je cueillis la plante *li* des rivières et l'herbe *tchi* des vallées profondes;
Je nouai aussi le *lan* de l'automne pour m'en faire une ceinture [1].

IV.

Actif comme le torrent qui semble courir incessamment vers un but sans jamais l'atteindre,
J'ai toujours craint que les années ne me fissent défaut.
Le matin je cueillais le *mou-lan* de la montagne *Pi*;
Le soir je recueillais le *sou-mou* des îlots.

V.

Les jours et les mois ne durent pas longtemps;
Les printemps et les automnes se succèdent tour à tour.
Je considère la chute des feuilles, des arbres et des plantes,
Et je redoute aussi qu'une belle personne n'arrive peu à peu à son déclin [2].

VI.

(Comment) ne pas profiter de l'âge de la force pour sortir d'un mauvais terrain?
Pourquoi ne pas changer immédiatement de règle de conduite,

1. Les anciens Chinois avaient coutume de porter des parfums dans leur ceinture. Le *li* des rivières et le *tchi* des vallées sont, ainsi que le *lan* qui fleurit à l'automne, des plantes aromatiques de bonne odeur. Dans le langage figuré du Li-sao, ces plantes sont le symbole de toutes les vertus, comme les herbes de mauvaise odeur servent à symboliser tous les vices. C'est une allusion d'autant plus essentielle à ne pas perdre de vue, en lisant le Li-sao, que le poëte chinois en fait un usage presque continuel.

2. C'est le roi de Tsou que le poëte désigne par cette expression *une belle personne*

Monter sur un bon cheval [1] qui vous emporte à toute vitesse,

Et venir sur ma route, qui est le chemin des anciens rois?

VII.

(Si) les trois princes de l'antiquité atteignirent la perfection par excellence,

C'est que tous les parfums furent avec eux.

Ils réunirent le poivrier (du pays) de *Chen* à l'arbre *kiun* et au cannellier.

Comment se seraient-ils contentés de recueillir seulement le *hoei* et le *tchi* [2]!

VIII.

(D'où vinrent) l'éclat et la grandeur de Yao et de Chun ?

De ce que, suivant la voie (de la vertu), ils trouvèrent le (bon) chemin.

Pourquoi la robe sans ceinture de Kie et de Cheou?

Parce qu'engagés dans la mauvaise route, leurs pas n'étaient pas assurés [3].

IX.

En contemplant la joie inconsidérée de ces (vulgaires) compagnons,

Qui s'avancent dans un sentier étroit et obscur sur une pente dangereuse,

Est-ce donc pour ma propre personne que je redoute des malheurs?

Ce que je crains, c'est la destruction du char qui porte les mérites du prince.

X.

Comme je courais avec empressement, tantôt précédant le (char) et tantôt marchant derrière lui,

Cherchant à faire suivre la route que les anciens rois ont tracée,

Le prince [1] ne comprenait pas mon sentiment intérieur,

Et, au contraire, prêtant l'oreille aux calomniateurs, il suffoquait de colère.

XI.

Je savais bien que la grande sincérité entraîne la disgrâce;

Je m'abstenais (de parler), et pourtant je ne pouvais me contenir.

Du doigt j'indiquais les neuf ciels, j'en appelais à leur justice,

(En témoignage) de ce que la divine ordonnatrice était l'unique objet de mon souci [2].

XI *bis*.

Un soir, à l'heure des derniers rayons du soleil, je crus être arrivé en temps opportun;

Elle vint sur la route, mais elle prit ensuite un autre chemin [3].

XII

Elle m'avait d'abord engagé sa parole;

Plus tard, elle en eut du regret, se retira et changea d'idée.

Pour moi, ce ne fut pas cet abandon qui me remplit de tristesse;

Ce qui causa ma grande douleur, ce fut de voir que la divine ordonnatrice changeait ainsi de sentiment.

XIII.

De *lan* j'avais planté neuf grandes mesures de terre;

1. Monter sur un bon cheval signifie, au figuré, prendre une bonne résolution.

2. Les différentes éditions du Li-sao offrent des variantes relativement aux noms des plantes énumérées, mais c'est un détail sans intérêt puisqu'il ne change rien à ce qui a été dit plus haut (note 4). Le poivrier de *Chen*, le cannellier, le *hoei* et le *tchi* sont autant de plantes odoriférantes.

3. Les empereurs Yao et Chun sont connus. Kié, c'est Kié-kouei; Cheou c'est Cheou-sin, les derniers empereurs des dynasties *Hia* et *Chang*, tous deux célèbres par leur tyrannie et leurs cruautés. L'expression *robe sans ceinture* présente un double sens. Celui qui s'engage dans un mauvais chemin, disent les commentateurs chinois, défait sa ceinture afin de relever sa robe et de marcher plus à son aise; d'un autre côté, défaire sa ceinture, c'est agir d'une manière désordonnée, contraire aux rites et à la bienséance.

1. Le texte porte ici un caractère qui est le nom d'une plante odoriférante. Les commentaires préviennent que c'est une des innombrables expressions figurées qui servent à désigner le prince.

2. *Divine ordonnatrice* est encore un terme pour désigner le roi. Il n'est pas du reste sans analogie avec l'expression européenne *Sa Majesté*.

3. Le poëte fait allusion à l'accord qui avait d'abord existé entre le roi et lui, alors que le roi l'avait pris pour ministre. Ensuite le roi lui retira sa confiance et le congédia. L'heure du coucher du soleil était le moment où les anciens avaient coutume d'échanger les promesses de mariage.

Cette strophe irrégulière, de deux vers, est considérée comme apocryphe par plusieurs commentateurs; elle ne se trouve même pas dans toutes les éditions du Li-sao.

De *hoey* j'avais ensemencé aussi cent arpents.

J'avais couvert encore les fossés et les lisières de mes champs de *lieou-i* et de *kie-tche*,

Entremêlant de même le *tou-heng* avec le *tchi* dont le parfum se répand au loin [1].

XIV.

J'espérais que toutes ces plantations deviendraient hautes et épaisses;

J'espérais les récolter, quand le temps en serait venu.

Si (je les vois aujourd'hui) fanées et détruites, est-ce là ce qui me donne de la tristesse?

(Non) ce qui cause ma douleur, c'est (de voir) l'abandon dans lequel gisent tous les parfums.

XV.

Les nombreux (courtisans du prince) n'ont d'ambition que pour satisfaire leur avarice et leur gloutonnerie.

Repus, ils ne se lassent ni de poursuivre ni de solliciter:

Jugeant intérieurement de chacun par eux-mêmes, pesant les autres hommes à leur propre poids,

Tous ont le cœur gonflé d'envie et de concupiscence.

XVI.

Ils se sont réunis tout à coup pour me chasser et me poursuivre comme une bête sauvage;

Ce n'est pas ce dont mon cœur est attristé:

Mais la vieillesse peu à peu menace de m'atteindre,

Et je crains de ne pouvoir illustrer mon nom pour la postérité.

XVII.

Le matin je bois la rosée suspendue aux feuilles de l'arbre *lan*;

Le soir je me nourris des feuilles tombées de la chrysanthème d'automne.

Quand j'ai le sentiment d'être pur et sincère, de savoir choisir (le bien) et gouverner (mon cœur),

M'affligerais-je parce que la pâleur de la faim s'étend sur mon visage amaigri?

XVIII.

Je prends des racines d'arbre pour nouer le *tchi*;

Je fais des guirlandes avec les fleurs tombées du *pi-li*:

Je mêle le *kun* et le *koueï*; j'y joins le *hoeï* et je les tords ensemble:

Je fais aussi avec le *hou-ching* de belles cordes d'une grande longueur [1].

XIX.

Hélas! moi qui m'efforce de pratiquer la doctrine des anciens sages,

Je ne saurais me conformer aux coutumes de ce siècle!

Mais si je ne puis marcher d'accord avec les hommes de mon temps,

Je suivrai du moins l'exemple que nous a laissé Poung-hien [2].

XX.

Je n'ai cessé de soupirer et de laisser couler mes larmes,

Gémissant sur tous ceux qui sont nés (mes contemporains) et qui sont destinés à souffrir tant de misères.

En vain je me suis perfectionné, (en vain) j'ai su me dompter et me conduire;

Le matin je disais des paroles sincères, et le soir j'étais un banni.

XXI.

Je fus congédié avec une ceinture de *hoeï*,

A laquelle on avait ajouté du *tchi* [3];

1. L'auteur continue de nommer des plantes aromatiques qu'il s'appropriait et qui, par une sorte de langage des fleurs, représentaient sans doute tous les mérites et toutes les vertus.

1. Cette strophe est une des plus obscures parce qu'elle est évidemment remplie d'allusions, et peut-être de jeux de mots renfermés dans les noms de ces plantes à l'époque où fut écrit le Li-sao. Les commentateurs chinois ne dissimulent point leur embarras, tout en s'accordant pour dire qu'il s'agit toujours de plantes odoriférantes, ce qui montre que c'est toujours le développement des comparaisons entre les parfums et les qualités morales.

2. Poung-hien fut un sage et fidèle ministre de l'antiquité. Il faisait des représentations à son prince qui ne l'écoutait pas. De chagrin il se précipita dans un torrent et s'y noya. Ce vers mérite d'être remarqué puisque Kiu-yonen y annonce déjà son dessein d'agir de même, dessein qu'il ne manqua pas d'exécuter.

3. Il est fait allusion ici à une ancienne coutume d'après laquelle le prince envoyait un anneau brisé en

Mais ce que mon cœur estime bon,

Dussé-je subir neuf fois la mort, je ne regretterais jamais (de l'avoir reçu).

XXII.

Je gémis de ce que la divine ordonnatrice est comme une eau troublée par la violence du vent,

A ce point qu'elle ne connaît plus le cœur de son peuple.

Des hommes sans valeur se sont montrés envieux de mon mérite [1]:

De vulgaires chansons et de méchants propos m'ont représenté comme un débauché.

XXIII.

Quel est le comble de l'art et du talent dans le siècle où nous sommes?

Tourner le dos au compas et à l'équerre, et ne rien faire de régulier;

Ne pas regarder le tracé en ligne droite, afin de suivre librement la ligne courbe [2];

Se concerter pour employer des moyens ineptes et pour les faire adopter comme une loi.

XXIV.

Dévoré de chagrin, en proie aux plus cruelles inquiétudes, j'erre sans but et sans repos.

En ce temps qui est pour moi celui de la solitude et de l'abandon ma lassitude est extrême.

Mieux vaut chercher la mort et l'oubli de mes chagrins dans un torrent qui m'emporte;

Il est au-dessus de mes forces d'endurer plus longtemps une telle situation.

XXV.

Les oiseaux fiers et courageux ne se réunissent pas en troupe;

Depuis les siècles les plus reculés il en a toujours été ainsi.

Le rond et l'anguleux peuvent-ils s'adapter l'un à l'autre?

Ceux qui suivent des voies différentes sauraient-ils vivre en bon accord?

XXVI.

Mon cœur se soumet, ma volonté s'incline;

J'endure patiemment les reproches, mais je repousse l'injure.

Je garde ma pureté pour mourir dans la droiture.

Assurément, c'est ce que les anciens sages eussent estimé.

XXVII.

J'ai songé avec chagrin que peut-être je n'avais pas bien examiné la route parcourue;

J'ai levé la tête, je me suis tenu (un moment) immobile, j'ai pensé qu'il fallait revenir sur mes pas,

Retourner mon char, le ramener dans l'ancienne voie,

Et cesser de marcher en aveugle comme je l'avais fait trop longtemps.

XXVIII.

Pas à pas, je laissai suivre à mes chevaux les bords sinueux du lac, sur un terrain planté de *lan*;

J'arrivai sur des monticules couverts de poivriers, et je m'y arrêtai.

J'avais fait d'inutiles efforts pour détourner (le roi) de ses fautes:

Je rentrais dans la retraite, et j'allais reprendre mes premiers habits.

XXIX.

J'ai séché les feuilles de la châtaigne d'eau et du nénuphar pour orner mes vêtements supérieurs;

J'ai amassé des fleurs d'althœa pour orner mes vêtements inférieurs.

Je n'ai pas jugé que cela fût suffisant encore,

Et j'ai sondé mes sentiments intérieurs, pour m'assurer qu'ils n'étaient ni moins purs ni de moins bonne odeur.

deux, ou bien un demi-anneau, à son ministre, quand il avait résolu de le congédier. Au lieu d'un anneau, c'est une ceinture que Kiu-youen est censé avoir reçue, et cette ceinture est formée de *hoey* et de *tchi*, c'est-à-dire: de ces plantes odoriférantes symboles des qualités morales. Ceci est une manière de répéter que ses propres mérites sont l'unique cause de sa disgrâce.

1. Littéralement: *La multitude des femmes envie mes sourcils de papillons de vers à soie*, c'est-à-dire: les débauchés sont envieux de ma beauté (morale). Ici, comme dans quelques autres passages, j'ai cru pouvoir m'écarter du sens littéral quand j'ai rencontré le double écueil d'une grande bizarrerie et d'une extrême obscurité.

2. Littéralement: *tourner le dos au noir de la corde.* Il s'agit de la ligne droite imprimée sur une surface unie, au moyen d'une corde noircie et tendue que l'on a tirée à soi et laissé revenir ensuite sur elle-même.

XXX.

J'ai porté très-haut ma coiffure,

J'ai vu ma ceinture chargée des plus précieux ornements [1].

Les parfums (les vertus) et les honneurs ont été réunis sur ma personne :

L'éclat de mon brillant mérite, voilà du moins ce qu'on ne pouvait amoindrir.

XXXI.

(Comme j'agitais ces pensées) je promenai tout à coup mes regards autour de l'horizon.

Pourquoi n'irais-je pas visiter les quatre parties de l'univers inculte ?

(Peut-être) ma ceinture serait-elle de nouveau magnifiquement ornée;

(Peut-être) mes parfums seraient-ils enfin mieux appréciés.

XXXII.

Chaque homme a dans la vie une chose qui le réjouit plus que toute autre;

Moi seul je me délecte à cultiver constamment la vertu.

On couperait tous mes membres sans me faire changer de sentiment;

N'est-ce point là un témoignage qui fait bien connaître mon cœur?

XXXIII.

Niu-su [2], qui m'aime d'une affection tendre,

Souvent me réprimandait avec douceur en me disant :

Kouen (aussi) fut opiniâtre, et ce fut précisément ce qui le perdit;

Il périt à la fin d'une mort prématurée dans les solitudes de *Yu* [3].

XXXIV.

Pourquoi cette droiture excessive, pourquoi ce culte exagéré de toi-même?

Pourquoi, seul entre tous, pratiquerais-tu la modération parfaite?

Les (mauvaises) herbes *tse*, *lou* et *che* remplissent le palais;

Convient-il que tu te sépares de tout le monde et que tu sois le seul à les rejeter?

XXXV.

De semblables propos ne devraient pas être répétés de porte en porte,

Alors que personne ne sait pénétrer mes sentiments intérieurs;

Mais nous sommes dans un siècle où l'on aime avant tout à se faire des amis, en se montrant de l'avis de tout le monde.

Pour moi qui vis solitaire et délaissé, qui voudrait seulement m'écouter!

XXXVI.

J'ai voulu me confier à un saint de l'antiquité pour lui soumettre ma ligne de conduite,

Lui ouvrir mon cœur affligé et chercher près de lui la vérité.

J'ai navigué sur le *Youen* et le *Siang*, j'ai gagné les régions méridionales;

Je me suis approché de Tchoung-hoa, et voici ce que je lui ai dit [1] :

XXXVII.

A Ki (appartinrent) les neuf régions et les neuf chants.

Hia-kang, ne songeant qu'à ses plaisirs, s'y abandonna sans réserve ;

Ne regardant pas devant lui, il ne prévit pas le danger;

Les cinq fils qui suivaient son exemple perdirent, avec lui, le chemin de leur palais [2].

1. Une coiffure de forme très-élevée était une marque de la plus haute dignité, et divers ornements d'or, de jade et de pierres précieuses ornaient la ceinture des grands officiers du royaume.

2. Niu-su était la sœur de Kiu-youen.

3. Kouen fut un ministre de l'empereur Yao, qui l'aida dans ses travaux pour l'écoulement des eaux, et qui, s'étant refusé à exécuter un ordre de son maître, fut abandonné par lui sur une montagne déserte appelée *Yu*, où il périt misérablement.

1. Le *Youen* et le *Siang* sont deux fleuves qui parcourent les provinces méridionales de la Chine. Le *Youen* prend sa source au mont *Kieou-ni* où se trouve le tombeau du vieil empereur Chun, honoré sous le nom posthume de *Tchoung-hoa*. Le poëte va s'adresser aux mânes de cet empereur vénéré.

2. Ki fut fils et le successeur de Yu, le fondateur de la dynastie des Hia. Il avait assisté son père dans les grands travaux de desséchement qui rendirent le nom de Yu légendaire, et contribué à la division du royaume en neuf provinces, d'après le cours des fleuves et des canaux. Par là, il s'était acquis en quelque sorte neuf mérites, célébrés dans les neuf chants ou musique de Yu.

Hia-kang, c'est Kang de la dynastie des Hia; son histoire et celle de ses cinq frères sont rapportées dans le Chou-king.

XXXVIII.

Y, passionné pour les courses lointaines, passait avec délices tout son temps à chasser.

Il aimait à percer les grands renards de ses flèches;

Mais celui qui s'est emparé du royaume par un crime fait rarement une bonne fin.

Tcho, lui aussi, portait envie à la maison de son roi [1].

XXXIX.

Yao possédait un corps robuste;

Mais il avait des désirs effrénés qu'il ne cherchait pas à contenir.

Laissant couler ses jours dans la débauche et dans l'oisiveté, il s'oubliait lui-même;

Sa tête, enfin, paya cet oubli par une lourde chute [2].

XL.

Kié, des Hia, refusait constamment de rendre la justice;

Aussi s'attira-t-il de grands malheurs.

Cheou employa le sel et la saumure;

Aussi sa race ne dura-t-elle pas longtemps [3].

XLI.

Tang et Yu craignaient (le ciel) et honoraient (les sages).

Wen-wang, pratiquait la vertu et ne commettait aucune faute.

(Ces grands princes) distinguaient les hommes sages et capables, et leur confiaient le pouvoir;

Ils suivirent la ligne droite et ne s'en écartèrent jamais.

1. Y avait été le premier ministre de Siang, cinquième souverain de la dynastie des Hia. Il renversa et tua son maître; mais il fut lui-même assassiné par un de ses officiers appelé Han-tcho, qui convoitait à la fois son trône et sa femme.

2. Ce Yao était un fils que Han-tcho, mentionné dans la note précédente, avait eu de la femme de Y dont il avait fait la sienne. Il périt avec son père, l'an 2079 avant Jésus-Christ, mis à mort par l'héritier légitime des Hia, Chao-kang, qui avait ressaisi le pouvoir.

3. Kié est le dernier des Hia, et Chéou-(sin) le dernier des Chang dont il a été parlé à la note 3, p. 412, col. 1. « Employer le sel et la saumure » rappelle un trait de férocité de Chéousin, qui avait fait mettre dans la saumure le corps mutilé de l'une de ses victimes.

XLII.

Le ciel empereur n'a ni partialité ni préférence;

Il juge les mérites des peuples, et choisit les délégués de sa toute-puissance;

C'est donc uniquement par l'active vertu d'une sainte sagesse,

Que l'on obtient (de lui) d'avoir la terre à gouverner.

XLIII.

Qu'on jette ses regards en avant ou qu'on les reporte en arrière,

On voit et l'on verra toujours les peuples prendre de la nécessité les mêmes conseils.

Que faut-il donc rechercher, si ce n'est la justice?

Que faut-il pratiquer, si ce n'est l'humanité?

XLIV.

Plusieurs fois j'ai bravé la mort en côtoyant des précipices,

Et jamais il ne m'est arrivé d'en avoir du regret.

Je me suis montré à contre-temps un sujet loyal et sincère,

Le même zèle valut jadis un supplice cruel à des sages qui nous ont précédé [1].

XLV.

Enchaîné dans le mal, je fais entendre ma voix désolée;

Déplorant d'être né dans un siècle aussi malheureux.

Le doux *hoey* me sert à essuyer mes larmes,

Dont l'abondance a mouillé jusqu'à la frange de mes vêtements.

XLVI.

J'étais à genoux, et j'avais étendu le devant de ma robe en prononçant ces paroles [2];

1. Encore un distique dont la traduction littérale serait peu intelligible. Le texte porte :

Non metiendo foramen, intromisi fibulam.

Equidem antiqui cultores (sapientiæ) propterea (conditi sunt) in muriâ et salsugine.

J'ai suivi l'interprétation d'une glose chinoise, pour fournir l'équivalence de la locution proverbiale contenue dans le premier vers. L'allusion que renferme le second est expliquée par une note ci-dessus.

2. C'était un antique usage d'étendre, en parlant, le

Je me sentis illuminé ; je connus que je possédais en moi la vraie doctrine.

Dès lors, je pouvais atteler les dragons blancs; dès lors je pouvais monter sur l'oiseau céleste.

Tout à coup, poussière et tempête, je fus emporté vers le ciel [1].

XLVII.

Le matin, je me mettais en route, en partant du lieu appelé *Tsang-ou*.

Le soir j'arrivais aux jardins suspendus de *Huen-pou*.

J'aurais voulu m'arrêter un instant aux portes sculptées de cette demeure des immortels;

Mais déjà le soleil qui s'abaissait rapidement était sur le point de se coucher.

XLVIII.

Je demandais à Hi et à Ho [2] d'arrêter la marche du temps ;

Les yeux fixés sur le (mont) *Yen-tse*, (je souhaitais que le soleil) ne se pressât pas (de l'atteindre) [3].

Que d'énormes distances à franchir, que de longues routes à parcourir!

Combien de fois je devais monter et descendre à la recherche d'un prince vertueux!

XLIX.

Mes coursiers se sont abreuvés aux eaux du lac *Hien*;

Les guides (de mon attelage) ont été attachées aux branches du *Fou-sang;*

J'ai pris un rameau de l'arbre *Jo* pour l'opposer au soleil.

Ainsi j'errais délicieusement, exécutant un magnifique voyage [4].

devant de sa robe, comme marque de profond respect. Kiu-youen avait observé ce cérémonial pour adresser aux mânes de l'empereur Chun les paroles qui forment le texte du poëme, depuis la strophe XXXVI jusqu'à la strophe XLV inclusivement.

1. Le sage qui est parvenu à posséder la vraie doctrine est en communication directe avec le Ciel. Il peut dès lors s'y transporter.

2. Deux astronomes de l'antiquité, mis au rang des demi-dieux.

3. Le mont *Yen-tse* était une haute montagne, derrière laquelle le soleil allait se coucher.

4. Le lac *Hien*, le *Fou-sang*, l'arbre *Jo*, et beaucoup d'autres fictions énumérées plus loin, sont autant de traditions mythologiques des anciens Chinois, sous lesquelles d'importantes notions historiques et géographiques sont sans doute cachées. Le cadre de cet ouvrage ne permettant pas d'insérer des notes d'un développement suffisant pour aborder ici ces questions d'une manière utile, je dois renvoyer le lecteur qu'elles intéresseraient à l'édition à part du LI-SAO spécialement destinée aux érudits et aux orientalistes, qui paraît en même temps que celle-ci.

L.

Au loin, comme un précurseur, courait devant moi le conducteur de la lune ;

Le génie des vents me suivait, en précipitant son vol ;

Pour moniteurs de mon passage, j'avais la compagne du *Fong-hoang* et l'escorte des oiseaux célestes.

Le maître du tonnerre me recommandait d'être circonspect.

LI.

J'ordonnai à l'oiseau *Fong* [1] de se diriger vers les régions supérieures,

Et cela, d'un vol continu, sans s'arrêter ni jour ni nuit.

Je vis s'élever comme un tourbillon; les esprits (qui m'escortaient) se dispersèrent,

Puis revinrent, amenant au-devant de moi les nuages et les nuées de toutes couleurs.

LII.

Instabilité, confusion, inconstance! tantôt ils s'éloignent et tantôt ils se rapprochent ;

Bientôt ils se séparent et disparaissent, les uns dans les régions supérieures, les autres dans les régions inférieures.

Pour moi, je demandai au portier du maître des cieux de m'ouvrir la demeure céleste;

Il se tenait appuyé contre la porte (du ciel), et il me considérait (sans m'écouter) [2].

LIII.

Le temps favorable s'épuisait; il tirait à sa fin.

Je renfermai mes parfums méconnus et je restai debout, immobile.

Le monde est à la fois turbulent et troublé; il ne discerne pas le (juste de l'injuste);

1. L'oiseau *Fong* est l'oiseau céleste dont il a été question déjà.

2. Les gloses chinoises font remarquer, que le poëte n'a pas trouvé les cieux mieux gouvernés que la terre.

Il se plaît à laisser le mérite dans l'ombre, et à faire triompher les envieux.

LIV.

Le lendemain matin, je traversais le fleuve des *eaux blanches* [1],

J'arrivais au sommet de *Lang-foung* et là, j'arrêtais mon cheval.

Alors je jetai un coup d'œil en arrière, et je laissai couler mes larmes,

Déplorant que sur la haute montagne on ne trouve même pas une fille à marier [2].

LV.

Bientôt après, je visitais le fameux palais du printemps [3],

Je cueillais une branche de l'arbre *kiong* pour enrichir ma ceinture [4].

Je désirais ardemment, tandis que mon âge et mes talents sont encore en fleur,

Rencontrer la confidente de quelque déesse, et lui faire accepter un gage d'amitié [5].

LVI.

Je priai le dieu du tonnerre de monter sur ses nuées,

Et de chercher l'endroit où résidait Fo-feï [6].

Je priai Kien-sieou [7] de préparer sa ceinture de cérémonie,

D'être le médiateur selon les rites et d'engager les paroles.

LVII.

Instabilité, confusion, inconstance! tantôt il s'éloigne et tantôt il se rapproche;

Tout à coup il montre des dispositions mauvaises, et dès lors, il devient difficile de le faire changer de sentiment.

Le soir, je me retirais sur la montagne *Kiong-che*;

Le (lendemain) matin, je lavais mes cheveux dans le fleuve *Oey-pan* [1].

LVIII.

Fo-feï, d'ailleurs, gardait pour elle seule sa beauté, par orgueil et par mépris des hommes.

Journellement elle errait insouciante et dissolue.

Sans doute elle avait de belles qualités, mais elle ne pratiquait pas les rites.

C'est pourquoi je me retirai, je m'éloignai, et je portai mes recherches d'un autre côté [2].

LIX.

J'ai vu, j'ai exploré les quatre extrémités du monde;

J'ai visité le ciel, et enfin je suis redescendu sur la terre;

Alors j'ai aperçu de loin la haute estrade ornée de pierres précieuses,

Et la belle fille du royaume de *Yeou-soung* qui s'y tenait assise [3].

LX.

J'appelai l'oiseau *Tchin* afin qu'il me servît de médiateur pour la demande en mariage;

L'oiseau *Tchin* me répondit que cette princesse était sans vertu.

1. Fleuve qui prend sa source dans le *Kouen-lun* entre le second et le troisième sommet. *Lang-foung* est le nom du second sommet.

2. C'est-à-dire un prince vertueux, avec lequel on puisse contracter une union parfaite.

3. Résidence du dieu qui préside au printemps.

4. L'arbre *kiong* était un arbre fabuleux, gigantesque, dont le fruit donnait l'immortalité. Quelques commentateurs disent que c'était un arbre de corail; le corail est le symbole de la beauté immuable.

5. C'est-à-dire : me faire bien venir du confident de quelque roi vertueux, qui me donnerait accès auprès de son maître.

6. Fo-feï était une fille de l'empereur Fou-hi, qui se noya dans le fleuve Lo et devint après sa mort la divinité des fleuves et des torrents.

7. Kien-sieou était un ministre de Fo-hi.

1. Le mont *Kiong-che* est situé dans l'ancien royaume de *Heou-hi*, aujourd'hui partie intégrante de la province de *Kan-sou*. — Le fleuve *Oey-pan* coule non loin de là. Le poëte a donc quitté l'Olympe chinois pour redescendre sur la terre. Le dernier vers fait allusion à un passage du Meng-tse, et indique un changement de résolution.

2. Ce dernier vers dont tous les caractères sont des verbes, à l'exception d'une particule, et qui présente cette série de mots *venire, abire, relinquere et mutare, quœrere*, est interprété très-différemment par les commentateurs du Li-sao. Les uns en rapportent le sens à Kiu-youen, c'est la version que j'ai adoptée; les autres pensent que l'allusion se poursuit entre le caractère de Fo-feï et celui du prince qui a disgracié le poëte, en traduisant ainsi: elle allait au devant (des sages), mais elle les abandonnait aussitôt, pour le plaisir de changer (de ministres) et d'en chercher d'autres.

3. Princesse des premiers siècles de l'histoire de la Chine, célèbre par sa beauté. Son père, le roi de *Yeou-soung*, lui avait fait construire une estrade ornée de pierres précieuses, où elle prenait ses repas.

En ce moment, l'oiseau *Hioung-hieou* traversa l'air en chantant ;

Je détestai également leur légèreté et leur perfidie [1].

LXI.

Incertain comme le chien, méfiant comme le renard,

J'aurais voulu porter ce message moi-même, mais cela ne se pouvait pas.

Pendant ce temps, le *Foung-hoang* avait reçu déjà un mandat auguste ;

Je compris, dès lors, avec douleur que je serais prévenu par Kao-sin [2].

LXII.

Je voulus m'en aller bien loin, sans savoir où je m'arrêterais ;

J'errai çà et là pour adoucir mon chagrin.

Ah! si j'avais pu arriver avant le mariage de Chao-kang,

Il me serait resté du moins les deux jeunes filles de Yeou-yu [3]!

LXIII.

La raison manque de force si son interprète manque d'éloquence ;

Alors, il est à craindre que les paroles demeurent inefficaces.

A la fois turbulent et troublé, le monde est envieux de tous les sages ;

Il aime à étouffer le mérite autant qu'à répandre de méchants bruits.

LXIV.

Le gynécée qui renferme les belles filles étant d'un si difficile accès,

1. Ces oiseaux représentent allégoriquement les calomniateurs et les détracteurs.

2. La fantaisie atteint, ici et dans les strophes qui suivent, les limites les plus désordonnées. Ce n'est plus seulement dans le ciel que Kiu-youen invoque les ombres de l'antiquité. Redescendu sur la terre, il croit apercevoir une princesse légendaire des premiers temps de l'histoire chinoise et il songe aussitôt à l'épouser, bien qu'elle ait cessé de vivre depuis plus de 2000 années, et bien qu'elle soit précisément devenue de son vivant la bru de cet empereur Ti-kao-yang qu'il a la prétention de compter parmi ses ancêtres. Et tout cela pour dire allégoriquement qu'il voudrait rencontrer un roi vertueux, dont il devînt le ministre.

3. Il s'agit des deux filles d'un gouverneur de province demeuré fidèle au fils de son souverain légitime. Leur père les donna en mariage à ce prince appelé Chao-kang, lequel parvint, dans la suite, à reconquérir son trône.

Et (d'autre part) le roi éclairé dédaignant d'exercer sa vigilance,

Je dois refouler les sentiments qui m'oppressent, je dois nourrir un stérile dévouement.

Comment pourrais-je supporter cela jusqu'à la fin des siècles [1]?

LXV.

J'ai cueilli l'herbe magique pour faire un sortilége avec les tiges de la plante *yaï* ;

J'ai évoqué l'esprit de Ling-fen [2], afin que ce fût lui-même qui parlât.

L'oracle a répondu : l'union de deux époux vertueux est assurément décrétée ;

Mais, ici, qui aura foi dans tes mérites, et qui se tournera vers toi ?

LXVI.

Considère la vaste étendue des neuf régions ;

Celle-ci serait-elle la seule où pût se rencontrer une épouse accomplie ?

Voyage au loin, sans être méfiant comme le renard.

Quelle est la belle fille cherchant une union assortie qui te refuserait pour époux ?

LXVII.

En quel lieu les plantes aromatiques seraient-elles introuvables ?

Pourquoi ton cœur resterait-il attaché à ton ancienne patrie ?

Le monde est plongé dans les ténèbres ; ses yeux aveuglés ne discernent rien.

Qui m'assurera qu'il saurait reconnaître si je suis bon ou mauvais [3] ?

1. C'est-à-dire : indéfiniment.

Encore une strophe dont la traduction littérale offrirait un sens vraiment inintelligible. Le premier vers dit : « l'appartement où l'on entre par la porte *koui* (petite porte de l'appartement réservé dans un palais aux jeunes filles non mariées) étant profond et retiré ; » allusion aux obstacles insurmontables qui ont empêché le poëte d'arriver jusqu'à Fo-feï. Le second vers dit : « Le roi éclairé (par excellence) ne veillant pas (à ce qui se passe aux portes même de son palais) ; » allusion à ce que Kiu-youen n'a pas même pu se faire écouter par le gardien des portes du Ciel. — Cette dernière allusion n'est pas, comme on le voit, exempte de flatterie, puisque le roi de Tsou ne saurait se plaindre d'être comparé au maître du Ciel.

2. Célèbre devin de l'antiquité.

3. Les deux premiers vers complètent la réponse de l'oracle. Les deux derniers sont le commencement de la réponse du poëte.

LXVIII.

Les préférences et les aversions des hommes sont loin d'être toujours les mêmes;

Mais celles des gens de ce siècle sont particulièrement extraordinaires.

Ils portent à l'envi des sachets remplis d'armoise fétide,

Et disent qu'on ne doit pas mettre dans sa ceinture le *lan* des vallons retirés.

LXIX.

Ils ne sont pas capables seulement de distinguer les plantes et les arbres,

Comment pourraient-ils apprécier la beauté d'une pierre précieuse à sa juste valeur?

Ils ramassent de la boue et du fumier pour en remplir les sachets qui devraient parfumer leur ceinture;

Et disent que le poivrier du pays de *Chen* ne répand pas une bonne odeur.

LXX.

Je voulus tout d'abord suivre le conseil bienveillant de Ling-fen;

Mais, incertain comme le chien, méfiant comme le renard,

Je me dis : ce soir même, Vou-hien descendra (sur la terre) [1] ;

Je lui offrirai le poivre odorant et le riz purifié des sacrifices ; (de cette façon) je l'évoquerai.

LXXI.

Cent esprits descendirent (du ciel), accompagnant (Vou-hien) et éclipsant le soleil [2] ;

Les esprits de la montagne des *neuf doutes* vinrent en foule au-devant d'eux [3].

L'auguste et glorieux cortége rayonnait d'un éclat divin ;

L'oracle que j'allais entendre devait être favorable à mes vœux.

1. Très-célèbre magicien placé au rang des demi-dieux.

2. On représente toujours en Chine les esprits voyageant sur des nuages. Ce sont ces nuages qui éclipsent le soleil.

3. Il a été parlé déjà de cette montagne qui renferme le tombeau du vieil empereur Chun.

LXXII.

(Vou-hien) dit : « Efforce-toi de t'élever et de t'abaisser, monte et descends (avec persévérance);

Cherche avec soin le parfait accord de la règle et du compas.

Tang et Yu mirent leur gloire à chercher l'union (du prince et de ses ministres) ;

(Ils trouvèrent Tche et Kieou-yeou), et le parfait accord fut établi [1].

LXXIII.

S'il est un sage dont le cœur soit rempli de l'amour de la justice,

Qu'a-t-il besoin de médiateur pour négocier son mariage (avec le prince)?

Yue travaillait à la terre parmi les condamnés de *Fou-ngai.*

Wou-ting lui donna sa confiance et ne douta jamais (de lui).

LXXIV.

Lu-ouang avait brisé son sabre avec colère;

Il fut rencontré par Wen-wâng, des Tchéou, et obtint une charge élevée.

Ning-tsi récitait en chantant des vers ;

Houan, (roi) de Tsi, l'entendit, et jugea qu'il devait en faire son ministre.

LXXV.

Saisis donc la fleur de tes ans qui n'est pas encore passée;

Profite de ce que le temps est opportun ;

N'attends pas que le chant du *ti-koueï* se fasse entendre,

Donnant pour toutes les plantes le signal de la perte de leurs parfums [2].

LXXVI.

Ces richesses accumulées dans ma précieuse ceinture,

Dois-je souffrir (en effet) qu'on les tienne dans l'ombre indéfiniment?

1. Tang, c'est Tching-tang, le fondateur de la dynastie des Chang. L'empereur Yu est connu. Tche et Kieou-yeou furent leurs fidèles ministres.

2. Le *ti-koueï* est un oiseau mentionné dans le *Chi-king* dont le chant se fait entendre seulement deux fois par année : d'abord à l'approche du printemps, pour

Qui sait, d'ailleurs, si ces hommes pervers et sans croyances
Ne déchaîneraient pas leur envie contre elles et ne parviendraient pas à les anéantir?

LXXVII.

Si les temps sont changés, s'ils sont devenus des temps de trouble,
Quel (motif) pourrait encore me retenir?
Les plantes *lan* et *tche* sont changées aussi, elles ne sont plus odoriférantes.
Les herbes *tsiouen* et *houi* se sont transformées en herbes *mao* [1].

LXXVIII.

Pourquoi les herbes odoriférantes des anciens jours
Sont-elles devenues ces mauvaises herbes d'aujourd'hui?
N'en cherchez pas une autre cause
Que le tort qu'on se fait (aujourd'hui) en cultivant la vertu [2]?

LXXIX.

Je pensais que dans le *lan* on pouvait du moins mettre sa confiance;
Mais (maintenant) la réalité de ses vertus lui fait défaut, il n'en a plus que l'apparence.
Il a sacrifié son propre mérite afin de suivre le courant du siècle,
Et d'obtenir, à tout prix, qu'on le confonde avec les autres plantes en (faveur).

LXXX.

Le poivrier n'a plus d'éloquence que pour corrompre et pour amollir;
Il n'est point jusqu'à la plante *cha* qui ne veuille que le sachet (du roi) lui soit ouvert [3].
On songe uniquement à s'avancer et à parvenir.

annoncer le réveil de la nature, ensuite au septième mois, comme un signal de l'arrivée de l'automne et de la chute des feuilles.

1. C'est-à-dire : en mauvaises herbes.
2. Littéralement : Est-ce qu'il y a de cela une autre cause? L'interrogation équivaut ici à une affirmation.
3. L'éloquence d'un poivrier semble tout d'abord une expression bizarre; mais on n'oubliera pas que les noms d'arbres et de plantes ne sont employés ici qu'au figuré. L'herbe *cha* est une herbe dont le suc est âpre et de mauvaise odeur.

Qui donc pourrait encore conserver le culte des (vrais) parfums!

LXXXI.

Les mœurs d'aujourd'hui sont d'imiter le courant de l'eau, qui obéit toujours à l'impulsion venue des régions supérieures.
Qui pourrait désormais se défendre des transformations et des changements!
Quand on voit qu'il en est ainsi du *lan* et du poivrier,
A plus forte raison doit-on s'attendre à ce qu'il en soit de même du *kie-ku* et du *kiang-li* [1].

LXXXII.

Ma ceinture, à moi, est la seule qui mérite une haute estime;
Négligée jusqu'à présent malgré ses qualités précieuses,
Ses parfums, toujours exquis, n'ont rien perdu de leur force;
Son odeur inaltérable a conservé toute sa vertu.

LXXXIII.

Chantant, obéissant aux lois de l'harmonie, me distrayant ainsi de mon chagrin,
Je vais recommencer mes courses lointaines à la recherche d'une épouse [2].
Tandis que je jouis de la plénitude de mes mérites,
Je ne veux pas laisser un coin du monde sans y porter mes pas et mes regards.

LXXXIV.

Ling-fen, qui s'est montré favorable,
Choisit un jour heureux afin que je me mette en voyage;
Il brise une branche de *kiong* [3] pour faire un sacrifice;
Il en sème les précieux fragments qui remplacent le riz de l'offrande.

1. Le *kie-ku* et le *kiang-li* sont des aromates de médiocre qualité.
2. C'est-à-dire d'un roi vertueux qui me prenne pour ministre.
3. Voir pour l'arbre *kiong* la note 4, pag. 418, col. 1. *kiong* signifie, d'ailleurs, précieux.

LXXXV

Pour me servir d'attelage, il amène des dragons volants;

Pour embellir mon char, il prodigue le jade et l'ivoire.

Qui voudrait partager les sentiments d'un cœur éloigné [1] !

Comment hésiterais-je encore dans ma résolution de changer de patrie !

LXXXVI.

Je me dirige de nouveau vers les monts *Kouen-lun* [2].

La distance est grande, la route est longue à parcourir.

Des nuages de toutes couleurs flottent, au lieu d'étendards, au-dessus de ma tête [3];

Les clochettes de jade sonnent en faisant *tsieou tsieou*.

LXXXVII.

Le matin, je me mettais en route en partant du *bac céleste* [4];

Le soir, j'étais déjà sous le ciel d'Occident [5]

1. Sous-entendu *du roi*, c'est-à-dire : d'un homme qui a perdu la faveur du roi.

2. Précédemment *Kiu-youen* s'est rendu au mont *Kouen-lun* proprement dit; maintenant il se propose d'aller plus loin encore, de traverser les chaînes de montagnes auxquelles le mont *Kouen-lun* avait donné son nom, et de gagner les bords de *la mer occidentale*, région intéressante à déterminer. Cette question de l'itinéraire suivi en imagination par *Kiu-youen* est une de celles que je me suis réservé d'examiner avec quelque développement dans mon édition à part du Li-sao.

3. Les chars de guerre et de cérémonie des anciens Chinois portaient des drapeaux fixés à l'arrière. Les nuages tiennent lieu de drapeau au poëte dans son voyage fantastique.

4. Le *bac céleste* est une constellation située près de la *grande ourse*. L'astronomie chinoise lui a donné ce nom parce que le soleil et la lune sont censés y passer le *fleuve céleste* ou voie lactée. Kiu-youen n'entend pas dire qu'il se trouverait le matin *dans* la constellation du *bac céleste*. Il use seulement d'une forme de langage indiquant qu'il est parti du lieu situé au-dessous de ce groupes d'étoiles.

5. Le texte porte *si ki* que l'on serait d'abord tenté de traduire par « aux extrémités de l'Occident; » mais le commentaire explique que *si ki* est le nom d'une montagne « sous le ciel d'Occident, » expression que j'ai conservée, évitant ainsi l'abus des noms chinois.

Le *Foung-hoang* me servait à son tour de drapeau superbe,

Planant à des hauteurs sublimes en m'abritant de son vol majestueux.

LXXXVIII.

Bientôt j'eus traversé le désert de sable [1];

Je suivis les bords de l'*eau rouge* en me récréant [2];

Je fis signe au dragon *kiao* de me servir de pont pour passer le fleuve,

Et je priai l'empereur d'Occident de me protéger [3].

LXXXIX.

Le chemin était long, et rempli de difficultés.

J'ordonnai que tous mes chars qui montaient par un étroit sentier s'attendissent les uns les autres.

Gravissant moi-même à pied le mont *Pou-tcheou* je tournai vers la gauche,

Et j'indiquai le rivage de la mer occidentale pour être le point de ralliement [4].

XC.

Mes chars sont rassemblés au nombre de mille;

J'ai disposé dans un bel ordre ces magnifiques rangées de roues et de chevaux.

J'attelle mes huit dragons aux allures ondulantes,

Et je retrouve avec orgueil mes étendards de nuages flottants.

XCI.

Cependant je m'arrête et je me modère,

Tandis que mon esprit (que je ne puis maîtriser)

1. Littéralement : « les sables liquides » (*lieou cha*) c'est le nom donné à la partie septentrionale du désert de *Gobi*, ou *Cha-mo*.

2. Fleuve qui, selon le commentaire, prend sa source au pied des monts *Kouen-lun*, du côté sud-est et qui se dirige vers le sud.

3. Quelques auteurs ont écrit que le dragon *kiao* était le crocodile. Ce serait alors une fiction assez surprenante que de le placer dans un fleuve sous la latitude de Peking.

4. Le *Pou-tcheou* est au nord du *Kouen-lun*, disent des commentaires. Il est plus difficile d'indiquer ce qu'on doit entendre ici par la mer occidentale.

s'élève toujours, et galope au loin comme un cheval fougueux.

J'ai consacré une journée entière à me délasser (ainsi)[1].

XCII.

J'étais parvenu aux sommités lumineuses et rayonnantes du ciel souverain ;

Tout à coup, jetant les yeux de côté, mes regards sont tombés sur mon antique pays.

Le conducteur de mon char gémissait, mes coursiers semblaient accablés de tristesse ;

Mon cœur s'est ébranlé ; j'ai contemplé longtemps ; je n'irai pas plus loin.

1. Les commentateurs chinois font eux-mêmes remarquer qu'il règne un grand désordre d'idées et d'images dans cette dernière partie du poëme. Ils l'expliquent par le trouble que l'excès du chagrin avait jeté dans l'esprit de Kiu-youen, ce qui les porte à trouver là une nouvelle beauté.

CONCLUSION.

C'en est fait ! Dans le royaume il n'est pas un homme.

Il n'est personne qui me connaisse.

Pourquoi la pensée de ma vieille patrie remplirait-elle toujours mon cœur !

Puisqu'il n'existe pas un (prince) avec qui l'on puisse gouverner selon la justice,

Je vais rejoindre Pong-hien ; son séjour sera le mien[1].

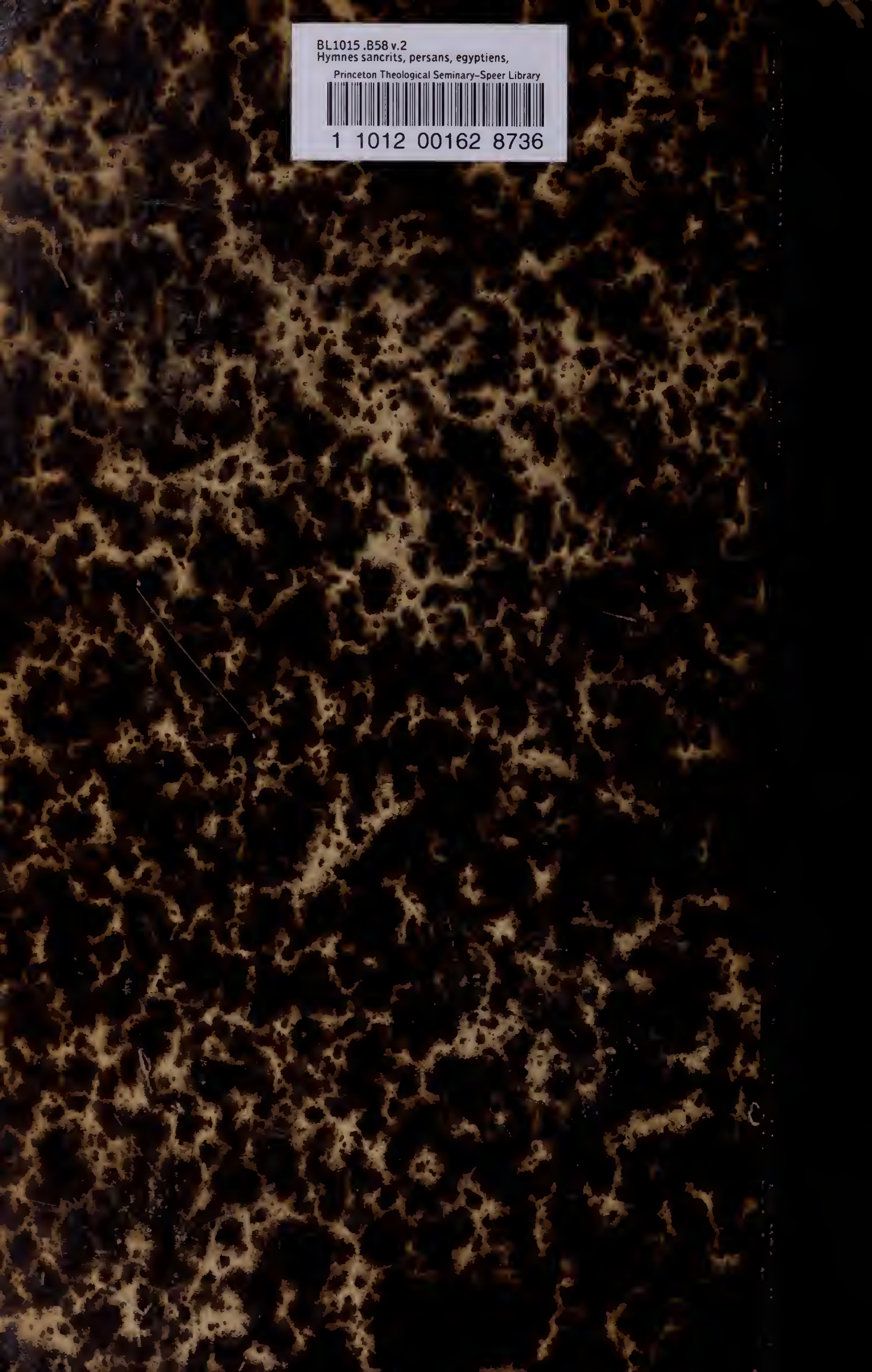
1. Voir plus haut la note 2, pag. 413, col 2.

FIN DU SECOND VOLUME DE LA BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE.

TABLE

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

Paris. — Imprimerie Paul Dupont, rue Jean-Jacques-Rousseau, 41.


BL1015 .B58 v.2
Hymnes sancrits, persans, egyptiens,
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00162 8736